



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE et INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE 1 (Mondes anciens et médiévaux)

Histoire et civilisation de l'Antiquité

INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

FACULTE DE THEOLOGIE ET DES SCIENCES RELIGIEUSES

Histoire et philologie des religions de l'Orient ancien

T H È S E

pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris-Sorbonne

et de l'Institut catholique de Paris

Présentée et soutenue par :

Elisabeth RACINE-DOGNIN

le 9 janvier 2015

**Tracer des limites, les franchir.
Essai sur la notion de frontière, en Syrie,
à la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ**

(volume 1)

sous la direction de :

Madame Françoise BRIQUEL-CHATONNET, directrice de recherches, CNRS
Madame Florence MALBRAN-LABAT, directrice de recherches émérite, CNRS

Membres du jury :

Madame Marie-Françoise BASLEZ, professeure d'université émérite, Paris-Sorbonne
Monsieur Nicolas CURIEN, professeur émérite, Conservatoire national des Arts et Métiers
Madame Sophie DÉMARE-LAFONT, professeure d'université, Paris II
Madame Carole ROCHE-HAWLEY, chargée de recherches, CNRS

Remerciements

Je voudrais dire ici ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidée dans cette « traversée des frontières » et particulièrement, pour leur exigence et leur confiance, à mes directrices de recherche, Françoise Briquel-Chatonnet et Florence Malbran-Labat.

Je souhaite remercier particulièrement l'Institut catholique de Paris (École des langues et civilisations de l'Orient ancien et Centre d'études doctorales) ainsi que l'École pratique des hautes études pour l'enseignement que j'y ai reçu.

Le laboratoire « Orient et Méditerranée » du CNRS m'a donné une ouverture passionnante sur l'ensemble des mondes sémitiques.

Deux bibliothèques m'ont accueillie régulièrement : la BOSEB (Bibliothèque œcuménique et scientifique d'études bibliques) de l'Institut catholique de Paris et la Bibliothèque d'assyriologie du Collège de France. J'ai eu la chance d'y côtoyer de jeunes chercheurs.

Mes remerciements vont enfin à toute ma famille, à René sans qui cette thèse ne serait pas, et, pour leur soutien sans faille, à Léonard Bienvenu-Audidière et Ysé Racine.

Avant-propos

Quand le souvenir me ramène - en soulevant pour un moment le voile de cauchemar qui monte pour moi du rougeoiement de ma patrie détruite - à cette veille où tant de choses ont tenu en suspens, la fascination s'exerce encore de l'étonnante, de l'enivrante vitesse mentale qui semblait à ce moment pour moi brûler les secondes et les minutes [...]¹

Qui a grandi au xx^e siècle dans une Europe détruite pour la deuxième fois en trente ans, puis coupée en deux, aura été hanté toute sa vie par la question des frontières.

Comment n'aurait-il pas été fasciné, au sens premier de *fascinare*, par l'imbrication des peuples et des langues ou par le nom étrange - Podolie, Bucovine - de régions inconnues, ballotées entre des pays dont l'existence elle-même était instable et les limites variables ? Et ne serait-il pas marqué, comme au fer rouge, par l'assassinat d'une composante millénaire de l'Europe, dernier acte du rejet de « l'étranger » ?

Pourtant, il le sait, qu'ils résultent de la simple curiosité, d'une contrainte ou bien d'une volonté de conquête, les échanges ne cesseront jamais, comme l'art en témoigne de façon privilégiée à toutes les époques.

Pour les individus comme pour les peuples, passer de « l'autre côté » est une tentation constante, porteuse tout à la fois d'un risque - la confrontation, la guerre - et d'une chance - l'enrichissement de deux cultures. Le même sentiment de nécessité pousse l'esprit humain à franchir les limites qu'il a lui-même tracées et qu'il ne pourrait, sinon, dépasser pour aller vers ce qui est plus haut.

Mais peut-être faut-il mettre à distance sa propre culture, quitter le Danube et ce qui pourrait n'être que sentiment, pour réfléchir aux concepts qui se cachent derrière un mot tel que frontière. En d'autres termes, seul le double éloignement dans le temps et l'espace que crée l'appel à une autre région et à une autre époque permet d'approcher le problème d'une manière moins intime et plus rationnelle.

¹ Julien Gracq fait dire ces mots à Aldo qui, traversant sur la mer des Syrtes la frontière invisible mais inscrite dans la longue mémoire d'Orsenna et du Farghestan, va rendre inévitable une guerre. [GRACQ, Julien, *Le Rivage des Syrtes*, Librairie José Corti, Paris, 1951, p. 218].

Devant An et Enlil, j'ai fléchi mes genoux.

Ma ville ne doit pas être détruite,

Ur ne doit pas être détruite.

(Lamentation sur la destruction d'Ur)

Aux villes que les Hittites n'ont pas seuls détruites

Sigles et abréviations

<i>AbB</i>	Altbabylonische Briefe im Umschrift und übersetzung
<i>AfO</i>	Archiv für Orientforschung, Graz
<i>AHw</i>	Akkadisches Handwörterbuch, W. von Soden, Wiesbaden
<i>Akkadica</i>	Périodique de la Fondation assyriologique Georges-Dossin, Bruxelles
<i>AnOr</i>	Analecta Orientalis, Louvain
<i>AOAT</i>	Alter Orient und Altes Testament, Neukirchen-Vluyn
<i>AoF</i>	Altorientalische Forschungen, Berlin
<i>ARM</i>	Archives royales de Mari, Paris
<i>ASJ</i>	Acta Sumerologica Japan
<i>BASOR</i>	Bulletin of the American Schools of Oriental Research, New Haven
<i>BLMJ</i>	Sigla of Objects in the Bible Lands Museum, Jerusalem
<i>BM</i>	British Museum, London
<i>CAD</i>	The Assyrian Dictionary of the University of Chicago, http://oi.uchicago.edu , Chicago
<i>CANE</i>	Civilizations of the Ancient Near East, New York
<i>CDA</i>	A Concise Dictionary of Akkadian, Wiesbaden
<i>CRRAI</i>	Compte rendu de la Rencontre assyriologique internationale
<i>CT</i>	Cuneiform texts from Babylonian Texts in the British Museum, London
<i>CTA</i>	Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques, Paris
<i>CTH</i>	Catalogue des textes hittites (E. Laroche), Paris
<i>DULAT</i>	Dictionary of Ugaritic Language in the Alphabetic Tradition, Leiden
<i>ePSD</i>	Electronic Pennsylvania Sumerian Dictionary (http://psd.museum.upenn.edu)
<i>ETCSL</i>	Electronic Text Corpus of Sumerian Literature (http://etcsl.orinst.ox.ac.uk), Oxford
<i>HDT</i>	Hittite Diplomatic Texts (G. Beckman), Atlanta
<i>IOS</i>	Israel Oriental Studies, Jérusalem
<i>JAOS</i>	Journal of the American Oriental Society, New York
<i>JBL</i>	Journal of Biblical Literature, Atlanta
<i>JCS</i>	Journal of Cuneiform Studies, Cambridge
<i>JNES</i>	Journal of Near Eastern Studies, Chicago
<i>KAJ</i>	Keilschrifttexte aus Assur juristischen Inhalts, E. Ebeling, Leipzig
<i>KBo</i>	Keilschrifttexte aus Boghazköi, Berlin
<i>KTU</i>	Die Keilalphabetischen Texte aus Ugarit, second enlarged edition, Münster. The Cuneiform alphabetic texts from Ugarit, Ras Ibn Hani and other places
<i>KUB</i>	Keilschrifturkunden aus Boghazköi, Berlin
<i>LAPO</i>	Littératures anciennes du Proche-Orient, Paris
<i>MARI</i>	Mari, Annales de recherches interdisciplinaires, Paris
<i>MDOG</i>	Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft, Berlin

<i>NABU</i>	Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires, Paris
<i>OIP</i>	Oriental Institute Publications, Chicago
<i>OIS</i>	Oriental Institute of the University of Chicago, Chicago
<i>OLA</i>	Orientalia Lovaniensia Analecta, Leuven
<i>OLP</i>	Orientalia Lovaniensia Periodica, Leuven
<i>Or</i>	Orientalia, Roma (puis Orientalia Analecta après 1935))
<i>PIHANS</i>	Publications du Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, Leiden
<i>PRU</i>	Palais royal d'Ugarit, Paris
<i>PSD</i>	Pennsylvania Sumerian Dictionary
<i>RA</i>	Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale, Paris
<i>RAI</i>	Rencontre Assyriologique Internationale
<i>RGTC</i>	Répertoire géographique des textes cunéiformes, Wiesbaden
<i>RIMA</i>	Royal Inscriptions of Mesopotamia, Assyrian Periods, Toronto
<i>RIMB</i>	Royal Inscriptions of Mesopotamia, Babylonian Periods, Toronto
<i>RIME</i>	Royal Inscriptions of Mesopotamia, Early Periods, Toronto
<i>RIA</i>	Reallexikon der Assyriologie, Berlin, depuis 1928
<i>RSO</i>	Ras Shamra-Ougarit, Editions Recherche sur les civilisations, Paris
<i>SAOC</i>	Studies in Ancient Oriental Civilization, Chicago
<i>SAU</i>	Studies in the Akkadian of Ugarit (W. van Soldt)
<i>SBL</i>	Society of Biblical Literature, Atlanta
<i>SCCNH</i>	Studies on the Civilization and Culture of Nuzi and the Hurrians, Bethesda
<i>SMEA</i>	Studi micenei ed egeo-anatolici, Roma
<i>StBoT</i>	Studien zu den Boghazköi Texten, Wiesbaden
<i>TCL</i>	Textes cunéiformes, Musée du Louvre, Paris
<i>TEO</i>	Trouvailles épigraphiques de l'Ougarit, Paris
<i>TOB</i>	Traduction œcuménique de la Bible, Paris, 1988
<i>UDB</i>	Ugaritic Data Bank, The Texts
<i>UDB (CUW)</i>	Ugaritic Data Bank, A Concordance of Ugaritic Words
<i>UF</i>	Ugarit Forschungen, Münster (depuis 1969)
<i>VAT</i>	Collection des tablettes du Vorderasiatisches Museum, Berlin
<i>WVDOG</i>	Wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft
<i>YBC</i>	Yale Babylonian Collection, Yale University Library
<i>YOS</i>	Yale Oriental Series, Babylonian Texts, Newhaven
<i>ZA</i>	Zeitschrift für Assyriologie und vorderasiatische Archäologie, Berlin
<i>ZDMG</i>	Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. Wiesbaden

INTRODUCTION

C'est dans l'œil de son vis-à-vis, dans le miroir qu'il vous présente que se construit l'image de soi. Il n'est pas de conscience de son identité sans cet autre qui se reflète et s'oppose à vous, en vous faisant front².

Les échanges dans tous les domaines qui ont traversé le Proche-Orient antique ont pu en donner l'image d'une entité continue.

Pendant des siècles, des populations successives s'y installent, qui se seraient assimilées au « fonds » précédent. Les routes fluviales, terrestres ou maritimes drainent sans cesse personnes et produits. Les puissants utilisent une langue commune dans la correspondance internationale, l'akkadien.

Mais simultanément, de nombreuses particularités jettent un doute sur cette fluidité supposée. Un contact n'est pas perçu forcément comme un échange, comme le montrent les rapports souvent de conflit et parfois de coopération entre les sédentaires et les nomades. Le regard que les individus portent sur les « autres » change dans l'espace et le temps. Au regard du droit appliqué, il n'est pas indifférent d'habiter dans une cité plutôt qu'une autre, etc.

Il apparaît ainsi que des discontinuités sont depuis longtemps à l'œuvre, perçues comme telles : géographiques ou ethniques, politiques et administratives, linguistiques et culturelles.

Faut-il les appeler « frontières » et que désignons-nous par ce mot dans cette région du Proche-Orient et à cette époque des XIV^e, XIII^e et XII^e siècles avant notre ère ? On peut s'interroger sur la pertinence de cette interrogation à une époque aussi éloignée de la nôtre qu'est le II^e millénaire avant notre ère. Marc Bloch, dans son « Apologie pour l'histoire »³, répondait ainsi :

« L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si l'on ne sait rien du présent. [...] Car le frémissement de vie humaine, qu'il faudra tout un dur effort d'imagination pour restituer aux vieux textes, est ici directement perceptible à nos sens. »

² VERNANT, Jean-Pierre, *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, p. 11, Gallimard, Paris, 1989.

³ BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Armand Colin, Paris, 1974 pour la 7^e édition.

Lorsque nous parlons aujourd'hui d'une frontière, l'image qui nous vient naturellement à l'esprit est celle d'une ligne qui sépare deux territoires, marquant la limite de la souveraineté d'un État sur chacun d'eux.

Mais cet emploi du mot « frontière » est récent. Dans *FRONTIÈRE : le mot et la notion*⁴, Lucien Febvre rappelle que la langue du Moyen-âge donne au mot frontière, « forme féminine d'un adjectif dérivé de *front* », au moins deux sens distincts : l'un architectural, l'autre militaire. Une *frontière*, c'est aussi bien la façade d'un bâtiment que la ligne de *front* d'une troupe, face à l'ennemi. Faire frontière signifie se mettre en bataille pour combattre (et on pousse devant soi les lignes de front, on recule les frontières, pour chasser l'ennemi). La zone de terrain bordant un pays était désignée, elle, par le mot *fins*, du latin *finis* (pluriel de *finis*, limite).

L'expression « faire frontière du royaume » apparaît au XVI^e siècle dans des textes concernant des « fins et limites » du royaume de France : la frontière est le front d'un pays et non plus d'une armée. C'est sans doute parce qu'on faisait particulièrement frontière, au sens militaire, sur les limites des pays, que le mot a pris progressivement le sens de limite d'État à État.

Au XVII^e siècle, confins remplace fins pour désigner la zone bordant un pays. Frontières, ce sont « les limites vues par les conquérants, les souverains, les ministres »⁵ (et aussi, plus tard, des lignes de places fortifiées qui ne suivent pas forcément le tracé précis des limites territoriales). Limites et frontières tendent à se rapprocher. On disait « étendre, reculer les frontières », on dit aussi : « étendre, reculer les limites ». De nos jours, « frontières, tout en gardant sa valeur propre » a « absorbé la substance de limites ».

Cette histoire du mot « frontière » montre qu'il désigne au moins deux réalités dont la distinction importe ici : une ligne de séparation avec un autre territoire (*limite, frontière*) ou la frange territoriale qui borde un pays (*fins*, puis *confins*, et aujourd'hui *zone frontière*).

La première a, au moins en apparence, un caractère symétrique. Les deux pays sont dans une situation analogue - même si elle n'est pas égale - au regard de la ligne frontière qui les sépare et qu'il faut franchir. C'est celui qui est « de l'autre côté » qui est identifié sans ambiguïté comme « l'autre ».

La seconde a un contenu flou, non nécessairement symétrique. C'est du centre d'un pays que se « voient » des confins. Sont-ils vus comme tels par le centre du pays contigu ? Sont-ils intérieurs à l'un ou l'autre pays, ou encore chevauchent-ils les deux ? Une troisième partie intervient en tout cas : la zone frontière, espace que structure le contact entre les deux pays

⁴ FEBVRE, Lucien, « FRONTIÈRE : le mot et la notion », *Pour une histoire à part entière*, SEVPEN, Paris, 1962.

⁵ FEBVRE, Lucien, « FRONTIÈRE : le mot et la notion ».

mais qui a une histoire propre⁶, empruntant à l'une ou l'autre des deux histoires ce qui lui convient et se distinguant de chacune.

Ce qui précède image, dans la vision contemporaine de frontières entre pays reconnus, une relation qui peut être envisagée à deux mais aussi à trois. Les désignations mêmes de frange (territoriale) ou, en anglais, de *fringe* en témoignent.

Mais ce n'est pas là qu'un anachronisme. Lorsque le roi d'Assyrie Tukulti-Ninurta I dit : « Je devins le maître de Sumer et d'Akkad et fixai la *frontière* de mon pays à la mer inférieure de l'orient », il emploie, pour désigner la frontière comme limite, le même mot *mīšru* que plus tard le roi Tiglath-Phalazar I, cette fois dans le sens de territoire (frontalier) : « j'ai ajouté le Katmuhu au *territoire* de mon pays ».

1. *Frontière : le même et l'autre (et ce qui tient des deux)*

En quittant l'acception purement territoriale précédente et examinant les emplois les plus courants du mot « frontière », on observe que le rapport à « l'autre » - appellation certes trop large - est toujours sous-jacent.

Cependant s'il est vrai, comme le rappelle Jean-Pierre Vernant, que l'image de soi se construit dans son vis-à-vis, celui-ci a des visages différents et des traits parfois flous : étrangers pour les autochtones, nomades pour les sédentaires, esclaves pour les hommes libres, auxquels on pourrait ajouter les morts pour les vivants, les dieux pour les mortels, etc.

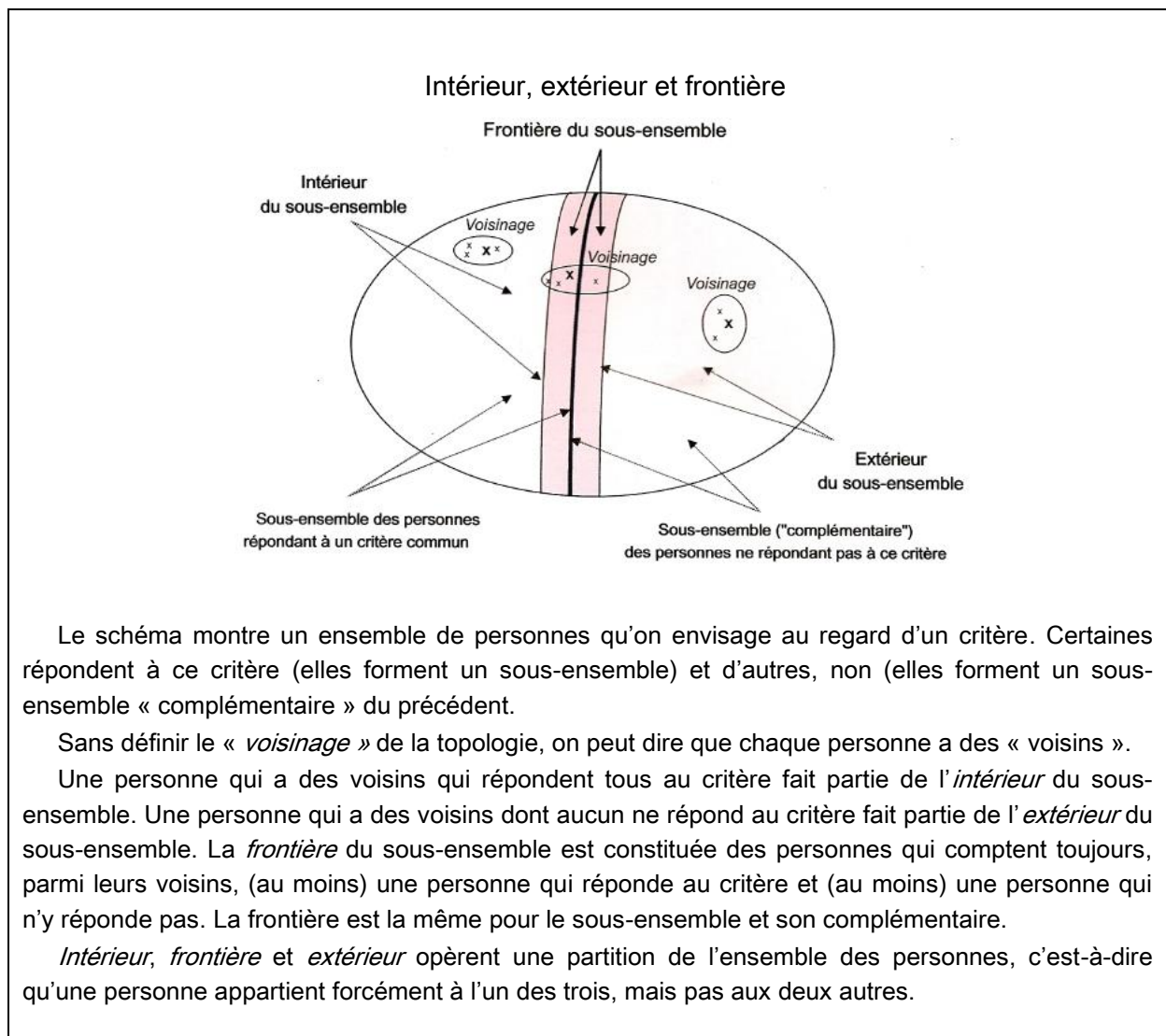
Sur un même ensemble de personnes, les frontières ainsi dessinées sont multiples et se superposent, sans coïncider : on peut être à la fois étranger et homme libre, autochtone et esclave. Et, comme dans le cas précédent des territoires, chaque frontière instaure entre des groupes une relation qui peut être envisagée à deux, mais aussi à trois : le même, l'autre et ce qui tient des deux⁷.

⁶ Peter SAHLINS a analysé très finement les relations des habitants de la Cerdagne, devenus français ou espagnols à la suite de différents traités, avec d'un côté la France et de l'autre l'Espagne. Voir SAHLINS, Peter, *Frontières et identités nationales. La France et l'Espagne dans les Pyrénées*, Belin, Paris, 1996 (édition anglaise : *Boundaries, The Making of France and Spain*, Berkeley, The University California Press, 1989). « L'autre » peut être parfois l'État central de son propre pays.

⁷ On est tenté, par analogie, de citer Platon : « il est impossible à deux choses de bien se joindre l'une à l'autre sans une troisième : il faut qu'il y ait au milieu un lien qui rapproche les deux bouts » (Platon, *Timée*, 31c, traduction de Victor Cousin), ou encore : [*le dieu*] « forma une troisième espèce de substance, intermédiaire, laquelle participe à la fois de la nature du Même et de celle de l'Autre [...] » (PLATON, *Timée*, 35 a, traduction d'Emile Chambry).

Pour en donner un exemple simple, certains groupes de personnes peuvent nomadiser dans les périodes où les pâturages le permettent et se fixer lorsque ce n'est plus le cas : qualifiera-t-on ces groupes de nomades dans un cas et de sédentaires dans l'autre ? Et définir un « étranger » est un exercice encore plus redoutable : y a-t-il un vis-à-vis qui lui fait face et permet de le qualifier ainsi ?

Il peut être intéressant d'examiner quels concepts élaborés, à partir de situations concrètes, une discipline dont l'objet est d'abstraire. Parce que le mot « frontière » est employé dans des contextes très variés, la topologie mathématique utilise de façon imagée les mots de « frontière », d'« intérieur » et d'« extérieur », illustrant ce qui a été dit sur une relation qui peut être à deux, mais aussi à trois (voir l'annexe 1 pour plus de détails).



Ce détour fait apparaître la frontière comme un espace tiers, plutôt que comme une ligne de séparation nettement définie. Il montre aussi qu'on peut définir autant de frontières sur le même ensemble de personnes qu'il existe de critères : il en résulte un « pavage » de l'ensemble par ces différentes frontières.

2. Objet de la recherche

Ce qui précède invite à définir le mot « frontière » comme un lieu où deux espaces entrent en contact, avec une double fonction : pont pour rencontrer « l'autre », barrière pour le repousser.

L'objet de la recherche présentée ici est de montrer qu'il existe de tels lieux intermédiaires dans la Syrie de l'Âge du Bronze récent, et de mettre en évidence quelques-uns de ces « entre-deux » qui voient à la fois échanges et affrontements.

Il aurait été à la fois irréaliste et inutile de tenter d'établir une liste exhaustive de ces « frontières » ainsi définies, étant donné la diversité des champs conceptuels dont elles relèvent : géopolitique, linguistique, etc. Nous avons retenu certaines d'entre elles qui, même étudiées depuis longtemps, nous paraissaient l'avoir été sous un autre angle.

Ce sont les questions que nous nous posons à leur sujet qui ont déterminé un choix qui aurait pu être autre.

Voici quelques-unes de ces questions :

- Lorsque plusieurs autorités se superposent « verticalement » (celle du lieu, celle d'un État plus puissant dont la première n'est pas indépendante), les institutions ne dessinent-elles pas des frontières, qu'on peut appeler juridiques ou économiques, autour de la question « de laquelle relève-t-on ? » ?

- Lorsqu'un État fixe des frontières (au sens le plus habituel de ce terme) à un autre État, que vise-t-il effectivement : celui-ci ou une troisième partie ?

- Existe-t-il des langues qui soient elles-mêmes des frontières (entre d'autres langues) ?

- Les choix politiques d'un État sont-ils déterminés par le fait d'être « sur la frontière » (entre deux empires puissants) ?

- Pourquoi des individus, des groupes traversent-ils les frontières ?

- Est-on étranger « à », ou « un » étranger (sens relatif ou absolu) ?

Leur formulation même montre qu'on ne peut les aborder, encore moins y répondre, sans faire appel aux concepts de disciplines telles que le droit, l'économie, la linguistique, ... : une grande humilité s'impose.

Nous avons employé, pour définir le mot « frontière », l'expression « entrer en contact ». Elle s'inscrit dans la durée : le moment du « contact »⁸ entre deux groupes humains n'est pas le temps, qui se poursuit, des « échanges » entre eux et dont les langues, les institutions et même la conception de la société portent la trace. Et c'est dans le temps que se produisent par exemple la modification de frontières étatiques à la suite d'une guerre, ou le déplacement de populations qui franchissent les frontières.

3. Aire géographique choisie

L'ensemble de référence se compose des personnes vivant entre le XIV^e siècle et le début du XII^e avant Jésus-Christ au sein d'une aire géographique qui a pour foyer la Syrie. Il lui associe en tant que de besoin des États qui lui sont proches géographiquement (ceux de la côte méditerranéenne jusqu'à Tyr et au-delà) ou qui jouent un rôle majeur à son égard entre les XIV^e et XII^e siècles : le Mitanni, l'Égypte, l'Anatolie et la Mésopotamie.

Nous appellerons Syrie la région délimitée à l'ouest par la Méditerranée, au nord par le mont Amanus et le fleuve Oronte, à l'est par l'Euphrate (et ses affluents : Baliḫ et Ḥabur) de la grande boucle du fleuve jusqu'à la Babylonie et enfin au sud par le désert syro-arabique.



Proche-Orient ancien : vue d'ensemble

⁸ Moment dont les deux groupes humains qui se rencontrent peuvent avoir une perception très dissymétrique, comme l'a montré Romain BERTRAND dans *L'histoire à parts égales, Récits d'une rencontre Orient-Occident*, éd. du Seuil, Paris, 2011, à propos des premiers contacts entre Hollandais, Javanais et Malais au XVII^e siècle après J.-C.

Elle se compose de milieux très différents : côte méditerranéenne, vallée de l'Euphrate lorsque celui-ci débouche des montagnes puis traverse la steppe, domaine dit « des marges arides ». L'eau qui permet l'agriculture vient du ciel⁹ ou des fleuves. Les puits de l'ouest font écho aux canaux de l'est.

Une telle diversité n'a pas empêché cette région du Proche-Orient ancien d'être un lieu d'échanges intenses, qu'ils soient politiques, commerciaux ou culturels. Les voies terrestres de circulation ont de longue date sillonné la Syrie, relié la côte méditerranéenne à l'intérieur des terres et rejoint l'Euphrate. Celui-ci, en traversant sur une longue étendue une région aride, a joué un rôle déterminant dans l'établissement de liens étroits entre le monde mésopotamien et la Syrie du nord (et au-delà l'Anatolie). Les voies maritimes ont, elles aussi, favorisé des échanges entre des régions qui y avaient un intérêt commun. Les montagnes quant à elles n'ont jamais formé un obstacle infranchissable.

En raison peut-être de cette diversité, la Syrie se caractérise dès les premiers siècles du II^e millénaire par la présence de nombreuses villes, sièges de royaumes qui ont une politique et une diplomatie propres.

Cet éclatement, qui persiste dans la seconde moitié du millénaire, rend ces petits royaumes vulnérables lors de la montée en puissance successive dans la région des quatre grands empires, égyptien, mitannien, hittite et assyrien.

Cependant, il explique aussi que les villes de Syrie gardent des personnalités variées et que les langues parlées diffèrent, même si l'akkadien est la langue écrite des échanges internationaux, commerciaux ou diplomatiques.

4. Période choisie

Le choix de la période, XIV^e siècle¹⁰- début du XII^e siècle, est guidé par deux considérations principales : le grand bouleversement que constitue le XIV^e siècle dans une histoire qui connaîtra un développement dramatique au début du XII^e siècle et l'abondance de la documentation écrite concernant la Syrie, accentuée par l'apparition d'une écriture cunéiforme alphabétique à Ugarit.

⁹ « Tous les pays étrangers, si lointains soient-ils, tu les fais vivre : tu leur as donné un Nil qui déborde du ciel. » (hymne du pharaon Akhéaton à Aton).

¹⁰ En l'absence de précision contraire, il s'agira dans la suite de siècles avant Jésus-Christ.

Le XIV^e, un siècle de calamités ?

Il est tentant de décrire le XIV^e siècle avant notre ère dans des termes qui ressemblent à ceux que l'historienne Barbara Tuchman a employés pour le XIV^e après notre ère¹¹, ce siècle de la peste noire, de guerres et de famines incessantes où les champs, lorsqu'ils n'ont pas été dévastés par les combattants de l'un ou l'autre camp, sont en jachère, faute de bras.

Lorsque le Proche-Orient ancien émerge des « siècles obscurs » au début du XIV^e siècle avant notre ère, deux des quatre grandes puissances de l'époque étendent leur ombre sur la Syrie : au nord le Mitanni, alors au faîte de sa puissance, et au sud l'Égypte. L'empire hittite émerge tout juste de graves troubles intérieurs et doit faire face à des attaques qui partent des rives du Pont jusqu'à la Méditerranée. La Babylonie est absorbée par ses luttes contre les montagnards du Zagros et l'Élam. L'Assyrie, quant à elle, est encore sous domination mitannienne et peine à se faire reconnaître, notamment par l'Égypte, comme une grande puissance à l'égal des quatre autres (voir cartes page suivante).

Le XIV^e siècle va voir un grand bouleversement géopolitique.

L'Égypte d'Aménophis III se rapproche du Mitanni devant la montée hittite.

Sous l'impulsion de Šuppiluliuma I, qui va mener trois campagnes syriennes pendant la première moitié du XIV^e siècle pour asseoir son autorité sur la Syrie du nord, puis celle de son fils Muršili II, l'empire hittite devient en effet une puissance majeure en Syrie, au détriment de l'Égypte et du Mitanni. À noter que ses armées ramènent de Syrie la peste (nom générique donné aux épidémies), qui va être un fléau durable.

La puissance du Mitanni décline à tel point après sa défaite par les Hittites qu'Aššur-uballiṯ I saisit cette occasion pour débarrasser l'Assyrie de sa tutelle. En raison de luttes internes pour le pouvoir, le Mitanni disparaît en tant que puissance politique et est remplacé par deux royaumes, l'un à l'ouest de l'Euphrate sous tutelle hittite et l'autre à l'est sous tutelle assyrienne : le Ḫanigalbat, qui vont jouer le rôle d'États tampons entre les Hittites et les Assyriens jusqu'au XIII^e siècle. L'Assyrie réduit alors le Ḫanigalbat au statut de simple province, dirigée par un membre de la famille royale assyrienne.

La Babylonie, bien qu'elle conserve un grand rayonnement culturel, voit son importance politique décliner pendant que celle, économique, politique et militaire de l'Assyrie s'accroît.

¹¹ TUCHMAN, Barbara W., *A Distant Mirror. The calamitous Fourteenth Century*. Alfred Knopf, New York, 1978.

L'Égypte conserve dans sa zone d'influence la Syrie du sud et le pays de Canaan, mais la nature des liens qu'elle entretient avec les petits royaumes locaux est différenciée dans le temps et l'espace.



La situation politique à la fin du premier tiers du XIV^e siècle ...



... et au début du XIII^e siècle¹²

¹² Source : http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Moyen_Orient_Amarna_1.png et [13e_siecle.png](#)

Du XIV^e siècle au début du XII^e siècle, moment où l'empire hittite est détruit et la côte méditerranéenne ravagée par les « peuples de la mer », les villes syriennes, qu'elles soient siège d'un État comme Ugarit¹³ ou non comme Emar, sont intégrées et parfois de façon successive dans la zone d'influence de l'un ou l'autre empire, mitannien, hittite ou égyptien. Un royaume apparu au XIV^e siècle, sans être constitué autour d'une ville comme la plupart des autres États syriens, est particulièrement intéressant à cet égard : l'Amurru, qui changera deux fois de parti.

« Marches », ces États vont tenter de maintenir une certaine autonomie, par exemple en diversifiant les allégeances, en les jouant l'une contre l'autre. Dans le même temps, les relations entre les États syriens sont l'objet de jeux plus ou moins coopératifs ou conflictuels. S'agissant de frontières géopolitiques, il y a donc un double entrelacs : les relations horizontales entre les États syriens et les relations verticales de ces mêmes États avec les grandes puissances auxquelles ils ont dû faire allégeance.

Abondance de la documentation écrite concernant la Syrie

Des grandes puissances ayant une influence directe sur la Syrie, trois ont livré au cours des dernières décennies une documentation officielle très riche, qu'elle soit écrite dans leur propre langue (exemple des versions en hittite des traités hittites) ou en akkadien, langue écrite des échanges internationaux (très grande majorité des lettres trouvées en Égypte à El Amarna¹⁴, version en akkadien des traités hittites), les deux pouvant coïncider (inscriptions royales assyriennes). Les fouilles récentes dans les villes de la période médio-assyrienne, Dūr-Katlimmu (Sheikh Ḥamad) ou Tell Sabi Abyad ont fait apparaître de nouveaux écrits, qui complètent une documentation déjà très riche concernant la Syrie. Le corpus des textes du Mitanni (et plus généralement celui des textes en hourrite) est malheureusement limité jusqu'ici, alors que l'influence hourrite a été très importante dans toute la région sur le plan culturel et religieux.

Pour la vie quotidienne des royaumes dans la période choisie, on dispose de nombreux documents privés (contrats, lettres) et officiels (donation de terres par le roi, etc.) qui ont été trouvés en particulier dans les villes d'Alalah, d'Emar, d'Ekalte et surtout d'Ugarit, pour celle-

¹³ Par convention, nous noterons « Ugarit » la ville ou l'État dont elle est le centre, mais « Ougaritains » ses habitants et « ougaritique » l'adjectif.

¹⁴ Les tablettes trouvées à El Amarna sont en majorité des lettres (350 sur 382), qui datent pour la plupart du règne d'Aménophis IV (Amenhotep IV, Akhénaton, 1364-1347), mais aussi de son père Aménophis III (1403-1364). Plus de 300 de ces lettres proviennent des États de Syrie et Palestine, et apportent un éclairage précieux sur les changements d'allégeance auxquels se contraignent ou sont contraints les rois de ces États, parmi lesquels on peut citer Byblos, Qadeš, Tyr, Amurru, Qatna, Ugarit, etc. On reviendra sur la langue de ces tablettes dans le chapitre « Langues et frontières ».

ci dans plusieurs langues mais surtout en akkadien et dans la langue locale, l'ougaritique. On a trouvé également à Ugarit une correspondance avec les rois d'autres États syriens, Amurru, Tyr, etc., ainsi que des traités.

5. Corpus

Étant donné la place de l'akkadien dans les échanges internationaux écrits de l'époque, ce sont principalement des textes écrits dans cette langue qui serviront de fondement, avec plusieurs précautions, à une étude qui ne s'interdit pas l'utilisation de textes en ougaritique.

Toute la communication orale nous échappe, par définition, alors qu'elle joue un rôle essentiel dans les cultures de cette région (on sait par exemple que les contrats de mariage étaient mis par écrit lorsque leurs clauses échappaient à la coutume). La gestuelle nous est également étrangère, alors que certainement très importante dans les procès (prestation de serment) et bien entendu les rituels.

L'écrit, qui au demeurant se fait dans une langue qui n'est en général ni celle de l'expéditeur ni celle du destinataire, ne donne qu'une image très partielle des échanges. Il faut tenir compte des effets possibles de la traduction en akkadien d'expressions provenant d'autres langues, l'égyptien ou le hittite, par exemple.

L'akkadien utilisé par les scribes en Syrie diffère de l'akkadien classique et peut incorporer des éléments des langues ouest-sémitiques comme des langues non-sémitiques (le hourrite en particulier) qui y sont parlées. De plus, comme l'écriture fait appel à des idéogrammes sumériens, ils sont lus probablement dans la langue parlée localement et ne doivent pas être interprétés par rapport au seul akkadien classique.

On a privilégié les textes déjà publiés. S'il semble utile de profiter de la dispersion de leur origine géographique, car elle permet des recoupements, la longue durée pose, elle, des problèmes de cohérence interne aux lieux. Autre écueil, les « bibliothèques » dont on dispose au gré des trouvailles archéologiques sont nombreuses mais inégales : volume abondant ou limité, nature officielle ou privée, etc.

6. Présentation

Après un bref rappel historique sur la Syrie à partir du XIV^e siècle, la première partie (*Tracer les frontières*) traite :

- des mots utilisés en akkadien pour désigner les notions de limite, frontière, confins,
- des frontières que dessinent les institutions juridiques et économiques,
- des frontières que fixent les États,
- des relations diverses qu'on peut établir entre « langue » et « frontière ».

Elle se termine par une comparaison, pendant une courte période de leur histoire, entre deux États « sur la frontière » : les royaumes de Qaṭna et Amurru.

La deuxième partie (*Franchir les frontières*) s'attache à ceux qui passent « de l'autre côté » :

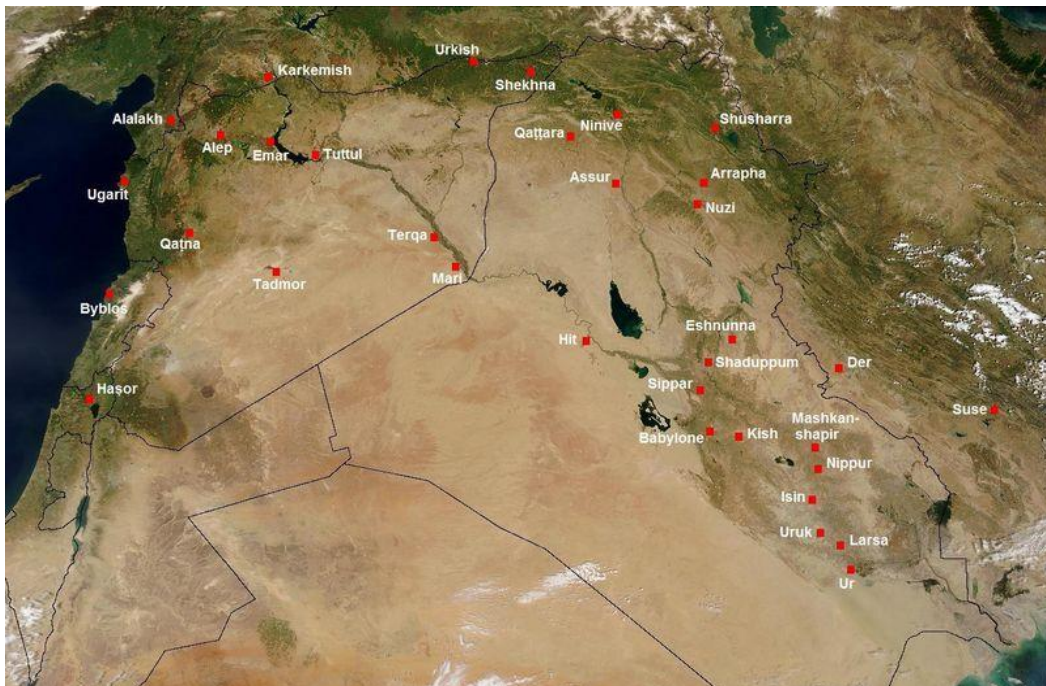
- volontairement (nomades, marchands, chargés de mission diplomatique, artisans),
- ou de façon contrainte (réfugiés, fugitifs).

La troisième partie (*De l'autre côté*) examine comment étaient perçus et traités les étrangers dans la Syrie du Bronze récent.



Des changements d'allégeance : la Syrie à partir du XIV^e siècle, un bref aperçu

1. À l'époque du Bronze moyen (XVIII^e-XVI^e siècles)



Le Proche-Orient à l'époque paléo-babylonienne¹⁵

Vers le XVIII^e siècle avant notre ère, la Syrie compte de nombreuses villes, soumises à des rois amorrites, qui agissent et nouent des alliances en fonction de leurs intérêts du moment. On se limitera à citer quelques-unes de ces villes : Alep, Mari, Qatna, Alalakh, Emar ou Ugarit.

Le royaume du Yamhad, dont Alep est la capitale, occupe une place particulièrement importante dans cet ensemble puisque son influence s'étend à l'est jusqu'à l'Euphrate, avec Emar dans sa mouvance, et à l'ouest jusqu'à Ugarit et Alalakh. Mais au début du XVI^e siècle, les Hittites mettent fin à la puissance du Yamhad : Hattušili I combat Alep et Muršili I s'en empare.

¹⁵ Source : <http://commons.wikimedia.org/wiki/Image:Amurru.jpg>

Le principal royaume de Syrie centrale, grand rival du Yamḥad, est celui de Qaṭna, dans la haute vallée de l'Oronte, célèbre pour ses pâturages comme en témoignent les accords de pâture entre Mari et Qaṭna en cas de sécheresse (les troupeaux traversant l'oasis frontière de Tadmor¹⁶).

Alalaḥ (Alaḥlatum dans les textes de Mari) fait partie du royaume d'Alep. Vendue par le roi d'Alep au roi de Mari, Zimrî-Lîm, elle revient sous l'autorité d'Alep après la chute de Mari mais est détruite au XVI^e siècle par le roi hittite Ḫattušili I.

Ugarit, seul débouché maritime sur la côte nord de la Mésopotamie, et du Proche-Orient en général, commerce activement dès cette époque avec l'Égypte, Chypre ou la Crète.

Emar, sur la grande boucle de l'Euphrate et à une centaine de kilomètres à l'est d'Alep, est située au croisement des grandes voies de circulation entre l'Anatolie, la Méditerranée et la Mésopotamie. Point de rupture de charge vers les grandes routes, elle occupe de très longue date une place stratégique pour les échanges commerciaux. Sur le plan politique, au contraire, la ville se définit plus comme un point de contact entre des États rivaux que comme un acteur important. Au XVIII^e siècle, les archives de Mari la décrivent comme appartenant à la zone d'influence du royaume d'Alep mais ayant un statut de grande autonomie. Son assemblée décide des affaires de la ville, car celle-ci n'est plus le siège d'un royaume, et n'hésite pas à s'adresser aux rois voisins.

2. À l'époque du Bronze récent (XV^e - XII^e siècles)

Malgré la présence de plus en plus affirmée et menaçante de grands Empires, les cités syriennes restent le siège de petits États qui n'adoptent pas de position commune face à ces empires, bien au contraire¹⁷. En conséquence, jusqu'à ce que l'affaiblissement de l'un ou l'autre empire leur redonne quelque espace de liberté¹⁸ et bien qu'ils essayent de jouer l'un contre l'autre, les États syriens perdent tous leur indépendance.

¹⁶ Palmyre.

¹⁷ La révolte de plusieurs royaumes syriens contre les Hittites, à laquelle Ugarit refuse de se joindre et qui oblige Šuppiluliuma I à se porter à son secours, en est un exemple frappant au XIV^e siècle. Voir, par exemple, la lettre de Šuppiluliuma I à Niqmaddu II, RS 17.340, dans PRU IV, p.48.

¹⁸ Ibiranu, roi d'Ugarit, ne se montre pas exagérément pressé de satisfaire aux exigences de son « suzerain » hittite à une époque (fin du XIII^e siècle) où l'empire hittite connaît des famines. Voir, par exemple RS 17.289 dans PRU IV, p.19. Figure p.9 dans le volume 2 (Annexes). Sera noté : [vol2:9](#).



Le Levant à l'époque d'El Amarna (XIV^e siècle)¹⁹

Qatna reste la capitale d'un royaume désormais secondaire, dans la mouvance du Mitanni puis de l'Égypte. Dans cinq lettres retrouvées à El Amarna²⁰, Akizzi, « roi de Qatna », proteste en effet, au milieu du XIV^e siècle, de sa fidélité auprès du pharaon tout en appelant son attention sur la menace hittite. Lorsque le roi hittite Šuppiluliuma I s'empare de la Syrie, Qatna passe sous la domination hittite, dans la violence semble-t-il au vu des traces de destruction retrouvées sur le site. Les Égyptiens reprennent le contrôle de la ville vers 1300, sous Séthi I puis Ramsès II, jusque au début du XII^e siècle où les invasions des « peuples de la mer » provoquent sa destruction²¹.

Alep n'est pas davantage en mesure de conserver son statut de grande puissance politique, bien que les Hittites aient échoué à garder le contrôle de la Syrie pendant le XVI^e siècle et une bonne partie du XV^e, car un autre grand royaume s'affirme, le Mitanni. Au début du XV^e siècle, le roi du Mitanni, Barattarna, chasse de son trône le roi d'Alep, Ilim-ilim-ma. Un des jeunes fils de celui-ci, Idrimi, réussit après plusieurs années d'exil à se faire reconnaître

¹⁹ Source : <http://commons.wikimedia.org/wiki/Image:Amarna.JPG>

²⁰ EA 52 à 56. Cf. vol2:88à94.

²¹ La ville subsiste cependant et est encore habitée au premier millénaire.

comme souverain d'Alalaḫ (mais non d'Alep)²². Alep n'occupera plus qu'une place secondaire sur le plan politique, sinon sur le plan religieux grâce, sans doute, au culte du dieu de l'orage Addu d'Alep dont certains aspects sont tout à fait originaux et à visée universelle.

Alalaḫ, avec la nouvelle dynastie fondée par Idrimi, est à la tête du royaume du Mukiš. Celui-ci est sous la suzeraineté du Mitanni jusqu'à ce que, vers le milieu du XIV^e siècle, le roi hittite Šuppiluliuma I l'emporte sur le roi du Mitanni, Tušratta, et prenne le contrôle de la Syrie du Nord. Alalaḫ passe alors sous la suzeraineté hittite mais participe à une rébellion de plusieurs royaumes syriens, qui échoue. Le royaume perd son autonomie et reste par la suite un fidèle vassal des Hittites, qui règlent ses problèmes frontaliers par exemple avec Ugarit²³. Alalaḫ s'effondre après la chute de l'empire hittite, au début du XII^e siècle, comme la plupart des villes syriennes.

Au XV^e siècle, Emar a toujours des liens avec Alep et est sans doute sous le contrôle du Mitanni mais, au XIV^e siècle, le roi Šuppiluliuma I prend la ville. Les Hittites établissent une forteresse en aval pour protéger une région qui marque la frontière du royaume hittite avec ce qui reste de l'empire du Mitanni puis, au XIII^e siècle, avec l'Assyrie. Au XIII^e siècle et au début du XII^e siècle, Emar est sous la domination hittite mais « réfère » au roi de Karkemiš, qui représente le pouvoir central hittite en Syrie. Emar disparaît avec l'empire hittite vers 1187 av. J.-C. durant la période d'invasion des « peuples de la mer » et son site n'est réoccupé qu'à l'époque romaine.

Au XIV^e siècle, période à partir de laquelle son histoire est bien connue, le royaume d'Ugarit est dans la mouvance de l'Égypte (avec influence culturelle hourrite) mais passe sous la domination hittite pendant le règne de Niqmaddu II, vers 1370, au moment où Šuppiluliuma I soumet la Syrie du Nord. Un traité relativement favorable à Ugarit²⁴ est alors conclu entre les deux souverains. Par contre, le fils de Niqmaddu, Ar-Halba, se serait joint à une révolte des royaumes syriens contre le roi hittite Muršili II, qui échoue. Il est détrôné par son frère Niqmepa (environ 1332-1260), qui conclut avec Muršili II un nouveau traité, moins favorable à Ugarit. Les rois d'Ugarit demeurent par la suite - en apparence au moins - fidèles aux Hittites²⁵, qu'ils soutiennent dans leurs différents conflits, en particulier contre l'Égypte (ils combattent à Qadeš du côté hittite). Ce sont alors les rois de Karkemiš qui assurent pour

²² Première publication de l'inscription figurant sur la statue : SMITH, Sidney, *The Statue of Idrimi*, British Institute of Archeology in Ankara, London, 1949.

²³ Voir RS 17.062 + 17.237 (dans PRU IV, p. 63). Cf. [vol2:79](#).

²⁴ Ainsi, fait exceptionnel, le roi d'Ugarit est autorisé à garder chez lui certains réfugiés au lieu de devoir les livrer au Ḫatti.

²⁵ Mais ils se montrent moins empressés lorsque la puissance hittite s'affaiblit.

le Hatti la tutelle de la Syrie et qui interviennent lorsque cela leur semble nécessaire dans les affaires du royaume d'Ugarit. Le dernier roi d'Ugarit est Ammurapi, dans la période de grands troubles du début du XII^e siècle qui s'achève par la destruction du royaume hittite et celle de nombreuses villes syriennes dont Ugarit, qui est abandonnée²⁶.

Une place singulière doit être accordée au royaume d'Amurru, qui se constitue au XIV^e siècle et jouera un rôle important jusqu'à la chute de l'empire hittite²⁷. Ses responsables, Abdi-Aširta (qui ne porte pas encore le titre de roi) et son fils Aziru, deux personnalités au sens politique exceptionnel, feront de l'Amurru un acteur hors norme en Syrie pendant près d'un siècle et demi, passant de la souveraineté égyptienne à celle des Hittites, repassant dans le camp égyptien et, pour finir, revenant sous la souveraineté hittite en vassal respecté. Ses relations avec les États voisins, très conflictuelles dans la période d'expansion du royaume, s'apaisent pendant la période de la *pax hethetica*, en particulier avec le royaume voisin d'Ugarit.

²⁶ On se reportera à la synthèse p.33-40 dans : LACKENBACHER, Sylvie, *Textes akkadiens d'Ugarit*, éditions du Cerf, Paris, 2002 (noté ci-après : TAU).

²⁷ Voir l'annexe historique dans : IZRE'EL Shlomo, "Amurru Akkadian: A Linguistic Study, With an Appendix on the History of Amurru by Itamar Singer", volume II, *Harvard Semitic Studies 41*, Scholars Press, Atlanta, Georgia, 1991.

Brève chronologie intéressant la Syrie de la fin du II^e millénaire

Siecle	Syrie	Empire égyptien	Empire hittite	Royaume du Mitanni	Empire assyrien	Empire babylonien
15 ^e	Principales villes syriennes vassales du Mitanni. À Alalah, règne d'Ildrimi (dont la famille avait été chassée d'Alep par le roi mitannien). Percée égyptienne en Syrie.	Thoutmosis III. Affrontement avec le Mitanni. Trêve avec le Mitanni.		Barattarna roi. Apogée du royaume, d'Alalah à Arrapha, sous Šauštatar (mort vers 1470).		Dynastie cassite
14 ^e	Après une première guerre, les rois de Syrie reconnaissent l'autorité du Ḫatti jusqu'à l'Euphrate. Puis les Hittites combattent et répriment une rébellion fomentée par le Mitanni : Alep, Alalah, Qaṭna, Qadeš, Damas (sauf Ugarit). Emergence de l'Amurru.	Aménophis III, Akhénaton (El Amarna capitale). Appui au Mitanni en Syrie contre les Hittites. L'armée égyptienne fait route vers Qadeš (et le Mitanni vers Karkemiš).	Šuppiluliuma I et Muršili II et établissent le contrôle hittite sur la Syrie. Les Hittites contiennent à Qadeš les ambitions égyptiennes sur la Syrie. Ils installent une vice-royauté à Karkemiš. Menace assyrienne sur l'Euphrate.	Rapprochement avec l'Égypte, d'Artatama I à Tušratta. Siège par le Mitanni de Karkemiš (repoussé). Prise de Waššukanni, capitale du Mitanni, par les Hittites. Division du Mitanni en deux pays.	Aššur-uballiṭ I et Moyen empire assyrien. Siège de Karkemiš	Fondation de Dur-Kurigalzu, capitale cassite vers 1400.
13 ^e	Amurru est contraint de se rapprocher de l'Égypte. Après la bataille incertaine de Qadeš, le statu quo demeure : influence hittite au nord de Qadeš, égyptienne au sud.	Séthi I : affrontement avec l'empire hittite pour le contrôle de la Syrie et de la Palestine. Ramsès II : bataille de Qadeš (vers 1284) ; traité de paix avec les Hittites en 1270.	Muwatalli II (bataille de Qadeš). Ḫattušili III : traité de paix avec l'Égypte (1270). Tudhaliya IV et tensions avec l'Assyrie (blocus économique).	Le Ḫanigalbat (reliquat du Mitanni appartenant à l'orbite assyrienne) disparaît malgré l'appui hittite.	Salmanazar I. Tukulti-Ninurta I prend Babylone et détruit le Ḫanigalbat.	Kastiliaš IV. Babylone détruite par les Assyriens.
12 ^e	Destruction de la plupart des villes (dont Ugarit).	Ramsès III vainc les « peuples de la mer », vers 1190.	1200 : Šuppiluliuma II, dernier roi hittite. Destruction de l'empire hittite.			

PREMIÈRE PARTIE

Tracer des frontières

Chapitre 1

Frontière, les mots

Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.²⁸

Introduction

La langue met à distance de nous l'objet qu'elle nomme.

Ce jugement est vrai pour les objets physiques les mieux définis. Il l'est encore plus lorsqu'il s'applique à des objets complexes, objets abstraits (la parenté) ou concepts (un nombre). Car dans chaque langue, et nous parlons pour l'instant de langues « naturelles »²⁹, le même mot³⁰ véhicule tout un éventail de sens, sens propre, sens figurés, qui trouvent leur origine et s'épanouissent dans la culture des locuteurs. *Front* désigne une partie du corps, une position militaire, une façade ... Il n'y a pas de correspondance univoque à l'intérieur de la même langue entre un mot et un sens ni, a fortiori, lorsqu'on passe d'une langue parlée à l'autre : *daughter* n'épuise pas le champ de *filie*. Choisir une correspondance de sens relève de l'art de la traduction.

Ecrire un mot introduit une distance supplémentaire par rapport à l'objet nommé.

L'exemple simple du langage mathématique et de l'écriture des nombres en donne une première illustration. Lorsqu'on a défini le nombre que nous appelons « quatre » en français, et qui est déjà le résultat d'une abstraction, on le nomme dans sa langue et on peut l'écrire comme n'importe quel mot de cette langue : *quatre* en français, *four* en anglais, *erbettu* en akkadien, etc. et s'arrêter là. Mais de façon très ancienne, et dans un but opératoire notamment, les hommes ont créé une écriture « codée » pour ces nombres, dans laquelle

²⁸ MALLARMÉ, Stéphane, « Crise de vers », *Poésies*, Livre de Poche, Paris, 1977.

²⁹ Par opposition, ici, à un langage formel.

³⁰ A prendre au sens strict. Pour deux mots synonymes, cette observation est triviale.

intervient ce que nous appelons un système de numération avec ses signes, les chiffres. Chez les Romains, le nombre que nous appelons « quatre » s'écrit IIII ou IV (cinq moins un). Dans le système de numération « de position », d'origine indo-arabe, que nous utilisons (système décimal, avec ses dix chiffres), il est noté 4, alors que dans le système binaire de position, sur lequel repose l'informatique, il s'écrit 100. La façon dont le nombre est écrit dépend donc du code, du système de numération.

Un fait important distingue l'écriture des nombres de celle des langues naturelles. Si, dans un code donné, un nombre peut parfois avoir deux écritures (ainsi IIII et IV pour le nombre « quatre »), une écriture renvoie sans ambiguïté à un seul nombre : IV ne peut désigner que « quatre », et pas « sept » par exemple.

Si on revient aux langues naturelles, l'histoire montre à plusieurs reprises qu'une écriture a été empruntée à une langue par une autre pour laquelle elle n'a pas été conçue, et à laquelle elle n'est pas spontanément adaptée. L'alphabet arabe écrit le persan, les idéogrammes Kanji chinois sont utilisés pour écrire le japonais et l'écriture inventée par les Sumériens, dans le contexte qui est le nôtre ici, a noté une langue sémitique, l'akkadien.

Dès lors, la relation sans ambiguïté, univoque, rencontrée entre un signe et un mot dans le cas du langage des nombres, n'existe plus. Un idéogramme sumérien, pour se limiter à cet exemple, peut en effet désigner plusieurs mots akkadiens³¹, et ceci y compris à une époque précise et dans une région circonscrite. Un même mot peut aussi être représenté par plusieurs idéogrammes ou être écrit de façon syllabique.

A la difficulté d'établir une correspondance entre une notion et un mot, s'ajoute celle d'une mise en relation entre une notion, un mot et son écriture, particulièrement complexe dans le cas de l'écriture cunéiforme.

Illustrons cette complexité avec un exemple, sans trop nous soucier ici des concordances de temps et d'espace.

A l'époque de la troisième dynastie d'Ur (dernier siècle du III^e millénaire av. J.-C.), le signe KUR₂ désigne en sumérien ce qui est autre, différent, et le signe ERIM₂ l'ennemi³².

³¹ On peut parfois identifier avec précision lequel : par un complément phonétique ou par une glose, par exemple.

³² Voir à ce sujet : LIMET, Henri, « L'émigré dans la société mésopotamienne », dans : *Immigration and Emigration within the Ancient Near East, Festschrift E. Lipinski*, Van Lerberghe Karel et Anton Schoors (ed), Orientalia Lovaniensia Analecta 15, Leuven, 1995, p.165-179. Ainsi KI.KUR₂.RA désigne un autre pays, un pays étranger (à ne pas confondre avec un pays ennemi KI.ERIM₂.E).

En akkadien, la notion d'être « autre », « différent » est exprimée par le mot *šanû*, qui peut être écrit de façon syllabique (*ša-nu*), mais peut aussi être représenté par un idéogramme sumérien : KUR₂, le plus souvent. La notion, proche, d'être « différent » est exprimée par le mot akkadien *nakru*, qui peut lui aussi être représenté par KUR₂. Être un étranger (ce que traduit le mot akkadien *ahû*, mais aussi *nakru*), c'est être autre : il n'est donc pas étonnant que l'idéogramme KUR₂ soit utilisé pour ces deux mots³³. Par glissement sémantique, être étranger, c'est être une menace, voire un ennemi. Les mots akkadiens *ajjābu*, *gērû*, *nakru* désignent un ennemi, mais l'idéogramme ERIM₂ représente le premier mot, BAL le second et KUR₂ le troisième.

Cette même difficulté, nous allons la rencontrer en abordant les notions de limite, de confins ou de frontière.

Limite, frontière, confins en akkadien (et en ougaritique)

De nombreux mots existent en akkadien, parfois représentés par des idéogrammes sumériens, qui marquent une idée de fins, de confins, mais aussi de zone d'échanges entre deux entités.

Ces mots ayant été utilisés sur une très longue période et dans de nombreuses régions, il faut prendre garde au contexte de leur emploi dans la période (du XIV^e siècle au XII^e) et la région (Syrie) qui nous préoccupent, sans oublier, puisque l'akkadien est utilisé par les chancelleries, les effets possibles de la traduction en akkadien d'expressions provenant d'autres langues, l'égyptien, le hourrite ou le hittite, par exemple.

Illustrons cette nécessité par un exemple. Dans une inscription royale assyrienne, le roi Adad-nêrârî I évoque son père Arik-dên-ili par l'épithète : *murappiš mišrî u kudurrî*, qu'on traduit généralement en français par : « celui qui étend les frontières et les limites » et en anglais par : “*the one who extends the borders and boundaries.*” Cette double traduction illustre bien les difficultés auxquelles on se heurte. Tout d'abord, « *border* » n'est pas synonyme de frontière, ni « *boundary* » de limite. De plus, que signifie l'expression citée ? Recule-t-on les frontières, étend-on les territoires, marque-t-on physiquement cette extension des limites ? Et quelle implication a-t-elle ? Si le roi étend son autorité sur de nouveaux

³³ Mais *ahû* peut être aussi représenté à toutes les époques par l'idéogramme sumérien BAR.

territoires, les annexe-t-il, c'est-à-dire deviennent-ils une partie intégrante de son royaume, régie par les mêmes lois, ou gardent-ils une certaine autonomie bien que réduits à un rôle subalterne et soumis à des obligations ? On ne peut répondre sans l'aide du contexte : toutes ces situations peuvent en principe se rencontrer.

Les traductions que proposent de ces mots différents dictionnaires³⁴ illustrent, sinon une hésitation, du moins un éventail des possibles : *aḥu* (côté) et *aḥātu* (environs), *itû* (bord), *kisurrû* (frontière, territoire), *kudurru* (stèle marquant une propriété, frontière), *mišru* (domaine, territoire, frontière), *pātu* (frontière, territoire, district), *pilku* (limite, frontière), *pulukku* (marque physique de frontière), *limītu / liwītu* (périphérie), *qannu* (région frontière, environs), *tahūmu* (frontière, pays frontalier), *šiddu* (côté, bord).

Le mot *ebēru* est utilisé pour « traverser » (*ebertu* désignant la traversée et l'autre rive). Quant à *etēqu*, également employé pour « traverser », il signifie aussi « transgresser ».

itû a régulièrement le sens de terrain, bord et limite dans des textes économiques, par exemple à Emar ou à Ekalte. Par extension, il peut désigner le voisin, propriétaire du champ qui jouxte celui qu'on décrit. Il peut être employé au sens figuré « transgresser » aussi bien que « franchir une limite physique » (*itâ etēqu*). Son sens est proche de celui du sumérien ÚS.SA.DU, dont on rencontre également l'idéogramme dans des textes économiques et qu'on interprète comme l'écriture du mot *itû* (et ^{LÚ}ÚS.SA.DU comme un voisin).

Du verbe *palāku* (délimiter, séparer, diviser un terrain) viennent en particulier deux mots : *pilku*, qu'on trouve dans des textes d'époque paléo- ou médio-babylonienne avec le sens de limite ou, au pluriel (*pilkātu*), de district ; *pulluku* est employé pour une marque de séparation, une borne limite et parfois une frontière, que ce soit entre champs ou entre territoires voire, plus tardivement, entre pays.

kisurrû est un emprunt du mot sumérien KI.SUR-(RA) et est employé avec le sens de « limite » (d'un champ, d'une ville) et de territoire. On le rencontre surtout à Babylone et dans l'Assyrie du 1^{er} millénaire, moins fréquemment dans la région et à l'époque qui nous préoccupent.

³⁴ The Assyrian Dictionary of the University of Chicago (CAD) ; Akkadisches Handwörterbuch (AHw) ; A concise Dictionary of Akkadian (CDA).

kudurru, qui vient du verbe *kadāru*, délimiter, désigne en Babylonie une borne-limite (liée à des attributions de terres) à partir du XIV^e siècle, mais aussi une ligne de séparation et parfois un territoire. Il est employé en médio- et en néo-babylonien, ainsi qu'en Assyrie (en médio-assyrien, les limites territoriales se disent *kudurrānu*).

Plusieurs expressions l'utilisent à l'époque qui nous intéresse. *kudurra kadāru* pourrait se traduire par : tracer une frontière, *kudurra kunnu* par : établir une frontière (*kunnu* est la forme II du verbe *kānu*, « être stable »), *kudurra našāru* par : protéger la frontière, *kudurra nukuru* par : changer la frontière et enfin *kudurra nasāhu* par : supprimer une borne, déplacer la frontière. Et, comme *mišru*, le mot est employé fréquemment dans les inscriptions royales assyriennes pour désigner le roi : *murappiš mišrī u kudurrī*, c'est-à-dire : celui qui agrandit le pays.

Dans des textes médio-babyloniens, où *mukīn ku-dur-ri* (celui qui établit les limites) est employé concurremment avec *mukīn NÍG.DU*, l'idéogramme NÍG.DU est interprété souvent comme équivalent de *kudurru*.

limītu / livītu (libētu sous la forme assyrienne), qui vient du verbe *lawû*, entourer (et aussi assiéger), désigne le périmètre, la périphérie, les environs. Ainsi, le roi hittite Šuppiluliuma I écrit³⁵ à Niqmaddu II, roi d'Ugarit, pour lui promettre son aide si des villes de ses confins (*ša limetika*, « de ta périphérie ») lui deviennent hostiles. On rencontre ce mot dans les textes de Dūr-Katlimmu, d'Ekalte ou encore dans les lettres d'El Amarna. Le roi de Babylone, écrivant au pharaon Aménophis IV, évoque « les rois puissants, tes voisins » (LUGAL *šá li-mi-ti-ka ra-bu-ti*; EA 11).

Le mot *mišru*, qui vient du verbe *wšr*, séparer, se rencontre surtout, à l'époque du Bronze récent, dans les inscriptions royales assyriennes.

Il est souvent traduit dans les ouvrages en langue anglaise par *border*, dont le sens le plus courant en français est « frontière ».

Quand Tukulti-Ninurta I dit³⁶ : *i-na A.AB KI.TA šá ši-i UTU-ši mi-šir KUR-ia aš-ku-un, mišru* a en effet le sens de frontière : « Je fixai la frontière de mon pays à la mer inférieure de l'orient ». Avec ce même sens, le mot *mišru* figure dans un édit³⁷ du roi hittite Muršili II qui

³⁵ RS 17.132 (PRU IV, p.35).

³⁶ GRAYSON, Albert Kirk, *Assyrian Rulers of the Third and Second Millenia BC (to 1115 BC)*, University of Toronto Press, Toronto, 1983 (noté : RIMA 1). Voir : Inscriptions de Tukulti Ninurta I^{er}, A.0.78.5, p.243-246 (lignes 65-69). Cf. [vol2:74](#).

³⁷ RS 17.062 +17.237 (PRU IV, p.63 ; TAU, p.134). Cf. [vol2:79](#). Sa référence est CT 64 dans : LAROCHE, Emmanuel, *Catalogue des textes hittites*, Klincksieck, Paris, 1971 (noté ci-après CTH)

confirme au roi Niqmepa d'Ugarit l'accord passé entre leurs pères attribuant à Ugarit des villes limitrophes du Mukiš « jusqu'à la frontière » [*a-di mi-ša-ri*].

Cependant, dans d'autres inscriptions royales assyriennes, il a davantage le sens de « territoire, région ». Ainsi, une inscription³⁸ de Salmanazar I désigne *ša-bit mi-iš-rat na-ki-ri e-liš ù šap-liš*, « celui qui a capturé les territoires ennemis "en haut et en bas" ».

Le mot *qannu* a principalement deux sens : celui de limite, frontière ou aire frontalière, d'une part, et celui de frange (ourlet, bord) d'un vêtement, d'autre part.

S'agit-il de deux sens vraiment différents ? La frange ne peut-elle désigner par extension une bordure, une région frontalière ? Cette métaphore se retrouve dans la plupart des langues européennes actuelles, comme on l'a dit en anglais pour *fringe*.

Trouvée à Ugarit, la tablette RS 17.403³⁹, qui pourrait dater de la fin du XIV^e siècle, concerne la donation à Ugarit d'un territoire frontalier, désigné par le mot *qannu* : NÍG.BA-ta ša qa-an-ni, soit *qišta ša qanni* (NÍG.BA étant à lire *qīštu*, cadeau).

Le mot *qannu* se rencontre également dans des lettres d'El Amarna avec le sens : limite d'un pays. Ainsi, le roi Tušratta du Mitanni écrit au pharaon Aménophis IV (Akhénaton) : *šú-nu 1.en a-na i-d[] 1.en a-na URU-ia šá qa-an-ni KUR-ti u[]-te-bi[]* (je les ai envoyés tous les deux, côte à côte, dans une de mes villes de la frontière du pays, EA 29, [vol2:12](#)).

qannu figure avec le sens de région frontière dans la réponse - hypocrite - du roi assyrien Tukulti-Ninurta I au roi hittite Tudhaliya IV qui protestait contre le franchissement de l'Euphrate par les troupes assyriennes⁴⁰ : « Personne n'a enlevé même un éclat de bois aux marches de ton pays. » (*hu-ša-ba i-na qa-an-ni KUR-ka ma-ama-ma la-a iš-š*).

Le verbe *tehu* signifie : être près de, approcher, et le substantif *tehu* désigne la proximité, le voisinage immédiat, un lieu adjacent.

Le mot *tahumu* désigne : limite, périphérie, frontière ou territoire frontalier.

Dans une tablette trouvée à Ugarit⁴¹, un « prince » hittite écrit au roi d'Ugarit qu'il est installé désormais à Alalah⁴² : *i-na URU a-la-la-hi aš-ba-ku ù at-ta EN tá-hu-mi-ia*

Voir aussi : BECKMAN, Gary, *Hittite Diplomatic Texts*, ed. by Harry A. Hoffner (*Writings from the Ancient World, Society of Biblical Literature 7*), Scholars Press, Atlanta, Georgia, 1996 (noté ci-après HDT), texte n°31A.

³⁸ RIMA 1, A.0.77.1, p.182-183 (lignes 18-19). Cf. [vol2:73](#).

³⁹ Florence MALBRAN-LABAT estime qu'il pourrait s'agir de la ratification tardive d'un décret de Muršili II, répartissant des zones frontalières. Voir « Epigraphie akkadienne, Rétrospective et perspectives », *RSO XI*, p. 33-40, Paris, ERC, 1995, p.33-40.

⁴⁰ Au XIII^e siècle. Texte CTH 216.

⁴¹ RS 20.03 (*Ugaritica V*, texte 26, p.91-92 ; TAU, p. 95). Cf. [vol2:85](#).

(à présent, je suis en poste à Alalah et tu es mon voisin), où EN est l'idéogramme représentant *bēlu et où bēl tahūmia*, mot à mot « le seigneur de mon voisinage », signifie « mon voisin ». Cette expression, rare, est peut-être la traduction d'une expression hittite ou louvite.

En médio-assyrien, il semble que *tahūmu* ait eu un emploi proche de *mišru*.

pātu est le mot que l'on rencontre le plus anciennement, puisqu'il est utilisé comme glose de l'idéogramme ZAG dans des textes écrits en sumérien au XXI^e siècle, faisant apparaître le sens de « limite ».

Au XVIII^e siècle, *pātum* est d'usage courant à Mari⁴³. Des textes évoquent par exemple une ville frontière (*āl pātim*) ou une escorte allant jusqu'à la frontière (*a-di pa-ṭi-[X]*) entre Qaṭna et Mari, c'est-à-dire la limite des terrains de parcours des troupeaux mariotes.

Au xv^e siècle, à Alalah, c'est encore le mot *pātu* que l'on trouve dans les textes qui traitent d'achat de villages « avec leurs environs » (*qa-du-um pa-ṭi-šu-nu*).

Mais l'idéogramme ZAG n'est employé ni à Mari, ni à Alalah dans le sens de « limite » alors qu'on va le trouver au XIV^e siècle, dans les inscriptions royales assyriennes (éventuellement interchangeable avec *pātu*) et dans les traités hittites en akkadien.

Dans les inscriptions royales assyriennes en effet, *pātu* est souvent employé dans des expressions du type *a-di pa-aṭ gim-ri-šu*, mot à mot : jusqu'à la limite de son tout (qu'on peut traduire par : en totalité, entièrement). *pātu* évoque dans ces expressions la limite, l'extrémité. Une inscription du roi assyrien Tukulti-Ninurta I⁴⁴ illustre ainsi cet emploi de *pātu* : « La totalité des monts Kaširi jusqu'à la limite (*a-di pa-aṭ*) du pays de Nairi et celle du pays de M(akan), jusqu'à l'Euphrate, ces régions (*mi-iš-ru šá-tu-nu*) que les dieux m'ont attribuées comme lot. » À noter aussi, ici, l'emploi du mot *mišru* dans le sens de territoire.

L'emploi alternatif de l'idéogramme ZAG et du mot *pātu* s'observe par exemple lorsque Tukulti-Ninurta I commente sa victoire sur le roi Kastiliaš IV de Babylone : KUR *šu-me-ri ù ak-ka-di-i a-na ZAG gim-ri-šá a-bél*⁴⁵ et KUR *šu-me-ri ù ak-ka-di-i a-na pa-aṭ gim-ri-šá a-bél*⁴⁶ (« je devins le maître de tout Sumer et Akkad »).

⁴² Capitale du Mukiš, pays contigu au royaume d'Ugarit, qui n'existe plus en tant que royaume indépendant après sa révolte contre le pouvoir hittite et sa défaite.

⁴³ Voir LAFONT, Bertrand, « Le Proche-Orient à l'époque des rois de Mari : un monde sans frontières ? », *Landscapes : territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East : papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale, Venezia, 7-11 July 1997, part 2*, Sargon, Padova, 2000, p.49-55.

⁴⁴ RIMA 1, A.0.78.1, colonne IV, lignes 31-35, p.231-239. Cf. [vol2:73](#).

⁴⁵ RIMA 1, Inscriptions de Tukulti Ninurta I^{er}, A.0.78.24, lignes 38-39, p.275-276. Cf. [vol2:12](#).

⁴⁶ RIMA 1, Inscriptions de Tukulti Ninurta I^{er}, A.0.78.23, lignes 67-68, p.271-274. Cf. [vol2:75](#).

Par comparaison, le mot *pātu* ne se rencontre presque jamais dans les textes akkadiens d'Ugarit. Il est donc notable de le voir figurer comme glose de l'idéogramme ZAG dans la donation par le roi Niqmaddu (« fils d'Ammistamru », 1370-1340 environ) à son frère Nuriyanu⁴⁷ d'une maison, de terres et « d'eaux (où l'on fait) le blanchissage, avec leur limite (la rive) » : A.MEŠ *ku-ub-sà-ti-ša qa-du ZAG : pa-ti* (glose).

Parallèlement aux mots akkadiens, il est intéressant de citer deux mots de la langue ougaritique, cette langue d'une ville où plusieurs autres langues étaient parlées et dont on dispose de nombreux textes en écriture alphabétique.

Le mot ougaritique *pát*, qu'il est tentant de rapprocher de l'akkadien *pātu*⁴⁸, se rencontre généralement avec le sens de côté, limite et aussi de frontière et région frontière. Il est attesté dans un contexte physique (*pát mabr* est la bordure de la steppe), mais aussi politique pour désigner les « marches » d'un royaume : « que les marches du côté du royaume de Karkemiš soient solides »⁴⁹.

Le mot ougaritique *'bs / 'ps* offre, lui, un exemple passionnant de confrontation de textes écrits dans des langues différentes. C'est en effet la comparaison de deux textes, l'un en akkadien et l'autre en ougaritique, qui a conduit le professeur W. H. van Soldt à proposer⁵⁰ de donner au mot ougaritique *'ps* la signification « (borne) frontière ». Et une lettre d'El Amarna (EA 366) lui a suggéré que le mot *upsu* y figurant comme glose de l'idéogramme ZAG (employé dans son sens de limite) ne serait autre que l'écriture syllabique du mot ougaritique *'ps / 'bs*⁵¹.

- RS 17.368⁵² concerne l'exécution de l'édit de Muršili II réglant la sécession du Siyannu :

⁵ù DI.MEŠ-ti an-na-ti ¹ú-ri-ia-an-nu ug-te-me-e[r] / ⁶ù ZAG.MEŠ i-na be-ri LUGAL KUR URU u-ga-ri-it / ⁷ù i-na be-ri LUGAL KUR URU sí-ia-an-ni is-sí-iq-qá-an ZÁ.MEŠ / ⁸i-na ZAG.MEŠ i-na be-ri-šu-nu il-ta-ka-an [⁵⁻⁸L'uriyannu a exécuté pleinement ces décisions. Il a réparti les (zones) frontières entre le roi de l'Ugarit et le roi de Siyannu. Sur leur frontière commune, il a placé des pierres (bornes)].

- RS 17.364⁵³ est un « document à propos des bornes que l'*uriyannu* a placées pour le roi d'Ugarit » : ¹spr 'psm / ²dt . št / ³úryn / ⁴l mlk . úgrt

⁴⁷ RS 16.166 (PRU III, p.47 ; TAU, p.299). Cf. [vol2:13](#).

⁴⁸ Et peut-être du mot de l'hébreu biblique *pať*, פֶּאֶת.

⁴⁹ RS 34.148. Voir *Une bibliothèque dans la ville*, RSO VII, p.163, ERC, Paris, 1991. Cf. [vol2:13](#).

⁵⁰ VAN SOLDT, W.H., "Labels from Ugarit", in *UF* 21, 1989, Darmstadt, Neukirchener Verlag, 1990, en particulier p.384-385. Il s'agit des textes RS 17.368 (akkadien) et RS 17.364 (ougaritique).

⁵¹ VAN SOLDT, A.W.H., "Amarna upsu = Ugaritic 'ps, « boundary (stone) »", in: *NABU* 1997, n°90, p.84. Cf. [vol2:87](#) pour EA 366.

⁵² PRU IV, p.76 ; TAU, p.139. Cf. [vol2:82](#).

- EA 366, de Šuwardata au pharaon :

³⁴{K}UR.KI.HÁ ša LUGAL-ri EN-ia / ³⁵a-na ZAG!.HÁ!(HI.<A>)-ši \ up-sí-hi [³⁴Le pays du roi, mon seigneur ³⁵ jusqu'à ses limites].

Il existe dans le vocabulaire akkadien du vêtement un verbe rare, *uppūsum*, dont le sens serait : mettre un ourlet à un vêtement, border un vêtement. Le CAD propose pour *ubbusum / uppusum* : *to fringe*. Ne serait-il possible qu'il signifie également : mettre une limite à un pays, une région ?

Conclusion

Cet aperçu rapide montre que, même à une époque donnée et dans une région précise, différents mots coexistent en akkadien avec la même variété d'emplois que dans les langues modernes : ligne de séparation, région « tampon » (les marches), zone frontière (intérieure ou extérieure au lieu dont on parle, ou encore commune à ce lieu et à un autre lieu, extérieur). Mais certains de ces mots ont aussi le sens de territoire (pas forcément frontalier), comme *mišru*.

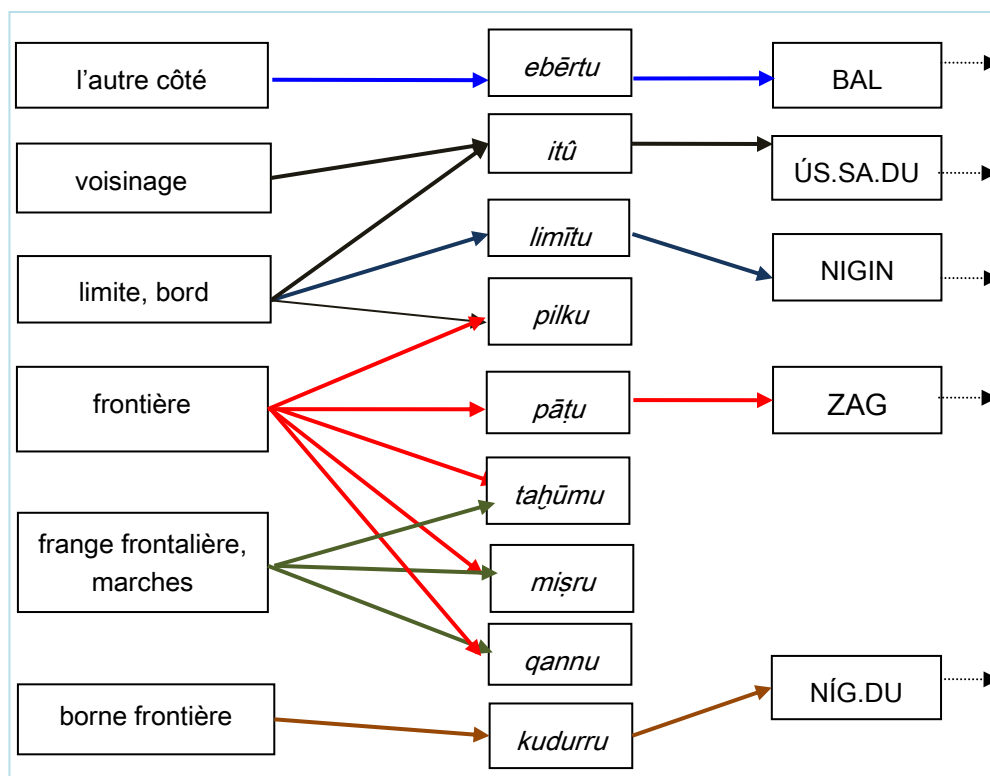


Schéma illustratif de quelques correspondances

⁵³ PRU II, n°171. Autre référence : KTU 6.29. Cf. [vol2:82](#).

On peut formuler l'hypothèse que « l'intérieur » ne perçoit pas de la même façon ce qui le limite en le séparant, ce qui le borde (ni vraiment intérieur, ni vraiment extérieur) ou encore « l'extérieur », proche puis lointain. Cette constatation préliminaire invite à réfléchir aux compétences des différentes autorités et à leurs implications pour les personnes puisque, au-delà de la délimitation territoriale (au sens physique) d'un État, se pose un problème majeur, celui du champ de son autorité dans les domaines juridique, économique ou militaire. Lorsque cet État est dans la mouvance d'un autre, plus puissant, ces compétences s'imbriquent comme c'est le cas dans la Syrie de la fin du II^e millénaire.

S'il fallait tenter de répartir les mots akkadiens entre ces acceptions très diverses, on le ferait provisoirement de la façon suivante.

La notion de limite (l'extrémité vue de l'intérieur : quelque chose comme le *finis* latin) est bien représentée par *pātu*. Celle d'une séparation entre deux entités l'est par *pilku* et *pulukku*, ainsi que par *kudurru*. La notion de voisinage (la perception, par l'intérieur, de l'extérieur proche) serait rendue par *itû* et *tahûmu* et, lorsqu'il entoure, par *limîtu*. Les confins (cette région aux contours parfois flous commune à l'intérieur et à l'extérieur, quelque chose comme le *finis* latin) seraient exprimés par *qannu*, cette image étant renforcée par le sens second, frange, du mot. Quant à franchir les limites, on retiendrait *ebêru* et *etêqu*, en gardant à l'esprit que cette traversée peut être une transgression.

Le mot *mišru* est pour l'instant inclassable, car il procède d'à peu près toutes les catégories précédentes.

L'emploi d'idéogrammes empruntés au sumérien plutôt que celui de l'écriture syllabique akkadienne (ou hittite) reflète sans doute certaines des nuances précédentes, mais il a évolué dans le temps et l'espace.

Ainsi, à l'époque ancienne, l'idéogramme ZAG semble associé à l'idée d'extrémité, puis il se voit remplacer par l'écriture syllabique du mot akkadien *pātu* pendant trois siècles avant de réapparaître à la fois avec le sens originel dans les inscriptions royales assyriennes et, avec le sens politique de séparation entre États, dans les traités hittites.

Chapitre 2

Des frontières entre institutions ?

Position du problème

L'un des critères qui auraient pu être cités dans l'introduction, à propos de la frontière en topologie, est celui de « relever d'une autorité déterminée pour un problème précis ». Il permet une partition des personnes habitant un même État entre ceux qui relèvent de cette seule autorité, ceux qui n'en relèvent pas du tout et ceux qui en relèvent mais pas exclusivement. Les conclusions seraient sans doute pauvres.

Mais, comme il a été dit aussi, des frontières qui correspondent à des critères différents introduisent des « pavages ». L'emboîtement de compétences entre des autorités successives en donne un exemple que nous allons approfondir ici.

On peut chercher à *constater* cet emboîtement dans une période où différentes autorités, « données » et de niveau différent, coexistent. Par exemple, on peut s'interroger sur l'autorité, locale ou non, devant laquelle un litige est porté ; ou encore sur celle qui détermine la corvée que les habitants d'un lieu doivent effectuer. On peut aussi, dans une vision plus dynamique, tenter de repérer les instruments économiques dont dispose une grande puissance pour *inciter* un petit État à respecter son autorité, plutôt qu'à se ranger sous une autre : la fixation du tribut à verser pourrait-elle en être un ?

Nous ferons cette analyse tour à tour dans le cas juridique puis économique, en nous plaçant particulièrement en Syrie du nord.

En effet, il faut rappeler que, bien que les États de Syrie aient été sous une domination ou une autre pendant tout le II^e millénaire (Égypte, royaume d'Alep, Mitanni), la conquête au XIV^e siècle de la Syrie du nord par le Hittite Šuppiluliuma I, l'effacement relatif de l'Égypte dans cette partie de la Syrie et l'effondrement du Mitanni introduisent un profond changement dans l'administration de la région, et ceci pendant environ un siècle et demi.

Le souverain hittite installe deux de ses fils comme rois, l'un à Alep et, ce qui nous intéresse particulièrement ici, l'autre à Karkemiš : Piyaššili prend alors le nom de Šarri-Kušuḫ. Šuppiluliuma I règle par un traité ses relations avec son fils, c'est-à-dire les relations entre le pouvoir central et un pouvoir « délégué ». Ce faisant, il jette les fondements d'une véritable dynastie à Karkemiš : à Šarri-Kušuḫ succèdent, de père en fils, Šaḫuranuwa, Ini-Tešub (pour un très long règne au XIII^e siècle), Talmi-Tešub et, dernier roi au moment de l'écroulement de l'empire hittite mais lui ayant survécu, Kuzi Tešub.

Les relations entre l'empire hittite et le royaume de Karkemiš varient subtilement dans le temps, en fonction de la situation de l'empire et donc du rapport de force entre les deux pouvoirs : Ini-Tešub, par exemple, semble avoir été un roi puissant, relativement indépendant vis-à-vis du pouvoir central. Ces relations mouvantes ont une influence en second sur celles que les États « vassaux » entretiennent avec le pouvoir hittite, dont certains, comme Ugarit, n'ont jamais coupé leurs liens avec l'Égypte.

Des frontières juridiques ?

Tu ne connais pas, toi, le droit de la ville d'Emar ?

Introduction

Les textes de procès, bien qu'en proportion faible des nombreux textes juridiques trouvés dans les sites des villes de la Syrie du nord sous influence hittite à l'époque du Bronze récent (et notamment à Ugarit et à Emar), posent un problème intéressant de frontière juridique que l'on peut formuler de la façon qui suit.

À quel niveau s'adresse-t-on pour faire régler un litige ? Est-ce à une instance du lieu (le roi de l'endroit, une assemblée locale, un représentant local du pouvoir hittite) ? Ou à l'autorité hittite de Karkemiš (dont le roi est désigné dans bien des textes par « le Roi », sans autre mention) ? Ou encore à l'autorité supérieure de l'empire hittite (le Grand Roi, qui se désigne lui-même par : « Mon Soleil ») ? Autrement dit, y a-t-il un niveau pertinent pour trancher tel ou tel litige ? Et peut-on faire « appel » d'une décision auprès d'une autorité supérieure⁵⁴ ?

En faisant appel à l'appellation moderne de subsidiarité⁵⁵, qui désigne le principe selon lequel la responsabilité publique doit être confiée à la plus petite entité capable de résoudre le problème, une autre façon de formuler la question est : existe-t-il une forme de subsidiarité entre ces différentes instances ?

C'est sous cet angle que sera relue une trentaine de textes⁵⁶ concernant un litige, ou un accord consécutif à un litige, « devant une autorité ». Sauf exception, il s'agira de litiges locaux.

⁵⁴ Au xv^e siècle, par exemple, un homme d'Alalah fait appel à l'autorité supérieure du roi du Mitanni.

⁵⁵ Principe qui a été inscrit pour la première fois dans le traité de Maastricht, en 1992, et dont on fait remonter l'origine au philosophe Johannes Althusius : las des exactions des princes, il soulignait dès 1603 la nécessité d'une autonomie des collectivités locales vis-à-vis des pouvoirs centraux. Subsidiarité vient du mot latin *subsidiarii* (troupes de réserve). Si l'échelon supérieur décide de déléguer ses pouvoirs, on parle de subsidiarité « descendante » ; si c'est l'échelon inférieur qui le décide, on parle de subsidiarité « ascendante ».

⁵⁶ Leurs références, la translittération et la traduction figurent dans le volume 2 (Annexes).

Ces textes, pour l'essentiel, viennent d'Ugarit et surtout d'Emar (ou de son voisinage), deux villes qui jouent un rôle économique d'importance. La première est adossée à une plaine où se cultivent la vigne et l'olivier, où le murex permet la teinture des étoffes : elle exporte l'huile et le vin, importe le cuivre et est aussi le débouché maritime de routes venant de la Mésopotamie. La seconde représente la rupture de charge à la fois pour les bateaux remontant l'Euphrate et pour les caravanes joignant les pistes du désert à l'Euphrate : elle est donc depuis toujours au croisement de routes commerciales nord-sud et est-ouest. La mouvance hittite, dans laquelle se trouvent les deux villes à partir des guerres de Šuppiluliuma I, n'a pas effacé une vie locale très active.

Comme souligné dans l'introduction, la communication orale nous échappe, alors qu'elle joue un rôle essentiel dans les cultures de cette région. Dans le domaine juridique, en particulier, l'écrit ne reflète qu'une part réduite des affaires au regard de ce qui était traité selon un droit « coutumier » et ne nous est accessible, en général, que par allusion.

Pour citer un seul exemple, Florence Malbran-Labat analyse l'emploi, dans certaines lettres trouvées à Ugarit et émanant d'officiels hittites, du mot *ṭabiš*⁵⁷ (écrit aussi DU₁₀.GA-iš), qu'on traduit en général par : « comme il convient ». Elle formule l'hypothèse que ce mot pourrait renvoyer à des usages non écrits des Hittites et à ce qui est *āra*, c'est-à-dire correct au regard du comportement communément accepté (l'opposé étant *natta āra*)⁵⁸.

Cette précaution prise, et comme l'a relevé Florence Malbran-Labat dans « La pratique de la justice à Ugarit »⁵⁹, « un vocabulaire précis désigne des actions judiciaires » à Ugarit. En témoigne la liste qu'elle a établie :

dīnā namāšu / ṣabātu « entreprendre, intenter un procès » ; *dīnā šālu* « instruire un procès » ; *dīnā šakānu* « établir un procès » ; *dīnā qabû* « prononcer un jugement » ; *dīnā epēšu* « faire un jugement » ; *dīnā parāsu* « trancher une affaire » ; *dīnā gamāru* « régler une affaire » ; *qarābu* « porter plainte (contre), émettre une revendication (à un droit) » ; *ṣabātu* « saisir quelqu'un en justice » ; *mahāru* « en appeler à, présenter une requête à » ; *nazāmu* « faire appel » ; (*ana libbi*) *tāru / tebû* « faire appel » ; *ragāmu* « réclamer », « contester » ; *zukku* « affranchir de toute obligation, de tout lien » ; *mullû* « verser une compensation » ; *sanāqu* « comparaître » ; *ṭarādu* « déférer un témoin » ; *qāta elû* « débouter »,

liste à laquelle on peut ajouter, à Ugarit comme à Emar :

ina harrāni šakānu « régler une affaire sans attendre » et, pour les textes d'Emar : *dīnā le'û* « gagner le procès » ; *uzuzzu* « se tenir » (à la voix III : « produire en justice »).

⁵⁷ Adverbe construit sur *ṭābu*, beau, doux.

⁵⁸ Voir à ce sujet : COHEN, Yoram, "The image of the "Other" and Hittite historiography", in: *Proceedings of the XLV^e Rencontre assyriologique internationale. Part 1, Historiography in the cuneiform World*, CDL Press, Bethesda, Maryland, 2001, p.113-129.

⁵⁹ MALBRAN-LABAT, Florence, « La pratique de la justice à Ugarit », dans : *Et il y eut un esprit dans l'Homme. Jean Bottéro et la Mésopotamie*. Travaux de la Maison René-Ginouvès 6, De Boccard, Paris, 2009.

1. Ugarit

Les textes trouvés à Ugarit qui traitent de questions juridiques, au sens large, sont en grande majorité rédigés en akkadien, environ 200, contre une trentaine seulement en ougaritique. Or, ces derniers, comme les décrivent Dennis Pardee et Robert Hawley⁶⁰, ont trait à la vie économique et sont le plus souvent la mise par écrit de transactions à des fins de preuve. Aucun litige ne figure dans les textes qu'ils analysent, bien que plusieurs contiennent des clauses en cas de contestation.

On ne retient ici que les procès « intérieurs », mettant en jeu des habitants d'Ugarit (autres que le roi d'Ugarit⁶¹), à l'exclusion entre autres des affaires entre marchands hittites et ougaritains portées systématiquement, de par les accords, devant l'autorité hittite (de nombreux textes concernent ainsi des affaires portées devant Ini-Tešub, roi de Karkemiš).

Contrairement à celui d'Emar, le roi d'Ugarit dispose d'un grand pouvoir (et à travers lui l'autorité palatiale) et il n'apparaît pas de structure (même *ad hoc*) organisant les habitants du pays, bien que plusieurs textes mettant en jeu l'autorité hittite citent les « gens de l'Ugarit »⁶² (LÚ.MEŠ KUR *ú-ga-ri-it*) ou les « fils de l'Ugarit »⁶³ (DUMU.MEŠ KUR *ú-ga-ri-it*).

Plus intéressants de ce point de vue, peut-être, seraient les textes où on demande d'interroger les « anciens de la ville d'Ugarit », sans doute pour qu'ils disent la coutume⁶⁴.

Le corpus d'Ugarit

Parmi les textes en akkadien d'Ugarit, on n'a longtemps connu que quatre textes concernant des « procès » intérieurs à proprement parler : un devant - *ana pāni* - un *rābišu*

⁶⁰ PARDEE, Dennis, avec la collaboration de Robert HAWLEY, « Les textes juridiques en langue ougaritique », dans : DÉMARE-LAFONT, Sophie, et LEMAIRE, André (textes réunis par), *Trois millénaires de formulaires juridiques*, Ecole Pratique des Hautes études, Librairie Droz, Genève, 2010.

⁶¹ De par son rang, les affaires sont systématiquement portées devant l'autorité supérieure.

⁶² Dans RS 17.230 (PRU IV, p.153 et TAU, p.155), Ini Tešub passe un accord avec eux au sujet des incidents concernant des marchands ; de même dans RS 17.146 (PRU IV p.154 ; TAU, p.156).

⁶³ RS 17.341 (PRU IV, p.161 ; TAU, p.143) les cite à propos d'incidents frontaliers.

⁶⁴ Selon la suggestion de Florence Malbran-Labat. Dans RS 17.424C+397B, le roi (de Tyr) demande ainsi au préfet (*sākinu*) d'Ugarit de les interroger à propos d'une taxe imposée arbitrairement selon lui à des marchands « à pied » (PRU IV, p.219). Cf. [vol2:55](#).

(sorte de « préfet » du roi ; RS 17.067, [vol2:17](#)) et trois devant un roi d'Ugarit : le roi Niqmaddu (RS 16.356, [vol2:15](#)), le roi Niqmepa (RS 16.245, [vol2:15](#)) et le roi Ammistamru (RS 16.205+16.192, [vol2:16](#))⁶⁵.

On peut leur adjoindre RS 27.051+19.63 ([vol2:18](#)) et RS 27.052 (affaires de détention abusive et d'arrestation illégale respectivement, [vol2:18](#)) et RS 86.2216 (ce dernier trouvé dans la « maison d'Ourtenou », [vol2:19](#)), qui se distinguent des précédents, car ils sont portés devant le roi de Karkemiš.

Le texte RS 17.112 (PRU IV, p.234), où Kila'e, *kartappu* (officiel hittite de très haut rang), règle une dispute entre deux citoyens d'Ugarit, aurait pu être associé au corpus, mais il est en très mauvais état.

Le tableau ci-après qui décrit ces sept textes utilise les sigles suivants :

PRU III :	Nougayrol, Jean. <i>Palais royal d'Ougarit</i> , vol. III, Paris, 1955
PRU IV :	Nougayrol, Jean. <i>Palais royal d'Ougarit</i> , vol. IV, Paris, 1956
PRU VI :	Nougayrol, Jean. <i>Palais royal d'Ougarit</i> , vol. VI, Paris, 1970
RSO XIV :	<i>Mission Ras-Shamra- Ougarit XIV</i> , Paris, 2001.
TAU :	Lackenbacher, Sylvie. <i>Textes akkadiens d'Ugarit</i> , Paris, 2002

[NB : Les textes sont repérés par leur numéro ou la page dans le volume cité et par la référence de la tablette (par exemple : « RS 16.356 ; PRU III, p.71-72 ; TAU, p.260 » signifie que la tablette RS 16.356 est publiée pages 71-72 dans « Palais royal d'Ougarit III », et traduite dans TAU page 260)]

Les quatre premiers cas concernent des contestations portant, pour deux d'entre elles, sur des terres, et sur des personnes pour les deux autres. C'est chaque fois sur la foi des témoins (*ana pî šībūti*) que la décision est prise. Il est précisé une fois que le roi d'Ugarit a tranché (RS 16.245 : *u iprus šarru*), ce qui peut vouloir dire que, dans les autres cas, le jugement a été émis en son nom mais sans sa présence effective.

Les deux affaires portées devant Ini-Tešub (RS 27.051+19.63 et RS 27.052) concernent des affaires graves de personne mettant en jeu pour la première une haute autorité d'Ugarit (le *sākinu*).

⁶⁵ Voir en particulier : LACKENBACHER, Sylvie, « Les textes judiciaires d'Ugarit », dans : Joannès, Francis (dir.), *Rendre la justice en Mésopotamie : archives judiciaires du Proche-Orient ancien, IIIe-millénaire avant J.-C.*, Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2000, p.163-169. Cité notamment par Florence Malbran-Labat dans « La pratique de la justice à Ugarit », 2009, op. cité.

Dans le cas de RS 86.2216, le « Roi » (c'est-à-dire très certainement le roi hittite de Karkemiš) fait connaître au roi d'Ugarit, non nommé, sa volonté de prendre en main un procès qui met en jeu des habitants d'Alep et leur esclave :

¹⁴⁻¹⁶Car c'est bel et bien moi qui ferai l'enquête et règlerai rapidement (l'affaire) »⁶⁶ (*ù a-na-ku di-na-šu lu-uš-al-ma i-na KASKAL-ni lu-uš-ku-un*).

Est-ce parce que cette affaire concerne des Aleppins (elle n'est donc pas tout à fait « intérieure ») que le roi de Karkemiš décide que l'affaire doit venir à son niveau ? Ou parce que l'esclave de ceux-ci a refusé de prêter serment ? Le contexte ne permet pas de répondre, mais c'est le premier texte découvert où l'on voit intervenir le roi de Karkemiš dans un procès conduit en principe par le roi d'Ugarit.

¹⁻³Ainsi parle le Roi : au roi d'Ougarit, dis : ⁴Salut à toi ! ⁵⁻¹⁶Toi, tu écris à propos de [l'escla]ve des Aleppins, (mes) serviteurs, que l'homme de mon [p]ère veut faire comparaître en procès. Et tu présentes cette respectueuse objection au roi : « Il a été li[vré] au serment, mais il a ref[usé] de jurer. » Livre donc cet esclave à ton homme pour qu'il le[s] prenne. Car c'est bel et bien moi qui ferai l'en[quête] [et] mettr[ai] (l'affaire) en branle. ¹⁷⁻¹⁸Et voici ... [...]

Référence de la publication	Référence de la tablette	Nature du document	Objet du litige	Autorité devant qui ... (<i>ana pāni</i>)	Sceau	Observations
PRU III, p.71-72. TAU, p.260.	RS 16.356	Verdict	foncier	Le roi d'Ugarit, Niqmaddu	"Grand" sceau du roi	Verdict « sur la foi des témoins »
PRU III, p.94-95. TAU, p.261.	RS 16.245	Verdict	foncier	Le roi d'Ugarit, Niqmepa	"Grand" sceau du roi	Verdict « sur la foi des témoins »
PRU III, p.153-154. TAU, p.261-262.	RS 16.205 + 16.192	Verdict	personne	Le roi d'Ugarit, Ammistamru		Verdict « sur la foi des témoins »
Ugaritica V, 10. TAU, p.331	RS 17.067	Verdict	personne	Le MAŠKIM (<i>rabišu</i>) d'Ugarit	"Cachet" d'Ewri Šarri, le MAŠKIM	Verdict « sur la foi des témoins »
PRU VI, p.36-37. TAU p.167	RS 27.051 +19.63	Verdict	personne	Ini-Tešub, roi de Karkemiš	Sceau d'Ini-Tešub	Affaire de détention abusive par le <i>sākinu</i> d'Ugarit
PRU VI, p.37-38.	RS 27.052	Verdict	personne	Ini-Tešub, roi de Karkemiš		Affaire d'arrestation illégale
RSO XIV, ch. VII.4, n°5	RS 86.2216	Le roi veut juger l'affaire lui-même	personne (aspect international)	Le roi de Karkemiš (sans doute)	?	Fin de la tablette non conservée

⁶⁶ Dans RSO XIV, *Études ougaritiques I. Travaux 1985-1995, sous la direction de Marguerite Yon et Daniel Arnaud*, Éditions Recherche sur les civilisations (ERC), Paris, 2001. Voir chapitre VII, 4 (« Lettres, par Daniel Arnaud »), n°5, p.257-258.

2. Emar et son voisinage (*Ekalte, etc.*)

Le cas d'Emar est particulièrement intéressant pour notre propos. De nombreux auteurs se sont penchés sur sa chronologie ; on suivra ici celle établie par Yoram Cohen et Lorenzo d'Alfonso⁶⁷. Au début du XIV^e siècle, cette ville est dans la mouvance du Mitanni, à qui elle verserait un tribut⁶⁸. Une première dynastie de rois, dont on trouve des témoignages au début du XIV^e siècle, prend fin après le début de la domination hittite (sans qu'on puisse établir avec certitude un lien de causalité entre les deux événements), vers la fin du XIV^e siècle. Une seconde dynastie, qui coexiste un temps assez long avec la première (peut-être pendant deux générations), va régner, elle, jusque vers le milieu du XIII^e siècle.

Le roi exerce une autorité qu'on pourrait qualifier de « *primus inter pares* »⁶⁹ sans disposer du pouvoir par exemple d'un roi d'Ugarit. Dans les textes, on précise généralement « roi de la ville ». La ville d'Emar a des institutions dont il n'est pas toujours facile de délimiter les compétences respectives, ou de déterminer si elles se forment à l'occasion d'un problème particulier à résoudre ou sont des instances régulières. Les « anciens » (de la ville), qui interviennent dans de nombreux domaines : vente ou achat de terrains concurrentement avec le dieu Ninurta, procès, etc., appartiennent plutôt à cette seconde catégorie, alors que les « frères » pourraient illustrer la première.

À certaines périodes, le pouvoir hittite est très présent à Emar et dans sa région. De « hauts fonctionnaires », tel le (LÚ) UGULA.KALAM.MA (littéralement le surveillant du pays, *akīl māti* en akkadien, un superviseur), représentent ce pouvoir sur place : ainsi Mutri-Tešub.

Karkemiš est proche géographiquement et son roi (désigné sans autre précision par l'idéogramme sumérien LUGAL) intervient souvent, comme c'est le cas d'Ini-Tešub pendant son très long règne. Il le fait directement ou bien par l'intermédiaire de dignitaires de haut rang comme les DUMU LUGAL (en akkadien, *mār šarri*). Il faut rappeler que DUMU n'est pas, dans ce cas, à prendre dans son sens littéral de « fils », mais désigne le plus souvent

⁶⁷ COHEN, Yoram & d'ALFONSO, Lorenzo, "The duration of the Emar archives and the relative and absolute chronology of the city", in: *The city of Emar among the Late Bronze Age empires: history, landscape, and society, proceedings of the Konstanz Emar Conference*, d'ALFONSO et al. (eds.), AOAT 349, 2008, p.3-25.

⁶⁸ À propos des documents *arana*, voir : SKAIST, Aaron : "A Hurrian Term at Emar", in: *Studies on the Civilization and Culture of Nuzi and the Hurrians, Volume 9: General Studies and Excavations at Nuzi 10/2*, D.I. Owen & G. Wilhelm (eds.), Bethesda (Md), 1998, p.169-171.

⁶⁹ Il est parfois témoin.

une personne proche et de toute confiance, en quelque sorte « chargé de mission » relevant directement du roi.

Cependant, à d'autres périodes, le roi d'Emar témoigne de plus d'indépendance vis-à-vis du pouvoir hittite. Cela semble le cas du roi Pilsu-Dagan⁷⁰, qui aurait peut-être défendu sa ville avec succès contre une attaque hourrite sans la moindre aide hittite, que cette indépendance en soit la cause (parce que le pouvoir hittite est affronté à des difficultés ailleurs) ou la conséquence.

Le corpus d'Emar (et voisinage)

Le corpus étudié comprend 29 textes. Ce sont d'abord les vingt-trois recensés par le projet « *Emar on line* »⁷¹ de l'université de Naples, dans lesquels un verdict est prononcé, ou un accord entre les parties trouvé, « devant » (*ana pāni*) une autorité. Les six autres textes sont des lettres concernant des contestations, quatre en akkadien et deux en hittite.

Ils sont présentés dans le tableau ci-après, où les sigles utilisés sont :

ASJ 10 :	Tsukimoto, Akio, „Sieben spätbronze zeitliche Urkunde aus Syrien“, <i>Acta Sumerologica Japan</i> 10, 1988, p.153-189.
ASJ 14 :	Tsukimoto, Akio, "Akkadian Tablets in the Hirayama Collection (III)", <i>Acta Sumerologica Japan</i> 14, 1992, p.289-310.
BLMJ :	Westenholz, Joan, <i>The Emar Tablets, Cuneiform Inscriptions in the Collection of The Bible Lands Museum Jerusalem</i> , STYX, Groningen, 2000.
FS Greenfield 1 :	Owen, David I., "Pasūri-Dagan and Ini-Teššup's Mother", in <i>Festschrift Greenfield: Solving riddles and untying knots : Biblical, Epigraphic, and Semitic studies in honor of Jonas C. Greenfield</i> , edited by Ziony Zevit, Seymour Gitin, Michael Sokoloff, Winona Lake, Eisenbrauns, 1995.
RAE :	Arnaud, Daniel, <i>Recherches au pays d'Aštata, Emar VI-3, Textes sumériens et accadiens</i> , ERC, Paris, 1986.
RE :	Beckman, Gary, "Texts from the Vicinity of Emar in the Collection of Jonathan Rosen", <i>History of the Ancient Near East</i> II, Padova, Sargon, 1990.
TSBR :	Arnaud, Daniel, « Textes syriens du Bronze récent », <i>Aula Orientalis</i> Supplementa 1, Universidad de Barcelona, Sabadell, Barcelona, 1991.
SMEA 30 :	Daniel Arnaud, « Tablettes de genres divers du Moyen-Euphrate », <i>Studi Micenei ed Egeo-Anatolici</i> 30, 1992, p.218-219.
SMEA 45-2 :	Mirjo Salvini et Marie-Claude Trémouille, « Les textes hittites de Meskéné-Emar », <i>Studi micenei ed egeo-anatolici</i> 45-2, 2003, p.225-271.

⁷⁰ Les textes montrent un long règne, de plus de 20 ans, que Yoram COHEN et Lorenzo d'ALFONSO (2008) situent dans la première partie du XIII^e siècle.

⁷¹ *Progetto Sinleqiunni, Digital Cuneiform Archives* (<http://virgo.unive.it/emaronline/cgi-bin/index.cgi>)

Ici aussi, les textes sont repérés par leur numéro ou la page dans le volume cité et par la référence de la tablette (par exemple RAE 14, Msk 7359, signifie que la tablette Msk 7359 est publiée sous le numéro 14 dans *Recherches au pays d'Aštata, Emar VI-3*).

NB : On a conservé dans le tableau les appellations traditionnelles de syrien (S) et syro-hittite (S-H) utilisé dans les ouvrages cités pour indiquer le format des tablettes.

Sophie Démare-Lafont et Daniel Fleming ont proposé de façon convaincante d'y substituer l'appellation de « format conventionnel » et de « format libre ».

Les textes sont notés en rouge s'ils émanent des autorités d'Emar, en noir dans le cas des autorités hittites, en vert dans les cas incertains.

Emar (et voisinage) : textes concernant des contestations

I. Contestations ayant donné lieu à un verdict ou un arrangement

Référence de la publication	Référence de la tablette	Format S (syrien) ou S-H (syro-hittite)	Nature du document	Objet	Autorité devant qui ... (ana pāni ...)	Témoins (si oui, nombre)	Autorité parmi les témoins (si oui, position)	Scribe parmi les témoins (si oui, position)	Sceaux	Autorité présente parmi les sceaux	Observations
TSBR 83	ME 83	S-H	verdict	partage	Igmil-Dagan (frère du roi Li'mi-Šarra) et les anciens de la ville d'Emar	7		(xxxxx LÚ.DUB. SAR), en 1 ^{er}			Deux hommes obtiennent de leur frère leur part d'héritage
RAE 14	Msk 7359	S	verdict	propriété immobilière	Tablette écrite "selon l'ordre des frères"	6		Abi Kapi, en dernier			Le fils de Iaši-Dagan, premier témoin, semble être le roi Ba'la Kabar
RE 21	RE 21	S	verdict	partage	Pilsu-Dagan, roi d'Emar	7	Pilsu-Dagan, en 1 ^{er}	Belu Malik, en dernier			Tablette de non-revendication (accord entériné)
BLMJ 802, n°3	C 23	S	verdict	adoption consécutive à une dette	Pilsu-Dagan, roi d'Emar, fils de Ba'la Kabar	6	Pilsu-Dagan, en 1 ^{er}	Belu Malik, en dernier			Aḫi Malik figure parmi les témoins
RAE 28	Msk 73279	S-H	arrangement	argent dû	Les grands de la ville (LÚ.MEŠ.GAL)	5			1 : Aḫlame'u, fils d'Abi Belu		Jour et mois du versement indiqués
RAE 205	Msk 731093	S-H	acte de transfert de propriété (cession)	cession de personnes	Mutri-Tešub et les anciens (ŠU.GI) de la ville	8			4 : Ḫabu, Mutri-Tešub, Ba'la Kabbar (EN.GAL), homme d'Uṭu, Buraqu	Oui, Mutri-Tešub	Présence d'un témoin (EN.GAL) parmi les sceaux
RAE 252	Msk 731032	S-H	verdict	paiement d'une dette	Mutri-Tešub et anciens (ŠU.GI) de la ville d'Emar	4					
TSBR 36	CK 3	S-H	verdict	dette	Le "superviseur" hittite du pays (LÚ UGULA.KALAM.MA)				4 : Mutri-Tešub, UGULA.KALAM.MA, Dagan Tari', Buraqu, Tūtu	Oui, Mutri-Tešub	Incident de procédure entre deux frères au moment du procès
TSBR 84	ME 67	S-H	verdict	dette	Mutri-Tešub (UGULA.KALAM.MA) et les anciens de la ville d'Emar	3			2 : Tūtu, et le LÚ.UGULA.KALAM.MA	Oui, Mutri-Tešub	Aštartu Liṭ revendique en vain une créance de son cousin

SMEA 30, 13	ME 139	S-H	accord	Don d'une servante comme fille	Mutri-Tešub, LÚ UGULA. KALAM.MA				4 : Mutri-Tešub, Buraqu, Dagan Tari', Kāpī-Dagan	Oui, Mutri-Tešub	On fait apparaître les témoins de la famille (exceptionnel)
ASJ 14, 44		S-H	accord	paiement d'une dot	Le "superviseur" du pays (sans doute Mutri-Tešub), et les anciens (ŠU.GI) de la ville d'Emar				3 : Mutri-Tešub, Kāpī-Dagan et Matkali-Dagan	Oui, Mutri-Tešub	
BLMJ 1986, n°2	HC 12	S-H	verdict	statut des personnes	LÚ.UGULA. KALAM.MA (Aḫi Malik, cité lignes 15-16) et les anciens (ŠU.GI)				4 : Aḫi Malik, Sīn Abi, Dagan Tari', Abi Lalli	Oui, Ahi-Malik	Pour ne pas être soumis à l'ilku, un homme préfère la servitude
RAE 33	Msk 73266	S-H	verdict à confirmer	déshéritement	Aḫma Nani ("30 ŠEŠ), haut dignitaire hittite, cf. lignes 13 et 18	–			3 : Aḫma Nani, Matkali-Dagan et son fils Enlil Tariḫ		Le jugement sera présenté au roi (de Karkemiš) à son retour
TSBR 30	ME 64	S-H	verdict	propriété immobilière	Ḫešmi-Tešub, DUMU.LUGAL	7		Mādi-Dagan, en 3 ^e			Plutôt arrangement à l'amiable entériné par le DUMU.LUGAL
BLMJ 1131, n°1	C 22	S-H	verdict	détournement de moutons	Kulana Awilu, DUMU.LUGAL						
ASJ 14, 46		S-H	accord	statut des personnes	Kunti-Tešub, DUMU.LUGAL, fils du roi Talmi-Tešub de Karkemiš	1 (le LÚ.UGULA. KALAM.MA)			1 : Kunti-Tešub	Oui, Kunti-Tešub	Menace de destruction (nom et descendance) par Sīn, Tešub, Dagan, Addu et tous les dieux du pays d'Emar
RAE 212	Msk 731019	S-H	verdict	vente de personnes	le roi (LUGAL), sans doute de Karkemiš	–			8 : Mutri-Tešub, Pušuru le prêtre, Zulanna le grand des scribes, Ewri Tešub le devin, Belu abusi, Piḫa-Ziti, Piḫamuwa et Tagu		Le roi (LUGAL) interroge les témoins (LÚ.MEŠ šibuti). Mutri-Tešub a mis son sceau, cf. RAE 205
RAE 257	R 90	S-H	verdict	Vol d'esclave	le roi (LUGAL), sans doute de Karkemiš, en présence des "grands" de la ville de Šatappu	5			4 : Abunnu, Paḫa, Warad (IR) Išhara, Ḫinia		Kila'e est étranger, a commis un vol à Emar et a été attrapé à Šatappu. le roi demande aux grands de prêter serment
RE 54	RE 54	S-H	verdict	propriété immobilière	Le roi de Karkemiš	–					
RE 55	RE 55	S-H	verdict	propriété immobilière	Le roi de Karkemiš	–					

FS Greenfield 1	MFA 1977.114	S	verdict	compensation d'une dette par un champ	Ini-Tešub, roi de Karkemiš	2 ? Uri Tešub et le grand des scribes		Mašuma-wa, en dernier			La mère du roi intervient dans une contestation entre Pasūri-Dagan et un homme d'Aššur
ASJ 10, B		S-H	verdict	----	[XXX]-x-GAL.MEŠ; UR.MAḪ (le lion); Ḫišmi-Šarruma	3 ?	UR.MAḪ, Ḫišmi- Šarruma				Affaire obscure, étant donné l'état de la tablette.
ASJ 14, 43		S-H	accord	foncier	Le dieu Nergal, "le seigneur du roi"	11					Le prêtre Katūwa et le "valet" (LÚ.KUŠ ₇) du roi sont témoins. Les fils du devin Zu Ba'la sont une des parties à cet accord

II. Lettres en akkadien citant des contestations devant une autorité

TSBR 95	ME 57		conseil donné par le roi	Protestation d'une femme expulsée de sa maison	Auteur : le roi de Karkemiš	-					Si Mādi-Dagan ne parvient pas à résoudre l'affaire, qu'il la transmette au roi
RAE 18	Msk 7358		décision	application du droit d'Emar	Auteur : Ini-Tešub, roi de Karkemiš	-					« Rescrit » d'Ini-Tešub en faveur de Kitta et de son père
RAE 19	Msk 7357		transmission d'une décision	application du droit d'Emar	Auteur : Ḫišmi-Tešub, frère du roi Ini-Tešub	-					« Rescrit » d'Ḫišmi-Tešub enregistrant la décision de son frère Ini-Tešub
RAE 201	Msk 731014		Décision (deux parties)	confirmation du statut antérieur	Auteur : Ini-Tešub, roi de Karkemiš	-					Confirmation au devin Zu-Ba'la par Ini-Tešub de la décision du roi, Šahuranuwa, son père

III. Lettres en hittite citant des contestations devant une autorité

SMEA 45-2, 1	Msk 731097		décision sur affaire du devin Zu-Ba'la	confirmation du statut antérieur	Auteur : « Mon soleil », le grand roi hittite						Le grand roi hittite infirme une décision d'Alziyamuwa concernant Zu-Ba'la
BLMJ 1143, n°32	C 37		décision sur affaire du devin Zu-Ba'la	confirmation du statut antérieur	Auteur : le roi de Karkemiš	-					Le roi de Karkemiš confirme et précise la décision du grand roi hittite à Alziyamuwa

*Chronologie très simplifiée d'Emar*⁷²

Rois d'Emar	Devins	Rois de Karkemiš	Rois du Ḫatti
Irib Ba'al Igmil-Dagan Li'mi-šarra 1360-1340 (1 ^e dynastie) ...			
Iaši-Dagan 1330-1320 (2 ^e dynastie) Ba'la-Kabar I 1320-1310		Šarri-Kušuḫ 1330-1310	Šuppiluliuma I 1350-1320 Muršili II 1320-1290
Pilsu-Dagan 1310-1290 ...	Zu-Ba'la 1290-1260	Šaḫuranuwa 1310-1270	Muwatalli II 1290-1270 Urḫi-Tešub
...		Ini-Tešub 1270-1230	Ḫattušili III 1270-1240
Ba'la-Kabar II 1250-1240		Talmi-Tešub 1230-1190	Tudhaliya IV 1240-1210 Šuppiluliuma II 1210-1190
		Kuzi Tešub 1190-1175	

Etude du corpus d'Emar

Les situations sont contrastées.

1. *Les vingt trois textes concernant des contestations ayant donné lieu à un verdict ou à un accord*

Des cinq affaires devant des instances émarïotes identifiées⁷³, le roi Pilsu-Dagan (de la deuxième dynastie d'Emar) décide seul et il est premier témoin dans deux affaires, l'une de partage et l'autre d'adoption consécutive à une dette. Les « anciens » de la ville (avec Igmil-Dagan, peut-être le frère d'un roi de la première dynastie), les « grands » de la ville et les « frères » tranchent dans les trois autres : partage, immobilier, dette. Ces cinq affaires, comme on peut s'y attendre, sont purement locales.

⁷² Elle n'est ici que pour faciliter la lecture des textes cités, d'où l'arrondi à la dizaine. On se reportera, pour plus de précision à l'article cité de Yoram COHEN et Lorenzo d'ALFONSO (2008).

⁷³ TSBP 83 (vol2:35), RAE 14 (vol2:20), RE 21 (vol2:30), BLMJ 3 (vol2:46) et RAE 28 (vol2:23).

Sur les sept affaires traitées par le LÚ.UGULA.KALAM.MA⁷⁴, cinq le sont avec les « anciens » de la ville (dont trois concernent le statut des personnes et deux une question de dette), deux autres par lui seul (statut et dette) : la raison de cette différence n'apparaît pas. Six sont réglées par Mutri-Tešub (personnage influent vers 1250), qui appose son sceau sur cinq des tablettes, et une par Aḫi Malik, contemporain de la chute de l'empire hittite.

Ce pour quoi ces affaires « remontent » au LÚ.UGULA.KALAM.MA n'apparaît que dans le cas de changement de statut d'un homme qui préfère retourner à la servitude plutôt que d'effectuer le service (*ilku*), cas tranché par Aḫi Malik. Celui-ci, d'après son nom, est probablement émariote. Le fait qu'il fasse partie de l'administration hittite illustre une certaine indépendance d'Emar vis-à-vis du pouvoir hittite dans les derniers temps de l'empire.

Dans Msk 73266⁷⁵, Ahma Nani, sans doute un haut dignitaire hittite, tranche une affaire locale de personnes. Ce texte est intéressant, car il s'achève par la mention que le verdict doit être confirmé par « le roi », c'est-à-dire de Karkemiš (ou qu'il peut en être fait appel auprès de lui ?). Dans ce procès d'une femme, Išarte, contre son fils adoptif, les lignes 32-34 concluent :

³²⁻³⁴ù ki-i LUGAL il-la-ka / ù DI.KU₅ an-na-a a-na pa-ni LUGAL / i-šak-ka-na-nu

³²⁻³⁴Et quand le roi reviendra, on présentera le jugement au roi.

Trois DUMU LUGAL prennent chacun seul une décision⁷⁶ dans des affaires différentes, Išmi Tešub, Kulana Awilu et le seul présenté comme - au sens propre - fils de roi : Kunti-Tešub (fils de Talmi-Tešub, lui-même successeur d'Ini-Tešub). Le partage d'une propriété indivise mérite peut-être ce niveau. Une affaire obscure de détournement de moutons met en jeu plusieurs populations. Enfin, le statut de personnes liées à Kunti-Tešub vis-à-vis de ses deux épouses, l'une émariote, l'autre « subaréenne » (de Karkemiš) est une affaire concernant personnellement le DUMU LUGAL.

Cinq affaires sont traitées par le roi de Karkemiš⁷⁷, dont une explicitement par Ini-Tešub (FS Greenfield 1). Trois sont locales (deux concernent l'immobilier, une vente de personnes) et deux font intervenir d'autres villes (un voleur d'esclave a été attrapé à Šatappu ; un homme d'Aššur a un litige avec un Emariote), ce qui justifie l'intervention du niveau de Karkemiš, d'autant que la propre mère du roi intervient dans le dernier cas.

⁷⁴ RAE 205 (vol2:26), RAE 252 (vol2:28), TSBR 36 (vol2:33), TSBR 84 (vol2:36), ASJ 14,44 (vol2:40), SMEA 30,13 (vol2:42), BLMJ 2 (vol2:45).

⁷⁵ RAE 33 (vol2:24).

⁷⁶ TSBR 30 (vol2:32), BLMJ 1 (vol2:44), ASJ 14, 46 (vol2:41).

⁷⁷ RAE 212 (vol2:27), RAE 257 (vol2:29), RE 54 (vol2:31), RE 55 (vol2:32), FS Greenfield 1 (vol2:48).

Des deux textes enfin où l'autorité n'est pas identifiée avec précision⁷⁸ (mais sans doute hittite dans le premier, peu utilisable), le second entérine un accord sur un problème foncier.

2. *Les quatre lettres en akkadien sont écrites par un roi de Karkemiš, trois d'entre elles par Ini-Tešub et une par son frère Hešmi Tešub*⁷⁹

Dans la lettre ME 57⁸⁰, le « roi » (là encore, Daniel Arnaud juge que ce roi, l'instance supérieure, est le roi de Karkemiš, mais d'autres lectures donnent [DUMU LUGAL], et non LUGAL) écrit à Mādi-Dagan pour lui demander de tirer au clair la réclamation d'une femme dont on aurait pris injustement la maison (par ignorance du droit d'Emar) pour la donner à un étranger, alors qu'elle possède une tablette scellée du sceau de Ninurta. Il lui demande de lui rendre sa maison, sauf s'il y a un autre plaignant et qu'il ne peut venir à bout du procès : dans ce cas, le roi traitera lui-même l'affaire.

²³⁻³⁰ù šum-ma LÚ EN di-ni-ši / i-ba-aš-ši ù at-ta / di-na ša-a-šu la-a ta-la-'e / LÚ.MEŠ EN di-ni-ši / it-ti-ši ab-ka-am-ma / a-na muḥ-ḫi LUGAL / lil-li-ku-ni LUGAL / di-na-šu-nu li-ka-al

²³⁻³⁰Mais s'il y a un autre plaignant et si toi, tu ne peux venir à bout de ce procès, envoie ses adversaires avec elle pour qu'ils viennent auprès du roi, que le roi prenne en main leur procès.

L'affaire est purement locale, comme le montre l'emploi du sceau de Ninurta. Pourtant le roi d'Emar semble tenu à l'écart. Le roi de Karkemiš laisse à Madī Dagan le soin de la conclure, en respectant le droit d'Emar, ou bien de lui renvoyer le procès.

Un principe de subsidiarité envers Emar est exprimé dans une lettre⁸¹ d'Ini-Tešub, roi de Karkemiš, à son frère Hešmi Tešub (Msk 7358 ; RAE 18) : il tranche en faveur de Kitta et de son père, contrairement à la décision prise initialement.

¹²⁻¹⁴... at-ta ma-mi-ta / ša URU e-mar ú-ul i-de-e / LÚ EN ma-mi-< >-ti URU e-mar šu-ut

¹²⁻¹⁴Toi, le droit d'Emar, tu ne (le) connais pas ? Ces gens (bénéficiaire) du droit d'Emar.

Hešmi Tešub reconnaît ce principe dans le texte (Msk 7357 ; RAE 19) et met en application la décision du roi Ini-Tešub, son frère.

⁷⁸ ASJ 10, B (vol2:38) ; ASJ 14 (vol2:40), 44.

⁷⁹ TSB 95 (vol2:37) ; RAE 18 (vol2:21) ; RAE 19 (vol2:22) ; RAE 201 (vol2:25).

⁸⁰ TSB 95. Lettre publiée une première fois par Daniel Arnaud sous le titre : « Lettre (du Roi) à Madī Dagan : la hiérarchie judiciaire », dans : *La Syrie du Moyen-Euphrate sous le protectorat hittite : l'administration d'après trois lettres inédites*, *Aula Orientalis* 2, 1984, p.183-185.

⁸¹ Elle a été désignée improprement par « rescrit ». En droit romain, un rescrit est la réponse que l'empereur fait par écrit aux magistrats ou aux particuliers qui l'ont consulté sur une affaire précise. D'abord d'une portée limitée à celle-ci, le rescrit impérial a pris par la suite valeur de précédent et, en établissant une norme générale à partir d'un cas particulier, contribué à fixer le droit.

La quatrième lettre en akkadien (MSK 731014 ; RAE 201 ; [vol2:25](#)) émane du roi Ini-Tešub et touche, avec les deux lettres en hittite du corpus, à ce qu'on pourrait appeler « l'affaire du devin Zu-Ba'la ». Elle leur est postérieure puisque le roi Ini-Tešub se réfère à une décision antérieure, prise par son père Šaḫrunuwa (première partie du XIII^e siècle) sur la demande du grand roi hittite Muršili. Il confirme à Zu-Ba'la, au vu de cette décision, la propriété de ses maisons et de ses vignes.

3. *Les deux lettres en hittite, qui concernent la même affaire Zu-Ba'la, sont écrites l'une par le grand roi hittite et l'autre par le roi de Karkemiš*

Quelqu'un d'important à Emar, en particulier s'il est proche des Hittites ou si sa fonction est particulièrement respectée par eux (comme est celle d'un devin), peut en appeler directement au grand roi hittite (« Mon Soleil »). Ainsi le devin Zu-Ba'la plaide auprès de celui-ci avoir été victime d'une injustice de la part d'un haut dignitaire hittite de Karkemiš, Alziyamuwa. Celui-ci, non content de donner sa maison et ses vignes à un Hittite (qu'on peut supposer de haut rang), veut le soumettre au *šahḫan* et au *luzzi* (ces deux mots hittites désignent un impôt, en nature ou en monnaie, et une corvée).

Fait en lui-même remarquable, il obtient un verdict favorable, une protection contre les abus de l'administration. Deux lettres émanant du Grand Roi (Msk 131097 ; SMEA 45-2,⁸² ; [vol2:43](#)) et du roi de Karkemiš (C 37 ; BLMJ 32 ; [vol2:47](#)) demandent en effet à Alziyamuwa de rendre ses possessions à Zu-Ba'la, en particulier sa vigne, et de ne le soumettre ni au *šahḫan*, ni au *luzzi*.

La comparaison que fait Itamar Singer de ces deux lettres⁸³ permet de mieux cerner le rôle respectif des différentes administrations hittites et les canaux par lesquels une décision est mise en œuvre dans les provinces syriennes.

A propos du *šahḫan* et du *luzzi*, par exemple, le Grand Roi renvoie prudemment à la situation antérieure, inconnue de lui, de Zu-Ba'la : ce dernier doit payer « comme par le passé » (et s'il ne payait pas auparavant, pourquoi devrait-il payer maintenant ?). Le roi de Karkemiš, au courant de la situation à Emar, ordonne que Zu-Ba'la soit exempté.

⁸² Première publication : LAROCHE, Emmanuel, « Documents hittites et hourrites », *Meskéné-Emar : dix ans de travaux*, D. Beyer (éd.), 1982, Paris, p.53-64.

⁸³ SINGER, Itamar, "A New Hittite Letter from Emar", in: *Landscapes : territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale*, Venezia, 7-11 July 1997, part II, Sargon, Padova, 2000, p.65-72.

De même, le bénéficiaire de l'injustice commise envers Zu-Ba'la est nommé dans la lettre à Alziyamuwa de « Mon Soleil », Palluwa, mais ne l'est pas dans celle du roi de Karkemiš, signe que ce dernier était sans doute connu de lui et peut-être un de ses proches.

Conclusion

Le nombre très faible de textes d'Ugarit ne permet qu'un constat, pas une analyse, et celle-ci d'autant moins que l'éventail temporel atteint un siècle et demi. Les règnes du roi Niqmaddu II, de son fils Niqmepa et de son petit-fils Ammistamru II couvrent une période allant d'environ 1370 à 1230. Ini-Tešub règne à Karkemiš, lui, pendant la première moitié du XIII^e siècle. Ce qu'on peut constater est que les quatre affaires portées devant les autorités d'Ugarit (le roi ou le LÚ.MAŠKIM, *rābišu*, d'Ugarit) sont purement locales. Les deux affaires portées devant Ini-Tešub concernent des affaires graves ayant conduit à mort d'homme. Enfin celle que « le Roi » - terme qui, à Ugarit, désigne généralement le roi de Karkemiš - revendique de mener lui-même met en jeu des habitants d'Alep, et n'est donc pas purement locale.

À Emar, l'ensemble plus fourni d'une trentaine de textes s'échelonne sur environ un siècle et demi. Les plus anciens datent du XIV^e siècle, de la première dynastie d'Emar (si Igmil-Dagan est bien le frère du roi Li'mi-šarra), en tout cas de la seconde avec le roi Ba'la Kabar, fils de Iaši-Dagan. Les plus récents sont du début du XII^e siècle, alors même qu'après Ba'la Kabar II, il n'y a plus de roi à Emar.

Le roi d'Emar apparaît peu, à l'exception de Pilsu-Dagan (fin du XIV^e siècle et début du XIII^e) dont on peut penser qu'il a gagné une certaine autonomie (comme dit auparavant, il aurait peut-être défendu seul sa ville contre une attaque du Mitanni ou d'un des deux États qui ont résulté de son partage⁸⁴).

Le rôle de Karkemiš, déjà manifeste à la fin de la deuxième dynastie d'Emar dans la première moitié du XIII^e siècle, s'affirme avec le roi Ini-Tešub. Il s'affaiblit en même temps que le pouvoir central à la fin de l'empire hittite.

Les instances locales conservent une place. Ainsi, dans plusieurs cas, on présente une affaire aux anciens de la ville - d'Emar - en même temps qu'au « superviseur » hittite (le LÚ.UGULA.KALAM.MA, *aklu*), qui réside dans le pays.

⁸⁴ Cet épisode, évoqué dans trois textes (TSBR 9 ; ASJ 7 ; RAE 42), reste de date incertaine.

Les textes montrent que le roi de Karkemiš intervient dans des affaires qui semblent purement locales (et on peut même, dans ce cas, devoir attendre son retour pour une décision définitive). Mais il peut aussi renvoyer au « traité d'Emar » (parfois traduit par le « droit d'Emar »), manifestant ainsi le respect d'une forme de subsidiarité. Et il se contente parfois de conseiller.

Un Emariote peut, s'il a un rang important qui le mette en contact étroit avec l'autorité hittite locale, en appeler directement au pouvoir central de Ḫattuša, c'est-à-dire au grand roi (« Mon Soleil »), et celui-ci peut trancher contre la décision locale hittite. C'est le cas du devin Zu-Ba'la qui en appelle à Muršili II et obtient satisfaction.

Peut-on parler de « frontière » entre les diverses autorités appelées à trancher des contestations ? Il existe un dégradé de situations, mais il n'est pas facile à qualifier si on se place à un moment bien précis. Sur une période qui s'étend sur environ 150 ans, un échantillon d'une trentaine de textes oblige à être prudent.

Ce ne semble pourtant pas être la nature du litige qui détermine à quelle autorité on s'adresse, puisqu'on retrouve devant toutes les autorités des litiges concernant les personnes ou les biens. C'est bien plus probablement le rapport de force entre les différents pouvoirs (Ḫattuša, Karkemiš, Emar), et particulièrement entre les deux premiers, qui joue le rôle le plus important dans la délimitation des compétences.

Ce point de vue est conforté par l'analyse de Lorenzo d'Alfonso⁸⁵ sur le processus d'installation d'une administration hittite dans les provinces syriennes, qu'il décrit comme long et complexe, dépendant à la fois des rapports entre centre et périphérie de l'empire hittite, et entre autorités locales et officiels hittites chargés d'administrer la Syrie.

Une certaine méfiance du pouvoir central vis-à-vis de l'échelon intermédiaire est illustrée, à la fin de l'empire hittite, par l'envoi de chargés de mission (DUMU LUGAL) investis de l'autorité impériale dans les provinces et les royaumes rattachés à l'Empire : ainsi, l'autorité hittite s'exerçait à deux niveaux, local (vice-roi, gouverneur) et central⁸⁶.

⁸⁵ Voir D'ALFONSO, Lorenzo, "Seeking Political Space: thoughts on the formative stage of Hittite Administration in Syria", *Alt-Orientalische Forschungen (AOF)*, vol. 38 n°2, Berlin Akademie Verlag, Berlin, 2011, p.163-176.

⁸⁶ Voir LACKENBACHER, Sylvie et MALBRAN-LABAT, Florence, « Ugarit et les Hittites dans la maison d'Urtenu », *SMEA* 47, 2005, p.227-240.

Des frontières économiques ?

Introduction

À toutes les époques dans les États syriens, la fiscalité frappe, en nature ou en argent, les revenus de l'agriculture, de l'artisanat et du commerce. Les marchands sont soumis à une multiplicité de prélèvements effectués par les autorités des lieux où ils résident ou qu'ils traversent : lourdes redevances sur leurs profits, péages, taxes d'entrepôt, etc. Des taxes frappent les marchandises en transit et les caravanes, tandis que les pasteurs sont soumis à des droits de pacage. On doit un « service ».

Les États syriens, « vassaux » des grands empires, doivent eux-mêmes acquitter un tribut.

On souhaite ici introduire deux interrogations.

1. La première serait, comme précédemment dans le domaine juridique, la question de l'autorité dont relèvent les personnes à un moment donné (optique « statique ») lorsqu'il s'agit pour elles de payer une taxe, une redevance⁸⁷, ou encore d'effectuer un « service » (ou une « corvée »). Doit-on telle ou telle taxe à l'autorité du lieu de résidence ou à celle du lieu d'origine (les deux coïncidant certes pour la majeure partie de la population), à celle du lieu traversé (droit de pacage, péage) ou encore à celle du lieu dans lequel on importe des biens (droits de douane, taxe d'entrepôt) ? Le « service » est-il dû au roi du lieu de résidence ou au roi du lieu d'origine, ou encore à une autorité supérieure ? En d'autres termes, la fiscalité dessine-t-elle des frontières ? Et celles-ci s'emboîtent-elles ?

Le problème diffère cependant de celui étudié dans le domaine juridique, où les différends qui nous sont parvenus concernent une petite partie de la population, pouvant en principe choisir « devant qui » porter un différend. Au contraire, la fiscalité est « imposée » (au sens propre) au plus grand nombre et, le plus souvent, par l'autorité locale.

⁸⁷ Taxe : « Imposition en argent mise dans certaines circonstances sur les personnes. Se dit pour impôt, en général ». Redevance : « Rente, somme payable à termes fixes. Redevance en argent. Redevance en nature » (*Littré*, Hachette, Paris, 1961).

2. La seconde est de nature un peu différente et relève d'une approche plus « dynamique ». Certains instruments économiques à la disposition d'un pouvoir - on pense particulièrement au tribut⁸⁸ - peuvent-ils être des révélateurs du changement de statut d'un État par rapport à un autre, et jouer, comme le disent les économistes, un rôle d'incitation de la part de l'autorité supérieure (à garder sous sa dépendance un État, à lui faire révéler sa richesse) ?

On va étudier successivement ces questions dans les deux parties suivantes :

I. Les marchands du roi, pourquoi les taxes-tu ?

II. Le tribut.

⁸⁸ « Ce qu'un État paye ou fournit à un autre État pour marquer sa dépendance », du latin *tribuere* : distribuer, répartir par tribu (*Littre*, Hachette, Paris, 1961).

I. Les marchands du roi, pourquoi les taxes-tu ?

1. Des « frontières » fiscales ?

S'il existe des frontières fiscales partageant l'espace politique (à quelle autorité doit-on l'impôt ?), il doit être possible de répartir les différents impôts (au sens large) entre « intérieur », « extérieur » et « entre deux » de cet espace. On le tente ci-dessous en première approche.

L'intérieur : les impôts « locaux »

On désigne par ce terme les impôts, au sens large, qui sont payés à une autorité locale (palais, temple) par des personnes originaires de la région où s'exerce cette autorité et y résidant de façon régulière, ou par des villages qui font partie de cette région. À noter la source précieuse que constituent les actes d'exemption, celui qui exempté étant celui à qui normalement est dû l'impôt.

C'est le cas des redevances prélevées sur les produits de l'agriculture⁸⁹ (paysans, éleveurs non itinérants) ou de l'artisanat des résidents, comme de certaines taxes sur les marchands résidents (redevances sur leurs profits, taxes d'entrepôt, taxes à l'exportation ou à l'importation par exemple).

La dîme payée par les villages comme les contributions « volontaires » des corporations d'artisans ou de marchands à l'autorité locale entrent dans cette catégorie, de même que le « service » dû à l'autorité locale par un résident originaire de la ville.

Les contre-dons, cadeaux faits au roi en échange d'une donation, semblent assimilables à un impôt (local).

L'extérieur : les impôts payés à une autorité étrangère, le tribut

Les personnes qui résident régulièrement dans une région dont elles ne sont pas originaires peuvent être astreintes par l'autorité locale aux mêmes taxes et redevances que

⁸⁹ On peut rappeler qu'à l'époque du Bronze récent, la proportion de paysans dans la population totale des petits royaumes syriens a été estimée, à partir d'évaluations faites à Alalakh et à Ugarit, à environ 60%.

les « natifs ». Il s'agira par exemple d'artisans ou de marchands installés dans un autre royaume que le leur, ou encore de propriétaires étrangers soumis au « service » local.

Les cadeaux diplomatiques, lorsqu'ils sont de facto obligatoires (comme c'est le cas pour un petit royaume envers la grande puissance à laquelle il doit allégeance), sont assimilables à des impôts entrant dans cette catégorie, de même que les prélèvements réclamés par cette grande puissance, qu'ils soient ponctuels ou réguliers : le tribut en est l'illustration par excellence.

L'entre-deux, la frontière

Il existe des taxes qui n'entrent dans aucune des deux catégories précédentes, en particulier lorsque deux autorités (ou plus) sont en jeu. Les itinérants, pasteurs, marchands ou marins, peuvent être confrontés à de telles situations, qui peuvent faire l'objet de litiges entre différentes autorités. L'exploitation des salines, on le sait, prête à conflit. Taxes de pacage, de douane, de « quai » en sont un autre exemple.

2. Les mots de la fiscalité au Proche-Orient ancien

Pour donner une réalité aux trois ensembles précédents, en répartissant entre eux les différents impôts, il faut au préalable faire se correspondre des impôts et des mots.

Or de nombreux mots⁹⁰ ont été utilisés pour désigner dans la Syrie du Bronze récent, comme auparavant en Mésopotamie, les différentes taxes et redevances, le service ou le tribut. Le contexte de leur emploi est souvent très succinct et leur sens varie de façon marquée dans le temps et l'espace.

Ainsi, il est très difficile de cerner ce que recouvre le mot *ilku*, qu'on traduit en général par « service » (ou « corvée »). Est-ce une tenure et est-il lié à une terre ? Est-ce un service personnel ? La question de l'autorité à qui on le doit est pourtant particulièrement pertinente.

Même s'ils privilégient une époque donnée et des lieux proches, les auteurs qui se sont penchés sur la fiscalité du Proche-Orient ancien⁹¹ interprètent parfois différemment des mots

⁹⁰ Voir, pour une introduction, différents articles du *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne* (sous la direction de Francis JOANNÈS, Robert Laffont, Paris, 2001) : « Taxes », p.832-834 ; « Ilku », p.407-408" ; « Corvée », p.205. Ces articles sont écrits par Sophie Lafont (Démare-).

⁹¹ Entre autres : POSTGATE, John Nicholas, *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, Biblical Institute Press, Rome, 1974. DE JONG ELLIS, Maria, "Taxation in Ancient Mesopotamia: The history

qui ne seront abordés dans la suite qu'en relation avec les questions posées dans l'introduction.

Pour désigner des taxes et redevances, que ce soit pour en fixer le montant, en exempter une personne ou au contraire lui en donner le bénéfice, les documents administratifs utilisent en akkadien le plus fréquemment les mots⁹² *ašitu*, *biltu*, *ešretu*, *maqqudu*, *miksu*, *nēbertu*, *šibtu*, *šibšu*. Dans les textes d'Ugarit, on trouve aussi les mots ougaritiques *mqd* et *šr l m'šr* (fournis par des gloses : *ma-aq-qa-du* et *ma-ʿa-ša-r*)⁹³.

C'est comme un « service » qu'on interprète généralement *ilku*, de même que *pilku* à Ugarit, où l'on rencontre aussi *unṯ* (en ougaritique) et sa forme akkadisée *unuššu*. Lorsque le service devient une « corvée », on trouve aussi des expressions imagées comme, en Assyrie, *marru u tupsikku* (mot à mot : la bêche et le panier à briques).

À l'occasion de cadeaux plus ou moins obligatoires, on trouve les mots *nāmurtu* / *tāmartu* (en babylonien / en assyrien).

Enfin, ce sont en général *biltu* (parfois représenté par l'idéogramme sumérien GUN) ou *mandattu* / *maddatu* qui apparaissent dans les textes fixant le versement ponctuel ou régulier (tribut à proprement parler) qu'un État doit verser à un autre. Dans les textes en akkadien de Boğazköy concernant Ugarit, on rencontre *argamannu*⁹⁴ (*árgmn* en ougaritique).

of the Term miksu", *JCS* 26, 1974, p.211-250. DE JONG ELLIS, Maria, "Agriculture and the State in ancient Mesopotamia: an introduction to problems of land tenure", *Occasional publications of the Babylonian Fund* 1, Philadelphia, 1976. GARELLI, Paul, « Le système fiscal de l'empire assyrien », dans : *Points de vue sur la fiscalité antique*, Centre Gustave Klotz, Publications de la Sorbonne, Paris, 1979, p.7-18. GELB, Ignace J., STEINKELLER, Piotr, WHITING, Robert M. Jr., "Earliest land tenure systems in the Near East: ancient Kudurrus", *Oriental Institute Publications*, Oriental Institute of the University of Chicago, Chicago, 1991. LAFONT, Sophie, « Fief et féodalité dans le Proche-Orient ancien », dans : Bournazel et Poly (éd.), *Les Féodalités*, Paris, 1998, p.517-630.

⁹² Parfois représentés par des idéogrammes sumériens.

⁹³ Voir pour ces deux termes : HUEHNERGARD, John, "Ugaritic Vocabulary in Syllabic Transcription", *Harvard Semitic Series* 32, Scholars Press, Atlanta (Georgia), 1987, p.154 et p.164. Cité comme UVST par la suite.

⁹⁴ Les Hittites emploient *argamannu* pour la laine teinte, souvent part du tribut exigé, et, sans doute par extension, pour le tribut en général.

A. Les prélèvements en nature (systématiques) sur les résidents

Certains mots désignent régulièrement des prélèvements en nature sur les résidents, qu'ils soient effectués sur des particuliers ou sur des villages. Ils concernent les produits issus de l'agriculture, de l'artisanat ou du commerce.

Ce sont souvent les textes d'exemption qui donnent une idée du contenu de ces prélèvements. Sur les produits de l'agriculture par exemple, grain, vin ou bière, huile, ou encore moutons sont cités à Ugarit : « son grain, son vin, son huile ne devront pas entrer dans le palais »⁹⁵.

Un de ces prélèvements en nature est la dîme, désignée dès l'époque ancienne par *ešrētu* (de *ešir*, dix).

Elle est bien attestée à Ugarit et figure en particulier dans des textes de don royal, avec l'écriture idéographique ZAG-10 ou sous son nom ougaritique (fourni par une glose).

Ainsi, dans RS 16.153 (PRU III, p.146-147 ; vol2:51), le mot ougaritique *šr / mšr* (dix) est sous-jacent à la glose qui figure dans le texte. Ammistamru II, fils de Niqmepa, donne à lašira(nu) une ville « avec sa dîme » (c'est-à-dire avec ce que le village doit sous forme de dîme) :

¹⁰ŠE-šu KAŠ-šu / ¹¹ša : *ma-šā-ri-ša* / ... / ¹³a-na (m)ia-ši-ra-ma (¹⁰ Le grain, la bière ¹¹qui constituent sa dîme ...¹³appartiennent à lašira). NB : il s'agit d'un scribe bien connu, déjà, de Niqmepa.

De même, dans RS 16.244 (PRU III, p.93), Niqmepa transfère (*našû-nadānu*⁹⁶) à Ewri Tašalu la dîme (*ma-šā-ra*, accusatif) de la ville de Bi'ru.

šibšu désigne de façon régulière un prélèvement auprès des paysans, probablement en nature, sur les céréales. Paul Garelli⁹⁷ cite également *šibtu*⁹⁸, qui porte sur le croît des animaux domestiques (*nusâhe*, prélèvement sur la paille et les céréales, date de l'époque néo-assyrienne).

miksu, issu du verbe *makāsu* et souvent représenté par l'idéogramme NIG₂.KUD.DA⁹⁹, a été utilisé dès le début du II^e millénaire pour désigner un prélèvement « contractuel » - qui semble avoir été en nature - sur la production agricole (notamment dans le cas de terres

⁹⁵ RS 16.238 ; PRU III, p.107 : [Š]E-šu KAŠ-šu l-šu [a-]na É.GAL la i-ru-u[b]. Cf. vol2:60.

⁹⁶ Voir GREENFIELD, Jonas C., "Nasû-nadanu and its congeners", in: *Al Kanfej Yonah : collected studies of Jonas C. Greenfield on semitic philology : 2*, ed. by Shalom M. Paul, Michael E. Stone and Avital Pinnick, Leiden, 2001, p.720-724.

⁹⁷ GARELLI, Paul, « Le système fiscal de l'empire assyrien », dans : *Points de vue sur la fiscalité antique*, Centre Gustave Klotz, Publications de la Sorbonne, Paris, 1979, p.7-18.

⁹⁸ *šibtu*, qui vient de *ašābu* (augmenter), désigne en babylonien ancien l'intérêt sur un prêt (idéogramme sumérien : MAŠ₂), mais aussi une taxe (ex. taxe d'irrigation), une tenure foncière et, dans l'empire assyrien, une redevance sur le bétail.

⁹⁹ L'assimilation de *miksu* à NIG₂.KUD.DA figure dans la liste lexicale paléo-babylonienne *ana ittišu*.

louées ou données en fermage) et également sur le revenu artisanal ou commercial. Le mot *mākisu* apparaît du reste très tôt pour désigner le collecteur, le percepteur¹⁰⁰.

Maria De Jong Ellis¹⁰¹ donne deux sens au mot *makāsu* : le premier, prendre une part, qu'elle appelle « général » et le second qu'elle qualifie de « technique », percevoir des taxes (auquel elle consacre l'essentiel de son article). Elle explique ainsi que le mot *miksu*, attesté très anciennement, ait à la fois désigné une part - due ou perçue - du revenu issu de la production, et également un impôt.

Dans le premier de ces deux sens, *miksu* se rencontre surtout dans la première moitié du II^e millénaire, et la différence avec d'autres prélèvements tels que *šibšu* n'est pas facile à percevoir.

Nous abordons ci-dessous le mot *miksu* dans son autre acception, devenue progressivement la plus importante, d'impôt, de taxe.

B. Les impôts et les taxes (sur les résidents ou les non-résidents)

1. *miksu* est le terme que l'on rencontre le plus fréquemment dans cette catégorie.

Dans le sens précédent, *miksu* renvoyait à un prélèvement systématique, le plus souvent en nature. Dès l'origine, il a désigné aussi un impôt « occasionnel », impliquant éventuellement un versement monétaire, qui a pris plusieurs formes dans le temps et l'espace, frappant les résidents comme les non-résidents. Même si cet éventail se restreint progressivement, en se différenciant selon le lieu en particulier, *miksu* reste le terme de référence et le percepteur est de façon constante écrit LÚ *mākisu* (ou, idéographiquement, LÚ NIG₂.KUD.DA).

Dans les textes de Mari (XVIII^e siècle), *mikum* peut désigner une taxe commerciale frappant toutes les marchandises en transit, ou des droits de navigation (entre Mari et Terqa, par exemple) ou encore des droits de pacage payés par les éleveurs sutéens.

Une porte « de la *miksu* » (KÁ mi-ik-si), lieu où le *mākisu* prélève une taxe, existe à Sippar au XVII^e siècle. Un texte¹⁰² décrit un paiement - en argent - à cette porte concernant des ânes (et portant probablement sur leur charge).

¹⁰⁰ C'est encore le cas dans les textes de la Nippur cassite, où *miksu* ne concerne que l'agriculture.

¹⁰¹ "Taxation in Ancient Mesopotamia: The history of the Term miksu", *JCS* 26, 1974, p.211-250.

¹⁰² BM 13372, cité par Maria DE JONG ELLIS, p.226, dans "Taxation in Ancient Mesopotamia: The history of the Term miksu".

À Alalah (à l'époque d'Alalah IV, au xv^e siècle), à Ugarit et dans les textes médio-assyriens, *miksu* semble une taxe de plus en plus liée au commerce et au transit. Dans un texte d'Alalah¹⁰³, un roi (probablement du Mitanni) demande à un certain Utti de « libérer » (c'est-à-dire de laisser aller) des ânes appartenant à un dénommé Niqmepa, de ne pas prélever de *miksu* sur eux, puis, « à l'arrivée d'Artašumara », de les exempter de taxe de traversée (*nēbertu*). Les deux mots semblent désigner des droits de douane, même si *miksu* semble plutôt lié à la charge et *nēbertu* à la traversée.

³ANŠE.meš ša ^(m)niq-me-pa ⁵⁻⁷muš-šir-šu-nu-ma / ù mi-ik-sa-šu-nu / la te-le-eq-qi ⁸⁻¹²ù e-nu-ma / ^(m)ar-ta-šu-ma-ra / aš-ra-nu i-il-la-kam / ù zu-uk-ki-šu-nu / ki-i né-bé-er⁴-ti-šu-nu (*Let go the asses belonging to Niqmepa, and do not take their toll. When Artašumara comes there, then clear them according to their transit tax*).

Dans l'empire assyrien, *miksu* est utilisé dans des expressions telles que *mikse kāre nebēre* pour désigner les « droits d'apportement et de bac » : mi-ik-se ka-a-ri né-bi-ri ša KUR-ia ú-zak-ki-šú-nu-ti : « je les exemptai des redevances de mon pays sur le quai et sur la traversée ».

À Ugarit, Jean Nougayrol¹⁰⁴, qui distingue les recettes fiscales « ordinaires » en nature et en argent, place *miksu* dans la deuxième catégorie et la définit par « taxe, qui pouvait prendre la forme d'une taxe douanière », taxe à l'importation ou de transit dans ce cas¹⁰⁵.

Dans le texte RS 16.276 (PRU III, p.70), [vol2:51](#), le roi Niqmaddu donne à Ehli Kušuh une ville non seulement avec sa dîme (« qa-du ZAG.10-ša » : *qadu ešretiša*), mais aussi avec son péage (« qa-du NIG₂.KUD.DA-ša » : *qadu miksiša*, c'est-à-dire avec ce que le village doit sous forme de dîme et reçoit comme péage).

À noter qu'un percepteur (LÚ *mākisu*) peut figurer comme témoin¹⁰⁶, se plaindre devant la reine d'Ugarit - sans succès - d'un de ses marchands (RS 17.314 ; PRU IV, p.189 ; cf. [vol2:54](#)) ou faire l'objet d'une accusation, comme dans RS 17.232 (PRU IV, p.239), où deux personnes se dressent devant le Hittite Talmi Šarru contre un percepteur, qui est aussi témoin (sans qu'un jugement soit rendu : di-nu mi-im-ma i-ia-nu). Cf [vol2:53](#).

NB : à Ugarit, c'est le *mākisu* qui prélève les droits aux frontières terrestres et le *akil kārī* (ou *rab kārī*) qui est responsable de leur levée aux frontières maritimes.

¹⁰³ ATT/8/251, cf. WISEMAN, Donald, *The Alalakh tablets*, The British Institute of Archaeology at Ankara, London, 1953. Texte n°108 (noté AIT 108). Cf. [vol2:52](#).

¹⁰⁴ PRU III, p. 225.

¹⁰⁵ La taxe à l'exportation supportée par les marchands est désignée dans l'empire médio-assyrien par *ašitu* (du verbe *ašu*, sortir).

¹⁰⁶ Cf. un procès où le *sākinu* est l'une des parties, dans RS 17.135+17.360 (PRU IV, p.235 ; TAU, p.173), [vol2:54](#).

Ces taxes font l'objet d'interventions « extérieures », à des fins d'exemption.

Dans la lettre RS 15.33 (PRU III, p.15, [vol2:52](#)), Hišmi Kušuḫ, qui se trouve en pays hittite, recommande au préfet (*sākinu*) d'Ugarit un « homme de son père », qui vient faire des achats : LÚ ma-ki-sú lu-ú [la-a] i-ma-ki-is-sú (« aucun douanier ne devra prélever de douane sur lui », TAU, p.97). De même, dans la lettre RS 17.78 (PRU IV, p.196-197 ; TAU, p.196, [vol2:53](#)), Ebina'e (Hittite) recommande au *sākinu* d'Ugarit son préposé : LÚ ma-ki-sú mi-ik-sú-šu lu-ú la i-ma-ki-is (« aucun douanier ne devra prélever de douane sur lui »).

Plus comminatoire, la lettre RS 92.2007¹⁰⁷, qui émane de l'entourage du *tuppātnuru* (« chef-scribe ») hittite, donne les instructions suivantes : il faut absolument taxer les marchands, à l'exception des marchands du *tuppātnuru* (Daniel Arnaud envisage deux hypothèses, non exclusives, à leur sujet : sont-ils « francs de droits » parce qu'ils sont au service du *tuppātnuru*, ou - ayant acquitté leurs droits auprès de lui - peuvent-ils « circuler librement dans la Syrie hittite, sorte de "marché commun" »?).

Dans RS 25.461¹⁰⁸, un proche du roi de Karkemiš, Piḫa-Ziti, écrit au roi d'Ugarit pour se plaindre que celui-ci ait exigé des « *šāripu* du Roi » qu'ils payent des droits de douane.

Un texte trouvé à Ugarit est particulièrement intéressant. Dans la lettre RS 17.424C+17.397B (PRU IV, p.219, [vol2:55](#)), à rapprocher de la lettre RS 94.2174, inédite¹⁰⁹, le roi de Tyr¹¹⁰ conteste auprès du *sākinu* de la ville d'Ugarit la validité des taxes (NIG₂.KUD.DA) qui ont été perçues sur des marchands « à pied » par le « responsable du quai ». D'après le roi de Tyr, les taxes ne s'appliqueraient pas à ces marchands. De façon frappante, il suggère de faire appel aux « anciens » d'Ugarit pour qu'ils disent la coutume, c'est-à-dire la pratique qui a toujours gouverné l'application de ces taxes : « Est-ce bien, à tes yeux, ce qu'a fait Ardu, fils d'Ayaḫḫu, le syndic du quai ? », « Demande aux anciens d'Ugarit s'ils percevaient une douane de la part de marchands à pied ».

2. *biltu* (idéogramme sumérien : GUN) désigne une charge, un impôt (en particulier, à l'origine, la part de récolte due au palais¹¹¹) ou un tribut. À l'époque du Bronze récent, c'est ce dernier sens le plus fréquent, comme on le voit dans les lettres d'El Amarna (voir EA 254, [vol2:68](#), et EA 160, [vol2:67](#)) et surtout dans les inscriptions royales assyriennes, où le mot entre dans les expressions *biltu u mandattu*, *biltu u tamartu*. On le reverra dans la deuxième partie (« Tribut ») de ce chapitre « Frontières économiques ».

¹⁰⁷ Dans RSO XIV, *Etudes ougaritiques I. Travaux 1985-1995, sous la direction de Marguerite Yon et Daniel Arnaud*, Editions Recherche sur les civilisations (ERC), Paris, 2001. Voir chapitre VII, 4, « Lettres, par Daniel Arnaud », n°7, p. 260-261.

¹⁰⁸ Dans *Studies in Honor of Åke W. Sjöberg*, ed by Hermann Behrens, Darlene Loding, Martha T. Roth, University Museum, Philadelphia, 1989, p.318.

¹⁰⁹ Elle a fait l'objet d'une présentation de Florence MALBRAN-LABAT lors d'un séminaire à l'Institut du droit romain de l'université de Paris 2 en 2013.

¹¹⁰ Il est nommé Abdu Dayyanu (𒀭IŠKUR DI-KU₅ [...] URU šur^{kl}) dans la lettre RS 17.424C+17.397B. Dans la lettre RS 94.2174, le même personnage est appelé roi de Tyr.

¹¹¹ Cf. l'article « Taxes » dans le Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne.

3. *nēbertu*, qui signifie à la fois l'autre côté et la traversée pour l'atteindre, désigne aussi par extension le droit payé pour la traversée, peut-être lié à la charge.

Nous avons rencontré ci-dessus ce mot à Alalakh et dans l'empire médio-assyrien, associé au mot *miksu*.

4. *Le droit de pacage*

Payer un impôt pour faire paître ses troupeaux est de tout temps.

À l'époque ancienne, les textes de Mari l'attestent en ce qui concerne les Sutéens. Lorsqu'ils viennent avec leurs moutons sur les bords de l'Euphrate, les Sutéens payent aux Mariotes la *miksum* : une lettre¹¹² mentionne 280 moutons appartenant aux Sutéens, dont 8 sont « *miksum* », ce que Maurice Birot traduit : « (à titre de) redevance », ajoutant qu'il pourrait s'agir d'un droit de transit ou de pacage. De même, ils la payent lorsqu'ils parcourent le désert entre Mari et Qatna et qu'ils arrivent à l'oasis de Palmyre, à la fois point de contact des aires d'influence des deux royaumes et point de passage obligé où les moutons trouvent eau et sel. Les Sutéens traversant les pays, la *miksum* semble une redevance à la fois de passage et de pacage.

La situation semble différente au Bronze récent.

Pour Ignacio Márquez-Rowe¹¹³, cet impôt était payé par ceux des membres de la communauté qui faisaient paître leurs troupeaux ; il était dû au roi qui en avait donné la permission et lui-même pouvait en transmettre les recettes à d'autres.

À Ugarit, il figure explicitement dans le texte RS 16.153 (PRU III, p.147, déjà cité).

Le droit de pâture y est désigné par la glose en ougaritique *maqquadu*, terme que le CAD¹¹⁴ définit comme : *right of pasture*, PRU III comme : droit de pacage qui portait sur les moutons et le DULAT¹¹⁵, le rapprochant de *nāqīdu* (akkadien, berger), comme : *grazing tax*.

Le roi Ammistamru II donne à lašira une ville avec « sa » dîme et le droit de pâture (c'est-à-dire le privilège d'accorder - ou non - la permission d'utiliser les pâturages de la ville, et les recettes fiscales qui en résultent) : ¹⁰Le grain, la bière, ¹¹qui constituent sa dîme] ¹²et les moutons, (son) droit de pâture, ¹³appartiennent à lašira (¹²ù UDU.meš : ma-aq-qa-du ¹³a-na ^(m)ia-ši-ra-ma).

¹¹² Texte n°244, p.297, dans : BIROT, Maurice, *Archives royales de Mari, 9. Textes administratifs de la salle 5 du Palais*, Imprimerie Nationale, Paris, 1960 [ARMT 9]. Cf. vol2:57 et vol2:103.

¹¹³ MARQUEZ-ROWE, Ignacio, "More Evidence of the Grazing Tax in Ugarit", *UF* 27, 1995, p.317-331.

¹¹⁴ *The Assyrian Dictionary of the University of Chicago* (<http://oi.uchicago.edu>), Chicago. Noté : CAD.

¹¹⁵ DEL OLMO LETE G. & J. SANMARTIN, *Dictionary of Ugaritic Language in the Alphabetic Tradition*, Leiden, 2003. Noté par la suite : DULAT.

Toujours à Ugarit, un deuxième texte, KTU 4.775¹¹⁶, dont Márquez-Rowe revoit les deux premières lignes, concernerait lui aussi des taxes de pacage : « Document concernant la taxe de pacage dans (nom de lieu) » (1'spr m'q'd b [m x x x 2'srm l mît . aḥ[d]), liste de 121 [moutons et chèvres] qui représentent la contribution de 19 personnes.

On est donc ici dans la situation de résidents du royaume, sujets du roi d'Ugarit.

Márquez-Rowe cite également deux textes d'une époque proche, dans lesquels un roi octroie en même temps des terres et l'autorité sur le pacage : un *kudurru* cassite et le traité hittite, inscrit sur une tablette de bronze, entre le « grand roi » hittite Tudhaliya IV et Kurunta, roi du Tarḫuntašša.

Le roi Meli Šipak de Babylone (début du XII^e siècle) donne des terres à son fils Marduk-apla-iddina en précisant : « Les troupeaux du roi ou du gouverneur qui sont établis dans la province de Bīt Pir'i, qu'on ne les fasse pas descendre vers son pâturage, qu'ils ne paissent pas (dans) ses herbages »¹¹⁷.

Dans la « Tablette de bronze » (traité entre Tudhaliya IV du Hatti et Kurunta de Tarḫuntašša, fin du XIII^e siècle), on lit de façon analogue : ⁴⁻⁸*That which is the border district of the land of Tarhuntassa - it is the land of the Hulaya river - even a goat herd shall not enter. And if they drive their animals from the land of the Hulaya River to the great salt lick rock, they shall not take his salt lick rights. They are given to the king of the land of Tarhuntassa*¹¹⁸.

⁴⁻⁸Même un berger de petit bétail n'entrera pas dans le territoire qui borde le pays de Tarḫuntašša, c'est le pays de la rivière Hulaya. Et s'ils conduisent leurs animaux depuis le pays de la rivière Hulaya jusqu'à la grande saline, ils ne lui enlèveront pas (NB : à Kurunta) ses droits sur le sel : ils ont été donnés au roi de Tarḫuntašša et il prendra toujours le sel.

¹¹⁶ RIH 78/19. Publié pour la première fois par Pierre BORDREUIL et André CAQUOT dans : *Syria* 57, 1980, p.364 et suivantes. Les deux premières lignes avaient été lues : 1'spr m'q'd b [m x x x / 2'srm l mît . aḥ[d].

L'acronyme KTU vient de *Die Keilalphabetischen Texte aus Ugarit* (voir DIETRICH, Manfred, Loretz, Oswald, Sanmartin, Joaquin, *The cuneiform alphabetic texts from Ugarit, Ras Ibn Hani and other places*, Ugarit Verlag, Münster, 1995).

¹¹⁷ MDP 2 99-111, [vol2:57](#). Voir : SCHEIL, Vincent, *Textes élamites-sémitiques*, Mémoires de la délégation en Perse 2, E. Leroux, Paris, 1900.

¹¹⁸ Bo 86/299 (en hittite) et CTH 106, [vol2:57](#).

Voir Otten, Heinrich, „Die Bronzetafel aus Boğazköy, Ein Staatsvertrag Tuthalijas IV“, *Studien zu den Boğazköy-Texten, Beiheft 1*, Otto Harassowitz, Wiesbaden, 1988.

Traduction en anglais dans : BECKMAN, Gary, "Hittite Diplomatic Texts", ed. by Harry A. Hoffner, *Writings from the Ancient World, SBL 7*, Atlanta (Georgia), Scholars Press, 1996, n°18C, p.108-118. Ce livre sera noté par la suite : HDT.

Traduction en français dans : BRIEND, Jacques, LEBRUN, René et PUECH, Émile, *Traités et serments dans le Proche-Orient ancien*, éditions du Cerf, Paris, 1992.

Ce second texte a, de plus, le grand intérêt de faire apparaître l'enjeu économique et fiscal que représentent les salines (et pas seulement territorial) pour les pays contigus.

C. Le service (la corvée)

C'est sans doute le cas le plus difficile pour la question - posée dans l'introduction - de l'autorité dont il relève et des personnes auxquelles il s'applique. C'est pourquoi il lui est fait une place à part.

Nous empruntons directement, ci-après, à l'article de référence « Fief et féodalité »¹¹⁹ de Sophie Démare-Lafont, dont l'objet est beaucoup plus large que l'*ilku* (ou ses équivalents) et qui couvre, pour l'ensemble du Proche-Orient ancien, une période allant du III^e au I^{er} millénaires.

Dans le vocabulaire de la féodalité, la tenure est le mode de concession d'une terre, dont le tenancier possède la jouissance à titre précaire (viager, en général).

Dans la première moitié du II^e millénaire, la Babylonie et la Syrie pratiquent un système de tenures rétribuant les services rendus au palais ou au temple. En échange de la parcelle reçue pour sa subsistance (*šukūsu*, champ alimentaire), le tenancier a une obligation à remplir ou doit verser une redevance monétaire à la place (*ilku*). La concession d'*ilku* étant *intuitus personae*, la transmission héréditaire aurait dû être exclue, mais est dans les faits pratiquée très tôt.

Le contenu du service *ilku* en échange duquel le roi concède une terre n'est pas défini, mais reflète sans doute la profession exercée par le tenancier. Le service peut être racheté en argent comme le montrent des textes de Sippar. Et, à la même époque, la possibilité de se faire remplacer pour effectuer le service se développe.

À Alalakh, à cette époque, la tablette ATT/39/127 indique que le gouverneur d'Alalakh, Ammitaku, achète deux villages avec l'*ilkum* des habitants. Dans *The Alalakh Texts*, le texte n°58 mentionne l'*ilkum* à Alep.

¹¹⁹ LAFONT, Sophie, « Fief et féodalité dans le Proche-Orient ancien », dans : *Les Féodalités* (Eric Bournazel et Jean-Pierre Poly éd.), collection « Histoire générale des systèmes politiques », PUF, Paris, 1998, p.517-630.

Dans la seconde moitié du II^e millénaire, le Mitanni, Babylone, plus tard le Hatti et l'Assyrie, ainsi que les États syriens pratiquent un système de tenure, avec des modes et des contenus qui se différencient.

Phénomène devenu secondaire dans la Babylone cassite, l'*ilku* joue au contraire un rôle important en Assyrie, où il prend de plus en plus une connotation militaire, tout en conservant son caractère de participation obligatoire aux grands travaux civils (terrassement, construction ou entretien des digues des canaux). Sous cet aspect, la corvée est désignée aussi par *dullu* et, lorsqu'elle est imposée aux pays rebelles une fois vaincus, par *tupsikku* (littéralement, panier à briques).

Ainsi, à Dūr-Katlimmu (époque médio-assyrienne, XIV^e-XII^e siècles), un haut responsable assyrien, Ubru, écrit au *sukallu rabiū* Aššur Iddin pour lui dire qu'un accord a été trouvé sur la force de travail nécessaire aux travaux des canaux et des rues : sept hommes seront mis à disposition pour le grand canal, sept pour le petit canal et d'autres pour le travail des rues¹²⁰ :

9-14ri-ik-sa / ir-ták-su ma-a i+na pal-gi GAL-e / 7 ERIN₂.MEŠ ni-dan ù i+na / pal-gi TUR 7 ERIN₂.MEŠ ni-dan [x ERI]N₂.MEŠ KASKAL-ni ù 7 ERIN₂.MEŠ [x x]x-ma ni-dan.

Les lois hittites¹²¹ font apparaître des tenures concédées aux « hommes de l'*ilku* » (LÚ.MEŠ *ilki*), mais aussi à des hommes « de l'instrument » (LÚ.MEŠ GIŠTUKUL) qui peuvent être des artisans devant rendre un service au roi (*sahhan*). Le mot hittite *sahhan*, interprété comme l'équivalent du mot akkadien *ilku*, est souvent associé au mot *luzzi*¹²² (nous l'avons vu dans l'affaire du devin Zu-Ba'la).

À Nuzi, ville du royaume du Mitanni, le service *ilku* pose, compte tenu du mode particulier de transmission de la terre (par un héritage ou par une adoption fictive), une question intéressante : l'obligation liée à une terre est-elle transférée au nouveau propriétaire

¹²⁰ Dez 3283. Voir : CANČIK-KIRSCHBAUM, Eva, *Die Mittelassyrischen Briefe aus Tall Šēh Hamad*, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1996, texte n°17. [vol2:59](#).

¹²¹ Voir : HOFFNER, Harry Angier, *The Laws of the Hittites; a critical edition*, Documenta et Monumenta Orientis Antiqui, Brill, Leiden, 1997. Tablette I, §46-56.

¹²² Pour une analyse détaillée, voir :

HAASE, Richard, „Überlegungen zu den Dienstpflichten sahan und luzzi- in der hethitischen Rechtssatzung“, in: *Gerechtigkeit und Recht zu üben (Gen 18, 19)*. Studien zur altorientalischen und biblischen Rechtsgeschichte, zur Religionsgeschichte Israels und zur Religionssoziologie ; Festschrift für Eckart Otto zum 65. Geburtstag - herausgeben von Reinhard Achenbach und Martin Arneht, Wiesbaden, 2009, p.61-68.

HAASE, Richard, „Fälle der Befreiung von den öffentlichen Dienstpflichten sahan and luzzi nach der hethitischen Rechtssatzung“, *Zeitschrift für altorientalische und biblische Rechtsgeschichte* 14, Wiesbaden, 2008, p.39-46.

ou reste-t-elle à l'ancien¹²³ ? Paul Maynard émet l'hypothèse suivante : l'*ilku* est défini non seulement par le contenu des obligations mais par le lieu où il est effectué (probablement sous la responsabilité des autorités locales, bien que dû au roi d'Arrapha).

À Emar, une affaire que nous avons rencontrée en nous interrogeant sur les frontières juridiques [texte BLMJ 1986, n°2 (HC 12), [vol2:45](#)] illustre l'obligation de service. Mādi-Dagan, qui a été affranchi et adopté par Siḫu, se voit réclamer le service de l'*ilku* (⁸a-na il-ki iṣ-ša-ab-tu-nin-ni-mi). Il obtient de retourner en servitude : le « chef du pays » brise la tablette d'adoption (¹⁰⁻¹¹ṭup-pa ša DUMU-ti-šu / iḫ-ta-pí). Le contenu du service n'est pas précisé (on peut supposer qu'il est astreignant !). L'obligation est-elle liée à sa condition nouvelle d'homme libre, ou à sa qualité également nouvelle de fils (ce qui tendrait à dire que l'*ilku* était héréditaire) ? Le texte ne permet pas de le dire.

À Ugarit, la concession d'une terre par le roi est subordonnée à l'exécution d'un « service », dont la nature est mal connue. Ce service prend dans les textes correspondants le nom de *unt* en ougaritique (parfois « akkadisé » en *unuššu*¹²⁴) ou de *pilku* (et plus rarement *ilku*) en akkadien.

²⁰⁻²¹ú ú-nu-uš-ša ša É / up-pa-lu : « ils fourniront la prestation de la maison » (don de maison et de terres par Niqmaddu à Aḫatu Malu (RS 15.89 ; PRU III, 53 ; TAU, p.275 ; [vol2:59](#)).

⁸⁻¹⁰ŠU.NIGIN₂ 6 ERIN₂.MEŠ la-li-ku ša il-ki URU ap-su²-ni-ia₈-ma : « Au total, six personnes ne fournissent pas ce qui "relève de l'ilku" [, bien que] de la ville d'Apsuna » (RS 19.32 ; PRU VI, n°77, p.74 ; [vol2:59](#)), ce qui semblerait indiquer que l'*ilku* est lié à la ville dont on est originaire.

Le « service » consiste probablement, comme le montrent les exemptions accordées, à fournir au palais des denrées, des animaux ou encore de la main d'œuvre, et à héberger des gens de passage.

²¹ iḫd b unt : « il n'est pas recruté pour le service » (KTU 2.19).

²³ Lúub-ru i-na bi-ti-šu ú-ul ú-še-ri-bu : « on ne fera pas entrer l'*ubru*¹²⁵ dans sa maison » (RS 16.157 ; PRU III, p.83-84 ; TAU, p.305 ; [vol2:60](#)).

¹²³ Pour Paul M. Maynard, l'*ilku* est transféré en même temps que la terre (cf. MAYNARD, Paul Maidman, "Nuzi Texts and their Uses as Historical Evidence", *Writings from the Ancient World* 18, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2010. Voir chapitre V : *The Nature of the ILKU at Nuzi*, p.163-227). Pour Gernot WILHELM (cf. WILHELM, Gernot, *The Hurrians*, Aris & Phillips, Warminster, 1989, p.47), l'obligation reste à l'ancien propriétaire.

¹²⁴ Que le AHW (*Akkadisches Handwörterbuch*) rapproche du mot *unuššuḫuli* de l'akkadien d'Alalah.

¹²⁵ Étranger qui n'est pas résident à Ugarit, au moins de façon régulière. Le mot se rencontre dans les textes de Nuzi (*ubāru*), de Boğazköy (akkadogramme *UBĀRU*), de Babylone et aussi dans les textes médio-assyriens, par exemple à Dūr Katlimmu (Dez 3293. Voir : CANČIK-KIRSCHBAUM, Eva, *Die Mittelassyrischen Briefe aus Tall Šēḫ Ḥamad*, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1996, texte n°8).

22-24GU₄-šu UDU-šu ANŠE-šu ŠE.MEŠ KAŠ.MEŠ / Ì.MEŠ ù gáb-bu mim-mu-šu / a-na É.GAL ú-
ul e-ru-ub-ma : « le bœuf, l'âne, le mouton, le grain, la bière, l'huile ou quoi que ce soit lui appartenant
n'entreront pas dans le palais » (RS 16.132 ; PRU III, p.140 ; TAU, p.241 ; vol2:60).

7-9ŠE-šu KAŠ-šu Ì-šu / a-na É.GAL la i-ru-ub-ma / GiŠ.MÁ-šu za-ka-at : « son grain, sa bière, son
huile n'entreront pas au palais et son bateau est libre d'obligation ». À noter l'emploi du permansif
zakat, qui semble indiquer que les marchandises transportées par le propriétaire du bateau sont
exemptées de droits de douane pour toujours (RS 16.238 ; PRU III, p.107 ; TAU, p.310 ; vol2:60).

Le « service » peut aussi être lié à une profession. Ainsi, lorsqu'Ammistamru, fils de
Niqmepa, donne à Qu'u Milku des maisons et des terres, il précise qu'il n'y a pas d'obligation
sur celles-ci, mais que Qu'u Milku et ses fils devront le service des « conducteurs de char
d'Ugarit ».

21-23ù i-na É.MEŠ A.ŠÀ.MEŠ ša URU [...] / píl-ku ia-a-nu píl-ka-ma [...] / ša LÚ.MEŠ mar-ia-nu-
ti ša URU u-ga-r[i-it] (RS 19.98 ; PRU VI, n°31, p.32 ; vol2:60).

De même, lorsqu'il donne maison et terres à Amatarunu :

21-23 píl-ku-šu ša LÚ.MEŠ ša re-ši / ub-bal ša-nu píl-ku / i-ia-nu i-na A.ŠÀ.MEŠ an-na-t[i] :
« il assumera son service, celui de *ša reši*. Il n'y a pas d'autre service sur ces terres » (RS 16.162 ;
PRU III, 126 ; TAU, p.228 ; vol2:59).

Ou encore, lorsqu'il donne des terres à Ini-Tešub et à ses fils :

9-12ù píl-ka-šu / ša LÚ.MEŠ DAM.GAR-ut-ti / ú-ub-bal : « Et il fournira son service, celui de
marchand » (RS 18.500, PRU VI, n°30, p.32 ; TAU, p.234).

Apparemment, certains étrangers étaient soumis à l'*ilku* comme les natifs d'Ugarit, sans
doute en raison de leur profession.

Ainsi, Márquez-Rowe¹²⁶ interprète *mšry . d . 'rb . b . unṭ* de la façon suivante : « Les Egyptiens qui
entrent dans le unuṭtu » et en déduit que les Egyptiens, quoique enregistrés par l'administration
palatiale comme un groupe distinct, devaient accomplir l'*ilku*.

Dans ce qui précède, il s'agit de documents « internes » au royaume.

La Cour hittite, elle, emploie dans sa correspondance avec le roi d'Ugarit le mot *ilku* dans
un sens beaucoup plus large, « externe », puisqu'il désigne le « service » dû par Ugarit à
l'empire.

Dans la lettre RS 20.212 (Ugaritica V, n°33, p.105-107), l'expéditeur hittite (peut-être le roi
de Karkemiš) écrit au roi d'Ugarit : ⁵LUGAL i-na il-ki u[z]-za-ki-ka, le Roi t'a déclaré pur de
l'*ilku* (= libéré du service), ajoutant : « mais quand il scella (et) te donna les tablettes (de

¹²⁶ MÁRQUEZ-ROWE, Ignacio, "KTU 3.7 reconsidered: on the 'ilku' service in Ugarit", *Aula Orientalis* 11,
2, Sabadell, Barcelona, 1993, p.250-252.

franchise) est-ce qu'il n'était pas dit à ce sujet : "ce qu'on lui mandera, il l'écouterà et le fera" ? » (TAU, p.103-104). Il s'agit de ravitailler la région affamée d'Ura, donc d'une affaire d'importance (« de vie ou de mort »). Ugarit pouvait certes être « libéré » de ses obligations, notamment militaires¹²⁷, mais devait toujours respecter « le traité », et ici assurer un acheminement par bateau. Cf. [vol2:61](#).

Les deux lettres apparentées RS 94.2523 et RS 94.2530¹²⁸, l'une du haut dignitaire Pindi-Šarruma et l'autre de « Mon Soleil » au roi d'Ugarit, abordent, au regard d'une « tablette de traité » (*tuppi rikilta*), le cas de gens appelés LÚ ERIN₂.MEŠ il-ki. Le roi d'Ugarit a fait des demandes répétées à Pindi-Šarruma et finalement « monte » jusqu'au Soleil, mais reçoit du premier une réponse négative : ¹⁹⁻²⁰[LÚ ERIN₂.MEŠ] il-ki a-na UGU-ka / [ul] i-šap-pa-ra (« Mon Soleil » ne te les renverra pas). Itamar Singer, revenant sur l'article de Sylvie Lackenbacher et Florence Malbran-Labat, suggère l'interprétation suivante : il s'agit des troupes fournies au Ḫatti par Ugarit dans le cadre de ses obligations *ilku*, que le roi d'Ugarit souhaiterait récupérer pour défendre son pays. Mais, en invoquant un traité, le Ḫatti refuse et les garde comme moyen de pression pour obtenir d'Ugarit un certain transport en bateau vers Lukka (la Lycie). Trevor Bryce pense, lui, que la cargaison, précieuse, dont les Hittites demandent le transport aurait pu servir à payer des mercenaires que les bateaux auraient ensuite ramenés pour la défense du Ḫatti, au détriment de celle d'Ugarit.

D. D'État à État : le tribut, les cadeaux obligatoires

Le tribut (*biltu*, GUN) comme les cadeaux obligatoires réclamés à un État (*nāmurtu / tāmurtu*) sont payés à une autorité étrangère et, si l'on postule l'existence d'une frontière fiscale, leur place va de soi.

Le tribut va faire l'objet de la deuxième partie de ce chapitre. On mentionne simplement ici que les différentes villes d'un royaume, les différentes corporations ou les « grandes familles » contribuent à l'effort demandé.

¹²⁷ C'est le cas lorsque Tudhaliya IV dispense Ammistamru II de participer à la guerre contre l'Assyrie en échange d'une très forte somme, 50 mines d'or.

¹²⁸ LACKENBACHER, Sylvie et MALBRAN-LABAT, Florence, "Ugarit et les Hittites dans la maison d'Ourtenou", *SMEA* 47, 2005, p.227-240.

SINGER, Itamar, "Ships bound for Lukka: A New Interpretation of the companion letters RS 94.2530 and RS 94.2523", *Altorientalische Forschungen* 33 (2006) 2, Akademie Verlag, Berlin, 2006, p.242-262.

BRYCE, Trevor, "The Hittite Deal with the Ḫiyawa-Men", in: *Pax Hethetica, Studies on the Hittites and their Neighbours in Honour of Itamar Singer*, ed. by Yoram Cohen, Amir Gilan and Jared Miller, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2010, p.37-53. Cette contribution propose une interprétation complémentaire.

Conclusion

Peut-on répondre à la question initialement posée et séparer l'espace politique des impôts et services en un « intérieur » (impôts locaux), un « extérieur » (impôts payés à une puissance étrangère) et un « entre-deux » ?

La description analytique des impôts et services montre qu'ils ne se répartissent pas tous de façon univoque entre ces trois catégories.

Les prélèvements en nature systématiques sur les résidents « natifs », comme la dîme (*ešretu*), les prélèvements sur les céréales (*šibšu*) et le croît des animaux (*šibtu*) sont indiscutablement « locaux » et font partie de « l'intérieur ».

Il faut peut-être leur ajouter *biltu*, dans son sens le plus étymologique de charge et d'impôt en général, et aussi *miksu*, dans un de ses deux sens anciens, celui de prélèvement sur la production agricole ou artisanale (locale). À Ugarit, le service qui est désigné par *pilku* en akkadien ou *unṯ* en ougaritique semble lié majoritairement aux donations par le roi (qui en donne l'obligation ou en exempte) : on l'inclura dans « l'intérieur » lorsqu'il s'applique aux « natifs ».

« L'extérieur » comporte de façon évidente le tribut (*biltu* / GUN, dans sa signification la plus fréquente à l'âge du Bronze récent ; *mandattu* / *maddattu* ; *argamannu* - *árgmn* en ougaritique) et les cadeaux plus ou moins obligatoires (*nāmurtu* / *tāmartu*) versés à une puissance étrangère. Mais le service imposé à des étrangers « comme aux natifs » en fait partie aussi : qu'ils soient résidents dans le pays (ainsi à Ugarit, l'*unṯ*, si l'on suit l'hypothèse d'Ignacio Márquez-Rowe selon laquelle des Égyptiens résidents pourraient y être astreints vis-à-vis du roi d'Ugarit), ou non-résidents comme les habitants des pays vaincus par les Assyriens [« je les comptai comme gens du pays d'Aššur et je leur imposai *ilku tupšikku* (*ilka u tupsikka emid*) comme à des Assyriens »].

On est tenté de qualifier de « frontière fiscale » les impôts et services qu'on ne peut classer, même majoritairement, dans « l'intérieur » ou « l'extérieur ».

C'est le cas du droit de pacage, qu'il appartient à l'autorité locale d'accorder (et d'en recevoir le prix) aussi bien à des éleveurs « natifs » résidents qu'à des éleveurs non-résidents (natifs ou non, éleveurs locaux ou qui nomadisent), comme le désigne le mot

ougaritique *mqd* (akkadisé en *maqqudu*). S'agissant des nomades, il faut remarquer qu'il s'agit sans doute à la fois d'un droit de passage et d'un droit de pacage, comme autrefois à Mari, au XVIII^e siècle, où le mot *miksum* était employé avec cette double acception.

C'est aussi le cas des droits de douane (*miksu* dans son sens le plus fréquent au Bronze récent) et de traversée (*nēbertu*). S'ils sont fixés par l'autorité locale, ils peuvent être réclamés aussi bien aux marchands « natifs », résidents ou non, qu'à des marchands étrangers, résidents ou non. S'ils sont fixés par une autorité étrangère, ils peuvent être appliqués à des marchands « natifs », résidents dans ce pays étranger. En effet, les marchands de ces pays au commerce international très actif, ou leurs mandataires, se déplacent. Et, comme on l'a vu, la taxation des marchands fait l'objet d'interventions pressantes de leur pays d'origine.

Quant au service, il offre un paysage encore plus complexe. On peut inclure le mot *ilku* lorsqu'il est employé par l'empire hittite pour rappeler que, même en cas d'exemption, Ugarit a des obligations vis-à-vis des Hittites en vertu des traités. Des textes trouvés à Sippar montrent que des étrangers résidant dans cette ville doivent le service à leur pays d'origine.

On voit qu'une question critique, sous-jacente à ce qui précède, est la qualification d'étranger ou non, de résident ou non, vis-à-vis des différentes autorités. On a utilisé ici le sens commun, contemporain, de ces termes. Il sera nécessaire de s'interroger sur la pertinence de leur utilisation au Bronze récent.

II. Le tribut

1. *Le tribut, un contrat ?*

Les empires présents en Syrie à la période du Bronze récent, que ce soient l'Égypte, le Mitanni, l'empire hittite ou l'empire assyrien ont tous, simultanément ou successivement, levé un tribut sur les rois des petits États syriens, dont certains avaient pour siège une ville commerçante et riche.

Cependant, malgré un aspect « prédateur » commun, la documentation dont nous disposons fait apparaître des différences dans leur attitude vis-à-vis du tribut.

Ceci amène plusieurs questions intéressantes. Le tribut, qui est l'un des instruments économiques à la disposition d'un pouvoir « impérial », peut-il être un « révélateur » du statut - ou du changement de statut - qu'il concède à un autre État ? Peut-il jouer un rôle d'incitation vis-à-vis des petits États pour qu'ils entrent ou restent sous sa dépendance ? Ces petits États, de leur côté, peuvent-ils s'en servir de façon à protéger l'essentiel pour eux, c'est-à-dire leur vie économique ? Et finalement, le tribut dessine-t-il des frontières entre les États syriens ?

On peut interpréter le tribut comme partie d'un « contrat » passé entre le pouvoir impérial et un petit royaume, dont l'objectif principal est d'assurer la fidélité du second vis-à-vis du premier, c'est-à-dire de reconnaître le suzerain comme tel avec toutes ses prérogatives (dont celle d'exiger un tribut). Contrat qui peut prendre la forme d'un traité (ou d'un édit¹²⁹) pour les Hittites, ou de serments jurés pour les Assyriens.

Les économistes ont élaboré pour des problèmes de ce type la théorie dite des contrats¹³⁰, dans laquelle ils mettent l'accent sur l'asymétrie d'information qui existe, au moment de la « signature » du contrat, entre les deux parties : le donneur d'ordre (*principal*,

¹²⁹ Pour une répartition des textes entre ces deux catégories, voir Elena DEVECCHI, "Treaties and Edicts in the Hittite World", in: *Organization, Representation and Symbols of Power in the Ancient Near East, Proceedings of the 54th RAI at Würzburg, 20-25 July, 2008*, ed. by Gernot Wilhelm, Winona Lake, Indiana, Eisenbrauns, 2012.

¹³⁰ Voir pour leur introduction : LAFFONT, Jean-Jacques & MARTIMORT, David, *The Theory of Incentives – The Principal-Agent Model*, Princeton University Press, Princeton, New-Jersey, 2002 ; LAFFONT Jean-Jacques & TIROLE, Jean, *A theory of incentives in procurement and regulation*, The MIT Press, Cambridge (Mass), 1993; SALANIÉ, Bernard, *Théorie des contrats*, Economica, Paris, 1994.

en anglais) et l'exécutant (*agent*)¹³¹. Le donneur d'ordre ignore une information dont dispose (ou disposera) l'exécutant, par exemple l'effort qu'il consentira pour exécuter le contrat. Réduire cette asymétrie d'information, trouver les bonnes incitations pour que l'exécutant révèle ses caractéristiques et finalement exécute le contrat est donc une préoccupation constante pour le donneur d'ordre.

Chez les Hittites, ce souci est manifeste et apparaît dans de nombreux textes bilatéraux (à leur profit).

Ainsi, dans le traité entre Muršili II et Tuppi-Tešub d'Amurru (CTH 62¹³² ; Beckman, HDT¹³³ n°8, p.54) : « Si quelqu'un, Tuppi-Tešub, te soumet une affaire préjudiciable au roi ou au Ḫatti, tu ne devras pas la dissimuler au roi ».

Le traité entre Muršili II et Niqmepa d'Ugarit (CTH 66 ; Beckman, HDT n°9, p.59) insiste sur le devoir d'information et la confidentialité de ce que communique le Grand Roi à Niqmepa.

Les rois hittites insistent dans plusieurs traités (avec des pays anatoliens) sur l'obligation pour l'autre partie de leur communiquer toutes les « rumeurs » parvenues jusqu'à elle : ainsi Muršili II avec Kupanta-Kurunta de Mira-Kuwaliya (CTH 68 ; Beckman, HDT n°11, p.69) et Targasmalli de Hapalla (CTH 67 ; Beckman, HDT n°10, p.64), ou son successeur Muwattalli II avec Alaksanda de Wilusa (CTH 76 ; Beckman, HDT n°13, p.82).

On peut encore citer la lettre RS 34.129¹³⁴, qui est une demande d'information adressée par les Hittites à Ugarit sur les gens du Šikila, qui « habitent sur des bateaux » (ša GIŠ.MÁ.MEŠ us-bu-ú-ni). Elle est cependant d'un autre ordre, liée à une menace potentielle ou réelle.

Quelle est l'information que recherche principalement la puissance « donneur d'ordre » ? La richesse de l'autre partie lui est sans doute connue : les échanges commerciaux, intenses, sont visibles et ses propres marchands en donnent certainement une idée assez fidèle. Il semble naturel de penser qu'il s'agit plutôt d'estimer le degré de fidélité d'un État vassal et le risque de le voir basculer vers une autre obédience (risque qualifié par les économistes de *moral hazard*, c'est-à-dire : risque de comportement).

D'où la question initialement posée sur le tribut.

¹³¹ Le modèle est appelé *principal-agent*.

¹³² Comme déjà vu, numéro du texte dans : LAROCHE, Emmanuel, *Catalogue des textes hittites*, Klincksieck, Paris, 1971.

¹³³ Comme déjà vu : numéro du texte dans : BECKMAN, Gary, *Hittite diplomatic texts*, ed. by Harry A. Hoffner (Writings from the Ancient World, Society of Biblical Literature, vol. 7), Scholars Press, Atlanta, Georgia, 1996.

¹³⁴ « Demande d'information sur le Šikila ». Publiée dans RSO VII (n°12, p.38), éditée et traduite par Florence MALBRAN-LABAT, qui la situe au temps d'Amurapi, dernier roi d'Ugarit. À la même époque, le roi d'Alašia écrit au roi d'Ugarit (R.S.L. 1 ; Ugaritica V n° 23 ; TAU, p.102-103) et, citant des mouvements de bateaux au large, demande lui aussi des informations.

Il est intéressant d'examiner dans quelle mesure on peut analyser grâce à ce cadre le comportement des quatre grandes puissances qui se sont succédé en Syrie vis-à-vis du tribut, et éventuellement, lorsque la présence de textes en nombre suffisant le permet, établir une comparaison.

Cependant il faut prendre garde que, à côté du tribut compris comme un prélèvement régulier contractuel, apporté solennellement à la capitale de l'empire (Ḫattuša pour les Hittites, Aššur pour les Assyriens), il existe des prélèvements ponctuels qui peuvent être très importants, souvent qualifiés de « cadeaux » et plus ou moins obligatoires.

Pour désigner le tribut qu'une autorité supérieure exige, les textes emploient différents mots. Ce sont le plus souvent *mandattu* / *maddattu* (de *nadānu*, donner), *tāmartu* / *nāmurtu* (de *amāru*, voir ; le mot a le sens ici de cadeau), *biltu* (de *wabālu*, apporter ; contribution, charge, impôt ; souvent représenté par l'idéogramme sumérien GUN), *argamannu* en akkadien dans les textes de Boğazköy concernant Ugarit et *árgmn* en ougaritique (littéralement : cadeau). On trouve aussi dans les textes assyriens des expressions composées telles que *biltu u maddattu* (GUN *u maddattu*), *biltu u tāmartu* (GUN *u tāmartu*), qu'on traduit souvent par : l'impôt et le tribut.

Pour faciliter une comparaison éventuelle, et avoir un ordre de grandeur du tribut, on peut rappeler qu'en Mésopotamie, au début du II^e millénaire, un talent (GÚ) vaut environ 30 kg, se compose de 60 mines (MA.NA) et de 3 600 sicles (GÍN). La mine mésopotamienne vaut donc environ 500 g et le sicle (1/60^e de mine) environ 8,3 g. Mais, pour citer ce seul exemple, la mine hittite vaut 40 sicles et non 60 (les Hittites parlent de sicles « au poids des marchands hittites » ou de « sicles lourds »). Et plusieurs systèmes de mesure coexistent : sous le même nom, les unités désignent des poids différents ...

2. Quatre empires et le tribut des États syriens : les textes

Le Mitanni

On dispose de très peu de textes concernant un tribut versé au Mitanni. Ils proviennent d'Emar et d'El Amarna.

À Emar, quatre textes semblent indiquer le versement d'un tribut : TSBR n°14 (ME 4, [vol2:62](#)) et TSBR n°15 (ME 59, [vol2:63](#)), RAE n°153 ([vol2:64](#)) et ASJ 12 n°2([vol2:65](#))¹³⁵.

Dans ces quatre textes, la vente décrite comporte une clause inhabituelle. Après avoir mentionné une somme énorme réclamée à la ville d'Emar (entre 700 et 2 000 sicles d'or, soit de 6 à 16 kg d'or, et 30 000 sicles d'argent, soit 250 kg), ils indiquent que le prix de la vente est apporté *ana arana* (et, dans TSBR 14 : *ana arana LUGAL*).

Le mot *arana* n'étant pas connu, plusieurs hypothèses ont été formulées. Masamichi Yamada a suggéré qu'il s'agissait du nom d'un roi¹³⁶. Gary Beckman - observant avec justesse que le mot n'était pas akkadien¹³⁷ - a proposé la traduction « trésor », retenue par Daniel Arnaud pour TSBR 14 et TSBR 15. Aaron Skaist¹³⁸, jugeant que le mot *arana* est très probablement d'origine hurrite et issu de la racine *ar-*, cadeau, a proposé, lui, la traduction convaincante « tribut ».

Un montant aussi élevé fait hésiter sur la qualification de « tribut », au sens où celle-ci impliquerait un caractère régulier dans le versement. Il pourrait s'agir d'un prélèvement ponctuel.

Ces quatre textes datent très probablement de la première moitié du XIV^e siècle. En effet, le premier témoin à Emar est généralement le roi. Or Irib Ba'al (TSBR 14) et son fils Igmil-Dagan (TSBR 15, ASJ 12-2 et RAE 153) sont des rois de la première dynastie d'Emar, prédécesseurs du roi Li'mi-Šarra. À cette époque, la ville est encore sujet du Mitanni et dans la mouvance d'Alep : il est donc très probable que le « tribut » soit versé au roi d'Alep et que

¹³⁵ ARNAUD, Daniel, « Textes syriens de l'âge du Bronze récent », *Aula Orientalis Supplementa*, 1991, p.41-43 (n°14), p.43-44 (n°15). *Recherches au pays d'Aštata*, Emar VI.3, 1996, p.168-170 (n°153). TSUKIMOTO, Akio, "Akkadian Tablets in the Hirayama Collection (I)", *ASJ* 12, 1990, p.177-254 (n°2).

¹³⁶ YAMADA, Masamichi, "Arana-Documents from Emar", *Orient* 29, 1993, p.139-146.

¹³⁷ BECKMAN, Gary, "Emar: Arana - a phantom ruler ; a politic intervention ? *NABU* 4, n°121, 1996, p.106-107.

¹³⁸ SKAIST, Aaron, "A Hurrian Term at Emar", *SCCNH* 9, 1998, p.169-171.

Et également : SKAIST, Aaron, "The Chronology of the legal Texts of Emar", *ZA* 88, 1998, p.45-71.

l'importance de son montant illustre à la fois la richesse de la ville et le caractère prédateur de la domination mitannienne.

TSBR 14 (traduction de Daniel Arnaud) : « Quand, pour le trésor royal, on réclama à la ville 30 000 (sicles) d'argent et 700 (sicles) d'or, on livra des cabanons et des maisons pour l'argent et l'or, puis on livra l'argent et l'or au trésor royal ». (En suivant Aaron Skaist, il faut remplacer dans ce texte, comme dans le suivant, « au trésor royal » par « pour le tribut du roi », le roi étant celui d'Alep).

TSBR n°15 (traduction de Daniel Arnaud) : « On demandait 2 000 sicles d'or à la ville d'Emar. Ils ont livré les collines et les champs pour l'argent et l'or, (et) ils ont apporté l'argent et l'or au trésor ». Ce texte porte une date : « Mois du seigneur d'Alep » (IT1 ba'-a'-lu ha-la-ab'), qui vient à l'appui de l'hypothèse selon laquelle cette somme était destinée au roi d'Alep.

Dans ASJ 12 n°2, ce sont 2 000 sicles d'or et sans doute 15 000 sicles d'argent que doit livrer la ville d'Emar *ana arana*.

La lecture de RAE n°153, très abîmé, a été revue par M. Yamada. Ce sont 30 000 sicles d'argent et [...] sicles d'or que la ville d'Emar livre *ana arana*.

Que le Mitanni ait eu de très lourdes exigences vis-à-vis des pays qui se trouvaient dans sa mouvance est illustré dans le cas du pays d'Amurru par deux lettres trouvées à El Amarna : EA 86 et EA 101 (XIV^e siècle).

Dans la lettre EA 86 (vol2:65), Rib-Adda décrit à un officiel égyptien, Amanappa, l'oppression que subit le pays d'Amurru de la part du Mitanni : « Jour et nuit, le pays d'Amurru a crié vers toi. Ils disent que ce qui leur est pris par le Mitanni est énorme » ("Day and ni[ght] it has *cried to you* [and they say (that) what is taken f[rom t]hem to Mittan[a] is very much" ; traduction de William Moran¹³⁹).

Dans la lettre EA 101 (vol2:66), d'après la traduction de William Moran, Rib-Adda attribue la mort d'Abdi-Aširta (fondateur de ce qui deviendra l'État d'Amurru) au fait qu'il n'a pas envoyé au Mitanni ce que celui-ci attendait (tribut régulier ? prélèvement ponctuel ?) : « Les bateaux et les hommes de l'armée ne doivent pas pénétrer dans le pays d'Amurru, car ils ont tué Abdi-Aširta parce qu'ils (les gens d'Amurru) n'avaient pas de laine et qu'il n'avait pas de vêtements de la couleur du lapis-lazuli ou de la pierre MAR / bu-bu-mar (?) à fournir en tribut au Mitanni » (*They have killed Abdi-Aširta, since they had no wool and he had no garments of lapis lazuli or MAR-stone color: bu-bu-mar(?) to give as tribute to the land of Mittana*). Mario Liverani¹⁴⁰ interprète différemment ce texte et propose en particulier « vaincre » pour *dâku*, et non « tuer ». La traduction devient : « Aussitôt que les bateaux de la flotte (égyptienne) entreront dans Amurru, ils vaincraient Abdi-Aširta, car ils (les gens d'Amurru) n'ont pas de laine et il n'a pas de vêtements teints à fournir en tribut au Mitanni ».

¹³⁹ MORAN, William L., *The Amarna Letters*, The John Hopkins University Press, Baltimore, 1992.

Et : MORAN, William L., *Les lettres d'El-Amarna : Correspondance diplomatique du pharaon*. Traduction française de Dominique Collon et Henri Cazelles, LAPO 13, éditions du Cerf, Paris, 1987.

¹⁴⁰ LIVERANI, Mario, "How to kill Abdi-Aširta: EA 101, once again", *Israel Oriental Studies* 18, Winona Lake, 1998, p.387-394.

L'Égypte

Le tribut d'un pays sujet se dit en égyptien : *inw* (ce qui est apporté, de *iní* : apporter), mot qui désigne aussi des cadeaux plus ou moins volontaires (non réguliers) et des cadeaux diplomatiques de pays étrangers « frères », comme le Mitanni, Babylone ou l'empire hittite.

On a une idée précise de quoi se compose un tribut grâce aux annales de Thoutmosis III. Ainsi, après la 8^e campagne (an 33 de son règne, soit environ 1447 avant J.-C.)¹⁴¹, il décrit le tribut qu'il impose à différents pays.

En particulier, une longue liste énumère ce que doit lui envoyer la Syrie (« *Retenu* », « *Djahi* ») : lapis-lazuli, esclaves, chevaux et voitures, bétail, vaisselle d'or et d'argent, armes, encens, cuivre et minerais divers, malachite, armes de bronze, huile, vin, approvisionnement des ports, etc. D'Alalah, il réclame esclaves, cuivre, bois et « plantes odorantes de ce pays » (URK IV, 699,4 - 700,16).

À l'époque d'El Amarna (XIV^e siècle), alors que la Palestine est tenue solidement par l'Égypte, une partie de la Syrie commence à lui échapper. La région est divisée en trois provinces dans lesquelles réside un gouverneur égyptien (désigné généralement dans les lettres par LÚ MAŠKIM₂, *rābišu*), particulièrement chargé d'administrer le domaine du pharaon et de faire rentrer le tribut : Gaza, Kumidu (moderne Kamid-el-Loz), Šumur (du pays d'Amurru). Aucun traité ne régit cette organisation (non plus, en l'occurrence, que le tribut)¹⁴².

Ce sont surtout les textes égyptiens qui évoquent le tribut versé par les États soumis, mais plusieurs lettres trouvées à El Amarna citent explicitement le tribut dû au pharaon.

Dans EA 160 (vol2:67), Aziru d'Amurru (Syrie) assure le pharaon de sa diligence :

⁴¹⁻⁴⁴Ô roi, mon seigneur, envoie-moi ton messenger rapidement avec le mien et il emportera le tribut (*biltu*) dû à mon seigneur.

Dans EA 288 (vol2:133), Abdi-Heba de Jérusalem se décrit comme ami du roi, lui ayant apporté le tribut (¹¹ù ú-bi-il GUN LUGAL-ri a-na-ku).

¹⁴¹ BLUMENTHAL, Elke; MÜLLER, Ingeborg; REINEKE, Walter F., *URKUNDEN DER 18. DYNASTIE, Übersetzung zu den Heften 5-16.*, URKUNDEN des Ägyptischen Altertums IV, Akademie-Verlag, Berlin, 1984. Désigné par URK IV.

¹⁴² KLINKOTT, Hilmar; KUBISCH, Sabine; MÜLLER-WOLLERMAN Renate (ed.), "Geschenke und Steuern, Zölle und Tribute, antike Abgabenformen in Anspruch und Wirklichkeit", *Culture and History of the Ancient Near East*, vol. 29, Brill, Leiden, 2007.

Dans EA 254 (vol2:68), Lab'ayu de Sichem (Palestine) proteste de sa bonne foi auprès du pharaon, face à ce qu'il dénonce comme des calomnies, et déclare :

¹⁰⁻¹²Je suis un fidèle serviteur du roi mon seigneur. Je ne suis pas un rebelle et ne manque pas à mon devoir.¹³⁻¹⁵Je ne retiens ni mes contributions (mon tribut : GU.UN.HÁ-ia) ni ce que mon seigneur requiert de moi.

Dans EA 325, Yidiya d'Ašqaluna dit :

²⁰⁻²²Et je suis en train de p[réparer] le tribut du roi selon la demande du roi (GUN dUTU ki-ma qa-b[i] LUGAL).

L'empire hittite

L'obligation de verser un tribut est énoncée explicitement dans les traités que l'empire hittite conclut avec d'autres États et en particulier avec les États « vassaux ». C'est un tribut annuel, toujours payé à la capitale Hattuša¹⁴³.

À l'inverse, la dispense de cette obligation marque la place spéciale que reconnaissent les Hittites à un État : ainsi du royaume d'Alep (traité de Muwatalli II avec le roi Talmi Šarruma) ou du royaume de Tarhuntašša (traité de Hattušili III avec le roi Ulmi Tešub). Elle peut provenir aussi d'un souci de ménager un État particulier, comme c'est le cas du Kizzuwatna, passé du rang de pair avant sa défection pour le Mitanni à celui d'État soumis après son retour dans l'obédience hittite.

Le deuxième traité entre le Hatti et le Kizzuwatna est beaucoup moins favorable à ce dernier que celui conclu quelques dizaines d'années auparavant. Cependant, il semble y avoir une volonté hittite (Muwatalli II), liée au besoin d'une frontière sûre avec le Mitanni (présent en filigrane dans les deux traités), de permettre au roi du Kizzuwatna (Šunaššura) de sauver la face¹⁴⁴.

Parmi les traités passés entre l'empire hittite et les États syriens, on dispose de ceux conclus avec Amurru, le Nuḥašše et surtout Ugarit.

¹⁴³ Voir : BECKMAN, Gary, "Hittite Treaties and the Development of the Cuneiform Treaty Tradition", in: *Die deuteronomistischen Geschichtswerke*, ed. Markus Witte, Konrad Schmid, Doris Prechel und Jan Christian Gertz, De Gruyter, Berlin, 2006, p.279-301. L'annexe, p.299-301, donne la liste des traités.

Et, pour la traduction en allemand des traités : WEIDNER Ernst F., „Politische Dokumente aus Kleinasien: die Staatsverträge in akkadischer Sprache aus dem Archiv von Boğazköi", *Boğazköy-Studien* 8-9, Leipzig, 1923, p.115-152. Noté ci-après PDK.

¹⁴⁴ LIVERANI, Mario, "Shunashura, or: On reciprocity", in: *Myth and Politics in Ancient Near Eastern Historiography*, ed. and introduced by Zainab BAHRANI and Marc VAN DE MIEROOP, Cornell University Press, Ithaca, New York, 2004, p.53-81.

*Le tribut d'Amurru*¹⁴⁵

Quatre traités¹⁴⁶, deux rédigés à la fois en akkadien et en hittite, le troisième en akkadien, le quatrième en hittite ont été conclus entre le Ḫatti et Amurru :

- un traité entre Šuppiluliuma I et Aziru d'Amurru,
- un traité entre Muršili II et Tuppi-Tešub d'Amurru,
- un traité entre Ḫattušili III et Bentešina d'Amurru,
- un traité entre Tudhaliya IV et Šaušgamuwa d'Amurru.

Les deux premiers traités « donnent le ton » en quelque sorte. Le premier entérine le choix qu'Aziru fait habilement d'un rapprochement avec les Hittites, au détriment de ses liens avec l'Égypte¹⁴⁷. Comme le dira Tudhaliya IV, le pays d'Amurru n'a pas été défait militairement par le Ḫatti et c'est volontairement, alors qu'il était sujet du « roi des Hourrites »¹⁴⁸ (c'est-à-dire du Mitanni), qu'Aziru a fait allégeance à Šuppiluliuma I. Le deuxième, pour l'essentiel, confirme l'alliance et les principales clauses sont identiques.

En particulier, les deux mentionnent explicitement un tribut, annuel, dont le montant est fixé à 300 sicles d'or fin « au poids des marchands du Ḫatti » (environ 2,5 kg), montant maintenu dans le second, où il est tout de même intéressant de noter la mise en garde contre toute reprise de versement d'un tribut à l'Égypte.

Le troisième rétablit les relations entre le Ḫatti et Amurru dans l'état qui prévalait avant que, sous la pression militaire égyptienne après l'accession au trône de Ramsès II, le roi Bentešina d'Amurru n'ait dû retourner à la sujétion vis-à-vis de l'Égypte (il n'est pas certain, cependant, qu'il ait participé à la bataille de Qadeš). Ḫattušili III dit qu'il écrit pour Bentešina une « tablette de traité » correspondant à celle que Šuppiluliuma I avait écrite pour Aziru. Les clauses sont donc en principe les mêmes, et le montant du tribut annuel est inchangé.

Le quatrième traité n'apporte pas de changement.

¹⁴⁵ Voir SINGER, Itamar, "The treaties between Hatti and Amurru", in: *The Context of Scripture II. Monumental Inscriptions from the Biblical World*, W. Hallo (ed.), Leiden - Boston, 2002, p.93-100.

¹⁴⁶ CTH 49 ; Beckman, HDT n°5, p.32-37.

CTH 62 ; Beckman, HDT n°8, p.54-59 ; Weidner, PDK n°76.

CTH 92 ; Beckman, HDT n°16, p.95-98.

CTH 105 ; Beckman, HDT n°17, p.98-102.

¹⁴⁷ Voir l'analyse de Mario LIVERANI dans "Aziru, servant of two masters", *Myth and politics in ancient Near Eastern historiography, edited and introduced by Zainab Bahrani and Marc Van De Mieroop*, Ithaca (NY), 2004, p.125-144. Il s'agit de la réédition d'un article de 1983, "Aziru, servitore di due padroni".

¹⁴⁸ Voir DEVECCHI, Elena, "Aziru, Servant of Three Masters", *Altorientalische Forschungen* 39, 2012, p.38-47. Le troisième « patron » est le roi du Mitanni (« des Hourrites »).

On constate une permanence remarquable pendant le règne de six rois hittites (sept si on compte l'héritier évincé par Ḫattušili III), et ce malgré l'intermède du double changement d'allégeance de Bentešina.

Le tribut du Nuḫašše

On dispose du traité entre Šuppiluliuma I et Tette du Nuḫašše¹⁴⁹, en akkadien. Tette était le petit-fils du roi Šarrupša, qui avait quitté l'orbite mitannienne pour passer à l'alliance hittite en même temps que plusieurs autres États de la Syrie du nord (dont Ugarit). Šarrupša fut éliminé par la coalition lors de la première révolte syrienne et remplacé par Adad-nêrârî (cf. EA 51), lui-même renversé et remplacé par Tette.

Malgré ce traité, le pays se révolte contre les Hittites lors des deuxième et troisième campagnes syriennes de Šuppiluliuma I, puis sous Muršili II.

Le traité mentionne un tribut annuel au montant effacé de sicles d'or, lacune empêchant malheureusement toute comparaison synchronique avec les royaumes d'Ugarit et d'Amurru.

[...] i-na MU.1.KAM lu ar-kam-ma-an-na-šú u i-na NA₄ LÚ.MEŠ DAM.GAR ša KUR ha-at-ti li-ša-aq-qi-lu : [qu'il verse] son tribut annuellement et qu'on le pèse avec les poids des marchands du pays du Ḫatti.

Aucune comparaison n'est possible non plus sur un plan diachronique entre les montants fixés à ce tribut, après que le pays s'est révolté.

NB : Aziru prend la présence hittite au Nuḫašše comme prétexte dans ses lettres au pharaon pour ne pas se rendre auprès de lui (cf. plusieurs lettres d'El Amarna, EA 166, etc.).

Le tribut d'Ugarit

Parmi les États syriens, c'est à propos d'Ugarit que l'on dispose en akkadien du plus grand nombre de textes diplomatiques hittites, traités ou édits, et le tribut dont Ugarit est redevable auprès du pouvoir hittite y figure en bonne place. Ils émanent pour l'essentiel de Šuppiluliuma I ou de son fils Muršili II.

Malgré la large délégation qui est faite par le pouvoir central au roi de Karkemiš, le tribut est payé à la capitale Ḫattuša, et non à Karkemiš¹⁵⁰. Des textes en ougaritique montrent que les villes du royaume et les corporations y contribuent (NB : les deux mots employés sont le

¹⁴⁹ CTH 53 ; Beckman, HDT n°7, p.50-54 ; Weidner, PDK n°3, p.58-70.

¹⁵⁰ Voir Singer, Itamar, "A political History of Ugarit", in: *The Calm before the Storm, Selected writings of Itamar Singer on the End of The Late Bronze Age in Anatolia and the Levant*, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2011, p.19-146.

plus souvent *mandattu* dans les textes en akkadien et *árgmn*, littéralement : cadeau, dans les textes en ougaritique).

C'est par un édit que Šuppiluliuma I fixe le tribut d'Ugarit¹⁵¹ (vol2:70). Il énonce par destinataire (au grand roi, puis à la reine, etc.) ce que le roi Niqmaddu¹⁵² devra acquitter.

Ainsi :

²⁰⁻²¹Ton tribut au Soleil, le Grand Roi, ton seigneur [sera] : 12 mines¹⁵³ d'or 20 sicles d'or - glose : grands sicles - (et) 1 coupe d'or pesant une mine, principal du tribut.

S'y adjoignent des vêtements et de la laine teinte.

Suivent les cadeaux (obligatoires) à la reine, au prince héritier, au *tuppanūru* (« chef des scribes »), au *huburtanūru* (« grand écuyer »), à l'*antubšalli*. L'édit précise que les grands du royaume peuvent faire l'objet de cadeaux, mais que ceux-ci ne sont pas obligatoires (une distinction entre les personnages importants du royaume est ainsi marquée par le caractère obligatoire ou non).

La version en ougaritique¹⁵⁴ du même édit (vol2:70) suit un découpage parallèle. Elle énonce d'abord ce que le roi Niqmaddu devra verser au grand roi hittite :

¹⁷⁻²⁰Voici le tribut qu'apportera Niqmaddu au Soleil d'Arinna. 12 mines, 20 sicles lourds, 1 coupe d'une mine d'or, 4 tuniques, 1 grande tunique, ²¹⁻²² cinq cents (sicles de) laine teinte p̄m (couleur rouge ?), cinq cents de laine teinte iqnu (couleur lapis-lazuli). ²³⁻²⁵Tribut de Niqmaddu, roi d'Ugarit, qu'il apportera au Soleil.

¹⁷⁻²⁵(h[]ny . árgmn . d [ybl . n]qmd / l špš . árn . tn . šr .] mn / šrm . tql . kbd [. k]s . mn . hrš / w árb . ktnt . kt[n . r]b / [h]mš . mát . p̄m / [h]mš . [m]át . iqnu / árgmn . nqmd . mlk / ugrt . d ybl . l špš / mlk . rb . b'h).

Elle se poursuit comme la version en akkadien par l'énoncé de ce que le roi d'Ugarit devra donner à la reine hittite et aux hauts dignitaires.

Ce tribut est très lourd et reflète la richesse de la ville. Les groupes de marchands et les différentes villes du royaume y contribuent fortement, comme le montrent deux textes en ougaritique. RS 18.78¹⁵⁵, est un inventaire des contributions au tribut (*spr . árgmnm*) faites par des groupes de marchands de différentes villes. RS 19.17¹⁵⁶ énonce au recto le tribut « au Soleil » des villes (*spr . árgmn . špš*) et au verso celui des corporations.

¹⁵¹ RS 17.227 et duplicats (PRU IV, p.40 ; TAU, p.74) ; CTH 47 ; Beckman, HDT n°28A, p.151-153.

¹⁵² On gardera ici la numérotation ancienne. Il s'agit de Niqmaddu II.

¹⁵³ Il s'agit de la mine hittite = 40 sicles. 12 mines + 20 sicles = 500 sicles.

¹⁵⁴ RS 11.772+780+782+802 (PRU IV, p.44) ; CTA 64 ; KTU 3.1.

¹⁵⁵ RS 18.78 (PRU V, n°107, p.130-131) ; KTU 4.369.

¹⁵⁶ RS 19.17 (PRU V, n°58, p.75-78) ; KTU 4.610.

Aucun retard n'est toléré. Ainsi, la reine hittite Puduḫepa, femme d'Ḫattušilli III, écrit à Niqmaddu (III)¹⁵⁷ :

⁵⁻⁶Puisque tu as envoyé à la maison du roi ton message, eh bien ! l'or du tribut, au Soleil fais-le remettre (ky . l'ikt . bt . mlk . ṭḫmk . hl[n / ḫ]rṣ . árgmn . [m] . špš . štn).

Ce lourd tribut, le roi Niqmepa demande à Muršili II de le réduire après la sécession du Siyannu (ce pays, qui se trouve à la frontière sud d'Ugarit, a demandé à quitter l'orbite d'Ugarit et à dépendre directement de Karkemiš). Le roi hittite¹⁵⁸ semble accepter.

Les Hittites acceptaient en effet de réduire les obligations en termes de tribut lorsqu'elles étaient devenues trop lourdes, comme ils l'avaient fait avec le Tarḫuntašša dans le cas d'obligations militaires et religieuses.

Dans le traité de Ḫattušili III avec Ulmi Tešub (identifié avec Kurunta) du Tarḫuntašša (CTH 106 ; Beckman, HDT n°18B, p.104), on peut lire en effet que ces obligations étant devenues trop lourdes pour Kurunta, « elles ont été diminuées par Ma Majesté ». Ce que confirme le traité de Tudhaliya IV avec le même Kurunta du Tarḫuntašša (HDT n°18C, p.108-118).

Ici, c'est la diminution du territoire sous l'autorité du roi d'Ugarit qui occasionne la diminution des ressources. Tout se passe comme si l'ensemble constitué par le pays d'Ugarit et le Siyannu formait une unité budgétaire autant que juridique aux yeux des Hittites.

La partie la plus intéressante pour nous de la réponse de Muršili II - le tribut à verser au roi du Ḫatti, puis à la reine - est effacée. Impossible donc de savoir si le tribut principal antérieur de 500 sicles d'or (équivalent des 12 mines hittites, 20 sicles précédents) et d'une coupe d'or a été réduit et dans quelle proportion, sachant que Niqmepa indique que son territoire a été amputé d'un tiers. Les cadeaux aux Grands hittites sont inchangés, mais ils sont d'importance (relative) secondaire et ce fait est peu significatif.

Un autre texte en akkadien¹⁵⁹, non daté, est un inventaire du tribut qu'Ugarit doit verser au pouvoir hittite, cette fois par « nature » [coupes, puis textiles (lin, laine teinte)] et seulement ensuite par destinataire (roi, reine, etc.) :

¹[Cette tablette] (est celle) du tribu[au] Soleil ([tuppu an-nu-ú] ša ma-an-da-[at ʾ]UTU-ši).

La liste débute par une coupe d'or de 50 sicles à donner au roi et ne mentionne pas de tribut principal. Il diffère de RS 17.227 et Jean Nougayrol, dans PRU IV, le juge postérieur à Šuppiluliuma I et même à Muršili II (l'époque d'Ammistamru II, fils de Niqmepa, autour du milieu du XIII^e siècle, lui semble possible).

¹⁵⁷ RS 17.435+ 17.436 + ... (Ugaritica 7, p. 123) ; KTU 2.36, 6.

¹⁵⁸ RS 17.382+380 (PRU IV, p.80 ; TAU, p.135) ; CTH 65 ; Beckman, HDT n°31B, p.160-162 ; [vol2:81](#).

¹⁵⁹ RS 11.732 (PRU IV, p.47 ; TAU, p.75 ; CTH 48 ; Beckman, HDT n°28B, p.153) ; [vol2:71](#).

À titre d'ordre de grandeur, il est intéressant de citer le traité entre Aziru d'Amurru et Niqmaddu II d'Ugarit¹⁶⁰ : celui-ci doit verser 5 000 sicles d'argent (une seule fois), environ 40 kg, pour qu'Amurru assure la protection d'Ugarit contre ses ennemis extérieurs ou intérieurs au royaume.

Le montant du tribut principal est surtout à mettre en regard avec la somme énorme qu'exige le roi hittite Tudhaliya IV pour libérer Ammistamru II de l'obligation de participer à la guerre contre l'Assyrie : 50 mines d'or (2000 sicles, 16 kg), soit quatre fois le tribut annuel¹⁶¹.

L'Assyrie

L'Assyrie, comme on l'a déjà vu, s'affirme aux XIV^e et XIII^e siècles comme une grande puissance. Sous le règne d'Aššur-uballiṭ I (vers 1365-1330), elle met fin à la domination mitannienne en profitant des troubles de succession qui mènent finalement à la séparation du Mitanni en deux États, l'un à l'ouest sous domination hittite (Šattiwaza en devient roi), l'autre à l'est sous domination assyrienne (que les sources assyriennes appellent le Ḫanigalbat). Toute cette période est marquée par une volonté d'expansion, exprimée par l'épithète que s'attribuent les rois : *murappiṣ miṣri u kudurri* (généralement traduite par : celui qui étend les frontières et les limites), qui se poursuivra jusqu'au début du règne de Tiglat Phalazar I.

Les princes étrangers reconnaissant l'autorité de l'Assyrie doivent lui payer un tribut, paiement personnel du vassal, apporté par des émissaires « éminents »¹⁶² au roi d'Assyrie, comme l'écrit John Nicholas Postgate, dans *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*¹⁶³ : « Je leur imposai un tribut à verser chaque année (*šattišam*) sans exception » : l'annualité est une forme de renouvellement de la loyauté et l'arrêt du versement du tribut est interprété comme un acte de rébellion. En Assyrie, on emploie *maddattu* (forme assyrienne de *mandattu*) pour désigner le tribut dû, parfois *tāmartu* (forme assyrienne de *nāmurtu*) et on trouve l'expression *biltu u maddattu* (écrite aussi *GUN u maddattu*). Mais aussi, à la fin du XII^e siècle : *biltu* (contribution) *u maddattu* « comme aux Assyriens » (Tiglat Phalazar I).

¹⁶⁰ RS 19.68 (PRU IV, p.284-288, et photo dans Ugaritica V, p.650-653)], en akkadien. Cf. [vol2:86](#).

¹⁶¹ CTH 108, Beckman, HDT n°37, p.167.

¹⁶² Les LÚ.MAḪ.MEŠ (*širāni*) étaient reçus en audience et recevaient des cadeaux en retour.

¹⁶³ POSTGATE, John Nicholas, *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, Biblical Institute Press, Rome, 1974.

Adad-nêrârî I (vers 1307-1275)

C'est le premier roi assyrien dont l'inscription évoque des campagnes militaires, contre le Ḫanigalbat¹⁶⁴ surtout.

Le roi Šattuarra I du Ḫanigalbat se rebelle contre lui. Il le vainc, lui fait prêter serment, lui permet de retourner dans son pays et en reçoit un tribut.

⁴⁻⁶Quand Šattuara, roi du Ḫanigalbat, se rebella contre moi et commit des actes hostiles, ⁷⁻¹⁰sur l'ordre d'Aššur, mon seigneur qui vient à mon secours, et des grands dieux qui décident en ma faveur, je le fis prisonnier et l'amenaï dans ma ville d'Aššur. ¹¹Je lui fis prêter serment et lui permis de retourner dans son pays. ¹²⁻¹⁴Chaque année, aussi longtemps qu'il vécut, je reçus régulièrement son tribut dans ma ville d'Aššur (šá-at-ti-šá-am-ma a-di bal-ṭu / ta-mar-tu-šu i-na qé-re-eb / URU-ia aš-šur lu am-tá-ḫa-ar).

Après la mort de Šattuarra I, son successeur Wasašatta se révolte, recherchant une aide hittite (qu'il n'obtient pas). Adad-nêrârî I s'empare alors de la capitale Ta'ïdu du Ḫanigalbat.

¹⁵⁻¹⁷Après lui, Wasašatta, son fils, se révolta, se rebella contre moi et commit des actes hostiles. ²⁶⁻³⁰Je conquis et saisis Ta'ïdu, sa grande ville royale, et les villes de ... ³⁵⁻³⁶Je conquis, brûlai et détruisis la ville d'Irridu et semai du sel sur elle. ³⁷⁻⁴³Les grands dieux me donnèrent à régner depuis la ville de Ta'ïdu jusqu'à la ville d'Irridu, ..., jusqu'à la rive de l'Euphrate. ⁴³⁻⁴⁵Et au reste de ces gens (NB : de Wasašatta), j'imposai la corvée (mot à mot : la pioche, la bêche et le panier à briques, al-la mar-ra ù tu-up-ši-ka / e-mi-id a-na šá-a-šu).

Le texte ne mentionne plus de tribut : est-ce le signe d'un changement de statut ? d'une annexion ?

Salmanazar I (vers 1274-1245)

Il écrase la rébellion d'Uruaṭri¹⁶⁵, pays de montagnes :

⁴³Je les fis me craindre ⁴⁴⁻⁴⁶et leur imposai un lourd tribut des montagnes, pour toujours (DUGUD-ta GUN / ḫur-šá-ni a-na da-ra-ti UGU-šu-nu / lu aš-ku-un).

Lorsque la ville d'Arinu se rebelle pour la deuxième fois, Salmanazar I la détruit et sème du sel. Il n'impose pas de tribut.

Lorsque le roi Šattuara II du Ḫanigalbat l'attaque avec l'aide des Hittites et des Ahlamu, Salmanazar I les défait :

⁸¹⁻⁸⁵En ces jours, je pris les villes de Ta'ïdu à Irridu, (...), jusqu'à Karkemiš sur l'Euphrate. ⁸⁶⁻⁸⁷Je devins le maître de ces pays et je mis le feu au reste de leurs villes (KUR.DIDLI-šu-nu a-bél ù ši-ta-at / URU.DIDLI-šu-nu i-na IZI lu ú-qe-li)

Il n'impose pas de tribut.

¹⁶⁴ RIMA 1 : A.0.76.3, p.135-137. Cf. [vol2:72](#).

¹⁶⁵ RIMA 1 : A.0.77.1, p.180-186. Cf. [vol2:73](#).

Tukulti-Ninurta I (vers 1244-1208)

Il a laissé de nombreuses inscriptions¹⁶⁶.

La première inscription¹⁶⁷ de Tukulti-Ninurta I relate plusieurs guerres.

Contre les princes d'Uqmenu (colonne iii) :

⁴⁻⁵Je les ai fait jurer par les grands dieux du ciel et de la terre. J'imposai sur eux le joug astreignant de ma souveraineté. Je les renvoyai dans leur pays. ⁶⁻⁷Je soumis à mes pieds les villes rebelles et imposai la corvée. Annuellement, j'ai reçu leur lourd tribut dans ma ville d'Aššur avec cérémonie ([URU.DIDL] šap-šu-t[e] ʿa-na GÌR-ia ù-šék-niš ù tup-ši-ka e-mi-id / MU.šàm-ma GUN-šu-nu DUGUD-ta i-na URU-ia ʿa-šur i-na tàk-né-e lu am-tá-ḫar).

Contre le Qutu (colonne iii) :

¹⁰⁻¹¹.....Je leur imposai le tribut et l'impôt ([G]UN ù ma-da-at-ta / UGU-šu-nu áš-ku-un).

Contre Alzu, Amadanu, Nihanu, Alaia, Tepurzu et Purulimzu (colonnes iii et iv) :

¹⁹⁻²⁴ Je fis entrer dans mon pays les territoires des pays d'Alzu, d'Amadanu, de Nihanu, d'Alaia, de Tepurzu et de Purulimzu. Je pris chez eux des otages. Je les plaçai à mes pieds et (leur) imposai la corvée (ana GÌR-ia ú-šék-niš ù t[up-ši-ka] / [e]-mi-id ...).

Aucun tribut n'est mentionné.

[À noter que la traduction de Weidner diffère un peu de celle de Grayson :

„Die Länder Alzi, Amadani, Nihani, Alaya, Tepurzi und Purulimzi als Grenzmarken brachte ich sie ins Innere meines Landes zurück, Geiseln von Ihnen nahm ich. Ich unterwarf (sie) meinem Fuße und bürdete (ihnen) F(rondienst) auf“. [Weidner]

"I added the regions of the lands Alzu, Amadanu, Nihanu, Alaia, Tepurzu, and Purulimzu to my land. I took them hostages, subdued (them) at my feet, and imposed (upon them) corvée" [Grayson].

Wedner donne à *mišrati* le sens de « marches » (d'un pays, ici de l'Assyrie), qu'il traduit par *Grenzmarken*, alors que Grayson préfère le sens « territoires » (des pays cités).

Il y a ici plus qu'une nuance. La traduction anglaise suggère une annexion des deux pays (ils seraient inclus dans le pays), ce que ne semble pas forcément induire le texte akkadien (les marches peuvent être extérieures, ou chevaucher). La traduction allemande semble plus fidèle et préserve les deux possibilités.

Contre Lulumu, Katmuhu, Šubaru, monts Kaširi et jusqu'aux confins du Na'iri (colonne iv) :

³⁰⁻³⁵Les pays de Lulumu et du Paḫu jusqu'au pays du Katmuhu, le pays du Šubaru dans sa totalité, les monts Kaširi jusqu'aux confins des pays du Na'iri et du Makan, jusqu'à l'Euphrate, ces territoires

¹⁶⁶ RIMA 1 : A.0.78, p.231-299. Pour ces inscriptions, voir également : WEIDNER, Ernst (mit einem Betrag von Heinrich OTTEN), "Die Inschriften Tukulti-Ninurtas I und seiner Nachfolger", *AfO* 12, Graz, 1959.

¹⁶⁷ Weidner : Inschrift 1, kol. iii-iv, p.1-8. RIMA 1 : A.0.78.1, p.231-239. Cf. [vol2:73](#).

que les dieux puissants m'ont attribués comme lot, ³⁶⁻³⁷tous les ennemis, je les ai placés sous un seul commandement (pa-a 1-^ren¹ kúl-la-at KÚR.^rMEŠ / aš-ku-un¹).

NB : ici encore, les traductions de Grayson (*those regions the great gods allotted to me*) et de Weidner diffèrent légèrement (*diese Grenzmarken schenken mir die großen Götter zum Besitz*).

L'ambiguïté demeure : le Na'iri et le Makan font-ils partie du lot accordé par les dieux ? Le choix du mot anglais *regions* plaide en ce sens, celui de *Grenzmarken* (marches), en sens inverse.

Aucun tribut n'est mentionné.

Dans la cinquième inscription¹⁶⁸, Tukulti-Ninurta I revient sur plusieurs campagnes.

Au début de son règne, il a conquis Uqmenu, Qutu, etc.

²⁰⁻²²Je reçus régulièrement chaque année dans ma ville d'Aššur le tribut de leurs pays et le produit de leurs montagnes (GUN KUR.KUR.šu-nu ù ħi-ši-ib / ħur-šá-ni-šu-nu MU-šám-ma / i-na URU-ia aš-šur lu am-tá-har).

Contre Katmuhu, ... Purulimzu, ..., toujours au début de son règne :

³¹⁻³²Je soumis à mes pieds leurs rois, leurs dirigeants, et je (leur) imposai la corvée (MAN.MEŠ šá-pi-ri-šu-nu a-na ĠR.MEŠ-ia / ú-šék-niš ù tup-ši-ka e-mi-id)

Il ne cite pas de tribut.

Après la rébellion des 40 rois du Na'iri :

⁴⁵⁻⁴⁷Je devins le maître de tous leurs pays, levai sur eux le tribut et l'impôt pour toujours (kúl-la-at KUR.KUR.šu-nu a-bél / GUN ù ta-mar-ta a-na u₄-um ša-ti / UGU-šu-nu aš-ku-un).

La sixième inscription¹⁶⁹ de Tukulti-Ninurta I retrace ses guerres contre le Šubaru, le Katmuhu, le Qutu, ...

Contre Azalzi et Šepardi :

¹⁹⁻²⁰(Celui qui) a fait des pays d'Azalzi et de Šepardi les marches de son pays ([...] KUR a-za-al-zi KUR še-pár-di-i / a-na mi-šir KUR-šu iš-ku-un).

Aucun tribut n'est mentionné.

[Ici encore, les traductions de Weidner : „(der) machte die Länder Azalzi und Šepardi zur Grenzmark seines Landes” et de Grayson : “(the one who) added the lands Azalzi and Šepardi to his territory” diffèrent].

On peut noter que la quatorzième inscription¹⁷⁰, qui reprend la même formule [²⁶... KUR a-za-al-zi ²⁷ù KUR še-pár-di-i a-na mi-šir KUR-šu ²⁸iš-ku-nu], ne précise pas non plus qu'un tribut est imposé à ces pays, ce qui peut apporter un éclairage sur le statut postérieur de ces deux pays. En effet, lorsque Tiglat Phalazar I (vers 1114-1076)¹⁷¹ « ajoute » le Katmuhu au territoire de son pays (en le

¹⁶⁸ Weidner : Inschrift 5, p.11-13. RIMA 1 : A.0.78.5, p. 243-246. Cf. [vol2:74](#).

¹⁶⁹ Weidner : Inschrift 6, p.13-14. RIMA 1 : A.0.78.6, p.246-247. Cf. [vol2:75](#).

¹⁷⁰ Weidner : Inschrift 14, p.23. RIMA 1, A.0.78.18, p.265-266.

¹⁷¹ RIMA 2 : A.0.87.1, colonne III, ligne 31, p.17.

faisant « retourner » dans ce territoire), il emploie un verbe, *turru*, autre que *šakānu* : ³¹KUR kat-mu-hi a-na paṭ gim-ri-ša a-bél-ma a-na mi-šir KUR-ti-ia ú-te-er.

La seizième inscription¹⁷² revient sur plusieurs des campagnes antérieures.

Contre Uqmenu :

³³⁻³⁴Annuellement, j'ai reçu le tribut de leur pays et le produit de leurs montagnes (GUN KUR.KUR-šu-nu ù ḫi--ši-ib ḫur-šá-ni-šu-un / MU-šám-na lu am-tá-har)

Contre Katmuhu, Alzu, ..., Šubaru :

³⁷⁻³⁸Les pays de ... et) de Šubaru dans sa totalité, je les tins en bride, je soumis à mes pieds leurs dirigeants ³⁹et je (leur) imposai la corvée (...) ù tup-ši-ka e-mi-id).

Il ne cite pas de tribut.

Contre les pays du Na'iri :

⁵³⁻⁵⁴Je les fis prêter serment devant les grands dieux du ciel et du monde souterrain ⁵⁵⁻⁵⁶et levai sur eux le tribut et l'impôt pour toujours (GUN ù ta-mar-ta a-na u₄-um ša-a-ti / UGU-šu-nu áš-ku-un).

Contre Mari, Hana, Rapiqu, les montagnes des Ahlamu, Arrapha, etc. :

⁸³⁻⁸⁵Je plaçai sous un seul commandement les pays de Mari, Ensuite, ils apportèrent régulièrement le tribut de leurs pays et le produit de leurs montagnes devant moi (pa-a 1-en lu-ul-taš-kín-šu-nu GUN KUR.KUR-šu-un / ù ḫi--ši-ib ḫur-šá-ni-šu-nu a-na maḫ-ri-ia / lu i-tar-ru-ni).

Le tableau ci-après résume les informations fournies par les inscriptions royales.

¹⁷² Weidner : Inschrift 16A, p.26-29. RIMA 1, A.0.78.23, p.271-274. Cf. [vol2:75](#).

LE TRIBUT DANS LES INSCRIPTIONS ROYALES ASSYRIENNES

Roi assyrien	Pays contre lequel la campagne militaire est menée	Après la défaite, tribut cité ? ou non ?	Après la défaite, corvée citée ?	Nouveau statut du pays ?
Adad-nêrârî I (fin XIV ^e siècle)	Ḫanigalbat (roi Šattuarra I)	Oui (<i>tāmartu</i>)	-	
Adad-nêrârî I (fin XIV ^e siècle, début XIII ^e)	Ḫanigalbat (roi Wasašatta)	Non	Oui (<i>al-la mar-ra ù tu-up-ši-ka e-mi-id</i>)	Destruction d'Irridu. Annexion des autres villes (données par les dieux) ? (<i>a-be-el</i>)
Salmanazar I (1 ^e moitié XIII ^e siècle)	Uruaṭri	Oui (GUN)	-	
Salmanazar I	Arinu (2 ^e révolte)	Non	-	Destruction
Salmanazar I	Ḫanigalbat (roi Šattuarra II)	Non	-	Annexion ? (KUR.DIDLI-šū-nu a-bé)
Tukulti-Ninurta I (2 ^e moitié XIII ^e siècle), 1 ^e inscription	Uqmenu	Oui, « lourd » (GUN DUGUD-ta)	Oui (<i>tu-up-ši-ka e-mi-id</i>)	
Tukulti-Ninurta I 1 ^e inscription	Qutu	Oui (GUN ù <i>ma-da-at-ta</i> UGU-šū-nu áš-ku-un)	-	
Tukulti-Ninurta I 1 ^e inscription	Alzu, Amadanu, Nihanu, Alaia, Tepurzu et Purulimzu	Non	Oui (<i>tu-up-ši-ka e-mi-id</i>)	Annexion ? (<i>mi-iš-ra-ti-šú-nu a-na ŠĀ KUR-ia lu ú-te-er</i>)
Tukulti-Ninurta I 1 ^e inscription	Lulumu, Paphu, Katmuhu, monts Kašari jusqu'aux confins du Na'iri	Non	-	Annexion ? (<i>pa-a 1-en kúl-la-at KÚR.MEŠ áš-ku-un</i>)
Tukulti-Ninurta I 5 ^e inscription	Uqmenu, Qutu, ...	Oui (GUN)	-	
Tukulti-Ninurta I 5 ^e inscription	Katmuhu, ..., Purulimzu	Non	Oui (<i>tup-ši-ka e-mi-id</i>)	
Tukulti-Ninurta I 5 ^e inscription	Les 40 rois du Na'iri	Oui (GUN ù <i>ta-mar-ta áš-ku-un</i>)	-	
Tukulti-Ninurta I 6 ^e inscription	Azalzi et Šepardi	Non	-	Annexion ? (<i>a-na mi-šir KUR-šū iš-ku-un</i>)
Tukulti-Ninurta I 16 ^e inscription	Uqmenu	Oui (GUN)	-	
Tukulti-Ninurta I 16 ^e inscription	Katmuhu, ..., Alzu, Šubaru	Non	Oui (<i>tu-up-ši-ka e-mi-id</i>)	
Tukulti-Ninurta I 16 ^e inscription	Les 40 rois du Na'iri	Oui (GUN ù <i>ta-mar-ta</i>)	-	
Tukulti-Ninurta I 16 ^e inscription	Mari, Hana, ..., Arrapha	Oui (GUN)	-	? (<i>pa-a 1-en kúl-la-at KÚR.MEŠ áš-ku-un</i>)
Tiglat Phalazar I (fin XII ^e siècle)	Katmuhu	Non	-	Annexion ? (<i>a-na mi-šir KUR-ia ú-te-er</i>)

Il est temps de revenir à la question initiale. Si le tribut reconnaît une entité politique en même temps qu'il impose une dépendance, peut-il être l'un des « révélateurs » du statut - ou du changement de statut - qu'un pouvoir « impérial » concède à un autre État ? Contribue-t-il à dessiner des frontières entre les États syriens ?

L'approche mitannienne

Il est difficile de tirer des quelques textes (Emar et Amurru) dont on dispose pour le Mitanni une information autre que la charge très lourde pesant sur les États de « la société internationale mitannienne »¹⁷³, signe d'un comportement qui semble d'abord prédateur. Mais on doit nuancer ce jugement car les montants très élevés cités pour Emar sont peut-être dus à un prélèvement ponctuel et non à un tribut régulier.

L'approche égyptienne

Les textes égyptiens et les lettres d'El Amarna montrent que l'Égypte n'a pas cherché à annexer des États syriens très actifs sur le plan économique. Le pharaon établit par contre un contrôle étroit sur les rois de ces États. Il place auprès d'eux des représentants d'un rang élevé, chargés de l'informer dans le plus grand détail sur la situation militaire, diplomatique ou économique de la région et également d'assurer la bonne gestion de ses domaines dans ces États. Ils doivent bien entendu veiller à ce que le tribut soit versé régulièrement.

Dans ce système très centralisé, il ne semble pas que le tribut - vu du côté égyptien - soit un élément de différenciation entre les États syriens (au contraire sans doute de leur richesse relative).

C'est donc plus particulièrement le comportement des deux autres empires, hittite et assyrien, qui va faire l'objet de l'analyse qui suit.

Les deux considèrent le paiement du tribut d'abord comme une manifestation de la fidélité du vassal, élément du contrat écrit liant le roi sujet au grand roi hittite, ou partie des serments jurés par lui au roi assyrien. Cesser de verser le tribut, que ce soit pour le verser à un autre

¹⁷³ KESTEMONT, Guy, "La société internationale mitannienne et le royaume d'Amurru à l'époque amarnienne", *OLP* 9, Peeters, Leuven, 1978, p.27-32.

roi (par exemple celui du Mitanni, ou de l'Égypte), dans le cas des Hittites, ou sans autre raison que la volonté de secouer le joug, comme dans le cas des Assyriens, est interprété par les deux comme une rupture de contrat, voire une rébellion entraînant une guerre.

Cependant, le tribut joue un rôle différent dans les deux cas. La fixation du montant du tribut intègre pour les Hittites d'autres éléments que la richesse de l'État « vassal ». Tandis que le fait de payer ou non un tribut semble pour les Assyriens un élément de différenciation du statut des États avec lesquels ils sont en rapport.

L'approche hittite

La comparaison entre les différents textes hittites concernant les royaumes d'Ugarit et d'Amurru apporte des éléments de réflexion. Le montant du tribut d'Amurru, 300 sicles d'or, est le plus faible et, élément frappant, reste le même de Šuppiluliuma I à Tudhaliya IV (sept souverains) malgré la « trahison » de Bentešina et son retour dans l'orbite hittite sous Hattušili III. Le montant du tribut d'Ugarit est bien plus élevé, 500 sicles d'or auxquels s'ajoutent de nombreux « cadeaux » obligatoires qui l'alourdissent considérablement. Seule concession : il sera réduit, sans doute légèrement, après une sécession du Siyannu qui aurait amputé sa surface d'un tiers.

Quels sont les éléments expliquant cette différence de traitement ?

Le premier venant à l'esprit est la richesse relative des deux villes de Şumur et d'Ugarit.

Mais si on compare les sites de Kazel (peut-être l'ancienne Şumur) et de Ras Shamra, il est difficile de conclure¹⁷⁴. Le site de Kazel a une surface plus de deux fois inférieure (10 hectares contre 25). Les objets de luxe actuellement découverts dans les deux sites (vaisselle, objets en métaux précieux ou objets manufacturés à grande valeur ajoutée, comme la faïence) montrent une richesse plus grande à Ras Shamra, mais beaucoup plus d'années de fouilles y ont eu lieu. En particulier, le palais de Kazel n'a pas été exploré et, comme le site a immédiatement été réoccupé après la chute des empires, il est possible que les métaux aient été fondus (et que les objets en métal aient disparu), alors que, à Ugarit, une partie des richesses a été piégée dans l'incendie qui a détruit le palais. Enfin le temple de

¹⁷⁴ Les éléments qui suivent nous ont été fournis par Emmanuelle CAPET. Voir CAPET, Emmanuelle, « Tell Kazel (Syrie), Rapport préliminaire sur les 9^e-17^e campagnes de fouilles (1993-2001) du Musée de l'Université américaine de Beyrouth. Chantier II », *Berytus* 47, p.63-121, 2003.

Kazel (le temple « aux riches offrandes »¹⁷⁵) fait apparaître une richesse très supérieure à celle des temples d'Ugarit.

Les liens familiaux entre le Ḫatti et Amurru jouent-ils un rôle ? Ils n'interviennent qu'à partir de Ḫattušili III et ne peuvent expliquer la constance du montant du tribut.

C'est donc la position d'Amurru comme État frontière avec l'empire égyptien qui expliquerait le mieux, au-delà de la richesse du pays, la relative modération du tribut qui lui est imposé par les Hittites : à la fois reconnaissance à l'égard d'Amurru pour avoir choisi leur camp « volontairement » sans avoir été vaincu militairement (et pour avoir convaincu Ugarit d'en faire autant) et incitation à rester fidèle à l'alliance hittite (ou à lui revenir après que la pression égyptienne la lui avait fait quitter sous Bentešina) en raison de son rôle d'État tampon.

En comparaison, le royaume d'Ugarit est (sans doute) plus riche que le pays d'Amurru. Mais il n'a pas de position stratégique au sud de l'empire hittite, et encore moins depuis que le vice-roi de Karkemiš a encouragé la sécession du Siyannu. Bien qu'il ait toujours conservé des échanges commerciaux soutenus avec l'Égypte (comme on le voit avec le personnage Šipti Ba'al¹⁷⁶), ce contact économique n'inquiète pas les Hittites ; il les sert plutôt, par exemple lorsqu'il faut acheminer des vivres. Une incitation à rester dans l'orbite hittite est sinon inutile, du moins pas aussi nécessaire que dans le cas du royaume d'Amurru.

On peut donc formuler l'hypothèse selon laquelle le montant du tribut constitue, pour les Hittites, une incitation à rester fidèle à leur alliance et qu'il est d'autant moins élevé si - toutes choses étant égales par ailleurs - le pays occupe une position plus stratégique et menacée¹⁷⁷.

¹⁷⁵ Communication de Leila BADRE à l'Académie des Belles Lettres et Inscriptions, séance du 17 mai 2013. Voir BADRE, Leila, and GUBEL, Eric, "Tell Kazel (Syria): Excavations of the AUB Museum, Third Preliminary Report 1993-1998", *Berytus* 44, p.123-203, 1999-2000.

¹⁷⁶ Voir VITA, Juan-Pablo et GALÁN, José, « Šipti Ba'alu, un "Égyptien" à Ougarit », *UF* 29, 1997, p.709-713.

¹⁷⁷ En économie, on dirait que, puisque l'information de l'Empire sur le petit État est quasi-parfaite, le tribut est un « contrat avec risque de comportement » (*moral hazard*).

On pourrait faire aussi une analogie avec les contrats de tarifs, dits « à la Ramsey-Boiteux », qu'applique une entreprise en monopole à ses consommateurs : lorsque ceux-ci sont en mesure de réduire leur demande lorsque le tarif augmente, l'entreprise va observer jusqu'à quel point ils ont tendance à le faire et fixer un tarif d'autant plus bas à ceux qui sont les plus susceptibles de réduire leur demande. Toutes choses égales par ailleurs, si un petit État est en mesure de s'affranchir de la tutelle de l'empire, celui-ci fixe un tribut de montant d'autant plus faible que la faculté de changer

*L'approche assyrienne*¹⁷⁸

Comme l'expose John Nicholas Postgate dans *The Land of Assur and the Yoke of Assur*¹⁷⁹, les Assyriens feraient une distinction entre les territoires qu'ils incorporent au « pays d'Aššur » (*the land of Assur: Assyria "proper"*) en faisant administrer directement leurs provinces (*haššu, paḥutu*) par des gouverneurs (*bēl paḥiti*) assyriens, et les régions qui reconnaissent leur domination mais conservent une certaine autonomie. Les Assyriens ne considéreraient pas ces dernières comme faisant partie de l'Assyrie, n'interviendraient pas dans leurs affaires intérieures, réglées par les souverains locaux, mais feraient supporter à ces régions leur « joug »¹⁸⁰ (*the yoke of Assur*).

Le tableau « Le tribut dans le récit des campagnes royales assyriennes » a illustré, à partir d'un exemple : celui du tribut, la façon différenciée dont l'Assyrie exerce, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, sa domination sur les pays vaincus.

Le Ḫanigalbat y apparaît trois fois (révolte de trois rois différents), sous Adad-nêrârî I (deux révoltes) et sous Salmanazar I (une révolte). Après la première révolte, le Ḫanigalbat doit payer un tribut ; après la deuxième, cette obligation disparaît (pour faire place à la corvée) et le roi dit qu'il est « devenu maître » des villes conquises ; on retrouve la même mention après la troisième.

Doit-on en conclure, en l'absence de tribut, à une forme d'annexion, c'est-à-dire à une administration directe par les Assyriens ? Une autre source le donne à penser.

Comme on le sait par les textes trouvés à Dūr-Katlimmu¹⁸¹, ville située sur le cours inférieur du Ḫabur, le roi Salmanazar I place le Ḫanigalbat sous l'autorité d'un *sukkallu rabiu* (« grand vizir »), membre de la famille royale assyrienne, qui réside à Dūr-Katlimmu, dont la titulature porte souvent « *šar māt ḫanigalbat* ». Dans les traductions, il est nommé « grand vizir, roi du Ḫanigalbat » : c'est le cas du destinataire de la plupart des lettres retrouvées, le *sukkallu rabiu* Aššur Iddin.

d'allégeance en cas d'augmentation est plus grande, faculté qui augmente par exemple avec l'éloignement du petit État par rapport au centre de l'empire.

¹⁷⁸ L'aire géographique étudiée ici dépasse le cadre de la Syrie.

¹⁷⁹ POSTGATE, John Nicholas, "The Land of Assur and the Yoke of Assur", *Studies on Assyria: 1971-2005*, p.199-211, Oxbow Books, Oxford, 2007. Réédition de l'article du même titre publié dans *World Archeology*, vol.3, n°3, p.247-263, 1992.

¹⁸⁰ Exprimé généralement par le mot akkadien *nīru* : "*ni-ir be-lu-ti-ia UGU-šū-nu ú-kin* (je leur imposai le joug de ma souveraineté).

¹⁸¹ CANČIK-KIRSCHBAUM, Eva, *Die Mittelassyrischen Briefe aus Tall Šeh Ḫamad*, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1996.

Les inscriptions royales citent un certain nombre d'États comme payant un tribut : Uruatri sous Salmanazar I, Uqmenu, Qutu, etc., les « 40 rois du Naïri », sous Tukulti-Ninurta I. Elles ne donnent aucune indication sur un quelconque changement de statut de ces États par rapport à l'Assyrie, et il est raisonnable de penser qu'il n'y en a aucun et qu'ils conservent une autonomie pour leurs affaires intérieures.

Par contre, elles citent des États qui, après la victoire assyrienne, ne payent pas (plus ?) de tribut mais supportent une corvée qui leur est imposée. C'est le cas du Šubaru, d'Alzu, d'Amadanu, du Katmuhu, du Purulimzu, d'Azalzi et de Šepardi, etc. Or, Tukulti-Ninurta I déclare : « Je fis entrer dans mon pays les territoires des pays de ... », ou encore : « Ces territoires que les dieux puissants m'ont attribués comme lot, tous les ennemis, je les ai placés sous un seul commandement ». Qu'on interprète « territoires » comme des régions devenues « intérieures » au royaume d'Assyrie, ou comme des « marches », l'administration devient directe et la souveraineté est perdue.

À la fin du XIV^e siècle et au XIII^e, le lien entre le fait pour un État de payer un tribut et son statut de relative autonomie par rapport à Aššur semble avéré. Le tribut est bien un indicateur du statut.

Cette conclusion mérite d'être nuancée pour la période ultérieure. En effet, Eva Cančik-Kirschbaum perçoit¹⁸² une évolution entre la fin du XIII^e siècle (époque de Tukulti-Ninurta I) et la fin du XII^e siècle (règne de Tiglat Phalazar I). Sous Tukulti-Ninurta I, les territoires conquis étaient fortement intégrés dans le système administratif du royaume assyrien. Progressivement, de petits royaumes qu'elle appelle « clients », protégeant les frontières par exemple sur l'Euphrate, se construisent sur la base des anciens districts ; à leur tête, plusieurs *bēl paḥiti* se décrivent en effet comme roi, qu'ils font suivre d'un nom de lieu pour marquer leur autorité territoriale, tout en reconnaissant le roi Tiglat Phalazar I comme leur seigneur et lui payant un tribut. Ces titres sont-ils révélateurs ? Doit-on les considérer ces « royaumes » comme intérieurs à l'Assyrie, zones frontières, ou extérieurs ? Il n'y a pas de réponse certaine à cette question.

¹⁸² CANČIK-KIRSCHBAUM, Eva, „Organisation und Verwaltung von Grenzgebiete in Mittel assyrischer Ezit: die Westgrenze“, in: Landscapes: territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale, Venezia, 7-11 July 1997, part II, Sargon, Padova, 2000.

Conclusion

S'il est impossible, faute d'un nombre suffisant de textes, de tirer un enseignement du comportement apparemment prédateur du Mitanni en matière de tribut, il est intéressant de voir en quoi diffère la pratique des trois autres empires qui exercent leur pouvoir sur les États syriens aux XIV^e et XIII^e siècles.

L'Égypte « gère » les États syriens en leur affectant un commissaire doté de grands pouvoirs, qui veille à l'administration du domaine du pharaon et au versement régulier du tribut. Rien n'indique de sa part une attitude qui serait différente selon les États syriens qui lui sont soumis.

L'empire hittite donne une forme contractuelle au versement du tribut, dont le montant reflète durablement - entre autres - une incitation « à rester fidèle » et est d'autant plus faible que l'État soumis est sur la frontière de la zone d'influence égyptienne.

Le fait de verser ou non un tribut à l'Assyrie différencie, aux XIV^e et XIII^e siècles, les pays qui gardent une autonomie au moins pour leurs affaires locales et ceux qui sont intégrés à l'empire.

Pour ces deux empires, hittite et assyrien, le tribut instaure bien une forme de frontière entre les États qu'ils dominent.

Chapitre 3

La fixation des frontières par les États

A man says he was born in Hungary, grew up in Poland, went to school in Slovakia, and got his first job in Ukraine. His listener replies, "Well, you've certainly moved around a lot!" "Not at all", he says, "I've never left Ungvár"¹⁸³

Introduction

La question que pose ce chapitre relève de la vision - moderne - de la frontière comme ligne de partage, et d'abord territorial, entre les États.

Elle aurait pu être la toute première. Il a semblé bon de mettre une distance avec une définition trop exclusive et d'aborder auparavant d'autres frontières.

Dans ce qui suit, on rencontrera les notions de frontière et de limite. On a dit dans l'introduction que, parce que l'une des origines du mot frontière était militaire et que les armées se faisaient front, le mot « frontière » a pris progressivement à partir du XVI^e siècle après J.-C. le sens de limite d'État à État.

S'il faut introduire une nuance, la limite désigne la périphérie d'un ensemble qui a un centre et qui, s'agissant d'un État, est construit à partir d'un pouvoir (pouvoir sur un territoire ? sur des personnes ?). Elle est en quelque sorte ce que « voit » ce centre. Les notions de « marches », de « frange » se rattachent à celle de limite.

Une frontière entre États - au moins deux - requiert, pour exister, des pouvoirs capables de séparer, de contrôler et de défendre des territoires. Mais, en dehors des périodes de conflit (éventuellement frontaliers), elle peut aussi être un lieu d'échanges qu'on appellera une « zone frontière », cet « entre-deux » que nous cherchons à mettre en évidence.

¹⁸³ RUBIN SULEIMAN, Susan, *Budapest Diary*, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1996 (« Un homme raconte qu'il est né en Hongrie, a grandi en Pologne, est allé à l'école en Slovaquie et a obtenu son premier travail en Ukraine. Son interlocuteur répond : "Vous avez beaucoup déménagé !" - Pas du tout, dit-il, je n'ai jamais quitté Ungvár. »)

Quand on parle de « fixation des frontières », il y a, sous-jacent, un rapport de forces¹⁸⁴ : c'est bien entendu l'État le plus fort qui impose les frontières. Dans la période qui nous préoccupe, on sait qu'au début du XIV^e siècle, les États de Syrie subissent la domination du Mitanni au nord et de l'Égypte au sud, puis, avec l'effacement de la puissance mitannienne sous les coups de Šuppiluliuma I, celle de l'empire hittite au nord, qui subsistera jusqu'au début du XII^e siècle, et de l'Égypte au sud.

Pourquoi un État fixe-t-il des frontières ? Vise-t-il effectivement l'État auquel il les fixe ou, au contraire, celui-ci n'est-il pour lui qu'un État-tampon avec une troisième partie (explicitement ou non) ? Les deux cas se rencontrent.

Ainsi, les royaumes de Syrie jouent le rôle d'États-tampons, de la fidélité desquels les grandes puissances (Mitanni, Égypte, Hatti) doivent s'assurer par tous les moyens, militaires, diplomatiques, matrimoniaux, économiques, etc. Collectivement, ils constituent un « espace frontière » entre ces puissances, toujours présentes à l'arrière-plan.

Mais ceci n'empêche pas un empire de fixer des frontières à l'un de ces États syriens pour des raisons qui tiennent à ce dernier seul. Par exemple, parce que l'autorité politique locale s'y exerce sur de riches terres agricoles, dont le produit est nécessaire à la survie alimentaire de la grande puissance.

Enfin, les États syriens eux-mêmes ont leurs propres enjeux, indépendamment des grandes puissances : contrôle des routes commerciales, aires de pâturage, ressources naturelles, etc.

Le problème des frontières se pose donc de façon différente en Syrie, selon qu'on la considère :

- comme une zone de contact entre deux sphères d'influence (qui s'interpénètrent, du reste), Mitanni et Égypte d'abord, Hatti et Égypte ensuite,
- comme composée d'États ayant chacun une relation individuelle avec une des grandes puissances,
- ou bien comme une mosaïque d'États syriens ayant leurs propres enjeux.

On va aborder ces différents aspects.

¹⁸⁴ Même à l'époque contemporaine, lorsque ce sont des organisations internationales qui s'en chargent, les rapports de force du passé sont toujours prégnants (voir par exemple les décisions de maintenir les frontières coloniales pour des États nouvellement indépendants).

Auparavant, il est nécessaire de donner un aperçu même rapide de la conception bien différente que l'Égypte et l'empire hittite ont de leurs relations avec les autres États et de ce que sont leurs « frontières » politiques. Il aurait été important de pouvoir le faire pour le Mitanni, mais les textes manquent.

1. Frontières, deux philosophies : l'Égypte et l'empire hittite

L'Égypte, État centralisé fortement conscient de lui-même

Dans *The Egyptian Concept of Frontier*¹⁸⁵, José Galán observe que, même si les frontières « extérieures » de l'Égypte reflètent l'état des relations du roi d'Égypte avec les pays étrangers, c'est lui seul qui fixe les frontières : déterminer une frontière relève d'un acte unilatéral de sa part et non d'un accord mutuel avec une autre puissance.

Le pharaon se doit de repousser les frontières (*swšḥ tššw*¹⁸⁶), pour le bien du dieu Amon par exemple (Thoutmosis III), et pas seulement de les sécuriser, le mot *tšš*¹⁸⁷ désignant la (région) limite du territoire sur lequel s'exerce une autorité.

Galán distingue trois niveaux dans les relations du roi égyptien avec les autres pays, qui commandent pour finir le tribut, les impôts ou les cadeaux qu'il est susceptible d'en obtenir.

Il y a d'abord les pays dont le territoire est considéré comme « à l'intérieur des frontières » (qu'on appellerait par un anachronisme : « vassaux »), qui doivent lui envoyer régulièrement des biens et verser un tribut. Que recevaient-ils en échange ? Des vivres ? En tout cas, une protection (*našaru*) ?

¹⁸⁵ GALÁN, José M., "The Egyptian Concept of Frontier", in: Landscapes: territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale, Venezia, 7-11 July 1997, part II, Sargon, Padova, 2000, p. 21-28. Voir aussi : GALÁN, José M., "Victory and Border : Terminology related to Egyptian Imperialism in the XVIIIth Dynasty", Hildesheimer Ägyptologische Beiträge 40, Gerstenberg Verlag, Hildesheim, 1995.

¹⁸⁶ Que J. Galán compare à l'inscription royale assyrienne dans laquelle Adad nêrârî I décrit son père Arik dên Ili comme : *murappiš mišrî u kudurri, the one who extends the borders and boundaries* (cf. RIMA 1, A.O.76.1, p.131-132 ; vol2:114). On trouve déjà cette expression au début du II^e millénaire, dans le conte de Sinouhé (papyrus 3022, B, ligne 71).

¹⁸⁷ TAKACS, Gabór, *Etymological Dictionary of Egyptian*, vol. I, Leiden, Brill, 1999, p. 383.

D'autres pays, notamment ceux qui sont juste « de l'autre côté » des frontières et dont les responsables ne reconnaissent pas l'autorité du pharaon (c'est-à-dire ne lui envoient aucun tribut et ne lui payent aucun impôt), sont considérés comme des pays ennemis, dont il faut amener les régions limitrophes (*ḏrw*), si nécessaire par la force, « à l'intérieur » (*in ḏrw: to bring in the limits*), de façon à en obtenir des biens. De deux façons différentes, *swšh tššw* et *in ḏrw* disent que le roi égyptien repousse les frontières vers l'extérieur ou amène les régions limitrophes à l'intérieur.

Enfin, il y a les pays de plus grande importance dont l'Égypte reçoit des cadeaux, mais sans caractère exclusif ni régulier, et auxquels elle en envoie. Ce sont les États « frères », dont le souverain est considéré comme un égal par le pharaon, notamment la Babylonie, le Mitanni, l'empire hittite et à partir du XIV^e siècle l'Assyrie¹⁸⁸.

Les petits États syriens se situent dans l'une des deux premières catégories, suivant leur plus ou moins grande proximité géographique avec l'Égypte et selon l'époque.

L'empire hittite, un État menacé de toute part

L'empire hittite, pendant toute sa durée, a souffert du voisinage de peuples « agités », plus ou moins menaçants comme les Gasgas au nord, ou d'États puissants comme l'Arzawa à l'ouest, le Mitanni puis l'Assyrie au sud-est, et par conséquent de limites territoriales instables. Il est donc naturel qu'il ait accordé une grande place à ce problème et ait cherché à s'en prémunir.

Comment a-t-il procédé ? Les textes diplomatiques, et surtout les traités¹⁸⁹, apportent un éclairage sur la pratique de l'empire hittite en matière de frontières et sur la conception sous-jacente¹⁹⁰.

¹⁸⁸ Dans la lettre EA 16 d'El Amarna, le roi d'Assyrie Aššur uballiṯ I se présente au pharaon Aménophis IV comme « roi du pays d'Aššur, grand roi (LUGAL.GAL), ton frère (ŠEŠ-ka) ». C'était la première fois qu'un roi d'Assyrie se décrivait comme tel, ce qui entraîna une vive protestation de la part du roi de Babylone Burna-Buriaš II, arguant du fait que le roi d'Assyrie était en réalité son « vassal ».

¹⁸⁹ Voir BECKMAN Gary, HDT.

¹⁹⁰ Voir l'analyse fine de Trevor Bryce (BRYCE Trevor, "The boundaries of Hatti and Hittite Border Policy", *Tel Aviv* 13-14, 1986-1987, p.85-102) auquel on emprunte ici (comporte une carte p. 98).



L'empire hittite et ses voisins¹⁹¹

Les souverains hittites ont cherché à établir des zones tampons constituées, selon le cas, par une région du pays hittite éloignée du centre, un pays voisin¹⁹² ou un pays allié par traité.

Au nord et au nord-est, où il s'agit de se protéger contre les Gasgas, il y a eu de façon régulière sur la période un effort de repopulation des régions que ceux-ci occupent ou qu'ils ont laissées vides. Muršili II y installe des NAM.RA^{MEŠ} (déportés), alors que Ḫattušili III préfère installer une population hittite dans les villes, en bannissant explicitement les Gasgas qui n'ont même pas le droit d'y pénétrer (à l'exception des marchands dans quelques villes et pour des périodes limitées).

Cependant, le traité concernant la ville de Tiliura (CTH 89) accepte l'existence, dans les zones frontières et par exemple pour les droits de pâturage, de relations entre les Hittites et les Gasgas « alliés » (par opposition à ceux qualifiés « d'ennemis »). Tous les Gasgas ont interdiction de pénétrer dans les villes frontières du Ḫatti, mais les Gasgas « alliés » ont une certaine liberté de mouvement autour et semblent avoir fait paître leurs troupeaux dans les mêmes zones que les Hittites. Ils se voient alors transférer la responsabilité de la surveillance des zones de pâturage (les Gasgas « ennemis » ne doivent pas y pénétrer) et ont l'obligation de compenser toute perte de bétail due aux « ennemis ».

A l'est (Išuwa) et au sud-est (Kizzuwatna), il s'agit, pendant une grande partie du XIV^e siècle, de tenir à distance le Mitanni et les territoires sous domination hourrite. Le pouvoir hittite combine des opérations militaires et diplomatiques dans ces États placés entre les sphères d'influence hittite et hourrite (ultérieurement assyrienne), dont la préférence allait au Mitanni mais qui ont dû faire allégeance alternativement au Ḫatti et au

¹⁹¹ Source : <http://commons.wikimedia.org/wiki/image:Hatti.JPG>

¹⁹² Le mot hittite pour voisin est : *arahzena*.

Mitanni. L'İšuwa et le Kizzuwatna ont en effet une importance stratégique considérable, le premier parce qu'il se trouve entre le Hatti et le Mitanni, le second parce qu'il conditionne les communications entre le Hatti et la Syrie.

L'İšuwa constitue un triple danger pour le Hatti, qu'il agisse lui-même contre le Hatti, fournisse un refuge aux déserteurs ou donne au Mitanni l'accès au territoire hittite. Avant sa première expédition syrienne, Šuppiluliuma I fait donc campagne contre l'İšuwa dans le but d'en faire un État tampon avec le Mitanni et, par la suite, l'İšuwa ne le menace plus.

Quant au Kizzuwatna, un prédécesseur de Šuppiluliuma I (qu'on pense être Tudhaliya II) conclut un traité avec son roi, Šunašura (CTH 41). Dans un article réédité en 2004¹⁹³, Mario Liverani montre que ce traité, sous couvert de la réciprocité qui aurait existé antérieurement, est déjà en réalité un traité de vassalité : ainsi, le traité aborde la question des limites territoriales de façon apparemment symétrique, mais il stipule que le roi hittite peut fortifier des villes dans la zone frontière, alors que Šunašura ne le peut pas, et il entérine l'annexion par le Hatti d'un territoire du Kizzuwatna.

De façon particulièrement intéressante, l'article de Liverani met en évidence, dans ce traité « bilatéral », une troisième partie à l'arrière-plan : le Mitanni. Cette interprétation illustre ce qui a été évoqué dans l'introduction : la frontière comme une relation à trois, et pas seulement à deux.

Il était indispensable au succès des campagnes de Šuppiluliuma I contre le Mitanni de contrôler ou au moins de neutraliser le Kizzuwatna. Des traités visent à régler les relations entre le Kizzuwatna et le Hatti. Ainsi CTH 25 est un accord pour ne pas rebâtir certaines villes frontières (anciennes garnisons ?), sorte de démilitarisation de la région où elles se trouvent. CTH 26 est un accord de restitution mutuelle d'habitants, sans doute des nomades, qui « traverseraient la frontière » avec leurs troupes.

Au sud-ouest, le Hatti fait du « Bas Pays » une zone frontière militaire pour se protéger de l'Arzawa et des États d'Anatolie de l'ouest.

Šuppiluliuma I fait rétablir dans cette région l'autorité hittite et y implanter des bases militaires. Elle joue par la suite un rôle tampon important (Muršili II et Hattušili III la traverseront sans encombre dans leur lutte contre l'Arzawa pour l'un et le Lukka pour l'autre).

Au sud, c'est-à-dire en Syrie, la zone d'influence du Hatti s'étend dans la partie nord à partir de la première guerre syrienne de Šuppiluliuma I et ceci malgré des révoltes encouragées par d'autres puissances (le Mitanni puis l'Égypte), comme celles à laquelle doivent faire face Šuppiluliuma I entre la première et la deuxième des « guerres syriennes » et plus tard Muršili II. Le partage de la Syrie entre le Hatti et l'Égypte, qui garde une mainmise sur la partie méridionale, est « flottant » (un État comme l'Amurru doit changer deux fois de camp), indécis, et ne se stabilise qu'avec le traité de paix entre Hattušili III et Ramsès II.

¹⁹³ LIVERANI, Mario, "Shunashura, or : On Reciprocity", *Myth and politics in ancient Near Eastern historiography*, edited and introduced by Zainab Bahrani and Marc Van De Mieroop, Ithaca (NY), 2004, p.53-81.

Pendant toute la période, le Hatti conclut avec les États syriens des accords bilatéraux (la « troisième partie », en reprenant l'analyse ci-dessus de Liverani, est d'abord le Mitanni, puis l'Égypte) et il pratique une politique de division entre eux, encourageant voire suscitant les rivalités entre ces royaumes et en particulier leurs désaccords territoriaux.

Il définit leurs limites territoriales en stipulant qu'un mouvement au-delà de ces limites constitue une agression : officiellement, le pouvoir hittite protège ainsi chaque État de ses voisins, mais surtout il réduit le risque d'une coalition de ces États contre lui-même.



Zones d'influence en Syrie au début du XIII^e siècle (époque de Hattusili III et de Ramsès II)¹⁹⁴

En conclusion, chacune des régions frontières présente un problème spécifique pour les Hittites, ce qui les conduit à des solutions différenciées.

Dans tous les cas, soit un État est lié par un traité au royaume hittite, soit il est considéré comme un ennemi. Le traité (parfois un édit) détermine quel type de relation un État noue avec le Hatti. Il est aussi, si nécessaire, l'instrument de fixation des frontières, comme nous le verrons

2. L'Égypte et la Syrie : l'administration de provinces

Les liens, on le sait, sont anciens. En témoignent ceux établis très tôt par l'Égypte avec Byblos, ou encore les statues votives déposées par les pharaons au XVIII^e siècle dans les temples de villes comme Ugarit et Qatna.

¹⁹⁴ Source : http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Syrie_hittite.svg

Mais c'est sous la XVIII^e dynastie, et particulièrement pendant le règne de Thoutmosis III (milieu du XV^e siècle), que l'Égypte débute une politique d'expansion en Syrie (les textes égyptiens désignent celle-ci par le mot *Retenu*, rṯnw, et sa partie sud plus particulièrement par *Djahy*).

Le règne de Thoutmosis III est antérieur au champ de la présente étude, mais sa longueur et ses succès ont eu au Levant une influence trop importante sur la période ultérieure pour ne pas l'évoquer.

Les Annales de Thoutmosis III, gravées sur un mur du temple d'Amon à Karnak, rapportent les guerres du Levant, décrivant les 16 (ou 15) campagnes menées de l'an 22 à l'an 42 de son règne. Les deux plus importantes, en tout cas les mieux documentées, sont la première, pendant laquelle le pharaon prend Gaza puis Meggido après un long siège, et la huitième qui le voit aller au nord jusqu'à Karkemiš, sur l'Euphrate.

Thoutmosis III meurt vers 1425. Son successeur, Aménophis II (Amenhotep II), va intervenir trois fois dans la même région contre le Mitanni (sans véritable bataille), jusqu'à ce que, vers 1400, l'Égypte et le Mitanni mettent progressivement fin à leurs rivalités devant la renaissance de l'empire hittite.

Au XIV^e siècle, le règne d'Aménophis III (environ 1403-1364) est une période de paix. Le règne d'Aménophis IV (environ 1364-1347), qui lui succède, voit baisser l'influence égyptienne en Syrie, monter la puissance hittite et décliner celle du Mitanni. C'est l'époque documentée par les lettres d'El Amarna.

Il faut attendre le XIII^e siècle pour que la XIX^e dynastie égyptienne, avec Séthi I, puis Ramsès II, affronte militairement l'empire hittite pour le contrôle de la Syrie-Palestine. La célèbre bataille de Qadeš entre Muwatalli II et Ramsès II est indécise, et Ramsès II se retire. Une nouvelle menace, la montée d'un empire assyrien, incite Hattuşili III à conclure avec Ramsès II, vers 1270, un traité qui fixe le partage de leurs zones d'influence en Syrie.

Pour autant, le rayonnement culturel de l'Égypte ne cesse pas sur le nord de la Syrie et les relations commerciales restent vivaces, comme le montre l'exemple d'Ugarit.

*Les lettres d'El Amarna*¹⁹⁵

On dispose, au XIV^e siècle, du témoignage des lettres d'El Amarna.

Les tablettes trouvées à El Amarna sont en majorité des lettres (350 sur 382), qui datent pour certaines du règne d'Aménophis III et, pour la plupart, de celui d'Aménophis IV.

Moins de 50 de ces lettres sont « échangées » (on dispose en fait surtout de celles qui sont reçues) entre le roi d'Égypte et les rois « frères », c'est-à-dire d'États tels que la Babylonie, le Mitanni, l'empire hittite et à partir du XIV^e siècle l'Assyrie. Elles concernent principalement des alliances matrimoniales et des échanges de cadeaux.

L'Égypte n'est pas en contact territorial direct avec les États « frères » : elle ne l'est qu'indirectement, par l'intermédiaire des petits États dont l'allégeance est disputée, notamment ceux de Syrie et de Palestine. C'est sans doute pourquoi, dans la correspondance avec les rois « frères », on trouve surtout des mots évoquant la périphérie, comme *limītu* (du verbe *lawû*, entourer), qui désigne le périmètre, les environs, ou encore *qannu*, qui a le sens de région frontière et de frange.

Ainsi, on lit, dans la lettre EA 1 qu'Aménophis III écrit à Kadašman-Enlil I de Babylone : LUGAL *šá li-mi-ti-ka*, qu'on peut traduire par : « les rois tes voisins ». De même, dans EA 11, Burna-Buriaš II de Babylone écrit à Aménophis IV : LUGAL *šá li-mi-ti-ia ra-bu-ti*, « les rois puissants, mes voisins ».

Dans EA 9, Burna-Buriaš II, roi de Babylone, rappelle à Aménophis IV la fidélité à l'alliance égyptienne de son ancêtre Kurigalzu, qui avait refusé la proposition faite par les Cananéens de venir jusqu'à la frontière (*qannu*) pour leur permettre de se révolter contre le roi d'Égypte.

Plus de 300 lettres¹⁹⁶ proviennent des États de Syrie et Palestine, région en contact direct, et apportent un éclairage précieux sur leurs relations avec l'Égypte, montrant une asymétrie évidente entre leurs attentes respectives, à laquelle il faut ajouter les malentendus nés de la « barrière d'une langue (d'écriture) commune »¹⁹⁷.

¹⁹⁵ Voir : KNUDTZON Jørgen A., *Die El-Amarna-tafeln*, J. C. Hinrichs, Leipzig, 1908-1915.

Et : MORAN, William L., *The Amarna Letters*, The John Hopkins University Press, Baltimore, 1992.

¹⁹⁶ Voir l'édition électronique de ces lettres, *Amarna letters from Canaan. and vicinity*, faite par Shlomo IZRE'EL sur le site <http://www.tau.ac.il/humanities/semitic/amarna.html>, (Electronic Version of the Amarna Tablets). Elles composent la majorité des lettres EA 60 à EA 381, quelques tablettes de contenu varié formant le complément.

¹⁹⁷ "United States and Great Britain are two nations separated by a common language" (George Bernard SHAW).

Mario Liverani¹⁹⁸ illustre ce point de plusieurs exemples, comme l'emploi du verbe *balāṭu* (vivre). Le pharaon est responsable de la survie physique de ses sujets directs et doit leur fournir les vivres nécessaires à cet effet. Mais lorsque les rois étrangers apportent leur contribution au pharaon en échange du « souffle de vie », il ne s'agit en fait de la part du pharaon que d'accepter qu'ils continuent à gouverner leur pays - alors qu'ils pensent avoir acquis le droit de recevoir des vivres ...



Les trois provinces égyptiennes en Syrie au début du XIV^e siècle¹⁹⁹

Le pouvoir égyptien ne soucie pas de préciser les limites entre les petits États de cette région qu'il répartit et administre en trois provinces dont les sièges sont au début du XIV^e siècle, selon William Moran : Gaza, Kumidu et Şumur.

Dans chacune, un officiel égyptien, qui ne porte pas toujours un titre précis (on trouve *rābiṣu*, qu'on traduit généralement par « commissaire », ou commissaire du roi, *rābiṣ ṣarri*), veille aux intérêts égyptiens, à ce que le tribut soit versé, à ce que le domaine royal soit pourvu en main-d'œuvre et à ce que le logement et le ravitaillement des « archers » (armées égyptiennes) soit assuré. Il a autorité sur tous les fonctionnaires égyptiens de son territoire et sur les autorités locales, « maire » (*hazannu*), roi (*ṣarri*) ou prince (*wr* en égyptien) ou simplement homme (*awīlu*).

¹⁹⁸ LIVERANI Mario, "Political Lexicon and Political Ideology in the Amarna Letters", *Berytus Archeological Studies XXXI*, The American University of Beirut, Beirut, 1983, p.41-56.

¹⁹⁹ Source : http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Levant_Amarna.svg

Le commissaire de Gaza contrôle le pays de Canaan et la côte sud ; celui de Kumidu la province d'Apu (de Qadeš au nord jusqu'à Hazor, et au-delà de Damas à l'est) ; enfin celui de Şumur le pays d'Amurru, la côte de Byblos à Ugarit et la région est jusqu'à l'Oronte.

Ces trois régions, et surtout celles de Kumidu et de Şumur, forment au début du XIV^e siècle la limite avec le Mitanni, dont l'influence s'étend entre autres sur Alep, Alalah, Qadeš.

L'époque d'El Amarna va voir l'émergence d'un État d'Amurru, qui va jouer un rôle international et régional important. Le chapitre « Sur la frontière ... » le détaillera.

3. Les Hittites et la Syrie : des règles écrites de bonne conduite

Comme on l'a dit ci-dessus, l'empire hittite, qui n'a jamais eu de limites stables, attache un grand prix à définir les limites territoriales (d'un autre État avec lui-même ou entre des États tiers).

Les textes diplomatiques de la période l'illustrent. Ils prennent la forme d'une correspondance avec un État, d'un édit (comme l'édit de Muršili II confirmant des frontières antérieures à Niqmepa d'Ugarit) et surtout de traités bilatéraux²⁰⁰.

Les traités qui scellent ces limites, pour le présent et « à jamais », répartissent des villes, des salines ou des terres cultivées entre des États limitrophes.

Peu de traités fournissent des descriptions précises de frontière. Le cas se produit lorsqu'il y a dispute ou incertitude, par exemple : absence de frontières « naturelles » ; modification ou au contraire maintien du territoire de l'un des pays « signataires » du traité en question (ainsi, dans la « tablette de bronze »²⁰¹, le roi hittite Tudhaliya IV confirme au roi Kurunta du Tarḫuntašša les frontières que son père Ḫattušili III lui avait accordées).

²⁰⁰ En plus de *Hittite Diplomatic Texts* (HDT), voir la liste des traités dans l'annexe, p.299-301, de l'article : BECKMAN, Gary, "Hittite Treaties and the Development of the Cuneiform Treaty Tradition", in: *Die deuteronomistischen Geschichtswerke*, ed. Markus Witte, Konrad Schmid, Doris Prechel und Jan Christian Gertz, De Gruyter, Berlin, 2006, p.279-301.

Dans le même ouvrage, voir : d'ALFONSO, Lorenzo, „Die hethitische Vertrags-tradition in Syrien (14. -12. Jh v.Chr.)”, p.303-329.

Voir aussi : BECKMAN, Gary, "New joins to Hittite treaties", *ZA* 87, Berlin, 1997, p.96-100.

²⁰¹ Bo 86/299 (en hittite), et CTH 106, déjà cité dans le chapitre « Frontières économiques ».

Ils indiquent alors parfois une sorte de tracé passant par des villes frontières, des postes militaires, des montagnes, un fleuve²⁰², comme dans le cas du traité entre Šuppiluliuma I et son fils Šarri-Kušuh, qu'il a installé comme vice-roi à Karkemiš (CTH 50).

Plus intéressante peut-être que cette délimitation des frontières (au sens géopolitique du terme) est la répartition des droits et des obligations entre les deux parties, en particulier lorsque l'une est l'empire hittite, à propos du tribut à verser, de l'appui aux campagnes militaires ou du sort réservé aux fugitifs²⁰³. Il s'agit d'une autre délimitation, qui se superpose à la précédente, celle des compétences civiles (juridiques, économiques), telle qu'elle a été esquissée dans le chapitre « Frontières institutionnelles », ainsi que militaires.

Il est important d'examiner, à partir du XIV^e siècle, quelles conséquences (directes ou indirectes) ont ces textes sur les États syriens.

Le tableau de la page suivante fournit une concordance de leurs références.

²⁰² Un traité plus ancien, déjà cité, entre Tudhaliya II et Sunašura du Kizzuwatna envisage le cas où il n'y a pas de repère bien défini entre deux pays. On mesure alors la distance entre deux villes de l'un et l'autre pays, et on divise la zone intermédiaire en deux [CTH 41, I (akkadien) et II (hittite)]. Voir, dans la liste des sigles, KBo : *Keilschrifttexte aus Boğazköy*, et KUB : *Keilschriftturkunden aus Boğazköy*.

²⁰³ Voir par exemple le traité entre Muršili II et Tuppi Tešub d'Amurru, version akkadienne et hittite (CTH 62, I et II). Traduction de René LEBRUN dans *Traités et serments dans le Proche-Orient ancien*, Paris, Editions du Cerf, 1982.

Concordance des textes diplomatiques hittites cités

Entre ... et, ou : De ... à ...	CTH	HDT	Référence	Publiée dans	TAU	Remarque
Šuppiluliuma I du Ḫatti à Niqmaddu II d'Ugarit	45	n° 19, p.119-120	RS 17.132	PRU IV, p.35s	p.69	Lettre avant le succès hittite (clause sur les fugitifs)
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Niqmaddu II d'Ugarit	46	n° 4, p.30-32	RS 17.340	PRU IV, p.48s	p.71	Traité (frontières d'Ugarit)
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Niqmaddu II d'Ugarit	46	n° 4, p.30-32	RS 17.369	PRU IV, p.52s	p.73	Traité (clause sur les fugitifs)
Edit de Šuppiluliuma I du Ḫatti	47	n° 28A, p.151-153	RS 17.227	PRU IV, p.40s	p.74	Sur le tribut d'Ugarit
D'un roi du Ḫatti à un roi d'Ugarit	48	n° 28B, p.153-154	RS 11.732	PRU IV, p.47s	p.75	Inventaire du tribut d'Ugarit
Muršili II du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	66	n° 9, p. 59-64	RS 17.338, RS 21.53	PRU IV, p.85s PRU VI, p.127	p.78	Traité. Long développement sur les fugitifs
Muršili II du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	64	n° 31A, p.159-160	RS 17.62 +17.237	PRU IV, p.63s	p.134	Villes octroyées à Ugarit après la défaite du Mukiš
Muršili II du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	65		RS 17.335+ 379	PRU IV, p.71s	p.137	Edit réglant la sécession du Siyannu
Muršili II du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	65	n° 31B, p.160-162	RS 17.382+ 380	PRU IV, p.80s	p.135	Edit réduisant le tribut d'Ugarit après la sécession du Siyannu
[...] du Ḫatti	65		RS 17.368	PRU IV, p.76s	p.139	Exécution des décisions sur les frontières d'Ugarit
Ḫattušili III du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	93	n° 32, p.162-163	RS 17.130	PRU IV, p.103s	p.154	Edit sur les marchands d'Ura à Ugarit
Ḫattušili III du Ḫatti	94	n° 33, p.163	RS 17.238	PRU IV, p.107s	p.85	Edit concernant les Habiru du Soleil
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Aziru d'Amurru	49	n° 5, p.32-37		KUB III.7+ III.12		Traité (akkadien)
Muršili II du Ḫatti et Tuppi-Tešub d'Amurru	62	n° 8, p.54-59				Traité
Muršili II du Ḫatti	63	n° 30, p.157-158				Règlement d'un litige sur les captifs d'Amurru
Ḫattušili III du Ḫatti et Bentešina d'Amurru	92	n° 16, p.95-98				Traité
Tudhaliya IV du Ḫatti et Šaušgamuwa d'Amurru	105	n° 17, p.98-102				Traité
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Šattiwaza du Mitanni	51, 52	n° 6A, p.38-44 n° 6B, p.44-50				Traité (dont frontières du Ḫatti)
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Tette du Nuḫašše	53	n° 7, p.50-54				Traité
Muwatalli II du Ḫatti et Talmi-Šarruma d'Alep	75	n° 14, p.88-90				Traité antérieur entre Muršili II et Talmi-Šarruma perdu
Ḫattušili III du Ḫatti et Ulmi Tešub du Tarḫuntašša	106	n° 18B, p.104-108				Longue description des frontières
Tudhaliya IV du Ḫatti et Kurunta du Tarḫuntašša	106	n° 18C, p.108-118	Bo 86/299			Longue description des frontières
Ḫattušili III du Ḫatti et Ramsès II d'Égypte	91	n° 15, p.90-95				Traité. Il y aurait eu un traité antérieur (cf. CTH 134).

CTH = Catalogue des textes hittites (E. Laroche). HDT = Hittite Diplomatic Texts (G. Beckman). TAU = Textes akkadiens d'Ugarit (S. Lackenbacher)

Fixation par le pouvoir hittite de la frontière des États dirigés par la famille royale

Lorsque le « grand roi » hittite installe dans d'autres villes des membres de la famille royale (comme Šuppiluliuma I le fait avec ses fils à Alep et Karkemiš) ou des parents proches (comme Ḫattušili III avec Ulmi Tešub à Tarḫuntašša), et qu'il leur délègue une partie des prérogatives du pouvoir central, il précise les limites territoriales de leur compétence.

Particulièrement important pour la Syrie du nord, le traité entre Šuppiluliuma I et son fils Šarri-Kušuh de Karkemiš²⁰⁴ accompagne la réorganisation politique de la Syrie après la destruction du Mitanni en tant que puissance indépendante : Šuppiluliuma installe deux de ses fils comme vice-rois à Alep et à Karkemiš respectivement. Le traité définit les limites territoriales occidentales du royaume de Karkemiš dans une longue liste de montagnes, de villes, de fleuves dont peu de noms sont préservés, le texte étant très abîmé (mais on reconnaît celui du Mukiš).

Comme dans le cas précédent, le traité entre Ḫattušili III et Ulmi Tešub de Tarḫuntašša²⁰⁵ (fils de Muwatalli II et frère du roi évincé par Ḫattušili III) permet au « grand roi » hittite à la fois d'affirmer la primauté d'Ḫattuša et de définir les limites territoriales du royaume qu'il confie à Ulmi Tešub. Comme le Tarḫuntašša, qui se trouve entre la Cappadoce et le Kizzuwatna (Cilicie), a des frontières communes avec différents pays, le traité définit avec précision les zones frontières, les villes, les postes militaires qu'elles comportent et stipulent, par exemple, à quel pays appartiennent les postes militaires.

Le traité entre Tudhaliya IV et Kurunta de Tarḫuntašša²⁰⁶ (la « tablette de bronze ») est conclu entre le successeur de Ḫattušili III et Kurunta, identifié comme le même Ulmi Tešub. Tudhaliya IV se réfère explicitement aux dispositions prises antérieurement par son père :

¹⁶Die Regelung, die mein Vater für ihn traf und wie er ihm die Grenzen festlegte, ¹⁷(darüber) hat mein Vater ihm ein schriftliches Vertragswerk ausgefertigt, uns das hat Kurunta (in Händen). ¹⁸Die Grenzen

²⁰⁴ CTH 50 ; KUB XIX.(en hittite). Voir aussi : SINGER, Itamar, "The Treaties between Karkemiš and Hatti", *Akten des IV Internationalen Kongress für Hethitologie, Würzburg, 4-8 Oktober 1999*, W. Gernot ed., *StBoT* 45, 2001, p.696-710. On sait que le nom de Šarri Kušuh était au préalable Piyaššili.

²⁰⁵ CTH 106 ; HDT 18B, p.104-108 ; KBo IV.10 et KUB XL.69 (en hittite).

²⁰⁶ Bo 86/299 (en hittite). CTH 106 ; HDT 18C, p.108-118. Le prologue est commenté dans : ALTMAN, Amnon, *The historic Prologue of the Vassal Treaties*, Bar Ilan University Press, Jerusalem, 2004. Pour sa traduction en français par René Lebrun, voir le livre déjà cité : BRIEND, Jacques ; LEBRUN, René ; PUECH, Emile, *Traités et serments dans le Proche-Orient ancien*, 1992. Cf. [vol2:78](#).

aber (sind) ihm folgender maßen festgelegt: Vom Lande Pitašša aus (sind) dir ¹⁹der Berg Ḫauwa, die kantanna von Zarnija und der Ort Šanantarwa die Grenze. [traduction de Heinrich Otten]

¹⁶⁻¹⁹Quant à l'accord que mon père fit avec lui et la manière dont il fixa ses frontières, mon père (en) fit pour lui des tablettes de traité et Kurunta les possède. Quant à ses frontières, elles ont été fixées ainsi : *du côté du territoire de Pitašša, la montagne Ḫauwa, le kantanna de Zarniya et de Šanantarwa forment la frontière.* »²⁰⁷ [traduction de René Lebrun]

Fixation par le pouvoir hittite des frontières des États syriens

La première guerre syrienne de Šuppiluliuma I met sous protectorat hittite les principaux États de Syrie du nord, Alep, Mukiš (Alalah), Aštata (Emar), Niya, Ugarit, Qadeš/Kinza, Qatna, Nuḫašše (fédération d'États plutôt qu'État). Des traités sont conclus avec les souverains de ces États, ce qui n'empêche pas plusieurs révoltes d'émailler les années ultérieures. La fixation des frontières est parfois explicite ; elle est en tout cas sous-jacente aux nombreuses clauses sur les réfugiés.

Les États syriens se coalisent pour une première révolte, à l'exception du roi du Nuḫašše, Šarrupša, qui entend rester fidèle à l'alliance hittite, et du roi d'Ugarit, à qui Šuppiluliuma I fait des promesses (voir plus loin RS 17.132). Amurru a, lui, déjà opéré son rapprochement avec les Hittites. La répression hittite s'abat sur les royaumes coalisés, dont certains sont par la suite directement administrés par les Hittites comme Alep ou encore le Mukiš : les textes ne parlent plus de roi, mais de « gens » du Mukiš, et plusieurs villes de ce pays sont données à Ugarit en récompense (voir ci-après le paragraphe consacré à la fixation des frontières d'Ugarit par le pouvoir hittite).

Au Nuḫašše, Tette succède à son père Šarrupša et c'est sans doute à ce moment-là qu'est conclu le traité entre Šuppiluliuma I et Tette²⁰⁸, qui fixe des frontières et le statut des réfugiés. C'est cependant sous Tette que le Nuḫašše se joint, avec Qadeš (en particulier), à une nouvelle révolte contre le pouvoir hittite. Celle-ci va mener à la deuxième guerre syrienne de Šuppiluliuma I. Après leur défaite, Tette et le roi Aitakama de Qadeš sont reconfirmés par le pouvoir hittite. Mais, sous Muršilli II, le Nuḫašše et Qadeš se révoltent à nouveau. Cette fois, leur défaite et la réorganisation de la Syrie du nord qui s'en suit font disparaître le Nuḫašše en tant qu'entité indépendante.

²⁰⁷ NB : La partie en italiques ne figure pas dans la traduction de René Lebrun.

²⁰⁸ CTH 53 ; KBo I.4, KUB III.2 (en akkadien). HDT n°7, p.50-54 ; Weidner, PDK n°3, p.58-70.

Pour détacher l'Amurru et Ugarit du Mitanni et de l'Égypte, et pour s'assurer de leur fidélité, plusieurs traités furent scellés par Šuppiluliuma I et ses successeurs, dans lesquels les clauses concernant les frontières et surtout les réfugiés sont détaillées.

Dans le cas d'Amurru, qui occupe une position stratégique pour les Hittites, on dira simplement ici que les rois hittites successifs ont attaché beaucoup de prix à leurs relations avec les rois d'Amurru, montrant même de la mansuétude à leur égard lorsque leur position était intenable (voir le chapitre « Sur la frontière ... »). On a vu qu'on dispose de quatre traités entre Amurru et l'empire hittite : un traité entre Šuppiluliuma I et Aziru d'Amurru ; un traité entre Muršili II et Tuppi-Tešub d'Amurru²⁰⁹ qui le confirme et détaille particulièrement les clauses concernant les réfugiés ; un traité entre Ḫattušili III et Bentešina d'Amurru (CTH 92), après la défection de ce dernier en faveur de l'Égypte de Ramsès II puis son allégeance à nouveau au pouvoir hittite, traité qui réinstalle Bentešina sur le trône d'Amurru ; et enfin un traité entre Tudhaliya IV et Šaušgamuwa d'Amurru (CTH 105).

En particulier, fixation par le pouvoir hittite des frontières d'Ugarit

Une place particulière est faite ici à Ugarit, en particulier à cause de l'abondance de textes qui nous sont parvenus, et pour une autre raison, celle de son importance dans l'économie des échanges de la région qui lui permet de garder une relative autonomie par rapport aux grandes puissances. L'Égypte n'avait pas l'habitude de s'immiscer fortement dans les affaires intérieures des pays de sa sphère d'influence, mais ce n'était pas forcément le cas du Ḫatti. Or, en ce qui concerne Ugarit, le Ḫatti ne semble pas avoir agi différemment de l'Égypte.

On l'a dit à plusieurs reprises : Ugarit, faible politiquement, a joué des allégeances vis-à-vis des grandes puissances avant d'entrer « définitivement » dans la sphère d'influence hittite et de manifester sa fidélité à l'occasion des révoltes d'autres États syriens ou, plus tard, de la bataille de Qadeš, où il combat du côté hittite (cette fidélité s'amointrit toutefois avec la montée des troubles agitant l'empire hittite à partir de la fin du XIII^e siècle et de la famine y régnant). Mais le royaume a conservé dans le même temps des liens vivaces avec l'Égypte²¹⁰.

²⁰⁹ CTH 62. Version akkadienne : KUB III.4. Version hittite, beaucoup plus complète : KBo V.9. Les deux versions ont été traduites en français par René LEBRUN dans *Traités et serments dans le Proche-Orient ancien*, déjà cité.

²¹⁰ Le port a d'ailleurs permis le ravitaillement du Ḫatti grâce au blé en provenance de l'Égypte.

Šuppiluliuma I écrit à Niqmaddu II pour lui dire que s'il refuse de se joindre aux États syriens coalisés, Mukiš (Alalah) et Nuḥašše, il en sera récompensé et Šuppiluliuma I lui promet assistance en cas de besoin. RS 17.132²¹¹ ajoute :

⁴³[...] ù pí-qa-at / ⁴⁴URU.DIL.DIL ša li-me-ti-ka it-ti-ka mim-ma / ⁴⁵i-na-kir-ru ù at-ta it-ti-šu-nu / ⁴⁶lu-u mi-it-ḥu-ša-ta ù ta-la-'e-šu-nu / ⁴⁷EGIR-ki UD-me ma-am-ma iš-tu ŠU-ti-ka / ⁴⁸lu-ú ek-kim-šu-nu [...]

⁴³⁻⁴⁵Et si, d'aventure, des villes de tes confins (NB : qui t'entourent. *līmītu* vient de *lawû*, entourer) te deviennent hostiles en quoi que ce soit, et toi, en les combattant, tu l'emportes sur elles, à l'avenir personne ne les enlèvera de ta main.

[NB: Il s'agit de villes extérieures au royaume d'Ugarit dont Šuppiluliuma I dit à Niqmaddu II que personne ne pourra les lui réclamer s'il les prend].

Les frontières d'Ugarit avec le Mukiš et le Nuḥašše

Après l'écrasement de la révolte de la coalition, un accord général entre Šuppiluliuma I et Niqmaddu II définit la limite entre le royaume d'Ugarit et ceux du Mukiš et du Nuḥašše, qui payent le prix de leur rébellion. Ugarit se voit reconnaître des villes qui ont été enlevées par les rois du Mukiš, du Nuḥašše et de Niya « iš-tu ŠÀ-bi KUR URU u-ga-ri-it » (au pays d'Ugarit).

Le texte RS 17.340²¹² précise :

⁹[ZAG].MEŠ URU.DIL.DIL.HI.A HUR.SAG.MEŠ an-nu-ti a-na ṁni-iq-ma-an-di / ¹⁰[LUGA]L KUR u-ga-ri-it ik-nu-uk-šu-nu-ti ù a-na DUMU.MEŠ-šu / ¹¹ù DUMU DUMU.MEŠ-šu a-di da-ri-iš

⁹⁻¹¹Ces [frontières], villes et montagnes, il les a attribuées par (document) scellé à Niqmaddu, roi d'Ugarit, ainsi qu'à ses fils et aux fils de ses fils, à jamais !

[L'idéogramme ZAG a été traduit parfois par « zone frontière » (Jean Nougayrol) ou simplement « frontière » (Sylvie Lackenbacher, comme ci-dessus). Il faut comprendre, me semble-t-il, que les villes et les montagnes sont les éléments constitutifs, en quelque sorte des marqueurs, des frontières fixées par le document porteur du sceau royal et non que le roi hittite attribue au roi d'Ugarit des frontières (ou zones frontières), des villes et des montagnes].

Lorsque, à son avènement, le roi hittite Muršili II doit conforter son contrôle sur la Syrie et s'assurer à cet effet de la fidélité du roi d'Ugarit, Niqmepa (vers 1330-1260), il confirme par

²¹¹ CTH 45 ; HDT n°19 ; PRU IV, p.35 ; TAU, p.69. Cf. [vol2:78](#).

²¹² CTH 46 ; HDT n°4 ; PRU IV, p.48 , TAU, p.71. Cf. [vol2:79](#).

un édit (RS 17.062+17.237²¹³) l'accord passé entre Šuppiluliuma I et Niqmaddu II sur les frontières d'Ugarit et du Mukiš, en particulier l'attribution de villes :

³[...] URU.DIL.DIL HI.A ša ZAG.MEŠ ša KUR mu-kíš / ⁴[...] šu-up-pí-lu-li-ma a-na
(^m) níq-ma-an-di / ⁵[LUG]AL KUR u-ga-ri-it i-na ŠÀ-bi tup-pí ša ri-kil-ti / ⁶ik-nu-uk-šu-nu-ti

³⁻⁶En ce qui concerne] les villes des frontières du Mukiš [que] Šuppiluliuma avaient attribuées à Niqmaddu dans une tablette de traité scellée ...

Puis il détaille les villes et les territoires en question (lignes 19 à 43). Ainsi :

¹⁹⁻²⁰[la ville de] Bītu-huliwe avec son ter[roir de montagne, avec son terro]ir du mont NAMzihe, jusqu'à la limite (*a-di mi-ša-ri*).

Et il confirme leur attribution à Ugarit :

⁴⁴⁻⁴⁶[Ainsi qu'antérieurement] Šuppiluliuma avait attribué ces frontières, avec leurs terres et terroir [montagneux et] leurs [villes] à Niqmaddu [roi d'Ugarit, voici que maintenant] Muršili, grand roi, les a attribuées [à Niqmepa], roi de l'Ugarit,...

[NB : l'expression employée est ZAG.MEŠ-šu qa-du A.ŠÀ-lí .HI.A A.GÀR-šu-nu ... it-ta-din-šu-nu-ti ; c'est ici le verbe *nadānu*, donner, qui est utilisé et non *kanāku*, sceller, bien que la tablette porte le sceau de Muršili II].

Muršili II passe aussi un traité avec Niqmepa²¹⁴ :

¹³⁻²¹Sois ami avec mon ami, sois ennemi avec mon ennemi ! Si le roi du Ḫatti (va) en Ḫanigalbat ou en Égypte, ou en Babylonie, ou en Alti (=Alše), quelque pays ennemi qui est voisin de la frontière de ton pays et est l'ennemi du roi du Ḫatti, ou quelque pays qui [est voisin de la frontière de ton pays] et est l'ami du roi du Ḫatti - M[ukiš ?], Alep., N[uhaš]še - mais fait volte-face et devient l'ennemi du roi [du Ḫatti] [...], si tu ne combats pas avec cœur, Niqmepa, tu transgresseras le serment.

Ce traité est moins favorable que celui entre leurs deux pères sur plusieurs points, en particulier en ce qui concerne l'extradition des fugitifs, puisque le traité entre Šuppiluliuma I et Niqmaddu II permettait à ce dernier d'en conserver certains, alors que Niqmepa est tenu de renvoyer au Ḫatti les personnes déplacées ou déportées au Ḫatti, et même les « fils d'Ugarit » résidant au Ḫatti qui se seraient réfugiés en Ugarit, alors que le Ḫatti n'est pas tenu de renvoyer à Ugarit un fugitif venu d'Ugarit.

²¹³ CTH 64 ; HDT n° 31A ; PRU IV, p.63 et TAU p.134. Cf. [vol2:79](#).

De façon intéressante, la revendication à l'origine de cet édit vient des « fils du Mukiš », ce qui montre qu'il n'y a plus de gouvernement autonome de ce pays.

²¹⁴ CTH 66 ; HDT n° 9. Dont on a plusieurs versions, par exemple : RS 17.338 dans PRU IV, p. 85, et RS 21.53, dans PRU VI, 178, p.127. Voir TAU, p. 78. Cf. [vol2:80](#).

Le royaume d'Ugarit et le Siyannu

La politique hittite en Syrie, pour écarter toute tentation de coalition entre les États syriens, encourage leurs désaccords et même suscite des revendications comme celle du Siyannu, dont le roi Abdi-Anati demande à Muršili II de ne plus dépendre du roi Niqmepa d'Ugarit et d'être rattaché directement au roi hittite de Karkemiš. Ušnatu, qui est liée au Siyannu, semble être traitée de la même façon.

Décrit souvent comme une mesure de rétorsion du roi hittite, face à la tiédeur du soutien de Niqmepa lors de la nouvelle révolte en Syrie du nord, cet épisode a reçu une autre interprétation de la part d'Itamar Singer²¹⁵ : le Siyannu aurait été annexé par Ugarit à la suite de l'accord entre Aziru d'Amurru et Niqmaddu II d'Ugarit (RS 19.68), et les Hittites n'étaient pas tenus par ce traité. Ils auraient vu là l'occasion d'un État-tampon entre Amurru et Ugarit.

Muršili II accepte la sécession du Siyannu et attribue au roi de Karkemiš l'autorité sur des territoires qui relevaient jusque là de celle de Niqmepa. Il la règle par un édit (RS 17.335+379²¹⁶) dans lequel, cependant, il confirme l'appartenance à Ugarit de villes revendiquées par le roi du Siyannu (en particulier le port d'Atallig) et répartit avec une grande précision, fait significatif de leur importance, les salines entre les deux pays.

³ul-tu la-be-er-ti LUGAL KUR URU ú-ga-ri-it / ⁴ù LUGAL KUR sí-ia-an-ni 1-en-nu-tu₄ šu-nu / ⁵ki-i-me MU.KAM.HI.A [i-t]e-et-ú à ⁶m̄R a-na-ti / ⁶LUGAL KUR sí-ia-an-ni e[l-la-a]n ⁷m̄n̄iq-me-pa LUGAL KUR ú-ga-ri-it / ⁷ir-ti-iq pa-ni-šu a-na LUGAL KUR gar-ga-mis iš-ku-un / ⁸da-gi₅-il pa-ni-šu šu-ú

³⁻⁸Depuis longtemps, le roi d'Ugarit et le roi du Siyannu ne faisaient qu'un. Comme les années avaient passé et qu'Abdi-Anati s'était éloigné de Niqmepa, roi d'Ugarit, il s'est tourné vers le roi de Karkemiš. Il est maintenant sous son autorité.

⁵⁷⁻⁶³Pour l'affaire du sel, le roi d'Ugarit et le roi du Siyannu ont dit : "La saline fait trois arpents de terre". J'ai attribué 1 arpent de saline à Niqmepa, roi d'Ugarit ; j'ai attribué 1 arpent de saline à Abdi-Anati, roi du Siyannu ; et, pour le troisième arpent de terre, j'en ai attribué 2/3 au roi d'Ugarit et 1/3 au roi du Siyannu.

D'autres textes concernent le partage entre les royaumes d'Ugarit et du Siyannu de villes, et surtout de salines (celles d'Atallig), après la sécession. Ainsi, dans le texte en cours d'édition RS 94.5025, le roi hittite confirme à Ugarit une liste de villes dont la possession est contestée par le Siyannu (dont les salines d'Atallig).

²¹⁵ SINGER, Itamar, "A political history of Ugarit", in: *Handbook of Ugaritic Studies*, ed. by W.G.E. Watson & N. Wyatt, Leiden, Brill, 1999, p.603-733. Réédition : "A Political History of Ugarit", in: *The Calm before the Storm, Selected writings of Itamar Singer on the End of the Late Bronze Age in Anatolia and in the Levant*, SBL, Atlanta, 2011, p.19-146.

²¹⁶ CTH 65 ; PRU IV, p.71 ; TAU, p.137. Cf. [vol2:80](#).

À la suite de la sécession du Siyannu, le roi Niqmepa demande à Muršili II la réduction du très lourd tribut qu'Ugarit devait verser au Ḫatti, en plaidant que le royaume a perdu un tiers de son territoire.

Muršili II accepte cette demande faite par le roi Niqmepa de réduire le montant du tribut d'Ugarit, dans l'édit RS 17.382+380²¹⁷.

⁴⁻²⁰Siyannu, avec les villes de ses environs et Ušnatu, avec les villes de ses environs, avec leurs (zones) frontières et avec leurs montagnes, il les a attribuées par tablette scellée au roi de Karkemiš).

²¹[ù] i-na U₄-me-šu ^mníq-me-pa LUGAL KUR URU ú-ga-ri-it a-na ^mmu-ur-ši-li / ²²[LUGAL GAL] im-ta-ḫar ma-a LUGAL GAL KUR-ta an-ni-[ta] 2 šu / ²³[me?] ma-a KÙ.GI.MEŠ-šu-nu ma-a[n-d]a--[at-t]ù šul-ma-na-tu₄-MEŠ / ²⁴[] ša KUR ḫa-at-ti [a-na UGU-ḫi] KUR-ti ka-bi-it-mì ²¹⁻²⁴[Mais alors Niqmepa, le roi d'Ugarit, s'est adressé ainsi à Muršili [le grand roi] : « L'or du tribut et des cadeaux du Ḫatti pèse lourdement sur ce pays ».

[NB : *ša li-me-ti-ša* pourrait être traduit par « limitrophes » ou par « de son pourtour », expressions qui, étant plus ambiguës, reflètent sans doute bien la situation créée par la puissance hittite].

Cette sécession du Siyannu, mal acceptée par Ugarit, fut à l'origine de nombreux conflits frontaliers, portés devant le « grand roi » hittite ou le roi de Karkemiš, et d'édits pour les régler, non seulement de Muršili II (plusieurs édits) mais encore de Tudhaliya IV (contemporain d'Ammistamru II d'Ugarit).

Le texte RS 17.368²¹⁸, qui concerne l'exécution de l'édit de Muršili II réglant la sécession du Siyannu, est particulièrement intéressant car il a permis à Wilfred van Soldt²¹⁹, comme nous l'avons vu dans le chapitre « Frontière : les mots », en le rapprochant d'un texte en ougaritique (RS 17.364, [vol2:82](#)), de proposer pour le mot ougaritique *ḫs* la signification « (borne) frontière ».

⁵ù DI.MEŠ-ti an-na-ti ^Lú-ri-ia-an-nu ug-te-me-e[r] / ⁶ù ZAG.MEŠ i-na be-ri LUGAL KUR URU u-ga-ri-it / ⁷ù i-na be-ri LUGAL KUR URU sí-ia-an-ni is-sí-iq-qá-an²²⁰ ZĀ.MEŠ / ⁸i-na ZAG.MEŠ i-na be-ri-šu-nu il-ta-ka-an

⁵⁻⁸L'*uriyannu* a exécuté pleinement ces décisions. Il a réparti les (zones) frontières entre le roi de l'Ugarit et le roi de Siyannu. Sur leur frontière commune, il a placé des pierres (bornes).

²¹⁷ CTH 65 ; HDT n° 31B ; PRU IV, p. 80 et TAU, p. 135. Cf. [vol2:81](#).

²¹⁸ PRU IV, p. 76 et TAU, p. 139. Cf. [vol2:82](#).

²¹⁹ van Soldt, Wilfred H., "Labels from Ugarit", *UF* 21, 1989, Darmstadt, Neukirchener Verlag, 1990, en particulier p. 384-385.

²²⁰ NB : W.H. Van Soldt considère que *issiqan* serait fautif, à lire *issaniq*, du verbe *sanāqu*, contrôler.

Dans la lettre RS 17.292²²¹, le roi de Karkemiš écrit à Ibiranu, roi d'Ugarit, que les frontières définies par Arma-Ziti doivent entrer en vigueur et que deux personnes envoyées à cet effet vont les fixer (*šakānu*) sur le terrain.

⁶⁻²¹Quant à tes frontières [ZAG.MEŠ-ka], au sujet desquelles tu m'as écrit, les frontières qu'Arma-Ziti t'a fixées, qu'elles restent à leur place, que personne ne les change. Voici que je t'envoie Ebina'e et Kurkalli, pour qu'ils te fixent ces frontières.

Et, dans la lettre RS 15.77²²², c'est Alihešni, DUMU LUGAL hittite, qui écrit au roi d'Ugarit (sans doute encore Ibiranu) pour dire la même chose :

⁷⁻²³En ce qui concerne tes frontières, ce pour quoi tu m'as écrit, à présent on t'a écrit du Palais : « toutes les frontières qu'Arma-Ziti t'a fixées, qu'elles restent à leur place, que personne ne les change ». À présent Ebina'e va chez toi avec Kurkalli pour qu'ils t'établissent tes frontières.

Rappelons enfin la tablette RS 17.403 ([vol2:84](#)) trouvée à Ugarit, dont la première ligne est : NÍG.BA-ta ša qa-an-ni, c'est-à-dire *qišta ša qanni* (NÍG.BA étant à lire *qištu*, cadeau), qui concerne la donation à Ugarit d'un territoire frontalier, désigné par le mot *qannu*. Florence Malbran-Labat²²³, suivie par Itamar Singer, estime qu'il pourrait s'agir de la ratification tardive d'un décret (*dīnu*) de Muršili II répartissant les zones frontières entre le roi d'Ugarit et un autre roi, qui est peut-être celui du Siyannu.

On peut rapprocher des textes précédents la lettre dans laquelle le roi de Karkemiš rappelle au roi d'Ugarit qu'il doit respecter les frontières de l'Ušnatu et lui reproche son attitude (RS 20.174 A²²⁴, [vol2:84](#)) :

⁶e-nu-ma LUGAL KUR uš-na-t [i] / ⁷im-tá-ah-ra-ni / ⁸ma-a LUGAL KUR ú-ga-ri-it / ⁹[Z]AG.MEŠ-ia il-te-qì-mi / ¹⁰[ù ?] URU 1.en il-te-qì-[mi ?] / ¹¹[ki-i-ki-]i a-kán-na te-te-p[u-uš] / ¹²[rak-sa-ku a-di]-ni / ¹³[ù i-na-an-n]a za-ku-ú / ¹⁴[] i-na ZAG.MEŠ-ni-[šu] / ¹⁵]a-a te-qè-re-e[b]

⁶⁻⁷Voici que le roi de l'Ušnatu est venu me dire : ⁸⁻¹⁰« Le roi de l'Ugarit a pris des zones frontières (qui sont) à moi. Il a même pris une ville ». ¹¹⁻¹³Comment as-tu pu agir ainsi ? Il t'était lié jusqu'à présent, mais maintenant, il est libre. ¹⁴⁻¹⁵[...] de ses zones frontières, n'approche plus.

²²¹ CTH 112, PRU IV, 188 et TAU, p. 141. Cf. [vol2:82](#).

²²² CTH 112. PRU III, p.6 et TAU, p. 142. Cf. [vol2:83](#).

²²³ Voir MALBRAN-LABAT, Florence, « Epigraphie akkadienne, Rétrospective et perspectives », dans : *Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C.*, RSO XI, ERC, Paris, 1995, p.33-40. Et aussi : SINGER, Itamar, "A political History of Ugarit", in: *Handbook of Ugaritic Studies* (ed. by Wilfred Watson & Nicholas Wyatt), Brill, Leiden, 1999, note 11, p.640.

²²⁴ Ugaritica V, n°25, p. 90 ; TAU, p. 142. Sylvie Lackenbacher (note 440, p.142) estime qu'il s'agit du Siyannu-Ušnatu, l'Ušnatu étant toujours cité dans les édits sur la sécession du Siyannu. Le roi d'Ugarit serait Ammistamru II ou Ibiranu (1230-1210), selon M. YAMADA, *UF* 24 (1992), p.444.

Signe que le Mukiš n'est plus autonome à cette époque, un DUMU LUGAL, Šukur-Tešub, écrit au roi Ammistamru II d'Ugarit qu'il est désormais en poste à Alalaḥ, donc son « voisin », et lui demande de bien se comporter à son égard, ajoutant qu'il en fera de même (RS 20.03²²⁵) :

¹um-ma ²mšu-kúr ³IM-ub DUMU LUGAL / ⁴a-na ⁵mam-mis-tam-ri / ⁶LUGAL URU ú-ga-ri-it qí-bi-ma / ⁷lu-ú šul-mu a-na UGU-ḥi-ka / ⁸a-nu-um-ma iš-tu ma-ḥar ⁹UTU-ši / ¹⁰at-ta-al-ka ù i-na URU a-la-la-ḥi / ¹¹aš-ba-ku ù at-ta EN tá-ḥu-mi-ia / ¹²ù it-ti-ia lu-ú ṭa-bá-ta / ¹³ù a-na-ku a-na UGU-ḥi-ka DÙG.GA-ku

¹⁻⁴Ainsi parle Šukur-Tešub, fils de roi. À Ammistamru, roi d'Ugarit, dis ceci : « Que tout aille bien pour toi ». ⁵⁻⁹Voici que je suis parti d'auprès du Soleil et je suis en poste à Alalaḥ. Tu es (donc) mon voisin. Comporte-toi "bien" à mon égard et je me comporterai bien avec toi ».

[NB : « bien » renvoie à ce qui est « *arā* », mot hittite, c'est-à-dire à « ce qui convient », aux lois non écrites en quelque sorte].

Remarque sur les mots et l'écriture de la frontière à Ugarit

L'emploi de l'idéogramme sumérien ZAG est général à Ugarit dans les textes officiels, avec le sens de frontière définie dans les traités ou édits conclus avec le pouvoir hittite (qu'elle le soit par des villes et des montagnes, ou bien par des pierres) ou de région frontière, alors que l'emploi de *pātu* était général à l'époque de Mari. On rencontre cependant aussi les mots akkadiens *mišru* (limite, dans *adi mi-ša-ri*, RS 17.062+17.237), *qannu* (frange de territoire, dans RS 17.403), *limītu* (pourtour, dans RS 17.380+382), *tahūmu* (voisinage, dans RS 20.03).

4. Des frontières définies bilatéralement par les États syriens ?

Les accords qui auraient pu être passés directement entre États syriens du nord nous sont moins bien connus jusqu'ici, mais les souverains de ces royaumes, dont les capitales étaient des villes commerçant activement entre elles et avec l'extérieur, avaient des relations bilatérales régulières et fréquentes, renforcées par des liens familiaux²²⁶.

Les échanges dont nous disposons portent sur des problèmes économiques (le plus souvent) et religieux, sur la restitution de personnes et rarement sur des problèmes de frontières politiques.

²²⁵ Ugaritica V, n°26, p.91. TAU, p.95. Cf. [vol2:85](#).

²²⁶ Les mariages ne se terminaient pas tous comme celui d'Ammistamru II avec une princesse d'Amurru, fille de la "Grande Dame", dont le divorce mobilisera non seulement les deux cours mais le pouvoir hittite.

Le seul texte connu sur ce dernier point est le traité conclu entre Niqmaddu II d'Ugarit et Aziru d'Amurru²²⁷. Il est probablement antérieur à la lettre de Šuppiluliuma I à Niqmaddu II lui demandant de ne pas se joindre à la révolte d'autres royaumes du nord (RS 17.132), et à la première guerre syrienne. Il règle des contentieux antérieurs de territoire, notamment à propos du Siyannu, de façon favorable à Ugarit qui doit néanmoins verser 5 000 sicles d'argent à Aziru. Les deux rois se promettent assistance mutuelle en cas d'attaque. Les 5 000 sicles sont-ils liés, comme on l'a dit parfois, à la promesse d'Aziru de défendre Ugarit parce qu'Amurru est la « partie forte » ? (Aziru avait déjà fait allégeance aux Hittites et pressait Niqmaddu d'en faire autant). Ou sont-ils une compensation pour sa renonciation à certains territoires ? Le texte ne permet pas de conclure.

¹⁻⁵À dater d'aujourd'hui, Niqmaddu, roi d'Ugarit, et Aziru, roi d'Amurru, ont fait entre eux un accord (par serment). ⁵⁻¹⁰Le contentieux d'Aziru avec Ugarit et ceux d'autrefois, celui de Niqmepa avec Ammistamru, celui de Ba'luya avec Niqmaddu, avec Abdi-Ḫebat, avec le Siyannu, ¹¹⁻¹²le jour où l'accord (par serment) est instauré, sont caducs. ¹²⁻¹⁶De tout ce contentieux, comme le soleil est pur, Aziru est pur à l'égard de Niqmaddu et de Abdi-Ḫebat, d'Ugarit et du Siyannu.

¹⁷[š]a-ni-tam 5 [i-i]jim KÙ.BABBAR-pu / ¹⁸[n]a-din i-na ŠU.MEŠ ma-zi-r[i] / ¹⁹[ù] za-ki ki-i-ma dUTU-ši / ²⁰ša-ni-tam šum-ma LUGAL i-ba-aš-ši / ²¹ša nu-kúr-ta e-pa-aš it-ti / ²²LUGAL KUR URU u-ga-ri-it^{K1} / ²³ma-zi-r[u] qa-du ^{G1}ŠGIGIR.MEŠ-šu ERIN₂.MEŠ-šu / ²⁴it-ti LÚ.MEŠ KÚR-ia im-ta-na-ḫa-a[š]

¹⁷⁻¹⁹Par ailleurs, 5 000 sicles d'argent sont remis à Aziru et il est pur comme le soleil.

²⁰⁻²⁴Par ailleurs, s'il est un roi qui fasse acte d'hostilité contre le roi d'Ugarit, Aziru combattra avec ses chars et ses soldats.

Conclusion

L'introduction distinguait parmi les contacts pouvant mener à la fixation de frontières « politiques » selon qu'ils prenaient place entre les aires d'influence en Syrie des États puissants ; entre l'un d'entre eux et un État syrien ; et enfin entre deux États syriens.

Si les données directes manquent sur le Mitanni (on connaît des traités concernant les frontières datant du XV^e siècle, comme celui entre les rois de Tunip et d'Alalah), on sait qu'au début du XIV^e siècle ses relations avec l'Égypte sont devenues paisibles, alors que, jusqu'au milieu du XIV^e siècle (et à son partage en deux États), il est toujours à l'arrière-plan des préoccupations des Hittites comme le montrent les traités que Šuppiluliuma I conclut avec les États syriens du nord, où leur souci de créer une zone tampon est manifeste, même s'il est moins directement perceptible que dans d'autres traités (par exemple avec le Kizzuwatna).

²²⁷ RS 19.68 ; PRU IV, p.284 et TAU p.64. Cf. [vol2:86](#).

On a vu que les empires égyptien et hittite ont une approche différente des frontières. Le premier ne les fixe pas par un acte juridique, mais met en place dans les provinces syriennes une administration qui est hiérarchiquement supérieure aux responsables locaux et veille à ses intérêts. Les Hittites, de par leur culture et peut-être à cause de la menace constante qu'ils subissent en Anatolie, n'envisagent des relations correctes avec les autres États qu'établies par un édit ou un traité, où droits et obligations réciproques sont consignés avec précision. Les frontières des États syriens ne sont pas toujours décrites explicitement (elles le sont davantage dans les traités anatoliens), mais elles le sont toujours au moins implicitement comme le montrent les clauses sur la restitution des réfugiés, qui seront étudiées plus loin.

Les textes bilatéraux entre États syriens dont nous disposons au sujet des frontières sont peu nombreux, bien que les conflits le soient, attisés par l'un ou l'autre des trois empires. Mais le plus souvent, l'une des deux parties fait « remonter » le différend pour le faire trancher : ainsi, le grand roi hittite Muršili II entérine la sécession du Siyannu (et d'Ušnatu), décide de la répartition des terres et des salines entre Ugarit et le Siyannu ; et c'est le roi de Karkemiš qui fait fixer concrètement les bornes et appellera au respect par Ugarit de ces décisions. Le seul texte bilatéral connu est le traité entre Amurru et Ugarit, qui met explicitement fin à des différends frontaliers antérieurs et semble avoir été tout-à-fait respecté.

Les frontières politiques sont fixées, comme on le voit, « par le haut ». Mais les contraintes qu'elles imposent à la vie des individus et des groupes, en particulier en cas de changement, se superposent à d'autres délimitations (économiques, linguistiques, etc.) sans coïncider avec elles. Et, comme de tout temps, elles invitent au franchissement, volontaire ou non.

Chapitre 4

Langues et frontières

(Ce livre) s'adresse, dans l'espoir d'une réponse, aux poètes. C'est-à-dire à quiconque fait vivre le langage et sait que ce qui s'est passé à Babel a été à la fois un désastre et - c'est l'étymologie même du mot « désastre » - une pluie d'étoiles.

Les frontières de langue à langue sont « vivantes » ; elles constituent une constante dynamique qui définit chaque versant par rapport à l'autre mais tout autant par rapport à lui-même ... Vivre la différence, toucher du doigt la texture et la résistance de ce qui est autre, c'est passer par une nouvelle expérience de l'identité. [...] Toute différence entraîne sa propre dynamique de redistribution, comme chaque zone frontière entre deux nations affirme ses caractères spécifiques avec une force exagérée, en intégrant des éléments venus de l'autre côté de la frontière²²⁸.

Introduction

À l'âge du Bronze récent, les lettres internationales échangées entre les grandes puissances de langues différentes (Égypte, Mitanni, Hatti, Babylone, Assyrie) ou les traités qu'elles concluent sont le plus souvent écrits en akkadien à l'aide des cunéiformes « mésopotamiens » (syllabiques de l'akkadien, empruntés du sumérien, et également idéogrammes sumériens). C'est pour cette raison que l'on a qualifié l'akkadien de *lingua franca* du Proche-Orient ancien (et qu'on aurait pu qualifier l'écriture cunéiforme de *scriptura franca*).

Cependant, les assyriologues se sont interrogés très tôt sur la langue effectivement employée dans la majorité des lettres d'El Amarna ou encore dans les textes « en akkadien » trouvés à Boğazköy, Alalakh, Emar, Ugarit, Qatna, Nuzi, etc., qui s'écartait du babylonien classique de l'époque. La langue des textes (ceux du moins écrits ailleurs qu'à Babylone ou en Assyrie) a été qualifiée d'abord de "*barbarised akkadian*", langue devenue « barbare » à l'égal de celle des Pélasges (Hérodote, *L'Enquête*, I, 57). Les écarts entre l'akkadien « standard » et la langue utilisée par les scribes de ces textes ont été ensuite interprétés comme la marque d'un caractère « périphérique » de l'akkadien (tel qu'écrit par exemple en Syrie ou au pays de Canaan), la résultante hybride de phénomènes de contact

²²⁸ STEINER, George, *Après Babel, Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, Paris, 1998, p.23 et p.490. Titre original : *After Babel. Aspects of Language and Translation*, Oxford University Press, 1975, 1992, 1998.

entre langues et l'existence de « substrats » locaux, sans parler d'une mauvaise maîtrise supposée de l'akkadien par les scribes. La réflexion s'est nourrie des progrès advenus dans la compréhension des langues très diverses parlées à l'âge du Bronze récent au Proche-Orient ancien, qu'elles soient sémitiques ou non.

Deux questions sous-jacentes à ce qui précède se posent, distinctes bien qu'intimement mêlées. L'une intéresse principalement les historiens, l'autre les linguistes :

- l'emploi d'une langue - l'akkadien - et de son écriture a-t-elle permis de dépasser les frontières (étatiques, culturelles) ?
- la langue écrite en tel ou tel lieu est-elle traversée par des frontières (linguistiques) ? et existe-t-il des langues qui soient elles-mêmes des frontières (entre d'autres langues) ?

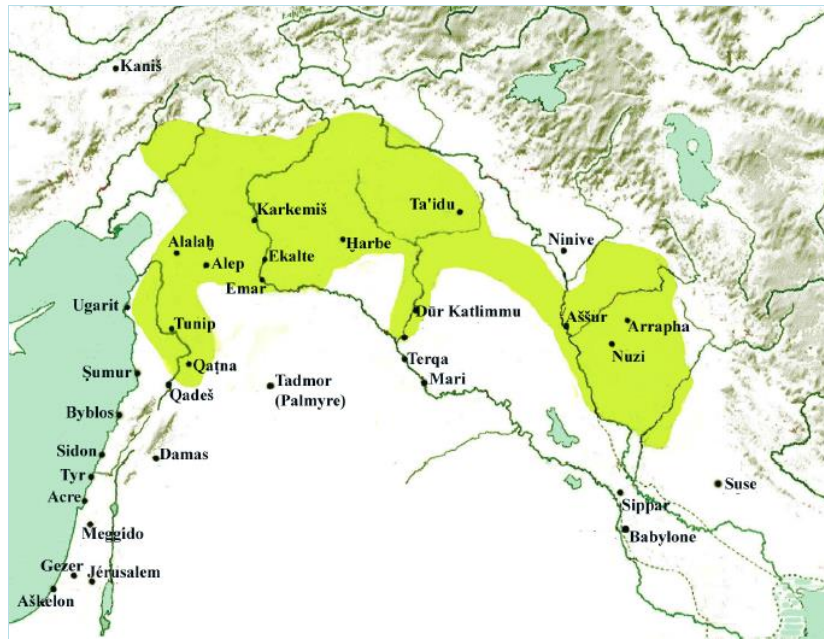
Ce sont les deux questions que ce chapitre va essayer d'expliciter, après avoir brièvement rappelé la « carte linguistique » de la Syrie à l'époque.

1. Les langues parlées ou écrites en Syrie à l'époque du Bronze récent

Quelles sont les langues présentes en Syrie, à un titre ou à un autre, à l'époque du Bronze récent ? Si les langues sémitiques sont majoritaires, akkadien, langues ouest-sémitiques du nord, ougaritique, cananéen de l'époque d'El Amarna (XIV^e siècle), on peut citer aussi :

- l'égyptien classique,
- des langues indo-européennes dites « anatoliennes », le hittite et le louvite,
- des langues « isolées » comme le sumérien ou le hourrite.

Dans la plupart des régions, à côté de la langue locale, d'autres langues sont utilisées pour le commerce, pour les rituels et bien sûr pour l'écriture. Parler de l'aire de diffusion d'une langue ne signifie pas un usage exclusif de cette langue : les aires se superposent, comme on peut s'en rendre compte en regardant les deux cartes ci-après (avec précaution, car elles ne recouvrent pas les mêmes périodes). Lorsqu'Alalah est passée dans la mouvance du Mitanni, la présence d'hourritophones s'est accrue. Les échanges commerciaux avec les villes proches du Kizzuwatna expliquent que le louvite y soit probablement présent au XIII^e siècle comme à Ugarit.



Diffusion de la langue hourrite (entre les XVI^e et XIII^e siècles)



Diffusion du hittite (en vert) et du louvite (en jaune) au XIII^e siècle

Cette superposition de langues parlées, sémitiques entre elles ou sémitiques et non-sémitiques, pose des problèmes difficiles et on sent bien que les contacts ne peuvent avoir les mêmes conséquences dans les deux cas. À cette complexité, il faut ajouter en Syrie l'emploi d'une écriture venue d'autres langues, le sumérien et l'akkadien.

Ainsi, le sumérien est une langue morte à l'époque du Bronze récent, mais les scribes en apprennent les idéogrammes et leur utilisation nous prive d'une information importante puisque nous ne savons pas comment ils étaient lus, même si nous supposons qu'ils l'étaient avec le mot de la langue parlée locale qui, par ailleurs, ne nous est pas toujours connu.

2. La langue, à la fois frontière et moyen de dépasser les frontières

À Günter Gaus qui l'interrogeait en 1964 pour une émission de la télévision allemande, « Qu'est-ce qui reste (de l'Allemagne avant Hitler), qu'est-ce qui est perdu ? », Hannah Arendt fit cette réponse célèbre : "*Was ist geblieben? Geblieben ist die Sprache*"²²⁹ (« Ce qui est resté ? Il est resté la langue »). Et elle ajoutait : "*Ich habe immer bewußt abgelehnt, die Muttersprache zu verlieren*" (« J'ai toujours consciemment refusé de perdre la langue maternelle »).

Alors qu'il nous paraît relever de l'évidence qu'une langue offre d'abord la possibilité de parler à ceux qui sont proches, au sein d'un même groupe d'individus, la phrase d'Hannah Arendt montre que les rapports avec la langue sont bien plus complexes, non seulement dans le cas de l'exil, qui a été le sien, mais dans d'autres, que les deux exemples suivants illustrent.

Dans « Histoire d'une jeunesse, la langue sauvée »²³⁰, Elias Canetti raconte comment sa mère a véritablement implanté en lui, au prix de terribles efforts, une nouvelle langue maternelle : l'allemand (à la place du ladino). Sa vie en a été bouleversée et c'est en allemand qu'il écrira son œuvre.

Dans son roman « Nouvelle grammaire finnoise »²³¹, Diego Marani montre comment, à la suite d'un tragique malentendu, un marin italien dans le coma est pris, pendant la deuxième guerre mondiale, pour un Finlandais. Envoyé en Finlande, dont il n'apprend la langue que dans la solitude et au prix de grandes difficultés, il décidera cependant de se battre pour le pays qui l'a accueilli : « Je ne saurai jamais dans quelle langue ma mère me chantait ses berceuses. Ma langue, la vraie, est perdue pour toujours. [...]. Au fond, désormais, je dois tout à ce pays... il m'a prêté un nom, une langue. Parce que je parle le finnois, à l'aube j'irai me battre pour ce pays ».

Il reste que la langue est un facteur important de délimitation d'une communauté et que ce rôle est souvent souligné avec des mots forts.

²²⁹ GAUS, Günter, "Was bleibt ? Es bleibt die Muttersprache", in : Zur *Person im Gespräch mit Günter Gaus*, *Sendung* vom 28.10.1964. Traduction française dans : Arendt, Hannah, *La tradition cachée*, Christian Bourgois, Paris, 1987.

²³⁰ CANETTI, Elias *Histoire d'une jeunesse, La langue sauvée*, Paris, Albin Michel, Le Livre de Poche, 1980 (titre original : *Die gerettete Zunge: Geschichte einer Jugend*, Erben, Zurich, 1977).

²³¹ MARANI, Diego, *Nouvelle grammaire finnoise*, Payot et Rivages, Paris, 2005.

Ainsi, la Bible emploie le même verbe (בדל)²³² pour désigner la séparation qu'opère la création du monde entre la lumière et les ténèbres (Gn 1, 4), et aussi celle qu'instaure la langue entre « les fils d'Israël » et les étrangers (Ne 9, 2).

La multiplicité des langues parlées dans des lieux géographiquement proches en est un témoignage au Proche-Orient ancien, où la créativité des peuples pour se protéger, en tout cas se distinguer des voisins est frappante (comme on le voit de nos jours lorsque les habitants de deux vallées contigües ne se comprennent pas).

Cependant la langue est aussi ce qui permet de franchir l'espace qui sépare deux communautés, par exemple quand l'une des deux apprend la langue de l'autre (les Romains apprenant le grec), ou encore lorsqu'elles adoptent pour se comprendre une langue commune existante : ainsi le français au XVIII^e siècle ou l'anglais (du moins, l'anglais dit « globalisé ») de nos jours.

Parfois aussi une langue se crée pour être un entre-deux. À l'origine de l'expression *lingua franca*, la langue franque historique, née de la nécessité pour les maîtres ottomans de communiquer avec leurs esclaves chrétiens, est devenue peu à peu et jusqu'au XIX^e siècle un « lieu de mixité », selon l'expression de Jocelyne Dahlia²³³, une langue utilisée dans toutes les situations de contact avec le monde de la chrétienté : commerce, diplomatie, guerres, ..., à travers toute la Méditerranée.

Le mufti :

Se ti sabir,	Si toi savoir,
Ti respondir ;	Toi répondre ;
Se non sabir,	Si non savoir,
Tazir, tazir.	Se taire, se taire

(Le Bourgeois gentilhomme, acte IV, scène 5 dite du Mamamouchi)

Le côté burlesque de la « cérémonie turque pour l'ennoblissement du bourgeois », grâce à laquelle beaucoup découvrent la langue franque (peut-être comme Monsieur Jourdain sans le savoir), ne doit pas induire en erreur.

Cette langue, née à l'époque de la « course » dans un climat de grande tension entre puissances méditerranéennes, a en effet des caractères remarquables sur lesquels il n'est pas inutile de se pencher.

²³² BORDREUIL Pierre et Françoise BRIQUEL-CHATONNET, *Le temps de la Bible*, Gallimard, Paris, 2003.

²³³ DAHLIA, Jocelyne, *Lingua franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Actes Sud, Arles, 2008, livre auquel ce qui suit emprunte directement.

Dès le XVI^e siècle et tant qu'elle a été en usage, ses locuteurs l'ont reconnue comme une langue particulière, à la fois langue commune avec « l'autre » (l'ennemi, l'étranger, le partenaire commercial) et langue marquant une frontière entre cet autre et soi.

Créée dans le monde islamique, certes d'abord pour parler avec des esclaves venus des pays de langue romane, elle fait de façon surprenante partie de l'espace des langues romanes, là où on aurait pu s'attendre à ce que le vainqueur imposât sa langue. Tout se passe comme si, dans ce contexte, la langue n'était pas le signe d'une souveraineté territoriale ni d'une « identité ». Fait qu'on peut mettre en regard avec l'utilisation par les souverains d'Égypte, du Mitanni et du Hatti d'une langue sémitique pour leurs échanges (écrits) internationaux, y compris avec les États « vassaux » de la Syrie.

À noter que la langue franque, utilisée à tous les niveaux de l'échelle sociale, est une langue utilitaire, pas de culture ou de prestige : les négociations peuvent se faire en langue franque, mais les traités sont écrits dans des langues « nobles », qui n'étaient éventuellement parlées par aucune des parties.

L'expression *lingua franca* évoque dans le langage courant une situation assez consensuelle mais les historiens de la langue franque la décrivent plutôt comme un sas, un terrain neutre entre des parties qui peuvent être - et sont souvent - en conflit violent. La situation ne semble pas très différente au Proche-Orient ancien.

Par contre, la langue franque historique est d'abord le véhicule d'échanges parlés alors que, dans le Proche-Orient ancien, on est en présence d'échanges écrits (avec la question qui reste ouverte d'une utilisation orale ou non de la langue employée pour l'écrit).

3. *Au Proche-Orient, la langue (et l'écriture) moyen(s) de dépasser les frontières ?*

Une remarque préliminaire s'impose. S'il est vrai que la langue « met à distance l'objet qu'elle nomme » (cf. début du chapitre « Frontière, les mots »), l'écriture, à son tour, met à distance le mot qu'elle représente (et plus encore l'objet). Ceci est manifeste depuis que l'alphabet grec a presque défait le lien entre les mots et leur représentation graphique, aboutissement d'une évolution qui commence avec les alphabets consonantiques ou ce qu'aurait pu être une écriture « purement » syllabique. Mais cet écart est déjà présent dans l'écriture cunéiforme dite « syllabique », bien qu'elle se compose d'éléments hétérogènes, dont certains, idéogrammes issus de l'écriture sumérienne, gardent le souvenir d'objets.

Par conséquent, les questions qu'on se pose sur la langue devraient nécessairement être posées aussi pour l'écriture qui la note dans un contexte culturel particulier : nous sommes face à des « couples » (langue, écriture).

De nombreux ouvrages ont traité de la diffusion de l'écriture cunéiforme hors de son berceau historique, depuis le III^e millénaire (Ebla, Élam, ...) jusqu'à l'époque du Bronze récent, et de la langue akkadienne.

Comme il s'agit ici de constater cette expansion, non de l'expliquer, on se limite ci-après à ce qu'écrivait René Labat en 1962²³⁴, reprenant une réflexion déjà ancienne, enrichie par la découverte de nouveaux textes et une compréhension plus poussée des langues. Après avoir observé dans des régions très éloignées une « uniformité presque générale » de l'écriture et de la langue, « bien plus remarquable que les quelques particularités locales qu'on y peut déceler », il met cependant en garde contre l'idée que la diffusion de la culture mésopotamienne se serait faite en une fois et de façon homogène²³⁵.

²³⁴ LABAT, René, « Le rayonnement de la langue et de l'écriture akkadiennes au deuxième millénaire avant notre ère », *Syria* XXXIX, 1962, p.1-27.

²³⁵ Il distingue deux vagues de diffusion de l'écriture cunéiforme et de la langue akkadienne. La première, qui va du XIX^e siècle - temps des marchands assyriens de Cappadoce - à la fin du XVIII^e siècle, voit les autres peuples « s'abreuver » directement à la culture assyro-babylonienne, ce qui n'est pas le cas de la seconde période, à partir du XV^e siècle, où le rayonnement culturel babylonien demeure pourtant. Pour lui, ce sont les Hourrites qui auraient répandu la culture mésopotamienne après la fin de la première dynastie babylonienne (point toujours débattu aujourd'hui : voir, par exemple, Mirjo SALVINI, « Ougarit et les Hittites », *RSO* XI, 1995, p.89-97), la transmettant en particulier aux Hittites qui auraient tout comme eux adapté le syllabaire à la phonétique de leur propre langue, du moins quand ils s'en servaient pour noter celle-ci (mais non quand ils écrivaient en akkadien).

Il fait observer que les modes de diffusion de l'écriture et de la langue sont différents : « Langue et écriture ont eu souvent des destins séparés », en particulier lorsque le cunéiforme est emprunté pour écrire d'autres langues.

Il ajoute qu'à partir du xv^e siècle, l'utilisation de l'akkadien - que ce soit en Égypte (lettres d'El Amarna), à Qatna (rédaction des inventaires), à Ugarit ou à Alalakh - dépasse les besoins de la vie internationale. Au Mitanni, où la population est majoritairement hourrite, non seulement les dirigeants écrivent aux pays voisins en akkadien, mais, à Nuzi par exemple, ils s'en servent entre eux. Le Hatti, qui dispose - probablement depuis la fin du xv^e siècle - d'une écriture propre (dite « hiéroglyphique »), n'impose pas sa langue à d'autres peuples et utilise même l'écriture cunéiforme pour la noter, comme pour noter l'akkadien.

Sur le constat de la diffusion de l'écriture cunéiforme, il y a consensus parmi les chercheurs. Sur « la » langue notée par l'écriture, il y a débat parmi les linguistes (on reviendra sur ce point ci-après).

Pour l'historien, il ne fait pas de doute que la culture cunéiforme (couple langue-écriture) a constitué un formidable moyen de communication entre des États de cultures aussi différentes que les Égyptiens, les Hourrites et les Hittites (du moins entre leurs responsables).

Certes, l'emploi d'une langue tierce, qui n'est celle ni de l'expéditeur ni du destinataire d'une lettre, peut créer des malentendus²³⁶, en particulier lorsque les relations sont inégales : Mario Liverani en donne quelques exemples dans "Political Lexicon and Political Ideology in the Amarna Letters" (cf. chapitre « La fixation des frontières par les États »). Mais les souverains des grands royaumes avaient plusieurs circuits d'information : représentants sur place, ambassadeurs, marchands, etc., qui pouvaient compléter, expliciter voire rectifier les messages officiels.

Les échanges permis par cette culture ont eu lieu, comme c'était le cas pour la langue franque historique, dans des périodes de paix et d'affrontement. Si on renonce à un caractère prétendument consensuel, l'appellation de *lingua franca* (complétée par *scriptura franca*) se justifie pleinement pour les historiens.

²³⁶ Ces malentendus se produisent aussi à l'époque actuelle ! Il y a quelques années, la traduction en anglais du verbe « demander » par "*to demand*", exiger, a failli créer un incident diplomatique ...

4. Des « frontières intérieures » qui traversent la langue écrite ?

Au tout début du XIV^e siècle après J.-C., Dante écrivait, à propos de la *variabilitas* qui lui apparaissait caractéristique du langage : « Si donc, transmise dans un même peuple, une langue varie successivement d'âge en âge, et ne peut en aucune façon demeurer, force est bien qu'elle varie en maintes variétés chez ceux qui habitent à l'écart et déjoignent. »²³⁷

Introduisant ainsi le temps et l'espace comme sources de variation d'une langue, cette phrase résume bien les problèmes auxquels ont été confrontés les assyriologues face aux textes « en akkadien » trouvés hors du cœur historique de la Mésopotamie (à El Amarna, Hattuša et Nuzi, ou dans les villes de Syrie par exemple).

Au début, comme dit en introduction de ce chapitre, on parlait communément d'un akkadien « contaminé » par la langue usuelle des scribes. Par la suite, les chercheurs se sont approprié le concept linguistique de « langues en contact », qui semblait particulièrement bien adapté au contexte plurilingue de Proche-Orient ancien. Ils ont étudié les interférences entre la langue écrite et la langue parlée dans un même lieu (hourrite, langues ouest-sémitiques, hittite, etc.). Certains sont allés jusqu'à appeler « pidgin » chacune de ces langues écrites mais, comme Shlomo Izre'el l'a souligné²³⁸, il ne faut pas confondre emploi des outils linguistiques adaptés à l'étude des pidgins et qualification de pidgins donnée à certaines langues.

De très grandes difficultés se présentent toujours aux chercheurs. La plus importante est sans doute la méconnaissance quasi-totale où nous nous trouvons des langues parlées (malgré l'insertion de quelques citations orales dans l'écrit), d'autant plus que beaucoup des textes émanent des cours royales.

Comme le suggère la phrase de Dante, il y a aussi une dimension temporelle qui nous échappe : en effet, le « contact » n'est pas la même chose qu'une interaction durable, éventuellement ancienne, qui explique la présence dans l'écrit « périphérique » de mots ou de tournures ayant disparu de l'akkadien contemporain (comme par exemple celles qui proviennent du babylonien ancien dans les lettres cananéennes d'El Amarna).

De plus, comme le soulignait René Labat en 1962, l'apprentissage de l'akkadien par les scribes se faisait en même temps que celui de l'écriture cunéiforme, concordance qui pose des questions sur lesquelles l'accord ne se fait pas entre chercheurs. Par exemple, la

²³⁷ DANTE, *De Vulgari eloquentia*, 1305. Traduction française d'André PEZARD, dans : Dante, *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris, 1965, p.568.

²³⁸ Shlomo Izre'el, "Review to Huehnergard's *The Akkadian of Ugarit*", *BiOr* 49, 1992.

maîtrise de l'écriture était-elle la seule fin de l'acquisition de l'akkadien et, dans ce cas, quelle est la langue effectivement écrite ? Ou encore, question subsidiaire mais non secondaire, l'akkadien était-il parlé, au moins dans certains cercles proches du pouvoir ?

De nombreux articles, livres ou communications ont abordé ces problèmes, depuis le livre pionnier de René Labat sur l'akkadien de Boğazköy²³⁹, dont l'intuition fondamentale a été confortée même si les découvertes ultérieures en ont rendu obsolètes nombre de conclusions : il faut étudier un à un les différents « dialectes » de l'akkadien, sous tous leurs aspects, et le faire selon l'origine des textes plutôt que le lieu de leur découverte.

En 1932, en effet, René Labat examine les textes akkadiens trouvés à Boğazköy en fonction de leur provenance, soit d'Égypte (traité entre Ramsès II et Hattuşili III, lettres « d'El Amarna »), soit du pays hittite et de régions sous influence hittite (traités, lettres des rois hittites).

À propos de l'akkadien « commun » qui a servi de langue internationale, il fait deux observations. La première est que cette langue est très différente de l'akkadien classique et que les divergences « affectent dans leur ensemble la graphie, la phonétique et la syntaxe ». La seconde est qu'elle n'est pas homogène : « Chaque terroir la marque différemment. La langue d'El Amarna rend un tout autre son que la langue de Boğazköy ».

C'est ainsi qu'en étudiant systématiquement les aspects linguistiques des textes trouvés à Boğazköy pour les distinguer de ceux de l'akkadien classique, il décrit également en quoi la langue des textes provenant d'Égypte diffère de celle des textes provenant du monde hittite, et parfois radicalement (exemple de la conjugaison ou de la structure des phrases), sous l'influence cananéenne d'un côté et hittite de l'autre.

Cet ouvrage et ceux qui l'ont suivi mettent en évidence un phénomène diachronique²⁴⁰ bien connu des linguistes : dans toute langue, il y a le souvenir d'une autre (au moins), d'où le succès de l'image de la sédimentation géologique, introduite pour la première fois par Jakob Bredsdorff lorsqu'il élaborait en 1821 une théorie de l'évolution des langues²⁴¹ et donna le nom de *substrat* au « reste » qu'une langue laisse dans une autre (*substratum* désigne en géologie la couche inférieure). Les strates les plus visibles sont sans doute lexicales mais, comme le remarque René Labat, elles sont aussi phonologiques, syntaxiques et graphiques [à noter qu'une précaution devrait toujours être prise : percevoir des affinités entre langues ne dit rien sur leur cause].

²³⁹ LABAT, René, L'akkadien de Boghaz-Köi : étude sur la langue des lettres, traités et vocabulaires akkadiens trouvés à Boghaz-Köi, Delmas, Bordeaux, 1932.

²⁴⁰ Rappelons que c'est Ferdinand de SAUSSURE qui a introduit explicitement la différence synchronie / diachronie dans l'étude des langues, cf. son *Cours de linguistique générale* (1916), Payot, Paris, 1995.

²⁴¹ Traduction en anglais : ANDERSEN, Henning. "Jakob Hornemann Bredsdorff, 'On the Causes of Linguistic Change'. English translation with commentary and an essay on J. H. Bredsdorff", *Historiographia Linguistica* 9, 1982, p.1-41.

Quand on est en présence de plusieurs langues, c'est certes d'abord le vocabulaire qui les distingue, y compris par ses résonances culturelles : le LUGAL sumérien, le *šarru* akkadien et le *malku* ouest-sémitique ne représentent pas nécessairement la même réalité politique, la même façon d'exercer la royauté (bien que l'idéogramme sumérien, LUGAL, puisse être utilisé pour écrire chacun de ces trois mots). Mais plus encore que le vocabulaire, c'est la syntaxe qui les sépare, parce qu'elle reflète l'univers de chacune, sa manière d'envisager le temps et l'espace : il n'est certainement pas indifférent que l'ordre que l'akkadien assigne aux mots dans la phrase (qui a peut-être un rapport avec le sumérien) ne soit pas le même que celui que retiennent d'autres langues du Proche-Orient ancien. Ou encore que l'éventail des temps les plus employés diffère.

Pour introduire un point de vue synchronique, souvent étudié en premier par les assyriologues, on aimerait faire ici un dernier détour par la langue franque historique. À sa suite, les linguistes désignent par « langue franque » une langue-mêlée (comme on parle d'un sang-mêlé), utilisée par des locuteurs que n'unit aucune langue commune et dotée de certaines caractéristiques : vie limitée dans le temps (elle ne devient pas un créole²⁴², c'est-à-dire la langue maternelle, la langue en propre d'un groupe) et surtout existence d'une morphologie propre et d'une syntaxe propre, au moins minimales : une langue franque ne dérive pas morphologiquement d'une autre langue ; elle ne vient pas de l'altération d'une langue originelle, de même que la langue franque historique, où l'infinitif est employé pour tous les temps des verbes, n'était pas un « mauvais italien », mais un italien mêlé à d'autres apports, turc et arabe particulièrement (on sait que plusieurs mots arabes sont parvenus en Occident grâce au truchement²⁴³ de la langue franque).

Faut-il, pour reprendre l'image géologique, donner le nom de frontière (intérieure) au passage, dans une langue, d'une strate à une autre ? En écho à cette question, Daniel Heller-Roazen écrit : « Ne pourrait-on définir toute la langue par le glissement incessant des sédiments qui la composent, trop nombreux et trop divers pour être figurés comme les membres d'un seul ensemble ? La langue ne possède d'existence que dans la dérive des éléments qui sont les siens. Elle doit sa cohérence aux formations d'oubli et de souvenir qui, sous des aspects toujours changeants, font et défont ses liens avec celles qui la

²⁴² Créole : « Langue qui ne se distingue d'un pidgin que par le fait qu'elle se transmet de parents à enfants » (Georges MOUNIN, *Dictionnaire de la Linguistique*, 4^e édition, PUF, Paris, 2004. 1^e édition : 1974).

²⁴³ Qui vient justement du verbe arabe تَرْجَمَ *tarjama*, traduire (traducteur : *mutarjim*), écho du *targamannu* akkadien, qui a donné aussi le « *drogman* », interprète de l'empire ottoman. De façon analogue, le vénitien a fourni une bonne partie du vocabulaire naval turc.

précédèrent. [...] "Une" langue serait la somme de ces strates, perceptibles et imperceptibles, qui lui furent continûment soustraites par le temps. »²⁴⁴

Avec l'humilité que nécessite une question aussi complexe, on va relire ici quelques-unes des nombreuses études consacrées aux langues des tablettes trouvées en Syrie ou expédiées de Syrie et qui, toutes, abordent ce « glissement incessant », posant d'une façon ou d'une autre la question des frontières qui affleurent au sein de ces langues²⁴⁵.

Il y a désormais un assez large consensus pour distinguer en Syrie la situation au nord d'une ligne qui irait pour simplifier du royaume d'Amurru à Qatna et celle qui prévaut au sud, tout en nuancant cette approche géographique par d'autres critères d'importance, comme l'éducation que reçoivent les scribes.

Dans les lettres écrites au nord, on se rapproche de l'akkadien « standard », avec une influence plus ou moins marquée du hurrite et des langues ouest-sémitiques. Au sud, et en particulier au pays de Canaan, on s'en éloigne à tel point que de vifs débats ont lieu jusqu'à ce jour pour déterminer si on peut encore parler d'akkadien.

Pour commencer, on évoquera les lettres écrites au « nord », à Alalāḫ, Emar, Amurru et Qatna. Ugarit fera l'objet d'un développement plus poussé.

Auparavant, précisons la définition qu'on retient pour les termes linguistiques les plus employés par les différents auteurs²⁴⁶ :

- Deux langues sont dites « en contact » lorsqu'elles sont parlées en même temps dans une même communauté, et à des titres divers par les mêmes individus. Il en résulte des phénomènes « d'interférences », qui modifient l'une ou l'autre des deux langues, ou les deux si elles continuent à exister. Mais elles peuvent finir par se mêler, ou bien l'une peut chasser l'autre, ou l'oblitérer si complètement qu'on n'en retrouve plus que difficilement les traces. La première langue ayant existé

²⁴⁴ Daniel HELLER-ROAZEN, *Echolalias, Essai sur l'oubli des langues*, Le Seuil, Paris, 2007, p.73. Version originale : *Echolalias : On the Forgetting of Language*, Zone Books, New York, 2005. Daniel Heller-Roazen est professeur à l'université de Princeton.

²⁴⁵ On peut citer, par lieu (région, ville) où les tablettes ont été écrites les études sur : Alalāḫ (Daniel ARNAUD, Ignacio MÁRQUEZ-ROWE, Eva von DASSOW), Amurru (Shlomo IZR'EEL, Itamar SINGER), pays de Canaan à l'époque d'El Amarna (William MORAN, Anton RAINEY, Shlomo IZR'EEL), Sidon (Daniel ARNAUD), Tyr (Daniel ARNAUD), Emar (Daniel ARNAUD, Yoram COHEN, Jun IKEDA), Qatna (Thomas RICHTER), Ugarit (John HUEHNERGARD, Sylvie LACKENBACHER, Florence MALBRAN-LABAT, Ignacio MÁRQUEZ-ROWE, Carole ROCHE-HAWLEY, Wilhelm van SOLDT). Pour un effort de reclassement géographique grâce à l'identification des scribes auteurs des lettres, Juan-Pablo VITA. Pour compléter cette liste par origine, on pourrait ajouter, pour les textes trouvés en Syrie : l'Égypte (Zipora COHAVI-RAINEY), Ḫattuša (René LABAT, déjà cité) et le Mitanni (Gernot WILHELM).

²⁴⁶ Elles sont issues du *Dictionnaire de la Linguistique* de Georges MOUNIN (édition de 2004), déjà cité, qui s'inspire directement de l'œuvre de Saussure.

dans l'aire considérée est dite « substrat » et peut, même si elle a disparu, laisser des traces par interférence dans la langue qui a dominé.

- Les « interférences » sont les changements résultant dans une langue des contacts avec une autre langue, du fait du bilinguisme ou du plurilinguisme des locuteurs. L'interférence linguistique détermine en particulier des changements dans les règles syntaxiques et une identification de phonèmes à d'autres (qui aboutit à une simplification des systèmes phonétiques).
- La « dialectisation » est le processus historique par lequel une langue, d'abord homogène et peu diversifiée, donne naissance à des variétés divergentes, de plus en plus différenciées par l'isolement des communautés où on la parlait.
- Un pidgin est une langue de relation née du besoin de communiquer éprouvé par des groupes de langue maternelle différente, mais qui ne devient pas une langue maternelle (contrairement à un créole).

Alalah

En 1998, Ignacio Márquez-Rowe²⁴⁷ recherche dans les tablettes écrites à Alalah les interférences entre l'akkadien et la langue hourrite, celle-ci parlée par les scribes au Bronze récent (que ce soit ou non leur langue maternelle) comme le montrent les gloses en hourrite et le vocabulaire.

Cette influence du hourrite dépasse le vocabulaire et se manifeste par différents traits :

- l'ordre des mots dans la phrase diffère du « standard » akkadien (sujet-objet-verbe) : il est objet-sujet-verbe, peut-être sous l'influence de la syntaxe hourrite (*goal-agent-order*) ; par exemple : PN₁ PN₂ a-na a-bu-šu i-pu-uš signifie : PN₂ a adopté PN₁ comme son père.
- le genre ne semble pas significatif (de même en hourrite) ; des adjectifs féminins accompagnent parfois des noms masculins et vice-versa.
- les scribes montrent une prédilection pour le permansif (comme à Nuzi).
- la confusion entre des prépositions telles que : *ana* et *ina*, qui était attribuée à une influence ouest-sémitique, peut l'être aussi par le substrat hourrite.

En 1998 également, Daniel Arnaud²⁴⁸ s'intéresse, lui, à la langue parlée à Alalah au Bronze récent. Il la range parmi les langues sémitiques, bien que le hourrite soit « massivement représenté dans l'anthroponymie » d'Alalah et qu'il y ait sans doute concurrence des deux langues dans la vie quotidienne (les gloses le montrent). Mais le hourrite n'a pas totalement « recouvert » le vernaculaire local, qui reste familier aux scribes et « s'infiltré » dans le babylonien de l'écrit.

²⁴⁷ Márquez-Rowe, Ignacio, "Notes on the hurro-akkadian of Alalah", *IOS XVIII*, 1998, p.63-78.

²⁴⁸ Arnaud, Daniel, « Le dialecte d'Alalah : un examen préliminaire », *Aula Orientalis* 16 (1998), p.143-186.

Il note plusieurs traits, par exemple :

- le /w/ étymologique initial s'est maintenu (comme c'est le cas à Emar, et seulement à Emar), trait phonétique qui le distingue d'autres langues sémitiques comme l'ougaritique et le cananéen ;

- les phonèmes « locaux » inconnus du babylonien (par exemple le ayin, ou l'aleph) sont notés ; pour cela, les scribes choisissent un son akkadien au plus près du son de la langue locale et donnent éventuellement une nouvelle valeur à un signe existant : par exemple, le HA servait à nommer le « ayin » initial de 'amm (cf. l'écriture de Hammu rabi) ;

- il y a une liberté de la syntaxe à Alalah, comme dans les langues ouest-sémitiques ; ainsi, alors qu'en akkadien le verbe est à la fin de la proposition, le verbe est ici parfois en tête de phrase (e-te-pu-uš GIŠ.MÁ.HI.A : je fabriquaï des bateaux ; statue d'Ildrimi, ligne 30), ou au milieu de la phrase (mu-un-na-ab-tu₄ qa-bi tu-ur-ri : le fuyard « est dit » devoir être rendu) ; quelquefois, l'ordre des mots est sujet-objet direct-verbe-objet indirect.

Eva von Dassow²⁴⁹, dans une synthèse sur ce thème, décrit de la façon suivante l'évolution linguistique à Alalah : au Bronze moyen, la langue locale est ouest-sémitique mais, dès l'époque d'Alalah VII (XVIII^e et XVII^e siècles av. J.-C.), on observe la présence à Alalah d'une minorité hourritophone significative ; entre l'époque d'Alalah VII et celle d'Alalah IV (à partir du XV^e siècle av. J.-C), la population locale assimile la langue et la culture hourrites ; Alalah est intégré dans le royaume du Mitanni.

Elle en conclut que les scribes de l'époque d'Alalah IV parlaient à la fois hourrite et un dialecte local ouest-sémitique, et qu'ils écrivaient dans un dialecte d'akkadien « hourritisé » (cf. Nuzi), ajoutant qu'ils *lisaient* en hourrite.

Il y a consensus entre ces trois auteurs sur l'influence du hourrite dans la langue écrite à Alalah. L'intérêt du travail « préliminaire » de Daniel Arnaud est de rechercher le substrat plus lointain de la langue locale ouest-sémitique dans l'écrit.

Emar

Dans son étude des textes relatifs à la famille de Zu-Ba'la²⁵⁰ (première moitié du XIII^e siècle), Jun Ikeda note que l'ordre des mots à Emar est conforme au standard médio-babylonien. Par contre, il remarque certaines particularités comme, par exemple, une

²⁴⁹ VON DASSOW, Eva, "State and Society in the Late Bronze Age, Alalah under the Mittani Empire", *SCCNH* 17, 2008, p.68-76 et p.344-348.

utilisation indifférenciée des négations *ul* et de *lā* (alors que la première concerne plutôt les propositions principales et la seconde les subordonnées).

Dans une communication de 2010²⁵¹, il se demande si l'akkadien, langue de l'écrit, a pu aussi être parlé à Emar. Après avoir observé plusieurs particularités, Jun Ikeda en déduit que l'akkadien était probablement parlé par les scribes du cercle royal à l'époque du roi Pilsu-Dagan (première moitié du XIII^e siècle).

Yoram Cohen²⁵², étudiant à Emar une cinquantaine de « deuxièmes gloses » dans les listes lexicales (la première glose après le mot sumérien est en akkadien), note que la moitié est en akkadien et seulement une dizaine en langue ouest-sémitique alors qu'on en aurait attendu davantage. Ce qui l'amène à suggérer qu'il s'agit moins pour ces secondes gloses de traduire dans la langue locale que de proposer des synonymes plus usuels en akkadien. NB : il nuance cette conclusion en rappelant qu'il y a eu transmission à Emar de listes lexicales établies à la même époque en Babylonie, où les dialectes babylonien et assyrien côtoyaient le hurrite et les dialectes ouest-sémitiques de la région du Moyen-Euphrate.

Ugarit

Ugarit est bien évidemment un terrain incomparable d'études pour les questions posées dans ce chapitre pour deux raisons : la richesse de la documentation exhumée (écrite sur place mais aussi en provenance d'autres sites dont on avait éventuellement peu de textes) et la connaissance directe que l'on a de sa langue, l'ougaritique, grâce à l'écriture spécifique, alphabétique, qui l'a notée.

Florence Malbran-Labat a dressé un panorama très complet de la situation linguistique à Ugarit en se fondant sur les documents et objets qui y ont été *trouvés*, dans un article²⁵³ qui commence par une mise en garde : on ne peut déduire de cette documentation les pratiques linguistiques effectives car elle reflète très imparfaitement la place que les (huit)

²⁵⁰ IKEDA, Jun, "The Akkadian Language of Emar: Texts related to a diviner's family", *IOS XVIII*, 1998, p.33-61. Les textes en question ont été publiés par Daniel Arnaud (Emar VI-3).

²⁵¹ IKEDA, Jun, "Was Akkadian spoken in Emar? Diglossia in Emar", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale*, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, *Orientalia et Classica XXX*, Volume 1, Part 2, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010, p.841-850.

²⁵² COHEN, Yoram, "The Second glosses in the lexical lists from Emar: West-Semitic or Akkadian?"; in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale*, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, *Orientalia et Classica XXX*, volume 1, Part 2, 2010, p.813-839.

²⁵³ MALBRAN-LABAT, Florence, « Langues et écritures à Ugarit », *Semitica* 49, 2000.

langues qu'on dit « attestées à Ugarit » tiennent dans la vie économique et sociale du royaume.

Ainsi, les échanges avec l'Égypte ou avec Chypre sont d'une grande vitalité, mais l'égyptien figure surtout sur des objets importés (à part le sceau local d'un personnage important à Ugarit au XII^e siècle, Šipti-Ba'al, « l'Égyptien », qualification probablement due à ses activités en relation avec l'Égypte²⁵⁴). De même, le chypro-minoen n'apparaît à Ugarit que sur des vases mycéniens, sur quelques cachets et sur le sceau des quatre tablettes, écrites à Chypre, trouvées dans la « maison d'Urtenu ».

Le louvite, lui, n'apparaît dans l'écrit qu'à travers des anthroponymes (comme Arma-Ziti, cf. RS 25.461 ; ou Piha Ziti, cf. RS 17.292). Mais la présence au moins saisonnière de louvitophones apparaît probable au vu de l'édit de Ḫattušili III interdisant aux marchands des villes ciliciennes d'Ura et de Kutupa d'acquérir des maisons à Ugarit (cf. RS 17.130, dans PRU IV, p.103-105, et RS 34.179, dans *RSO* VII, p.15-16).

Quant au hittite, les attestations écrites sont étonnamment réduites (on connaît un seul acte juridique en hittite, RS 17.109²⁵⁵) quand on connaît le rôle exercé par le pouvoir hittite à Ugarit, directement ou par l'intermédiaire de Karkemiš, et l'importance du commerce entre Ugarit et les pays de langue hittite. Les documents réglant les relations réciproques sont certes en akkadien, mais le hittite devait être parlé à Ugarit.

Le hourrite est bien attesté, même s'il figure surtout dans des listes lexicales et des textes religieux, ainsi que dans deux lettres trouvées au palais (reste-t-il donc de pratique quotidienne ?). Il a sur le babylonien d'Ugarit, jusqu'au milieu du XIII^e siècle, une influence notable, qui décroît ensuite au profit de l'assyrien.

Le sumérien est à part, puisque c'est une langue morte que les scribes n'apprennent pas forcément bien qu'ils en étudient les idéogrammes.

L'essentiel de l'article concerne donc la place respective, dans les documents trouvés à Ugarit, de l'ougaritique et de l'akkadien.

Florence Malbran-Labat fait deux remarques importantes :

- Parler en bloc des « lettres "en akkadien" » (en les distinguant des « lettres "en ougaritique" ») gomme la vitalité de l'akkadien pratiqué dans les différents centres syriens (influence des langues vernaculaires, innovations, emprunts, ..) et la diversité des dialectes qu'on observe dans les lettres : « la langue des lettres de Sidon diffère de celle des lettres de Tyr ».

- Il ne faut pas identifier langue et écriture. L'expression « akkadien syllabique » désigne à la fois une graphique (cunéiformes mésopotamiens, syllabiques ou idéographiques) et une linguistique (akkadienne). La langue des documents administratifs, notée avec des cunéiformes mésopotamiens, n'est pas de l'akkadien, mais un « jargon » imprégné d'ougaritique. De même, les listes d'objets notés avec des cunéiformes mésopotamiens ne paraissent pas – en général – être en akkadien.

Ce n'est pas entre « textes en ougaritique alphabétique » et « textes en akkadien syllabique » qu'il faut établir une distinction mais entre « textes écrits en cunéiforme alphabétique » et « textes écrits en

²⁵⁴ Il gère les biens de la reine Šarelli d'Ugarit et était chef du quai (voir : VITA, Juan-Pablo et GALÁN, José, « Šipti-Ba'alu, un "Égyptien à Ougarit" », *UF* 29, 1997, p.709-713 ; et : ARNAUD, Daniel, « Une lettre du roi de Tyr au roi d'Ougarit », *Syria* LIX, 1982, p.101-107.

²⁵⁵ Publiée par Emmanuel LAROCHE en 1968 dans *Ugaritica* V, p.769-772 ; reprise par Mirjo SALVINI en 1995 dans *SMEA* 36, p.144-146. Affaire « civile » intéressant des fonctionnaires hittites, réglée par une procédure autonome.

cunéiformes suméro-akkadiens » : « plus qu'un bilinguisme, c'est un digraphisme qui est pratiqué par l'administration ougaritique ».

Carole Roche-Hawley, sur ces rapports entre langue et écriture, s'attache aux textes administratifs écrits en cunéiformes mésopotamiens²⁵⁶ et montre que, dans certains cas, le cunéiforme mésopotamien note l'ougaritique et non l'akkadien.

S'attachant particulièrement aux découvertes faites à Ugarit en 1994²⁵⁷, Florence Malbran-Labat a analysé 350 tablettes (et fragments), des lettres surtout, presque exclusivement en akkadien et en ougaritique, qui datent des deux derniers rois d'Ugarit : Niqmaddu et Ammurapi (fin XIII^e et XII^e siècles).

Les lettres en akkadien proviennent en majorité du monde hittite, mais aussi des ports méditerranéens (Beyrouth, Byblos, Tyr et surtout Sidon), de Chypre, d'Amurru. Elles présentent « un échantillon dialectal intéressant », notamment sur le plan de la morphologie (nombreux assyrianismes dans les lettres de Chypre et de Sidon), de la graphie (valeurs particulières dans les lettres venant du monde hittite) ou de la phonétique (affaiblissement de la chuintante : šukun-su identifie une provenance du monde hittite). L'influence des langues vernaculaires est plus ou moins marquée, indicateur du degré de maîtrise de l'akkadien.

En 1989, John Huehnergard étudie, dans "The Akkadian of Ugarit"²⁵⁸, les textes écrits par les scribes d'Ugarit (ce qui diffère des textes *trouvés* à Ugarit).

Reflet des débats de l'époque, il se demande en introduction si les variétés d'akkadien parlées en dehors de la Mésopotamie sont de vraies langues (c'est-à-dire : ont leurs règles linguistiques propres) ou s'il agit d'un mauvais akkadien ? En 1989 déjà, il penche pour la première réponse.

Peu de traits lui semblent communs à l'ensemble des dialectes de l'akkadien périphérique ; cependant tous, et entre autres l'akkadien d'Ugarit, montrent une interférence du substrat et tous font apparaître une simplification vis-à-vis de la norme grammaticale akkadienne.

Si la grammaire des textes écrits à Ugarit lui apparaît surtout comme médio-babylonienne (avec quelques vestiges de babylonien ancien), il note des traits assyriens et d'autres qui ne correspondent à la grammaire d'aucun dialecte mésopotamien : ouest sémitiques (et pour

²⁵⁶ ROCHE, Carole, "Language and Script in the Akkadian Economic Texts from Ras Shamra", dans : *Society and Administration in Ancient Ugarit* (W.H. van Soldt ed.), *PIHANS* 114, 2010, p.107-122.

²⁵⁷ MALBRAN-LABAT, Florence, « Les textes akkadiens découverts à Ugarit en 1994 », dans : *Languages and Cultures in Contact at the Crossroads of the civilizations in the Syro-Mesopotamian Realm*, Proceedings of the 42th Rencontre assyriologique internationale, ed. by K. van Lerberghe and G. Voet, OLP 96, 1999, p. 237-244.

²⁵⁸ Huehnergard, John, "The Akkadian of Ugarit", *HSS* 34, 1989.

certains, spécifiquement ougaritiques), hourrites et hittites. Cependant, un trait hourrite, par exemple, peut ne pas être dû à une influence hourrite directe, mais une influence hourrite via une tradition commune scribale et étudiée par les scribes d'Ugarit (même remarque pour les traits assyriens).

Quelques exemples de particularités : les négations *ul* et *lā* sont utilisées de façon indifférenciée, comme à Emar ; le génitif de la première personne du singulier est noté : *-ya*, au lieu de : *-i* (comme à Emar et à Karkemiš) ; une voyelle finale (*u* au nominatif et *a* à l'accusatif) est adjointe au premier mot, en cas de formes liées, ce qui n'a pas lieu en akkadien standard : ainsi : É-tu₄ NP (nom de personne), c'est-à-dire *bītu* NP, au lieu de *bīt* NP ; ou *pilaka* É-šu (au lieu de *pilak* É-šu).

Pour Wilfred van Soldt²⁵⁹, l'akkadien n'était pas parlé à Ugarit.

Ignacio Márquez-Rowe²⁶⁰ compare le processus d'apprentissage de l'akkadien par les scribes à celui d'une deuxième langue, en insistant sur deux points : cet apprentissage n'est pas fait pour lui-même (contrairement à ce qui se passerait de nos jours), mais en vue de l'écriture qui en est le but principal ; le niveau plus ou moins élevé atteint par un scribe dans ce processus explique, dans ses écrits, le degré d'interférence avec la langue qu'il parle.

La question de savoir si l'akkadien périphérique était parlé (par les scribes ou certains cercles) ne lui semble pas tranchée. La présence régulière d'interprètes irait en particulier à l'encontre d'une lingua franca parlée. Sa conviction est que l'akkadien était utilisé majoritairement sinon exclusivement comme une langue de contact écrit.

Amurru

Shlomo Izre'el²⁶¹ débute son étude par des considérations linguistiques théoriques et n'est pas très éloigné de ce qu'écrivait Dante sur la *varietas*, lorsqu'il s'attache à la notion de variation linguistique « inhérente à toute langue », qui « caractérise particulièrement les langues en contact tel l'akkadien périphérique » ("*an inherent characteristic of any language. It especially characterizes contact languages as Peripheral Akkadian [...] Variation may be*

²⁵⁹ SOLDT, Wilfred H. van, "The Akkadian of Ugarit: Lexicographical aspects", *Studi epigrafici e linguistici* 12, Verona, 1995, p.205-215, et particulièrement 205-206.

Voir aussi : SOLDT, Wilfred H. van, "Studies in the Akkadian of Ugarit. Dating and Grammar", *AOAT* 40, 1991.

²⁶⁰ MÁRQUEZ ROWE, Ignacio, "The Royal Deeds of Ugarit", *AOAT* 335, 2006, chapitre 4, p.140-173.

²⁶¹ IZRE'EL, Shlomo, "Amurru Akkadian", *HSS* 40-41, 1991.

geographically dependent. It may depend on the scribal tradition of different cities, and education, but also on imported traditions or variant local ones").

Il rappelle aussi la nécessité d'une double approche, synchronique et diachronique, des nombreux dialectes (et sous-dialectes) dont se compose l'akkadien périphérique. Deux précautions de méthode sont nécessaires. L'écart entre le dialecte et la norme akkadienne du moment s'explique aussi par « les influences antérieures et les traits déjà absorbés par le système linguistique, qui ont causé des changements dans la structure de base ». De plus, de tels changements viennent à la fois d'interférences de langues étrangères avec l'akkadien et d'interférences de différents dialectes périphériques, contemporains ou non, entre eux.

Le corpus qu'il étudie se compose des textes écrits par les scribes d'Amurru aux XIV^e et XIII^e siècles, qui ont été trouvés à El Amarna, Boğazköy et Ugarit.

Dans ces textes, le babylonien est manifeste dans la forme des pronoms et la plupart des formes verbales (qui peuvent marquer un peu différemment le temps, la proximité, etc.). Par ailleurs, on peut retracer jusqu'au babylonien l'origine de la plupart des mots. Mais il y a aussi interférence de quatre substrats linguistiques, le hittite, l'égyptien et deux particulièrement : le hurrite (avec lequel le contact est de longue date) et surtout les langues ouest-sémitiques (qui influent notamment sur la syntaxe).

Quelques particularités : la forme inaccomplie est notée avec la voyelle *i* (influence ouest-sémitique ; par exemple, *iparras* devient *iparris*) ; la troisième personne du pluriel est très souvent notée *-uni* et non *-ū*, comme s'il y avait un ventif permanent ; le permansif n'a pas la fonction habituelle.

Qatna

Les documents dont on disposait avant les découvertes de 2002 (inventaires et lettres d'El Amarna : voir chapitre suivant « Sur la frontière ... ») laissaient déjà supposer que la langue parlée au Bronze récent dans le royaume de Qatna était le hurrite.

Selon Thomas Richter²⁶², les documents trouvés en 2002 confortent cette hypothèse. En effet, dans les textes « en akkadien », les mots hurrites représentent 25% du total - hors formules conventionnelles de salutation. De plus, on y trouve de nombreuses gloses hurrites de mots akkadiens ou de sumérogrammes, ainsi que des formes verbales hurrites (NB : c'est aussi le cas de Tunip, comme on peut le voir dans la lettre des « citoyens de Tunip » au pharaon, EA 59, qui contient des formes verbales analogues à celles présentes à Qatna). Par ailleurs, les textes montrent une importante présence hurrite, spécialement à

²⁶² RICHTER Thomas und Sarah LANGE, *Das Archiv des Idadda*, Harrasowitz, Wiesbaden, 2012.

l'est des montagnes côtières. Et il est question, plusieurs fois dans les lettres, des *mariyannu* de Qaṭna, terme d'origine indo-européenne désignant en hourrite les conducteurs de char.

Par ailleurs, le « matériau » akkadien montre certaines caractéristiques du cananéen (en particulier dans la syntaxe).

5. Entre deux, des langues « frontières » ?

Le paragraphe qui précède se proposait de mettre en évidence, au sein de dialectes locaux de l'akkadien périphérique, ce que nous avons appelé de façon imagée des « frontières intérieures », qui résultent soit de l'interférence contemporaine d'autres langues et dialectes périphériques (on pourrait les qualifier de « spatiales »), soit de strates antérieures (on pourrait les qualifier de « temporelles »).

L'exemple de la langue franque historique aurait pu nous conduire à rechercher s'il y a eu création de nouvelles langues, véritables « entre-deux », elles-mêmes « frontières » entre des langues différentes.

On va illustrer cette interrogation avec deux exemples de couverture très inégale et d'époques différentes, mais qui tous deux la soulèvent : la « bêche-de-mer » des marchands de Tyr et le cananéno-akkadien des lettres d'El Amarna.

La bêche de mer des marchands de Tyr²⁶³

Daniel Arnaud s'est intéressé à un corpus de treize lettres trouvées à Ugarit, toutes en provenance de Tyr et écrites « dans une langue particulière ».

Rappelons que Tyr, port le plus au sud de la côte levantine avec lequel Ugarit est en relation, est présent au XIV^e siècle dans les lettres d'El Amarna (son roi Abi Milku est l'auteur des lettres EA 146 à 155).

Le corpus de 13 textes²⁶⁴ étudié par Daniel Arnaud date probablement du dernier siècle d'existence d'Ugarit (fin XIII^e – début XII^e) et comporte : 4 lettres du roi de Tyr, un groupe de 6 lettres privées

²⁶³ ARNAUD, Daniel, « Une bêche de mer antique, la langue des marchands de Tyr à la fin du XIII^e siècle », *Aula orientalis* 17-18, 1999-2000, p. 143-166.

²⁶⁴ Deux lettres du roi de Tyr ont été éditées : RS Varia 25 (*Syria* 59, 1982, p.101-107) et RS 17.424C+17.397B (PRU IV, p.219), ainsi qu'une lettre privée : RS. 34.167 (RSO VII, 1991, n°25). Les dix autres font partie des textes de la campagne de 1994, en cours d'édition par Sylvie LACKENBACHER et Florence MALBRAN-LABAT.

adressées à Ur-Tešub d'Ugarit (dont 4 par un certain ŠEŠ LUGAL, Šenni šarri, si le nom est à lire en hourrite) et 3 fragments de lettres privées sans nom d'expéditeur ni de destinataire,

Il choisit d'appeler cette langue : « bêche de mer » (en anglais *beach-la-mar*, expression qui vient du *bicho do mar* portugais : « bête de mer »²⁶⁵), en la rapprochant de la définition que les linguistes donnent d'un pidgin (« un outil, utilisé quand la nécessité l'impose à deux ou plusieurs groupes entrés en contact sans que ceux-ci aient une langue en commun »).

Cependant, et son article le montre d'un bout à l'autre, ce qu'il décrit est autre chose et plus qu'un pidgin. En effet, les pidgins se construisent pour l'essentiel sur un lexique commun avec une langue dominante, non sur une syntaxe (ainsi, au Cameroun occidental, anglophone, on distinguait le "*pidgin English*" du "*grammar English*").

Or les traits que Daniel Arnaud reconnaît à la bêche de mer ressemblent à plusieurs de ceux de la langue franque historique. En effet :

Sa fonction est utilitaire ; par conséquent, aucun mépris social ne s'y attache. À Tyr, des lettres royales comme privées l'emploient, même si elles restent cantonnées à « des tâches importantes mais peu variées ».

Son emploi ne caractérise pas un peuple et cette situation est manifeste dans le cas du corpus de Tyr, car les auteurs des lettres sont physiquement éloignés les uns des autres.

La bêche de mer est une langue authentique, distincte des vernaculaires et des langues de culture contemporaines.

C'est un « langage de contact et de bordure ». Chaque parti est persuadé de parler la langue de l'autre.

Née d'un compromis de la part de plusieurs groupes linguistiquement distincts, la bêche de mer est un mélange, certes à parts inégales, de babylonien, cananéen et égyptien. Aucun mot n'est attribuable au hittite et on ne trouve, en hourrite, que des noms propres.

Le lexique babylonien prédomine (environ 70% à 80% du lexique) et la morphologie est babylonienne pour l'essentiel.

Par contre, l'ordre des mots, « si important pour donner force et expressivité au discours » apparaît libre, contrairement au médio-babylonien et c'est celui qui est commun au cananéen et à l'égyptien qui est adopté.

²⁶⁵ Dans *Moby Dick*, Herman MELVILLE retrace ainsi l'échange entre le capitaine Peleg et Ismaël (chapitre XVI) : "Look ye now, young man, thy lungs are a sort of soft, d'ye see; thou dost not talk shark a bit. Sure, ye've been to sea before now; sure of that?". Traduction française : « Ecoute maintenant, jeune homme. Tu as, on peut dire, les poumons mous. Tu ne parles pas un peu le biche-la-mar. Es-tu déjà allé en mer ? En es-tu bien sûr ? » (Gallimard, Paris, 1980, p.126).
Le bichelamar est l'une des trois langues officielles du Vanuatu avec le français et l'anglais.

L'impératif joue un rôle important et sa morphologie est originale, parfois ni babylonienne ni cananéenne (influence égyptienne peut-être).

La principale divergence avec le babylonien est l'absence presque totale du subjonctif.

« Tout tend vers la simplification ». Ainsi le discours est construit par juxtaposition de phrases sans explicitation de la subordination par des conjonctions (parataxe). Et les phrases nominales sont proportionnellement nombreuses par rapport aux phrases verbales (un quart).

Daniel Arnaud, en conclusion de son article, pose plusieurs questions. Pourquoi et quand Tyr a-t-elle inventé ou adopté et pratiqué ce genre de langage ? Était-ce le seul port levantin à l'avoir fait ? Quelles sont les conditions « sous l'influence desquelles cette langue devint et resta indépendante des normes de chacune des traditions contributaires » ?

Il fait l'hypothèse qu'elle servait aux marchands levantins, une longue tradition de cabotage lui donnant pour horizon géographique l'Égypte et les îles proches.

En 2000 déjà, il note que des traits figurant dans le corpus d'El Amarna se retrouvent dans la bêche de mer. Ceci l'amène à conclure « prudemment » que cette dernière était une réalité linguistique depuis plusieurs siècles.

Le « canané-akkadien » des lettres d'El Amarna

La langue des lettres d'El Amarna en provenance du pays de Canaan (Byblos, Sidon, Tyr, ...) présente de nombreuses difficultés et les linguistes, dès la découverte des textes, ont émis des hypothèses très diverses sur sa nature. La 53^e Rencontre assyriologique internationale de juillet 2007²⁶⁶ en a fait le point, mettant en évidence tout un éventail de positions dont les extrêmes ne se sont pas rapprochés depuis.

Plutôt que « babylonien "extrêmement barbare" [*extremely barbarized*] », cette langue doit-elle être étiquetée : *pidgin* (William Moran, 1987, 1992²⁶⁷) ? *Hybrid language* (Anton Rainey, 1996, 2010²⁶⁸) ? *Interlanguage* (Augustinus Gianto, 1999²⁶⁹) ? *Mixed language*

²⁶⁶ *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale*, ed. by L. KOGAN, N. KOSLOVA, S. LOESOV, and S. TISHCHENKO, *Orientalia et Classica* XXX, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010. Voir particulièrement : Volume 1, Part 2, "Peripheral Akkadian", p.801-924.

²⁶⁷ MORAN, William L., *The Amarna Letters*, The John Hopkins University Press, Baltimore, 1992.

²⁶⁸ RAINEY, Anson F., *Canaanite in the Amarna Tablets, A Linguistic Analysis of the Mixed Dialect used by Scribes from Canaan*, Brill, Leiden, 1996.

RAINEY, Anson F., "The Hybrid Language written by Canaanite Scribes in the 14th Century BCE", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale, Orientalia et Classica* XXX, 2010 (cf note ci-dessus), Vol. 1, Part 2, p.851-861.

²⁶⁹ GIANTO, Augustinus, "Amarna Akkadian as a Contact Language", in: *Languages and Cultures in Contact at the Crossroads of the civilizations in the Syro-Mesopotamian Realm, Proceedings of the 42th Rencontre assyriologique internationale, OLA* 96, 1999, p.123-132.

(Shlomo Izre'el, 1998, 2005, 2012²⁷⁰) ? *Contact written language* (Ignacio Márquez-Rowe, 2006²⁷¹) ? *Akkadographic writing of Canaanite* (Eva von Dassow, 2004, 2010²⁷²) ?

Ce débat montre que la perception initiale d'un akkadien « corrompu » a cédé peu à peu, avec l'appropriation de concepts issus de la linguistique, devant celle d'une situation de langues « en contact » que leurs interférences modifient.

Mais il montre que l'on peine toujours à s'accorder sur le débouché de ce contact : système linguistique original, ou notation par les scribes de leur propre langue - le cananéen - grâce à l'écriture cunéiforme qui mériterait seule la qualification de *franca*, ou encore l'une ou l'autre de situations intermédiaires.

La question posée est celle de l'existence ou non d'un « entre-deux », d'une langue « frontière » entre l'akkadien et le cananéen.

Eva von Dassow, dès son article de 2004, répond nettement « non ». Pour elle, la langue des lettres d'El Amarna n'est autre que le cananéen, écrit avec des « akkadogrammes ». Elle va même plus loin, affirmant que le cananéen était la lingua franca, écrite aussi bien que parlée, de cette province de l'empire égyptien :

"The hybrid of Canaanite and Akkadian in which the Canaanite scribes wrote was not a language of any kind, but an artifact of these scribes' use of cuneiform, and furthermore, the language underlying their communication in cuneiform was not Akkadian but Canaanite." [...] "Canaanite emerges as the spoken and written lingua franca of part of Egypt's empire in the Levant."

Dans sa communication à la 53^e Rencontre assyriologique internationale, elle développe cette conception en établissant une distinction (justifiée) entre ce qu'elle appelle « la langue de l'écrit » et la « langue du texte » :

"I suggest [...] as a point of departure the autonomy of writing in relation to spoken language. The "language of writing" is the primary language that is directly represented by the graphic sequences employed to write the text, while the "language of the text" is the language in which what is written is understood and interpreted by the text's users. [...] The language of the texts is Canaanite, not Akkadian, which is instead employed as the language of writing."

²⁷⁰ IZRE'EL, Shlomo, "Canaano-Akkadian", *Languages of the World/Materials* 82, LINCOM Europa, München, 1998, p.3-4, 63, 75. 2^e édition : 2005.

IZRE'EL, Shlomo, "Canaano-Akkadian, Linguistics and Sociolinguistics", in : *Language and Nature, Papers presented to John Huehnergard on the Occasion of his 60th Birthday*, SAOC 67, 2012, p.171-218.

²⁷¹ MÁRQUEZ-ROWE, Ignacio, "The Royal Deeds of Ugarit", *AOAT* 335, 2006. Voir p.140-174.

²⁷² von DASSOW, Eva, "Canaanite in Cuneiform", *JAOS* 124, 2004, p.641-674.

von DASSOW, Eva, "Peripheral Akkadian Dialects, or Akkadography of Local Languages?", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale, Orientalia et Classica XXX*, 2010. Vol. 1, Part 2, p.895– 924.

Elle conclut que c'est l'écriture qui constitue « l'entre-deux » entre les langues :

Rather than representing the language of communication, writing could serve as an intermediary between languages.

Elle cite à l'appui de sa thèse Ignacio Márquez Rowe, pour qui l'akkadien ne peut être considéré dans la périphérie comme lingua franca (il n'y est pas parlé et il est utilisé plutôt comme écriture destinée à représenter les expressions de la langue locale) mais qui n'accepte cependant pas de considérer le cananéen comme lingua franca.

Elle cite également Carole Roche, qui a établi - comme nous l'avons dit à propos d'Ugarit - que, dans des textes employant à la fois l'alphabet ougaritique et le cunéiforme mésopotamien, les parties écrites avec ce dernier sont en réalité à lire en ougaritique. Celui-ci était donc parfois écrit « akkadographiquement », comme Eva von Dassow juge que l'était le cananéen. Mais Carole Roche ne généralise en aucune façon à l'ensemble des situations linguistiques.

Shlomo Izre'el, dans son texte de 2012, lui objecte que s'il est vrai, comme elle le dit, que les signes avec lesquels le texte est écrit ne représentent pas nécessairement la langue dans laquelle le texte est lu, il lui semble contraire à la réalité des lettres d'El Amarna d'affirmer qu'ils ne représentent aucune langue de communication.

Dans l'édition en anglais des lettres d'El Amarna (1992), William Moran parle d'un *pidgin*. Mais il n'est pas certain, au vu de la traduction « petit-nègre » de l'édition en français (1987), qu'il emploie ce mot dans le sens restreint que lui donnent les linguistes : une langue de relation née du besoin de communiquer éprouvé par des groupes de langue maternelle différente, qui repose pour l'essentiel sur un vocabulaire commun et non sur une syntaxe. D'autant moins qu'il a été le premier, dans sa thèse sur les lettres provenant de Byblos²⁷³, à montrer qu'elles emploient de façon systématique le système verbal cananéen et ne sont donc pas un simple mélange de traits linguistiques.

En 1999, Agustinus Gianto écrit que les traits « non standard » des lettres d'El Amarna mettent en évidence un système linguistique en propre (*in its own right*) plutôt qu'un akkadien « fautif ». Car certains de ces traits, grammaticaux ou lexicaux, n'apparaissent ni en akkadien, ni dans l'un des substrats locaux. Il propose d'utiliser un concept développé dans le contexte de l'apprentissage des langues étrangères, celui d'interlangue (état intermédiaire entre la langue d'origine et la langue en train d'être apprise), et il désigne

²⁷³ MORAN, William, *A Syntactical Study of the Dialect of Byblos as reflected in the Tablets of El Amarna* (thèse de doctorat, 1950), repris dans : Moran, William, *Amarna Studies, Collected Writings*, edited by John Huehnergard and Shlomo Izre'el, *HSS 54*, 2003, p.1-130.

l'akkadien des lettres d'El Amarna de la façon suivante : *a form of institutionalized interlanguage functioning as a contact language in a multilingual society*.

L'intérêt de cette proposition est qu'elle met l'accent sur un aspect « entre-deux » de la langue des lettres. Toutefois, on peut s'interroger sur son adéquation à la situation de scribes qui ne sont plus dans une période d'apprentissage de la langue, car déjà formés lorsqu'on leur confie des lettres à écrire. Ignacio Márquez-Rowe accorde, lui aussi, une importance à l'aspect « deuxième langue » de la formation des élèves-scribes, mais c'est pour insister sur ce qu'il considère être l'objectif véritable (l'apprentissage de l'écriture) et non pour décrire un état intermédiaire entre la langue maternelle et l'akkadien.

Anton Rainey, dans son étude des Lettres d'El Amarna qui proviennent du pays de Canaan, appelle « hybride » un dialecte que les scribes emploieraient et qui se compose de trois strates : le babylonien ancien qui en est la base (bien que les scribes aient été familiers avec le médio-babylonien), les modifications locales (qui portent par exemple sur la conjugaison) et les éléments purement ouest-sémitiques (confondus à l'origine avec les modifications locales). À ses yeux, étudier la façon dont les trois strates se « tissent » dans ce dialecte hybride permettra de comprendre l'évolution diachronique de l'ouest-sémitique.

Il distingue dans la lettre EA 286 (vol2:129), par exemple, des lignes qu'il attribue à ce dialecte hybride (ex. : ¹⁸ta-ra-ia-mu ; ²⁰⁻²¹ta-za-ia-ru / ú-ša-à-ru), au médio-babylonien (ex. : ³⁹e-ru-ub-mi) et au médio-assyrien (ex. : ⁵⁰la ta-ša-me-u).

Comme William Moran, il juge que le système verbal est l'aspect le plus remarquable des lettres de Canaan. Il cite par exemple la lettre EA 378 : ¹¹a-na-ša-ru-mi a-šar LUGAL EN-ia ...[...] ¹³ša it-ti-ia (à présent, je garde le lieu du roi, mon seigneur, ... , où je suis). La nuance présent-futur est fondée sur la finale « u », suffixe de l'inaccompli ouest-sémitique.

Anton Rainey estime que la langue hybride inventée par les scribes était un vrai dialecte, mais qu'il est difficile de savoir si elle était effectivement parlée ou non. Signe peut-être d'une hésitation sur le fond, il ne récuse ni l'appellation de pidgin ni, plus récemment, celle d'interlangue, mais ne cache pas son interrogation sur ce qu'il appelle « *a spoken "interlanguage"* ».

C'est sans doute Shlomo Izre'el qui a utilisé le plus systématiquement les outils théoriques de la linguistique pour caractériser la nature des lettres cananéennes d'El Amarna. Dans ses textes de 1998 (réédité en 2005) et surtout de 2012, il rappelle d'abord les principaux traits de cette langue, puis examine les différentes qualifications qui lui ont été données - pidgin, interlangue, langue « hybride » - et enfin la proposition d'Eva von Dassow de la considérer comme du cananéen écrit avec des akkadogrammes.

Le mot « pidgin » lui semble inadéquat, pour une raison évoquée plus haut, car il réfère à un besoin de communication immédiate et à un vocabulaire commun bien plus qu'à une syntaxe propre (ce qui n'est pas le cas ici).

De même, il écarte « interlangue », concept trop lié à une situation d'apprentissage d'une deuxième langue qui désignerait un intermédiaire (temporaire) entre la langue connue et la langue en cours d'acquisition. Les scribes cananéens ont suivi une formation complète et ne sont pas ou plus dans une telle situation.

Il ne rejette pas l'expression « langue hybride », mais la juge trop vague pour permettre d'explicitier les différentes composantes linguistiques de la langue des lettres d'El Amarna.

Il préfère appeler *mixed language* cette langue où l'akkadien domine dans le domaine lexical et le cananéen dans le domaine grammatical (il cite plusieurs exemples que retiennent les linguistes de telles langues mêlées, dont justement celle-ci). Il lui donne le nom de « cananéno-akkadien » (*Canaano-Akkadian*) et montre en quoi elle est à part entière et diffère de l'akkadien « périphérique » employé par exemple dans les lettres envoyées d'Égypte par le pharaon.

Dans ce texte important, il pose un certain nombre de questions auxquelles il répond de la façon suivante :

- Les scribes cananéens considèrent la langue qu'ils écrivent comme (un dialecte) de l'akkadien.

Les salutations sont en akkadien standard (comme à Ugarit dans les lettres en akkadien ; dans les lettres en ougaritique, les salutations sont souvent des traductions littérales de l'akkadien) ; les nombreuses gloses sont cananéennes (les scribes perçoivent donc la langue qu'ils écrivent comme étrangère) ; le vocabulaire est presque entièrement issu de l'akkadien.

On reconnaît un trait souligné par Daniel Arnaud pour la bêche de mer et déjà présent dans le cas de la langue franque historique : chaque parti est sincèrement convaincu de parler la langue de l'autre.

- La variation linguistique²⁷⁴ se rencontre partout dans les lettres cananéennes d'El Amarna et elle suit des règles.

Ainsi, les « akkadianismes » (par exemple des formes akkadiennes de l'impératif ou du précatif) qu'on trouve dans les lettres en cananéno-akkadien, parfois concurremment avec une forme cananéenne dans la même lettre, ne surviennent pas au hasard mais sont « déclenchés » (*triggered*) par des mots ou le contexte du discours. Le verbe *idû* (savoir), par exemple, ne se conjugue jamais comme en cananéno-akkadien (pas de préfixe *y-* à la troisième personne du singulier, alors même que dans la même lettre, un autre verbe l'emploie). Dans des lettres citant les paroles du pharaon, ou simplement s'y référant, les scribes emploient des formes verbales plus proches de l'akkadien standard que dans le reste de la lettre. Il ne s'agit pas d'insertions perçues par le scribe comme étrangères au système cananéno-akkadien, mais comme une partie intégrante de celui-ci ; le mot « akkadianisme » ne doit

²⁷⁴ Concept de la sociolinguistique qui désigne les différences survenant parmi les utilisateurs de la même langue, que ce soit dans la prononciation, le choix des mots ou une préférence pour certaines formes grammaticales. Ces différences peuvent avoir une origine géographique, sociale, ou venir de l'âge, etc. La variation linguistique est inhérente à toutes les langues. Elle peut, dans le cas présent, refléter aussi la tradition scribale locale.

pas induire en erreur. Ce phénomène, comme celui des gloses, conforte l'idée que les scribes pensaient écrire en akkadien.

- Il y a une « réalité parlée sous-jacente ».

Cette expression ne recouvre ni la langue maternelle des scribes, ni la langue de tous les jours. Elle signifie que les textes écrits en canané-akkadien représentent une langue dont les phonèmes²⁷⁵ peuvent être déchiffrés et pas seulement les graphèmes les figurant [point le plus contesté, en particulier par Eva von Dassow, il fait l'objet d'une justification particulièrement détaillée de la part de Shlomo Izre'el].

Plusieurs traits phonétiques le montrent, qui se traduisent dans l'écriture. Par ailleurs, les gloses en akkadien de sumérogrammes montrent qu'elles devaient être prononcées en akkadien par le scribe lisant la lettre au destinataire.

Ce sont surtout les traits morphologiques et syntaxiques qui illustrent le mieux cette réalité, car ils montrent une vitalité du canané-akkadien [« langue-mêlée », comme nous avons qualifié la langue franque historique] qui ne peut se comprendre que si elle était prononcée. Ainsi, de nouvelles racines verbales sont produites : par exemple, les consonnes de la racine verbale akkadienne sont utilisées avec une « voix » ouest-sémitique (phénomène courant en hébreu moderne : *tiffen*, il a téléphoné). De nouvelles formes de précatif apparaissent à Tyr, etc.

Tous ces phénomènes concourent à la conclusion suivante : pour le moins, les scribes qui apprenaient ce langage en prononçaient les mots.

Une recherche ultérieure permettrait peut-être de répondre à la question : le canané-akkadien était-il parlé en dehors du cercle restreint des scribes (par des messagers, des ambassadeurs, etc.).

- La variation linguistique (synchronique) dont foisonnent les lettres d'El Amarna dit quelque chose sur l'évolution diachronique du canané-akkadien.

En effet, une analyse croisée de textes contemporains peut mettre en lumière une évolution du canané-akkadien, due à la plus ou moins grande proximité qui a subsisté avec l'akkadien et le cananéen, et par conséquent donner des éléments sur cette évolution dans le temps. La compréhension de celle-ci bénéficierait, par exemple, de l'étude de textes trouvés à Byblos (antérieurs à l'époque d'El Amarna), à Beth Shean ou à Meggido.

- Le canané-akkadien est bien une langue « entre-deux ».

Conclusion

Ce chapitre a abordé les multiples façons dont langue et frontière se croisent dans le Proche-Orient de l'âge du Bronze récent (et même parfois : langue, écriture et frontière), essayant de distinguer le point de vue historique du point de vue linguistique. Un détour par la langue franque de la Méditerranée a aidé à cette réflexion sans être pour autant arbitraire, compte tenu de l'appellation de lingua franca souvent donnée à l'akkadien.

²⁷⁵ Rappelons qu'un phonème est la plus petite unité que l'on puisse isoler par segmentation dans la chaîne parlée et qu'un graphème est l'unité graphique qui lui correspond.

Il a rappelé que la langue est d'abord le moyen pour une communauté de se délimiter, mais aussi que le système cunéiforme (langue + écriture) a été pendant des siècles un formidable moyen pour des communautés très différentes de communiquer entre elles et donc de dépasser les frontières qui les séparaient.

Sur le plan linguistique, il a constaté l'existence de frontières, qu'il a appelées « intérieures », dans la langue qu'emploient les textes trouvés dans les centres « périphériques », qu'elles soient dues à l'inventivité (contemporaine) de chacun de ceux-ci ou aux substrats de langues parlées ou parlées antérieurement.

Enfin, les deux exemples de la « bêche de mer » des marchands de Tyr et de la langue des lettres d'El Amarna provenant du pays de Canaan illustrent ce qu'est une langue « entre deux », une langue elle-même « frontière »²⁷⁶.

L'humanité est constamment aux prises avec deux processus contradictoires dont l'un tend à instaurer l'unification, tandis que l'autre vise à maintenir ou rétablir la diversification. [...] Sur deux plans et à deux niveaux opposés, il s'agit bien de deux manières différentes de *se faire*. C'est le fait de la diversité qui doit être sauvé, non le contenu historique que chaque époque lui a donné et qu'aucune ne saurait perpétuer au-delà d'elle-même.²⁷⁷

²⁷⁶ Comme le dit Daniel Arnaud, on aimerait voir dans la bêche de mer de Tyr un lointain rejeton du cananéno-akkadien des lettres d'El Amarna. Mais il ne s'agit encore que d'imaginaire ...

²⁷⁷ LEVI-STRAUSS, Claude, *Race et histoire*, Denoël, Paris, 1987. Première édition : Unesco, 1952.

Chapitre 5 Sur la frontière ...

J'ai vécu avec des gens de lettres, qui ont écrit l'histoire sans se mêler aux affaires, et avec des hommes politiques, qui ne se sont jamais occupés qu'à produire les événements sans songer à les décrire. J'ai toujours remarqué que les premiers voyaient partout des causes générales, tandis que les autres, vivant au milieu du décousu des faits journaliers, se figuraient volontiers que tout devait être attribué à des incidents particuliers, et que les petits ressorts, qu'ils faisaient sans cesse jouer dans leurs mains, étaient les mêmes que ceux qui font remuer le monde. Il est à croire que les uns et les autres se trompent.²⁷⁸

Introduction

Au XIV^e siècle, deux États syriens vont vivre une expérience qui les rapproche et les éloigne à nouveau, celle d'être « sur la frontière », entre le Mitanni et l'Égypte, puis entre l'empire hittite et l'Égypte : les royaumes de Qatna et d'Amurru.



Les États de Syrie du nord et du sud

Eux-mêmes, comme leurs capitales Qatna et Şumur, sont séparés par deux autres frontières. L'une, physique, est la montagne nord-sud trouée, près de l'actuelle Homs, par une zone longtemps marécageuse et de franchissement périlleux. L'autre, temporelle, est la deuxième moitié du XIV^e siècle, qui voit l'un des royaumes s'acheminer vers une fin tragique et l'autre prendre son essor.

²⁷⁸ TOCQUEVILLE, Alexis (de), *Souvenirs, tome XII*, NRF, Gallimard, Paris, 1964.

Deux histoires. Malgré l'obstacle que constitue le déséquilibre qui existe entre les sources autres qu'archéologiques dont on dispose pour l'un et l'autre, on va les mettre en regard à cette époque.

1. Aperçu sur l'histoire de Qaṭna et de Ṣumur avant le XIV^e siècle

Qaṭna avant le XIV^e siècle

À l'âge du Bronze moyen, la ville de Qaṭna est la capitale d'un royaume important, dont le seul grand rival est le royaume du Yamḥad (Alep). Située dans la haute vallée de l'Oronte, à l'est de la trouée d'Homs, elle est à la croisée de deux axes : nord-sud (Anatolie - Égypte), très actif sur le plan commercial, et est-ouest (Euphrate – Méditerranée).

En particulier, les archives de Mari (XVIII^e siècle) documentent la route qui mène de l'Euphrate à Qaṭna²⁷⁹ en passant par l'oasis de Tadmor (Palmyre), limite de parcours des pasteurs entre Mari et Qaṭna, puis rejoint la Méditerranée, sans doute par le sud (la Beqa'a) en raison du caractère très marécageux de la trouée d'Homs.

Ces archives illustrent le royaume de Qaṭna à l'époque de Yasmah-Addu (fils de Samsî-Addu, roi de Haute-Mésopotamie, il a épousé une princesse de Qaṭna), puis de Zimrî-Lîm, roi de Mari²⁸⁰. La steppe syrienne parcourue par les nomades sépare les deux villes et on sait, par une lettre de Samsî-Addu à son fils (ARM I, 85), que la route directe prend dix jours. Les relations avec Mari sont amicales, comme le montre l'invitation faite par Qaṭna à Mari de venir faire paître ses troupeaux lors d'une sécheresse sévère.

Le royaume de Qaṭna est alors un pays d'élevage, riche, qui exporte du bois, du vin et des chevaux blancs très demandés. La vitalité du commerce se traduit par l'existence d'un *kārum* (comptoir commercial) dans la capitale, qui domine toute la région par sa taille et sa richesse.

On sait par ailleurs que les pharaons déposent des statues dans les temples de Qaṭna, comme ils le font dans d'autres villes syriennes.

Après la prise de Mari par Hammurabi, les sources se raréfient mais les tablettes d'Alalah VII (fin XVIII^e siècle, début XVII^e) montrent un royaume de Qaṭna passé sous le contrôle d'Alep.

²⁷⁹ JOANNÈS, Francis, « Palmyre et les routes du désert au début du deuxième millénaire av. J. -C. », *MARI* 8, ERC, Paris, 1997, p.392-415.

²⁸⁰ ZIEGLER, Nele, « Les données des archives royales de Mari sur le milieu naturel et l'occupation humaine en Syrie centrale », dans : *Urban and natural Landscapes of an ancient Syrian capital, settlement and environment at Tell Mishrife-Qatna and in central western Syria: proceedings of the international conference held in Udine, 9-11 December 2004*, ed. by Daniele Morandi Bonacossi, Udine, 2007, p.311-318.

Au début du ^{xv}^e siècle, l'empire du Mitanni s'affirme. Comme le raconte l'inscription gravée sur la statue d'Ildrimi, le roi Barattarna du Mitanni chasse de son trône le roi d'Alep : le Yamḥad ne retrouvera jamais sa place de grande puissance. Le royaume de Qaṭna entre alors dans la zone d'influence du Mitanni (les Hourrites y sont fortement implantés).

Peu après, dès le commencement de son pouvoir effectif²⁸¹, soit en l'an 22 de son règne (vers 1460 av. J.-C.), le pharaon Thoutmosis III reprend la politique d'expansion en Syrie qui avait marqué les débuts de la ^{xviii}^e dynastie. En l'an 29, il prend Ullasa (défendu par des troupes de Tunip). Il prend ensuite Ardata et Ṣumur, fortifie Ullasa et Ṣumur, poursuit son offensive vers la Syrie intérieure via la trouée d'Homs. Tunip, sur l'Oronte, est son principal opposant.

Qaṭna, en particulier, est prise lors de la huitième « campagne syrienne » de Thoutmosis III, en l'an 33 du règne, puis réinvestie par le Mitanni, et finalement reprise par l'Égypte lors de la campagne de l'an 42 du règne.

La plaine du 'Akkar et la ville de Ṣumur avant le ^{xiv}^e siècle

À l'ouest de la trouée d'Homs, la plaine côtière très fertile du 'Akkar, cultivée de longue date, comporte, à l'âge du Bronze moyen, deux centres administratifs importants : les villes de Ṣumur²⁸² et d'Irḳata (Tell Arḳa²⁸³). La région est peu ouverte sur la Syrie intérieure et la trouée de Homs n'est pas une voie majeure de communication.

La campagne syrienne que mène Thoutmosis III en l'an 42 de son règne (dernière connue de ses campagnes) va changer cette situation, car les troupes égyptiennes prennent et détruisent la ville d'Irḳata.

Ṣumur devient alors le seul grand centre de la plaine du 'Akkar et un point d'appui pour les projets égyptiens de conquête de la Syrie intérieure, permettant aux troupes d'éviter la longue route terrestre qu'elles empruntaient précédemment, d'y installer des garnisons et d'y obtenir de l'approvisionnement (les fortifications trouvées à Tell Kazel en sont le

²⁸¹ Après la régence et le règne d'Hatchepsout.

²⁸² La localisation de Ṣumur n'est pas certaine. Beaucoup considèrent Tell Kazel comme le site le plus probable. Pour l'époque du Bronze récent, deux chantiers ont dégagé, l'un, un secteur résidentiel, l'autre, un temple aux riches offrandes. Le niveau le plus récent porte la trace d'un incendie violent, à rattacher sans doute aux troubles du ^{xiii}^e siècle.

²⁸³ Voir THALMANN Jean-Paul, *Tell Arḳa, I. Les niveaux de l'âge du Bronze*, IFPO, Beyrouth, 2006.

témoignage). Le 'Akkar devient une route ouest-est stratégique, plus que commerciale, et Šumur le siège du représentant de l'Égypte dans la région.

Au XV^e siècle, une influence du Mitanni n'est pas perceptible.

2. Le tournant du XIV^e siècle

Le successeur de Thoutmosis III n'affronte pas directement le Mitanni, bien que celui-ci attise en sous-main des révoltes contre l'Égypte. Au début du XIV^e siècle, l'absence d'une victoire nette en Syrie entre l'Égypte et le Mitanni, la montée d'un danger en Asie mineure conduisent à un modus vivendi entre ces deux puissances.

Dans la première moitié du XIV^e siècle, le royaume de Qaṭna se trouve à la limite des zones d'influence égyptienne et mitannienne, alors que la plaine du 'Akkar, tournée vers la Méditerranée, est pour l'essentiel sous influence égyptienne.

Les sources textuelles qui concernent le royaume de Qaṭna, longtemps très limitées, se sont enrichies avec la découverte sur place de tablettes en 2002. Pour la région qui va devenir le royaume d'Amurru sous l'impulsion d'Abdi-Aširta et surtout de son fils Aziru, et pour ce royaume, on dispose de sources beaucoup plus riches, mais qui viennent toutes de l'extérieur : El Amarna, Ugarit et Ḫattuša.

Qaṭna

Une des grandes difficultés est d'aboutir à une chronologie même relative des événements qui, au XIV^e siècle, ont scellé le destin du royaume de Qaṭna.

Or, jusqu'en 2002, on ne disposait, en fait de textes issus du royaume lui-même, que d'inventaires trouvés dans la ville lors des fouilles des années trente. Certes, le prologue du traité entre Šattiwaza du Mitanni et Šuppiluliuma I du Ḫatti (CTH 51 ; HDT 6A) et les cinq lettres écrites au pharaon Akhéaton par Akizzi, dernier roi de Qaṭna, et trouvées à El Amarna (EA 52 à EA 56 ; [vol2:89à94](#)) donnaient quelques repères chronologiques, mais difficiles à « croiser » avec d'autres événements, en particulier avec les guerres syriennes de Šuppiluliuma I.



Les royaumes de Qatna et d'Amurru

Les inventaires, édités par Jean Bottéro²⁸⁴, comportent entre autres des listes de bijoux offerts à la déesse de la ville, Nin Egal, accompagnées du nom des donateurs, dont trois de Qatna (Naplamma, Sînadu et Idadda/Idanda), Adad-nêrârî, roi du Nuḥašše, et Turuša de Kinza / Qadeš. Ils montrent qu'à une certaine période (voir plus loin), les relations entre Qatna, le Nuḥašše et Kinza étaient bonnes.

Que fait dire à Šuppiluliuma le prologue du traité cité ?

« Je traversai à nouveau l'Euphrate et soumis le pays d'Alep et le pays du Mukiš.

Takuwa, roi de Niya, vint au-devant de moi pour établir des clauses de paix. Mais, derrière son dos, son frère Aki-Tešub conduisit le pays et la ville de Niya à la guerre. Il rassembla les conducteurs de char [...] et fit cause commune avec Akiya, roi d'Araḫati. [...] Ils commencèrent la guerre en disant « Allons combattre le grand roi, le roi du Ḫatti ». Moi, le grand roi, roi du Ḫatti, je soumis la ville d'Araḫati. Je capturai Akiya, roi d'Araḫati, Aki-Tešub, frère de Takuwa, et tous leurs conducteurs de char avec leurs biens. Pour le Ḫatti, je m'emparai aussi de la ville de Qatna et de ses biens.

J'allai au pays du Nuḥašše et capturai tout le territoire. Seul son roi Šarrupša s'enfuit, mais je capturai sa mère, ses enfants et je les amenai au Ḫatti. J'installai Takip-Šarri, sujet de Šarrupša, en tant que roi de la ville d'Ukulzat. J'allai au pays d'Apina, mais ne cherchai pas à attaquer Kinza. Cependant, son roi Šuttatara, son fils Aitakama et ses chars vinrent combattre contre moi. Je les chassai et ils se réfugièrent dans la ville d'Abzuya. Je fis le siège d'Abzuya, capturai Šuttatara, ses enfants, ses chars, ses frères et tous ses biens et les amenai au Ḫatti. [...]

Depuis le mont Liban jusqu'à la rive lointaine de l'Euphrate, je fis mon territoire. »

²⁸⁴ BOTTÉRO, Jean : « Les inventaires de Qatna », *RA* 43, 1949, p.1-40 et p.137-215. « Autres textes de Qatna », *RA* 44, 1950, p.105-118. « Vocabulaire de Qatna », *RA* 44, 1950, p.119-122.

Ici, Šuppiluliuma I (mais pendant quelle guerre « syrienne » : la première, la deuxième ?) décrit la volte-face du Niya vis-à-vis du Ḫatti (d'abord favorable²⁸⁵, puis opposé), l'inimitié d'Arašati, du Nuḫašše et de Qaṭna. Il affirme qu'il n'aurait pas cherché à combattre Qadeš / Kinza, mais que celui-ci l'y a contraint.

Les cinq lettres d'Akizzi trouvées à El Amarna (dont l'une en très mauvais état) sont adressées au roi d'Égypte, dont deux explicitement à Namhuriya, c'est-à-dire Aménophis IV / Akhéaton (EA 53 et EA 55). Deux des lettres présentent Aitakama, roi de Qadeš, comme ennemi du pharaon (EA 53 et EA 54), et donc de Akizzi lui-même, alors que les rois du Nuḫašše et de Niya « aiment » le pharaon [NB : Aitakama apparaît dans le prologue du traité cité comme le fils du roi de Qadeš ; les lettres EA 53 et EA 54 sont donc postérieures aux événements que le prologue rapporte].

Dans EA 55, plus longue, Akizzi écrit à Namhuriya que le roi du Ḫatti « a fait prisonniers les combattants de Qaṭna » (et a emporté la statue de Simgi, dieu hurrite du soleil) et qu'Aziru (d'Amurru, voir ci-après) a emmené hors du pays des hommes de Qaṭna, dont il réclame rançon. Enfin, Akizzi encourage le pharaon à prendre le Nuḫašše avant les Hittites.

Référence	Expéditeur	Destinataire	Personnages évoqués	Commentaire
EA 52	Akizzi (Qaṭna)	Le roi d'Égypte	Biryawaza ("maire" de Damas) est fidèle lui aussi au pharaon	Protestation de fidélité au roi d'Égypte
EA 53	Akizzi (Qaṭna)	Namhuriya (le pharaon Aménophis IV)	Aitakama, roi de Qadeš, a rallié le Ḫatti ; Biryawaza, le roi du Nuḫašše et le roi de Niya sont fidèles au pharaon	
EA 54	Akizzi (Qaṭna)	?	Aitakama (?), roi de Qadeš	<i>(tablette très abîmée)</i>
EA 55	Akizzi (Qaṭna)	Namhuriya (le pharaon Aménophis IV)	Le roi du Ḫatti menace les pays fidèles au pharaon et Aziru (d'Amurru) est une menace pour Qaṭna	Demande de troupes au pharaon
EA 56	Akizzi (Qaṭna)	Le roi d'Égypte	Le roi du Ḫatti est menaçant ; des rois (non nommés) sont hostiles au Ḫatti	Mention du Mitanni

Si on résume ce qu'on pourrait déduire de ces différentes sources, il semble, d'après les inventaires, qu'à une époque antérieure à Akizzi, les relations entre le royaume de Qaṭna et plusieurs de ses voisins (Nuḫašše et Kinza / Qadeš) étaient bonnes, bénéficiant sans doute du rapprochement entre le Mitanni et l'Égypte face à la montée en puissance des Hittites.

²⁸⁵ L'édit RS 17.227 de Šuppiluliuma I (fixant le tribut d'Ugarit), [vol2:70](#), ne cite pas Niya parmi les ennemis du Ḫatti, ce qui laisse penser que Takuwa n'avait pas encore été renversé par son frère Aki Tešub lors de la guerre décrite par le prologue (par contre, RS 17.340, [vol2:79](#), cite explicitement Aki Tešub comme ennemi).

Le prologue du traité entre Šattiwaza et Šuppiluliuma I paraît indiquer que certains États comme le Niya ont balancé entre se soumettre ou résister aux Hittites, alors que d'autres se montraient d'emblée hostiles, tel le Nuḫašše de Šarrupša contre lequel Šuppiluliuma I a dû mener bataille. Le cas de Qadeš est plus flou (prendre la ville n'était pas dans les projets du roi hittite). Quand à Qaṭna, la ville a été pillée, mais elle est citée comme « en passant » et son souverain n'est pas nommé.

Les lettres d'El Amarna montrent que, sous Akizzi, c'est-à-dire postérieurement aux événements rapportés dans le prologue, le royaume de Qaṭna est dans le camp égyptien (le Nuḫašše et le Niya sont eux aussi hostiles aux Hittites), menacé par Aitakama de Qadeš (rallié au Ḫatti) et par Aziru d'Amurru. Akizzi appelle en vain le pharaon au secours. L'archéologie confirme que la prise de Qaṭna par Šuppiluliuma I a été violente, si on date de ce moment les destructions retrouvées sur le site : il n'y a plus de roi après Akizzi. C'est seulement après 1300, sous Séthi I, que les Égyptiens reprennent le contrôle de la ville (ils la gardent jusqu'au début du XII^e siècle, lorsque les invasions des « peuples de la mer » provoquent sa destruction).

Les textes découverts en 2002 : les archives d'Idadda

En 2002, un lot de tablettes et de fragments a été découvert au palais royal, dont la majorité est en bon état « grâce » aux incendies qui ont frappé la ville.

54 textes ont pu ainsi être reconstitués²⁸⁶, qui ont fourni beaucoup de données nouvelles, confirmant entre autres que la population du royaume comportait une composante hurrite importante.

Ils ont apporté aussi des éléments qui permettent de « remonter », et peut-être de préciser, la chronologie d'une période profondément troublée pour tous les États qui sont un enjeu de pouvoir entre le Mitanni, l'Égypte et le Ḫatti.

On trouve en effet dans ces textes le nom d'un roi de Qaṭna qui figurait déjà dans les inventaires : Idadda/Idanda, auquel cinq lettres permettent d'associer des rois connus par le

²⁸⁶ RICHTER, Thomas, "Qaṭna in the Late Bronze Age, Preliminary Remarks", *SCCNH* 15, CDL Press, Bethesda, Maryland, 2005, p.109-126.

RICHTER Thomas und Sarah LANGE, *Das Archiv des Idadda*, Harrasowitz, Wiesbaden, 2012.

[NB : La notation TT1, etc., est celle retenue par les auteurs de ce livre, à ne pas confondre avec celle des douze tablettes trouvées en Israël à Taanach, et qui datent du XV^e siècle avant J.-C.].

prologue du traité entre Šattiwaza et Šuppiluliuma I : Takuwa de Niya et Šarrupša du Nuḫašše.

Elles sont adressées à Idadda par : Takuwa (TT1 et TT2) ; Takuwa et Ḫannutti, Hittite « officier » de Šuppiluliuma I (TT3) ; Ḫannutti (TT4) et Šarrupša (TT5). Les nombreuses gloses hourrites les rendent très difficiles à lire.

Les lettres de Takuwa à son « frère » Idadda montrent une grande proximité avec le pouvoir hittite (à noter que TT2 est adressée aussi aux *mariyannu*, terme d'origine indo-européenne utilisé par les Hourrites pour désigner les conducteurs de char mais ici peut-être simplement l'élite de la ville). Ainsi, Šuppiluliuma I est appelé ^dUTU-ši LUGAL, « Mon Soleil, le roi », et Ḫannutti est cité avec révérence.

Cette proximité est confirmée par la lettre que Takuwa et Ḫannutti envoient en commun à Idadda pour lui demander, de la part de Šuppiluliuma I, de fortifier Qaṭna (URU qat-na du₄-un-ni-in-ku-nu). Ces trois lettres montrent un Idadda anxieux, que Takuwa s'efforce de rassurer en lui disant qu'il a demandé aux Sutéens et aussi à des troupes « *ḫuradu* » de veiller sur Qaṭna : « Je te protégerai (a-na-ša-ru) ! ».

Le ton du Hittite Ḫannutti (TT4) est très ferme : « Rassemble les *mariyannu* de Qaṭna. Qu'ils écoutent cette tablette ». Il donne en exemple Šarrupša qui, auparavant, suivait le Mitanni mais a fait depuis allégeance à « Mon Soleil »²⁸⁷.

La lettre décrit une situation complexe dans laquelle différents petits pays se font la guerre. « Vous savez que le pays du Mitanni est détruit (³⁴at-tu₄-nu-ma i-du-ku-nu / ³⁵ù KUR mi-id-da-an-ni ḫa-li-iq), mais vous vous faites peur ». « Protégez-vous vous-mêmes » : Ḫannutti ne viendra pas en aide à Takuwa, Šarrupša ou à Idadda.

Elle fait aussi état d'une menace de Kinza sur Qaṭna :

⁶⁴ù DINGIR.MEŠ lu-ú ki-it-tu₄ i-nu-ma KUR.MEŠ-šu ⁶⁵ša LUGAL KUR ki-in-za a-na SAG.DU KUR-ka \ *ut-ḫi-a*

⁶⁴⁻⁶⁵Et que les dieux soient fidèles quand les pays du roi de Kinza s'approcheront de la frontière (mot à mot : de la tête) de ton pays.

La lettre TT5 de Šarrupša à Idadda est obscure. Elle se place néanmoins après le ralliement du Nuḫašše aux Hittites, puisque Šarrupša va amener troupes et chars à Ḫannutti, qui a réclamé des troupes. La lettre mentionne des problèmes à propos d'Armatta.

²⁸⁷ C'est ce que raconte aussi le prologue du traité entre Šuppiluliuma I et Tette du Nuḫašše (petit-fils de Šarrupša) : CTH 53 ; Beckman, HDT n°7, p.50-54.

Parmi les autres textes trouvés en 2002, deux sont d'un intérêt particulier pour l'histoire des relations extérieures du royaume de Qaṭna.

Le document le plus ancien (TT6) des archives trouvées en 2002 est un texte juridique émanant du roi Adad-nêrârî de Qaṭna, antérieur à Idadda. Il montre que l'influence du royaume, avant l'expansion hittite en Syrie, s'étendait à l'ouest jusqu'au mont Liban (HUR.SAG la-ab-la-ni).

À noter qu'un roi Adad-nêrârî du Nuḫašše est l'expéditeur de la lettre EA 51, dans laquelle il déclare au pharaon (malheureusement non nommé) lui être fidèle et avoir refusé les avances du roi du Ḫatti. Thomas Richter propose d'identifier les deux rois, en faisant l'hypothèse selon laquelle le Nuḫašše aurait couvert une région très vaste avant la révolte mentionnée dans le prologue du traité entre Šattiwaza et Šuppiluliuma I, région que le roi hittite aurait « éclatée » ensuite en trois parties : un Nuḫašše réduit, Ukulzat et Qaṭna. Idadda serait alors devenu roi de Qaṭna, fidèle aux Hittites.

Par ailleurs, un inventaire (TT18) mentionne des objets qui ont été emportés hors de Qaṭna, trace peut-être du pillage de la ville par les Hittites auquel un autre texte fait allusion (KBo 1.1, recto) :

³⁷URU qàt-na qa-^rdu¹ nam-ku-ri-šu / ù qa-du mim-mu [šu-n]u a-na KUR URU ḫa-at-ti ul-te-ri-ib-šu-nu-ti

³⁷J'ai fait entrer dans le pays du Ḫatti la ville de Qaṭna, avec ses possessions, avec tout ce qui lui appartient.

Textes des « archives » d'Idadda

Référence	Expéditeur(s)	Destinataire	Personnages évoqués, commentaires
TT1	Akuwa, roi du Niya	Idadda, roi de Qaṭna	Le roi du Ḫatti est venu au Niya. Ḫannutti est passé avec prisonniers de guerre et butin.
TT2	Akuwa, roi du Niya	Idadda, roi, et mariyannu de Qaṭna	Cite Ḫannutti. Le roi du Ḫatti apportera de l'aide à Idadda. Akuwa a demandé aux Sutéens d'aider Idadda.
TT3	Akuwa, roi du Niya, et Ḫannutti (officier hittite)	Idadda, roi de Qaṭna	Le roi du Ḫatti demande qu'on fortifie Qaṭna. Les troupes <i>ḫuradu</i> vont arriver et veiller sur Qaṭna. La ville d'Armatta (NB : près d'Alalaḫ) a changé de camp.
TT4	Ḫannutti (officier hittite)	Idadda, roi de Qaṭna	Šarrupša (roi du Nuḫašše), auparavant "d'accord avec l'homme du Hurri", s'est rallié au roi hittite. Des guerres divisent les petits États (Idadda a pillé Ugulzat, qui dépend de Šarrupša). "Le Mitanni est détruit" et Ḫannutti ne soutiendra aucun. Il avertit Idadda d'une menace venant de Kinza.
TT5	Šarrupša, roi du Nuḫašše	Idadda, roi de Qaṭna	(<i>de compréhension difficile</i>) Šarrupša mentionne un problème à propos d'Armatta. Ḫannutti a réclamé des troupes et Šarrupša lui amènera troupes et chars.

et :

Référence	Expéditeur	Nature du texte	Commentaire
TT6	Adad-nêrârî, roi de Qaṭna	texte juridique	Mentionne le mont Liban comme extrémité du royaume de Qaṭna.
TT18		inventaire	Fait la liste des objets de Qaṭna "emportés au Ḫatti" (tribut ? butin après pillage de la ville ?).

Qu'apportent ces textes sur l'histoire de Qaṭna ?

Les lettres, qui datent de l'époque de Šuppiluliuma I, semblent postérieures à la « première guerre syrienne » du roi hittite et se placer avant la deuxième.

Pendant la première guerre, l'armée hittite a pris la ville de Qaṭna et l'a pillée sans la détruire (TT18 en est sans doute le témoignage). Puis, Šuppiluliuma place Idadda sur le trône de Qaṭna (en remplacement du roi Adad-nêrârî dont on ne connaît pas le sort) et on peut penser que ce roi a dirigé le pays un certain temps comme allié des Hittites.

Une phase obscure a suivi, mais on sait que le Mitanni, qui a perdu presque toute son influence en Syrie après la première guerre (seul Amurru n'a pas été touché par ces événements), cherche à faire revenir dans sa mouvance les États syriens, les montant les uns contre les autres et contre le Ḫatti, avec lequel ils avaient pourtant signé des accords.

La lettre TT4 montre par exemple qu'Idadda mène une action contre Šarrupša du Nuḫašše (qui est désormais fidèle à l'alliance hittite), avant même que le Mitanni ne cherche à assassiner ce dernier²⁸⁸ et que la révolte générale qui va mener à la deuxième guerre syrienne n'éclate. On peut y voir le signe de l'hésitation d'Idadda entre le camp du Mitanni et celui du Ḫatti.

Après le retour de Šuppiluliuma en Syrie, Idadda cherche à se présenter comme son allié et il semble certain qu'il a fait partie de la coalition hittite lors de la deuxième guerre syrienne. Qaṭna est menacé par un ennemi, peut-être Kinza / Qadeš (TT4), et il a besoin d'une aide militaire, qui n'arrivera pas : l'attaque ennemie réussit et la ville est conquise. On ne sait quel fut le sort d'Idadda.

En tout cas, son successeur Akizzi s'oppose résolument aux Hittites et à leur allié Aitakama, roi de Qadeš, comme le montrent les lettres qu'il envoie au pharaon Akhénaton

²⁸⁸ Selon le prologue historique du traité entre Šuppiluliuma et Tette (CTH 53 ; HDT n°7, p.50-54).

et la demande pressante d'assistance militaire qu'il lui adresse. On ne connaît pas non plus le sort d'Akizzi, mais Qaṭna fut détruite et il n'eut pas de successeur.

La naissance de l'État d'Amurru

Les événements de l'histoire d'Amurru ont été largement décrits et analysés. Le résumé qui suit n'innove pas par rapport aux écrits qui leur ont été consacrés et ne retient que les éléments pertinents pour la question posée²⁸⁹.

Au début de cette histoire, le nom d'Amurru désigne une des trois provinces égyptiennes, dont le gouverneur (*rābiṣu*) réside à Ṣumur. Par la suite, l'ambiguïté entre la province égyptienne et l'État plus restreint qui va naître servira aux intérêts de celui-ci.

Un peu avant le milieu du XIV^e siècle, un personnage jusque là inconnu, 'Abdi-Aširta, entreprend de s'emparer l'une après l'autre des villes de la côte méditerranéenne. On en reconstitue l'histoire grâce aux lettres d'El Amarna, malgré une difficulté importante : l'essentiel de l'information est fourni par son ennemi le plus constant, Rib-Adda, roi de Byblos /Gubla. On ne dispose en effet que de six lettres écrites par lui-même (EA 60 à 65), dont une ne comporte que la salutation initiale.

'Abdi-Aširta agit, soit directement avec l'aide des 'Apiru²⁹⁰, soit, le plus souvent, en intimidant les habitants de la ville convoitée et en fomentant un soulèvement qui aboutit à l'assassinat du roi.

Il prend d'abord Ardata et Irqata (EA 75), puis profite d'une attaque des « troupes de Šehlal » sur Ṣumur pour s'y précipiter et « sauver » ... quatre personnes (EA 62) : il se présente alors au pharaon comme le défenseur d'Amurru (à comprendre comme la province égyptienne) et de ses deux principales villes, le port Ullasa et Ṣumur. Il mène ensuite une offensive sur les terres du roi de Byblos et prend Ammiya (EA 75), Šigata et Ampī (EA 76). Ne restent au roi de Byblos que deux villes, Baṭruna et Byblos elle-même (EA 78, 79 et 81), mais finalement Baṭruna aussi est prise (EA 88). Lorsque Rib-Adda se tourne vers les villes

²⁸⁹ Voir en particulier l'annexe d'Itamar SINGER, dans : IZRE'EL, Shlomo, "Amurru Akkadian: A linguistic Study (with an Appendix on the History of Amurru by Itamar Singer)", *Harvard Semitic Studies* 40-41, 1991.

²⁹⁰ Les 'Apiru, auxquels un développement spécifique sera consacré, sont actifs dans la région (peut-être particulièrement dans les montagnes). Rib-Adda juge primordial leur rôle dans les succès d'Abdi Aširta et les désigne par *tillatšu*, « sa » force auxiliaire.

du sud, Beyrouth, Sidon et Tyr, c'est pour découvrir qu'il a été contourné par 'Abdi-Aširta et que le roi de Tyr a même été tué (EA 89).

À ce moment-là, 'Abdi-Aširta a réussi à faire du « pays d'Amurru » (KUR a-mur-ri, EA 60, EA 73, etc.) une entité territoriale de taille importante qui marque la frontière nord de l'Égypte avec le Mitanni. Cependant, contrairement à ce qu'écrit Rib-Adda, 'Abdi-Aširta apparaît moins comme opposé à l'Égypte que désireux de se faire reconnaître par elle un rôle officiel. Ainsi, il ne s'est pas rapproché des Hittites au moment où Šuppiluliuma I achève sa conquête des États syriens de la sphère mitannienne (ce qui n'exclut pas qu'il y ait songé) et il n'est d'ailleurs cité dans le prologue historique d'aucun des traités conclus ultérieurement entre les rois hittites et les rois d'Amurru.

L'Égypte semble s'être accommodée longtemps de ses agissements et ne le traite pas en ennemi, voyant sans doute un grand intérêt à avoir un État fort sur sa frontière nord, face à la menace hittite. Mais elle ne peut accepter la mainmise de la nouvelle entité sur toute la côte méditerranéenne. Aménophis IV intervient pour mettre fin au blocus de Byblos (EA 79) et l'Égypte reprend les villes de la côte. Quand et comment eut lieu l'élimination d'Abdi-Aširta ? Les lettres ne permettent pas de le dire.

La suite de l'histoire est racontée tout d'abord par les textes d'El Amarna, en particulier par les très nombreuses lettres envoyées au pharaon par le roi de Byblos Rib-Adda, plusieurs lettres d'Aziru, fils d'Abdi-Aširta, et quelques autres, comme une lettre du roi de Tyr (EA 149). Et on dispose d'autres sources, provenant de Hattuša et d'Ugarit, sur ces débuts d'un État d'Amurru.

Dans les quatre traités - s'échelonnant sur près de 150 ans - conclus entre les souverains du Hatti et d'Amurru²⁹¹, l'histoire rapportée par le prologue, bien que reconstruite à des fins apologétiques ou de propagande, apporte un éclairage complémentaire.

Par ailleurs, les textes trouvés à Ugarit et en particulier l'accord entre Aziru et Niqmaddu II jettent une lumière sur les rapports entre ces deux royaumes, mais aussi sur l'attitude de chacun au moment de la montée en puissance des Hittites en Syrie.

Les fils d'Abdi-Aširta, parmi lesquels Aziru va jouer le rôle principal, reprennent très vite la politique de leur père. Dans le pays d'Amurru, ils enlèvent Ardata (leur père avait lui aussi commencé par cette ville), Wahlia, Ampî et Šigata. L'un d'entre eux, Pu-Ba'la, entre dans le

²⁹¹ Šuppiluliuma I et Aziru, Muršili II et Tuppi Tešub, Hattušili III et Bentešina, Tudhaliya IV et Šaušgamuwa. Leurs références figurent au chapitre « Des frontières économiques ? », partie II (Le tribut), paragraphe « Le tribut d'Amurru ».

port d'Ullasa (EA 104). Toutes les villes de la côte, entre Byblos et Ugarit, leur appartiennent (EA 98). Ils dominent le pays d'Amurru, à l'exception d'Irğata et de Şumur (EA 103), mais Irğata est menacée à son tour. Les anciens d'Irğata lancent un appel au pharaon (EA 100), qui reste sans réponse : Aziru, fils d'Abdi-Aşirta, tue le roi d'Irğata et prend la ville (EA 140). Le long siège de Şumur, dernière ville importante, se fait à la fois par terre et par mer (EA 105, EA 114), sans doute avec l'aide d'Arwad (EA 105). Şumur est le siège du gouverneur égyptien de la province (qui comporte, outre le pays d'Amurru proprement dit, la côte méditerranéenne de Byblos à Ugarit et la région qui va jusqu'à l'Oronte), mais les assaillants profitent de son absence. Şumur est finalement prise (EA 116), en subissant de grands dommages.

Aziru se déclare alors fidèle serviteur du pharaon et demande à être reconnu par le pharaon comme *ḫazannu* (souvent traduit par « maire »), l'un des titres les plus élevés, en promettant de lui verser « ce que les autres maires lui versent » (EA 157), tout en faisant état d'une menace hittite. Il obtient cette reconnaissance (EA 161) : ⁵¹ù LUGAL-ru / ⁵²EN-ia iš-ku-na-an-ni / ⁵³[i]-na LÚ.MEŠ ha-za-nu-ti (Et le roi, mon seigneur, m'a établi parmi les *ḫazannu*), sans doute pendant la visite d'Aziru en Égypte à laquelle EA 161 fait allusion comme ayant eu lieu :

[⁴EN-ia a-na-ku LÚ.İR-ka ù i-na kà-ša-dì-ia ⁵a-na pa-ni LUGAL EN-ia ù aq-ta-bi ⁶gáb-bi a-ma-te.MEŠ-ia a-{na} pa-ni EN-ia : mon seigneur, je suis ton serviteur ; à mon arrivée devant le roi, mon seigneur, j'ai parlé de toutes mes affaires devant mon seigneur]

Pendant qu'Aziru séjourne en Égypte, son fils écrit à un haut dignitaire égyptien, Tutu, pour demander qu'on le laisse revenir sans délai (EA 169, [vol2:97](#)). Son frère Ba'luya et Beti'ili lui écrivent (EA 170) pour lui dire qu'une offensive hittite est en cours au Nuḫašše et que le Hittite Lupakki, aidé par le roi Aitakama de Kinza, a pris plusieurs villes du Amqu (EA 173 à 176). Aziru, au vu de l'importance de ces nouvelles, obtient de revenir en Syrie.

À peine de retour, Aziru attaque, avec l'aide d'Aitakama, les villes de Niya, Qaṭna (toutes deux revenues dans l'obédience égyptienne, cf. les lettres EA 53 et EA 55 d'Akizzi déjà mentionnées) et surtout Tunip, ville en relation suivie depuis toujours avec la côte méditerranéenne et appartenant à l'aire d'influence égyptienne. Les « citoyens » de Tunip (DUMU.MEŠ URU tu-ni-ip^{K1}) demandent au pharaon de façon pressante (EA 59), mais sans succès, qu'il renvoie à Tunip le fils d'Aki-Tešub », sans doute le roi – mort - de la ville. Tunip est prise à son tour. Les Hittites, qui guerroyaient au Nuḫašše, ne sont qu'à deux jours de marche de Tunip (EA 165) et Aziru reconnaît auprès du pharaon qu'il va rencontrer le roi hittite.

C'est à partir de ce moment que se joue la pièce que Mario Liverani a appelée "*Aziru, servant of two masters*"²⁹².

Liverani analyse les réponses d'Aziru aux deux exigences que formule le pharaon à son égard, de façon répétée (cf. dans EA 162, [vol2:98](#), les reproches qui lui sont faits) : qu'il vienne en Égypte en personne ou y envoie son fils ; qu'il rebâtisse Şumur.

Bien que décidé à ne pas obtempérer, Aziru répond positivement de façon à éviter tout soupçon d'insubordination. « Oui, c'est mon plus cher désir de me rendre auprès du roi, mon seigneur, et oui, j'ai bien l'intention de rebâtir Şumur » dit-il en substance.

Mais, de façon très habile, il ajoute aussitôt que, dans le but de protéger les intérêts du pharaon contre l'envahisseur hittite et avec ce seul souci, il est contraint de différer la réalisation de ces vœux.

Qu'Aziru ne se soit pas risqué à retourner en Égypte est aisément compréhensible. Pourquoi ne tenait-il pas à rebâtir Şumur ? Est-ce parce que cela aurait signifié le retour d'un gouverneur égyptien alors même que s'affirme une autre entité sous le même nom d'Amurru ? Les textes ne donnent aucune indication à ce sujet.

À une époque proche, Aziru signe un traité avec le roi Şuppiluliuma I (CTH 49) et s'engage désormais aux côtés des Hittites, protégeant ses propres intérêts face aux États voisins, qu'il les combatte comme Qaţna ou qu'il fasse alliance avec eux comme dans le cas de Kinza et d'Ugarit.

Le traité qu'Aziru conclut avec le roi hittite est d'ordonnance très proche de celui que Şuppiluliuma I signe avec Niqmaddu II d'Ugarit ou (sans le même succès) avec Tette du Nuḫašše : imposition d'un tribut, obligation d'information, clauses d'extradition et engagements d'assistance réciproque en cas d'attaque de l'une ou l'autre partie. Les traités ultérieurs entre Amurru et les Hittites mettront l'accent sur le caractère volontaire de l'allégeance d'Amurru.

Le traité entre Aziru d'Amurru et Niqmaddu II d'Ugarit (RS 19.68, [vol2:86](#)) règle les contestations antérieures puisqu'en particulier, Amurru renonce à ses prétentions sur le Siyannu, instaure entre les deux États une relation d'amitié et d'assistance militaire mutuelle. En fait, il place Ugarit sous la protection militaire d'Amurru moyennant la forte somme de 5 000 sicles d'argent et rend sûre pour Amurru sa frontière nord.

Ses successeurs immédiats DU-Tešub et Tuppi-Tešub (fin du XIV^e siècle et début du XIII^e) poursuivent la même politique face au roi hittite Muršili II. Cependant, dans le traité entre celui-ci et Tuppi-Tešub, on remarque la mise en garde contre un retour à l'allégeance égyptienne. Elle n'est évidemment pas sans rapport avec la reprise des opérations syriennes

²⁹² LIVERANI, Mario, "Aziru, servant of two masters", *Myth and politics in ancient Near Eastern historiography*, edited and introduced by Zainab Bahrani and Marc Van De Mieroop, Ithaca (NY), 2004, p.125-144. Version originale : "Aziru, servitore di due padroni", *Studi Orientalistici in Ricordo di Franco Pintore* (ed. O. Carruba, M. Liverani, C. Zaccagnini), Pavia, 1983, p.93-121.

par Séthi I et bientôt Ramsès II, qui contraint le roi Bentešina d'Amurru à revenir un temps dans le camp égyptien. Grâce à la protection du roi hittite Hattušili III, Bentešina retrouve le trône que sa « défection » lui avait fait perdre. Jusqu'à sa destruction par les « peuples de la mer »²⁹³, Amurru restera fidèle aux Hittites. L'alliance instaurée par Aziru a donc duré, malgré une interruption relativement brève, un siècle et demi.

Conclusion

Au terme de ces deux récits, on ne peut que s'interroger sur les raisons qui font que deux États qui semblent être dans une position proche, puisqu'ils forment tous les deux la frontière entre les empires du nord (que ce soit le Mitanni ou l'empire hittite) et du sud (l'Égypte), ont fait des « choix » différents, lors des grands bouleversements de la deuxième moitié du XIV^e siècle.

On peut avancer quelques hypothèses.

Le royaume de Qaṭna a une longue histoire derrière lui alors que le pays d'Amurru, émergeant en tant qu'entité politique et devenant royaume seulement avec Aziru, n'est pas encore l'enjeu majeur qu'il deviendra entre les empires du nord et du sud pendant les deux siècles qui suivent.

Résumons ce qui précède à ce sujet.

Qaṭna, royaume important dans le passé (au XVIII^e siècle au moins), est tourné pour des raisons commerciales vers le nord et l'est de la Syrie. Au début du XV^e siècle, il doit faire allégeance au Mitanni mais la ville de Qaṭna est prise par l'Égypte vers 1450, reprise par le Mitanni, puis à nouveau par l'Égypte, vers 1440. Si, pendant quelques dizaines d'années, le Mitanni fomenté des révoltes contre l'Égypte, le retour de l'empire hittite dans la lutte pour l'hégémonie fait se rapprocher les deux ennemis d'hier et Qaṭna, qui se trouve à la frontière entre les deux, connaît une période de relations calmes avec ses voisins (notamment Kinza/Qadeš). Malgré les incertitudes de la chronologie, on sait grâce au prologue du traité entre Šuppiluliuma I et Šattiwaza du Mitanni et aux archives trouvées à Qaṭna que la ville a été prise et pillée par les Hittites, sans doute pendant la première guerre syrienne de Šuppiluliuma I, et que ceux-ci ont placé Idadda sur le trône. Suit une période où les Hittites

²⁹³ L'inscription de Medinet Habou dans laquelle Ramsès III célèbre sa victoire sur les « Peuples de la mer » (vers 1190) cite Amurru parmi les pays détruits par eux.

dominant en Syrie du nord et demandent en particulier au roi de Qaṭna de fortifier sa ville. Dans les années qui précèdent la révolte qui conduit à la deuxième guerre syrienne, le Mitanni continue à attiser des conflits entre États syriens en les dressant les uns contre les autres face aux Hittites. L'incertitude du roi de Qaṭna est perceptible dans les lettres de rois comme celui du Nuḫašše, qui l'encouragent à rester fidèle aux Hittites, mais cette fidélité ne semble pas avoir été assurée (plusieurs volte-face ont probablement lieu) et les Hittites ne lui apporteront aucune aide face à la menace venue de Kinza, qui s'allie résolument à eux. Le Mitanni totalement évincé de la Syrie du nord, le royaume de Qaṭna devient un enjeu de grande importance entre le Ḫatti et l'Égypte. Akizzi, son roi, est un partisan convaincu de l'Égypte mais il doit faire face aux alliés des Hittites : Aziru d'Amurru et Aitakama de Kinza, n'obtient aucune aide des Égyptiens et Qaṭna est détruite.

La région d'Amurru est, elle, tournée vers la Méditerranée et la plaine côtière. Depuis la prise de la ville de Šumur par les Égyptiens vers 1440, la région est sous autorité égyptienne. Au moment où Abdi-Aširta constitue ce qui va devenir l'État d'Amurru, il ne semble pas chercher tant à s'émanciper de cette tutelle qu'à se faire reconnaître un rôle important par l'Égypte et c'est parce que son emprise sur la côte devient trop importante que l'Égypte s'en débarrasse, non en raison d'une révolte. En effet, malgré la lettre EA 101 sur un tribut à verser au Mitanni, et le prologue historique du traité entre Tudhaliya IV du Ḫatti et Šaušgamuwa d'Amurru, faisant état d'une lointaine loyauté vis-à-vis du roi des Hourrites, le Mitanni ne semble pas vraiment avoir été présent en Amurru.

C'est Aziru qui, ayant repris avec l'aide de ses frères la conquête des villes de la côte et s'étant fait reconnaître comme souverain local par l'Égypte, va analyser avec lucidité la situation créée par la puissance montante de l'empire hittite et choisir d'offrir à Šuppiluliuma un ralliement dont il ne se départira pas, demeurant fermement dans le camp hittite et convaincant Ugarit d'y entrer. Est-ce seulement le résultat d'une réflexion de type géopolitique sur le rapport de force en train de s'établir ? On peut penser aussi que l'éloignement du pouvoir central hittite lui a semblé plus propice que la présence proche de l'Égypte à une autonomie qui est le but du roi d'un petit État vis-à-vis des grands empires.

Si l'on recherche des causes à cette différence de perception que les deux États de Qaṭna et d'Amurru ont eue, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, de la montée en puissance de l'empire hittite et du nouvel équilibre des pouvoirs, et à leur destin, on voit que le fait d'être tous les deux « sur la frontière » ne suffit pas.

Il est tentant pour certains de mettre en avant des « incidents particuliers » (la fermeté des choix d'Aziru et son intelligence des situations face à l'hésitation, puis à l'erreur, des

dirigeants de Qaṭna, Idadda et Akizzi²⁹⁴). Et pour d'autres, de préférer des « causes générales » : une situation géographique et des relations commerciales tournées pour l'un vers l'intérieur et pour l'autre vers la mer ; ou bien le déclin d'un État ancien, face à un jeune État en pleine vigueur, etc.

Comme le disait Alexis de Tocqueville : « Il est à croire que les uns et les autres se trompent. »

²⁹⁴ La « liberté ultime du décideur » des modèles de décision dits « à rationalité limitée ». Voir : Allison, Graham T., *Essence of Decision : Explaining the Cuban Missile Crisis*, Little, Brown, Boston 1971.

DEUXIÈME PARTIE

Franchir les frontières

Introduction

Quand tu partiras pour Ithaque, souhaite que le chemin soit long [...], que nombreux soient les matins d'été où tu pénétreras dans des ports vus pour la première fois.²⁹⁵

L'Odyssée, voyage des voyages, est un récit des frontières : entre les Immortels et les mortels, les vivants et les morts, les Grecs et les autres, la mer et la terre. C'est peut-être surtout, par les épreuves traversées, l'histoire d'une quête de soi.

Lorsqu'Ulysse revient enfin à Ithaque, il sait qu'il devra repartir et aller « de ville en ville », jusqu'à ce qu'il arrive chez des gens qui ignorent la mer et qui, « vivant sans jamais saler leurs aliments », n'ont jamais vu de vaisseaux (Odyssée, chant XXIII), expression qui pourrait être une bonne description des Barbares.

Pourquoi part-on en voyage, individuellement ou en groupe, malgré le danger qu'une telle aventure représente ? Et au terme du voyage, si on l'atteint, que devient-on : un exilé, un réfugié, un étranger de passage ou un étranger protégé (par un statut ou un métier, par le caractère de résident) ? Et qu'en est-il de la possibilité de revenir d'où on est parti ?

Autant de questions abordées dans cette deuxième partie, qui distinguera, à l'aide d'exemples, ceux qui traversent les frontières régulièrement, dans les deux sens, pour des raisons « normales » (nomades, ambassadeurs et messagers, marchands, artisans, ...), et ceux qui le font de façon exceptionnelle et obligée (captifs, fugitifs, proscrits, réfugiés « économiques »).

Dans la troisième partie, nous nous interrogerons sur ce que signifie, pour celui qui a passé les frontières, le fait d'être devenu un étranger.

²⁹⁵ CAVAFY, Constantin, *Poèmes* (présentation par Marguerite YOURCENAR), Poésie/Gallimard, Paris, 1978 (1^e édition : 1958).

Chapitre 6

Le voyage

1. *Les nomades*

Lorsqu'on parle de nomades, il faut rappeler que ce terme recouvre des réalités bien différentes : « grands nomades » au long parcours de transhumance ou bien éleveurs de petit bétail au parcours plus limité, associant parfois une forme d'agriculture à leurs activités d'élevage : cas qui correspond davantage à la Syrie.

Plus que la frontière physique ou politique, changeante, que traversent les nomades entre des territoires dépendant d'autorités différentes, ou encore fiscale puisqu'ils payent des droits, la frontière qui nous intéresse ici particulièrement est celle qui les sépare des sédentaires et qui, on le sait, n'est pas nettement tranchée : il existe entre les deux états un continuum de situations.

Lorsque les nomades perdent leurs troupeaux à la suite d'une sécheresse, ou s'ils en sont privés par une action violente, il leur arrive de se sédentariser pendant le temps nécessaire à leur reconstitution, puis de retourner à la vie nomade (cela se passe encore ainsi, de nos jours, par exemple dans le Sahel). De leur côté, des sédentaires peuvent, en cas de famine ou de troubles, être obligés de quitter leur lieu de résidence et d'embrasser pour un temps un tel mode de vie (qui était parfois celui d'ancêtres proches).

Par ailleurs, si les contacts ponctuels sont souvent conflictuels et parfois très violents, en particulier auprès des points d'eau, des échanges durables entre sédentaires et nomades correspondent à une nécessité économique pour les deux parties et peuvent être relativement pacifiques pendant de longues périodes (ne pas oublier que les sociétés nomades changent dans le temps, en particulier du fait de leurs contacts avec les sédentaires).

Ces échanges peuvent refléter des traditions antérieures. Ainsi, à propos d'Emar et de la survivance de traditions anciennes, comme la fête *zukrum* dont il juge que « toute la cérémonie fait allusion à la steppe », Daniel Arnaud écrit :

La rupture si nette et si consciemment vécue en Babylonie entre ville et steppe n'existait pas à Emar. [...] Le legs des semi-nomades n'apparut jamais sans doute comme le reflet d'un monde hostile, et les Emariotes sédentarisés ne le rejetèrent pas. La vitalité de ces pratiques étrangères aux cités tient

aussi aux échanges qui ne cessèrent jamais entre la steppe et Emar, même s'ils ne furent pas toujours cordiaux²⁹⁶.

Il faut ajouter que les structures du pouvoir qui s'exercent sur les habitants de villes et sur les nomades peuvent se superposer : ainsi, Zimrî-Lîm se définit comme roi de Mari (c'est-à-dire des Bensimal'ites installés en ville) et du pays de Ḫana (de ceux restés éleveurs itinérants), avec d'un côté des gouverneurs et de l'autre les « *merḫum* » (chefs de pâture).

On va illustrer ce qui précède par ceux que les textes désignent par « Sutéens », littéralement « gens du sud », appellation dont la longévité est impressionnante puisqu'elle se rencontre pendant plus d'un millénaire (dès la fin du XIX^e siècle jusqu'au IX^e, et même VIII^e siècle av. J.-C.) et sur une aire géographique allant de l'Anatolie à l'Égypte, et de la Méditerranée jusqu'au Tigre.

Dans la quasi-totalité des cas, les Sutéens ne parlent pas d'eux-mêmes. Ce sont d'autres qui les mentionnent, les craignent, les utilisent ou commercent avec eux. D'autres aussi qui donnent les rares éléments dont on dispose sur leur organisation en « clans », ou qui évoquent un traité passé avec l'un de ces clans.

Si, parmi les textes trouvés à Tell Chuera (Ḫarbe), figurent des lettres adressées à *Suti'u* (littéralement : le Sutéen), qui y occupe un poste officiel de scribe, ainsi qu'une lettre qu'il écrit lui-même en se désignant par *su-ti-u*²⁹⁷, il s'agit d'un nom propre reflétant une ascendance sutéenne plutôt que d'un gentilice.

La vie quotidienne des Sutéens nous est pratiquement inconnue, qu'il s'agisse des activités pastorales ou, par exemple, de la vie familiale (les femmes apparaissent rarement dans les textes et alors, comme servantes employées ailleurs). Si on ajoute qu'elle a pu largement évoluer dans le temps et l'espace, c'est une vision très parcellaire dont on dispose.

Les chercheurs qui, depuis Jean-Robert Kupper²⁹⁸, se sont intéressés aux Sutéens ont utilisé un corpus resté longtemps à peu près le même qu'on va décrire ci-dessous : lettres de Mari, textes hittites, annales des rois assyriens. Une compréhension plus fine des relations

²⁹⁶ ARNAUD, Daniel, « Traditions urbaines et influences semi-nomades », dans : *Le Moyen-Euphrate, zone de contacts et d'échanges (Actes du colloque de Strasbourg, 10-12 mars 1977)*, éd. par Jean-Claude Margueron, Université des Sciences humaines de Strasbourg, 1980, p.245-264.

²⁹⁷ Voir : MINX, Sören, *Die Sutäer in der späten Bronzezeit*, Magister arbeit, Universität Leipzig, 2005. Texte [48], p.78 (Huwēra 90.G.023)

²⁹⁸ Son livre : KUPPER, Jean-Robert, *Les nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*, Les Belles lettres, Paris, 1957, est une référence majeure. Pour les Sutéens, voir p.83-145.

entre Sutéens et populations sédentaires n'a été possible qu'après de nouvelles découvertes, en particulier celle de textes médio-assyriens.

A la fin du XIX^e siècle, dans un texte en sumérien, le roi Rîm-Sîn de Larsa parle de sa victoire, l'année 14 de son règne (vers 1809), sur une coalition des armées d'Uruk, Isin, Babylone, des *Sutûm* et *Râpiqum*.

Les archives de Mari du XVIII^e siècle fournissent les premières mentions détaillées des Sutéens. Elles localisent ceux-ci au sud de Mari, en amont sur l'Euphrate jusqu'à Terqa et Tuttul, au nord-ouest dans la région du djebel Bišri (où ils exploitent des mines d'argent) et à l'ouest jusqu'à Palmyre et Qaṭna. On connaît plusieurs noms de clan et l'onomastique semble généralement ouest-sémitique.

Des lettres du roi de Haute-Mésopotamie, Samsî-Addu, et de son fils Yasmaḥ Addu, ou des lettres adressées à Zimrî-Lîm, roi de Mari, font apparaître parfois les Sutéens comme des éleveurs pacifiques de moutons payant des redevances (la *miksum*) et utilisés à diverses tâches pour lesquelles ils reçoivent rétribution. La lettre ARM III, 12 ([vol2:103](#)) du gouverneur de Terqa indique à Zimrî-Lîm que les Sutéens entretiennent jusque là d'excellentes relations avec lui et qu'aucun incident ne s'est produit.

En raison de leur capacité à se mouvoir dans des régions peu connues des sédentaires et peu sûres, ils escortent et guident des caravanes dans les routes du désert, en particulier vers Qaṭna lorsque la route du nord par Alep est bloquée ; ou encore vers Babylone et même Dilmun. On les charge aussi de porter des messages.

Ce sont aussi des brigands (ARM V, 23 : « Dis à mon seigneur Yasmah-Addu ... que 2000 Sutéens se sont réunis pour tenir conseil. Ils sont partis pour razzier les troupeaux à la pâture du pays de Qaṭna », [vol2:102](#)), qui opèrent jusqu'en Babylonie du sud après la prise de Larsa. Ils sont marchands d'esclaves (ARM XIV, 79), hommes de main (Samsî-Addu veut leur faire faire un coup de main contre une caravane du roi de Babylone revenant d'Alep²⁹⁹). Dans des contrats d'adoption, des clauses prévoient que l'adopté indigne sera exilé chez les Sutéens, c'est-à-dire très loin. Le roi se débarrasse parfois de certaines personnes chez les « Sutéens lointains » (ARM XIV, 78 ; [vol2:104](#)).

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, le roi Ammišaduqa de Babylone évoque 20 Sutéens prêts à attaquer Sippar (AbB X, 150) et il exhorte les citoyens à se préparer contre les troupes de « l'ennemi », LÚ KÚR. Mais d'autres textes prévoient des rations pour les Sutéens, dont certains se sont installés à Sippar (leur nom figure dans des contrats) et semblent s'être sédentarisés.

Après la fin des royaumes amorrites (et notamment celle du royaume de Babylone), il y a un silence des sources pendant plus d'un siècle.

²⁹⁹ A.3297+3275, [vol2:102](#). Voir : ZIEGLER, Nele, « Samsî-Addu et la combine sutéenne », dans : *Amurru 3, Nomades et sédentaires dans le Proche-Orient ancien, CRRAI 2000*, ERC, Paris, 2004.

Au XVI^e siècle, à Sippar, des textes juridico-administratifs et des lettres font état de Sutéens (LÚ su-tu-ú désigne un individu, ERIN₂.MEŠ su-tí un groupe), qui sont commerçants, fermiers, chargés de travaux publics sur le Tigre, négociateurs, etc.³⁰⁰ Des Sutéens font partie d'un contingent amorrite de soldats à Sippar³⁰¹. Ils semblent donc intégrés dans la vie de la ville, mais ils peuvent être aussi qualifiés d'ennemis.

Au XV^e siècle, la statue d'Ildrimi, roi d'Alalah, les cite (vol2:104).Lorsqu'Ildrimi, fils du roi d'Alep, quitte Emar où ses frères et lui s'étaient réfugiés après avoir été chassés d'Alep par le roi du Mitanni, il traverse le pays des « gens du sud » (les Sutéens) et y passe la nuit avant d'aller dans celui de Canaan :

¹³⁻¹⁶ANŠE.KUR.RA-ia GIŠ.GIGIR-ia ù LÚ SAḪAR / ù i-na ma-at hu-ri-ib-te^{KI} / e-te-ti-iq ù lib-bi ERIN₂.MEŠ su-tu-ú^{KI} / e-te-e-rub (je pris mes chevaux, mon char et mon cocher, je passai au pays du désert, je pénétrai parmi les bandes des gens du Sud).

[à noter que c'est par la mer, prudemment, qu'après sept années, il retournera dans le nord et deviendra roi d'Alalah].

Son fils Niqmepa cite les Sutéens au début du traité qu'il conclut avec le roi Ir^dIM de Tunip, mais le texte AT 211 + AT 212, qui porte le numéro 2 dans *The Alalakh Texts* de Donald Wiseman (on le notera AIT 2) est très abîmé dans cette partie :

⁵[...] mi-in [...] ERIN₂.MEŠ KUR su-ti^{KI}

Au XIV^e siècle, plusieurs des lettres envoyées au pharaon Akhénaton par les rois des grandes puissances ou ceux de la côte méditerranéenne évoquent les Sutéens, soit comme très menaçants, soit comme des alliés.

Dans la lettre EA 16, le roi d'Assyrie, Aššur-uballiṭ, impute à une poursuite des Sutéens le retard des messagers qu'il a envoyés au pharaon et qui, « en danger de mort », devaient être secourus. Dans les lettres EA 122 et 123, le roi de Byblos, Rib-Adda, accuse le commissaire Piḫura d'avoir envoyé des Sutéens pour tuer des gens. Dans EA 246 (, Biridaya de Maggida écrit : « Que le roi, mon seigneur le sache. Les deux fils de Lab'ayu ont donné de l'argent aux LÚ.SA.GAZ et aux Sutéens afin de faire la guerre contre moi. » Dans EA 318, ² supplie le pharaon de le sauver « des ennemis puissants, de la main des 'Apiru, des pillards et des Sutéens ». Cf. vol2:105,107,109,111.

Par contre, dans EA 195 (vol2:108), le maire Biryawaza de Damas écrit au pharaon : « je suis, avec mes troupes et mes chars, avec mes frères, mes Ḫabiru et mes Sutéens, à la disposition des archers partout où le roi, mon seigneur, m'ordonnera d'aller. » Et, dans EA 169 (vol2:97), le fils d'Aziru d'Amurru, demandant que son père puisse revenir d'Égypte, rapporte ce que disent « tout le pays et les forces des Sutéens » (²⁴gab-ba KUR.KUR.MEŠ / ²⁵LÚ.MEŠ su-u-tu), montrant par là que des Sutéens servent auprès du roi d'Amurru.

³⁰⁰ Voir : DE GRAEF, Katrien, « Les étrangers dans les textes babyloniens tardifs de Sippar », *Akkadica* 111, p.1-48, et *Akkadica* 112, p.1-17, 1999, Bruxelles.

³⁰¹ HARRIS, Rivkah, "On Foreigners in Old Babylonian Sippar", *RA* 70, 1976, p.145-152.

À plusieurs reprises, au XIV^e siècle également, les textes hittites trouvés à Boğazköy font apparaître l'akkadogramme *ŠU.TI* dans un contexte militaire (lutttes récurrentes contre les Gasgas et aux frontières), pour désigner des troupes légères et rapides, habiles aux coups de force. Elles apparaissent d'abord comme ennemies (de Šuppiluliuma I, défaites par lui, cf. KBo XIX,18, [vol2:111](#), et KBo V, 6, [vol2:112](#)), puis alliées (de son fils Muršili II) :

KUB XIX, 37, Recto, III : ²⁶⁻³⁰Alors, je me suis arrêté à Timmuḫala et j'ai envoyé les troupes *ŠUTI*. Comme Tapapanuwa s'était rebellé pour la seconde fois, elles ont brûlé Tapapanuwa et on a ramené en butin à Ḫattusa des prisonniers, des chevaux et des moutons³⁰² ([vol2:112](#)).

Dans les Annales décennales, il semble que le terme de *sutû* (avec différentes graphies *ŠU.TI/TE*, etc.) évoque également un genre de vie, comme celui des Gasgas, concuremment avec le mot hittite *latti-* (tribu nomade).

Deux textes trouvés à Ugarit mentionnent les Sutéens. L'un, RS 8.333³⁰³ ([vol2:115](#)), est une lettre du roi de Karkemiš à Ammistamru II qui concerne le rachat d'un prisonnier à des Sutéens, moyennant une rançon de 50 sicles. Dans l'autre, RS 34.151³⁰⁴ ([vol2:115](#)), un « informateur » assure de sa bonne volonté le roi d'Ugarit, qui lui a demandé des renseignements sur des Sutéens (c'est-à-dire sur leur localisation).

À partir de la fin du XIV^e siècle et surtout aux XIII^e et XII^e siècles, les Sutéens apparaissent fréquemment dans les textes assyriens et en particulier ceux qui sont issus des régions de l'ouest du royaume (bassins du Baliḫ et du Ḫabur).

Dans les annales royales assyriennes, Adad-nêrârî I (fin XIV^e-début XIII^e) décrit son père Arik-dên-ili comme « conquérant du pays de Kutmuḫu et de tous ses alliés, les *Aḫlamu*, les *Sutû*, ... » (A.O. 76-1, [vol2:114](#)). Si les Sutéens sont considérés ici comme hostiles, il s'agit d'une exception. En général, les groupes sutéens entretiennent des relations plutôt pacifiques avec les Assyriens. Ainsi, le texte KAJ 314 ([vol2:114](#)) décrit des moutons apportés à Salmanazar I (en paiement obligatoire, en cadeau ?), dont 16 moutons « à queue grasse » viennent des Sutéens (16 GUKKAL.MEŠ ša su-ti-e-MEŠ).

Les lettres trouvées à Dūr-Katlimmu et Ekalte confirment des relations suivies entre les Sutéens et les autorités assyriennes locales aux XIII^e et XII^e siècles. On y trouve de nombreuses mentions des Sutéens. Certes, certains « vagabondent » dans la région (le

³⁰² GRÉLOIS, Jean-Pierre, « Les annales décennales de Mursili II », *Hethitica* IX, Peeters, Louvain-la-neuve, 1988, p.17-146.

³⁰³ NOUGAYROL, Jean, *Palais Royal d'Ugarit III*, Imprimerie nationale et Klincksieck, Paris, 1955, p.7.

³⁰⁴ BORDREUIL, Pierre, *Une bibliothèque au sud de la ville* (III - F.Malbran-Labat : Lettres), RSO VII, ERC, Paris, 1991, texte n°13, p.40. Cf. [vol2:115](#).

verbe employé est *duālu*, forme assyrienne, à l'accompli i-du-lu), mais d'autres apportent des moutons en cadeau : Dez 3439, 3311+3848/49, 3326 et Mbq-T42 (vol2:113).

Les fouilles récentes à Tell Sabi Abyad et Tell Chuera (Ḥarbe) ont mis à jour des textes montrant des relations encore plus étroites. C'est le cas d'un traité, trouvé à Tell Sabi Abyad, entre le *sukallu rabiū* (« grand vizir ») Ili Pada³⁰⁵ d'Assyrie et le chef du groupe sutéen des Niḥsanu. Il dispose que les Sutéens Niḥsanu ne devront fournir ni nourriture ni abri aux ennemis de l'Assyrie (les Cassites, les Suḥéens, les Subaréens et même les Sutéens d'autres groupes sont cités). Chaque partie (Ili Pada et le chef des nomades) devra protéger les droits de l'autre.



Le traité entre Ili Pada et un chef sutéen³⁰⁶

À cette époque, il n'y a pas trace de l'emploi de Sutéens comme auxiliaires de l'armée assyrienne, contrairement à ce qui semble avoir été le cas chez les Hittites et le sera à l'époque néo-assyrienne.

Parmi les textes tardifs mentionnant les Sutéens, le poème babylonien d'Erra (vol2:115), qui date du IX^e siècle, est sans doute l'écho des grands troubles qui ont eu lieu en Babylonie du milieu du XI^e siècle jusqu'à la fin du X^e :

« À Uruk, Sutéens et Sutéennes ont mis sens dessus dessous l'Eanna », « Que tout affaibli qu'il soit, Akkad terrasse les puissants Sutéens ».

À propos de ce poème, Jean-Robert Kupper dit qu'il traduit à quel point « le souvenir des Sutéens était resté vivace » :

Leur nom était connu d'un bout à l'autre du croissant fertile, leurs exploits rapportés avec crainte.

³⁰⁵ Il est appelé aussi : *šar māṭ Ḥanigalbat* (roi du Ḥanigalbat) et serait le fils d'Aššur Iddin, connu par les lettres trouvées à Dūr-Katlimmu, lui-même descendant du roi Adad nêrârî I. Sa résidence est Dūr-Katlimmu. Cf. Cancik-Kirschbaum, Eva-Christiane, *Die MittelAssyrischen Briefe aus Tall Šēh Hamad*, Dietrich Reiner Verlag, Berlin, 1996, p.22.

³⁰⁶ Source : <http://www.sabi-abyad.nl>.

Tentant partout de pénétrer dans les terres des sédentaires, les Sutéens ont dû représenter, des siècles durant, la menace barbare jaillissant du désert.

Le roi de Babylone Nabu-apla-iddina (IX^e siècle) dit restaurer le temple de Sippar « détruit par les Sutéens ». Enfin, les Annales de Sargon II d'Assyrie (VIII^e siècle) mentionnent des LÚ su-ti-i ERIN₂.MEŠ dans les troupes de Merodach Baladan II, roi de Babylone (vol2:114).

Le livre de Jean-Robert Kupper comporte une étude très détaillée des textes connus à l'époque sur les Sutéens. Elle n'est pas « sociologique » en ce sens qu'elle n'aborde pas le mode de vie des Sutéens (ni son aspect éventuellement saisonnier³⁰⁷ avec alternance, en fonction des ressources en eau, de périodes de déplacement avec les troupeaux et d'installation fixe).

Michael Heltzer³⁰⁸ s'attache pour commencer aux textes de la période du Bronze moyen, afin d'étudier les « structures tribales »³⁰⁹ des Sutéens. À Mari, en tant que groupe, les Sutéens rendent au roi un service personnel (pas seulement militaire), pour lequel ils reçoivent un paiement. Ils sont partie prenante d'affaires juridiques et peuvent témoigner (dans ARMT VIII, 103, un témoin est présenté comme « le Sutéen »). Dans le sud, Sippar donne surtout des informations sur des individus, car les liens de groupe se distendent et les Sutéens s'intègrent progressivement aux populations sédentaires avec des professions variées et pas seulement comme soldats. Cependant, ils continuent à être désignés comme « Sutéens », sans mention de leur nom, donc considérés comme étrangers.

Pour Michael Heltzer, le mot « Sutéen » est devenu à la fin du deuxième millénaire *"a historical term designating nomadic warriors and tribesmen"* et les Sutéens se confondent avec les Araméens.

³⁰⁷ Auquel on aurait pu confronter le concept mal compris de « double morphologie sociale » développé par Marcel MAUSS dans son "Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos", *Année sociologique*, tome IX, 1904-1905. Le « dimorphisme », au sens de Mauss, ne désigne pas la coexistence de deux populations dans un même territoire (par exemple des sédentaires et des nomades), mais deux modes de vie d'une même population, selon la saison : deux types d'habitat, deux ensembles de rites religieux, deux droits, etc.

³⁰⁸ HELTZER, Michael, with a contribution by Shoshana ARBELI, *The Suteans*, Istituto universitario orientale, Naples, 1981.

³⁰⁹ Le *hibrum* de Mari, que le CAD traduit par *clan, tribe* et le AHW par *Stamm* (tribu), désigne selon Jean-Marie DURAND la partie du clan qui s'en va avec les troupeaux à la pâture. Clan correspondrait plutôt à *limum* (éponyme), et tribu à *gā'ium*.

William Moran, dans « The Amarna Letters », considère, lui aussi, que « Sutéens » est devenu (au XIV^e siècle) un terme générique pour désigner des bandes errantes et dangereuses (non des éleveurs nomades) :

"Suteans (sutû), name of an ancient tribe that by the Ancient period had acquired a more general sense and designated *roaming* and often *dangerous* bands".

Comme dit ci-dessus, la découverte de textes médio-assyriens a renouvelé ce qu'on savait sur le sujet des Sutéens, grâce à de nombreuses études³¹⁰. Elle a mis en lumière des Sutéens entretenant, aux XIII^e et XII^e siècles, des relations suivies et pacifiques avec les autorités locales assyriennes mais restés nomades, organisés en clans, éleveurs coexistant avec des populations sédentaires. C'est ce qu'écrivait en 1981, déjà, John Nicholas Postgate³¹¹, avant de conclure que les Sutéens se seraient fondus ensuite parmi les Araméens.

Ainsi, les chercheurs jugent pour la plupart que le mot « Sutéen » a désigné progressivement, en Mésopotamie et sur la côte méditerranéenne, un mode de vie nomade plus qu'une population précise (le cas des textes hittites et de l'Anatolie étant plus obscur). Mais est-ce déjà le cas dès avant le XIV^e siècle ? Les textes manquent pour répondre.

D'autres populations d'éleveurs de moutons ont vécu et circulé en Mésopotamie et en Syrie pendant le même millénaire. Pourtant, seule l'appellation de « Sutéens » a survécu. Le nom des tribus amorrites, Benjaminites et Bensimal'ites, a disparu des sources avant même la fin des royaumes amorrites et l'installation de la dynastie cassite (vers 1525) à Babylone. Le nom d'*Ahlamû*, que l'on trouve dans les annales assyriennes et les textes babyloniens (y compris paléo-), s'efface peu à peu avec la progression des Araméens. Seul celui de « Sutéen » traverse toute cette période, souvent combiné dans les textes avec le nom d'autres nomades dans des expressions telles que : Sutéens et Benjaminites, plus tard Sutéens et *Ahlamû*, et enfin Sutéens et Araméens.

Pourquoi la persistance du mot « Sutéen », de préférence aux autres ? L'exemple médio-assyrien tendrait à indiquer qu'il y avait un certain équilibre entre éleveurs et agriculteurs sédentaires dans le Moyen-Euphrate et la région du Bas-Habur, mais ce n'est pas le cas en Syrie de l'ouest. Aucune explication n'a émergé jusqu'ici.

³¹⁰ Citons Franciscus WIGGERMANN, Maria-Grazia MASETTI-ROUAULT, etc.

³¹¹ POSTGATE, John Nicholas, "Nomads and Sedentaries in the Middle Assyrian Sources", in: *Nomads and Sedentary Peoples*, Editor: Jorge Silva Castillo, El Colegio de México, México, 1981, p.47-56.

2. Les messagers

Mār šipri (LÚ DUMU KIN), *māru* désignant ici l'appartenance à un état et *šipru* un message, est bien plus qu'un simple messenger, qu'un porteur de tablettes. Digne de confiance (*taklu*) et si nécessaire rapide (*kallū*), il est celui qu'on charge d'une mission, voire d'une véritable négociation : un véritable ambassadeur.

Un exemple particulièrement frappant en est donné dans les lignes 21-29 de la tablette RS 34.165³¹², lettre au roi d'Ugarit qui relate les négociations et événements ayant conduit à la victoire de l'expéditeur (peut-être le roi d'Assyrie) sur Tudhaliya IV, roi du Ḫatti :

²¹ù ^mtu-ud-hu-li-ya LUGAL KUR ha-at-ta-ia-ú LÚ DUMU KIN-šu ša-ni-ia / ²²a-na muh-hi-ia il-tap-ra 2 ṭup-pa-(MEŠ)-ti ša nu-kúr-ti / ²³ù 1-et ṭup-pa ša šul-mi na-a-ši ṭup-pa-(MEŠ) ša KÚR-ti / ²⁴a-na pa-ni-ia uk-ta-al-li-im

²¹⁻²⁴Alors Tudhaliya, le roi hittite, m'envoya un second messenger porteur de deux tablettes (proposant) la guerre et une tablette (proposant) la paix. Il me présenta les deux tablettes de guerre.

²⁴ki-i-me ERIN₂.MEŠ-ia / ²⁵a-ma-te (MEŠ) ša nu-ku-ur-ti il-ta-na-am-mu-ú / ²⁶ša-ar-mu-ni il-li-ku-ni ù DUMU KIN-ru / ²⁷ša LUGAL KUR ha-at-ti i-da-gal ki-i-me U₄.3.KAM / ²⁸i-te-et-qu ù LÚ DUMU KIN-ru ša LUGAL KUR ha-at-ti / ²⁹ṭup-pa ša šul-mi a-na pa-ni-ia uq-tar-ri-ib

²⁴⁻²⁹Lorsque mes soldats entendirent ces messages de guerre, ils brûlèrent de marcher (au combat) et le messenger du roi du Ḫatti le voyait. Lorsque trois jours se furent écoulés, le messenger du roi du Ḫatti me produisit la tablette de paix.

La description qu'a faite Bertrand Lafont³¹³ de ces messagers, pour l'époque de Mari, vaut pour l'époque d'El Amarna et au-delà.

Il note, en particulier, que les déplacements (désignés par KASKAL, *harrānu*, aussi bien pour les messagers que pour les marchands ou les soldats) font apparaître des liens entre diplomatie, information, commerce et guerre, comme le résume le texte suivant :

⁴be-lí ì-de-e ki-ma ha-na.MEŠ ša-ap-[ra-ku] / ⁵ù ki-ma LÚ tam-ka-ri-im ša bi-ri-it / ⁶nu-ku-úr-tim ù sa-li-mi-im / ⁷i-la-ku-ma {me} ha-na.MEŠ i-na še-pa-at-t[im] bi-r(i)-it] / ⁸nu-kúr-tim ù sa-li-mi-[im] i-la-ku / ⁹li-ša-an ma-a-tim i-na a-ta-lu-ki-šu-nu i-še-em-mu.

⁴⁻⁹Mon Seigneur sait que je commande les Bédouins et que, tout comme un marchand va au travers de la guerre et de la paix, les Bédouins vont à pied au travers de la guerre et de la paix, apprenant au cours de leurs déplacements ce dont parle le pays.³¹⁴

³¹² LACKENBACHER, Sylvie, « Chapitre VI, Lettres et fragments, n°46 », dans : *Une bibliothèque au sud de la ville, RSO VII* (sous la direction de Pierre BORDREUIL), ERC, Paris, 1991, p.90-100 (vol2:116). Voir aussi : SINGER, Itamar, "The Battle of Nihriya and the End of the Hittite Empire", *ZA* 75, 1985, p.100-123. La lettre serait adressée au dernier roi d'Ugarit, 'Ammurapi.

³¹³ LAFONT, Bertrand, « Messagers et ambassadeurs dans les archives de Mari », dans : *La circulation des biens, des idées et des personnes dans le Proche-Orient ancien, Actes de la XXXVIII^e Rencontre assyriologique internationale*, Dominique Charpin éd., ERC, Paris, 1992, p.167-183. Voir aussi : CHARPIN, Dominique et JOANNES, Francis (éd.), *Marchands, diplomates et empereurs, Etudes sur la civilisation mésopotamienne offertes à Paul Garelli*, ERC, Paris, 1991.

Marchands et messagers voyagent souvent ensemble dans une caravane mais, même si les marchands font eux aussi du « renseignement », leurs rôles sont bien distincts et il existe des missions exclusivement diplomatiques. Celles-ci sont parfois accompagnées d'une escorte militaire et même de véritables troupes armées, et elles peuvent, comme les caravanes, voyager à pied, à cheval ou par bateau.

Les dangers encourus sont réels : attaque, interception (le roi de Haute-Mésopotamie envisage ainsi de faire intercepter par des Sutéens, à leur retour de mission, des messagers du roi de Babylone), capture, voire assassinat. Dans la lettre EA 16, par exemple, le roi Aššur-uballiṭ I d'Assyrie impute à une poursuite des Sutéens le retard des messagers qu'il a envoyés au pharaon et indique qu'il a dû les secourir car ils étaient « en danger de mort ». De plus, au passage, chaque autorité locale fait subir un interrogatoire aux messagers ... et les taxe.

C'est la raison pour laquelle un roi du Mitanni (probablement Tušratta, selon William Moran) demande aux rois de Canaan - qui sont dans la mouvance de l'Égypte - de fournir un sauf-conduit à son messager en route vers l'Égypte et de ne lui réclamer aucun impôt sur les cadeaux qu'il transporte (lettre EA 30) :

¹a-na LUGAL.MEŠ šu KUR ki-na-a-aḫ-[ḫi] / ²IR.MEŠ ŠEŠ-ia um-ma LUGAL-ma / ³a-nu-um-ma ma-ki-ia LÚ DUMU.KIN-ia / ⁴a-na UGU LUGAL mi-iš-ri a-ḫi-ia / ⁵a-na du-ul-lu-ḫi a-na gal-li-e / ⁶al-ta-pàr-šú ma-am-ma / ⁷lu-ú la i-na-aḫ-ḫi-is-sú / ⁸na-as-ri-iš i-na KUR mi-iš-ri- / ⁹šú-ri-pa ù a-na ŠU / ¹⁰LÚ ḫal-z[u]-uḫ-li šá KUR mi-iš-ri-i / ¹¹it-t[i] ḫa-mut-ta l[i]-il-l[i]-i]k / ¹²kàd-<ru>-sú mi-im-ma / ¹³i-na UGU-ḫi-šú lu-ú ip-pa-áš-ši.

¹⁻¹³Aux rois de Canaan, serviteurs de mon frère : ainsi (parle) le roi. Avec la présente, j'envoie Akiya, mon messager, en hâte et d'urgence auprès du roi d'Égypte, mon frère. Personne ne doit le retenir. Fournissez-lui un sauf-conduit pour l'Égypte et remettez(-le) au commandant de la forteresse de l'Égypte. Qu'il continue immédiatement et, en ce qui concerne ses pré<sents>, il ne doit rien.

Arrivé à destination, le messager produit un document. Il est logé à l'extérieur du palais dans le *bīt napṭari* (sous la responsabilité du *napṭaru*). On pourvoit à son entretien, en attendant une audience qui peut lui être refusée.

Lorsqu'il en obtient une, il apporte des cadeaux (*tāmartu*) et est très attentif à l'accueil qui lui est fait.

La lettre EA 31 (en hittite) fournit un des nombreux exemples d'échanges entre les cours et décrit les cadeaux confiés par le pharaon Aménophis III et par le roi d'Arzawa, chacun à son ambassadeur auprès de l'autre roi.

Il délivre son message généralement en lisant un texte écrit que le destinataire écoute (verbe *šemū*), dont l'importance est soulignée par la lettre RS 34.165 citée plus haut. Une négociation peut se mettre en place.

³¹⁴ A.350+A.616, cité dans : DURAND, Jean-Marie, « Apologue des mauvaises herbes et un coquin », *Aula Orientalis* 17-18, 2000, p.191-196. Cf. [vol2:117](#).

Après avoir rempli sa mission, le messager doit attendre la permission de repartir (le verbe qui signifie qu'on le libère est : *wuššurum*). Il est alors raccompagné par un *alik idi*, qui assure le bon déroulement de la négociation.

Mais cette permission peut se faire attendre très longtemps : ainsi EA 3 fait état d'un messager du roi Kadašman-Enlil de Babylone, que le pharaon Nimu'wareya (Aménophis III) a gardé six ans ! Dans EA 28, le roi du Mitanni (Tušratta) proteste car le pharaon Naphurereya (Aménophis IV) retient ses messagers malgré ses demandes répétées.

Que cette préoccupation d'un retour rapide du messager soit fréquente est illustrée par la réponse suivante du roi de Sidon, Addu-lašma^c, à la demande du roi d'Ugarit³¹⁵ :

⁵al-te-me ki [ta-aš-p]u-ra / ⁶ŠEŠ-ia a-n[a UGU]-ia / ⁷ma-a! LÚ-ia [a]-ta-pár / ⁸a-na ka-ša [aš-šum-m]a / ⁹KIN!.MEŠ-ia a-na e-pa-še / ¹⁰e-zi-ib IGI.MEŠ-šu / ¹¹a-na UGU-šu / ¹²tu-<a-re-šu

⁵⁻¹²Mon frère, j'ai appris que tu m'avais écrit : « Je t'envoie un homme à moi pour délivrer mon message ; pardonne qu'en ce qui le concerne, sa mission n'est que d'aller et revenir. »,

ce à quoi le roi de Sidon, rassurant, répond : ¹⁵⁻¹⁹Je l'ai pourvu de pain dans sa maison, tant qu'il demeura ici. Voici que je te le renvoie. [NB : cette lettre montre que le roi de Sidon a bien logé et nourri le messager]

La diplomatie repose donc sur l'envoi de messagers, dont on a vu qu'ils devaient à la fois transmettre des messages (en s'assurant de leur compréhension par le destinataire), négocier et - au retour - informer.

3. Les marchands

La croisée de routes terrestres, fluviales et maritimes qui ont fait du Proche-Orient, de très longue date, un nœud d'échanges avec des contrées lointaines transcendant les frontières a favorisé le développement de villes syriennes très actives, tournées les unes plutôt vers le nord (Anatolie) et le sud-est (bassin de l'Euphrate, désert sud-arabique), les autres vers la Méditerranée (Crète, Chypre, Égypte). Certes, selon les vicissitudes politiques du moment et l'évolution des moyens de transport dans le temps, l'importance relative des différentes routes a varié, mais le commerce à longue distance est resté toujours vivace.

Au début du II^e millénaire (époques paléobabylonienne et paléoassyrienne), les marchands disposent d'une autonomie d'autant plus grande vis-à-vis de leur ville d'origine qu'ils voyagent plus loin d'elle.

L'exemple le plus célèbre est donné par la ville d'Aššur, qui dispose au XIX^e siècle d'une trentaine de comptoirs commerciaux permanents (*kārum*) en Anatolie. Les archives privées découvertes à Kaniš³¹⁶

³¹⁵ RS 34.149. Voir « Une bibliothèque au sud de la ville », *RSO* VII, p.80-81. Cf. (vol2:117).

montrent un commerce aux mains de firmes familiales et l'existence d'une communauté de marchands ayant ses propres règles, jugeant elle-même les différends entre ses membres. En contrepartie du droit de résidence et de la garantie de ses déplacements que lui accordent les autorités anatoliennes, la communauté verse à celles-ci des taxes sur les caravanes (transit, charge) et se soumet aux règles qu'elles lui imposent, par exemple sur les produits de luxe.

Au XVIII^e siècle, une ville comme Qaṭna dispose elle aussi d'un *kārum*, témoin de sa vitalité commerciale sur la route nord-sud. Les archives de Mari rendent compte d'échanges très actifs sur l'Euphrate, où Emar joue un rôle important.

On peut noter que les marchands « à longue distance » se voient souvent confier des missions proches de celles des diplomates : rachat des captifs, transmission de messages et information sur ce qu'ils ont vu au cours de leurs déplacements.

À partir du XIV^e siècle, les échanges internationaux de biens tels que nous les connaissons relèvent de considérations diplomatiques aussi bien qu'économiques. Les cadeaux de prestige que se font parvenir les souverains « frères »³¹⁷ illustrent les premières (la demande en matière de biens rares : métaux, bois précieux, pierres précieuses, étoffes teintes, sans oublier les animaux exotiques, étant aussi satisfaite par des moyens moins pacifiques comme le tribut exigé d'un État « vassal »)³¹⁸. Les secondes sont de toute époque : évaluation du profit espéré au regard des risques encourus.

Les unes et les autres ne sont évidemment pas sans rapport. En amont des biens offerts en cadeaux, il y a des transactions commerciales pour se les procurer (par exemple, on importe d'Afghanistan le lapis-lazuli, très présent dans les lettres d'El Amarna, depuis le III^e millénaire). Lorsque la situation économique le commande, les États cherchent à accélérer leurs importations de céréales, non seulement en provenance des « greniers à blé » traditionnels, comme Ugarit, mais aussi d'États de même rang :

Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, le pharaon Merneptah vient au secours du pays hittite, victime d'une terrible famine, en lui envoyant des cargaisons de blé, comme il le raconte dans la grande inscription de Karnak. Et dans la lettre RS 20.212 (*Ugaritica* V, 1968, n°33, p.105-107 ; [vol2:61](#)), la cour hittite demande au roi d'Ugarit de respecter « le traité » et d'assurer un acheminement de grain par bateau pour ravitailler la région affamée d'Ura (question « de vie ou de mort » : *mutum napšatum*). Demande analogue formulée dans la lettre RS 26.158 (*Ugaritica* V, 1968, n°171, p.323-324 ; [vol2:118](#)).

De plus, les États tirent des ressources fiscales conséquentes de l'activité des marchands sur leur territoire ; réciproquement, ils cherchent à protéger leurs ressortissants contre les

³¹⁶ Voir MICHEL, Cécile, *Correspondance des marchands de Kaniš au début du II^e millénaire av. J.-C.*, LAPO 19, Le Cerf, Paris, 2001.

³¹⁷ « Grands rois » entre eux, mais aussi rois des États syriens entre eux (par exemple Qadeš et Ugarit, cf. RS 20.172, *Ugaritica* V, 1968, texte n°39, p.120-122).

³¹⁸ Les lettres d'El Amarna (EA 1 à EA 44) entre grands rois « frères » décrivent la munificence des cadeaux réclamés et obtenus. Les traités ou édits hittites, nous l'avons vu, stipulent le montant du tribut à verser et, dans le cas d'Ugarit, en font une liste très détaillée ainsi que des cadeaux obligatoires ou fortement suggérés (RS 17.227 pour l'édit de Šuppiluliuma I).

abus d'autres États en cette matière, qui grèvent leurs bénéfiques. Enfin, les dangers du voyage sont à l'origine de nombreux textes, notamment hittites, concernant la sécurité des marchands.

A cette distinction relations diplomatiques / relations commerciales, il faut en ajouter une autre, qui ne la recouvre pas complètement. Comme le montre la documentation à partir du XIV^e siècle (en particulier celle, très riche, de l'Ugarit du XIII^e), les échanges internationaux se font à l'initiative de l'autorité publique comme de personnes privées : on le voit à travers des appellations telles que marchands « du roi » ou « de la reine », marchands « dotés »³¹⁹ (ayant reçu une dotation). Cependant, comme les relations entre l'organisation palatiale (par exemple) et l'organisation commerciale nous sont très peu connues, la séparation est difficile à cerner.

Plusieurs accords généraux « noués » par le roi Ini-Tešub de Karkemiš concernent, avec un grand souci de réciprocité, les différents cas où des « hommes de Karkemiš » sont victimes d'exactions ou sont tués dans un État syrien, et les cas contraires.

Le texte RS 17.230 (PRU IV, p.153 ; TAU, p.155 ; [vol2:118](#)) traite équitablement du meurtre d'un homme du royaume de Karkemiš dans celui d'Ugarit, et du cas contraire. Dans les deux cas, une compensation du triple pour l'homme devra être payée et de plus, si les meurtriers sont pris, une compensation du triple de la valeur de ce qui lui a été volé (s'ils ne sont pas pris, la compensation sera simple). Ce texte ne précise pas le statut de l'homme tué (mais inclut le cas des marchands), ni le montant de la compensation.

Le texte RS 17.146 (PRU IV, p.154 ; TAU, p.156 ; [vol2:119](#)), qui concerne le meurtre de marchands « dotés » (LÚ.MEŠ DAM.GAR ša ma-an-da-ti) par leur roi est plus précis : si les meurtriers sont pris, la compensation par homme tué est de 3 mines d'argent (NB : environ 1,5 kg) et ses biens sont remboursés à la valeur déclarée sous serment ; sinon, seule la compensation de 3 mines sera payée.

Il est intéressant de voir qu'Ini-Tešub noue cet accord avec les seuls « hommes du pays d'Ugarit » (LÚ. MEŠ KUR ú-ga-ri-it) dans le premier cas et entre les (gens) de Karkemiš et les (gens) d'Ugarit (i-na be-ri ša KUR URU kar-ga-mis ù be-ri ša KUR URU ú-ga-ri-it) dans le deuxième.

Les autorités hittites interviennent aussi ponctuellement, en cas de meurtre, si deux États de leur mouvance sont touchés :

Les deux textes RS 17.158 (PRU IV, p.169 ; TAU, p.161 ; [vol2:121](#)) et RS 17.42 (PRU IV, p.171 ; TAU, p.162 ; [vol2:120](#)) traitent du même cas : un marchand au service du roi du Tarḫuntašša, Ari Šimga, accuse les « fils de l'Ugarit » (DUMU.MEŠ KUR ú-ga-ri-it) d'avoir tué un marchand du roi du Tarḫuntašša. Comme il ne peut prouver que des affaires de celui-ci ont été volées, il reçoit seulement

³¹⁹ LIVERANI, Mario, "La dotazione dei mercanti di Ugarit", *UF* 11, 1979, p.495-503.

la compensation de 180 sicles d'argent (NB : 180 sicles = 3 mines, montant qui est donc bien celui prévu par l'accord RS 17.146).

Lorsque les implications économiques sont importantes, une affaire peut « monter » jusqu'au grand roi hittite, comme dans un conflit concernant le bris d'un bateau ougaritain sur le quai, et donc la perte de sa cargaison (RS 17.133, p.118 ; TAU, p.158 ; [vol2:121](#)). Moyennant un serment, le bateau et la cargaison devront être remboursés à leur propriétaire (décision de Ḫattušili III, transmise par son épouse Pudu-Ḫepa, qui scelle la tablette).

Un édit (ou une « lettre-édit ») de Ḫattušili III³²⁰ impose, à la demande du roi Niqmepa d'Ugarit, des règles aux marchands d'Ura qui exercent leur activité à Ugarit et cherchent à s'y implanter (Ura est un port très actif sur la côte sud de l'Anatolie, à la fois partenaire et concurrent d'Ugarit, par lequel le grain syrien entre en pays hittite). Les marchands de cette ville veulent d'une part acquérir des maisons et des terres à Ugarit, d'autre part exercer leur négoce en hiver, les deux étant peut-être liés.

L'accord « noué pour les fils d'Ura, avec les fils d'Ugarit » édicte des règles précises : les marchands d'Ura peuvent exercer leur activité à l'époque de la moisson (*ebūru*), c'est-à-dire l'été, mais doivent être renvoyés chez eux l'hiver venu (*kuššu*) ; les acquisitions foncières leur sont interdites.

Si un habitant d'Ugarit ne peut rembourser à des marchands d'Ura l'argent engagé, il leur sera donné en servitude, mais les marchands ne pourront prétendre à des maisons ou terres d'Ugarit, qui sont propriété royale. Un marchand d'Ura qui dissiperait la dotation qui lui a été confiée serait expulsé par le roi d'Ugarit.

[NB : A noter que le texte RS 34.179³²¹ reprend ces différentes clauses, en mentionnant de plus les marchands de la ville de Kutupa.]

Cet édit est exceptionnel et a suscité des commentaires de nature différente. Certains attribuent au souci politique de ménager un État dont il aurait besoin ce qu'ils considèrent comme une mansuétude d'Ḫattušili III à l'égard du roi d'Ugarit (qui apparaît dans le cas des réfugiés ; voir ci-après). D'autres recherchent des explications d'ordre économique et social. Ainsi, s'il est légitime que les marchands d'Ura profitent d'une moisson plus précoce en Syrie pour acheter le grain à prix peu élevé et le revendre en pays hittite avec profit, la paix sociale serait menacée s'ils le conservaient pour le revendre très cher l'hiver à la population d'Ugarit (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en restant sur place, en raison des coûts de transport par bateau à Ura, où il faudrait de plus disposer de très grands entrepôts). Niqmepa renonce aux

³²⁰ RS 17.130 (PRU IV, p.103 ; HDT n°32). Cf. [vol2:121](#).

³²¹ MALBRAN-LABAT, Florence, « Chapitre I, n°1 », dans : Une bibliothèque au sud de la ville, RSO VII, ERC, Paris, 1991, p.17-18. Cf. [vol2:123](#).

taxes qu'il pourrait prélever sur les marchands d'Ura pour préserver la paix sociale, en quelque sorte³²².

Une autre protection que des autorités cherchent à assurer à leurs ressortissants est celle, classique, contre les abus fiscaux des pays qu'ils traversent, voire contre toute fiscalité qui leur serait appliquée.

Dans le chapitre « Des frontières économiques » (partie I), nous avons cité plusieurs textes dans lesquels l'expéditeur demande une exemption de taxes pour ses marchands.

Ainsi, la lettre RS 92.2007, qui émane de l'entourage d'un haut dignitaire hittite, le *tuppātnuru* (chef des scribes), donne les instructions suivantes : il faut absolument taxer les marchands, à l'exception des marchands du *tuppātnuru*. Ou la lettre RS 17.424C+17.397B, dans laquelle le roi de Tyr conteste auprès du *sākinu* de la ville d'Ugarit la validité des taxes qui ont été perçues sur des marchands « à pied » et ne s'appliqueraient pas à ces marchands. Enfin, l'homme « qui vient faire des achats » que, dans la lettre RS 15.33 (PRU III, p.15 ; TAU, p.97), Hišmi Kušuḫ recommande au *sākinu* d'Ugarit en lui disant : « aucun douanier ne doit prélever de douane sur lui », est peut-être un négociant.

Les autorités, aux XIV^e et XIII^e siècles, jouent un rôle important dans les échanges commerciaux (elles ont le monopole de certains) et l'activité des marchands privés a sans doute perdu un peu de l'autonomie qu'elle avait à l'époque des marchands d'Aššur. De hauts personnages, à l'instar de la famille royale, ont leurs propres marchands (ainsi, une lettre³²³ trouvée à Dūr-Katlimmu cite, avec les marchands du roi de Karkemiš, ceux de Tagi-Šarruma, « gouverneur » du pays, *šākin māti*).

Ce qui diffère, du côté « privé », de l'organisation commerciale ancienne (des comptoirs privés établis loin de la capitale, largement autonomes, y compris entre eux) est l'existence de firmes familiales qui développent un réseau de correspondants extérieurs sur un mode de relations de type lui aussi familial : phénomène mis en évidence par la correspondance d'affaires entre Ugarit et Emar trouvée à Ugarit, au palais et ultérieurement dans la « maison d'Urtenu ». Daniel Arnaud³²⁴ écrivait : « Les structures commerciales épousent celles des familles, qu'il s'agisse de familles au sens vrai ou métaphorique » et envisageait une « hiérarchie à trois niveaux ». Les personnages importants comme Urtenu, à Ugarit,

³²² Voir par exemple : VARGYAS, Peter, « Marchands hittites à Ougarit », *OLP* 16, 1985, p.71-79.

³²³ DeZ 3320. Dans : CANČIK-KIRSCHBAUM, Eva, *Die Mittelassyrischen Briefe aus Tall Šēḫ Ḥamad*, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1996, texte n°6.

³²⁴ ARNAUD, Daniel, « Une correspondance d'affaires entre Ougaritains et Emariotes », *RSO* VII, p.65-78, pour les textes trouvés lors de la 34^e campagne (1973).

et Dagan-Bêlu, qui s'installe à Emar, constituent le premier (ils s'appellent l'un l'autre ŠEŠ DU₁₀.GA-ia, littéralement : « mon doux frère ») ; ils se chargent des négociations nouvelles (ainsi Zu-Aštarti à Sidon, cf. RS 34.153, p.75 ; vol2:124). Leurs « fils » voyagent pour leur compte. Enfin des gens modestes assurent les tâches humbles.

Grâce au déchiffrement ultérieur de l'ensemble des textes trouvés dans la « maison d'Urtenu », Florence Malbran-Labat complète la question dans un article important³²⁵. Les « papiers d'affaires » d'une firme qui ont été trouvés dans cette maison à côté de l'abondante correspondance adressée au roi lui permettent de cerner la façon dont était structurée une firme ougaritaine en ce tournant du XII^e siècle et de faire apparaître la condition de relations harmonieuses entre partenaires (et entre membres).

Si la correspondance fait apparaître une pratique bien établie d'échanges de cadeaux (*šulmānu*) entre hommes d'affaires, elle montre que ce terme est employé également pour désigner la « santé » (le « bien-être ») dans des lettres dont le seul objet apparent est de demander des nouvelles de celle de son correspondant.

Ces formules strictement symétriques lui semblent « déterminantes de la conclusion d'une coopération à laquelle les deux parties doivent donner explicitement leur accord » : « Les échanges nécessitent que "tout aille bien de part et d'autre": "voici que de mon côté tout va bien ; là-bas, de ton côté, envoie-moi (/qu'on m'envoie) avis que tout va bien" », ce « bien-être » pouvant « englober à la fois de bonnes conditions locales et les bonnes dispositions du correspondant ».

De même, les niveaux d'organisation de la firme d'Urtenu sont codifiés et doivent être respectés. Plusieurs personnes sont unies par des liens de confraternité (le mot *aḥḥūtu*, au sens propre : « relations fraternelles », désigne ici la confrérie) et s'adressent l'une à l'autre par ŠEŠ-ia, mon frère. D'autres, plus jeunes et plus mobiles, sont désignées par DUMU (littéralement : fils ; ici, dans le sens plus métaphorique de celui à qui on confie une mission). Enfin, la firme comporte des associés, *tappû* (LÚ TAB.BA), avec qui les relations sont privilégiées³²⁶.

L'existence d'un code de conduite (formules apparemment conventionnelles des lettres et relations entre personnes de la firme) implique aux yeux de Florence Malbran-Labat une véritable déontologie et mène au point focal de son article : le lien qu'elle établit entre ce code et l'existence de règles coutumières, auxquelles on doit se conformer sous peine d'agir de façon *natta āra* (en hittite) ou *ul paršu*, en akkadien. Ces règles non écrites qui auraient pénétré les habitudes commerciales des marchands ougaritains sont-elles d'origine locale

³²⁵ MALBRAN-LABAT, Florence, « Pratiques marchandes dans le commerce ougaritain », in: *Society and Administration in Ancient Ugarit*, ed. by W.H. van SOLDT, PIHANS CXIV, 2010.

³²⁶ Mais tournent mal parfois comme dans le cas où un serviteur du roi d'Ušnatu a vendu son associé à des marchands égyptiens... Voir lettres RS 20.021 (*Ugaritica* V, n°42, p.126-128) et RS 34.158 (RSO VII, n°16, p.44-45).

et sous la responsabilité des anciens ? (Ce cas s'est présenté dans le domaine fiscal, lorsque dans la lettre RS 17.424C+397B déjà citée, le roi de Tyr suggère au *sākinu* d'Ugarit de faire appel aux « anciens » d'Ugarit pour qu'ils disent la coutume). Ou sont-elles dues à une influence hittite, un exemple de porosité culturelle ? La question me semble ouverte.

4. *Les artisans (et « experts »)*

Peut-on inclure les artisans et autres experts dans la catégorie de ceux qui voyagent de leur propre initiative, comme les nomades ou les marchands ? Et qui seraient en principe assurés de pouvoir revenir chez eux, comme les messagers et les ambassadeurs ? Dans certains cas, oui : des artisans peuvent se mettre volontairement au service d'un roi étranger.

Mais ils figurent fréquemment parmi les captifs civils (capturés pendant des opérations de guerre ou de simples razzias)³²⁷ et les traités (hittites, en particulier : voir plus loin le paragraphe « Reprendre ceux qui s'enfuient ») exigent qu'ils soient restitués en cas de fuite. La recherche pressante de main-d'œuvre, qui est générale, s'applique aussi à la main-d'œuvre qualifiée.

Il ne faut pas oublier non plus que les artisans spécialisés, les scribes expérimentés, les médecins, etc. faisaient partie du système d'échanges de biens de luxe entre souverains importants. En principe, il ne s'agissait dans leur cas que de prêt et celui qui demandait un spécialiste promettait de le laisser retourner dans son pays, mais la réalisation de cet engagement était incertaine et parfois n'avait jamais lieu.

Ainsi, selon la lecture la plus couramment faite de la lettre KBo 1.10 + KUB 3.72³²⁸, le roi hittite Hattušili III demanderait au roi cassite Kadašman-Enlil II de lui prêter un sculpteur pour faire des images à placer dans les appartements familiaux. Il promettrait de le renvoyer chez lui dès le travail achevé et, pour donner foi à sa promesse, il rappellerait que, dans une situation similaire, il a renvoyé le sculpteur au roi Kadašman Turgu, père de Kadašman-Enlil :

⁵⁸⁻⁶¹[Furthermore, my brother]: I want to make [images] and place them in the family quarters. My brother, [send me] a sculptor. [When the sculptor] finishes the images, I will send him off, and he will go home. [Did I not send back the previous] sculptor, and did he not return to Kadashman Turgu? [My brother], do not withhold [the sculptor].

³²⁷ Les déportations d'artisans sont déjà attestées au XVIII^e siècle, par exemple après la prise d'Ašlakka par Zimrî Lîm. Voir LION, Brigitte, « Les familles royales et les artisans déportés à Mari en Zimrî Lîm 12' », dans : *Amurru* 3, ERC, Paris, 2004, p.217-224.

³²⁸ CTH 172 ; HDT 23, p.132-137.

NB : Ce texte, abîmé, a été revu par Albertine Hagenbuchner³²⁹, qui propose d'inverser : l'envoi d'un sculpteur est réclamé par le roi de Babylone, à qui le roi hittite rappelle qu'un sculpteur a déjà été envoyé à Babylone dans le passé et qu'il n'est toujours pas revenu dans son pays. Hattušili III exhorte le roi de Babylone à lui renvoyer le sculpteur, une fois son travail terminé. Clelia Mora³³⁰, qui a repris l'étude du texte, appuie cette lecture.

Les médecins, en particulier égyptiens, sont très demandés, comme le montre la lettre EA 49 ([vol2:125](#)) dans laquelle le roi Niqmaddu II écrit au pharaon : « Donne-moi un serviteur du palais qui soit médecin. Ici, il n'y a pas de médecin. ». Dans la lettre mentionnée ci-dessus, Hattušili III évoque le sort d'un médecin que Kadašman-Enlil II lui avait envoyé (qui a fait « beaucoup de bonnes choses » et a été largement rétribué, avant de mourir sur place), Hattušili III tenant à préciser qu'il ne l'avait jamais retenu (contre son gré).

Les scribes « itinérants », fondateurs d'écoles scribales dans toute la Syrie, nécessiteraient tout un long développement, en raison du lien entre diffusion de l'écriture et diffusion de l'akkadien. Il ne sera pas fait ici. Reconnaître un scribe, déterminer son origine (géographique, mais aussi professionnelle : dans quelle école a-t-il été formé ?) reste l'une des questions les plus ouvertes, qui permet dans certains cas de reclasser des textes comme l'a montré Juan-Pablo Vita³³¹.

Parmi les artisans spécialisés (*mār ummân*) sollicités, on peut citer les menuisiers / charpentiers (NAGAR, *naggāru*) ou les sculpteurs sur pierre (BUR.GUL, *purkullu*). Le texte AIT 227 d'Alalaḫ IV ([vol2:125](#)), par exemple, fait état de 64 ménages d'artisans, dont 27 charpentiers. Dans la lettre RS 88.2158³³², un dignitaire égyptien répond au roi d'Ugarit qui lui a demandé un sculpteur sur pierre pour faire une statue du pharaon Merneptah, à placer dans le temple de Ba'al, et lui annonce l'envoi prochain de menuisiers.

Mais nous allons ici nous attacher à un seul exemple, celui des *šāripūtu*.

³²⁹ HAGENBUCHNER, Albertine, *Die Korrespondenz der Hethiter, 2. Teil (Die Briefe mit Transkription, Übersetzung und Kommentar)*, Carl Winter - Universitäts Verlag, Heidelberg, 1989.

³³⁰ Voir MORA, Clelia, « Sculptors in or from Hattuša? », *RA* 107, 2013-1, p.23-28.

³³¹ VITA, Juan-Pablo, "Scribes and Dialects in Late Bronze Age Canaan", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale*, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, *Orientalia et Classica XXX*, Volume 1, Part 2, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010, p.863-894. Parmi les nombreux travaux consacrés ces dernières années à ces problèmes, citons entre autres ceux de Françoise ERNST-PRADAL et de Carole ROCHE-HAWLEY.

³³² LACKENBACHER, Sylvie, « Une lettre d'Égypte », dans : *Études ougaritiques. I. Travaux 1985-1995*, RSO XIV, ERC, Paris, 2001. Cf. [vol2:125](#).

La lettre RS 25.461³³³ (vol2:56) cite les *šāripu* comme des gens qui sont au service du roi (probablement le roi hittite de Karkemiš) et voyagent, sans donner plus de précision sur leur activité mais il s'agit certainement d'artisans (ils ne sont ni marchands, ni messagers).

¹⁻⁴Au roi d'Ugarit, mon seigneur, message de Piḥa-Ziti, ton serviteur. ⁵⁻⁷Et maintenant, pourquoi mon seigneur lève-t-il sans cesse des taxes auprès des *šāripu* ? [⁵e-nu-ma EN-ia / ⁶NIG₂.KUD.DA.MEŠ ša LÚ.MEŠ ša-ri-pu-ti / ⁷am-mi-ni i-il-te-eq-qī]

⁸⁻¹⁴Ne sont-ils pas les *šāripu* du Roi ? Pourquoi mon seigneur ne cesse-t-il de faire une chose désagréable pour le roi mon seigneur ? ¹⁵⁻²⁰Et maintenant, mon seigneur, ne réclame pas de droits de douane aux *šāripu*. Si tu (les) réclames, il faut que j'écrive au palais.

Dans la lettre RS 20.03³³⁴ (vol2:85), Šukur-Tešub, DUMU LUGAL, annonce au roi d'Ugarit Ammistamru qu'il lui envoie des *šāripu*.

¹⁴⁻²²Or maintenant, je t'envoie des *šāripu*, gens de Panešta(yu), pour faire de la laine pourpre (MÁŠ-DA-A-RI a-na e-pé-ši) : qu'ils en fassent donc à Ba'alat-rimi, puis confie-les au maire de Šalmiya lui-même ; personne ne doit les rançonner durant leur voyage dans la montagne : ²³⁻³¹personne ne doit se dresser devant eux. Que le maire de Šalmiya leur fournisse équipement, ..., tout ce qu'ils demanderont comme fourrage.

Comme Sylvie Lackenbacher le rappelle, une des deux lectures en hittite de MÁŠ-DA-A-RI est : ar-ka-am-ma-aš (tribut) [et c'est ainsi qu'a été lue la lettre de Manapa Tarḫunta, voir ci-après], mais elle fait observer que cette lecture n'aurait aucun sens dans l'expression MÁŠ-DA-A-RI a-na e-pé-ši (le verbe *epēšu* désignant : faire) de la lettre RS 20.03.

Elle rappelle que le mot akkadien *argamannu* est utilisé dans les textes de Boğazköy pour désigner le tribut (comme *argmn* en ougaritique), mais qu'il désigne plus généralement la laine pourpre (et le fait que celle-ci soit une composante importante du tribut réclamé par les Hittites à Ugarit est, on peut le penser, sans doute à l'origine du glissement laine pourpre – tribut). Quant au verbe *šarāpu*, un sens fréquent est : « brûler », mais aussi « teindre en rouge ».

La pierre d'alun³³⁵, qu'on chauffe à 500°C afin d'obtenir le meilleur mordant pour la teinture, est sans doute ce que les textes ougaritiques désignent par *abn šrp*. Son nom akkadien est : *aban gabî*.

Ces observations l'ont conduite à proposer la traduction « pour faire de la laine pourpre » et à suggérer que les *šāripu* sont des artisans spécialisés dans la production de la laine pourpre, qu'ils la produisent eux-mêmes (« pour faire ») ou en surveillent la production (*ana epēši* serait alors plutôt à lire : « pour la fabrication de »).

³³³ Voir : DUMU È.DUB.BA.A, *Studies in Honor of Åke W. Sjöberg*, ed by Hermann BEHRENS, Darlene LODING, Martha T. ROTH, University Museum, Philadelphia, 1989, p.318, et TAU, p.97.

³³⁴ RS 20.03 (*Ugaritica* V, texte 26, p.91-92. Dans TAU, p. 95-96, voir la note très éclairante 276.

³³⁵ Mathurin RÉGNIER, dans ses « Satires » (XI), parle d'alun brûlé et Ambroise PARÉ d'alun calciné. L'alunage est un terme de teinturier ; c'est l'action de plonger les étoffes dans une dissolution d'alun pour les préparer à la teinture.

A l'appui de cette proposition, Sylvie Lackenbacher évoque encore un texte inédit en 2002, RS 94.2562 (vol2:126), dans lequel est évoqué un tissu que « je t'ai donné à teindre » (a-na ṣa-ra-pí ad-di-na-ak-ku). De même, le texte économique RS 94.2513 (vol2:126), envoyé directement par le grand roi hittite à Niqmaddu fait référence à la laine qu'il lui a fait porter pour qu'on la teigne (SÍG a-na ṣa-ra-pi) et se termine par l'injonction : SÍG ṣa-a-šu aḫ-ḫi-iš li-iṣ-ru-pu, c'est-à-dire : « cette laine, qu'on la teigne rapidement ! ».

Ce texte montre à l'évidence que les déplacements d'artisans, au moins de certains, étaient contrôlés de près par les autorités hittites en ce milieu du XIII^e siècle. C'est en effet un DUMU LUGAL en poste à Alalaḫ (nous avons dit que les DUMU LUGAL étaient pour le grand roi hittite un relais direct, ne passant pas par le roi de Karkemiš) qui met en garde Ammistamru contre toute velléité de tirer des revenus du déplacement des *ṣāripu* qui vont traverser la frontière entre Alalaḫ et le royaume d'Ugarit et le menace même d'en référer « au palais » dans le cas contraire.

Dans la lettre CTH 191 au « grand roi » hittite (Muwatalli II ?), le roi Manapa Tarḫunta du pays du fleuve Seḫa se plaint des agissements de Piyamaradu (ce « rebelle » se serait réfugié dans la région de Wilusa-Troie) et de son gendre Atpa, dirigeant de Milet (ville de l'Aḫḫiyawa). Le premier a attaqué l'île de Lazpa (Lesbos, qui appartenait donc sans doute au royaume du pays du fleuve Seḫa) et y a pris des prisonniers, parmi lesquels deux groupes de « *ṢĀRIPŪTU* », les siens et ceux du grand roi. Ces *ṢĀRIPŪTU* ont été conduits devant Atpa, auprès de qui ils se sont plaints en des termes traduits par P.H.J. Houwink ten Cate³³⁶ de la façon suivante : « *we are tributaries (arkammanaliuš) and we came over the sea. Let us [render] our tribute (arkamman)!* » (nous avons traversé la mer ; laissez-nous nous acquitter de notre tribut). Atpa avait pensé d'abord les relâcher mais s'était laissé convaincre que cette occasion lui était envoyée par le dieu de l'orage. Pour finir, l'intervention du roi de Mira, Kupanta-Kurunta, avait été nécessaire pour que fût libéré le groupe des *ṢĀRIPŪTU* « des dieux » (des temples ?) appartenant au grand roi, et seulement celui-là.

Itamar Singer³³⁷ relit ce texte hittite (seul connu à ce jour citant les *ṢĀRIPŪTU*) à la lumière de lettres trouvées à Ugarit et de l'interprétation très éclairante, citée ci-dessus, que Sylvie Lackenbacher a donnée de la lettre RS 20.03.

³³⁶ HOUWINK TEN CATE, P.H.J., "Sidelights in the Aḫḫiyawa Question from Hittite Vassal and Royal Correspondence", *Jaarbericht ex Oriente Lux* 28, 1983-1984, p.33-79.

³³⁷ SINGER, Itamar, "Purple-Dyers in Lazpa", in: *The Calm before the Storm, Selected writings of Itamar Singer on the End of The Late Bronze Age in Anatolia and the Levant*, SBL, Atlanta, 2011, p.425-458.

Il suggère que *arkammanaliuš* pourrait être la lecture par les Hittites de LÚ.MEŠ *ŠĀRIPŪTU* et propose de revoir la traduction de P.H.J. Houwink ten Cate de la façon suivante : « nous sommes des teinturiers et venons d'au-delà de la mer. Laissez nous exercer (*perform*) notre teinture ».

Le plus probable est que « au-delà de la mer » signifie qu'ils viennent de la côte ouest de l'Anatolie. Pourquoi ces teinturiers itinérants se rendent-ils à Lesbos ? Itamar Singer cherche une réponse dans une analogie avec une autre lettre trouvée à Ugarit, RS 17.383 (PRU IV, p.221 ; TAU, p.91 ; [vol2:126](#)), lettre envoyée par Taghuli, représentant du roi d'Ugarit auprès du roi de Karkemiš.

³²ù e-nu-ma a-na-ku dan-ni[š] am-ta-ra-aš /³³ú-ba-an lu-ú la mi-ta-a-ku /³⁴i-na-an-na iš-tu GIG-ia ab-ta-lu-uṭ /³⁵ù ḏap-šu-uk-ka ša URUir-ḥa-an-da /³⁶e-te-la-a à a-na LÚtap-pu-ti-šu /³⁷e-er-ri-ša-an-ni ù ma-an-nu-me-e /³⁸a-na DINGIR-lim ša-a-šu SISKUR.MEŠ /³⁹ša LÚtap-pu-ti e-ep-pa-aš /⁴⁰ù NÍG.BA.ḤÁ ma-'a-di-iš ub-bal /⁴¹ù SÍG.ZA.GÌN ub-ba-al i-na-an-na /⁴²EN-ia SÍG.ZA.GÌN.MEŠ li-te-bi-la

³²⁻⁴¹Or moi, j'ai été gravement malade ; il s'en est fallu d'un doigt que je ne sois mort. À présent, je suis guéri de mon mal : le dieu Apšuka de Irḥanda est apparu et m'a demandé de faire partie de sa « confrérie ». Quiconque fait des offrandes d'association à ce dieu fait de nombreux présents et (lui) apporte de la laine bleue. Maintenant que mon seigneur m'envoie de la laine bleue.

Cette lettre montre qu'au XIII^e siècle, on offrait de la laine aux dieux. On sait qu'à Lesbos, au I^{er} millénaire, on offrait des voiles à la déesse. Se pourrait-il que les teinturiers se soient rendus dans cette île de la part du grand roi hittite et de Manapa Tarḥunta pour rendre un culte à une divinité, comme Itamar Singer en émet l'hypothèse ? Et que, sous couvert d'une mission à des fins religieuses, les Hittites aient voulu marquer leurs prétentions sur les îles égéennes du nord face à l'Aḥḥiyawa (si oui, l'échec est patent)?

Ce texte confirme, en tout cas, que les artisans de l'âge du Bronze récent se déplaçaient, et que leur voyage pouvait constituer en lui-même un message diplomatique.

Chapitre 7

Ceux qui sont partis de chez eux

Les maisons que j'avais, on me les a prises. Il se trouva
Que les années furent néfastes : guerres, ravages, exil.
Parfois, le chasseur atteint les oiseaux de passage,
Parfois, il ne les atteint pas. La chasse
Fut bonne en ce temps-là, beaucoup furent touchés par
les plombs.³³⁸

1. Les 'Apiru/Habiru

Peu de sujets ont fait couler autant d'encre depuis qu'à la fin du XIX^e siècle (ap. J.-C.), on a découvert, parmi les lettres trouvées à El Amarna, cinq lettres écrites à Jérusalem (EA 286 à 290) dans lesquelles figurent des LÚ.MEŠ ha-BI-ru (BI pouvant être lu : *pí* ou *bí*).

EA 286 : Abdi-Ḥeba de Jérusalem se plaint auprès du roi d'Égypte d'avoir été calomnié parce qu'il l'a mis en garde contre les agissements de Milkilu [NB : « maire » de Gazru] : « Le roi n'a plus de pays. Ce Ḥabiru a pillé tous les pays du roi » ([vol2:129](#)).

EA 287 : Abdi-Ḥeba demande au roi d'Égypte d'envoyer des troupes qui stationneraient de façon permanente à Jérusalem pour protéger la ville contre Milkilu et les fils de Lab'ayu [NB : de Šakmu/Sichem] : « C'est l'action de Milkilu et l'action des fils de Lab'ayu, qui ont donné le pays du roi aux Ḥabiru » ([vol2:131](#)).

EA 288 : « Tous les maires sont en paix, mais je suis en guerre. Je suis traité comme un Ḥabiru. Je me trouve comme un navire au milieu de la mer. [...] Les Ḥabiru ont pris les villes mêmes du roi (d'Égypte) » [NB : ils ont tué les maires des villes fidèles] ([vol2:133](#)).

EA 289 : Comme Milkilu et les fils de Lab'ayu intriguent avec Qiltu pour prendre des villes qui appartiennent à Jérusalem, Abdi-Ḥeba s'exclame : « Devons-nous agir comme Lab'ayu lorsqu'il donnait la ville de Šakmu aux Ḥabiru ? » et demande 50 hommes au pharaon pour protéger le pays ([vol2:136](#)).

EA 290 : Abdi-Ḥeba annonce au roi d'Égypte que Milkilu et Šuwardata [NB : de Qiltu] ont rassemblé contre lui les forces de trois villes, Gazru, Qiltu et Gimtu. « Et maintenant, une ville appartenant à Jérusalem est passée aux côtés de Qiltu ». Si le pharaon n'envoie pas de troupes pour la reprendre, tout le « pays du roi » passera aux Ḥabiru ([vol2:137](#)).

À une époque où les recherches assyriologiques étaient souvent le fait de bibliistes, certains ont vu dans ce mot, lu « Ḥabiru », la préfiguration des Hébreux. Il s'en est suivi de

³³⁸ SEFERIS, Georges, "La Grive, I", *Poèmes 1933-1955*, Poésie/Gallimard, Paris, 1989.

longs débats jusqu'à ce que d'autres découvertes, et en particulier celle de la langue ougaritique, aient clos certaines hypothèses et suscité de nouvelles questions qui ne sont pas toutes tranchées aujourd'hui, illustration passionnante d'une science en train de se construire. En 1953, la 4^e Rencontre assyriologique internationale a été consacrée aux Ḫabiru et la synthèse des échanges, faite par Jean Bottéro, est un livre de référence³³⁹, comme l'est celui, écrit de façon indépendante, de Moshe Greenberg³⁴⁰ (à eux deux, ils ont réuni plus de 200 textes où les Ḫabiru sont présents). De nombreux travaux ont été publiés depuis, qu'il ne peut être question de présenter ici : on se concentrera sur ce qui touche à la « traversée des frontières ».

Hugo Winckler, ayant fait observer en 1901 que les gens dont le nom est écrit syllabiquement ḫa-BI-ru dans les cinq lettres de Jérusalem jouent le même rôle d'agitateurs que les LÚ.MEŠ SA.GAZ/GAZ dans 56 autres lettres trouvées à El Amarna, propose en 1907 d'identifier *Ḫabiru* et LÚ.MEŠ SA.GAZ.

Cependant, il s'interroge sur la signification à donner à l'écriture idéographique SA.GAZ dans ce contexte. Le sumérogramme GAZ est utilisé souvent pour l'acte de piller, et LÚ SA.GAZ renvoie à l'auteur de cet acte : brigand³⁴¹, notion que l'akkadien rend couramment par le mot *habbātu*. Dans les lettres d'El Amarna, faut-il comprendre LÚ SA.GAZ (et aussi *ḫabiru*) comme : brigand ?

On touche ici une difficulté déjà plusieurs fois rencontrée. Le fait qu'un idéogramme sumérien ait été utilisé dans l'écrit d'une langue autre (par exemple l'akkadien) à des époques et dans des régions très diverses rend hasardeuse sa lecture - c'est-à-dire la recherche d'un équivalent pour cet idéogramme - à une époque et dans une région particulières (et éventuellement dans une autre langue que l'akkadien). Or, après celles d'El Amarna, de nombreuses mentions à la fois des *Ḫabiru* (en écriture syllabique) et des SA.GAZ/GAZ sont découvertes aussi bien en Mésopotamie, qu'en Syrie ou en Anatolie, ce qui indique une présence nombreuse : à Larsa (fin XIX^e), à Mari (XVIII^e), à Alalakh (XV^e), à Nuzi (XIV^e), à Boğazköy (XVII^e, puis XIV^e), etc.

De très nombreux textes de Mari citent les Ḫabiru, toujours en écriture syllabique (une liste d'extraits figure dans *Le problème des Habiru*). Dans son cours de l'année 2004-2005 au Collège de France, Jean-Marie Durand revoit ces textes, qui ont l'avantage d'être souvent de véritables récits et non de simples allusions, sous différents aspects sur lesquels nous reviendrons ci-dessous.

³³⁹ BOTTÉRO, Jean, « Le problème des Habiru à la 4^e Rencontre assyriologique internationale – 29 juin-1^{er} juillet 1953 – Paris », *Cahiers de la Société asiatique* XII, Imprimerie nationale, Paris, 1954.

³⁴⁰ GREENBERG, Moshe, *The Hab/piru*, American Oriental Society, New Haven (Connecticut), 1955.

³⁴¹ Le sens le plus fréquent de SA est : tendon (cf. le site ETCSL). SA.GAZ serait littéralement : le frappé LÚ A.ZU-eur (briseur ?) de tendons.

À Alalah³⁴², les *Ḫabiru* sont surtout présents dans les listes militaires : par exemple comme ERIN₂.MEŠ LÚ SA.GAZ dans les tablettes AIT 183 (vol2:127), 226, 231 et 350 (vol2:127), avec des attestations plus sporadiques dans AIT 198 (neuf *Ḫabiru*), AIT 164 et AIT 184. Un témoignage en est aussi la statue d'Idrimi, puisque celui-ci revient du pays de Canaan accompagné des *Ḫabiru* (SA.GAZ).

Ils sont recensés par leur lieu d'origine et non, comme les autres catégories, par leur nom ou celui de leur père. Ils sont donc d'origine étrangère. Certains viennent du royaume d'Alalah (mais ont changé de ville), d'autres viennent d'autres pays : Amurru, Canaan, Ebla, Emar, Ḫalab, Nuḫašše ou Qatna. Pourquoi à Alalah ? Cela a peut-être à voir avec la re-fondation de la ville par Idrimi : celui-ci commence sa vie publique en Canaan, séjournant au milieu de *Ḫabiru* qui sont en partie comme lui des réfugiés de Ḫalab/Alep (Idrimi a dû fuir Alep après le meurtre du roi, son père). Ces *Ḫabiru* combattent avec lui et s'établissent dans les lieux qu'il a conquis avec leur aide, à Alalah pour finir. Ils y sont une population « non autochtone » et c'est leur enrôlement dans l'armée sous Niqmepa d'Alalah, successeur d'Idrimi, qui symbolise leur intégration comme sujets du royaume, acceptant son autorité. On trouve, pour certains individus, la mention de leurs aptitudes particulières (charpentiers, forgerons, ...) ou des fonctions qu'ils assument (maire, devin, ...).

Les textes de Nuzi comportent de nombreux contrats de travail avec des *Ḫabiru* (dont quelques femmes, comme une musicienne), qui se mettent individuellement et volontairement au service d'habitants de Nuzi et sont donc des individus libres, non des prisonniers de guerre réduits en servitude.

Dans les textes hittites, il faudrait, d'après Andrea Bemporad³⁴³, distinguer les textes anciens (XVII^e - XV^e siècles) de ceux de l'époque récente (à partir du XIV^e siècle). Les premiers mentionnent des ERIN₂.MEŠ SA.GAZ ou des ERIN₂.MEŠ ḫa-bi-ri-iš comme étant des troupes auxiliaires : ainsi CTH 13, CTH 818 ou CTH 27, qui ferait état d'un serment réciproque entre le Ḫatti et les SA.GAZ (à l'époque de Muršili I ?). Andrea Bemporad appelle les SA.GAZ : *fuoriusciti*, qu'on pourrait traduire par « partis ailleurs » (avec souvent une nuance politique en italien). Les plus récents ne font pas état de participation militaire. Les *Ḫabiru* figurent dans des textes culturels, toujours associés aux Lullaḫḫu. Plusieurs traités et documents internationaux citent les dieux des *Ḫabiru* : DINGIR.MEŠ ḫa-ab-bi-ri / SA.GAZ, comme le traité entre Muršili II et Tuppi-Tešub d'Amurru (CTH 62). Le préambule de l'arbitrage de Muršili II sur Barga (CTH 63) appelle « LÚ SA.GAZ » le grand-père de Tette, roi de Nuḫašše (est-ce pour dire que son père était étranger et qu'il n'avait aucun droit à l'objet du litige, Iyaruwatta ?). On peut citer aussi l'édit en akkadien de Ḫattušili III sur les « *Ḫabiru* du Soleil » (RS 17.238 ; CTH 94 ; PRU IV, p.107 ; vol2:140), qui a donné lieu à de multiples interprétations : « Si un serviteur du roi de l'Ugarit, ou un fils de l'Ugarit, ou un serviteur d'un serviteur du roi de l'Ugarit s'en va et pénètre dans le territoire des *Ḫabiru* de mon Soleil, moi, grand roi, je ne l'accepterai pas. Au roi de l'Ugarit, je le rendrai. » (voir ci-après le paragraphe « Reprendre ceux qui s'enfuient »).

L'écriture syllabique ḫa-BI-ru a, elle aussi, posé un problème : que peut-on dire des deux premières consonnes ? C'est en effet à l'aide d'une syllabe commençant par ḫ que le cunéiforme syllabique note la consonne ' (« ayin ») des langues ouest-sémitiques.

³⁴² VON DASSOW, Eva, "State and Society in the Late Bronze Age, Alalah under the Mittani Empire", *SCCNH* 17, 2008, p.105-111 et p.344-348.

La numération AIT est celle figurant dans *The Alalakh Tablets* de Donald WISEMAN, 1953.

³⁴³ BEMPORAD, Andrea, "Ḫabiru nella documentazione ittita", *SMEA* 51, Roma, 2009, p.71-93.

Par ailleurs, la distinction entre les consonnes *b*, sonore, et *p*, sourde, n'est pas toujours nette. Faut-il alors lire dans les lettres d'El Amarna : *'apiru*, *'abiru*, *ḥapiru*, *ḥabiru* ? Et ailleurs, qu'en est-il à Mari, par exemple, où le mot n'apparaît qu'en écriture syllabique et où les références sont beaucoup plus anciennes ?

Deux faits toutefois ont conduit à un large consensus sur le choix du « ayin » pour la première consonne :

- la présence de *ḫrw* dans des textes égyptiens, dont l'inscription de la stèle d'Aménophis III commémorant au *XV^e* siècle ses campagnes en Syrie, ou celle de la stèle de Séthi I, du *XIII^e* siècle, découverte en 1921 à Beisan et déchiffrée en 1945 (le « ayin » égyptien est utilisé pour transcrire le « ayin » des mots sémitiques)³⁴⁴ ; James Hoch ajoute que ces textes désignent par *ḫrw* une catégorie sociale et non ethnique ;

- et la découverte en 1929 de la langue ougaritique, puis le déchiffrement de l'écriture alphabétique (qui note bien évidemment le « ayin ») ; des *ḫr.m* figurent dans des textes d'Ugarit (par exemple, RS 11.724 : ḫlb ḫrm šn, deux *'Apiru* de ḫlb, et RS 18.148, [vol2:128](#)), alors que, dans les textes en akkadien, on trouve également des LÚ.MEŠ SA.GAZ : ainsi, dans les dispenses qu'octroie le roi d'Ugarit d'avoir à loger un étranger (*ubāru*) ou un LÚ SA.GAZ, comme dans le texte RS 15.109 (LÚ-lu ub-ru a-na É-šu la-a i-ru-ub [...] LÚ.MEŠ SA.GAZ.ZA a-na É-šu la i-ru-ub, le *ubru* n'entrera pas dans sa maison, les *Ḥabiru* n'entreront pas dans sa maison) ; ou encore dans l'édit RS 17.238 déjà cité, trouvé à Ugarit, du roi hittite Ḫattušili III garantissant au roi d'Ugarit qu'il lui restituera toute personne se réfugiant chez les « Ḥabiru du Soleil »

Par contre, la question de la deuxième consonne, posée dans le titre même de l'ouvrage de Moshe Greenberg, n'est pas définitivement tranchée aux yeux de tous, bien que la préférence aille au *p* plutôt qu'au *b*. Dans la suite, nous écrivons le mot selon l'orthographe retenue par l'auteur cité.

La question la plus délicate est évidemment celle du sens du mot. Qui étaient véritablement les gens qu'il désigne ?

On a interrogé tout d'abord l'étymologie mais, comme le disait Jean Bottéro, elle n'est guère d'utilité sur le plan sémantique. Les hypothèses qui ont été proposées traduisaient l'incertitude sur les consonnes (surtout avant la découverte de l'ougaritique) mais aussi,

³⁴⁴ Cf. Hoch, James E., *Semitic Words in Egyptian Texts of the New Kingdom and Third Intermediate Period*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1994, n°70, p.61-63.

parfois, l'idée a priori qu'on se faisait de cette population (dont sa relation éventuelle avec les Hébreux).

En 1924, Édouard Dhorme voit dans les Ḫabiru « essentiellement l'élément hostile à la domination égyptienne sur les pays d'Amurru et de Canaan ». En 1938, il présente les *Ḫabiru* comme étant surtout des déportés (racine ḪBR, lier, faire prisonnier).

En 1927, Julius Lewy écrit que *ḫabiru* est un « appellatif », un nom commun et non d'abord un nom de peuple. Il précise en 1939 que le mot, dérivé de l'ouest-sémitique (racine 'BR), désigne celui qui a passé la frontière, « émigrant/émigré, personne qui est venue d'ailleurs dans le pays où elle se trouve ».

Pour Benno Landsberger, qui étudie en 1929 les textes découverts à Boğazköy et à Nuzi, le mot *ḫabiru*, « peut-être emprunté à l'ouest-sémitique, mais d'étymologie obscure », marque non pas une origine ethnique (car les groupes de *Ḫabiru* sont ethniquement disparates) mais un état social : il s'agit d'individus isolés sans lien tribal ou familial dans les pays où ils se trouvent, qui peuvent être forcés par les États de se grouper ou bien agir pour leur propre compte.

Même après les découvertes d'Ugarit et le choix de la première consonne, on n'a pas abouti à un accord. Le sens est cependant reconnu comme se référant, au moins partiellement, à une situation sociale et au caractère d'étranger (Rencontre assyriologique de 1953).

En 1980, Jean Bottéro revient sur les *Ḫabiru* dans un long article³⁴⁵ et propose sa propre conception, que le titre résume bien et dont voici les principaux éléments.

LÚ SA.GAZ répond à *ḫabiru* dans nombre de textes cunéiformes à partir du premier tiers du deuxième millénaire. Des LÚ SA.GAZ sont présentés à l'époque paléo-babylonienne comme des bandes errantes de brigands, hors d'atteinte de l'autorité constituée. Mais ces LÚ SA.GAZ sont plutôt entendus en akkadien comme des *ḫabbātu* (et non comme des *ḫabiru*).

Les *Ḫabiru* apparaissent dotés d'un statut social « négatif ». Ce sont des individus en situation marginale et « à part », déracinés, non intégrés à un groupe organisé quelconque. L'expression « demeurer chez les *Ḫabiru* », sans indication de lieu, leur suppose un caractère itinérant. Ils sont décrits comme des bandes errantes (*kalbu ḫalqu* : chiens perdus). La désignation de *Ḫabiru* n'a jamais un sens ethnique, mais seulement social (c'est un mode de vie). Il n'y a jamais trace d'une quelconque structure tribale ou d'une autorité autonome propre. Il existe parfois une autorité « déléguée » par un souverain, ce qui suppose des *Ḫabiru* « annexés » par les sédentaires.

On n'est pas *ḫabiru* de naissance, on le devient. Une lettre de Mari définit un *ḫabiru* comme quelqu'un qui s'est enfui. Dans une autre, l'auteur dit qu'il est devenu *ḫabiru* en se réfugiant à tel endroit. Quiconque se détermine à rompre des attaches de toute sorte pour s'en aller ailleurs et s'y réfugier, peut donc, par là, devenir un *ḫabiru*. Mais *ḫabiru* n'est pas synonyme de *munḫabtu* (fuyard). Pour que quelqu'un soit considéré comme un *ḫabiru*, il faut que son départ le conduise à s'agréger à des

³⁴⁵ BOTTÉRO, Jean, « Entre nomades et sédentaires : les Ḫabiru », *Dialogues d'histoire ancienne* n°6, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, 1980, p.201-213.

individus ayant dû faire de même et qui, même s'ils mènent une existence de nomades, n'instituent pas entre eux les liens traditionnels, l'armature politique qui les auraient assimilés à une tribu.

Leurs rapports avec les sédentaires et les nomades sont doubles. Négatifs, lorsqu'ils se livrent à des rapines comme les LÚ SA.GAZ / *ḥabbātu* (mais ces derniers sont des brigands « professionnels » alors qu'eux le font pour subsister). Positifs lorsque, contrairement aux *ḥabbātu*, ils se mettent au service d'une autorité, aubaine pour les souverains qui ont besoin de troupes, mais pouvant aussi être voués à des tâches pacifiques pour lesquelles ils reçoivent des rations alimentaires, comme à Nuzi. De plus, à titre individuel, certains *Ḥabiru* se placent librement « au service de », notamment s'ils ont un métier, et reprennent éventuellement une vie citadine.

Entre les sédentaires, qu'ils ont quittés, et les nomades, qu'ils n'ont pas réussi à devenir, les *Ḥabiru* constituent un état intermédiaire. Ils aspirent à retourner à leur cadre de vie antérieur (sédentaire), ailleurs toutefois que dans le lieu qu'ils ont quitté. Ce sont des nomades « accidentels ».

Si Oswald Loretz montre³⁴⁶ une préférence pour l'étymologie *'br*, traverser (cf. *ebēru* ou עבר), Daniel Fleming suggère³⁴⁷ que *ḥabirum* est probablement une forme du verbe *'abārum*, partir (de chez soi) pour aller dans un autre lieu et, le plus souvent, une autre entité politique.

De même, Jean-Marie Durand³⁴⁸ indique : « L'information essentielle que nous apportent les textes de Mari est que le terme de *haBīrum* [...] entre dans un système lexical qui l'apparente au verbe *haBārum*, toujours à la forme accomplie *ih-BU-ur*, qui signifie « quitter son chez soi ».

Toutes les attestations ont en effet une connotation de quitter sa « maison » (lieu de résidence, mais aussi groupe ou communauté politique) pour un autre lieu, qu'il s'agisse de transhumance (*hib/prum*, *ib/prum* est la partie du groupe qui part du campement pour aller avec les troupeaux dans la steppe) ou de départ forcé (*hāb/pirūtum*, exil). Si *haBārum* peut désigner parfois le départ volontaire de quelqu'un qui s'en va au loin, le *ḥabiru* est presque toujours quelqu'un qui est parti contre son gré, dans des circonstances dramatiques, un exilé politique restant éventuellement près de la frontière dans l'attente d'une occasion de retour (comme Idrimi), parfois protégé par le souverain de l'État voisin. Ce peut être aussi une partie d'une communauté en désaccord avec une autre qui s'exile, ou même toute une communauté.

Ainsi, le mot est utilisé largement au Bronze récent pour désigner une catégorie particulière de gens « qui partent », ou « sont partis », pour des raisons multiples : politiques, économiques, militaires, criminelles, ... La situation dans laquelle ils se trouvent et le rôle qu'ils jouent ensuite sont très divers. Jusque très récemment, on considérait qu'ils pouvaient être des hors-la-loi aux marges de la société, ou bien rechercher la sécurité en servant un

³⁴⁶ LORETZ, Oswald, *Habiru-Hebräer: eine sozio-linguistische Studie über die Herkunft des Gentiliziums 'ibrī von Appellativum habiru*, W. de Gruyter, Berlin, 1984.

³⁴⁷ FLEMING, Daniel E., *Democracy's Ancient Ancestors: Mari and Early Collective Governance*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004. Voir p.95-100.

³⁴⁸ DURAND, Jean-Marie, « **Le problème des haBīrum et l'étymologie du terme "hébreu"** », dans : *Résumés annuels 2004-2005* (www.college-de-France.fr/site/jean-marie-durand/resumes.htm), Collège de France, Paris, p.563-584.

nouveau maître et même, lorsque celui-ci était le dirigeant d'un État, devenir un groupe cohérent (voie vers une intégration).

Un article de Daniel Fleming³⁴⁹, consacré principalement aux *'Apiru* des lettres d'El Amarna, s'interroge sur les situations qui ont conduit, là comme dans d'autres lieux, à la constitution de groupes nombreux.

Dans les débuts du II^e millénaire, on trouve des groupes d'*'Apiru* enrôlés militairement, mais de leur bon vouloir, puisqu'étrangers.

À l'époque d'El Amarna, les lettres décrivent les *'Apiru* comme des groupes puissants, cohérents, reliés entre eux et constituant la base politique du royaume d'Amurru. Ils apparaissent capables de menacer tout royaume du Levant égyptien ; plusieurs des États « vassaux » les considèrent comme rebelles à l'autorité de l'Égypte. Plusieurs lettres parlent de « la guerre des *'Apiru* » (EA 68, 71, 75, 185, 243, 313, 366). Rib-Adda de Byblos assimile Abdi-Aširta d'Amurru aux *'Apiru*, « grâce auxquels » celui-ci est fort et peut prendre les villes du pharaon. Mais les *'Apiru* ne sont jamais identifiés par une ville.

Sont-ils des mercenaires ? Dans EA 246, Biridiya de Meggido se plaint de ce que les fils de Lab'ayu aient payé les *'Apiru* et les Sutéens pour lui faire la guerre (5-72 DUMU.MEŠ mla-ab-a-ia te-ed-[di]n-na KÙ.BABBAR-šu-ni a-na LÚ.MEŠ SA.GAZ ù LÚ.MEŠ KUR s[u-ti]. Mais ils paraissent libres de donner ou non leur allégeance.

Il serait erroné de les considérer comme des gens vivant *en marge* de la société (urbaine), même s'ils n'habitent pas en ville. Par exemple, le roi Lab'ayu (de Šakmu) est assez lié aux *'Apiru* pour écrire au pharaon qu'il ne sait pas où se trouve son fils, qui « circule » avec les *'Apiru* (EA 254, 33-35 DUMU-ia it-ti LÚ.MEŠ SA.GAZ it-ta-na-la-ku). Biryawaza (de Damas) écrit au pharaon : « Je suis au service des armées égyptiennes "avec mes troupes et mes chars, avec les miens, avec mes *'Apiru*, avec mes *Sutū'* » (EA 195, 24-29 qa-du ERIN₂.MEŠ-ia ù GIŠ.GIGIR.MEŠ-ia ù ŠEŠ-ia ù LÚ.MEŠ SA.GAZ-ia ù LÚ.MEŠ su-te-ia), plaçant ainsi les *'Apiru* entre ses proches, qui sont installés en ville, et les Sutéens, « vrais » nomades, qui vont dans la steppe³⁵⁰.

C'est ici qu'il peut être utile de faire une comparaison avec les Hanéens de Mari, éleveurs qui sont des Bensim'alites comme le roi Zimrî-Lîm lui-même. Celui-ci est appelé roi des « Bords de l'Euphrate » (c'est-à-dire des villes, où habitent beaucoup de Bensim'alites) et roi du Hana (des Bédouins hanéens, qui vivent sous la tente) ; son autorité ne s'exerce pas de la même façon dans les deux cas : il met en place des gouverneurs dans les villes importantes mais les Bédouins sont sous l'autorité d'un *merḥum*, « chef de la pâture » très puissant. Les *'Apiru* partagent avec les Hanéens le fait de ne pas vivre en ville, de ne pas être identifiés par un nom de ville (tout en n'étant pas, eux non plus, coupés de la société urbaine). La principale différence entre ces « *People without town* » se situe entre une mobilité qui est un mode normal de vie pour les Hanéens et celle qui résulte, pour les *'Apiru*, d'une rupture. Contrairement aux Hanéens, les *'Apiru* ne forment pas des « tribus » : pas de structure tribale, pas de chef traditionnel (bien qu'ils puissent inclure des éléments tribaux). Leur seul caractère commun est de ne pas habiter en ville et ils ont dû être perçus comme tels, en particulier par les Égyptiens, qui ne les ont pas considérés comme des ennemis et ne les ont pas combattus.

³⁴⁹ FLEMING, Daniel E., "People without Town: The 'apiru in the Amarna Evidence", *SAOC* 67, 2012, p.39-49.

³⁵⁰ Voir ASTOUR, Michael C, "The Ḥapiru in the Amarna Texts", *UF* 31, 1999, p.31-50. Il refuse aux *Ḥapiru* le caractère d'étrangers et les présente comme des éleveurs au parcours « de la journée », à la frange des régions cultivées, contrairement aux Sutéens qui nomadisent au loin.

Il reste certes encore beaucoup à comprendre des *Habiru / 'Apiru*. Ce qui importe pour notre propos est que, à toutes les époques, on les considère comme « partis d'ailleurs ».

2. *Ceux qui cherchent refuge, exilés et fugitifs*

La statue d'Ildrimi raconte au XV^e siècle qu'après qu'une catastrophe s'est produite à Alep (son père, le roi d'Alep Ilim-ilim-ma, a vraisemblablement été tué lors d'une attaque par le Mitanni), ses frères plus âgés et lui-même se réfugient à Emar où « les gens étaient de la parenté » de leur mère : « nous voici habitant Emar ». Mais « qui se trouve chez les Emariotes est assurément un serviteur ». La situation de réfugié lui semble suffisamment subalterne pour que, contrairement à ses frères (« mes frères, mes aînés, habitaient avec moi mais personne ne pensait les choses que je pensais. »), il décide de partir au désert. Les Amorrites lui donneraient alors le nom de *keltum*, réservé au chef déchu qui s'installe à la frontière de son royaume perdu, hôte du roi voisin (qui dispose ainsi d'un moyen de pression) dont il espère qu'il l'aidera à reprendre le pouvoir chez lui.

Le texte RS 17.346 (PRU IV, p.176 ; TAU, p.159) fait état d'un procès devant Ini-Tešub, au cours duquel est cité un verdict antérieur. Celui-ci, qui concernait entre autres le roi d'Ugarit, a été pris par un certain Urḫi-Tešub (Urḫi dIM), personnage de rang évidemment important. Sylvie Lackenbacher, dans sa note 502 p.159, juge qu'il doit s'agir du fils de Mutawalli II évincé par son oncle, le futur Ḫattušili III, exilé en Syrie (au Nuḫašše, puis peut-être en Ugarit ou en Amurru), d'où il s'enfuit en Égypte et fut accueilli par Ramsès II (qui refusa à Ḫattušili III de l'extrader).

Florence Malbran-Labat, commentant la lettre RS 88.2009³⁵¹, émouvante car elle semble dater des dernières années d'Ugarit (fin du XIII^e siècle, peut-être début du XII^e), remarque que l'expéditeur de cette lettre porte le même nom. Or, puisqu'il se nomme avant eux, il se situe hiérarchiquement au-dessus des destinataires, qui sont : quatre personnages importants, puis « Grands » d'Ugarit et « Anciens » d'Ugarit. Cette façon de s'adresser aux autorités municipales est exceptionnelle et dénote une urgence : Urḫi-Tešub les incite à garder la ville jusqu'à l'arrivée des secours (¹⁸ù at-tu-nu URU-ki / ¹⁹uṣ-ra a-di na-kaš-šad), car « le roi de Karkemiš est sorti du pays hittite ». Mais il est peu probable qu'il s'agisse du même personnage, Ḫattušili III ayant pris le pouvoir dans la première moitié du XIII^e siècle.

Comme on le voit, un réfugié peut être de haut rang. Mais des individus peuvent s'exiler lors d'une guerre, par exemple, et revenir dans leur pays (en devant quelquefois prouver qu'ils n'ont pas été des déserteurs).

³⁵¹ MALBRAN-LABAT, Florence, « Épigraphe akkadienne. Rétrospective et perspectives », dans : *Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C.*, RSO XI, ERC, Paris, 1995, p.33-40.

Que dire de la position d'un réfugié dans le pays où il se trouve ? Y a-t-il une coutume d'asile (sinon un droit) ?

A l'époque de Mari, certains textes y font allusion. Ainsi, ARM XIV, 73 (n°1042, LAPO III, p.215 ; [vol2:138](#)) fait dire à des individus que le roi veut livrer : « (Même) un messager qui est au courant des secrets de son maître, une fois qu'il s'est réfugié chez un roi étranger, il devient citoyen du pays [¹⁰i-ša-ab-ba-at-ma a-na DUMU ma-tim]. Aujourd'hui, pourquoi acceptez-vous de nous livrer ? ».

Une ville joue un rôle particulier dès le XVIII^e siècle : Alep, grâce à son dieu Addu. Au roi de Mari, Zimrî-Lîm, qui lui réclame de livrer des chefs benjaminites, le roi d'Alep, Yarîm-Lîm, oppose un refus par trois fois :

²⁴i-na ša-ni-tim na-pa-al-ti-šu / ²⁵ki-a-am i-pu-la-an-ni zi-im-ri-li-im / ²⁶e₄-em ^dIM im-ta-ši-i a-di as-sú-ur-[r]e-ma / ²⁷ki-ma i-na ma-at ^dIM mu-un-na-ab-tu / ²⁸i-na qa-a-tim I[a]-a in-na-di-in / ²⁹zi-im-ri-li-im ú-ul i-de-e / ³⁰ma-a ki-a-am-ma li-iš-pu-ra-am / ³¹LÚ.MEŠ šu-nu-ti i-na ŠĀ-ba ma-ti-ka / ³²ku-u[š-š]i-is-sú-nu-ti la-a uš-ša-bu.

²⁴⁻²⁸Lors de sa deuxième réponse, voici ce qu'il a répondu : « Zimrî-Lîm a-t-il oublié la volonté d'Addu ? Assurément, j'ai bien peur que Zimrî-Lîm ne sache pas que dans le pays d'Addu des fugitifs ne doivent pas être livrés à un pouvoir ! Sinon, m'enverrait-il ce message : « Pourchasse ces gens à l'intérieur de ton pays, qu'ils ne s'(y) trouvent plus ! ». Alep est une terre d'accueil et Addu ne permet pas que les suppliants soient livrés à ceux qui les poursuivent³⁵².

Au premier millénaire, la place particulière d'Alep est encore reconnue, comme en témoigne un passage des inscriptions araméennes de Sfiré³⁵³ qui évoque le cas où un membre de l'entourage du suzerain (Bar-Gar'ah, « roi de KTK ») s'enfuirait et se rendrait à Alep (qui fait partie alors du royaume d'Arpad).

Sous peine de ne pas respecter le traité, le roi d'Arpad (Mati'ilu) ne doit fournir au fugitif ni gîte, ni couvert, ni l'encourager à rester à Alep. Il doit essayer de le persuader de retourner chez son suzerain et, si le fugitif refuse, le retenir jusqu'à ce que le suzerain vienne en personne le chercher.

Ce passage montre que le fugitif ne pouvait être renvoyé de force par le roi d'Arpad et, implicitement, qu'il recevait un toit et de la nourriture lorsqu'il était « retenu ».

Celui qui se réfugiait à Alep s'attendait jusque là à y trouver asile, vraisemblablement dans l'enceinte du temple, et à ne pas courir le risque d'être extradé. Il s'attendait aussi à être nourri et logé. La raison

³⁵² Cf. DURAND, Jean-Marie, « Le culte d'Addu d'Alep et l'affaire d'Alahtum », *Mémoires de N.A.B.U.* 8 (Florilegium Marianum VII), SEPOA, Paris, 2002. Texte 8, p.24.

³⁵³ Il s'agit des quatre traités du VIII^e siècle où Mati'ilu, roi araméen d'Arpad (au nord d'Alep) qui s'est reconnu vassal de l'Assyrie auprès d'Adad nêrâr V, doit jurer fidélité à Bar Ga'ah, « roi de KTK ». Voir : GREENFIELD Jonas Carl, "Asylum at Aleppo: A note on Sfire III, 4-7", in: *Ah, Assyria ... , Studies in Assyrian History and Ancient Near Eastern Historiography presented to Hayim Tadmor*, Scripta Hierosolymitana, vol. XXIII, The Magnes Press, The Hebrew University, Jerusalem, 1991, p.272-278.

en est sans doute qu'Alep, dont le rôle politique a pratiquement disparu au 1^{er} millénaire, a gardé son rayonnement religieux grâce à la présence du temple³⁵⁴ du dieu de l'orage Addu.

Le traité entre Bar-Gar'ah de KTK³⁵⁵ et Mati' ilu suspend ces conditions mais ne les annule pas complètement, puisque le roi d'Arpad est tenu non pas d'extrader le fugitif mais de le retenir si la persuasion ne réussit pas.

De telles clauses ne figurent pas dans les autres traités du Proche-Orient ancien, où l'extradition des fugitifs (*munabtu*) est la norme.

Ainsi, le traité (fin du xv^e siècle) entre le roi de Tunip Ir^dIM (lu : Ir Addu en langue sémitique, ou Ir-Tešub en hourrite) et le roi Niqmepa d'Alalah³⁵⁶, fils d'Ildrimi, contient plusieurs clauses transfrontières entre les deux pays : restitution du butin de guerre, détention des personnes allant chercher leur subsistance dans l'autre pays, arrestation de celles ayant commis un crime dans l'autre pays, et en particulier des clauses sur les réfugiés : refus d'octroyer l'asile et extradition des fugitifs.

¹⁶šum-ma ma-am-ma iš-tu lib-bi KUR-ia i-[na KUR-ka i-ir-ra-ab] / ¹⁷šum-ma at-ta te-še-em-me-šu šum-ma la ta-[-ša-bat-šu ù la] tu-ba-sar-an-n[i] / ¹⁸ù šum-ma i-na lib-bi KUR^{KI}-ka aš-bu šum-ma [la- ta]-[-ša-bat] ù la ta-n[a-an-di-na-šu].

¹⁶⁻¹⁸Si quelqu'un de mon pays pénètre dans ton pays, tu dois, si tu en entends parler, t'en saisir et m'en informer. Et s'il réside dans ton pays, tu dois t'en saisir et me le rendre.

¹⁹ù šum-ma šal-la-tum ša KUR-ia ina KUR^{KI}-ka ša [...]ša-ru ip-pa-aš-[ru] ib-bá-aš-ši / ²⁰šum-ma qa-du ša i-pa-aš-ša-ru-šu-ma la ta-ša-bat ù a-na ia-ši la ta-[na-an-di-na-šu].

¹⁹⁻²⁰Et s'il y a des captifs pris dans mon pays [NB : *šallatum* désigne aussi bien un butin matériel que des captifs] qu'on vend dans ton pays, tu dois t'en saisir avec celui qui les vend et me les rendre.

3. Reprendre ceux qui s'enfuient

Lorsque des personnes fuient une guerre ou une famine, ou sont des prisonniers « civils » faits pendant une guerre, la tentation est forte pour le pays qu'elles rejoignent de les garder. C'est le cas en particulier si elles sont « qualifiées ».

La lettre A.4950 d'Išme-Dagan à Yasmah-Addu, publiée à nouveau (ARM XXVI, p.569 ; [vol2:139](#)), donne des dispositions pour répartir les fugitifs qui arrivent de Nurrugum.

³⁵⁴ Ce temple, très renommé, était considéré comme le siège de l'arme avec laquelle Addu avait tué Tiamat (la Mer) et qu'Addu aurait remise à Zimrî Lîm (voir : CHARPIN, Dominique ; DURAND, Jean-Marie, « Fils de Sim'al : les origines tribales des rois de Mari », *RA* 80, 1986, p.141-185.

³⁵⁵ Toponyme dont on ne connaît pas la signification. Quant à Bar-Ga'ah, il est parfois identifié à Šamšillu, Araméen de haut rang devenu général assyrien (*turtānu*) vers 800.

³⁵⁶ La numérotation des lignes est celle de : DIETRICH, Manfred ; LORETZ, Oswald, „Der Vertrag zwischen Ir-Addu von Tunip und Niqmepa von Mukiš“, in: *Crossing Boundaries and Linking Horizons, Studies in Honor of Michael C. Astour*, CDL Press, Bethesda, Md, 1997, p.211-242, et non celle de *The Alalakh Tablets* de Donald WISEMAN (AIT 2, p.26), dont la ligne 2 devient 1, etc.

⁵⁻¹¹Parmi les fugitifs, envoie chez moi le scribe. Garde pour toi le médecin. ¹²⁻¹⁶ Garde ceux que tu veux garder. Ceux dont tu ne veux pas, envoie-les-moi. ²³⁻²⁴ Je leur assignerai moi-même une place.

Le déficit chronique de main-d'oeuvre explique l'acharnement que met le pays dont se sont enfuies les personnes à les récupérer, comme en témoignent les clauses qui figurent dans les traités et édits hittites.

Ces clauses sont généralement asymétriques, à l'évidence en faveur du roi hittite : l'État « vassal » doit rendre ceux qui se sont enfuis (du pays hittite) sur son territoire, alors qu'il n'est « pas permis au roi hittite » de rendre un fugitif ; l'État vassal ne peut ramener chez lui un de ses propres citoyens qu'avec l'autorisation du roi hittite (dans le cas contraire, celui qui reviendrait dans son pays sans autorisation serait assimilé à un fugitif et devrait être renvoyé au Hatti) ; si une personne s'enfuyant d'un autre pays (en particulier du Hanigalbat) vient dans l'État vassal, celui-ci devra lui permettre de se rendre au Hatti. Ce modèle est celui des traités de Šuppiluliuma I avec Aziru d'Amurru et Tette du Nuḫašše, de Muršili II avec Niqmepa d'Ugarit et Tuppi-Tešub d'Amurru.

Le traité de paix entre Ramsès II et Hattušili III (deux « frères », c'est-à-dire deux souverains se reconnaissant de même importance) a des clauses très généralement symétriques à l'exception - dans la version en akkadien du traité - de celle qui concerne le cas d'un Grand qui s'enfuirait soit du pays hittite, soit d'Égypte. Dans le premier cas, le Grand hittite fuit chez Ramsès (et celui-ci doit le renvoyer au roi du Hatti), mais le second cas n'envisage pour le Grand égyptien qu'une fuite chez le roi d'Amurru (et c'est alors à Bentešina, roi d'Amurru, de l'envoyer à son seigneur Hattušili, et à celui-ci de le renvoyer à Ramsès). Cette clause surprenante n'existe pas dans la version en égyptien du traité, qui est parfaitement symétrique. Signifie-t-elle que les Hittites, auteurs de la version en akkadien, se méfient de l'attitude ambiguë d'Amurru qui, revenu récemment dans la mouvance hittite, pourrait être tenté, « à la frontière », d'intercepter le fugitif égyptien et de le rendre lui-même au pharaon pour conserver avec lui de bonnes relations ?

Quelques textes entre les Hittites et un État vassal échappent au modèle asymétrique précédent.

Il est exceptionnel qu'un souverain hittite accorde le droit de conserver des fugitifs. C'est pourtant le cas de Šuppiluliuma I, qui écrit à Niqmaddu II avant la première guerre syrienne pour le dissuader de se joindre aux États rebelles (notamment le Mukiš et le Nuḫašše) et lui promet qu'on ne pourra pas lui réclamer les personnes de ces deux pays - ou « d'autres

pays » - qui se sont enfuies chez lui. Cette disposition est confirmée dans le traité entre ces deux rois (à noter qu'il est peu probable que le Hatti fasse partie des « autres pays » ...).

De même, Šarri-Kušuh, fils de Šuppiliuma devenu roi de Karkemiš, promet à Niqmaddu, s'il attaque Tette du Nuḥašše avant qu'il l'ait fait lui-même (et seulement dans ce cas), qu'il pourra garder les personnes qu'il aura prises au Nuḥašše ou qui se seront enfuies chez lui.

Plus exceptionnel encore, car les rois hittites ne rendaient en principe jamais les fugitifs (Muršili II dit que cela ne leur est « pas permis »), l'édit d'Hattušili III (RS 17.238 ; [vol2:140](#)) est surprenant à plusieurs titres. Ce texte en deux parties ressemble à une description de la société d'Ugarit ; il a été longuement étudié et régulièrement interprété en des termes de catégorie sociale (voir TAU, note 246, p.85, à ce sujet) :

¹⁻¹⁰Sceau du Tabarna Hattušili, le grand Roi. Si un serviteur du roi d'Ugarit, ou un fils d'Ugarit, ou un serviteur d'un serviteur d'Ugarit s'en va et pénètre dans le territoire des *ḥapiru* du Soleil, (moi), le grand Roi, je ne l'accepterai pas, je le rendrai au roi d'Ugarit.

¹¹⁻¹⁹Si des fils d'Ugarit rachètent contre argent quelqu'un d'un autre pays (et s'il s'enfuit d'Ugarit et entre chez les *ḥapiru*, (moi) le grand Roi, je ne l'accepterai pas, je le rendrai au roi d'Ugarit.

Mais pourquoi ce document d'origine hittite décrirait-il la société ougaritaine ? N'y a-t-il pas là plutôt, comme le pense Masamichi Yamada³⁵⁷, une façon de dire que l'édit concerne toutes les personnes qui sont sous l'autorité du roi d'Ugarit, libres (première partie) ou non (deuxième partie) ? L'interprétation la plus récente est celle, non sans rapport, de Lorenzo d'Alfonso³⁵⁸, qui suggère d'examiner le texte comme la définition de la structure sociale d'Ugarit telle que vue par la cour hittite au regard de la problématique d'extradition des (individus) réfugiés.

On peut par ailleurs s'interroger sur l'expression a-na À-bi A.ŠÀ (*ana libbi eqli*, traduite par : « dans le territoire »), qui signifie sans doute que les LÚ SA.GAZ «UTU-ši (les *ḥapiru* qu'utilise le roi hittite) ont reçu des terres en échange de leurs loyaux services. Ces terres sont-elles suffisamment proches du royaume d'Ugarit pour expliquer leur attrait ? Ou est-ce la condition de *ḥapiru* qui tente certains habitants d'Ugarit ?

La dernière question porte sur les raisons qui poussent le roi hittite à accéder à une demande, sans doute, du roi d'Ugarit et à s'engager à renvoyer quiconque essaierait de

³⁵⁷ YAMADA, Masamichi, "The Hittite Social Concept of "Free"", *AoF* 22, 1995, p.297-316.

³⁵⁸ d'ALFONSO, Lorenzo, "'Servant of the king, son of Ugarit, and servant of the servant of the king': RS 17.238 and the Hittites", in: *Pax Hethetica, Studies on the Hittites and their Neighbours in Honour of Itamar Singer*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2010, p.67-86.

« pénétrer sur le territoire » de ses *Ḫabiru* (et peut-être ainsi d'entrer à son service comme LÚ SA.GAZ, idéogramme qui désigne souvent chez les Hittites des troupes légères).

Le tableau suivant résume les principaux textes hittites concernant les fugitifs des pays syriens ou d'Égypte. Une analyse très intéressante a été faite de certaines clauses par Yoram Cohen³⁵⁹. Il rappelle d'abord - comme Florence Malbran-Labat dans son article sur les « Pratiques marchandes » - que *āra* est utilisé en hittite pour désigner une conduite socialement acceptée, donc une règle coutumière, et sa négation *natta āra* employée pour une attitude contraire à l'éthique admise (par exemple, l'inceste est *natta āra*).

Dans les traités que les Hittites concluent avec leurs vassaux anatoliens (Arzawa, Wilusa), l'extradition de personnes qui se sont réfugiées au Ḫatti est interdite, car « elle est *natta āra* ».

Dans les traités répertoriés ci-après, c'est l'expression akkadienne *ul parṣu*, considérée comme équivalente, qui est employée (*parṣu* a une connotation religieuse ; de même, ce sont les dieux qui déterminent ce qui est *āra* ou non). Elle figure également dans le traité que Šuppiluliuma conclut avec Šattiwaza du Mitanni (lui-même ancien fugitif) : šum-ma LÚ mu-un-na-bi-it-tù ša KUR URU mi-[it-ta-ni in-na-bit-ma a-na KUR URU ḫa]-at-ti il-la-ak / LUGAL ḫa-at-ti ul i-ša-bat-sú ul ú-tá-ar-šu ul pá-r-šú (« si un homme s'enfuit du Mitanni et vient en pays hittite, le roi hittite ne s'en saisira pas et ne le rendra pas : cela est interdit »).

Comme le souligne Yoram Cohen, l'introduction de cette clause dans un texte officiel viserait ainsi à transformer la coutume en loi, la loi non écrite en loi écrite.

Là aussi, un franchissement de frontière.

³⁵⁹ COHEN, Yoram, "The "Unwritten Laws" of the Hittites. The case of the *natta āra* Expression", *Akten des IV Internationalen Kongress für Hethitologie, Würzburg, 4-8 Oktober 1999*, W. Gernot ed, *StBoT* 45, 2001, p.73-82.

Les fugitifs dans quelques textes diplomatiques hittites

Entre ... et, ou : De ... à ...	CTH	HDT	Référence	Clauses
Šuppiluliuma I du Ḫatti à Niqmaddu II d'Ugarit (lettre)	45	n° 19, p.119-120	RS 17.132	Les gens du Nuḫašše, du Mukiš et d'autres pays qui entreront en fugitifs dans le royaume d'Ugarit, personne ne pourra les reprendre à Niqmaddu.
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Niqmaddu II d'Ugarit (traité)	46	n°4, p.30-32	RS 17.369	Les fugitifs du Nuḫašše, du Mukiš et d'autres pays qui entreront dans le royaume d'Ugarit, au service du roi d'Ugarit, personne ne pourra les reprendre à Niqmaddu, ni à ses fils ni à ses petits-fils, pour toujours
Šarri-Kušuḫ de Karkemiš et Niqmaddu II d'Ugarit	77	n°20, p.115-118	RS 17.334	Les captifs et les fugitifs du Nuḫašše, personne ne pourra les reprendre à Niqmaddu à condition qu'il soit entré en guerre avec le roi Tette du Nuḫašše avant Šarri-Kušuḫ.
Muršili II du Ḫatti et Niqmepa d'Ugarit (traité)	66	n°9, p.59-64	RS 17.338, RS 21.53	Si des captifs civils que le grand roi a déportés de son pays, du Ḫanigalbat, de Kinza, du Nuḫašše, de Niya, ou du Mukiš s'enfuient du Ḫatti au pays d'Ugarit, Niqmepa devra s'en saisir et les rendre au roi du Ḫatti. Si Niqmepa demande au roi du Ḫatti de lui rendre un « citoyen » d'Ugarit vivant au Ḫatti, et si le roi du Ḫatti accepte, il pourra l'emmener. Mais si le roi du Ḫatti ne l'accepte pas et que ce citoyen s'enfuit auprès de Niqmepa, celui-ci ne pourra pas le garder. Niqmepa devra rendre au Ḫatti toute personne qui fuit le Ḫatti et se réfugie en Ugarit. Si une personne s'enfuit d'Ugarit et va au Ḫatti, le roi du Ḫatti ne s'en saisira pas et ne la rendra pas : il ne lui est pas permis de rendre un fugitif. Si un fugitif vient à Ugarit depuis le Ḫanigalbat ou un autre pays, Niqmepa ne s'en saisira pas, mais lui permettra de se rendre au Ḫatti.
Ḫattušili III du Ḫatti (édit)	94	n° 33, p.163	RS 17.238	Edit concernant les « <i>Ḫabiru</i> du Soleil ». Si un serviteur du roi d'Ugarit, ou bien un fils d'Ugarit, ou bien un serviteur du serviteur du roi d'Ugarit s'en va et pénètre dans le territoire des <i>Ḫabiru</i> de mon Soleil, (moi) Grand roi, je ne l'accepterai pas. Au roi d'Ugarit, je le rendrai.
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Aziru d'Amurru (traité)	49	n° 5, p.32-37		Si des captifs civils que le grand roi a déportés de son pays, du Ḫanigalbat, de Kinza, de Niya, du Nuḫašše ou du Mukiš s'enfuient du Ḫatti au pays d'Amurru, Aziru devra s'en saisir et les rendre au roi du Ḫatti. Si Aziru demande au roi du Ḫatti de lui rendre un citoyen d'Amurru vivant au Ḫatti, et si le roi du Ḫatti accepte, il pourra l'emmener. Mais si le roi du Ḫatti ne l'accepte pas et que ce citoyen s'enfuit auprès d'Aziru, celui-ci ne pourra pas le garder. Si un Hittite s'enfuit en Amurru, Aziru doit s'en saisir et le rendre au roi du Ḫatti. Si une personne s'enfuit d'Amurru et va au Ḫatti, le roi du Ḫatti ne s'en saisira pas et ne la rendra pas : il ne lui est pas permis de rendre un fugitif. Si un fugitif de [...] vient en Amurru, Aziru ne s'en saisira pas, mais lui permettra de se rendre au Ḫatti.

Muršili II du Ḫatti et Tuppi-Tešub d'Amurru (traité)	62	n° 8, p.54-59	Si un captif civil du pays du Nuḫašše qui a été déporté par son père (Šuppiluliuma I) ou par lui-même s'enfuit de chez Muršili II et va chez Tuppi-Tešub, celui-ci devra s'en saisir et le rendre au roi du Ḫatti. Si un fugitif (militaire ?) vient en Amurru, Tuppi-Tešub devra le saisir et le rendre (au roi du Ḫatti).
Muršili II du Ḫatti (Règlement d'un litige sur les captifs d'Amurru)	63	n° 30, p.157-158	Plusieurs personnes, dont Tudhaliya et Halpi (Hittites de haut rang, peut-être d'Aštata et d'Alep) ont pris à Tuppi-Tešub des captifs civils, alors qu'un accord entre Šuppiluliuma et Aziru prévoyait qu'Aziru devait les remettre au roi hittite. Muršili II argumente ainsi : Aziru n'ayant pas remis ces prisonniers, lui-même s'en serait saisi s'il s'en était soucié. Ce n'est pas à Tudhaliya et Halpi de le faire et il leur donne l'ordre de ne pas garder ces prisonniers (et de les remettre à Tuppi-Tešub). En cas de litige, le « Prêtre » (d'Alep) interviendra et lui-même en dernier ressort. La tablette sera marquée du sceau lorsque Tudhaliya, Halpi et le roi de Karkemiš seront présents. [NB : Qui sont ces prisonniers ? D'anciens prisonniers de guerre faits du temps d'Aziru ?]
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Tette du Nuḫašše	53	n° 7, p.50-54	Si des captifs civils que le grand roi a déportés de son pays, du Nuḫašše, ou du pays des Hourrites, ou de Kinza, de Niya, du Mukiš s'enfuient au Nuḫašše, Tette devra s'en saisir et les rendre au roi du Ḫatti. Si Tette demande au roi du Ḫatti de lui rendre un citoyen du Nuḫašše vivant au Ḫatti, et si le roi du Ḫatti le permet, il pourra l'emmener. Mais si le roi du Ḫatti ne le permet pas et que ce citoyen s'enfuit auprès de Tette, celui-ci ne pourra le garder. Si un fugitif du pays des Hourrites ou d'un autre pays vient au Nuḫašše, Tette ne s'en saisira pas, mais lui permettra de se rendre au Ḫatti.
Ḫattušili III du Ḫatti et Ramsès II d'Égypte (version akkadienne)	91	n° 15, p.90-95	Si un Grand s'enfuit du territoire du roi du Ḫatti chez Ramsès, celui-ci devra s'en saisir et le renvoyer au roi du Ḫatti. Et si un Grand s'enfuit d'Égypte et chez le roi d'Amurru, alors Bentešina (roi d'Amurru) devra s'en saisir et l'envoyer au roi du Ḫatti, son seigneur, et Ḫattušili le renverra à Ramsès, roi d'Égypte. Si un homme ou deux hommes que l'on ne connaît pas viennent se mettre au service de Ramsès, celui-ci devra s'en saisir et les renvoyer au roi du Ḫatti. Et si un ou deux hommes que l'on ne connaît pas s'enfuient d'Égypte pour ne plus servir le roi d'Égypte, Ḫattušili les rendra à son frère et ne leur permettra pas de s'installer au Ḫatti. Si un noble ou deux s'enfuient du Ḫatti en Égypte pour ne plus servir Ḫattušili, roi du Ḫatti, Ramsès devra s'en saisir et les renvoyer au roi du Ḫatti, son frère. Si un noble ou deux s'enfuient d'Égypte au Ḫatti, le roi du Ḫatti devra s'en saisir et les renvoyer à Ramsès, roi d'Égypte, son frère. Et si un homme, ou deux, ou trois s'enfuient du Ḫatti chez Ramsès, celui-ci devra les saisir et les renvoyer à Ḫattušili, car ils sont frères, mais on ne les punira pas pour leurs offenses : on n'arrachera pas leur langue ni leurs yeux ; on ne mutilera pas leurs oreilles ou leurs pieds et on ne détruira pas leur famille. Et si un homme, ou deux, ou trois s'enfuient d'Égypte chez Ḫattušili, celui-ci devra les saisir et les renvoyer à Ramsès, car ils sont frères, mais on ne les punira pas pour leurs offenses : on n'arrachera pas leur langue ni leurs yeux ; on ne mutilera pas leurs oreilles ou leurs pieds et on ne détruira pas leur famille.

TROISIÈME PARTIE

De l'autre côté

Être un étranger

Introduction : être un étranger

Il nous semble aller de soi, aujourd'hui, que l'on peut donner à l'expression « être un étranger » un sens absolu, que lui confèrerait un cadre juridique. L'étranger est un sujet de droit et cette représentation est sans aucun doute liée à l'existence d'États aux frontières établies, distincts et reconnus comme tels, qui donnent une nationalité.

Est alors étranger celui qui ne posséderait pas la nationalité de l'État, image en quelque sorte inversée d'un autre sujet de droit qui fonde, lui, la légitimité politique et une certaine façon de vivre ensemble : le « citoyen ».

Cependant, à notre époque comme à d'autres, la simplicité d'une telle définition cache une réalité beaucoup plus complexe.

Ainsi, les étrangers ne relèvent pas des mêmes dispositions selon qu'ils ne font que passer dans le pays ou qu'ils y résident durablement : leurs droits et leurs devoirs, l'analyse qui peut être faite de leur activité diffèrent dans les deux cas³⁶⁰. Et, comme on peut facilement le constater, les étrangers ne sont pas considérés et traités de la même façon selon leur pays d'origine.

Mais aussi, en paraphrasant la formule célèbre de Jean-Paul Sartre dans les « Réflexions sur la question juive », ne peut-on dire : est étranger, même lorsqu'il n'est pas un étranger au sens juridique du terme, celui qui est ressenti comme tel que ce soit en référence au « sang » (ses parents sont étrangers) ou au « sol » (il est né ailleurs) ? Ou encore parce que sa langue et ses habitudes ne sont pas celles du pays où il vit et que, différent, il est perçu comme un corps étranger, un autre potentiellement menaçant et plus rarement bénéfique ?

Enfin, malgré une formulation par nature statique, « être un étranger » a une dimension dynamique. Les raisons pour lesquelles des étrangers franchissent des frontières et arrivent dans un pays jouent de toute évidence un rôle dans le regard qui sera porté sur eux et le statut qu'ils obtiendront.

³⁶⁰ Ainsi, il aura *de jure* la possibilité de voter, ou non. La fiscalité qui lui est applicable sera celle du pays où il réside ou celle de son pays d'origine. Son activité économique sera incluse ou non dans le produit intérieur brut du pays où il réside (depuis un an au moins).

Il arrive aussi que, au bout d'une période plus ou moins longue, des étrangers s'assimilent, soient en quelque sorte adoptés par le pays et en obtiennent la nationalité. Il faut donc compléter l'interrogation initiale par : « Comment devient-on étranger et comment cesse-t-on de l'être ? »

Plus de trente siècles auparavant et dans une autre région du monde, se demander ce que signifie « être un étranger » ne peut aller sans anachronisme. C'est volontairement que la question sera posée pour la Syrie de l'époque du Bronze récent dans des termes proches de ceux employés à notre époque.

Les lignes qui précèdent suggèrent un certain nombre d'interrogations. Existe-t-il un concept d'« étranger » et peut-on dire que la qualité d'étranger relève du droit ? Qui est ressenti comme étant « un » étranger ? Distingue-t-on différentes catégories d'étrangers ? Ceux qui résident durablement sont-ils dans une situation autre, plus favorable ? Et finalement peut-on « changer d'ancêtres » ?

1. Un concept ?

« Nous rencontrons des cailloux et des arbres. Mais trois cailloux, deux arbres ? Jamais. Pour les voir, il y faut déjà quelque opération » : c'est ainsi que, dans *Les idéalités mathématiques*³⁶¹, le philosophe Jean-Toussaint Desanti illustre joliment le fait qu'un concept, ici celui de nombre, résulte toujours d'une abstraction à partir d'occurrences particulières.

De même, Joseph de Maistre écrivait à propos de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen : « Il n'y a pas d'*homme* dans le monde. J'ai vu dans ma vie des Français, des Italiens, des Russes, etc. ; je sais même grâce à Montesquieu qu'on peut être persan ; mais quant à l'*homme*, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie. »³⁶²

En transposant, on peut se demander par exemple si un marchand d'Ugarit rencontre dans ses affaires, de façon abstraite, « un étranger » ou tout simplement un autre marchand, hittite, chypriote ou hourrite.

³⁶¹ DESANTI Jean-Toussaint, *Les Idéalités mathématiques*, Le Seuil, Paris, 1968, p. 1.

³⁶² MAISTRE, Joseph (de), *Considérations sur la France*, 1796.

Ceci supposerait que la qualité d'étranger ait un sens reconnu, au terme d'une abstraction dont on dira pour simplifier qu'elle relève du droit, comme celle, en miroir, de « citoyen ».

Deux exemples illustrent cette exigence.

En France, sous l'Ancien Régime³⁶³, le droit ne définit pas le « citoyen » comme un sujet possédant des droits politiques mais – négativement - comme un individu qui n'est pas limité par les incapacités touchant les étrangers (*the Antiprivileges of the Aliens*) : par exemple, un étranger ne peut tenir un office, il est soumis à des taxes particulières et à des interdictions dans le domaine économique, et surtout il ne peut transmettre : le « droit d'aubaine » permet au souverain de recueillir sa succession lorsqu'il meurt dans les États royaux. « Le Français naturel » (sujet né en France) s'oppose à « l'aubain », qui est, lui, caractérisé par son lieu de naissance.

Cette définition du citoyen, qui remonterait à Jean Bodin³⁶⁴, diffère profondément de celle, politique, d'Aristote :

« Nous avons à déterminer qui il faut appeler citoyen et ce qu'est le citoyen. Car il y a une controverse, puisque tout le monde n'est pas d'accord pour dire du même individu qu'il est citoyen [...]. Le citoyen n'est pas citoyen par le fait d'habiter tel endroit, car les métèques et les esclaves partagent leur résidence avec lui. Ne sont pas non plus citoyens ceux qui participent aux droits civiques dans la seule mesure où ils peuvent aller en justice comme accusés et comme accusateurs ; à ces droits, en effet, participent aussi ceux qui sont liés à la cité par des conventions commerciales. [...] Un citoyen au sens plein ne peut pas être mieux défini que par la participation à une fonction judiciaire et à une magistrature. »³⁶⁵ [NB : le même mot (archè) désigne magistrature et pouvoir]

2. Un large éventail sémantique

La langue française ne nous aide guère à distinguer un caractère absolu (« être un étranger ») d'un caractère relatif (« être étranger à »), puisque elle emploie le même mot, étranger comme substantif pour désigner un concept (à définir : par exemple, étranger = personne relevant d'une autre autorité) ou tel étranger particulier, ou bien comme adjectif pour désigner ce qui peut être qualifié d'extérieur, de différent, d'autre : corps étranger, étranger à la famille, etc.

³⁶³ Pour ce paragraphe, voir : SAHLINS, Peter, *Unnaturally French, Foreign Citizens in the Old Regime and after*, Cornell University Press, Ithaca, 2004.

³⁶⁴ BODIN, Jean, *La République*, 1576. Edition en six livres par Christiane Frémont, Marie-Dominique Couzinet et Henri Rochais, Fayard, Paris, 1986.

³⁶⁵ ARISTOTE, *Les Politiques*, livre III, chapitre I, Flammarion, 1993, p.205-206.

D'autres langues font une distinction.

C'est le cas par exemple de plusieurs langues européennes modernes. *Foreigner* n'a pas le même éventail de sens que *stranger*, *Ausländer* que *Fremd*, *straniero* que *estraneo*, ou *extranjero* que *extraño* : le premier mot renvoie sans ambiguïté à l'appartenance à un autre pays, à une « nationalité » étrangère, alors que le second recouvre le fait d'être autre, étranger au groupe de référence (et éventuellement au pays).

En grec ancien, ἔπηλυς (épēlus) désigne qui vient du dehors, celui qui est étranger dans le sens où il n'est pas autochtone, mais aussi immigré.

Dans l'Enquête (IV, 197), Hérodote décrit ainsi les peuples qui vivent en Libye : « Quatre ethnies l'occupent, pas davantage, deux d'entre elles étant autochtones (*autókhtona*) et deux ne l'étant pas. Les Libyens et les Égyptiens sont autochtones [...], les Phéniciens et les Grecs sont immigrés (*ep'eludes*) »³⁶⁶.

Par une extension que nous retrouverons, le même mot désigne aussi l'envahisseur, l'intrus : ξένος (*xénos*), à qui il faut se dépêcher d'accorder l'hospitalité ; *xénos* désigne l'hôte dans les deux sens de ce mot, celui qui offre l'hospitalité et l'étranger auquel on l'accorde. C'est le mot qu'utilise Nausicaa lorsqu'elle interpelle Ulysse : « Étranger, tu ne sembles ni un méchant ni un insensé »³⁶⁷ ou encore lorsqu'elle hâte ses servantes de donner nourriture et boisson « à l'étranger » (traduit aussi parfois, de façon caractéristique, par : « à notre hôte »).

En ce qui concerne l'akkadien, les difficultés précédentes, inhérentes à tout effort de traduction, s'agrémentent des traits spécifiques que nous avons déjà évoqués plusieurs fois. Pour noter un mot, on le sait, l'akkadien utilise une écriture syllabique ou, parfois, un idéogramme sumérien. Or ce dernier peut avoir plusieurs lectures en akkadien, dans le temps et l'espace. De plus, un mot akkadien, même identifié sans ambiguïté grâce à l'écriture syllabique, a lui aussi des significations qui varient dans le temps et l'espace.

Enfin, l'akkadien étant utilisé comme langue écrite par des non akkadophones, la traduction qu'ils font des mots de leur langue en akkadien ajoute encore à l'éventail des possibles. Les mots DUMU/DUMU.Mí en sumérien, *māru/mārtu* en akkadien ou *bn/bt* en ougaritique ont en commun de désigner le fils ou la fille biologique, mais au-delà ?

³⁶⁶ Voir : HÉRODOTE – THUCYDIDE, *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1964, p.354.

³⁶⁷ HOMÈRE, *L'Odyssée*, chant VI, Garnier-Flammarion, Paris, 1965, p.95.

Ainsi, nous rencontrerons :

- pour « autre, différent », les idéogrammes KUR₂ (avec la lecture *šanû*), MÎN (avec la lecture *šanû*), les mots akkadiens *šanû* et aussi *allû*, substantif d'origine ouest-sémitique (un autre) ;
- pour « étrange », les mots akkadiens *nakru*, *aḥû* ;
- pour « étranger » (substantif et adjectif), les idéogrammes BAR (avec la lecture *aḥû*), KUR₂ (avec la lecture *aḥû*), GIR₅ (avec la lecture *šanû*), et les mots akkadiens *aḥû*, *šanû*, *nakru* ;
- pour « extérieur », les idéogrammes BAR (avec la lecture *kamû*), TILLA₅ (avec la lecture *kamû*) et le mot akkadien *kamû* ;
- pour « ennemi », les idéogrammes KUR₂ (avec la lecture *nakru*), BAR (avec la lecture *aḥû*), ERIM₂ (avec la lecture *ajjābu*), et les mots akkadiens *nakru*, *ajjābu* (*gērû*, représenté par l'idéogramme BAL, désignant plutôt un adversaire dans un procès).

Être un étranger, c'est être autre. Que le même idéogramme KUR₂ soit utilisé pour ces deux mots (et aussi pour le mot « étrange ») n'est donc pas étonnant. Être « étranger » glisse vers : être « hostile » (et même « ennemi »). Les mots akkadiens *ajjābu*, *aḥû* et *nakru* peuvent tous les trois désigner un ennemi et sont représentés respectivement par ERIM₂, BAR et KUR₂.

Comme le suggère ce qui précède, la langue akkadienne et son écriture font peu de distinction entre les notions d'autrui, d'étranger et d'ennemi. Doit-on en déduire que celui qui est ressenti comme autre est par là même un étranger, voire un ennemi ?

Il est intéressant de relire ce qu'Elena Cassin écrivait à propos du mot *nû'u*³⁶⁸. Ce mot, que les marchands assyriens de Kaniš utilisaient pour parler des Anatoliens de naissance et qu'on rencontre souvent sur les stèles (*kudurru*)³⁶⁹, désigne un être grossier, ignorant, mais également un Barbare. Cette double signification permet de constater, ici encore, le glissement qui s'opère de la notion d'ignorance et de rudesse à celle d'étrange. Elle introduit des « éléments du dehors » et c'est le cas aussi des termes *aḥû* et *nakru* : de « différent » (par rapport à ceux qui ont une place déterminée, famille, espace, groupe social, ... ; *lišanu nakirtu* est ainsi une langue « étrangère »), on passe à « hostile » et les deux termes signifient alors : ennemi.

Cette opposition dedans - dehors n'est toutefois pas tranchée : on retrouve ici la notion d'entre d'eux, d'espace frontière, qu'exprime sous une autre forme la question qui suit.

³⁶⁸ Cassin, Elena, *Le semblable et le différent : symbolismes du pouvoir dans le Proche-Orient ancien*, La Découverte, Paris, 1987.

³⁶⁹ Pour menacer quiconque utiliserait un être ignorant à renverser la stèle.

3. *Vous suis-je étranger ou suis-je un étranger ?*

Le propos est ici de rechercher dans quelle mesure la question ci-dessus (sens relatif ou sens absolu : vous suis-je étranger ou suis-je un étranger ?) est pertinente à l'époque du Bronze récent en Syrie.

Peut-être faut-il commencer par élucider ce que veut dire « je vous suis étranger » et pour cela franchir des limites successives, de la plus proche à la plus éloignée. Au terme de cette démarche, s'il est possible de donner une définition abstraite à l'expression « je suis un étranger », il sera nécessaire d'examiner ce qu'il en résulte pour un individu concret.

Géopolitiques, linguistiques, culturelles, les raisons pour lesquelles on ressent un individu comme différent, étranger à sa communauté sont bien entendu nombreuses. Pour n'en citer que quelques-unes, il peut être né « ailleurs », relever d'une autre autorité politique, porter un nom étranger, parler une autre langue, être d'une culture différente, avoir d'autres habitudes de vie, révéler d'autres dieux et selon d'autres cultes, etc. Il faut ajouter que cet individu peut se ressentir lui-même comme étranger à la communauté dans laquelle il vit.

L'attitude que l'on a à l'égard de cet individu dépend elle aussi de facteurs divers, qui peuvent se conjuguer. Il n'est pas indifférent que sa région ou son pays d'origine soit hostile ou non, ait par exemple un statut de pays « suzerain » ou de pays « vassal ». Son métier et son statut social important, comme son statut personnel (liberté ou servitude) ou encore le fait générateur de sa présence, volontaire ou non (cas d'un réfugié ou d'un déporté), et la durée de sa résidence. S'il est ressenti comme une menace, ce peut être pour des raisons diffuses, par exemple culturelles (crainte de mœurs nouvelles apportées par des arrivants) ou plus objectives. Et si au contraire sa présence est bien acceptée, l'intégrera-t-on, lui ou ses descendants, dans la communauté ? On voit que cette dernière question suppose déjà une distinction entre ceux du dedans et ceux du dehors, qui dépasse l'individu et que nous appellerons parfois, pour simplifier, juridique.

On se réfèrera plusieurs fois dans la suite à l'ouvrage synoptique *A History of Ancient Near Eastern Law*³⁷⁰, qui aborde les problèmes juridiques sous l'angle soit d'une période historique soit d'un lieu géographique en les organisant selon un plan préétabli.

³⁷⁰ WESTBROOK, Raymond ed., *A History of Ancient Near Eastern Law*, Brill, Leiden, 2003.

Ainsi, dans tous les chapitres, le paragraphe 4 s'appelle : « *Personal status* » et son sous-paragraphe 4.1 : « *Citizenship* ». Quelques difficultés, rançon de l'harmonisation recherchée, en résultent. Les auteurs du livre, bien qu'ils écrivent tous dans la même langue (l'anglais), mettent des réalités différentes sous des mots identiques. Par exemple, *citizenship* à la britannique (liberté personnelle édictée par la Magna Carta de 1215) et citoyenneté à la française (liberté politique, par participation à la souveraineté collective, énoncée en 1789 par la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen) ne recouvrent pas la même réalité³⁷¹. De plus, les expressions « citoyen de », « natif de », « homme (ou femme) libre » sont employées concurremment et sans forcément d'indication sur leur contenu.

Dans l'introduction, Raymond Westbrook définit « *Citizenship* » comme l'appartenance, conférant des privilèges et des devoirs (avec des conséquences sur le plan juridique), à une entité politique. C'est être sujet du roi lorsque l'entité en question est un royaume. Dans d'autres cas, c'est être une personne libre « de naissance », pour qui la citoyenneté est « de droit » (la personne ne la perd pas, même lorsqu'elle est réduite en servitude et qu'elle ne peut exercer ses prérogatives), alors qu'un « étranger » ne peut l'obtenir que par des moyens indirects, décision discrétionnaire du souverain ou acte privé tel que mariage ou adoption. Le contraste entre non-citoyen et citoyen semble particulièrement frappant à l'auteur du point de vue de la protection par le droit local. Le premier n'en a aucune, sauf s'il vient d'un pays avec lequel existent des accords ou si, comme pour les chargés de mission, il relève de dispositions internationales.

³⁷¹ Voir SCHNAPPER, Dominique, *Qu'est-ce que la citoyenneté ?*, Gallimard, Paris, 2000.

Chapitre 8

Qui est ressenti, ou se ressent, comme étranger

Voici ce que les Athéniens dirent aux envoyés de Sparte : « Les Lacédémoniens ont eu peur que nous ne traitions avec les Barbares, ... mais vous savez qu'il n'y a pas au monde assez d'or, une terre assez extraordinaire par sa richesse et sa beauté, pour que nous consentions à ce prix à nous ranger à côté du Mède et à réduire la Grèce en esclavage.

Il existe de nombreuses raisons graves pour nous empêcher ... il y a le monde grec, uni par la langue et par le sang, les sanctuaires et les sacrifices qui nous sont communs, nos mœurs qui sont les mêmes, et cela, des Athéniens ne sauraient le trahir. »³⁷²

1. Né(e) ailleurs

L'étranger serait celui qui est « né ailleurs » par opposition à l'autochtone, celui qui est, littéralement, né de la terre.

Ailleurs est, bien entendu, une notion relative : on est étranger à un village comme à un pays³⁷³. On peut se demander néanmoins s'il est possible de lui donner un sens plus général, dans une Syrie caractérisée par l'existence d'États ayant le plus souvent une cité pour centre (Amurru mis à part) : serait « un » étranger celui qui n'est pas né dans la cité (ou dans l'État dont elle est le centre³⁷⁴).

L'expression qui, dans la Syrie de cette époque, semble en première approche le mieux décrire la qualité d'autochtone est : DUMU³⁷⁵ (*māru* en akkadien) / DUMU.MÍ (*mārtu*) suivi du nom géographique [NG] du lieu où se trouve la personne.

On trouve des écritures : DUMU URU [NG] ou DUMU KUR [NG], ou encore KUR URU [NG], ces dernières utilisées par des scribes hittites, sans qu'on sache toujours s'ils désignent le pays qui dépend de la ville ou la ville elle-même.

³⁷² Hérodote, *L'enquête* (VIII, 144).

³⁷³ Il se peut aussi, bien entendu, qu'on soit étranger à un groupe, à une communauté ou à une culture. On se limite ici à l'aspect territorial.

³⁷⁴ Ce dernier cas pouvant poser des problèmes lorsqu'il y a cession de villages ou déplacement des frontières, mais ce point sera abordé ultérieurement.

³⁷⁵ Comme déjà noté dans le cas d'un messager (DUMU KIN-ri, *mār šipri*), le mot DUMU, « fils », peut indiquer simplement l'appartenance à un état ou à un milieu social.

Elle est très répandue, bien qu'on rencontre aussi des expressions plus explicites, comme *wilid māt Karduniaš* (né en Babylonie, autochtone ; *wilid* est la progéniture, de ^wLD : mettre au monde) dans des documents de vente datant de l'époque médio babylonienne.

On peut citer à toutes les époques son emploi. Par exemple,

- le code de Hammurabi (article 280) cite des DUMU.MEŠ ma-tim (*mātum*, le pays, est ici écrit syllabiquement et non idéographiquement KUR),
- la lettre d'El Amarna EA 59 (vol2:95) est envoyée au pharaon par les DUMU.MEŠ URU du-ni-ip^{ki} (qu'on traduit généralement par « les citoyens de Tunip »),
- les édits de Hattušili III concernant les *Habiru* du soleil (RS 17.238 ; vol2:140) et les marchands d'Ura (RS 17.130 ; vol2:121) évoquent respectivement les DUMU KUR ú-ga-ri-it et les DUMU.MEŠ URU u-ra.
- à Nuzi, des documents de droit privé, concernant le mariage ou l'adoption de jeunes gens, citent les fils et filles (*māru* et *mārtu*) du royaume d'Arrapha.

On pourrait alors être tenté de dire qu'un étranger est quiconque ne peut être qualifié de DUMU (*mār*) / DUMU.MÍ (*marat*) URU/KUR [NG], NG notant le lieu où il se trouve.

Ce n'est pas possible.

En effet, l'expression (souvent traduite par « citoyen de ») véhicule d'autres sens que celui de « natif ». Elle semble s'appliquer principalement aux individus nés libres, qui ont des droits (posséder des maisons par exemple) en même temps que des devoirs (le « service » pour les hommes, l'impôt), qui participent aux décisions et, lorsqu'elle existe comme institution, à l'assemblée (*puḫru*).

Ainsi à Emar, DUMU URU e-mar et DUMU.MÍ URU e-mar (fils ou fille de la ville d'Emar) désignent les citoyens libres de la ville (ils doivent le service) et de même, à Ugarit, ce sont les citoyens libres qui seraient appelés DUMU URU ú-ga-ri-it³⁷⁶. À noter qu'à Emar, on trouve aussi *arawannūtu*, état de personne libre (qui vient du mot hittite *arawanni*, désignant un « citoyen » libre).

À Nuzi, une tablette précise qu'une femme devra traiter la jeune fille qui lui est donnée en adoption comme une « fille (*mārtu*) du pays d'Arrapha », et qu'elle ne pourra ni la traiter comme une esclave ni la vendre. Ce statut personnel de « citoyenneté arraphienne » viendrait d'être né(e) libre dans n'importe quelle ville du royaume et la prérogative qui lui est attachée est de ne pouvoir être réduit(e) en esclavage ni traité(e) comme esclave (on ne sait si cette protection s'étendait à la descendance).

³⁷⁶ Dans *A History of Ancient Near Eastern Law*, voir : le chapitre consacré à Ugarit par Ignacio MÁRQUEZ ROWE, p.719-735 ; le chapitre consacré à Nuzi par Carlo ZACCAGNINI, p.565-617 ; le chapitre consacré par Sophie DÉMARE-LAFONT à la période médio-assyrienne, p.521-563.

À la période médio-assyrienne, « fils de ... » (DUMU ou *mār* [NG]) est la désignation commune du citoyen, alors que natif se dirait *umzarḫu*.

Karlheinz Deller rapproche ce mot du mot hébreu traduit souvent par « citoyen » (d'Israël)³⁷⁷, en proposant une nouvelle traduction pour un texte du XIII^e siècle³⁷⁸. Il s'agit d'une contestation concernant une ânesse et ses trois ânon, dont le propriétaire - à qui on reproche de ne pas avoir déclaré (à la douane) une ânesse qui serait sutéenne - déclare : « l'ânesse n'est pas sutéenne (MUNUS ANŠE la su-ti-a-at), elle est autochtone, de ma maison : MUNUS ANŠE um-za-ar-ḫu ša É-ti-ia ši-i-it.

Si les citoyens sont caractérisés par une participation aux décisions concernant la cité, on peut douter qu'un simple *muškēnu*³⁷⁹, même né dans le pays, puisse recevoir l'appellation de DUMU [NG] : cité dans un texte, il serait sans doute désigné simplement par LÚ [NG]. Paul Veyne rappelle que, parmi les cités grecques, « seule Athènes allait jusqu'à prendre aussi les pauvres pour en faire des citoyens »³⁸⁰.

Le lien avec un État de certaines catégories de population, les éleveurs par exemple, ne sont pas tels qu'on puisse les qualifier de DUMU [NG]. Ils ne sont pas forcément pour autant des « étrangers ».

Que dire par ailleurs du cas, certes sans doute marginal, d'enfants de DUMU / DUMU.MÍ nés hors de l'État mais qui y vivent ? La qualité de DUMU/ DUMU.MÍ leur serait-elle refusée parce qu'ils ne sont pas autochtones au sens littéral du terme et le droit du sol l'emporterait-il sur le droit du sang ? C'est peu probable.

Enfin, comme l'expression DUMU / DUMU.MÍ [NG] ne recouvre pas non plus les personnes nées dans l'état de servitude, elle ne représente qu'une partie de la population autochtone : si l'on peut dire que quelqu'un « né ailleurs » n'est pas « DUMU/ DUMU.MÍ » de la cité ou du pays, à l'exception précédente peut-être près, la réciproque n'est pas vraie et ne peut seule définir un étranger.

³⁷⁷ DELLER, Karlheinz, „Assyrisch umzarḫu und Hebräisch 'āzrah“, *ZA* 74, 1984, p.235-239. Le mot hébreu figure dans Nombres, 9, 14 : « il n'y aura chez vous qu'une loi, pour l'étranger (גר) comme pour le citoyen (אזרח) » et dans Ezéchiel, 47, 22 : Vous partagerez ce pays pour vous et pour les étrangers qui séjournent au milieu de vous et qui ont engendré des enfants parmi vous, car vous les traiterez comme le citoyen (כ אזרח).

³⁷⁸ Edité une première fois : HALL, Mark, "A Middle-Assyrian Legal Summons", *ZA* 73, 1983, p.75-81.

³⁷⁹ Ce mot, qui a donné « mesquin », désigne généralement les personnes de statut inférieur (vient de šukēnu, se prosterner, se soumettre).

³⁸⁰ VEYNE, Paul, *L'empire gréco-romain*, Le Seuil, Paris, 2005, p.80.

DUMU/ DUMU.MÍ [NG₂], où NG₂ est le nom géographique d'un autre lieu, pourrait-elle caractériser un étranger ? Illustrons cette question par un exemple. À Alalah, Eva von Dassow³⁸¹ note que les *Habiru* sont recensés par leur lieu d'origine et non, comme les autres catégories, par leur nom ou celui de leur père. Elle en déduit que, tout en résidant dans le royaume de façon stable, ils sont « d'origine » étrangère. Mais peut-être sont-ce leurs pères qui se sont installés à Alalah (par exemple, en accompagnant Idrimi) : leurs propres liens avec le pays d'origine distendus, ils peuvent chercher une intégration en s'enrôlant dans l'armée du royaume. DUMU [NG₂] peut désigner un étranger dans un cas général, mais l'exemple précédent montre qu'il peut aussi désigner une catégorie particulière d'étrangers, résidents, ou même des personnes « d'origine » étrangère qui n'ont plus de lien avec le pays de leurs pères.

2. Relève d'une autre autorité

Une approche qui privilégierait l'autorité dont relève la personne contraste avec la précédente, fondée sur le territoire, et semble effectuer une séparation plus nette : serait étranger celui qui relève d'une autre autorité que l'autorité locale.

Cette approche a plusieurs volets, juridique (de quels « tribunaux » est justiciable la personne, quelle autorité a la responsabilité de son rachat en cas de captivité), économique (quelle autorité édicte ses obligations d'*ilku* ou le taxe), voire militaire.

Aspect juridique

Le chapitre « Frontières juridiques » s'interrogeait sur l'autorité devant laquelle on porte un litige, le plus souvent local dans les exemples retenus. C'est la nature du litige, et non le statut (« natif » ou non) de ceux qui lancent la procédure, qui était au cœur de l'analyse.

Le problème posé ici est un peu différent, puisqu'il s'agit cette fois de voir quelle est, selon le statut des personnes qui résident dans un lieu donné, l'autorité appelée à régler un problème de nature juridique les concernant (litige, captivité, ...) : autorité locale, ou au contraire autorité autre : celle du pays d'origine (quand ce n'est pas le même), autorité supérieure (cas d'un État « vassal ») ou constituée de pairs (les marchands) ?

³⁸¹ VON DASSOW, Eva, "State and Society in the Late Bronze Age, Alalah under the Mittani Empire", *SCCNH* 17, 2008, p.344-348.

On va voir apparaître pour la première fois le clivage entre étranger de passage et étranger résident.

À l'époque antérieure au Bronze récent, on rencontre tous les cas de figure.

Les étrangers de passage sont soumis à l'arbitraire de l'autorité locale, sauf s'ils sont « protégés » par des accords internationaux, comme nous l'avons vu pour les chargés de mission diplomatique ou les marchands. Les textes de Mari l'illustrent à plusieurs reprises.

Rivkah Harris³⁸² montre, à partir de l'exemple de familles originaires de la Diyala, que les ressortissants étrangers résidant à Sippar continuent à dépendre de leur propre cité, notamment pour leur rachat en cas de captivité (et aussi pour leurs obligations, civiles ou militaires).

S'agissant des marchands assyriens de Kaniš, nous avons vu qu'ils relevaient du *kāru* (communauté des marchands) et non des tribunaux locaux anatoliens.

Le cas de l'autorité « supérieure » (à l'autorité locale) est particulièrement intéressant, comme l'illustrent trois affaires de *ḥanigalbatūtu* (qualité de « citoyen » du Ḥanigalbat), qu'on détaille ci-dessous.

Les trois textes proviennent de sites faisant à l'époque partie de l'empire du Mitanni-Ḥanigalbat : Alalah, Umm el-Marra et Tell Brak (ancienne Nagar). Le premier texte date de la deuxième moitié du XV^e siècle et les deux autres du XIV^e, sans doute deux et quatre générations plus tard.

Dans le premier³⁸³, un dénommé Irip-Ḥazi agit contre Niqmepa, roi d'Alalah, devant le roi Šauštatar³⁸⁴ du Mitanni. Il revendique sa *ḥanigalbatūtu* (manière d'affirmer qu'il ne dépend que du roi du Mitanni et ne doit pas le service au roi d'Alalah), mais il perd et doit « retourner » au service de Niqmepa :

1a-na pa-ni msa-uš-sa-ta-tar LUGAL / 2mi-ri-ip ha-zi aš-šum ha-ni-gal-ba-tu-ti-šu / 3it-ti mni-iq-me-pa di-na is-bat-šu / 4ū mni-iq-mi-pa id-di-in / 5mir-ri-ip ha-zi li-te-e-šu-ma / 6a-na ÌR-ti ša mni-iq-me-pa it-tu-ur

¹⁻⁶Devant le roi Šauštatar, Irip-Ḥazi est venu en procès contre Niqmepa à propos de son *ḥanigalbatūtu*. Irip-Ḥazi retournera au service de Niqmepa.

³⁸² HARRIS, Rivkah, "On Foreigners in Old Babylonian Sippar", *RA* 70, Paris, 1976, p.145-152.

³⁸³ AIT 13, p.39, dans : WISEMAN, Donald J., *The Alalakh Tablets*, The British Institute of Archaeology at Ankara, London, 1953. Cf. [vol2:151](#).

³⁸⁴ Šauštatar I est le successeur du roi Barattarna, qu'Idrimi reconnaît comme suzerain (cf. l'inscription sur la statue d'Idrimi). Niqmepa est un fils d'Idrimi.

Dans le deuxième³⁸⁵ (vol2:151), Gubi contracte devant le roi Šuttarna du Mitanni des obligations envers trois personnes : Azzu (et ses enfants), Ari Ḫamri, qu'il « libère » *ana ḫanigalbatūti*, et Akiya, à qui il donne une femme [NB : le verbe employé, *uššuru*, signifie : libérer (par exemple d'obligations), laisser aller, et désigne parfois l'acte d'affranchir].

¹a-na pa-ni ^mšu-ut-tar-na [LU]GAL / ²mgu-ú-bi ri-ik-sa ir-[kus] / ³az¹-zu qa-du DUMU.MEŠ-ša / ⁴ū ma-ri-ḫa-am-ri / ⁵a-na ḫa-ni-gal-bat-ut-ti / ⁶um-te-eš-šir-šu-nu / ⁷É.MEŠ ša mar-te-eš-šu-pa / ⁸a-na ma-ri-ḫa-am-ri / ⁹it-ta-din / ¹⁰i-na re-eḫ-ti / ¹¹šu-uz¹-zu-ur / ¹²1 [SAL] 1 LÚ EN.GAR.RA[?] xxx / ¹³a-na ma-ki-ya i[t-t]a-din / ¹⁴mgu-ú-bi a-di TI.LA / ¹⁵ú-ma-[?]-ar¹

Sceau : [sa-u]š-ta-a[t-tar] / [DUMU p]ar-sa-ta-[tar] / [LUGAL ma-]i-ta-[ni].

¹⁻⁶En présence du roi Šuttarna, Gubi a conclu un accord. Il a libéré (d'obligations) Azzu et ses enfants [NB : à elle], et Ari Ḫamri, en vue du statut d'*ḫanigalbatūtu*. ⁷⁻¹⁵Il a donné à Ari Ḫamri les maisons de Ar Tešub - sur le reste, il n'a pas de droit légal. Il a donné une femme (?), un cultivateur (?) à Akiya. Aussi longtemps qu'il vivra, Gubi exercera un contrôle sur les biens. *Sceau* : Šauštatar, fils de Parsatar, roi du Mitanni.

Dans le troisième³⁸⁶, devant le roi Tušratta du Mitanni, le statut de *ḫanigalbatūtu* est conféré au fils d'une concubine, qui est probablement aussi le fils du donateur (vol2:152).

¹a-na pa-ni mtu-ⁱš¹-ra-at-ta LUGAL / ²mia-ab-bi ri-ik-sa ir-ku-su / ³mpu-ra-ma DUMU SAL e-se-er-še-ti-šu / ⁴a-na ḫa-ni-gal-bat-ú-ut-ti um-te-eš-šir-šu / ⁵ [...] / ⁶a-na É-ša ús-ta-am-me-eḫ-šu

Sceau : [sa-u]š-ta-a[t-tar] / [DUMU p]ar-sa-ta-[tar] / [LUGAL ma-]i-ta-[ni].

¹⁻⁶Devant le roi Tušratta, labbi a conclu un accord. Il a libéré d'obligations Purama, fils de sa concubine, en vue de la *ḫanigalbatūtu*. Il a fait de lui un héritier de son patrimoine. *Sceau* : Šauštatar, fils de Parsatar, roi du Mitanni.

Dans le premier texte, c'est le roi du Mitanni en personne qui tranche le point de savoir si la personne relève ou non de son autorité.

Dans les deux autres, l'acte est assez important pour être passé devant le roi du Mitanni, ce qui soulève des questions auxquelles des réponses différentes ont été apportées selon le sens donné au verbe *uššuru*.

S'agit-il d'un affranchissement d'un esclave, comme le pense Raymond Westbrook ? Mais un tel acte est de nature privée, ne requiert pas la caution du roi du Mitanni. Plutôt de libérer d'obligations (éventuellement familiales), suggère Eva von Dassow (*SCCNH* 17) qui justifie la présence du roi, et son autorisation, parce qu'elles sont indispensables pour que soit conférée la *ḫanigalbatūtu*, statut de « citoyen » du Ḫanigalbat.

En ce qui concerne la justice locale, certains textes suggèrent qu'elle n'était pas toujours réservée aux seuls ressortissants du pays, comme le document de « non-revendication » qui figure sur une stèle (*narû*) du XIII^e siècle, cité ci-après par Daniel Arnaud³⁸⁷.

³⁸⁵ COOPER, Jerold; SCHWARTZ, Glenn; WESTBROOK, Raymond, "A Mittani-Era Tablet from Umm-el-Marra", *SCCNH* 15, 2008, p.41-56. Texte UEM T1.

³⁸⁶ ILLINGWORTH, Nicholas, "Inscriptions from Tell Brak", *Iraq* 50, 1988, p.87-108. Texte TB 8001.

⁵⁹ i-na EGIR [U₄.MEŠ] / ⁶⁰lu-ú KUR ELAM.MA lu-ú su-bar-ú [lu]-ú KUR MARTU / ⁶¹lu-ú KUR ak-<ka>-di qí-pu LÚ ħa-za-an-<nu> ša il_x-la-[am] / ⁶²i-dab-bu-bu ú-šad-ba-bu A.ŠÀ.MEŠ šu-a-ti i-qab-bi-ma ú-[...] [...] ⁶⁹dNIN.URTA EN mi-iš-ri u [k]u-dúr-ri mi-ši-ir-šú li-is-muk ku-dúr-ra-šu li-[is-su-uh] ([vol2:142](#))

⁵⁹⁻⁶²A l'avenir, que ce soit un Élamite, un Subaréen [NB : un Hourrite], un Amorrite, un Akkadien, un fondé de pouvoir ou un maire, qui surgirait et qui ferait procès, qui ferait faire procès et déclarerait siens les champs (NB : du bénéficiaire de la donation) ... ⁶⁹Que Ninurta, dieu de la borne et de la stèle renverse sa borne, arrache sa stèle.

Dans cet exemple, il faudrait supposer que la mention « Élamite » (par exemple) désigne une personne originaire de l'Élam qui non seulement réside à Larsa, mais continue à relever sous une forme ou une autre de l'autorité de l'Élam.

Le texte RS 17.143³⁸⁸ est plus prometteur. Dans la lettre qu'il écrit au roi d'Ugarit, le roi d'Ušnatu, Ar(i) d^lIM (Ari-Tešub, si on le lit en hourrite) annonce qu'il lui renvoie un « homme d'Emar ». Celui-ci lui a été envoyé parce qu'il aurait eu une affaire à régler avec un homme d'Ušnatu, mais déclare qu'en réalité, c'est avec un homme d'Aru (qui se trouve dans le royaume d'Ugarit) qu'il a une affaire. Ce texte montre qu'un litige concernant un homme d'Emar va être jugé par une autre autorité que celle d'Emar, dont il relève normalement.

²⁰i-na-an-na iq-ta-bi / ²¹LÚ URU e-mar an-nu-ú / ²²ma-a ia-nu DI.MEŠ-ia / ²³i-na URU sí-ia-ni / ²⁴ma-a it-ti LÚ URU a-ri / ²⁵DI.MEŠ-ia i-ba-aš-ši-mi

²⁰⁻²⁵Maintenant, cet homme d'Emar a dit : « Je n'ai pas d'affaire à Siyannu. C'est avec un homme d'Aru que j'ai une affaire ».

Peut-on aller plus loin en disant que la justice locale était (toujours) ouverte à des personnes relevant d'une autre autorité que celle du lieu ? Une distinction est nécessaire entre les étrangers de passage (ayant peu de chances d'avoir un tel accès) et les résidents.

Le lien entre la qualité d'étranger et le fait de relever d'une autre autorité est illustré par les traités politiques internationaux où, de façon récurrente, les signataires promettent de libérer les citoyens de l'autre partie illégalement détenus sur leur territoire et qui, sauf en temps de guerre, bénéficient donc d'une certaine protection. La circulation des chargés de mission et des ambassades est en particulier très codifiée depuis longtemps, comme nous l'avons vu dans le chapitre « Le voyage ».

³⁸⁷ ARNAUD, Daniel, « Deux kudurru de Larsa : II. Etude épigraphique », *RA* 66, 1972, p.163-176. Les champs pour lesquels la stèle est gravée sont donnés par le roi cassite Kudur Enlil.

³⁸⁸ PRU IV, p.217 ; TAU, p.186 ; [vol2:143](#).

Que dire des réfugiés (*munnaḫittu*) ? Il arrive que le roi local décide lui-même de leur sort s'il n'est pas lié par un traité avec le pays d'où ils viennent, mais le traitement qui leur est réservé est très variable, peut-être fonction des relations entre les deux pays. Ainsi, dans un texte de Dūr-Kurigalzu³⁸⁹, le roi accorde une terre royale à un artisan mentionné comme fugitif et *ḫanigalbatû* (« ḫanigalbatéen »), mais un autre texte décrit un Élamite fugitif entravé par une lourde chaîne de cuivre et attribué comme esclave. Les traités internationaux, notamment hittites, édictent des clauses très détaillées sur les réfugiés, y compris sur ceux qui sont originaires du pays où ils reviennent et qui doivent être néanmoins restitués³⁹⁰. Le fait pour un réfugié de relever en dernier ressort d'une autre autorité (comme celle d'un suzerain, dans le cas précédent) ne qualifie donc pas de façon absolue un étranger.

Dans le cas des exilés et réfugiés politiques, la qualité d'étranger semble par contre indéniable de même que le fait de relever d'une autre autorité, qui éventuellement les réclame³⁹¹.

On ne trouve pas de clause sur le droit d'asile, mais on a dit qu'il a été pratiqué à Alep d'une façon qui a perduré jusqu'au premier millénaire grâce au rayonnement de son dieu tutélaire Addu (IM be-el ḫa-la-ab^{KI}), dieu de justice qui s'adresse ainsi au roi :

⁶...a]-wa-ti iš7-te-et ši-me / ⁷i-nu-ma ma-am-ma ša di-nim / ⁸i-ša-as-sí-ik-<kum um-ma-[a]-mi / ⁹ḫ[a-ab-t]a-ku i-zi-iz -ù di-in-šu di-in / ¹⁰[i-ša]-ri-iš a-pu-[ul-šu]

⁶⁻¹⁰Ecoute cette seule parole de moi : Lorsque quelqu'un qui aura un procès en appellera à toi en te disant : « On m'a fait du tort », tiens-toi debout et rends-lui jugement ; réponds-lui droitement. Voilà ce que je désire de toi.

Aspect économique

Si l'on s'attache maintenant au volet économique, le commentaire que Jean Nougayrol fait de textes dits « économiques » dans PRU VI³⁹² est particulièrement intéressant. Il note que l'administration a dressé avec soin des listes nominatives, soit de concitoyens résidant à l'étranger, soit d'étrangers résidant dans le royaume d'Ugarit, et qu'elle s'intéresse aux déplacements intérieurs puisque, hors de leur résidence, les voyageurs pouvaient se soustraire aux obligations auxquelles ils étaient normalement soumis à domicile. Bien que

³⁸⁹ Voir GURNEY, Oliver R., "Texts from Dur-Kurigalzu", *Iraq* 11, 1949, p.131-149.

³⁹⁰ Par exemple, si celui-ci est « vassal » du pays dont ils se sont enfuis.

³⁹¹ Le roi d'Alep ne réclame pas l'exilé Idrimi.

³⁹² *Le palais royal d'Ugarit VI*, Mission de Ras Shamra, tome 12, Paris, 1970, p.67 et suivantes.

les indications données dans ces listes soient du type « personne de la ville de ... », il s'agit moins de naissance ici que d'autorité de rattachement.

Ainsi, lorsque la lettre RS 19.41 (PRU VI, texte 78) cite les personnes de Qaratu, ville du royaume d'Ugarit, qui résident dans l'ensemble des villes du Siyannu par : ²⁵LÚ.MEŠ URU qa-ra-ti-ya-ma i-[na gá]b-bu / ²⁶URU.DIDLI.MEŠ KUR si-e-a-ni, Jean Nougayrol indique que cette liste a pu servir au rapatriement réciproque promulgué par le roi Ini-Tešub de Karkemiš, qui voulait mettre fin de la sorte aux incidents frontaliers opposant Ugarit au Siyannu³⁹³. Dans ce cas, ce serait d'abord la dépendance administrative de ces personnes, plus que le fait qu'elles soient originaires de la ville de Qaratu, qui importerait.

De même, lorsque la lettre RS 19.111 (PRU VI, texte 80) recense des personnes du royaume d'Ugarit qui résident dans des villes extérieures (comme Ura) par leur nom suivi de *ina* URU [...], le motif semble lié à la corvée d'*ilku*, qui dépend de l'autorité d'Ugarit, sans que l'on sache d'ailleurs si ces personnes en sont exemptées ou non [au contraire des personnes, sans doute en déplacement dans le royaume, recensées dans la lettre RS 19.32 (PRU VI, 77) comme « défailantes »³⁹⁴].

Dans le chapitre « Frontières économiques », nous avons distingué du point de vue fiscal les personnes qui résident régulièrement dans une région dont elles ne sont pas originaires et celles qui sont itinérantes. Alors que les unes peuvent être astreintes par l'autorité locale aux mêmes taxes et redevances, voire au même « service », que les résidents « natifs », les autres peuvent être confrontées à des situations où plusieurs autorités sont en jeu. Dans le premier cas, qui est par exemple celui d'artisans, de marchands ou de propriétaires étrangers installés dans un autre royaume que leur pays d'origine, on ne peut les distinguer des natifs du point de vue fiscal : ils ne sont pas caractérisés comme étrangers par le fait de relever d'une autre autorité (étatique). Quant au second cas, celui des itinérants, pasteurs, marchands de passage ou marins, ils sont soumis à des taxes de pacage, de douane ou de quai par les différentes autorités des pays traversés (y compris le leur), taxes qui font l'objet de litiges entre celles-ci (et de demandes d'exemption). Il est donc difficile, là encore, de caractériser un étranger par le fait qu'il paierait l'impôt à une autre autorité.

Peut-on rattacher à la même problématique les textes concernant les marchands d'Ura évoqués dans le chapitre « Le voyage » ? Lorsque Niqmepa fait appel au roi hittite Hattušili pour empêcher ces marchands de résider de façon permanente à Ugarit et d'y acquérir des maisons et des terres, les considère-t-il comme des étrangers parce qu'ils relèvent d'une

³⁹³ Sur ces incidents, voir par exemple dans PRU IV les textes 161 et suivants (RS 17.341).

³⁹⁴ Fournir la corvée se dit *ilka alāku* et de quelqu'un qui ne la fournit pas, on peut dire : *ilka lalak*.

autre autorité que la sienne (en l'occurrence, celle du roi hittite) ? Peut-être, mais on a le sentiment qu'il s'agit plutôt de la causalité inverse : Niqmepa les considère d'abord comme des étrangers (gênants), pour des raisons qui ne tiennent pas d'abord au fait qu'ils sont des sujets directs du roi hittite (mais économiques), puis fait appel à l'autorité dont ils relèvent.

En conclusion, si le fait de relever d'une autre autorité permet de qualifier qui est étranger de façon beaucoup plus précise que le lieu de naissance, il ne permet pas de le faire de façon univoque.

3. *Appartient à une autre culture*

Plus que l'autorité dont relève la personne ou l'extranéité de son lieu de naissance, données objectives sinon immuables, c'est sans doute son appartenance à une autre culture qui la fait « ressentir » comme étrangère, sans toutefois la « qualifier » comme telle.

Le récit que fait Hérodote de la réponse faite par les Athéniens à la proposition d'alliance des Perses l'illustre de façon saisissante.

Il en est de même d'une lettre envoyée au roi de Mari qui dépeint ce qui rassemble les Amorrites du XVIII^e siècle, qu'ils soient Benjaminites ou Bensim'alites, face aux Élamites³⁹⁵.

7ù be-lí ʔup-pa-am ú-ur-ri-ik-ma / ⁸ ú-ša-bi-la-am AN-lum le-em-na-am / ⁹ù a-ia-ba-am a-na a-ah pu-ra-tim / ¹⁰la ub-ba-la-am ù GIŠ.TUKUL LÚ.ELAM.MA.MEŠ / ¹¹AN-ka ù ¹²da-gan be-el ma-tim / ¹²li-iš-bi-ir šum-ma a-na a-ah pu-[r]a-tim / ¹³a-la-ku-um-ma i-la-ku-nim / ¹⁴ú-ul ki-ma ri-im-ma-tim / ¹⁵ša ki-ša-di-im ša iš-te-et / ¹⁶pé-šé-et ù iš-te-et / ¹⁷ša-ar-ma-at uš-ta-pa-ra-sú / ¹⁸ke-em-mi i-qa-ab-bu-ú / ¹⁹um-ma-a-mi a-lum an-nu-um / ²⁰DUMU si-im-a-al / ²¹ù a-lum an-nu-um DUMU ia-mi-na / ²²ú-ul ki-ma mi-li-im ša na-ri-im / ²³ša e-le-im a-na ša-ap-[lim] ²⁴uš-ta-ma-ha-ru.

⁷⁻²⁴Mon seigneur m'a envoyé une longue lettre. Puisse le dieu amener le méchant ennemi aux Bords-de-l'Euphrate [NB : le royaume de Mari]. Que ton dieu et Dagan, maître du pays, brisent l'arme des Élamites. De toutes les façons, s'ils arrivent jusqu'aux Bords-de-l'Euphrate, ne se distingueront-ils pas comme les fourmis de la berge qui, l'une, est blanche et l'autre noire, (alors que) lorsqu'on dit : cette ville est bensim'alite » et « cette ville est benjaminite », ne se réunissent-elles pas comme la crue du fleuve d'amont avec celle d'aval ?

Les Amorrites affirment leur unité au-delà des oppositions de clan et même au-delà de l'opposition entre sédentaires (les villes) et nomades, au regard des habitants du haut plateau iranien, les Élamites.

³⁹⁵ A.3080 (vol2:143). Voir : DURAND, Jean-Marie, « Fourmis blanches et fourmis noires », in F. Vallat (éd.), *Contribution à l'histoire de l'Élam, Mélanges offerts à Jean Perrot*, Paris, 1990, p. 101-108.

S'agissant de sociétés brassées et multilingues, qui n'hésitent pas à honorer les divinités d'autres pays, comment se manifeste cette autre appartenance ? On illustrera par quelques exemples seulement cette question, qui renvoie à la définition de ce qu'est la culture³⁹⁶, trop vaste pour être traitée ici.

Porte un nom « étranger »

Un tel anthroponyme peut correspondre à deux cas : il se réfère à un autre pays ou c'est un nom issu d'une autre langue.

Le premier cas ne constitue pas une preuve que la personne qui le porte soit étrangère. Probablement, il rappelle une ascendance étrangère plus ou moins lointaine, comme le montre en France un nom tel que Langlais, voire un sobriquet donné à un ancêtre. Dans le chapitre « Le voyage », on a vu par exemple un personnage qui se désigne lui-même par *su-ti-ú* (*Suti'u*, littéralement : le Sutéen) et dit qu'il s'agissait d'un nom propre, non d'un gentilice. Quand le deuxième livre de Samuel (11, 3) parle d'Urie « le Hittite », l'empire hittite n'existe plus depuis longtemps à l'époque (supposée) du roi David.

Le problème est cependant qu'on ne sait pas toujours distinguer un tel nom propre d'un gentilice qui permettrait, lui, de conforter une origine extérieure. Ce point a été abordé à la 48^e Rencontre Assyriologique Internationale, et illustré en particulier par la communication de Stefan Jakob³⁹⁷.

Dans les textes d'époque médio-assyrienne découverts à Harbe / Tell Chuera, il recense les étrangers qui y sont présents : Hourrites [*šubri'u*], Babyloniens [*kašši'u*], Suhéens [*suhāyu*], Sutéens [*sutī'u*] et, plus surprenant, Élamites (*elami'ayu*) désignés comme « les Élamites de Harbe ». Ce groupe comporte plus de 17 familles et sur les 59 noms propres attestés, 8 sont élamites alors que les autres sont hourrites ou akkadiens. Stefan Jakob y voit une volonté d'intégration mais remarque qu'après trois générations, ces étrangers étaient encore ressentis comme tels (d'où le *Ausgrenzung*, exclusion, de son titre).

On ne peut pas non plus déduire d'un nom emprunté à une autre langue que la personne le portant est étrangère. On sait que dans les périodes d'assimilation, les membres d'une

³⁹⁶ Citons par exemple, pour une définition anthropologique : « La culture est ce qui dans le milieu est dû à l'homme. On reconnaît par cette phrase que la vie de l'homme se poursuit dans un cadre double : l'habitat naturel et le milieu social. », HERSKOVITS, Melville J., *Man and his works*, Knopf, New-York, 1950. Edition française : *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Maspero, Paris, 1967.

³⁹⁷ JAKOB, Stefan, „Zwischen Integration und Ausgrenzung, Nicht Assyrer in Mittelassyrischen "Westreich"", in: W. H.van SOLDT, in cooperation with R. KALVELAGEN & D. KATZ (ed.): *"Ethnicity in Ancient Mesopotamia, Papers Read at the 48th Rencontre Assyriologique Internationale", Leiden, 1-4 July 2002*", *PIHANS* 102, Leyde, 2005, p.180-188.

communauté prennent souvent un nom issu de celle dans laquelle ils se fondent. Ce que soulignait Stefan Jakob pour Ḫarbe s'est passé entre les Amorrites et les Akkadiens (par exemple). Il y a d'autres raisons, plus profondes car culturelles, pour de tels emprunts. La plus intéressante est sans doute l'influence durable de la culture hourrite – que ce soit sur la langue, le panthéon, le culte, etc. - dans une grande partie de la Syrie et auprès des rois hittites. On la « lit » en particulier dans les noms propres. Piyaššili, fils du roi Šuppiluliuma I qui lui confie Karkemiš, prend le nom hourrite de Šarri-Kušuh. Le grand dieu hourrite de l'orage, Tešub, figure dans de nombreux anthroponymes (parfois écrit idéographiquement, mais aussi syllabiquement, ce qui lève un doute possible sur sa lecture) : le roi Ini-Tešub de Karkemiš, Urḫi-Tešub (évincé du trône par Ḫattušili III), le roi Tuppi-Tešub d'Amurru, etc.

En conséquence, la voie du nom ne semble pas la plus prometteuse pour qualifier un étranger, ni même pour reconnaître qui est ressenti comme étranger.

Parle une autre langue

La langue joue un rôle critique dans le fait que l'on ressente quelqu'un comme étranger à sa propre communauté (ou que lui-même se ressente comme étranger).

L'importance de la langue comme facteur de séparation est soulignée dans la Bible par Néhémie lorsqu'il justifie l'interdiction des mariages mixtes par le fait que « les enfants ne parlent pas "judéen" puisqu'ils ont appris à parler auprès de leur "mère étrangère" »³⁹⁸.

Au XIV^e siècle, dans son hymne au dieu solaire Aton, Akhénaton proclame : « La terre d'Égypte et les pays étrangers, Syrie et Nubie, tu pourvois à leurs besoins. Tu as distingué les contrées. Leurs langues sont diverses en paroles ».

L'inscription d'Adad-nêrârî I (fin XIV^e siècle-début XIII^e) comporte des menaces à l'égard de qui effacerait son nom ou qui inciterait un étranger hostile, un ennemi méchant ou quelqu'un qui parle une « langue étrangère » (li-šá-na na-ki-ir-ta) à le faire à sa place.

Il est intéressant d'observer le rapprochement significatif entre ces différentes catégories, qui témoigne de la méfiance que l'on éprouve à l'égard de ceux qu'on ne comprend pas et qui ne vous comprennent pas. Mais aussi de noter que quelqu'un qui se servirait de l'ignorance d'un autre (qui ne parle pas la langue) pour lui faire accomplir des actes répréhensibles est considéré comme

³⁹⁸ Ne 13, 23-27.

le véritable coupable : ⁶¹dIŠKUR i-na be-ri-iq le-mu-ti KUR-su / ⁶²li-ib-ri-iq a-na KUR-šu ḫu-šá-ḫa li-di [⁶¹⁻⁶²Que le dieu Adad foudroie son pays de son éclair terrible, qu'il afflige son pays de famine.]³⁹⁹

Mais il est peu de textes connus qui désignent explicitement, au Bronze récent, une langue comme étrangère et on retrouve ici un des nombreux problèmes que suscite notre méconnaissance de la langue parlée. Une distinction serait en effet nécessaire entre la sphère privée (notamment familiale) où éventuellement se pratique une autre langue que dans la sphère publique, et cette dernière, marquée par le multilinguisme. Mais les éléments manquent.

Par exemple, on ignore presque tout des raisons qui ont conduit les Cassites à se fondre dans la culture médio-babylonienne, puisque nous ne disposons que de très peu de textes dans leur langue (listes lexicales, noms propres).

On sait que la langue hourrite était largement parlée à l'époque. Elle n'est pourtant pas qualifiée de langue étrangère dans les textes « en akkadien » (et peut-être pas ressentie comme telle puisqu'elle s'y mêle).

Parler une autre langue permet-il de qualifier - de façon absolue - un étranger ? Dans un contexte où plusieurs langues coexistent, la réponse est non.

Serait-ce le cas si on complétait « parler une autre langue » par « et une seule » ? Non plus, semble-t-il, comme le montrent les exemples suivants. Les habitants d'un village « cédé » par un pays à un autre (ou conquis par un autre pays) continuent certainement à utiliser leur propre langue, qui peut être étrangère dans le pays dont ils font désormais partie. Dans la situation qui n'est pas rare où l'un des parents est étranger (lorsqu'il s'agit d'un captif civil, par exemple), il se peut qu'il transmette à ses enfants sa langue, différente de celle du lieu qui est le leur (et dont ils parlent la langue). De façon plus ponctuelle, des « naturalisés » (s'il en existe) continuent sans doute à parler leur langue.

Le critère de la langue (même seule parlée) ne suffit donc pas à qualifier un étranger de façon absolue.

³⁹⁹ A.O.76.2, dans Grayson, Albert K., *Assyrian Rulers of the Third and Second Millenia BC (to 1115 BC)*, University of Toronto Press, Toronto, 1983 (RIMA 1), p.132-134. Cf. [vol2:144](#).

A d'autres moeurs et honore d'autres dieux

C'est un point dont l'importance se reflète dans l'emploi de mots qui ont à la fois la signification « étranger » et « étrange », ou « extraordinaire ».

La perception de cette différence est, pour une communauté, un facteur important de définition de soi. « Si Homère n'a pas parlé de Barbares, c'est, selon moi, parce qu'il n'existait pas encore d'appellation unique qui pût désigner les Grecs en marquant l'opposition », écrit Thucydide⁴⁰⁰. Ce que le poète moderne exprime à peine différemment⁴⁰¹ :

- Et pourquoi, subitement, cette inquiétude et ce trouble ?
- C'est que la nuit est tombée, et que les Barbares n'arrivent pas. Et des gens sont venus des frontières, et ils disent qu'il n'y a point de Barbares ...
Et maintenant, que deviendrons-nous sans Barbares ? Ces gens-là, c'était quand même une solution.

Les sédentaires se définissent de même par rapport aux nomades. Un texte en sumérien célèbre, « Le mariage de Martu », illustre de quelle façon peu flatteuse les Akkadiens perçoivent les Amorrites. Le dieu Martu participe aux festivités de la ville d'Inab et, pour prix de sa victoire, demande la main de la fille du roi. L'amie de celle-ci essaye de la dissuader de ce mariage, en lui décrivant les Amorrites ainsi : ils ne respectent pas les prescriptions alimentaires, n'ont pas de lieu de culte et ne sacrifient pas aux dieux, mangent de la viande crue, ont l'esprit confus (c'est-à-dire : parlent une autre langue), vivent sous la tente et ne sont pas enterrés lorsqu'ils meurent. Pourtant, malgré toutes les mises en garde de son amie, la jeune fille décide d'épouser Martu.

Sur le plan diachronique, la question qui apparaît en filigrane dans ce mythe est celle de l'assimilation (ici : des populations nomades amorrites).

Ce point « a d'autres moeurs », qui est riche de potentialités pour la question « qui est ressenti comme un étranger ? », nécessite une étude qui n'est pas conduite ici. Mais pas plus que dans le cas d'une langue étrangère, il ne semble qu'on puisse l'utiliser pour caractériser un étranger : s'assimiler n'entraîne pas nécessairement abandonner ses coutumes propres ou ses cultes. On sait bien que l'inverse se produit : c'est parfois dans le panthéon, dans les cultes d'une société qu'on trouve la trace de populations qui se sont fondues à tel point qu'on ne les « voit » plus, mais dont l'influence perdure.

⁴⁰⁰ Thucydide, Guerre du Péloponnèse, I, 3

⁴⁰¹ « En attendant les Barbares », dans : CAVAFY, Constantin, *Poèmes*, Poésie/Gallimard, Paris, 1978 (1^e édition : 1958).

En conclusion, quiconque est considéré comme appartenant à une autre culture (que ce soit par un nom étranger, une autre langue ou d'autres mœurs) semble bien être ressenti comme étranger à la communauté voire au pays. Mais cette appartenance ne qualifie pas de façon absolue le fait d'être un étranger.

4. Représente une menace

On ne peut quitter l'interrogation « Qui est ressenti comme étranger ? » sans rappeler la crainte que suscitent, dans tous les pays et à toutes les époques, ceux qui sont différents, autres. Elle se reflète là encore dans des mots qui, en akkadien, signifient à la fois étranger et ennemi, comme c'était le cas en grec ancien. Mais c'est sans doute parce que quelqu'un est perçu comme autre qu'il l'est aussi comme menaçant, plutôt que l'inverse.

Il est intéressant de remarquer que le verbe « traverser » (*ebēru*) et « l'autre rive » (*ebertu*) soient désignés par le signe BAL, tout comme le verbe « être hostile » (*gerû*) et « l'ennemi ». Certes, il y a une explication presque littérale : l'ennemi est souvent de l'autre côté du fleuve. Mais on peut dire aussi qu'une frontière, et un fleuve en particulier, est tout à la fois ce qui divise et, à condition de traverser, ce qui permet d'échanger. Dans l'imaginaire, « l'autre rive » représenterait alors quelque chose de perçu comme étrange (il faut aller voir, et c'est ce que ne peut s'empêcher de faire Aldo dans « Le Rivage des Syrtes »), étranger et parfois hostile.

Conclusion

Qu'apporte ce qui vient d'être décrit à la question d'origine, qu'on pourrait reformuler ainsi : dans cette région du monde et à cette époque, existe-t-il une gradation qui mènerait d'une perception légère à une conscience de plus en plus aiguë que quelqu'un est étranger à la communauté, pour finalement aboutir à le qualifier d'étranger de façon non ambiguë grâce à un concept bien défini ?

Si l'on devait se hasarder à déterminer des cercles successifs (plutôt que concentriques), le premier pourrait être l'appartenance à une autre culture, quelle qu'en soit la manifestation,

langue, habitudes, culte. Critère sans doute le plus important pour la perception que quelqu'un vous est étranger, il ne semble cependant pas permettre de qualifier un étranger.

En poursuivant, le second cercle pourrait être la naissance « ailleurs », dont les limites ont été indiquées.

Le dernier cercle serait enfin le fait de relever d'une autre autorité, qui semble approcher le plus la définition d'un concept.

On a procédé ici critère par critère. Il serait enrichissant de conduire une étude « multicritères ».

Chapitre 9

Les étrangers résidents

Introduction : des étrangers divers et inégaux

Parmi les personnes se trouvant sur leur territoire, et qui sont hors des frontières⁴⁰² de leur propre territoire (pour simplifier, on les appellera désormais : « étrangers »), la plupart des États distingue entre plusieurs catégories : les étrangers de passage des étrangers installés, les étrangers venus volontairement des fugitifs ou des déportés, les étrangers « favorisés » (par exemple : libres et protégés par un statut) des défavorisés (par exemple : réduits à l'état de servitude).

Mais ces oppositions ne sont pas toujours tranchées.

Ainsi, on peut compter parmi les étrangers de passage, sans trop de crainte de se tromper, les messagers et les ambassadeurs, les marins ou les marchands dont les caravanes traversent le pays, sans parler des pillards qui repartent rapidement. Mais que dire par exemple des éleveurs qui, selon la saison, partent à la recherche de meilleurs pâturages ou s'installent lorsque l'eau est suffisante, ou encore des marchands qui trouvent profitables de venir pour un temps assez long et aimeraient se fixer (comme ceux d'Ura à Ugarit ?)

Des artisans, nous l'avons dit, peuvent être venus volontairement se mettre au service d'un roi, mais aussi être des civils capturés pendant des opérations de guerre. Quant aux fugitifs, la place que les traités donnent à l'obligation de les restituer montre que la main-d'œuvre était rare et que son sort était très peu enviable. Le droit d'asile n'est guère reconnu à l'époque du Bronze récent, mais semble néanmoins exister dans le royaume d'Alep où il est attesté à une époque antérieure comme postérieure.

A part les catégories protégées par des règlements stricts, comme les diplomates ou les messagers, d'autres peuvent bénéficier de dispositions fondées sur la réciprocité, comme les

⁴⁰² Ici, dans un sens à la fois géographique et politique.

marchands, du moins en temps de paix⁴⁰³. Ce qui semble à peu près certain est qu'en dehors de ces cas précis, les étrangers qui sont seulement de passage n'ont à peu près aucune protection contre les exactions de toute sorte.

Un texte du XVIII^e siècle est très éclairant sur la différence de traitement entre les étrangers de passage et ceux qui résident depuis un certain temps, différence qui est même revendiquée par ces derniers. Il s'agit d'une lettre au roi de Mari du gouverneur de Qaṭṭunân, Zimrî-Addu⁴⁰⁴. Elle traite du cas de deux Numhéens (nu-ma-ha-yu^{KI}) que le gouverneur s'est fait amener en pleine nuit et qu'il a fait jeter dans l'ergastule (c'est-à-dire qu'il les a emprisonnés), avant même qu'ils puissent entrer dans la ville, ce qui indique qu'ils n'y résident pas. Le gouverneur ajoute que de cent à deux cents hommes originaires de Numhâ et du Yamutbâl se sont établis dans son district depuis longtemps (iṣ-tu [u₄]-mi-im ma-du-tim wa-aš-bu) et qu'il les a fait convoquer pour discuter de cette affaire. Or, ces hommes, loin de soutenir leurs deux compatriotes, s'expriment ainsi : « il y a longtemps que nous demeurons ici et pas un seul homme n'a disparu » (1 LÚ-ma ú-ul ih-li-iq), c'est-à-dire : nous ne connaissons pas ceux dont vous parlez et ne voulons surtout pas être mêlés en quoi que ce soit à ce qui leur arrive ...

Seul le fait de résider dans un pays garantit une sécurité partielle et l'exercice de certains droits. La résidence, comme le souligne Sophie Démare-Lafont, est l'élément qui détermine l'existence ou non de droits pour l'étranger⁴⁰⁵.

Ceux qui sont installés dans un pays sans en être pourtant des « ressortissants » sont, à de nombreuses époques et dans de nombreux lieux, reconnus de facto comme des étrangers particuliers. Le sont-ils *de jure* ?

À l'époque du Bronze récent, comme on l'a dit, ils semblent avoir accès au système juridique local. Et on peut remarquer que des étrangers (nécessairement résidents), Hourrites et Cassites en particulier, occupent parfois de hautes positions dans l'administration assyrienne. Mais peut-on dans leur cas parler encore d'étrangers, alors que ce sont eux qui transmettent la culture dans laquelle ils se fondent ?

⁴⁰³ Ce sont eux, du reste, qui s'occupent dans bien des cas du rachat des prisonniers.

⁴⁰⁴ Lettre A.403. Voir : BIROT, Maurice, *Correspondance des gouverneurs de Qaṭṭunân* (ARM XXVII), ERC, Paris, 1993, n°116, p.198-203.

⁴⁰⁵ LAFONT, Sophie, « Le roi, le juge et l'étranger à Mari et dans la Bible », *RA* 92, 1998, p.161-181.

Les étrangers résidents se distinguent également des « citoyens » de l'État où ils se trouvent. La question sous-jacente porte sur le rapport respectif des uns et des autres aux lois du pays, sur leurs droits et leurs devoirs comparés. Et les situations semblent avoir été variées, dans le Proche-Orient ancien, vis-à-vis de la possession de la terre, du paiement de l'impôt, du service à fournir, de la participation à des manifestations culturelles et bien entendu de la participation à un conseil ou une assemblée prenant des décisions.

Ni citoyens, ni complètement étrangers, les étrangers résidents constituent en quelque sorte un espace-frontière entre les deux catégories. Peut-être est-il utile de dépeindre brièvement le sort qui a été le leur dans d'autres lieux et à d'autres époques.

1. En Grèce, un métèque

La référence qui vient tout naturellement à l'esprit est celle de la Grèce de l'époque classique. Le mot μέτοικος (*métoikos*) désigne l'étranger qui vient de s'établir et, à Athènes, l'étranger domicilié dans la ville moyennant une redevance de 12 drachmes, la *métoikion*. Le mot οίκος (*oikos*), habitation, est à comprendre dans le sens de la langue juridique et administrative, c'est-à-dire résidence. À Athènes, l'étranger qui se déclare et qui reçoit l'appellation de métèque est dès lors protégé, et notamment de l'expulsion contrairement à ce qui se passe à Sparte⁴⁰⁶.

Nicole Loraux, dans sa description de la condition des métèques à Athènes⁴⁰⁷, illustre en quelques lignes toutes les questions soulevées ci-dessus :

« Il est vrai que le métèque est astreint à une taxe sur la personne, qu'il ne peut ester en justice et doit avoir un « patron » athénien qui le fasse pour lui, qu'il ne peut acquérir de terre et n'a pas de droit politique ; il est vrai aussi que le meurtre d'un métèque n'est jamais assimilé qu'à un homicide involontaire. Mais il importe que ce meurtre soit reconnu comme un homicide, et, dans l'ordre de la fiscalité, il est également important que le métèque puisse, sous certaines conditions, être exempté de la taxe spéciale. [...]

Enfin, ces étrangers domiciliés, astreints comme les citoyens riches à ces libéralités réglementées que l'on nomme liturgies⁴⁰⁸, ne s'en plaignaient certes pas car, à cette contrainte comme à celle de

⁴⁰⁶ « Notre cité est accueillante à tous et jamais nous ne procédons à des expulsions d'étrangers pour éviter qu'on ne recueille certains renseignements ou qu'on soit témoin de certains faits dont la divulgation pourrait rendre service à nos ennemis ». Paroles prêtées à Périclès par Thucydide, « La guerre du Péloponnèse » (II, 39), dans HÉRODOTE-THUCYDIDE, *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1964, p.812.

⁴⁰⁷ Voir LORAUX, Nicole, *Né de la terre, Mythe et politique à Athènes*, Seuil, Paris, 1996, p.196.

l'impôt de guerre et du service dans l'armée, ils gagnaient une intégration limitée mais incontestable dans la cité. »

2. L'étranger qui réside en Israël : un « *guēr* »

L'étranger qui réside sur la terre d'Israël est appelé *guēr* (גר), mot qui a ce sens exclusif dans les quatre premiers livres de la Torah⁴⁰⁹. De façon générale, *guēr* désigne en hébreu biblique le fait de séjourner en étranger, de résider parmi une population sans en faire partie intégrante.

Plusieurs auteurs jugent que la différence entre le *guēr* et l'Israélite ne réside pas dans la loi civile (*jus*), qui dispose selon eux des statuts très proches (même s'ils ont varié dans le temps), mais dans la loi religieuse (*fas*).

Ainsi, l'obligation de s'installer sous la tente lors de la fête des tentes (la fête des *sukkôt*, voir Lévitique, 23, 42) s'adresse explicitement aux citoyens⁴¹⁰ d'Israël, ce qui exclut les *guērîm*. La participation à la Pâque est facultative pour un *guēr*, alors qu'un Israélite ne peut s'en dispenser sous peine d'être exclu de la communauté. Un *guēr* peut toutefois prendre part à la célébration pourvu que tous les hommes de sa famille soient circoncis (Exode, 12, 47-48) : « il sera alors admis à la faire, il sera comme un citoyen du pays [...]. La loi sera la même pour le citoyen et pour l'étranger en résidence parmi vous »⁴¹¹.

Pourquoi ces « dispenses » accordées au *guēr* dans la loi religieuse ?

⁴⁰⁸ Il s'agit de fonctions publiques dont, à Athènes, le titulaire supportait les dépenses. Elles consistaient par exemple à équiper les galères.

⁴⁰⁹ Ainsi dans Exode, 18, 3 (à propos du premier des deux fils de Moïse et de Sephora, Guershom : « Le nom de l'un est Guershom, car j'ai été étranger/immigré dans une terre étrangère ») ; dans Exode, 22, 20 : *Tu ne molesteras pas l'étranger ni ne l'opprimeras, car vous-mêmes avez été étrangers dans le pays d'Égypte* ; ou encore Exode, 23, 9 : *Tu n'opprimeras pas l'étranger. Vous savez ce qu'éprouve l'étranger, car vous-mêmes avez été étrangers au pays d'Égypte*.

⁴¹⁰ Nous traduisons par citoyen le mot אזרח : 'ezrāh.

⁴¹¹ Cf. Nombres, 9, 14 : « Si quelque étranger réside chez vous et célèbre une Pâque pour Yahvé, c'est selon le rituel et les coutumes de la Pâque qu'il la célébrera. Il n'y aura chez vous qu'une loi, pour l'étranger comme pour le citoyen ». Bien entendu, une telle phrase doit être comprise dans son contexte, sans généralisation systématique.

Jacob Milgrom⁴¹² émet l'hypothèse suivante : le *guēr* doit respecter les interdictions édictées par la loi, mais n'est pas lié par les prescriptions, c'est-à-dire l'obligation d'accomplir certains actes. En effet, un acte interdit affecte la « pureté » du sanctuaire ou du pays, et peu importe qui le commet, citoyen ou étranger, pourvu qu'il ait été commis par inadvertance (sinon, l'individu coupable devra être « retranché du milieu du peuple »). Celui qui a violé l'interdit par inadvertance doit offrir un sacrifice de purification pour être pardonné et, ici encore, il est précisé que citoyen ou étranger en résidence, « il n'y aura qu'une loi pour celui qui agit par inadvertance ». Si c'est la communauté qui a violé involontairement, c'est toute entière qu'elle devra offrir un sacrifice : il sera pardonné « à toute la communauté des Israélites, et aussi à l'étranger qui réside parmi eux, puisque le peuple entier a agi par inadvertance » (Nombres, 15, 24-31).

Par contre, ne pas remplir une obligation est en quelque sorte un péché par omission qui n'affecte que celui qui y est tenu, c'est-à-dire un citoyen d'Israël. Un *guēr* n'est pas tenu de l'observer puisque, ce faisant, il ne compromet la « pureté » ni du sanctuaire ni du pays. Ainsi, le jeûne du Kippour ne s'impose pas à lui et, comme dit plus haut, il n'est pas contraint d'observer la Pâque.

La loi religieuse fait donc une distinction précise entre le citoyen et l'étranger en résidence. Même si ce dernier honore le Dieu d'Israël et est requis d'offrir un sacrifice lorsqu'il viole par inadvertance une des interdictions, il n'est pas tenu de suivre toutes les prescriptions religieuses qui s'imposent à un Israélite. Il n'est pas un *'ezrāh*, il ne participe pas à l'assemblée (*qāhā*), il est un *guēr*.

3. Au Proche-Orient ancien : un *ubāru*

Le mot le plus approprié pour désigner l'étranger résident semble être *ubāru* / *ubru*, qu'on trouve en particulier dans les textes assyriens, ainsi qu'à Nuzi. Mais, comme il arrive pour des termes utilisés pendant une longue période, son sens change.

Le AHW, qui traduit *ubāru* par *Ortsfremder* (étranger au lieu), indique que le mot *wabarum* est utilisé dès l'époque des comptoirs paléo-assyriens pour désigner quelqu'un qui, tout en y résidant, n'appartient pas à la communauté même du *kārum*. Le mot véhiculerait de plus une idée de protection (*Schutzbürger*).

⁴¹² MILGROM, Jacob, "Religious Conversion and the Revolt model for the formation of Israel", *JBL* 101, 1982, p.169-176.

Une analogie est suggérée entre *ubāru*, tel qu'employé dans les textes assyro-babyloniens, et « métèque » (au sens donné à ce mot en Grèce).

De façon métaphorique, Gilgameš demande à Enkidu de ne pas descendre dans le royaume des morts comme un étranger (c'est-à-dire comme un vivant) : *ki-ma ú-ba-rum* (Épopée, tablette XII).

Dans les Lois d'Ešnunna (début ^{xviii} siècle), l'*ubārum* apparaît comme un individu qui fait partie des groupes sociaux protégés. Le palais assure sa subsistance et protège ses intérêts (comme c'est le cas du *nap̄tarum*), par exemple lorsqu'il revend sa ration de bière par l'intermédiaire d'une cabaretière (§41, III) :

³⁰šum-ma U.BAR na-ap-ṭa-rum ù mu-du-ú KAŠ-šu i-na-di-in / ³¹sa-bi-tum ma-hi-ra-at i-il-la-ku KAŠ i-na-di-in-šum

³⁰⁻³¹Si un *ubāru*, un *nap̄tarum* ou un *mudûm* veut vendre sa bière, la cabaretière la vendra au prix courant.

À Nuzi, quatre siècles plus tard, un *ubāru*, selon Elena Cassin⁴¹³, a pour caractère distinctif d'être un étranger nourri par le palais (il reçoit des rations), qui ne possède pas de champ qu'il cultiverait (ou ferait cultiver). On trouve des expressions telles que LÚ ú-bá-ru pour désigner un résident étranger, et *bīt ú-bá-ru-ti* pour une demeure attribuée à des *ubāru*. L'origine de ceux-ci est parfois précisée. C'est par exemple le pays d'Aššur : des moutons sont ainsi fournis « a-na LÚ.MEŠ ú-bá-ru-ti ša KUR aš-šur ».

Dans plusieurs textes médio-assyriens de Tell Chuera / Ḫarbe, Stefan Jakob⁴¹⁴ remarque que le mot *ubru* désigne un étranger qui est un envoyé officiel (*Gesandter*).

Le dirigeant du Ḫanigalbat demande à trois gouverneurs de fournir à des porteurs « de messages et de cadeaux pour le roi d'Aššur » [qui viennent respectivement du pays hittite, d'Amurru et de Sidon] des rations pour l'aller et le retour (ʿša a¹-la-ki ù tu-a-ri din) ainsi qu'une protection.

La tablette TCH 92.G.212 désigne ainsi l'envoyé d'Amurru : ⁹m^{ia}-ab-na-an ub-ru ¹⁰KUR a-mur-ra-iu-ú ša ṭup-pa-te ¹¹ù še-bu-ul-ta na-šu-ni (*Jabnan, der Gesandte, aus Amurru, der Tafeln und eine Geschenksendung gebracht hat*)

Parmi les textes également médio-assyriens trouvés à Dūr-Katlimmu, la lettre Dez 3293⁴¹⁵ annonce l'arrivée d'un envoyé hittite (*ub-ru KUR ḫā-at-ta-ia-ú*) au *sukallu rabi* Aššur Iddin (le grand « vizir » assyrien, qui porte le titre de roi du Ḫanigalbat).

⁴¹³ Cassin, Elena, « Quelques remarques à propos des archives administratives de Nuzi », *RA* 52, 1958, p.16-28.

⁴¹⁴ JAKOB, Stefan, "Pharaoh and his Brothers", *BMSAES* 6, 2006, p.12-30.

Ultérieurement, on trouve le sens « étranger » avec des acceptions un peu différentes, mais qui pointent souvent vers celle d'étranger protégé par l'autorité du lieu parce que résident.

Peter Vargyas⁴¹⁶ rapproche lui aussi *ubāru* / *ubru* du métèque athénien.

Dans les textes hittites de Boğazköy, l'akkadogramme *UBĀRU* se rencontre mais avec un sens différent, comme le décrit Erich Neu dans *Ein Althethitisches Gewitterritual*⁴¹⁷.

Un aperçu des textes hittites de Boğazköy dans lesquels les *UBĀRU* figurent montre que ceux-ci ont un lien très étroit avec le domaine du culte, grâce auquel ils ont accès au roi, et qu'ils sont proches du conseil des anciens et de l'assemblée des citoyens (*ašeššar*). Ceci peut indiquer qu'ils avaient aussi des fonctions politiques.

Les LÚ.MEŠ *UB-RU* participent par exemple au festival du KI.LAM (« portail »), qui voyait plusieurs rituels être accomplis durant trois jours aux portes des sanctuaires et du palais royal. Dans celui du dieu de l'orage, ils sont cités à côté du roi, de la reine, des princes et princesses.

4. Citoyens et résidents à Ugarit

On trouve dans PRU III (p.219) la définition suivante du mot *ubru* : « hôte domicilié » en même temps que la référence de plusieurs lettres trouvées à Ugarit où ce mot figure. Ces lettres concernent des donations, qui comportent toutes une dispense d'avoir à loger un *ubru*. Ainsi, on lit dans la lettre RS 15.109 (PRU III, p.102), à propos d'un don du roi Niqmepa au marchand Sinarānu : « d'autre part, le *ubru* n'entrera pas dans sa maison (ša-ni-tam LÚ-lum ub-ru i-na É-ti-šu ú-ul i-ru-ub) », et la même formule apparaît dans la lettre RS 16.132 (PRU III, p.140), don du roi Ammistamru II à Adal šeni. La lettre RS 16.157 (PRU III, p.83) qui concerne la transmission par le roi Niqmepa à Aziru du don fait à son père Abdu, emploie une formule proche : « on ne fera pas entrer le *ubru* dans sa maison » (LÚ ub-ru i-na bi-ti-šu ú-ul ú-še-ri-bu).

⁴¹⁵ CANCIK-KIRSCHBAUM, Eva-Christiane, *Die MittelAssyrischen Briefe aus Tall Šēh Hamad*, Dietrich Reiner Verlag, Berlin, 1996, n°8, p.129-139.

⁴¹⁶ VARGYAS, Peter, "Immigration into Ugarit", in: *Immigration and Emigration within the Ancient Near East. Festschrift E. Lipinski*, Van Lerberghe Karel et Anton Schoors (ed), Leuven, 1995, p.395-402.

⁴¹⁷ Voir : NEU, Erich, „Ein Althethitisches Gewitterritual (5. Akkad. *UBĀRU*)“, *StBoT* 12, 1970, p.76-79.

Se penchant sur des problèmes moins particuliers et analysant le statut personnel à Ugarit⁴¹⁸, Ignacio Márquez Rowe rappelle que les étrangers résidents sont membres de la communauté et que, bien qu'ils n'aient pas été considérés comme des DUMU.MEŠ URU ú-ga-ri-it (c'est-à-dire comme des citoyens libres), ils semblent avoir eu la plupart des droits et des obligations liées à la citoyenneté, excepté la participation à l'assemblée.

Ce qui est certain est qu'ils peuvent posséder la terre : dans le texte RS 16.136 (PRU III, p.142), un Égyptien, Pa'ahi, reçoit du roi Ammistamru II une terre (qu'il peut transmettre, comme c'est fréquemment le cas, sauf si les clauses de la donation ne le prévoient pas). Ce droit d'acquérir de la terre ou des habitations se reconnaît en creux dans l'édit d'Ḫattušili III l'interdisant aux marchands d'Ura.

Les étrangers résidents sont parfois assujettis au service (*unṭ, unuššu*) : par exemple, des Égyptiens, *mšry*, semblent l'être dans le texte RS 18.118 (KTU 3.7).

Ils sont surtout associés au rite décrit dans le texte en langue ougaritique RS 1002, appelé « rituel des murailles »⁴¹⁹ et aussi « rituel d'unification du pays »⁴²⁰, qui rassemble tous les bn/bt úgrt, hommes et femmes d'Ugarit⁴²¹ c'est-à-dire tous les citoyens de plein droit, mais aussi les « étrangers résidents », les gr myt úgrt, où le mot *gr* signifie « étranger », racine que l'on retrouvera dans le *guēr* (גר) biblique.

*Le rituel des murailles*⁴²²

Ce beau texte, malheureusement très abîmé, accompagne une liturgie, répétition d'actes cultuels qui comporte le sacrifice d'un animal à chaque étape. Le premier animal, qui ne peut être identifié, serait destiné au festin. Le second est un bélier, qui symboliserait l'expiation (mais c'est peut-être une lecture influencée par la Bible). Le troisième, fait rare à Ugarit, est un âne et serait associé à l'alliance et à la paix, comme dans les anciens rituels amorrites où l'on tue un ânon pour sceller l'alliance entre deux groupes.

⁴¹⁸ Voir : *A history of Ancient Near Eastern Law*, vol. one, p.719-735 et notamment p.723.

⁴¹⁹ PARDEE, Dennis, « Les textes rituels, fascicule 1 », *RSO XII*, ERC, Paris, 2000, p.92-142, pour l'étude la plus complète.

⁴²⁰ BORDREUIL, Pierre ; PARDEE, Dennis, *Manuel d'ougaritique*, vol. II, Geuthner, Paris, 2004, texte n°9, p.50-55.

⁴²¹ Équivalent de DUMU/DUMU.MÍ URU Ugarit. Il s'agit en quelque sorte des citoyens de plein droit.

⁴²² Le texte complet et sa traduction figurent dans l'annexe « Rituel des murailles », cf. [vol2:146](#).

(26') Et fais approcher l'âne de « la rectitude » : rectitude du fils d'Ougarit :
et [bien-être de l'étranger (à l'intérieur des) murs] d'Ougar<it> ,

(27') et bien-être de YM'AN,

et bien-être de 'RMT,

et bien-être de [...]

(28') et bien-être de Niqmaddu ;

soit que votre bien-être soit lésé :

soit selon la déclaration du Qa[tien,

soit selon la déclaration du DDM]Y

(29') soit selon la déclaration du Hourrite,

soit] selon la déclaration du Hittite,

soit selon la déclaration du 'Alashien,

soit selon la [déclaration de 'GBR,]

soit selon la déclaration (30') de vos opprimés,

soit selon la déclaration de vos ap[pa]uvis,

soit selon la déclaration de QRZBL ;

soit que votre bien-être soit lésé :

(31') soit dans votre colère,

soit dans votre im[pa]tience,

soit dans (quelque) turpitude que vous commettiez ;

(32') soit que votre bien-être soit lésé :

en ce qui concerne les sa[cr]ifices

et en ce qui concerne l'offrande.

Le sacrifice, il est sacrifié,

L'offrande, elle est offerte,

(33') l'abattage est fait.

Qu'il soit p[or]té au père des fils de 'Ilu,

qu'il soit porté au cercle (34') des fils de 'Ilu,

<à l'assemblée des fils de 'Ilu> ,

à Tukamuna-[wa]-Šu]nama :

voici l'âne.

Le texte se poursuit en remplaçant « fils » par « fille » et reprend, à partir de « soit que votre bien-être soit lésé », le texte précédent :

(35') Et retourne à la récitation de « la re[cti]tude : rectitude de la fille d'Ougarit : et bien-être de l'étranger (36') (à l'intérieur des) murs d'Ougarit,

et [bien-êt]re de la femme ;

soit que votre bien-être soit lésé :

soit selon la déclaration du Qa[tien, [...]

Rite « d'unification » du pays comme l'intitulent Pierre Bordreuil et Dennis Pardee ? Rite de réparation (*atonement ritual*) comme l'appelle le *Handbook of Ugaritic Studies*⁴²³ en le comparant au grand pardon d'Israël ? Les deux interprétations coexistent sans doute, la réparation étant alors le moyen d'atteindre l'objectif de paix sociale que reflète le mot d'unification.

Sur l'aspect « réparation », il peut être tentant de rapprocher du rituel ougaritique la cérémonie prescrite dans le livre des Nombres (15, 24-31), dont il a été question dans le paragraphe « L'étranger qui réside en Israël ». Au cours de celle-ci, la communauté entière doit offrir un sacrifice afin d'expié la violation involontaire d'une interdiction par l'un de ses membres quel qu'il soit, citoyen d'Israël ou étranger résident. Il faut relever cependant une différence importante. C'est au Dieu d'Israël que le sacrifice est offert, alors que dans le rituel ougaritique, les sacrifices permettent aux participants de reconnaître réciproquement les injustices commises en vue de rétablir un climat de paix. Les dieux semblent témoins, plutôt que destinataires, des trois sacrifices : « Le sacrifice, il est sacrifié. [...] Qu'il soit porté au père des fils de 'llu ».

Les participants

L'expression *bn / bt úgrt*, fils et filles d'Ugarit, distingue les hommes et les femmes. Cette distinction n'est faite ni pour les étrangers (*gr ḥmyt úgrt*, voir ci-après) ni pour les opprimés (*ḥbtkn*) ou les appauvris (*mdllkn*)⁴²⁴. Les termes *gbr* et *qrzbl* n'ont pas été identifiés.

Les groupes d'étrangers sont introduits par un nom singulier (« le ... »), qui les identifie chacun de façon ethnique ou géographique. La liste comporte : « le » *qṭy*, *hry*, *ḥty*, *a'lty*, *ddmy*⁴²⁵.

⁴²³ Dans *Handbook of Ugaritic Studies*, ed. by Wilfred G. E. Watson and Nicolas Wyatt, Brill, Leiden, Pays-Bas, 1999, voir le chapitre 7 : MERLO, Paolo ; XELLA, Paolo, *The Ugaritic cultic texts, I, The rituals*, p.287-304 et particulièrement p.293.

⁴²⁴ *ḥbtkm* vient de la racine ḤBT, opprimer, et *mdllkm* de la racine DLL, être pauvre, démuné.

⁴²⁵ Énoncés au pluriel, respectivement les Qatiens, où Qati pourrait être identifiée à la ville de Qadi, en Syrie du nord, citée dans les textes égyptiens du Nouvel empire ; les Hourrites, ce qui concerne une forte proportion de la population, pas forcément hourrite, peut-être originaire de la région occupée par l'État du Mitanni et de langue hourrite ; les Hittites, à la fois « suzerains » et commerçants ; les habitants d'Alašia (Chypre), avec lesquels il y avait des relations d'amitié. *ddmy*, sans doute un gentile, pourrait renvoyer à l'ancien nom d'Alep, Dadmum.

Pour Dennis Pardee, cette liste montre que le rituel se propose d'englober les personnes qui se trouvent à Ugarit sans bénéficier d'un statut personnel et économique indépendant, soit parce qu'elles sont étrangères⁴²⁶ et sont soumises donc aux lois, éventuellement restrictives, qui règlent pour elles la possession de biens et le séjour en territoire ougaritain, soit parce qu'elles ont perdu leurs biens à la suite d'une oppression ou d'un appauvrissement non définis. Il est en tous cas très intéressant de voir le rôle que le rituel donne à la parole de ces étrangers et opprimés, introduits par : *ù / p*⁴²⁷, ainsi qu'à la reconnaissance par les citoyens et citoyennes d'Ugarit de leurs torts : ils ont péché (*ttin* vient de *ḪṬ'*, pécher, faire du mal⁴²⁸) par colère, impatience ou tout autre outrage (*qtt*).

Quel sens donner à ḫmyt dans l'expression gr ḫmyt úgrt ?

ḫmt étant le nom commun pour « mur », et son pluriel *ḫmyt*, on est ici devant l'un des points les plus obscurs du texte, mais celui qui lui donne sans doute sa force poétique.

Doit-on traduire *gr ḫmyt úgrt* par : « les étrangers "à l'intérieur des murailles" »⁴²⁹, celles-ci désignant les murailles de la ville d'Ugarit ? Il s'agirait alors d'exprimer par une image que les étrangers sont des résidents, par opposition aux étrangers de passage qui, pouvant arriver après le coucher du soleil, risquent de trouver les portes de la ville fermée⁴³⁰ et doivent passer la nuit à l'extérieur des murailles.

Dennis Pardee suggère de plus que, dans un comptoir commercial comme Ugarit, les étrangers étaient peut-être concentrés.

Quand il rappelle le lien entre l'image du mur et l'idée de protection, la racine *ḪMY* signifiant protéger, on est tenté d'aller plus loin et de donner à l'expression *gr ḫmyt úgrt* le sens d'étranger résident à Ugarit, qui bénéficie d'une protection particulière. Cette hypothèse reste hasardeuse.

Un mot sur la traduction en français de npy úgrt par « bien-être d'Ugarit »

⁴²⁶ Sans indication sur la durée de leur résidence. Il note de plus qu'un réfugié serait désigné plutôt par la racine *'pr*, ce qui semble indiquer que les transfuges ne seraient pas inclus dans le rituel.

⁴²⁷ Traduit par : « selon leur déclaration », *p* désignant la bouche.

⁴²⁸ Cf. en akkadien : *ḫaṭû* (racine : *ḪṬI*), commettre une faute, et *ḫiṭû*, faute, erreur. Voir par exemple RS 17.352 (PRU IV, p. 121), *ḫi-tá-ta iḫ-ta-tû* : commettre une faute.

⁴²⁹ Traduction retenue dans le *Manuel d'ougaritique*, volume II.

⁴³⁰ Est-ce le cas à Ugarit ?

Dennis Pardee, après avoir formulé de nombreuses hypothèses sur l'origine de *npγ*, retient *γpy* (être beau) / *wpy* (être fidèle, être entier) et traduit finalement *npγ* en français par le mot « bien-être », qui peut paraître au premier abord un peu faible. Il faut le comprendre dans le sens bien plus fort où l'emploient couramment les économistes lorsqu'ils parlent de bien-être social (*social welfare*) : le bonheur suprême de la société (qui n'est pas la somme des bonheurs individuels contrairement à ce que pensait Bentham) n'est pas atteint à moins qu'elle soit dans la situation suivante : on ne peut améliorer la condition des uns sans détériorer celle des autres. C'est l'idée sous-jacente au rituel.

Chapitre 10

Comment cesse-t-on d'être un étranger ?

Les étrangers résidents après un certain temps, les enfants des étrangers résidents peuvent-ils devenir des citoyens et, si oui, quel sens peut-on donner au mot « assimilation » ou à « naturalisation » ?

1. Des « naturalisations » collectives

En Grèce, les réformes de Clisthène en 508-507 avant notre ère bouleversent l'organisation civile, politique et religieuse d'Athènes à tel point qu'on considère parfois qu'elles marquent le début véritable de l'époque classique. Si les anciennes structures ne sont pas abolies, leur rôle est redéfini et Clisthène élargit le δῆμος (*dêmos*) : selon la formule d'Aristote, « il donna le pouvoir à tout le peuple ». Pour assurer le succès de ses réformes, Clisthène offre la citoyenneté à plusieurs milliers d'hommes libres mais issus d'unions illégitimes, de métèques, d'autres étrangers et même d'esclaves, qui sont ainsi « naturalisés ». Ils deviennent membres de plein droit de l'Ecclesia à laquelle, en moins de cinq ans, tout le pouvoir politique est transféré.

Une distinction demeure cependant, par exemple chez Aristote, entre les citoyens de naissance et ceux dont il dit qu'on « *les a fait citoyens* »⁴³¹. Démosthène établit également une différence entre citoyen de naissance (γένει, *géné*) et citoyen par naturalisation (ποιέσει, *poïései*), assimilant naturalisation et adoption : « si les autres hommes qui sont venus comme immigrants dans la cité et qui en sont des citoyens en titre sont assimilables aux enfants adoptifs, eux sont les citoyens - fils légitimes de la patrie »⁴³².

L'an 212 de notre ère, l'empereur Caracalla publie un édit qui « fait citoyens romains tous les hommes libres de l'Empire et abolit ainsi la distinction entre dominants et dominés. »⁴³³. Certains n'y ont vu qu'un moyen d'accroître l'assiette des impôts dus par les citoyens romains mais cet édit a un caractère véritablement révolutionnaire.

⁴³¹ ARISTOTE, *Les Politiques*, livre III, chapitre I, 1275, Flammarion, 1993, p.206.

⁴³² DÉMOSTHÈNE, *Epitaphios*, 4.

⁴³³ VEYNE, Paul, *L'empire gréco-romain*, Seuil, Paris, 2005, p.151, note 163.

Un contre-exemple est fourni par la naturalisation collective forcée qui a pris place sous le règne de Louis XIV, à partir du décret du 22 juin 1697 et jusqu'en 1707. Elle consistait, en échange d'une lettre de naturalisation, à lever une taxe extraordinaire sur les étrangers⁴³⁴, leurs descendants et héritiers, installés dans le royaume depuis 1600. La fiction étant qu'ils seraient désormais traités comme les Français « naturels ».

En réalité, le régime, notamment fiscal, qui leur était appliqué restait différent : ils étaient des « naturalisés », des Français non naturels (*Unnaturally French*, selon l'expression de Peter Sahlin). Les demandes d'exemption, issues de traités internationaux ou commerciaux, se multipliant dans les régions les plus actives économiquement, villes des frontières, ports, etc., le système fut abandonné au bout de dix ans.

Toujours à propos d'un changement collectif de « nationalité », un texte très intéressant montre qu'une telle pratique existe au Proche-Orient ancien. Dans une lettre adressée au roi de Mari⁴³⁵, Sammêtar informe celui-ci d'une démarche extraordinaire : les anciens de la ville de Dabiš, tout en se déclarant des Yahurréens « de souche »⁴³⁶, veulent entrer au sein des Bensim'alites et à l'appui de leur demande disent : « Tuons l'ânon ! ». Par trois fois, il leur a demandé s'il devait écrire au roi et par trois fois ils ont répondu : « Écris au roi ! ».

³² ... m^u-ra-nu-um ù LÚ.ŠU.GI.MEŠ / ³³ša da-bi-iš^{KI} il-li-ku-nim-ma / ³⁴um-m[a]-mi iš-tu {ši-t<im} ši-tim / ³⁵i-na ia-hu-ur-ra ú-ul ia-ra-du-um / ³⁶ni-nu ù na-we-e-im hi-ib-ra-am / ³⁷ù ka-di ú-ul ni-šu / ³⁸zu-ru-ha-tum a-na ia-ah-ru-ur ni-nu / ³⁹a-na li-ib-bi DUMU si-i-m[a-a]-al / ⁴⁰i-na ni-ha-di-i i ŋ[i-r]u-ub-ma ANŠE ha-a-ri / ⁴¹ni-iq-ṭú-ul / ⁵¹ šum-ma ANŠE ha-a-ri / ⁵²ša da-bi-iš^{KI} a-qa-a[ṭ-ṭá-a]

³²⁻⁴¹...Urhânum et les Anciens de Dabiš sont venus me trouver pour me dire : « D'extraction, nous faisons partie du Yahurrâ, mais nous ne sommes point Yarrâdum. Nous n'avons pas dans la steppe de clan nomade ni de chefs *kadûm*. Nous sommes des Yahurréens de souche mais nous voulons entrer au sein des Bensim'alites, (comptés) parmi les Nihadéens. Tuons l'ânon ! ... ⁵¹⁻⁵²À présent, dois-je tuer l'ânon de Dabiš ?

Ce texte est d'autant plus passionnant qu'il se réfère à d'anciennes structures tribales : mettre à mort l'ânon (*imêra qaṭālu*) dans les cérémonies d'alliance est une coutume bien attestée chez les Amorrites.

⁴³⁴ C'est-à-dire, en droit du sol, ceux qui étaient nés ailleurs que dans le royaume (même de parents français), contrairement aux Français dits « naturels ».

⁴³⁵ Lettre A.981, cf. [vol2:152](#). Voir DURAND, Jean-Marie, « Unités et diversités au Proche-Orient à l'époque amorrite », dans : *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient ancien*, ERC, Paris, 1992, p.97-128, et particulièrement 117-119.

⁴³⁶ Le mot employé est *zuruhatum*, dont Jean-Marie DURAND dit qu'il « ne serait pas étonnant qu'il ait un rapport » avec l'hébreu 'ezrâh, qui désigne le « citoyen natif » (voir Karlheinz DELLER, qui rapproche le mot hébreu du mot assyrien *umzarhu*).

2. Une intégration individuelle

L'exemple d'Israël

Les mariages mixtes, du moins lorsqu'ils ne sont pas interdits, jouent un rôle dans l'assimilation de ceux qu'on a appelés des *guērîm*.

L'interdiction fortement exprimée dans le Deutéronome de mariages mixtes avec les sept peuples⁴³⁷ qui habitaient le pays de Canaan avant l'arrivée des Israélites semble indiquer que ces populations sont encore nombreuses à l'époque, c'est-à-dire après le VIII^e siècle avant J.-C., et qu'elles se mélangent rapidement aux Israélites. La crainte que de tels mariages mixtes conduisent les enfants d'Israël à abandonner leur religion n'est pas sans fondement.

Par contre une telle interdiction ne concerne pas les autres peuples. À l'exception par conséquent des descendants des populations autochtones du pays de Canaan, ceux des descendants des *guērîm*, et de leurs conjoints israélites, qui pratiquent la religion d'Israël peuvent, après la troisième génération, siéger à l'assemblée. Rien ne les distingue plus, alors, de ceux qui sont désignés par צרמא, ou *'ezrāh*, les « citoyens » d'Israël.

Si on relit la liste de ceux qui sont exclus de l'assemblée (Deutéronome 23, 2-9), on comprend que les mentions « exclus jusqu'à la troisième génération » ou « exclus même après la dixième génération » ne renvoient pas à la durée de la résidence en Israël, comme on l'a cru parfois. Ce sont les mariages mixtes autorisés qui permettront aux descendants, dès la troisième génération, de siéger à l'assemblée et donc de s'assimiler. Quant à l'interdiction définitive de siéger à l'assemblée, elle n'a pas que des motifs religieux. Ainsi, elle épargne les Édomites et les Égyptiens, qui ne menacent pas le royaume du Nord, et leurs descendants peuvent, à la troisième génération en Israël, siéger à l'assemblée.

En conclusion, le statut juridique des *guērîm* se distingue de celui des citoyens d'Israël. Même lorsqu'ils acceptent le Dieu d'Israël et respectent toutes les lois, les règles concernant la participation à l'assemblée montrent, du moins avant l'exil, qu'ils ne sont tout à fait intégrés que grâce à des mariages mixtes, et trois générations après.

⁴³⁷ Ces sept nations, que le Deutéronome (7, 1-2) voue à l'anathème (ḥerem, חרם) sont les Amorrites, Cananéens, Guirgashites, Hittites, Hivvites, Jébuséens, Perizittes. Il s'agit de peuples du Nord, à l'exception des Jébuséens. L'interdiction des mariages mixtes figure dans Dt 7,3.

En Syrie, à l'époque de l'Âge du Bronze récent

Les textes qui concernent la *ḥanigalbatūtu* montrent qu'un roi peut octroyer ou refuser à un individu ce qui ressemble à une « nationalité » (le fait de relever de son autorité).

On pourrait dire de l'histoire d'Idrimi qu'elle est le récit de l'acquisition d'une « nationalité » par lui-même et ceux qui le suivent, celle d'Alalaḥ, après que le roi du Mitanni a donné son accord. Par contre, bien que le royaume d'Alalaḥ soit dans la mouvance du Mitanni, le roi du Mitanni refuse qu'un demandeur (Irip-Ḥazi) se revendique comme « citoyen » du Ḥanigalbat en affirmant ne relever que des obligations du Mitanni, et il le renvoie au roi d'Alalaḥ (texte AIT 13 ; [vol2:151](#)) : il n'y a pas de « double nationalité », dans ce cas.

Plus généralement, on peut se demander s'il y a en Syrie, pour les personnes, des phénomènes de double appartenance, par exemple à un État syrien et à l'empire auquel il a dû faire allégeance, comme le Ḥatti (ou à un échelon intermédiaire comme Karkemiš).

Le cas d'un personnage influent à Ugarit, Taghuli(nu/na), est très intéressant à cet égard⁴³⁸. Connu par plusieurs lettres trouvées à Ugarit, des textes de Boğazköy, ainsi que par une lettre envoyée d'Ugarit et trouvée à Tel Aphek⁴³⁹, il est lié aux deux cours royales d'Ugarit et de Karkemiš. Dans quel ordre y a-t-il vécu et exercé des responsabilités ? Les avis divergent.

Il porte un nom hourrite très attesté à Alalaḥ, est originaire d'une ville souvent mentionnée dans les textes d'Alalaḥ : Ariyanta, ville du Mukiš. Il est « un peu » étranger à Ugarit (le Mukiš étant directement administré par Karkemiš), mais y est installé, y achète des villages et porte plusieurs titres dénotant de hautes fonctions. Quatre lettres font état de donations importantes que lui fait le roi d'Ugarit (mais à lui seul, pas à ses descendants, ce qu'Itamar Singer interprète comme un doute à l'égard de sa fidélité).

À Karkemiš, il est le représentant du roi d'Ugarit et il reproche à celui-ci la situation délicate où il l'a mis en envoyant du faux lapis-lazuli au roi de Karkemiš (RS 17.422 et RS 17.383). Dans la même lettre RS 17.383, il déclare avoir été gravement malade (cf. le chapitre « Le voyage »). Il exerce les fonctions de *kartappu* (littéralement « conducteur de char ») et est chargé par le frère du roi de Karkemiš de faire envoyer des chevaux au roi d'Ugarit, Ammistamru II.

⁴³⁸ Voir : SINGER, Itamar, "Takuḥlinu and Haya: Two Governors in the Ugarit letter from Tel Aphek", *Tel Aviv* 10, 1983, p.3-25. Étude à paraître de Carole ROCHE-HAWLEY.

⁴³⁹ Elle est envoyée d'Ugarit. À l'époque de sa découverte (1978), on ne connaissait aucun texte provenant d'Ugarit, à part les lettres au pharaon retrouvées à El Amarna.

Cette double appartenance pourrait être simplement ressentie. Ainsi, le représentant en Amurru du roi d'Ugarit écrit à ce dernier en lui transmettant une demande du roi d'Amurru et il les désigne tous deux par EN-ia, « mon seigneur » (RS 34.135⁴⁴⁰).

¹a-na LUGAL KUR u-ga-ri-it / ²EN-ia qí-bi-ma ... ⁵EN-ia a-nu-ma LUGAL KUR a-mur-ri AN-i[a] / ...

¹⁻²Dis au roi d'Ugarit, mon maître ... ⁵Mon seigneur, voici que le roi d'Amurru, mon seigneur ...

La question qui se pose, comme dans le cas de Taghulinu, est celle d'un conflit de loyauté. Si l'individu ressent une double appartenance, en est-il de même pour les deux autorités, et surtout celle d'origine qui se méfierait de son envoyé, alors que pour la seconde il resterait un étranger résident ?

Il serait nécessaire de se poser d'autres questions. Par exemple, en cas d'adoption par une personne libre, devient-on fils ou fille de la ville de l'adoptant ? Ou encore, lorsqu'un village est transféré à une autre autorité, que se passe-t-il pour ses habitants si le royaume de rattachement change ? L'examen des textes n'a pas permis d'aller plus loin.

⁴⁴⁰ Malbran-Labat, Florence, « Lettres », *RSO* VII, 1991, n°17, p.46-48.

En conclusion de la troisième partie

A la question posée initialement (existe-t-il un concept d'« étranger » ?), la réponse pourrait être que, dans la Syrie de l'âge du Bronze récent, être un étranger est encore un fait plutôt qu'une qualité reconnue, qu'une situation de droit. Si l'on ressent certains comme étant étrangers à sa culture (et le champ est immense) ou à ses mœurs, on ne sait pas les qualifier sans ambiguïté possible comme « des » étrangers.

L'analyse montre cependant qu'il y a des éléments allant dans ce sens, comme le fait de relever d'une autre autorité.

L'éventail très large des situations fait apparaître que le critère principal des relations entre un État et des étrangers est la résidence, ou non, dans cet État. Si l'on excepte quelques catégories particulières, seuls les étrangers installés bénéficient d'une certaine protection. Ce sont eux qui transmettent une culture, eux aussi qui pourront peut-être finalement s'intégrer et être assimilés aux citoyens de cet État.

CONCLUSION

Ce travail de recherche a pour fil conducteur la définition de la frontière telle qu'elle a été proposée en introduction : un espace intermédiaire plutôt qu'une ligne de séparation bien tracée, un lieu qui est de rencontre autant que d'affrontement.

Son point de départ est l'hypothèse selon laquelle de tels espaces ont existé dans la Syrie du Bronze récent, et il s'est proposé d'en mettre en évidence quelques-uns.

Le premier pas a été de déterminer à quel domaine (géopolitique, linguistique, religieux, etc.) s'attacher. On prête souvent à André Gide l'aphorisme « Choisir, c'est renoncer » (parfois interprété comme une injonction), mais la citation exacte⁴⁴¹ fait apparaître plutôt un refus de renoncer. Or c'est bien à la tentation d'embrasser des frontières dans trop de domaines qu'il fallait résister.

Notre choix a été déterminé par celles de nos interrogations qui ne semblaient pas avoir été soulevées jusqu'ici et c'est pourquoi il s'est limité aux domaines juridique, économique, géopolitique et linguistique. Pour cette raison, des frontières aussi fondamentales que celles qui séparent les dieux et les hommes, ou les vivants et les morts (puisque, dans ces deux cas, des espaces intermédiaires existent aussi), et d'autres encore, nombreuses, ont été laissées de côté. Le choix aurait pu être autre, bien entendu, mais il a imposé une cohérence aux trois grandes étapes de ce parcours, dont les deux premières figurent explicitement dans le titre « Tracer des limites, les franchir » et la troisième (« De l'autre côté ») en découle. Pour ne donner qu'un exemple, la deuxième partie traite des individus et des groupes qui franchissent des frontières, et ce sont celles que la première a mises en évidence.

Avant de rechercher une conclusion générale, nous voudrions rappeler les conclusions particulières.

⁴⁴¹ « Choisir, c'était renoncer pour toujours, pour jamais, à tout le reste et la quantité nombreuse de ce *reste* demeurait préférable à n'importe quelle unité. » [Gide, André, *Les nourritures terrestres*, édition Gallimard (Folio n°117), Paris, 1972].

Dans la première partie, nous avons d'abord observé en Syrie une superposition d'autorités différentes et posé la question d'une délimitation de leurs compétences qui créerait des « frontières » dans le domaine juridique (de quelle autorité relève un litige) ou économique (à laquelle paye-t-on l'impôt). Sur le plan juridique, le faible nombre de textes n'a pas permis un résultat concluant, mais il semble que le partage des litiges entre les différentes autorités (locales, intermédiaires ou lointaines) résulte moins de la nature du litige que du rapport de force qui existe entre elles. Sur le plan économique, par contre, les impôts dessinent bien une frontière dans l'espace fiscal : à côté de ceux qui sont toujours payés à l'autorité locale, ou toujours payés à une autorité extérieure, il en existe qui peuvent l'être aux deux (successivement ou simultanément).

Une autre question méritait d'être posée. Certains instruments économiques qui symbolisent le pouvoir d'une grande puissance sur un État de sa zone d'influence peuvent-ils dessiner des frontières entre ces petits États ? L'existence d'un tribut à verser et la fixation de son montant ont fait apparaître deux attitudes différentes. L'Assyrie cesse de faire verser un tribut à un État lorsqu'elle l'annexe : pour un État, c'est le fait de payer un tribut qui est significatif, indice qu'il conserve une personnalité autonome (dans cette optique, le montant, qui n'est jamais mentionné, n'est pas le plus important). À propos de la fixation du montant du tribut par l'empire hittite, on ne peut faire qu'une hypothèse de comportement vu la rareté des textes. Mais elle est rationnelle et n'est pas démentie par le cas de deux États, dont l'un est « sur la frontière » avec l'Égypte alors que l'autre en est éloigné. « Toutes choses égales par ailleurs », l'empire hittite fixe le montant le moins élevé à celui des deux dont il craint le plus qu'il bascule dans l'autre parti (par exemple parce qu'il est le plus éloigné) et le montant le plus élevé à l'État le moins susceptible d'échapper à sa tutelle.

Fixer des frontières « étatiques », les textes manquant sur le Mitanni, semble surtout en Syrie une préoccupation de l'empire hittite, dont l'approche juridique est remarquable. Il a cherché explicitement, et de façon constante, à créer des zones tampons entre lui-même et les autres empires : les traités conclus avec les royaumes syriens montrent qu'il leur a fait jouer ce rôle face au Mitanni ou à l'Égypte. Ses besoins de main d'œuvre l'ont conduit à édicter dans ces mêmes traités des clauses très détaillées sur les réfugiés, c'est-à-dire indirectement sur ses propres frontières avec les États syriens (et aussi sur leurs frontières entre eux). Enfin, il a attisé les différends territoriaux entre les États syriens de sa zone d'influence, se réservant de les trancher à son avantage.

Dans l'étude des rapports entre langue et frontière, il nous a semblé nécessaire, après avoir substitué le couple « langue, écriture cunéiforme » au mot « langue », de séparer les questions de nature historique (la culture cunéiforme a été un outil puissant de dépassement

des frontières) de celles qui sont proprement linguistiques. Nous avons appelé « intérieures » les frontières qui existent à l'intérieur de la langue des textes écrits en Syrie : ce sont par exemple les substrats de langues parlées (antérieurement ou non), au moins dans le cas où celles-ci étaient sémitiques. Par ailleurs, les recherches des linguistes mettent en évidence ce qu'on pourrait appeler une langue-frontière, c'est-à-dire une langue qui, tout en empruntant des éléments à d'autres langues, a développé une morphologie propre. C'était le cas de la langue franque historique et ce pourrait être celui de la « bêche de mer des marchands de Tyr » ou celui de la langue des lettres d'El Amarna provenant du pays de Canaan.

Quelle influence a sur le destin d'un pays le fait d'être situé à la limite de deux grands empires ? L'exemple, pendant la deuxième moitié du XIV^e siècle, des royaumes de Qatna et d'Amurru montre que de nombreux facteurs entrent en jeu, historiques, économiques, personnels, et qu'il n'y a pas de déterminisme dans ce domaine.

La deuxième partie traite d'individus et de groupes qui franchissent des frontières. Elle se concentre sur celles d'entre elles qui ont été définies dans la première partie et qui s'entremêlent ici. Ceux qui voyagent, même volontairement, ont affaire à plusieurs autorités auxquelles ils doivent porter des messages, donner des informations, payer un impôt, être confrontés en cas de litige. Ils peuvent être rançonnés, enlevés pour être vendus, chargés au contraire de racheter les captifs. Ils doivent évidemment comprendre et se faire comprendre. Quant aux captifs, civils ou militaires, qui retraversent les frontières en devenant des fugitifs, le sort que leur réservent les traités est guidé par des considérations économiques plus encore que politiques.

Cette partie fait apparaître d'autres frontières. Entre l'espace des sédentaires et celui des nomades, il existe un espace intermédiaire où les nomades s'installent de façon saisonnière en fonction des ressources en eau. Les clauses sur les fugitifs des traités hittites opèrent subtilement une transformation entre loi non écrite et loi écrite. Cependant, conformément aux choix annoncés, ces autres frontières n'ont été qu'effleurées.

En raison des nombreuses recherches toujours en cours, le rôle des scribes (et des écoles de scribes) dans la transmission d'une culture à côté de celle d'une écriture n'a pas été traité ici. Il mérite, le moment venu, une étude spécifique.

La troisième partie s'est interrogée à propos de ceux qui, ayant franchi les frontières, sont de « l'autre côté », étrangers. N'est-ce qu'une situation de fait (ils sont étrangers « à ») ? Ou bien est-ce une situation de droit (ils sont « des » étrangers, qualifiés comme tels) ?

Sans craindre un certain anachronisme, nous avons défini quelques critères simples pour distinguer les deux : être né(e) « ailleurs », porter un nom issu d'une autre langue, appartenir à une autre culture, relever d'une autre autorité. Nous avons cherché si l'un de ces critères permettait de qualifier sans ambiguïté quelqu'un comme étant « un » étranger et nous avons conclu par la négative, mais en observant que c'est le fait de relever d'une autre autorité qui en est le plus proche.

Cette troisième partie a montré que les relations entre les autorités d'un État et un étranger se nouent autour de la résidence (dans cet État). Seuls les étrangers domiciliés bénéficient d'une certaine protection. Leur participation durable à la vie économique leur permet d'acquérir, ou de se voir donner, des biens immobiliers. Ils ont parfois accès à la justice locale dans les mêmes conditions que les natifs. S'il y a peu de témoignages sur une participation des étrangers à une assemblée, quand elle existe, ils sont par contre associés à des rituels. Et ce sont eux ou leurs descendants qui, en s'intégrant, pourront peut-être cesser d'être étrangers.

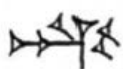
De nombreuses frontières existent donc dans cette région du monde à la fin du deuxième millénaire et elles façonnent la vie de ses habitants, pesant sur eux de façon inégale, mais certaine et parfois très lourde. Quelques-unes de ces frontières ont été étudiées ici, dans un travail qu'on peut compléter et enrichir de différentes façons.

On en propose trois.

La première est d'inclure, dans le choix des domaines, le champ immense du symbolique (culturel, religieux).

La seconde est de faire apparaître le rôle que jouent les scribes, et les écoles qui les forment, dans la transmission d'une culture (et, de la sorte, dans le dépassement des frontières culturelles).

La troisième est de différencier par lieu les questions qui ont été formulées de manière synthétique à propos des étrangers et ont pu paraître abstraites. Les institutions diffèrent profondément si l'on se place, par exemple, à Ugarit ou à Emar. De même la place qu'elles ont pu donner aux étrangers.



Il était impossible d'écrire sur le Proche-Orient d'il y a plus de trois mille ans sans avoir constamment à l'esprit le drame qui s'y déroule aujourd'hui.

Lorsque les mots ne peuvent plus nommer, écrivait Jean-Paul Sartre dans *Orphée noir*, il faut « faire allusion » et c'est alors le temps de la poésie.

Laissons la parole au poète Adonis, né dans la plaine que surmonte l'ancienne Ugarit :

*Une étoile a sombré dans le sang -
le sang qu'évoquait un enfant
avec ses compagnons :
il n'y a plus au ciel que des trous
nommés étoiles ...*

(Désert, 1988)

Index des noms géographiques

A

Abzuya, 152

Aḥḥiyawa, 186,187

Akkar, 150,151

Alalah, 16,19,20,22,24,31,32,38,57,62,64,66, 68,78,106,110,112,117,118,120,121,127,131,132,133,149,156,
170,184,186,189,190,197,214,215,242

Alep, 19,20,21,22,24,36,37,42,53,66,76,77,79,106,108,109,110,113,133,143,150,152,169,170,190,195,
196,197,202,218,227,236

Alzi, 86

Amanus (mont), 12

Amarna (El), 16,21,24,30,31,33,63,76,77,78,81,90,99,103,104, 105,106,120,121,127,128,129,131,138,139,
141,142,143,144,145,146,147,151,153,154,158,159,174,175,178,188,189,191,194,212,242,247

Ampi, 158,159

Amurru, 16,17,18,23,24,74,77,78,79,80,81,84,90,91,92,101,106,108,110,111,114,118,119,131,135,136,137,
138,151,152,153,157,158,159,160,162,163,170,190,192,194,195,198,201,202,211,222,243,247

Anatolie, 12,13,20, 101,119,149,168,174,177,178,180,187,189

Araḥati, 152,153

Armatta, 155,156

Arpad, 196-197

Arrapha, 68,88,89, 212

Arwad, 160

Arzawa, 99,101,176,200

Ašqaluna (Ašqelon), 79

Assyrie, 9,14,22,24,29,30,59,67,70,84,86,93,94,95,99,104,120,135,170,172,173,175,176,196,246

Aššur (ville ou pays), 48,50,71,75,79,85,86,87,93,94,99,177,181,232

Atallig, 114

Azalzi, 87,89,94

B

Babylone, 24, 29,30,32,65,67,68,78,99,104,120,169,173,174,176,177,184

Baliḥ (fleuve), 12,171

Barga, 190

Boğazköy, 59,65,68,75,79,107,138,171,185,189,192,233

Byblos (voir aussi Gubla), 16, 102,106,136,141,143,146,158,159,160,170

C

Canaan, 15, 104,106,121,131,141,144,147,170,176,184,190,192,241,247

Chuera (tell, voir aussi Ḥarbe), 168,172,221,232

D

Dadmum (voir aussi Alep), 236

Dūr-Katlimmu, 16,30,67,68,93,171,172,181,232

Dūr-Kurigalzu, 218

E

Égypte, 12,14,15,16,20,21,22,24,36,37,73,78,80,90,91,92,95,97,98,99,101,102,103,104,&08,111,113,118,
120,125,127,129,131,135,141,145,148,149,150,151,153,154,159,160,161,162,163,168,170,176,177,184,
188,194,195,198,200,202,222,246

Ekalte (voir aussi Munbaqa), 16,29,30,43

Emar, 16,19,20,22,29,38,39,40,43,44,45,46,47,48,49,50,51,52,53,54,68,76,77,90,110,120,131,133,134,137,
167,168,170,181,182,190,195,212,217,248

Euphrate (fleuve, voir aussi Purattum), 12,13,14,19,20,24,31,32,39,44,51,64,85,86,94,103,134,
149,152,168,169,174,177,178,194,220

G

Gaza, 78,103,105,106

Gazru, 188

Gimtu, 188

Gubla (voir aussi Byblos), 158

H

Ḫabur (fleuve), 12,93,171,194

Ḫanigalbat, 14,24,84,85,89,93,113,172,201,215,216,232,242

Ḫarbe (voir aussi Tell Chuera), 221,231,232

Ḫatti, 22,23,24,49,67,70,74,79,80,81,83,92,97,100,101,102,108,111,113,115,120,125,127,151,152,153,
154,156,157,159,163,175,190,198,199,200,201,202,242

Ḫattuša, 54,75,79,81,109,128,131,151,159

I

Irḫanda, 187

Irqata, 158,160

Irridu, 85,89

Išuwa, 100,101

Iyaruwatta, 190

J

Jérusalem, 78,188,189

K

Kamid-el-Loz (voir aussi Kumidu), 78

Kaniš, 177,178,208,215

Karduniaš, 212

Karkemiš, 22,24,33,37,38,40,41,42,43,47,48,49,50,51,52,53,54,63,69,81,83,85,92,103,107,109,114,115,116,
119,135,137,171,179,181,185,186,187,195,199,201,202,219,222,242

Kašīari (monts), 32,86,89

Kazel (Tell, voir aussi Şumur), 91,92,150,151,160

Kinza (voir aussi Qadeš), 110,152,153,155,156,157,160,161,162,163,201,202

Kizzuwatna, 79,100,101,107,109,118,122

Kumidu (voir aussi Kamid- el-Loz), 78,105,106

L

Lazpa (voir aussi Lesbos), 186

Lesbos (voir aussi Lazpa), 186,187

Liban (mont), 152,156,157

Lukka (Lycie), 70,101

M

Mari, 17,19,20,32,61,64,72,88,117,149,168,169,175,178,183,189,192,193,197,215,220,228

Maggida (voir aussi Megiddo), 170

Megiddo (voir aussi Maggida), 170

Mira, 74,186

Mésopotamie, 12,13,20,39,58,75,128,136,168,174,189

Mitanni, 12,14,16,21,22,24,31,36,38,43,53,62,67,73,76,77,78,79,80,84,90,91,95,97,98,99,100,101,102, 103,
104,106,108,109,111,118,121,125,127,131,133,148,150,151,153,154,155,156,157,159,162,163,170,176,
177,195,200,215,216,242,246

Mukiš, 22,31,32, 108,109,110,112,113,117,152,198,201,202,242

Munbaqa (tell, voir Ekalte),

N

Naïri, 32,89,94

Nuḫašše, 79,81,108,110,112,152,153,154,155,156,157,160,161,163,190,195,198,199,201,202

Numḫâ, 228

Nuzi, 43,67,68,120,127,128,132,133, 189,190,192,193,212,231,232

O

Oronte (fleuve), 12,20,106,149,150,160

P

Palestine, 16, 24,78,79,103,104

Palmyre (voir aussi Tadmor), 20,64,149,169

Pitašša, 110

Purattum (voir Euphrate)

Q

Qadeš (voir aussi Kinza), 16,22,24,80,103,106,110,111,152,153,154,157,162,178

Qatna, 16,18,19,20,21,24,32,64,102,110,120,127,131,138,139,148,149,150,151,152,153,154,155,156,157,
158,160,161,162,163,164,165,169,178,190,247

Qatṭunân, 228

Qiltu, 188

R

Ras Shamra (voir aussi Ugarit), 91,136,218

S

Sabi Abyad (Tell), 16,172

Seĥa (fleuve), 186

Sichem (voir aussi Šakmu), 79,188

Sidon, 131,132,135,136,141,159,177,182,232

Sippar, 61,66,72,169,170,173,215

Siyannu, 33,83,91,92, 108,114,115,116,118,119,161,217,219

Syrie, 11,12,13,14,15,16,17,18,19,20,21,22,23,24,35,36,38,54,55,58,63,66,73,75,78,81,93,97,101,102,103,
104,105,106,109,110,112,114,118,121,122,125,128,131,148,149,150,151,156,157,159,160,162,163,167,
174, 180,184,189,191,195,205,209,211,222,236,242,244,245,246,247

Ş

Şumur (voir aussi Tell Kazel), 78,91,105,106,148,149,150,158,160,161,163

Şur (voir aussi Tyr), 63

Š

Šakmu (voir aussi Sichem), 188,194

Šepardi, 87,89,94

Šigata, 158,159

Šikila, 74

T

Tadmor (voir aussi Palmyre), 20,149

Ta'ïdu, 85

Tarhuntašša, 79,83,109

Tigre (fleuve, voir aussi Idiglat), 168,170

Tunip, 118,138,150,160,170,197,212

Tyr (voir aussi Şur), 12,16,40,17,63,131,135,136,137,139,140,141,146,147,149,159,181,183,247

U

Ugarit, 13,16,17,19,20,22,23,24,30,31,32,33,37,38,39,40,41,42,43,53,54,57,59,60,62,63,64,65,68,69,70,71,
72,74,75,79,81,82,83,84,91,92,102,103,106,108,110,111,112,113,114,115,116,117,118,119,120,122,127,
128,134,135,136,137,138,139,140,143,145,151,159,160,161,163,171,175,177,178,179,180,181,182,183,
184,185,190,192,198,199,201,205,212,217,218,219,227,233,234,235,236,237,238,242,243,248

Ukulzat, 152,156

Ur, 4

Ura, 70,108,135,178,180,181,212,219,227,234

Uruk, 169,172

Ušnatu, 114,115,116,119,182,217

Index des noms de personne et de dieu

A

- Abdi-Anati, du Siyannu, 114
- Abdi-Aširta, d'Amurru, 23,77,151,158,159,160,163
- Abdi-Ḫebat, du Siyannu, 118
- Abdi-Ḫeba, de Jérusalem, 78,188
- Adad-nêrârî I, roi d'Assyrie, 85,89,93,98,171,172
- Adad-nêrârî, roi du Nuḫašše, 81,152,156
- Adad-nêrârî, roi de Qatna, 156,157
- Addu, dieu, 22,196-197
- Addu-lašma', roi de Sidon, 177
- Aḫi-Malik, 46,47,50
- Aitakama, roi de Kinza/Qadeš, 110,152,153,154,157,160,163
- Akhénaton (voir aussi Aménophis IV), 13,16,24,31,151,153,157,170,222
- Aki-Tešub, roi du Niya, 152,153,160
- Akiya, roi de Araḫati, 152
- Akizzi, roi de Qatna, 21,151,153,154,157,158,160,163,164
- Aliḫešni, 116
- Aménophis III (voir aussi Amenhotep III), 14,16,24,103,104,176,177,191
- Aménophis IV (voir aussi Akhénaton, Amenhotep IV), 16,30,31,99,103,104,153,159,177
- Ammišaduqa, 169
- Ammistamru II, roi d'Ugarit, 53,60,64,70,83,84,115,117,171,185,186,233,234,242
- Apšuka (dieu), 187
- Arendt, Hannah, 123
- Ari-Tešub, roi d'Ušnatu, 217
- Arik-dên-ili, roi d'Assyrie, 28,98,171
- Aristote, 206,239
- Arma-Ziti, 116,135
- Artatama I, roi du Mitanni, 24
- Aššur (dieu), 85
- Aššur-uballiṯ I, roi d'Assyrie, 14,24,84,99,170,176
- Aṭpa, 186
- Aziru, roi d'Amurru, 23,78,80,81,84,108,111,114,118,151,153,154,159,160,161,162,163,164,170,198,
201,202,233

B

- Ba'la Kabar, roi d'Emar, 46,53
- Ba'luya, 118,160

Barattarna, roi du Mitanni, 21,24,150,215

Bar-Gar'ah, roi de KTK, 196,197

Beti'ili, 160

Bentešina, roi d'Amurru, 80,81,91,92,108,111,159,162,198,202

Biridiya, de Meggido, 170,194

Biryawaza, de Damas, 153,170,194

Bredsdorff, Jakob, 129

C

Canetti, Elias, 123

Cavafy, Constantin, 166,224

D

Dagan (dieu), 47,220

Dagan-Bēlu, 182

Dagan-Takala, 170

Dante, 128,137

Desanti, Jean-Toussaint, 205

DU-Tešub, roi d'Amurru, 161

E

Ebina'e, 63,116

G

Gilgameš, roi d'Uruk, 232

Gracq (Julien), 3

H

Hérodote, 120,207,211,220,229

Homère, 207,224

Ḫ

Ḫammurabi, roi de Babylone, 149,212

Ḫannutti, 155,156

Ḫattušili III, roi du Ḫatti, 24,49,79,80,81,83,91,92,100,101,103,106,108,109,111,129,135,159,162,180,183,
184,190,191,195,202,212,222,234

Ḫešmi-Tešub, 47,48,51

I

Iaši-Dagan, 46,49,53

Iašira, 60,64

Ibiranu, roi d'Ugarit, 20,116

Idadda, roi de Qaṭna, 138,152,154,155,156,157,163,164

Idrimi, roi d'Alalaḫ, 21,22,24,133,150,170,190,193,195,214,215,218,242

Igmil-Dagan, 46,49,53,76

Ini-Tešub, roi de Karkemiš, 37,40,41,42,43,48,49,50,51,52,53,69,179,195, 219,222

Irip-Ḫazi, 215,242

Ir-Tešub, roi de Tunip, 197

Išarte, 50

Išme-Dagan, 197

K

Kadašman-Enlil II, 177,183,184

Kastiliaš IV, roi de Babylone, 24,32,252

Kila'e, 41

Kitta, 48,51

Kunti-Tešub, 47,50

Kupanta-Kurunta, 74,186

Kurunta, roi du Tarḫuntašša, 65,74,83,106,108,109,110,186

Kurkalli, 116

L

Labat, René, 126,128,129

Lab'ayu, 79,170,188,194

Li'mi-Šarra, roi d'Emar, 48,49,53,76

Lévi-Strauss, Claude, 147

Lupakki, 160

M

Mādi-Dagan, 47,48,51

Mallarmé (Stéphane), 26

Manapa Tarḫunta, 187

Marani, Diego, 123

Martu (dieu), 224

Mati' ilu, 196,197

Merneptah,184

Milkilu, 188

Muršili II, roi du Ḫatti, 14,22,24,30,31,33,49,54,74,80,81,83,100,101,106,107,108,111,112,113,114,115,116,
119,159,161,171,190,198,199,201,202

Mutri-Tešub, 43,46,47,50

Muwatalli II, roi du Ḫatti, 24,49,79,103,108,109,186

N

Nabu-apla-iddina, roi de Babylone, 173

Nausicaa, 207

Néhémie, 222

Ninurta (dieu), 43,51,217

Niqmaddu II, roi d'Ugarit, 20,22,30,53,82,84,108,112,113,114,118,159,161,184,198,199,201

Niqmepa, roi d'Alalaḫ, 62 (?),170,190,197,215

Niqmepa, roi d'Ugarit, 22,31,41,42,53,60,69,74,83,106,108,112,113,114,115,118,180,198,201,219,220,233

P

Parsatar, roi du Mitanni, 216

Pasūri-Dagan, 48

Piḥa-Ziti, 63,185

Piḥura, 170

Pilsu-Dagan, roi d'Emar, 44,46,49,53,134

Pindi-Šarruma, 70

Piyaššili (voir aussi Šarri-Kušuh), roi de Karkemiš, 37,109,222

Pu-Ba'la, 159

Pudu-Ḥepa, 180

R

Ramsès II, roi d'Égypte, 21,24,80,101,102,103,108,111,129,162,195,198,202

Ramsès III, roi d'Égypte, 24,162

Rib-Adda, roi de Byblos, 77,158,159,170,194

Rîm-Sîn, 169

S

Salmanazar I, roi d'Assyrie, 24,31,85,89,93,94,171

Samsî-Addu, roi de Haute-Mésopotamie, 149,169

Sartre, Jean-Paul, 204

Séféris (Georges), 188

Séthi I, roi d'Égypte, 21,24,103,154,162,191

Sîn (dieu), 47

Steiner (George), 120

Š

Šarri-Kušuh (voir aussi Piyaššili), roi de Karkemiš, 37,49,107,109,199,201,222

Šarrupša, roi du Nuḥašše, 81,110,152,154,155,156,157

Šattiwaza, roi du Mitanni, 84,108,151,154,155,156,162,200

Šauštatar, roi du Mitanni, 24,215,216

Šukur-Tešub, 117,185

Šunašura, roi du Kizzuwatna, 101

Šuppiluliuma I, roi du Ḥatti, 14,20,21,22,24,30,36,37,49,80,81,82,83,91,97,101,107,108,109,110,111,112,113,
118,151,153,154,155,156,157,159,161,162,163,171,198,201,202,222

Šuttarna, roi du Mitanni, 216

Šuttatara, 152

Šuwardata, maire de Qiltu, 34,188

T

Taghuli(nu), 187,242,243

Tagi-Šarruma, 181

Takip-Šarri, d'Ukulzat, 152

Takuwa, roi du Niya, 152,153,155

Talmi-Tešub, roi de Karkemiš, 37,47,50

Tette, roi du Nuḥašše, 81,110,111,155,157,198,199,201,202

Tešub (dieu), 47,222

Thucydide, 207,224,229

- Tiamat (déesse de la Mer), 197
Tiglath-Phalazar I, roi d'Assyrie, 9
Tocqueville, Alexis (de), 148,164
Tudhaliya IV, roi du Hatti, 24,31,49,65,70,80,83,84,91,106,108,109,111,115,159,163,175
Tukulti-Ninurta I, roi d'Assyrie, 9,24,30,31,32,86,87,89,94
Tuppi-Tešub, roi d'Amurru, 74,80,107,108,111,159,161,198,222
Turuša, roi de Kinza, 152
Tušratta, roi du Mitanni, 22,24,31,176,177,216
Tutu, 160
- U**
- Ulysse, 166,207
Ur-Tešub, 140
Urḫi-Tešub (fils de Mutawalli II), 49,222
Urḫi-Tešub, 195
Urtenu, 54,135,181,182
- Y**
- Yarîm-Lîm, roi d'Alep, 196
Yasmah-Addu, 149,169,197
- Z**
- Zimrî-Addu, 228
Zimrî-Lîm, roi de Mari, 20,149,168,169,183,194,196
Zu-Aštarti, 182
Zu-Ba'la, devin d'Emar, 52,53,54,67,133

Bibliographie

[NB : les références sont données ci-dessous, autant que faire ce peut, comme elles le sont dans l'édition d'origine].

ADONIS, *Désert*, Editions Royaumont, Luzarches, 1988.

d'ALFONSO, Lorenzo, "Syro-Hittite Administration at Emar: New Considerations on the Basis of a Prosopographic Study", *AoF* 27, Berlin Akademie Verlag, Berlin, 2000, p.269-295.

- "Le procedure giudiziare ittite in Siria (XIII sec. a.C.)", *Studia Mediterranea* 17, Pavia, 2005.

- „Die hethitische Vertrags-Tradition in Syrien (14. -12. Jh v.Chr.)“, in: *Die deuteronomistischen Geschichtswerke* (ed. Markus Witte, Konrad Schmid, Doris Prechel et alii), Walter de Gruyter, Berlin, 2006, p.303-329.

- "'Servant of the king, son of Ugarit, and servant of the servant of the king': RS 17.238 and the Hittites", in: *Pax Hethetica, Studies on the Hittites and their Neighbours in Honour of Itamar Singer* (ed. by Yoram Cohen, Amir Gilan and Jared L. Miller), Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2010, p.67-86.

- "Seeking political Space: thoughts on the formative stage of Hittite Administration in Syria", *AoF* 38-2, 2011, p.163-176.

d'ALFONSO, Lorenzo, COHEN, Yoram & SÜRENHAGEN, D. (eds.), *The city of Emar among the Late Bronze Age empires : history, landscape, and society ; proceedings of the Konstanz Emar Conference, 25.-26.04.2006*, Ugarit-Verlag, Münster, 2008.

ALLISON, Graham T., *Essence of Decision: Explaining the Cuban Missile Crisis*, Little, Brown, Boston, 1971.

ALTMAN, Amon, "The Mittanian Raid of Amurru (EA 85: 51-55) Reconsidered", *AoF* 30-2, 2003, p.345-371.

- *The historic Prologue of the Vassal Treaties*, Bar Ilan University Press, Jérusalem, 2004.

ANDERSEN, Henning, "Jakob Hornemann Bredsdorff, 'On the Causes of Linguistic Change'. English translation with commentary and an essay on J. H. Bredsdorff", *Historiographia Linguistica* 9, 1982, p.1-41.

ANTHONIOZ, Stéphanie, *L'eau, enjeux politiques et théologiques, de Sumer à la Bible*, Brill (Supplements to Vetus Testamentum 131), Leiden, 2009.

ARNAUD, Daniel, « Deux Kudurru de Larsa II, étude épigraphique », *RA* 66, Paris, 1972.

- « Traditions urbaines et influences semi-nomades à Emar », dans : *Le Moyen-Euphrate, zone de contacts et d'échanges (Actes du colloque de Strasbourg, 10-12 mars 1977)*, Brill, Leiden, 1977, p. 245-264.
- « Une lettre du roi de Tyr au roi d'Ougarit : milieux d'affaires et de culture en Syrie à la fin de l'âge du Bronze récent », *Syria* LIX, 1982, p.101-107.
- « La Syrie du Moyen-Euphrate sous le protectorat hittite : contrats de droit privé », *Aula Orientalis Supplementa 2*, Universidad de Barcelona, Sabadell, Barcelona, 1984, p.179-188.
- *Recherches au pays d'Aštata, Emar VI/3*, ERC, Paris, 1986.
- « La Syrie du Moyen-Euphrate sous le protectorat hittite : l'administration d'après trois lettres inédites », *Aula Orientalis Supplementa 5*, 1987, p.211-241.
- « Tablettes de genres divers du Moyen-Euphrate », *SMEA* 30, 1992, p.218-219.
- « Le dialecte d'Alalah : un examen préliminaire », *Aula Orientalis* 16, 1998, p.143-186.
- « Hazor à la fin de l'âge du Bronze d'après un document méconnu : RS 20.225 », *Aula Orientalis* 16, 1998, p.27-35.
- « Une bêche de mer antique », *Aula Orientalis Supplementa 17-18*, 1999-2000, p.143-166.
- « Le jargon épistolaire de Sidon », dans : Yon, Marguerite et Arnaud, Daniel (sous la direction de), *Etudes Ougaritiques, I. Travaux 1985-1995, RSO XIV*, ERC, Paris, 2001, p.291-322.
- « Le médio-babylonien des lettres d'Aziru, roi d'Amurru (XIV^e siècle) », *Aula Orientalis* 22, 2004, p.5-31.
- « Textes syriens de l'Age du Bronze récent », *Aula Orientalis Supplementa*, 1991.
- « Une lettre du roi de Beyrouth au roi d'Ougarit de l'époque dite "d'El Amarna" », *SMEA* 42/1, Roma, 2000, p.5-17.

ARTZI, Pinhas, "Some Unrecognized Syrian Amarna Letters (EA 260, 317, 318)", *JNES* 27 (vol. 3), 1968, p.163-171.

- ASTOUR, Michael C., « Les étrangers à Ugarit et le statut juridique des Habiru », *RA* 53, 1959, p.70-76.
- "The Merchant Class of Ugarit", in: *Gesellschaftsklassen im Alten Zweistromland und den angrenzenden Gebieten: XVIIIe Rencontre Assyriologique Internationale*, München, 29. Juni bis 3. Juli 1970, D.O. Edzard (ed.), Bayerische Akademie der Wissenschaften, München, 1972, p.11-26.
 - "The Hapiru in the Amarna Texts", *UF* 31, 1999, p.31-50.
- BADRE, Leila & GUBEL, Eric, "Tell Kazel (Syria): Excavations of the AUB Museum, Third Preliminary Report 1993-1998", *Berytus* 44, 1999-2000, p.123-203.
- BASLEZ, Marie-Françoise, « Histoire locale et construction identitaire », *Cahiers de la revue biblique* 65, Paris, 2006, p.83-106.
- *L'étranger dans la Grèce antique*, Les Belles Lettres, Paris, 2008 (1^e édition : 1984).
- BEAL, Richard H., "Hittite Military Organization", in: Sasson, Jack M. ed, *Civilisations of the Ancient Near East*, I, Hendrickson, Peabody (Mass.), 2000, p.545-554.
- BECKMAN, Gary, "Texts from the vicinity of Emar in the collection of Jonathan Rosen", *History of the Ancient Near East* II, Padova, Sargon, 1990.
- "Hittite Diplomatic Texts" (ed. by Harry A. Hoffner), *Writings from the Ancient World* 7, Society of Biblical Literature, Scholars Press, Atlanta (Georgia), 1996.
 - "Emar: Arana - a phantom ruler; a politic intervention?", *NABU* 4, n°121, 1996, Paris, 1996, p.106-107.
 - "New joins to Hittite treaties", *ZA* 87, Berlin, 1997, p.96-100.
 - "Hittite Treaties and the Development of the Cuneiform Treaty Tradition", in: *Die deuteronomistischen Geschichtswerke*, herausgegeben von Markus Witte, Konrad Schmid, Doris Prechel und Jan Christian Werz, Walter de Gruyter, Berlin, 2006, p.279-301. L'annexe, p.299-301, donne la liste des traités.
 - "Foreigners in the Ancient Near East", *JAOS* 133-2, New-York, 2013.
- BEMPORAD, Andrea, "Habiru nella documentazione ittita", *SMEA* 51, Roma, 2009, p.71-93.

- BERTRAND, Marianne, « L'étranger dans les lois bibliques », dans *L'étranger dans la Bible et ses lectures* (J. Riaud éd.), Le Cerf, Paris, 2007, p.55-84.
- BERTRAND, Romain, *L'histoire à parts égales, Récits d'une rencontre Orient-Occident*, Le Seuil, Paris, 2011
- BIROT, Maurice, *Archives royales de Mari 9. Textes administratifs de la salle 5 du Palais*. Imprimerie Nationale, Paris, 1960.
- *Archives royales de Mari XXVII : Correspondance des gouverneurs de Qaṭṭunân*, ERC, ADPF, Paris, 1993.
- BLACK, Jeremy; GEORGE, Andrew & POSTGATE, John Nicholas, *A concise Dictionary of Akkadian*, Harrasowitz, Wiesbaden, 1999. Noté : CDA.
- BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, 7^e édition, Armand Colin, Paris, 1974.
- BLUMENTHAL, Elke; MÜLLER, Ingeborg & REINEKE, Walter F., *Urkunden der 18. Dynastie, Übersetzung zu den Heften 5-16*. URKUNDEN des Ägyptischen Altertums, IV. Abt. Akademie-Verlag, Berlin, 1984.
- BORDREUIL, Pierre & CAQUOT, André, « Les textes en cunéiforme alphabétique découverts en 1978 à Ibn Hani », *Syria* 57, 1980, p.350-351.
- BORDREUIL, Pierre & PARDEE, Dennis, *Manuel d'ougaritique*, tomes I et II, Geuthner, Paris, 2004.
- BORDREUIL, Pierre & Briquel-Chatonnet, Françoise, *Le temps de la Bible*, Folio Histoire n°122, Gallimard, Paris, 2003, p. 394.
- BORDREUIL, Pierre ; BRIQUEL-CHATONNET, Françoise & MICHEL, Cécile (sous la direction de), *Les débuts de l'histoire*, Éditions de la Marticière, Paris, 2008.

- BOTTÉRO, Jean, « Les inventaires de Qatna », *RA* 43, 1949, p.1-40 et 137-215.
- « Autres textes de Qatna », *RA* 44, 1950, p.105-118.
 - « Vocabulaire de Qatna », *RA* 44,1950, p.119-122.
 - « Le problème des Habiru », dans : *IV^e Rencontre assyriologique internationale -1953 - Paris*, Imprimerie nationale, Paris, 1954.
 - « Entre nomades et sédentaires : les Ḫabiru », *Dialogues d'histoire ancienne* n°6, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, 1980, p.201-213.
- BRIEND, Jacques ; LEBRUN, René & PUECH, Emile, *Traités et serments dans le Proche-Orient ancien*, Editions du Cerf, Paris, 1982.
- BRYCE Trevor, "The boundaries of Hatti and a Hittite Border Policy", *Tel Aviv* 13-14, 1986-1987, p.85-102.
- *The Kingdom of the Hittites*, Clarendon Press, Oxford, 1998.
 - *Ancient Syria: A Three Thousand Year History*, Oxford University Press, Oxford, 2014.
- CANČIK-KIRSCHBAUM Eva, *Die Mittelassyrischen Briefe aus Tall Šēḫ Ḫamad*, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1996.
- „Organisation und Verwaltung von Grenzgebieten in Mittelassyrischer Zeit: die Westgrenze”, in: *Landscapes: territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale, Venezia, 7-11 July 1997, part II*, Sargon, Padova, 2000.
- CAPET, Emmanuelle, « Tell Kazel (Syrie), Rapport préliminaire sur les 9^e-17^e campagnes de fouilles (1993-2001) du Musée de l'Université américaine de Beyrouth. Chantier II », *Berytus* 47, 2003, p.63-121.
- CARDASCIA, Guillaume, « Le statut de l'étranger dans la Mésopotamie ancienne », dans : *L'étranger, 1^e partie, Recueil de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions* 9, Bruxelles, 1958, p.105-117.
- *Lois assyriennes*, éditions du Cerf, Paris, 1969.
- CASSIN, Barbara, *Plus d'une langue*, Bayard, 2012.
- *La Nostalgie, Quand donc est-on chez soi ?*, éditions Autrement, Paris, 2013.

CASSIN, Elena, « Quelques remarques à propos des archives administratives de Nuzi », *RA* 52, 1958, p.16-28.

- *Le Semblable et le différent : symbolismes du pouvoir dans le Proche-Orient ancien*, la Découverte, Paris, 1987.

CAVAFY, Constantin, *Poèmes* (présentation par Marguerite Yourcenar), Poésie/Gallimard, Paris, 1978 (1^e édition : 1958).

CHARPIN, Dominique & JOANNÈS, Francis (éd.), *Marchands, diplomates et empereurs, Etudes sur la civilisation mésopotamienne offertes à Paul Garelli*, ERC, Paris, 1991.

- *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient ancien. Actes de la XXXVIII^e Rencontre assyriologique internationale (Paris, 8-10 juillet 1991)*, ERC, Paris, 1992.

CHARPIN, Dominique & ZIEGLER, Nele, « Mari et le Proche-Orient à l'époque amorrite. Essai d'histoire politique », *Mémoires de N.A.B.U. 6 (Florilegium marianum V)*, SEPOA, Paris, 2003.

COHAVI-RAINEY, Zipora, "Canaanite Influence in the Akkadian texts written by Egyptian scribes", *UF* 21, 1989, p.39-46.

- "Egyptian Influence in the Akkadian texts written by Egyptian scribes", *JNES* 49, 1990, p.57-65.

- "Akkadian written by Egyptian Scribes in the 14th and 13th Centuries BCE", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale, Orientalia et Classica XXX, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, volume 1, Part 2*, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010, p.803-812.

- "The Akkadian Dialect of the Egyptian Scribes in the 14th and 13th Centuries BCE", *AOAT* 374, Ugarit-Verlag, Münster, 2011.

COHEN, Raymond & WESTBROOK, Raymond (ed.), *Amarna Diplomacy, The Beginnings of International Relations*, The John Hopkins University Press, Baltimore (Md), 2000.

COHEN, Yoram, "The "Unwritten Laws" of the Hittites. The case of the natta āra Expression", *Akten des IV Internationalen Kongress für Hethitologie, Würzburg, 4-8 Oktober 1999*, W. Gernot ed, *StBoT*45, 2001, p.73-82.

- "The image of the "Other" and Hittite historiography", in: *Proceedings of the XLVe Rencontre Assyriologique internationale, Part 1: Historiography in the cuneiform world*, CDL Press, Bethesda, Maryland, 2001, p.113-129.
- "Change and Innovation in the Administration and Scribal Practices of Emar during the Hittite Domination", in: *Journal of the Institute of Archaeology of Tel Aviv University* 32, 2005, p.192-203.
- "The "Second Glosses" in the Lexical Lists from Emar: West Semitic or Akkadian?", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale, Orientalia et Classica XXX, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, volume 1, Part 2*, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010, p.813-839.

COHEN, Yoram & d'ALFONSO, Lorenzo, "The duration of the Emar archives and the relative and absolute chronology of the city", in: *The city of Emar among the Late Bronze Age empires: history, landscape, and society, proceedings of the Konstanz Emar Conference*, d'Alfonso et al. (eds.), *AOAT*349, 2008, p.3-25.

COOPER, Jerrold; SCHWARTZ, Glenn & WESTBROOK, Raymond, "A Mittani-Era Tablet from Umm el-Marra", *SCCNH* 15, CDL Press, Bethesda, Maryland, 2005.

DAKHLIA, Jocelyne, *Lingua franca, histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Actes Sud, Arles, 2008.

DANTE, *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris, 1965. Traduction française d'André Pézard.

DE GRAEF Katrien, « Les étrangers dans les textes babyloniens tardifs de Sippar », *Akkadica* 111, p.1-48, et *Akkadica* 112, p.1-17, Bruxelles, 1999.

DE JONG ELLIS, Maria, "Taxation in Ancient Mesopotamia: The history of the Term miksu", *JCS* 26, 1974, p.211-250.

- "Agriculture and the state in ancient Mesopotamia: an introduction to problems of land tenure". *Occasional publications of the Babylonian Fund* 1, Philadelphia, 1976.

DELLER, Karlheinz, "Assyrisch umzarḫu und Hebräisch 'āzrah", *ZA* 74, 1984, p.235-239.

DÉMARE-LAFONT, Sophie, "The King and the Diviner At Emar", in: *The City of Emar among the Late Bronze Age. History, Landscape and Society. Proceedings of the Konstanz Emar Conference, 25.-26.04.2006*, ed. by Lorenzo d'Alfonso, Yoram Cohen and Dietrich Sürenhagen, AOAT 349, Ugarit-Verlag, Münster, 2008, p.207-217.

DÉMARE-LAFONT, Sophie & Lemaire, André (textes réunis par), *Trois millénaires de formulaires juridiques*, Ecole Pratique des Hautes études, Librairie Droz, Genève, 2010.
Voir aussi : LAFONT, Sophie.

DESANTI Jean-Toussaint, *Les Idéalités mathématiques*, Le Seuil, Paris, 1968.

DEVECCHI, Elena, "Treaties and Edicts in the Hittite World", in: *Organization, Representation and Symbols of Power in the Ancient Near East, Proceedings of the 54th RAI at Würzburg, 20-25 July, 2008*, ed. by Gernot Wilhelm, Winona Lake, Indiana, Eisenbrauns, 2012.

- *Paleography and Scribal Practices in Syro-Palestine and Anatolia in the Late Bronze Age: papers read at a symposium in Leiden, 17-18 December 2009*, Instituut voor het Nabije Oosten, Leiden, 2012.

- "Aziru: servant of three masters?", *AOF* 39-1, Berlin, 2012, p.38-48.

DIETRICH, Manfred & LORETZ Oswald, „Die Inschrift der Statue des Königs Idrimi von Alalah“, *UF* 13, 1981, p 201-268.

- „Der Vertrag zwischen Ir-Addu von Tunip und Niqmepa von Mukiš“, in: *Crossing Boundaries and Linking Horizons, Studies in Honor of Michael C. Astour*, ed. by Gordon D. Young, Mark W. Chavalas, Richard E. Averbeck, CDL Press, Bethesda, Maryland, 1997, p.211-242.

DIETRICH, Manfred ; LORETZ, Oswald & SANMARTÍN, Joaquín, *The cuneiform alphabetic texts from Ugarit, Ras Ibn Hani and other places*, Ugarit Verlag, Münster, 1995. Noté aussi : (KTU).

DURAND, Jean-Marie, « Fourmis blanches et fourmis noires », dans : *Contribution à l'histoire de l'Élam, Mélanges offerts à Jean Perrot*, F. Vallat (éd.), Paris, 1990, p.101-108.

- « Unité et diversités au Proche-Orient à l'époque amorrite », dans : *La circulation des biens, des idées et des personnes. Actes de la XXXVIII^e Rencontre Assyriologique Internationale, Paris 8-10 juillet 1991*, éd. Dominique Charpin et Francis Joannès), ERC, Paris, 1992, p.97-128.
- « Le mythologème du combat entre le dieu de l'orage et la mer en Mésopotamie », *MARI7*, 1993, p.41-61.
- *Les documents épistolaires du palais de Mari*, tomes I, II et III, éditions du Cerf, Paris, 1997, 1998 et 2000 respectivement.
- « Apologue sur des mauvaises herbes et un coquin », *Aula Orientalis* 17-18, Sabadell, Barcelona, 2000, p.191-196.
- « Le culte d'Addu d'Alep et l'affaire d'Alahtum », *Mémoires de N.A.B.U.* 8 (Florilegium Marianum VII), SEPOA, Paris, 2002.
- « Le problème des haBirum et l'étymologie du terme "hébreu" », *Cours du Collège de France 2004-2005*, Paris, 2005, p.563-584.

EBELING Erich, *Keilschrifttexte aus Assur historischen Inhalts*, J. C. Hinrichs, Leipzig, 1927.

EBELING, Erich & MEISSNER, Bruno; *Reallexikon der Assyriologie und der Vorderasiatischen Archäologie*; Walter de Gruyter, Berlin, depuis 1932.

FAIST Bettina I., „Der Fernhandel des assyrischen Reiches zwischen den 14. und 11. Jh. v. Chr.“, *AOAT* 265, 2001.

FEBVRE, Lucien, « FRONTIERE : le mot et la notion », *Pour une histoire à part entière*, SEVPEN, Paris, 1962.

FLEMING, Daniel E., *Time at Emar*, Eisenbrauns, Winona Lake, 2000.

- "Prophets and Temple Personnel in the Mari Archives", in: *The Priests in the Prophets*, ed. by Lester L. Grabbe and Alice Ogden Bellis, T&T Clark international, London, 2004, p.44-64.
- *Democracy's Ancient Ancestors: Mari and Early Collective Governance*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, p.95-100.

- "People without Town: The *ʿapiru* in the Amarna Evidence", in: *Language and Nature, Papers presented to John Huehnergard on the Occasion of his 60th Birthday*, ed. by Rebecca Hasselbach and Naʿama Pat-el, *SAOC* 67, The Oriental Institute of the University of Chicago, Chicago, 2012.

FORRER Emil, *Geschichtliche Texte aus Boghazkoï*, zweites Heft, Otto Zeller, Osnabrück, 1969.

FOUCHER, Michel, *Fronts et frontières, Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris, 1991 (première édition : 1988).

GALÁN, José M., "Victory and Border: Terminology related to Egyptian Imperialism in the XVIIIth Dynasty", in: *Hildesheimer Ägyptologische Beiträge* 40, Gerstenberg Verlag, Hildesheim, 1995.

- "The Egyptian Concept of Frontier", in: *Landscapes : territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale, Venezia, 7-11 July 1997, part II*, Sargon, Padova, 2000.

GARELLI, Paul, « Le système fiscal de l'empire assyrien », dans : *Points de vue sur la fiscalité antique*, Centre Gustave Klotz, Publications de la Sorbonne, Paris, 1979.

- « Territoires et frontières dans les inscriptions royales médio-assyriennes », dans : *Landscapes : territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale, Venezia, 7-11 July 1997, part II*, Sargon, Padova, 2000, p.45-48.

GELB, Ignace J.; STEINKELLER, Piotr & WHITING Robert M., *Earliest land tenure systems in the Near East: ancient Kudurrus*, Oriental Institute of the University of Chicago, Chicago, 1991.

GIANTO, Agustinus, "Amarna Akkadian as a contact language", in: *Languages and Cultures in Contact at the Crossroads of the civilizations in the Syro-Mesopotamian Realm, Proceedings of the 42th Rencontre assyriologique internationale* (ed. by K. van Lerberghe and G. Voet), *OLA* 96, 1999, p.123-132.

GIVEON, Raphaël, *Les bédouins Shousou des documents égyptiens*, Brill, Leiden, 1971.

GÖTZE, Albrecht, „Die Annalen des Muršiliš“, *Hethetische Texte* VI, J.C. Hinrichs, Leipzig, 1933, p.166-180.

GRACQ, Julien, *Le Rivage des Syrtes*. Librairie José Corti, Paris, 1951.

GRAYSON, Albert K., *Assyrian Rulers of the Third and Second Millenia BC (to 1115 BC)*, University of Toronto Press, Toronto, 1983 (RIMA 1).

- *Assyrian Rulers of the Early First Millenium BC (1114-859 BC)*, University of Toronto Press, Toronto, 1991 (RIMA 2).

GREENFIELD Jonas Carl, "Asylum at Aleppo: A note on Sfire III, 4-7", in: *Ah, Assyria... Studies in Assyrian History and Ancient Near Eastern Historiography presented to Hayim Tadmor*, Scripta Hierosolymitana, vol XXIII, The Magnes Press, The Hebrew University, Jerusalem, 1991, p.272-278.

- "Nasû-nadanu and its congeners", in: *Al Kanfei Yonah : collected studies of Jonas C. Greenfield on semitic philology*: 2, ed. by Shalom M. Paul, Michael E. Stone and Avital Pinnick, Leiden, 2001, p.720-724.

GRÉLOIS, Jean-Pierre, « Les annales décennales de Mursili II », *Hethitica* IX, Peeters, Louvain-la-neuve, 1988, p.17-146.

GROMOVA, Daria, "Hittite Role in Political History of Syria Reconsidered", *UF* 391, 2007, p.277-310.

HAASE, Richard, "Überlegungen zu den Dienstpflichten saḫhan und luṣzi- in der hethitischen Rechtssatzung", in: *Gerechtigkeit und Recht zu üben (Gen 18,19). Studien zur altorientalischen und biblischen Rechtsgeschichte, zur Religionsgeschichte Israels und zur Religionssoziologie ; Festschrift für Eckart Otto zum 65. Geburtstag* - herausgeben von Reinhard Achenbach und Martin Arneth , Wiesbaden , 2009, p.61-68.

HAGENBUCHNER, Albertine, *Die Korrespondenz der Hethiter, 2. Teil (Die Briefe mit Transkription, Übersetzung und Kommentar)*, Carl Winter - Universitäts Verlag, Heidelberg, 1989.

HALLO, William W., "Bilingualism and the Beginning of Translation", in: *Texts, Temples and Traditions, a Tribute to Menahem Haran*, ed. By Michael V. Fox, Eisenbrauns, Winona Lake, 1996, p.345-358.

- "The Road to Emar", *JCS* 18-3, 1964, p.57-88.

HARPER, Robert F., *Assyrian and Babylonian Letters belonging to the Koyunjik Collections of the British Museum, part II*, London, 1902.

HARRIS, Rivkah, "On Foreigners in Old Babylonian Sippar", *RA* 70, 1976, p.145-152.

HELLER-ROAZEN, Daniel, *Echolalies : Essai sur l'oubli des langues*, Le Seuil, Paris, 2007.
[Titre original : *Echolalias: On the Forgetting of Language*, Zone Books, New York, 2005]

HELTZER Michael, *Goods, Prices and The Organization of Trade in Ugarit*, Reichert, Wiesbaden, 1978

HELTZER Michael, with a contribution by Shoshana ARBELI, *The Suteans*, Istituto universitario orientale, Naples, 1981.

HÉRODOTE - THUCYDIDE, *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1964.

HERRENSCHMIDT, Clarisse, *Les trois écritures*, NRF, Gallimard, Paris, 2007.

HESS, Richard S., "Late Bronze Age and biblical boundary descriptions of the west semitic world", in: *Ugarit and the Bible*, Ugarit-Verlag, Münster, 1994, p.123-138.

- "Canaan and canaanite in Alalah", *UF* 31, 2000.

HOCH, James E., *Semitic words in Egyptian Texts of the New Kingdom and Third Intermediate Period*, Princeton University Press, Princeton (New Jersey), 1994.

HOFFNER, Harry A., *The Laws of the Hittites: A critical edition*, Brill, Leiden, 1997.

- "Letters from the Hittite Kingdom", in: *Writings from the Ancient World* 15, ed. by Gary Beckman, Society of Biblical Literature, Atlanta (Georgia), 2009.

HOMÈRE, *L'Odyssée*, Garnier-Flammarion, Paris, 1965.

HOUWINK TEN CATE, P.H.J., "Sidelights in the Aḥḥiyawa Question from Hittite Vassal and Royal Correspondence", *Jaarbericht ex Oriente Lux* 28, 1983-1984, p.33-79.

HUEHNERGARD, John, "Ugaritic Vocabulary in Syllabic Transcription", *HSS* 32, 1987. Noté : UVST.

- "The Akkadian of Ugarit", *HSS* 34, 1989.

- *An introduction to Ugaritic*, Hendrickson Publishers, Peabody, Massachusetts, 2012.

IKEDA, Jun, "The Akkadian Language of Emar: Texts related to a Diviner's Family", *IOS* XVIII, 1998, p.33-61.

- "Was Akkadian spoken in Emar? Diglossia in Emar", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale, Orientalia et Classica XXX*, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, volume 1, Part 2, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010, p.841-850.

IZRE'EL, Shlomo, *The El-Amarna Letters from Canaan (and Its Immediate Vicinity), Electronic Version of the Amarna Tablets*, <http://www.tau.ac.il/humanities/semitic/amarna.html>, (avec un lien vers : <http://oracc.museum.upenn.edu/contrib/amarna/corpus> pour les lettres qui ne proviennent pas de Canaan).

- "Amurru Akkadian: A linguistic Study (with an Appendix on the History of Amurru by Itamar Singer)", *Harvard Semitic Studies* 40-41, 1991.

- "The Amarna glosses: who wrote what for whom?", *IOS* 15, Brill, Leiden, 1995.

- "Canaano-Akkadian: Linguistics and Sociolinguistics", in: *Language and Nature, Papers presented to John Huehnergard on the Occasion of his 60th Birthday*, ed. by Rebecca Hasselbach and Na'ama Pat-El, *SAOC* 67, 2012, p.171-218.

IZRE'EL, Shlomo & SINGER, Itamar, *The General's Letter from Ugarit: A Linguistic and Historical Reevaluation of RS 20.33 (Ugaritica V, n°20)*, Tel Aviv University, Tel Aviv, 1990.

JAKOB, Stefan, „Zwischen Integration und Ausgrenzung, Nicht Assyrer in Mittelassyrischen "Westreich"", in: *Ethnicity in Ancient Mesopotamia, Papers read at the 48th Rencontre Assyriologique Internationale*, Leiden, 1-4 July 2002, ed. by W. H. van Soldt in cooperation with R. Kalvelagen & D. Katz, *PIHANS* 102, 2005, p.180-188.

- "Pharaoh and his Brothers", *BMSAES* 6, 2006, p.12-30.

- *Die mittelassyrischen Texte aus Tell Chuēra in Nordost-Syrien*, mit einem Beitrag von Daniela I. Janisch-Jakob, Harrassowitz, Wiesbaden, 2009.

JOANNÈS, Francis, « Palmyre et les routes du désert au début du deuxième millénaire av. J. - C. », *MAR* 8, Paris, 1997, p.392-415.

JOANNÈS, Francis (sous la direction de), *Rendre la justice en Mésopotamie : archives judiciaires du Proche-Orient ancien, IIIe-Ier millénaire avant J.-C.*, Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2000.

- *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Robert Laffont (collection Bouquins), Paris, 2001.

KAUFMAN, Stephen A., "Languages in Contact: The Ancient Near East", *IOS* XX, 2002, p.297-306.

KESTEMONT, Guy, « La société internationale mitannienne et le royaume d'Amurru à l'époque amarnienne », *OLP* 9, 1978, p.27-32.

KING, Leonard William, *Babylonian Boundary Stones and Memorial Tablets in the British Museum with an atlas of plates*, Longmans, London, 1912.

KITCHEN, Kenneth A. & LAWRENCE, Paul J.N., *Treaty, Law and Covenant* [Part 1 : *The Texts*. Part 2: *Text, Notes and Chromograms*. Part 3: *Overall Historical Studies*], Harrassowitz, Wiesbaden, 2012.

KLENGEL, Horst, „Qaṭna - ein historischer Überblick“, *MDOG* 132, 2000, p.239-252.

KLOCK-FONTANILLE, Isabelle, « La frontière chez les Hittites : de la réalité à la représentation », *Acta Orientalia Belgica*, XXIV, 2011, p.31-47.

KLOEKHORST, Alwin, *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, Brill, Leiden, 2008.

KNUDTZON Jørgen A., *Die El-Amarna-Tafeln*, J. C. Hinrichs, Leipzig, 1908-1915.

KUPPER, Jean-Robert, *Les nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*, Les Belles Lettres, Paris, 1957.

- *Sutéens et Ḫapiru*, RA 55, 1961, p.197-200.

LABAT, René, *L'akkadien de Boghaz-Köi: étude sur la langue des lettres, traités et vocabulaires akkadiens trouvés à Boghaz-Köi*, Delmas, Bordeaux, 1932.

- « Le rayonnement de la langue et de l'écriture akkadiennes au deuxième millénaire avant notre ère », *Syria* XXXIX, 1962, p.1-27.

LABAT, René & MALBRAN-LABAT, Florence, *Manuel d'épigraphie akkadienne*, 6^e édition, Geuthner, Paris, 1995.

LACKENBACHER, Sylvie, « », *ARM XXVII/ 2*, ERC, Paris, 1988, p.451-457.

- « Les textes judiciaires d'Ugarit », dans : *Rendre la justice en Mésopotamie : archives judiciaires du Proche-Orient ancien, IIIe-Ier millénaire avant J.-C.*, F. Joannès (dir.), Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2000, p.163-169.

- *Textes akkadiens d'Ugarit*, LAPO, éditions du Cerf, Paris, 2002.

LACKENBACHER, Sylvie & MALBRAN-LABAT, Florence, « Ugarit et les Hittites dans la maison d'Urtenu », *SMEA* 47, 2005, p.227-240.

LAFFONT, Jean-Jacques & MARTIMORT, David, *The Theory of Incentives - The Principal-Agent Model*, Princeton University Press, Princeton, New-Jersey, 2002.

LAFFONT Jean-Jacques & TIROLE, Jean, *A theory of incentives in procurement and regulation*, The MIT Press Cambridge (Mass), 1993.

- LAFONT, Bertrand, « Les rois de Mari et les prophètes du dieu Adad », *RA* 78, 1984, p.7-18.
- « Messagers et ambassadeurs dans les archives de Mari », dans : *La circulation des biens, des idées et des personnes. Actes de la XXXVIII^e Rencontre Assyriologique Internationale (Paris, 8-10 juillet 1991)*, éd. D. Charpin et F. Joannès, ERC, 1992, Paris, p.167-183.
 - « L'admonestation des anciens de Kurdâ à leur roi : textes n°117 et n°118 », *Florilegium Marianum II*, SEPOA, Paris1994, p.209-220.
 - « Le Proche-Orient à l'époque des rois de Mari : un monde sans frontières ? », dans : *Landscapes : territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale, Venezia, 7-11 July 1997*, part II, Sargon, Padova, 2000, p.49-55.
- LAFONT, Sophie, « Fief et féodalité dans le Proche-Orient ancien », dans : *Les Féodalités*, Eric Bournazel et Jean-Pierre Poly éd., collection « Histoire générale des systèmes politiques », PUF, Paris, 1998, p.517-630. Voir aussi DÉMARE-LAFONT, Sophie.
- « Le roi, le juge et l'étranger à Mari et dans la Bible », *RA* 92, Paris, 1998, p.161-181.
- LAROCHE, Emmanuel, *Catalogue des textes hittites*, Klincksieck, Paris, 1971.
- « Documents hittites et hourrites », dans : *Meskéné-Emar : dix ans de travaux 1972-1982 : à l'occasion d'une exposition*, Dominique Beyer (éd.), Paris, 1982.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *Race et histoire*, Denoël (Folio essais), 1987. Première édition : Unesco, 1952.
- LIMET, Henri, « L'émigré dans la société mésopotamienne », in: *Immigration and Emigration within the Ancient Near East, Festschrift E. Lipinski*, Karel Van Lerberghe and Anton Schoors (ed.), *OLA* 15, Leuven, 1995, p.165-179.
- « L'Étranger dans la société sumérienne », in: *Gesellschaftsklassen im Alten Zweistromland und in des angrenzenden Gebieten*, D.O. Edzard ed., München, 1972, p.123-138.
- LION, Brigitte, « Les familles royales et les artisans déportés à Mari en Zimrî-Lîm 12' », dans : *Amurru 3, Nomades et sédentaires dans le Proche-Orient ancien*, ERC, Paris, 2004, p.217-224.

- LIVERANI, Mario, "La dotazione dei mercanti di Ugarit", *UF* 11, 1979, p.495-503.
- "Political Lexicon and Political Ideology in the Amarna Letters", *Berytus Archeological Studies XXXI*, The American University of Beirut, Beirut, 1983, p.41-56.
 - *Prestige and interest: international relations in the Near East ca. 1600-1100 B.C.*, History of the Ancient Near East Studies 1 ; Sargon, Padova, 1990.
 - "Mesopotamian historiography and the Amarna letters", in: *Historiography in the cuneiform world*, Bethesda, Maryland, 2001, p.303-311.
 - *Myth and Politics in Ancient Near Eastern Historiography* edited and introduced by Zainab Bahrani and Marc van de Mieroop, Cornell University, Ithaca (NY), 2004.
 - "Shunasura, or: On Reciprocity", in: *Myth and politics in ancient Near Eastern historiography*, edited and introduced by Zainab Bahrani and Marc Van De Mieroop, Ithaca (NY), 2004, p.53-81.
 - "Aziru, servant of two masters", in: *Myth and politics in ancient Near Eastern historiography*, edited and introduced by Zainab Bahrani and Marc Van De Mieroop, Ithaca (NY), 2004, p.125-144. Édition originale : "Aziru, servitore di due padroni", *Studi Orientalistici in Ricordo di Franco Pintore* (ed. O. Carruba, M. Liverani, C. Zaccagnini), Pavia, 1983, p.93-121.
- LORAUX, Nicole, *Né de la terre, Mythe et politique à Athènes*, Seuil, Paris, 1996.
- LORTON, David, *The Juridical Terminology of International Relations in Egyptian Texts through Dyn. XVIII*, University of California Publications, New Eastern Studies, The John Hopkins University Press, Baltimore and London, 1974.
- LUTTWAK, Edward, *La grande stratégie de l'empire romain*, Economica, Paris, 2009 (édition originale : LUTTWAK, Edward N., *The Grand Strategy of the Roman Empire*, The John Hopkins University Press, Baltimore, 1988).
- MAISTRE, Joseph (de), « Considérations sur la France », *Œuvres*, Robert Laffont, Paris, 2007.
- MALBRAN-LABAT, Florence, chapitres 1 à 3, dans : *Une bibliothèque au sud de la ville*, *RSO VII*, ERC, Paris, 1991, p.15-63.

- « Epigraphie akkadienne, Rétrospective et perspectives », dans : *Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C.*, RSO XI, ERC, Paris, 1995, p.33-40.
- "Les textes akkadiens découverts à Ougarit en 1994", dans : *Languages and Cultures in Contact at the Crossroads of the civilizations in the Syro-Mesopotamian Realm, Proceedings of the 42th Rencontre assyriologique internationale*, ed. by k. van Lerberghe and G. Voet, OLP 96, Peeters, 1999, p.237-244.
- « Langues et écritures à Ougarit », *Semitica* 49, 2000, p.65-101.
- *Manuel de langue akkadienne, Lexiques*, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2003.
- « La pratique de la justice à Ougarit », dans : *Et il y eut un esprit dans l'Homme. Jean Bottéro et la Mésopotamie*. Travaux de la Maison René-Ginouvès 6, De Boccard, Paris, 2009.
- « Pratiques marchandes dans le commerce ougaritain », in: *Society and Administration in Ancient Ugarit*, ed. by W. van Soldt, PIHANS CXIV, Leiden, 2010, p.84-93.

MARANI, Diego, *Nouvelle grammaire finnoise*, Payot et Rivages, Paris, 2005.

MARELLO, Pierre, « Vie nomade », dans : *Recueil d'études en l'honneur de Michel Fleury* (J.-M.Durand éd.), *Florilegium Marianum* I, SEPOA, Paris, 1992, p.115-125.

MÁRQUEZ ROWE, Ignacio, "Ugarit", in: *A history of Ancient Near Eastern Law, vol. one*, Raymond Westbrook ed., Brill, Leiden, 2003, p.719-735.

- "KTU 3.7 reconsidered: on the 'ilku' service in Ugarit", *Aula Orientalis* 11 (2), 1993, p.250-252.
- "Notes on the hurro-akkadian of Alalah", *IOS* 18, 1998, p.63-78.
- "Royal Land Grants and ilku-Service", in: *Landwirtschaft im Alten Orient, Ausgewählte Vorträge der XLI Rencontre Assyriologique Internationale*, Horst Klengel und Johannes Renger ed., Dietrich Reiner Verlag, Berlin, 1999.
- "The Royal Deeds of Ugarit: A study of Ancient Near Eastern Diplomats", *AOAT* 335, 2006.

MASETTI-ROUAULT, Maria-Grazia, « Syriens et Assyriens dans la Djéziré XIVème-IXème siècle av. JC », *Subartu* IV.2, 1998.

- « Conceptions de l'Autre en Mésopotamie ancienne : Barbarie et Différence, entre refus et intégration », dans : *Barbares et civilisés dans l'Antiquité*, Cahiers KUBABA VII, L'Harmattan, Paris, 2005, p.121-141.

MAYER, Walter, „Tall Munbaqa - Ekalte II, Die Texte, Ausgrabungen in Tall Munbaqa -Ekalte, vol. 2”, *WVDOG*, vol.102, Saarbrücken Druckerei und Verlag, Saarbrücken, 2001.

MICHEL, Cécile, *Correspondance des marchands de Kaniš au début du II^e millénaire av. J.-C.*, LAPO 19, Le Cerf, Paris, 2001.

MILGROM, Jacob, "Religious Conversion and the Revolt model for the formation of Israel", *JBL* 101, 1982, p.169-176.

MILLER, Jared L., "The Rebellion of Ḫatti's Syrian vassals and Egypt's meddling in Amurru", *SMEA* 50, 2008, p.534-554.

MINX, Sören, *Die Sutâer in der späten Bronzezeit*, Magisterarbeit, Universität Leipzig, 2005.

MORA, Clelia, "Sculptors in or from Hattuša?", *RA* 107, Paris, 2013, p. 23-28.

MORAN, William L., avec la collaboration de V. Haas et G. Wilhelm. *Les lettres d'El-Amarna : Correspondance diplomatique du pharaon. Traduction française de Dominique Collon et Henri Cazelles*, LAPO 13, Les Editions du Cerf, Paris, 1987.

- "Join the 'Apiru or Become one", in: *Amarna Studies Collected Writings by William L. Moran*, ed. by John Huehnergard and Shlomo Izre'el, *HSS* 54, 2003, p.317-321. Réédition d'une publication de 1987.

- *The Amarna Letters*, The John Hopkins University Press, Baltimore, 1992.

- *Amarna Studies, Collected Writings*, edited by John Huehnergard and Shlomo Izre'el, *HSS* 54, 2003.

MORANDI BONACOSSO, Daniele, "The crisis of Qatna at the Beginning of the Late Bronze Age II and the Iron Age II Settlement Revival. A Regional Trajectory towards the Collapse of the LBA Palace System in the Northern Levant, in: *Across the Border: Late Bronze-Iron*

Age Relations between Syria and Anatolia, ANES, supplement 42, Peeters, Leuven, 2013, p.113-146.

MOUNIN, Georges, *Clefs pour la linguistique*, Seghers, Paris, 1968.

- *Dictionnaire de la Linguistique*, PUF, Paris, 2004 (1^e édition 1974).

NEU, Erich, "Ein Althethitisches Gewitterritual", *StBoT* 12, 1970, p.76-79.

NOUGAYROL, Jean, *Le Palais royal d'Ougarit III*, Imprimerie nationale et Klincksieck, Paris, 1955.

- *Le Palais royal d'Ougarit IV*, Imprimerie nationale et Klincksieck, Paris, 1956.

- *Le Palais royal d'Ougarit VI*, Imprimerie nationale et Klincksieck, Paris, 1970.

OLMO LETE, Gregorio (del), *Canaanite Religion according to the Liturgical Texts of Ugarit*, transl. by Wilfred G. E. Watson, CDL Press, Bethesda, Maryland, 1999.

OLMO LETE, Gregorio (del); SANMARTÍN, Joaquín, *Dictionary of Ugaritic Language in the Alphabetic Tradition*, Leiden, 2003. Noté : DULAT.

OTTEN, Heinrich, *Die Bronzetafel aus Boğazköy: ein Staatsvertrag Tudhalijas IV*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1988.

OTTO, Adelheid, "Collective Governance along the Upper Syrian Euphrates", in: *Organization, Representation and Symbols of Power in the Ancient Near East, Proceedings of the 54th RAI at Würzburg, 20-25 July, 2008*, ed. by Gernot Wilhelm, Winona Lake, Indiana, Eisenbrauns, 2012, p.87-99.

OWEN, David I., "Pasūri-Dagan and Ini-Teššup's Mother", in: *Festschrift Greenfield: Solving riddles and untying knots. Biblical, Epigraphic, and Semitic studies in honor of Jonas C. Greenfield*, ed. by Ziony Zevit, Seymour Gitin, Michael Sokoloff, Eisenbrauns, Winona Lake, 1995, p.573-584.

OWEN, David; WILHELM, Gernot, "General studies and excavations at Nuzi 10/2", *SCCNH* 9, 1998.

PARDEE, Dennis, « Les textes rituels, fascicule 1 », *RSO* XII, ERC, Paris, 2000, p.92-142.

PARDEE, Dennis, avec la collaboration de Robert HAWLEY, « Les textes juridiques en langue ougaritique », dans : Démare-Lafont, Sophie et Lemaire, André (textes réunis par), *Trois millénaires de formulaires juridiques*, Ecole Pratique des Hautes études, Librairie Droz, Genève, 2010.

PARKER, Barbara, "Administrative Tablets from the North-West Palace, Nimrud", *IRAQ* XXIII, 1961, p.15-67.

PETSCHOW, Herbert, *Mittelbabylonische Rechts- und Wirtschaftsurkunden der Hilprecht-Sammlung Jena* (MRWH), 5, 11, Akademie-Verlag, Berlin, 1974.

PLATON, *Sophiste - Politique - Philèbe - Timée - Critias*, Flammarion, Paris, 1969.

POSTGATE, John Nicholas, *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, *Biblical Institute Press*, Rome, 1974.

- "Nomads and Sedentaries in the Middle Assyrian Sources", in: *Nomads and Sedentary Peoples*, Editor: Silva Castillo, Jorge, El Colegio de México, México, 1981, p.47-56.

PRECHEL, Doris, „Fremde in Mesopotamien“, in: „Außenseiter und Randgruppen. Beiträge zu einer Sozialgeschichte des Alten Orient“, Volkert Haas (Hrsg.), *XENIA* 32, Universitäts Verlag Konstanz, 1992, p.173-185.

RAINEY, Anson F., *Canaanite in the Amarna Tablets, A Linguistic Analysis of the Mixed Dialect used by Scribes from Canaan*, Brill, Leiden, 1996.

- "The Hybrid Language written by Canaanite Scribes in the 14th Century BCE", in : *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale, Orientalia et Classica XXX*, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, volume 1, Part 2, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010, p.851-861.

RICHTER, Thomas, "Qatna in the Late Bronze Age, Preliminary Remarks", *SCCNH* 15, 2005, p.109-126.

RICHTER, Thomas & LANGE, Sarah, *Das Archiv des Idadda. Die Keilschrifttexte aus den deutschen syrischen Ausgrabungen 2001-2003 im Königspalast von Qatna*, Harrassowitz, Wiesbaden, 2012.

ROCHE, Carole, « Classification de l'utilisation du cunéiforme mésopotamien dans les textes ougaritiques », in: *Proceedings of the 51st Rencontre assyriologique internationale held at the Oriental Institute of the University of Chicago, July 18-22, 2005*, ed. by Robert D. Biggs, Jenny Myers and Martha Roth, *SAOC* 62, 2008, p.155-170.

RUBIN SULEIMAN, Susan, *Budapest Diary*, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1996 (traduction française : Rubin Suleiman, Susan, *Retours, Journal de Budapest*, éditions Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 1999).

SAHLINS, Peter, *Frontières et identités nationales. La France et l'Espagne dans les Pyrénées*, Belin, Paris, 1996 (édition anglaise : *Boundaries, The Making of France and Spain*, The University California Press, Berkeley, 1989).

- *Unnaturally French, Foreign Citizens in the Old Regime and after*, Cornell University Press, Ithaca & London, 2004.

SALANIÉ, Bernard, *Théorie des contrats*, Economica, Paris, 1994.

SALVINI, Mirjo & TRÉMOUILLE, Marie-Claude, « Les textes hittites de Meskéné-Emar », *SMEA* 45-2, 2003, p.225-271.

SARTRE, Jean-Paul, « Orphée noir », dans : SENGHOR, Léopold Sedar, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Presses Universitaires de France, Paris, 1948.

SASSON, Jack M. (ed.), *Civilisations of the Ancient Near East*, Hendrickson, Peabody (Massachussets), 2000.

SAUSSURE, Ferdinand (de), *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Séchehaye avec la collaboration de Albert Riedinger, Payot, Paris, 1995 (1^e édition : 1916).

SCHAEFFER, Claude, « Matériaux pour l'étude des relations entre Ugarit et le Hatti », *Ugaritica* III, 1956.

SCHNAPPER, Dominique, *Qu'est-ce que la citoyenneté ?*, Gallimard, Paris, 2000.

- *La communauté des citoyens*, Gallimard, Paris, édition 2003 comportant un avant-propos.

SÉFÉRIS, Georges, « La Grive, I », dans *Poèmes 1933-1955*, Poésie/Gallimard, Paris.

SIGRIST, Marcel, "Seven Emar tablets", in: Rainey A.F., *R. Kutscher Memorial*, Tel Aviv, 1993.

SILVA CASTILLO, Jorge (ed.), *Nomads and Sedentary Peoples*, El Colegio de México, México, 1981.

SINGER, Itamar, "The 'land of Amurru' and 'the lands of Amurru' in the Šaušgawa Treaty", *Iraq* 53, 1991, p.69-74.

- "A New Hittite Letter from Emar", in: *Landscapes : territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale*, Venezia, 7-11 July 1997, part II, Sargon, Padova, 2000, p.65-72.

- "A political history of Ugarit", in: *Handbook of Ugaritic Studies*, ed. by W.G.E. Watson & N. Wyatt, p. 603-733, Leiden, Brill, 1999. [Réédition : Singer, Itamar, "A political History of Ugarit", *The Calm before the Storm, Selected writings of Itamar Singer on the End of The Late Bronze Age in Anatolia ant the Levant*, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2011, p.19-146].

- "The Treaties between Karkemiš and Hatti", in: *Akten des IV Internationalen Kongress für Hethitologie*, W. Gernot ed., Harrassowitz, Wiesbaden, 2001, p.696-710.

- "The Great Scribe Taki-Šarruma", in: *Hittite Studies in honour of Harry A. Hoffner*, ed. by Gary Beckman, Richard Beal and Gregory McMahon, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2003, p.341-348.

- "A Hittite-Assyrian diplomatic exchange", *SMEA* 50, 2008, p.713-720.

- "Ships bound for Lukka: A New Interpretation of the companion letters RS 94.2530 and RS 94.2523", *AoF* 33-2, 2006, p.242-262.

- *The Calm before the Storm, Selected writings of Itamar Singer on the End of The Late Bronze Age in Anatolia ant the Levant*, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2011.

- "Purple-Dyers in Lazpa", in: *Anatolian Interfaces: Hittites, Greeks and Their Neighbors. Proceedings of an International Conference on Cross-Cultural Interaction, September 17–19, 2004*, Emory University, Atlanta, (Georgia), eds. B. J. Collins, M. Bachvarova, and I. C. Rutherford, Oxford, 2007, p.21–34. Réédité dans "*The Calm before the Storm*", 2011, p.425-458.

SKAIST, Aaron, "A Hurrian Term at Emar", *SCCNH*9, 1998, p.169-171.

- "The Chronology of the Legal Texts of Emar", *ZA* 88, 1998, p.45-71.

SMITH, Sidney, *The Statue of Idrimi*, the British Institute of Archeology in Ankara, London, 1949.

SODEN (von), Wolfram, *Akkadisches Handwörterbuch*, O. Harrassowitz, Wiesbaden, 1981.
Noté AHW.

VAN SOLDT, Wilfred H., "Fabrics and Dyes at Ugarit". *UF* 22, 1990, p.321–357.

- "Labels from Ugarit", *UF* 21 (1989), 1990, p.375-388.

- "Studies in the Akkadian of Ugarit. Dating and Grammar", *AOAT*40, 1991.

- "The Akkadian of Ugarit: Lexicographical aspects", *Studi epigrafici e linguistici* 12, Verona, 1995, p. 205-215.

- "Amarna upsu = Ugaritic ʿps, « boundary (stone) »", *NABU* 90, 1997, p.84.

- "Studies in the Topography of Ugarit (3)", *UF* 30, 1998, p.703-740.

- "Ugarit as a Hittite Vassal State", *AoF* 37, 2010.

"Why did they write? On Empires and Vassals in Syria and Palestine in the Late Bronze Age, in: *Theory and Practice of Knowledge Transfer*, ed. by W.S. Egmond and W.H. van Soldt, *PIHANS* CXXI, 2012, p.103-113.

STEINER, George, *Après Babel, Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, Paris, 1998. [Titre original : *After Babel: Aspects of Language and Translation*, Oxford University Press, 1975, 1992, 1998 (1^e, 2^e et 3^e éditions respectivement)].

SZUCHMAN, Jeffrey (ed.), "Nomads, Tribes, and the State in the Ancient Near East", *OIS* 5, The Oriental Institute of the University of Chicago, Chicago, 2009.

- SZLECHTER, Emile, *Lois d'Ešnunna*, Sirey, Paris, 1954.
- *Codex Hammurapi*, Pontificia Universitas Lateranensis, Roma, 1977.
- TAKACS, Gabór, *Etymological Dictionary of Egyptian*, vol. I, Brill, Leiden, 1999.
- THALMANN, Jean-Paul, *Tell Arqa, I. Les niveaux de l'Âge du Bronze*, IFPO, Beyrouth, 2006.
- THUCYDIDE, "La guerre du Péloponnèse", dans : *Hérodote- Thucydide, Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1964.
- TISCHLER, Johann, mit Beiträgen von Günter NEUMANN, *Hethitisches Etymologisches Glossar, teil I(a-k)*, *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft* 20; Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck; Innsbruck, 1983.
- TOCQUEVILLE, Alexis (de), *Souvenirs, tome XII*, NRF, Gallimard, Paris, 1964.
- TROPPER, Josef, "Is Ugaritic a Canaanite Language?", *Proceedings of the International Symposium Ugaritic and the Bible, Manchester, September 1992*, ed. by George J. Brooke, Adrian H.W. Curtis and John F. Healey, Ugarit-Verlag, Münster, 1994, p.343-353.
- TROPPER, Josef & VITA, Juan-Pablo, *Das Kanaan-Akkadische der Amarnazeit*, Ugarit-Verlag, Münster, 2010.
- TSUKIMOTO, Akio, "Sieben spätbronze zeitliche Urkunde aus Syrien", *ASJ* 10, 1988, p.153-189.
- "Akkadian Tablets in the Hirayama Collection (I)", *ASJ* 12, 1990, p.177-254.
 - "Akkadian Tablets in the Hirayama Collection (III)", *ASJ* 14, 1992, p.289-310.
- ULSHÖFER, Andrea M., „Sprachbarrieren und ihre Überwindung; Translatorisches Handel im Alten Orient“, in: *Landscapes: territories, frontiers and horizons in the Ancient Near East: papers presented to the 44e Rencontre Assyriologique Internationale, Venezia, 7-11 July 1997, part II*, Sargon, Padova, 2000.

VAN LERBERGHE, Karel & SCHOORS, Anton (ed.), *Immigration and Emigration within the Ancient Near East. Festschrift E. Lipinski*, Uitgeverij Peeters en Departement Oriëntalistiek, Leuven, 1995.

VARGYAS, Peter, "Marchands à Ugarit", *OLP* 16, 1985, p.71-79.

- "Immigration into Ugarit", in: *Immigration and Emigration within the Ancient Near East*, Van Lerberghe Karel et Anton Schoors (ed), Uitgeverij Peeters en Departement Oriëntalistiek, Leuven, 1995.

VERNANT, Jean-Pierre, *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Gallimard, Paris, 1989.

VEYNE, Paul, *L'empire gréco-romain*, Le Seuil, Paris, 2005.

VITA, Juan-Pablo & GALÁN, José, « Šipti Ba'alu, un "Égyptien à Ougarit" », *UF* 29, 1997, p.709-713.

VITA, Juan-Pablo, "Scribes and Dialects in Late Bronze Age Canaan", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale, Orientalia et Classica XXX, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, Volume 1, Part 2*, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010, p.863-894.

- "Amurru Scribes in the Amarna Archive", *Paleography and Scribal Practices in Syro-Palestine and Anatolia in the Late Bronze Age: papers read at a symposium in Leiden, 17-18 December 2009*, E. Devecchi (ed.), Instituut voor het Nabije Oosten, Leiden, 2012, p.185-200.

- "On the Lexical Background of the Amarna Glosses", *AOF* 39-2, 2012, p.278-286.

VON DASSOW, Eva, "Canaanite in Cuneiform", *JAOS* 124, 2004, p.641-674.

- "State and Society in the Late Bronze Age, Alalah under the Mittani Empire", *SCCNH* 17, 2008, p.105-111 et p.344-348.

- "Peripheral Akkadian Dialects, or Akkadography of Local Languages?", in: *Language in the Ancient Near East, Proceedings of the 53^e Rencontre Assyriologique Internationale, Orientalia et Classica XXX, ed. by L. Kogan, N. Koslova, S. Loesov, and S. Tishchenko, Volume 1, Part 2*, Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 2010, p.895– 924.

- "Gloss-marking and the Language of the Alalah IV Texts", in: *Paleography and Scribal Practices in Syro-Palestine and Anatolia in the Late Bronze Age*, E. Devecchi (ed.), Instituut voor het Nabije Oosten, Leiden, 2012.

WATSON, Wilfred G. E. & WYATT, Nicolas (ed.), *Handbook of Ugaritic Studies*, Brill, Leiden, 1999.

WEIDNER, Ernst F., "Politische Dokumente aus Kleinasien: die Staatsverträge in akkadischer Sprache aus dem Archiv von Boğazköi", *BoSt* 8-9, Leipzig, 1923.

WEIDNER, Ernst F. (mit einem Betrag von Heinrich OTTEN), "Die Inschriften Tukulti-Ninurtas I und seiner Nachfolger", *AfO* 12, Graz, 1959.

WEINSTEIN, James M., "The Egyptian Empire in Palestine: A Reassment", *BASOR* 241, 1982, p.1-28.

- "Egyptian relations with the eastern mediterranean world at the end of the second millenium BCE", in: *Mediterranean peoples in transition, Thirteenth to early tenth centuries BCE: in honor of Professor Trude Dohan*, Jerusalem, 1998, p.188-196.

WESTBROOK, Raymond, "The Old Babylonian Term of *nap̄tarum*", *JCS* 46, 1994, p.41-46.

- "Master and Slave in Ancient Near Eastern Law", *Chicago-Kent Law Review* 70, 1995.

- "The *nap̄taru* at Ugarit", *JCS* 60, 2008, p.53-55.

WESTBROOK, Raymond (ed.), *A history of Ancient Near Eastern Law, vol. one*, Brill, Leiden, 2003.

WESTENHOLZ, Joan, *The Emar Tablets*, Cuneiform Inscriptions in the Collection of The Bible Lands Museum Jerusalem, STYX, Groningen, 2000.

WIGGERMANN, Franciscus A. M., "Agriculture in the North Balikh Valley: the case of Middle Assyrian Tell Sabi Abyad", in: *Rainfall and agriculture in Northern Mesopotamia*, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, Istanbul, 2000, p.171-231.

WILHELM, Gernot, « L'état actuel et les perspectives des études hourrites », dans : *Amurru 1, Mari, Ebla et les Hourrites, dix ans de travaux*, ERC, Paris, 1996, p.175-187.

- "Recent trends in Nuzi and Hurrian Studies", *SCCNH 10*, 1999, p.3-11.

WISEMAN, Donald John, *The Alalakh Tablets*, The British Institute of Archaeology at Ankara, London, 1953.

WISMANN, Heinz, *Penser entre les langues*, Albin Michel, Paris, 2012.

YAMADA, Masamichi, "Arana-Documents from Emar", *Orient 29*, 1993, p.139-146.

- "The Hittite Social Concept of "Free"", *AoF 22*, 1995, p.297-316.

YON, Jean-Baptiste, « Commerçants et petits commerçants sur les bords de l'Euphrate », *Topoi Orient - Occident, supplément*, Paris, 2007, p.413-428.

YOUNGBLOOD, Ronald Fred, *The Amarna Correspondence of Rib-Hadda, Prince of Byblos (EA 68-96)*, University Microfilms International, Ann Arbor, Michigan, 1985.

ZADOK, Ran, "Suteans and Other West Semites during the Latter Half of the Second Millenium B.C.", *OLP 16*, 1985, p.59-70.

ZIEGLER, Nele, « Samsi-Addu et la combine sutéenne », dans : *Amurru 3, Nomades et sédentaires dans le Proche-Orient ancien, CRRAI 2000*, ERC, Paris, 2004.

- « Les données des archives royales de Mari sur le milieu naturel et l'occupation humaine en Syrie centrale », dans : *Urban and natural Landscapes of an ancient Syrian capital, settlement and environment at Tell Mishrife-Qatna and in central western Syria: proceedings of the international conference held in Udine, 9-11 December 2004*, ed. by Daniele Morandi Bonacossi, Udine, 2007, p.311-318.

Et les sites :

The Assyrian Dictionary of the University of Chicago, Chicago, <http://oi.uchicago.edu> (CAD)

The Electronic Pennsylvania Sumerian Dictionary: <http://psd.museum.upenn.edu> (ePSD)

The Electronic Text Corpus of Sumerian Literature, Oxford: <http://etcsl.orinst.ox.ac.uk> (ETCSL).

Progetto Sinleqiunni, Digital Cuneiform Archives (<http://virgo.unive.it/emaronline/cgi-bin/index.cgi>)

Table des illustrations

Proche-Orient ancien : vue d'ensemble	12
La situation politique à la fin du premier tiers du XIV ^e siècle	15
... et au début du XIII ^e siècle	15
Le Proche-Orient à l'époque paléo-babylonienne	19
Le Levant à l'époque d'El Amarna (XIV ^e siècle)	21
L'empire hittite et ses voisins	1000
Zones d'influence en Syrie au début du XIII ^e siècle (époque de Ḫattusili III et de Ramsès II)	102
Les trois provinces égyptiennes en Syrie au début du XIV ^e siècle	105
Diffusion de la langue hourrite (entre les XVI ^e et XIII ^e siècles)	122
Diffusion du hittite (en vert) et du louvite (en jaune) au XIII ^e siècle	122
Les États de Syrie du nord et du sud	148
Les royaumes de Qatna et d'Amurru	152
Le traité entre Ili Pada et un chef sutéen	172

Table des matières

Avant-propos	3
Sigles et abréviations	5
INTRODUCTION.....	7
1. Frontière : le même et l'autre (et ce qui tient des deux).....	9
2. Objet de la recherche.....	11
3. Aire géographique choisie.....	12
4. Période choisie	13
5. Corpus	17
6. Présentation.....	18
Des changements d'allégeance : la Syrie à partir du xive siècle,.....	19
1. À l'époque du Bronze moyen (XVIIIe-XVIIe siècles).....	19
2. À l'époque du Bronze récent (XVe - XIIIe siècles)	20
<i>Brève chronologie intéressant la Syrie de la fin du IIe millénaire</i>	24
PREMIÈRE PARTIE : Tracer des frontières.....	25
Chapitre 1 : Frontière, les mots	26
Introduction.....	26
Limite, frontière, confins en akkadien (et en ougaritique)	28
Conclusion.....	34
Chapitre 2 : Des frontières entre institutions ?	36
Position du problème	36
Des frontières juridiques ?	38
Introduction.....	38
1. Ugarit.....	40
2. Emar et son voisinage (Ekalte, etc.).....	43
Conclusion.....	53
Des frontières économiques ?	55
Introduction.....	55
<i>I. Les marchands du roi, pourquoi les taxes-tu ?</i>	57
1. Des « frontières » fiscales ?	57
2. Les mots de la fiscalité au Proche-Orient ancien	58
Conclusion.....	71
<i>II. Le tribut</i>	73
1. Le tribut, un contrat ?	73
2. Quatre empires et le tribut des États syriens : les textes	76
Conclusion.....	95

Chapitre 3 : La fixation des frontières par les États	96
Introduction	96
1. Frontières, deux philosophies : l'Égypte et l'empire hittite	98
2. L'Égypte et la Syrie : l'administration de provinces	102
3. Les Hittites et la Syrie : des règles écrites de bonne conduite.....	106
4. Des frontières définies bilatéralement par les États syriens ?	117
Conclusion.....	118
Chapitre 4 : Langues et frontières	120
Introduction	120
1. Les langues parlées ou écrites en Syrie à l'époque du Bronze récent	121
2. La langue, à la fois frontière et moyen de dépasser les frontières.....	123
3. Au Proche-Orient, la langue (et l'écriture) moyen(s) de dépasser les frontières ?	126
4. Des « frontières intérieures » qui traversent la langue écrite ?.....	128
5. Entre deux, des langues « frontières » ?	139
Conclusion.....	146
Chapitre 5 : Sur la frontière	148
Introduction.....	148
1. Aperçu sur l'histoire de Qatna et de Šumur avant le XIVe siècle.....	149
2. Le tournant du XIVe siècle.....	151
Conclusion.....	162
DEUXIÈME PARTIE : Franchir les frontières	165
Introduction	166
Chapitre 6 : Le voyage	167
1. Les nomades.....	167
2. Les messagers.....	175
3. Les marchands.....	177
4. Les artisans (et « experts »).....	183
Chapitre 7 : Ceux qui sont partis de chez eux	188
1. Les 'Apiru/Ḫabiru	188
2. Ceux qui cherchent refuge, exilés et fugitifs.....	195
3. Reprendre ceux qui s'enfuient.....	197
TROISIÈME PARTIE : De l'autre côté.....	203
Introduction : être un étranger	204
1. Un concept ?.....	205
2. Un large éventail sémantique	206
3. Vous suis-je étranger ou suis-je un étranger ?.....	209
Chapitre 8 : Qui est ressenti, ou se ressent, comme étranger	211
1. Né(e) ailleurs.....	211
2. Relève d'une autre autorité	214
3. Appartient à une autre culture	220
4. Représente une menace	225
Conclusion.....	225

Chapitre 9 : Les étrangers résidents.....	227
Introduction : des étrangers divers et inégaux.....	227
1. En Grèce, un métèque	229
2. L'étranger qui réside en Israël : un « guēr ».....	230
3. Au Proche-Orient ancien : un ubāru.....	231
4. Citoyens et résidents à Ugarit.....	233
Le rituel des murailles.....	234
Chapitre 10 : Comment cesse-t-on d'être un étranger ?	239
1. Des « naturalisations » collectives	239
2. Une intégration individuelle.....	241
En conclusion de la troisième partie.....	2444
 CONCLUSION	 245
 Index des noms géographiques.....	 2500
Index des noms de personne et de dieu	254
Bibliographie	259
Table des illustrations.....	287
Table des matières	288



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE et INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE 1 (Mondes anciens et médiévaux)

Histoire et civilisation de l'Antiquité

INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

FACULTE DE THEOLOGIE ET DES SCIENCES RELIGIEUSES

Histoire et philologie des religions de l'Orient ancien

T H È S E

pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris-Sorbonne

et de l'Institut catholique de Paris

Présentée et soutenue par :

Elisabeth RACINE-DOGNIN

le 9 janvier 2015

**Tracer des limites, les franchir.
Essai sur la notion de frontière, en Syrie,
à la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ**

(volume 2 : annexes)

sous la direction de :

Madame Françoise BRIQUEL-CHATONNET, directrice de recherches, CNRS

Madame Florence MALBRAN-LABAT, directrice de recherches émérite, CNRS

Membres du jury :

Madame Marie-Françoise BASLEZ, professeure d'université émérite, Paris-Sorbonne

Monsieur Nicolas CURIEN, professeur émérite, Conservatoire national des Arts et Métiers

Madame Sophie DÉMARE-LAFONT, professeure d'université, Paris II

Madame Carole ROCHE-HAWLEY, chargée de recherches, CNRS

INTRODUCTION

Ce volume 2 est divisé en treize annexes, comportant la plupart des textes cités dans le volume 1 et selon la même architecture.

Annexe I	La frontière en topologie mathématique
----------	--

Annexe	Textes cités dans :
II	Introduction
III	Chapitre 1 (« Frontière, les mots »)
IV	Chapitre 2 (« Des frontières entre institutions ? »), partie 1 : <i>Des frontières juridiques ?</i>
V	Chapitre 2 (« Des frontières entre institutions ? »), partie 2 : <i>Des frontières économiques ?</i>
VI	Chapitre 3 (« La fixation des frontières par les États »)
VII	Chapitre 4 (« Langues et frontières »)
VIII	Chapitre 5 (« Sur la frontière ... »)
IX	Chapitre 6 (« Le voyage »)
X	Chapitre 7 (« Ceux qui sont partis de chez eux »)
XI	Chapitre 8 (« Qui est ressenti, ou se ressent, comme étranger ? »)
XII	Chapitre 9 (Les étrangers résidents »)
XIII	Chapitre 10 (« Comment cesse-t-on d'être un étranger ? »)

Les textes figurent soit intégralement, soit sous forme d'extraits, selon ce qui a semblé nécessaire. Ainsi, dans le chapitre « Frontières entre institutions », il est important de disposer du texte complet des litiges de la partie 1, « Des frontières juridiques », alors que, dans la partie 2, « Des frontières économiques » (II. Le tribut), du même chapitre, il n'est pas nécessaire d'inclure la totalité des longues inscriptions où les rois assyriens célèbrent leurs victoires : seuls les passages concernant le traitement des pays vaincus par les Assyriens vis-à-vis du tribut ont été insérés.

Par ailleurs, certains textes figurent intégralement parce qu'ils sont de compréhension délicate et sujets à des interprétations très différentes, ainsi des lettres d'El Amarna.

Concrètement, il a fallu d'abord harmoniser la façon dont les textes sont translittérés. Dans les publications déjà anciennes (comme celle des textes d'Alalaḥ et de Mari, ou les différents volumes du « Palais royal d'Ougarit »), les premiers éditeurs ont remplacé les idéogrammes sumériens par les mots akkadiens qui leur semblaient le mieux les traduire et ils les ont déclinés, ou conjugués, selon la grammaire akkadienne. Or, il s'agit déjà d'une interprétation, qui peut être remise en cause.

De plus, lorsqu'on s'éloigne du berceau historique de la culture cunéiforme, les idéogrammes peuvent être à lire dans la langue locale et celle-ci s'éloigne plus ou moins de l'akkadien classique. Si un complément phonétique permet, parfois, de conclure (par exemple, le nom du dieu de l'orage écrit ^dIM-ub doit être lu Tešub, nom hurrite du dieu), c'est loin d'être le cas général : lorsque le nom du dieu est écrit ^dIM, il peut aussi être lu Addu (sémitique). Et le nom du dieu de la lune qui est écrit ^d30 peut être lu : Sîn (sémitique), Kušuh (hurrite) ou Arma (louvite).

Pour cette raison, on préfère aujourd'hui garder les idéogrammes. On est donc ici systématiquement retourné aux copies des tablettes (et, plus rarement, aux photographies) afin de rechercher les idéogrammes et de proposer, au vu de ceux-ci, une translittération telle qu'elle serait faite aujourd'hui⁴⁴².

Les traductions respectent assez largement celles qui ont été publiées⁴⁴³, avec quelquefois des modifications légères pour rendre la compréhension plus aisée. Pour les textes qui ont fait l'objet de traductions successives, c'est le plus souvent, sauf mention contraire, la dernière qui a été conservée : il en est ainsi des textes akkadiens d'Ougarit pour lesquels la traduction retenue est généralement celle de Sylvie Lackenbacher (lorsqu'elle existe) plutôt que celle de Jean Nougayrol. Lorsque la collation de certaines tablettes a permis aux assyriologues de revoir substantiellement leur lecture et donc leur traduction (c'est le cas des documents *arana* de l'annexe V, par exemple), ce fait est précisé. Enfin, la traduction de certains textes n'avait été publiée qu'en anglais ou en allemand : ils ont été traduits ici en français.

⁴⁴² Dans le cas des tablettes d'Alalaḥ qui figurent dans l'annexe X, la translittération n'avait pas été publiée auparavant.

⁴⁴³ Y compris la notation retenue par l'auteur. On trouvera ainsi, par exemple, h ou ḫ.

SIGLES et ABRÉVIATIONS UTILISÉS

AIT	WISEMAN, Donald J., <i>The Alalakh Tablets</i> , The British Institute of Archaeology at Ankara, London, 1953.
ARM III	KUPPER, Jean-Robert, <i>Archives royales de Mari III. Correspondance de Kibri-Dagan</i> , Imprimerie nationale, Paris, 1950.
ARM V	DOSSIN, Georges, <i>Archives royales de Mari V. Correspondance de Iasmah-Addu</i> , Imprimerie nationale, Paris 1952.;
ARM IX	BIROT, Maurice, <i>Archives royales de Mari IX. Textes administratifs de la salle 5 du Palais</i> , Imprimerie nationale, Paris, 1960.
ARM XIV	BIROT, Maurice, <i>Archives royales de Mari XIV, Lettres de Yaqqim-Addu, gouverneur de Sagaratum</i> , Geuthner, Paris, 1974.
ASJ 10	TSUKIMOTO, Akio, "Sieben spätbronze zeitliche Urkunde aus Syrien", <i>Acta Sumerologica Japan</i> 10, p.153-189, 1988.
ASJ 12	TSUKIMOTO, Akio, "Akkadian Tablets in the Hirayama Collection (I)", <i>Acta Sumerologica Japan</i> 12, 1990, p.177-254.
ASJ 14	TSUKIMOTO, Akio, "Akkadian Tablets in the Hirayama Collection (III)", <i>Acta Sumerologica Japan</i> 14, p.289-310, 1992.
BATSH	CANCIK-KIRSCHBAUM, Eva Christiane, <i>Die Mittelassyrischen Briefe aus Tall Šēḫ Hamad</i> , Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1996.
BLMJ	WESTENHOLZ, Joan G., <i>The Emar Tablets</i> , Cuneiform Inscriptions in the Collection of The Bible Lands Museum Jerusalem, STYX, Groningen, 2000.
CTH	LAROCHE, Emmanuel, <i>Catalogue des textes hittites</i> , Klincksieck, Paris, 1971.
FS Greenfield	OWEN, David I., "Pasūri-Dagan and Ini-Teššup's Mother", in <i>Festschrift Greenfield. Solving riddles and untying knots. Biblical, Epigraphic, and Semitic studies in honor of Jonas C. Greenfield</i> , edited by Ziony ZEVIT, Seymour GITIN, Michael SOKOLOFF, Winona Lake, Eisenbrauns, 1995.
HDT	BECKMAN, Gary, <i>Hittite diplomatic texts</i> , ed. by Harry A. HOFFNER (Writings from the Ancient World, Society of Biblical Literature, vol. 7), Scholars Press, Atlanta, Georgia, 1996.
KBo	<i>Keilschrifttexte aus Boğazköy</i> , Leipzig, depuis 1916.
KTU	DIETRICH, LORETZ & SANMARTIN, „Die keilalphabetischen Texte aus Ugarit“, <i>AOAT</i> 24/1, 1976.
KUB	<i>Keilschrifturkunden aus Boğazköy</i> , Berlin
LAPO 13	MORAN, William L. avec la collaboration de V. HAAS et G. WILHELM. <i>Les lettres d'El-Amarna. Correspondance diplomatique du pharaon</i> . Traduction française de Dominique COLLON et Henri CAZELLES, Littératures anciennes du Proche-Orient 13, Paris, Les Editions du Cerf, 1987.
PRU III	NOUGAYROL, Jean, <i>Palais royal d'Ougarit</i> , vol. III., Imprimerie nationale et Librairie Klincksieck, Paris, 1955.

- PRU IV NOUGAYROL, Jean, *Palais royal d'Ougarit*, vol. IV., Imprimerie nationale et Librairie Klincksieck, Paris, 1956.
- PRU VI. NOUGAYROL, Jean, *Palais royal d'Ougarit*, vol. Vi., Imprimerie nationale et Librairie Klincksieck, Paris, 1970.
- RAE ARNAUD, Daniel, *Recherches au pays d'Aštata, Emar VI-3*, ERC, Paris, 1986.
- RE BECKMAN, Gary, "Texts from the Vicinity of Emar in the Collection of Jonathan Rosen", *History of the Ancient Near East II*, Padova, Sargon, 1990.
- RIMA 1 GRAYSON Albert Kirk, *Assyrian Rulers of the Third and Second Millenia BC (to 1115 BC), The Royal Inscriptions of Mesopotamia, Assyrian Period, volume I*, University of Toronto Press, Toronto, 1987.
- RSO VII Ras-Shamra-Ougarit VII.
BORDREUIL, Pierre (sous la direction de), *Une bibliothèque au sud de la ville*, ERC, Paris, 1991.
- RSO XI Ras-Shamra-Ougarit XI
L'épigraphie akkadienne. Rétrospective et perspectives. Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C., (YON, Marguerite ; SZNYCER, Maurice & BORDREUIL, Pierre, éd.), ERC, Paris, 1995.
- RSO XIV Ras-Shamra- Ougarit XIV.
YON, Marguerite & ARNAUD, Daniel (sous la direction de), *Etudes ougaritiques. I. Travaux 1985-1995*, ERC, Paris, 2001.
- SCCNH *Studies on the Civilization and Culture of Nuzi and the Hurrians*, Winona Lake.
- SMEA 30 ARNAUD, Daniel, "Tablettes de genres divers du Moyen-Euphrate", *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici* 30, Roma, 1992, p. 218-219.
- SMEA 45-2 SALVINI, Mirjo & TREMOUILLE, Marie-Claude, « Les textes hittites de Meskéné-Emar », *Studi micenei ed egeo-anatolici* 45-2, p. 226-228, Roma, 2003.
- TAU LACKENBACHER, Sylvie. *Textes akkadiens d'Ugarit*, Cerf, Paris, 2002.
- TSBR ARNAUD, Daniel, « Textes syriens du Bronze récent », *Aula Orientalis Supplementa* 1, Barcelona, 1991.

Les tablettes sont repérées par le site de leur découverte (sauf en cas de fouilles clandestines).

On trouve donc, parmi les plus nombreuses, les références :

ATT pour Tell Atchana/Alalah,

Dez pour Dūr-Katlimmu,

EA pour El Amarna,

Msk pour Meskene/Emar,

RS pour Ras Shamra/Ugarit.

Les liens utilisés pour les tablettes trouvées à El Amarna sont :

<http://www.tau.ac.il/humanities/semitic/amarna.html> (IZRE'EL, Shlomo, *The El-Amarna Letters from Canaan (and Its Immediate Vicinity), Electronic Version of the Amarna Tablets*),

<http://oracc.museum.upenn/contrib/amarna/corpus>, qui mène aussi aux lettres ne provenant pas de Canaan (avec des conventions d'écriture un peu différentes : u₂ et non ú, u₃ et non ù, etc.).

Annexe I : la frontière en topologie mathématique

On emprunte, dans ce qui suit, au vocabulaire imagé de la topologie mathématique lorsqu'elle parle de frontière et - ce qui va de pair - d'intérieur et d'extérieur. Elle-même élabore ces concepts à partir des situations concrètes (géographiques, politiques, militaires, culturelles, etc.) où le langage courant utilise le mot « frontière ».

On s'attache à un ensemble de personnes qu'on envisagera au regard d'un critère auquel elles répondent ou non.

Citons à titre d'exemple quelques-uns de ces critères : être soumis à une autorité politique spécifiée, relever d'une juridiction donnée, parler une certaine langue, habiter un territoire géographique précisé, etc.

[On peut appliquer simultanément plusieurs critères au même groupe de personnes].

Certaines personnes répondent à ce critère (elles constituent un sous-ensemble) et d'autres n'y répondent pas (elles constituent un sous-ensemble du précédent, dit « complémentaire »).

Sans chercher à préciser le sens du mot « *voisinage* » en topologie, on peut dire que chaque personne a des « voisins ».

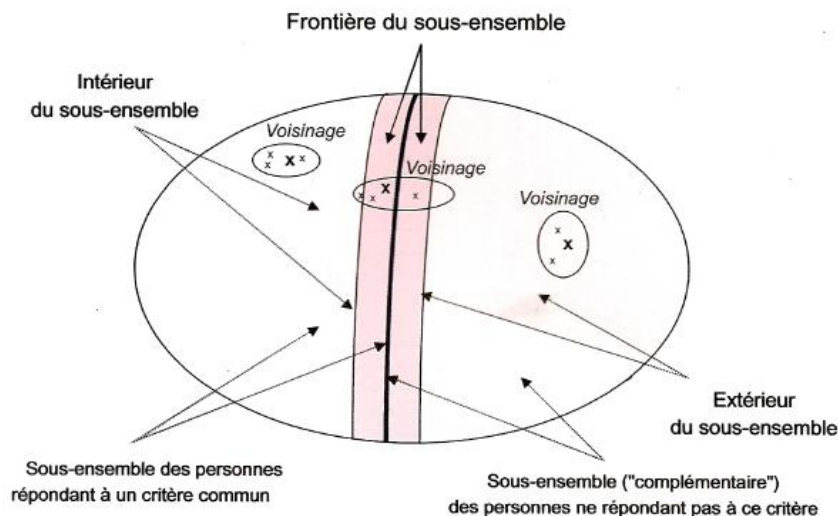
Par exemple, si on considère des personnes qui parlent une seule et même langue, on pourrait appeler « voisin » de l'une d'elles toute personne qui parle cette langue (mais aussi, éventuellement, une autre langue).

D'une personne qui a des voisins qui répondent tous au critère, on dira qu'elle fait partie de l'*intérieur* du sous-ensemble, alors qu'une personne qui a des voisins dont aucun ne répond au critère sera considérée comme faisant partie de l'*extérieur* du sous-ensemble.

La *frontière* du sous-ensemble est constituée des personnes qui comptent toujours parmi leurs voisins (au moins) une personne qui réponde au critère et (au moins) une personne qui n'y réponde pas. La définition est « symétrique » : c'est aussi la frontière du sous-ensemble complémentaire.

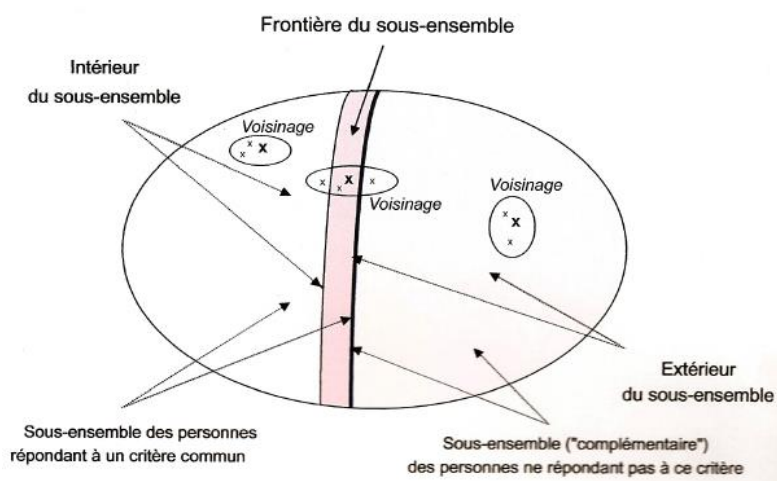
Intérieur, frontière et extérieur opèrent une partition de l'ensemble des personnes, c'est-à-dire qu'une personne appartient forcément à l'un des trois, mais pas aux deux autres.

Dans le cas général, certaines personnes de la frontière répondent, et d'autres non, au critère. La frontière "chevauche" les deux sous-ensembles.



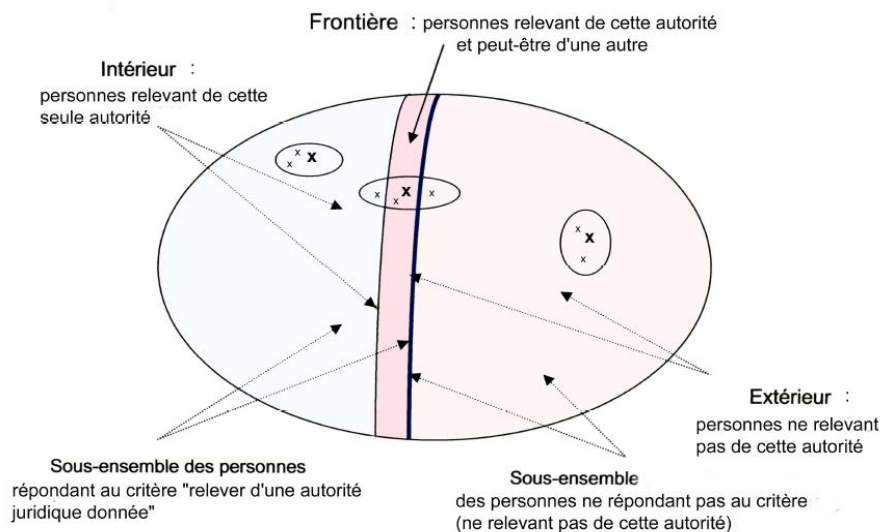
Considérons par exemple, à une époque donnée, tous les marchands résidant à Ugarit. Appelons « voisin » de l'un d'entre eux tout autre marchand avec qui il est en relation commerciale. Si, parmi ses « voisins », il y en a toujours un qui parle l'ougaritique et un autre qui ne le parle pas, ce marchand fait partie de la frontière (frontière « linguistique », en quelque sorte). L'intérieur regroupe ses relations commerciales « locales » (qui ne parlent que l'ougaritique) et l'extérieur ses relations commerciales qui ne parlent pas l'ougaritique (étrangers résidents, pour simplifier).

Un cas particulier se produit lorsque les personnes de la frontière répondent toutes au critère. La frontière est alors incluse dans le sous-ensemble : on retrouve l'idée de limite.

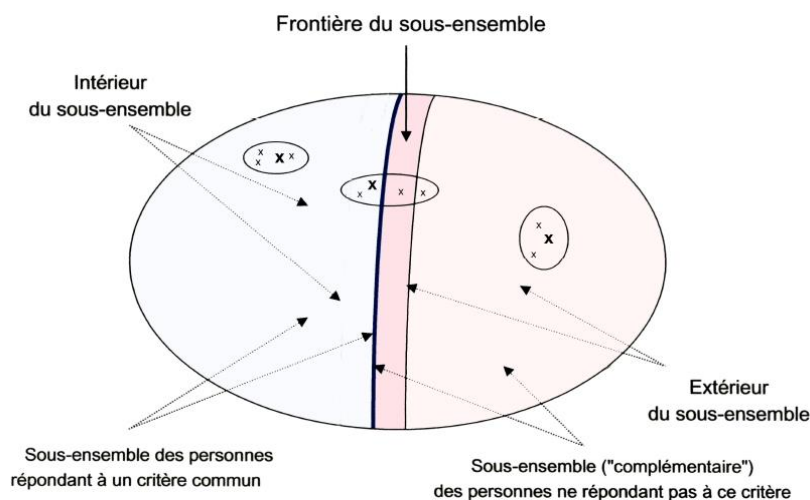


Par exemple, à l'époque considérée, si une autorité juridique spécifiée (celle d'un roi, d'anciens, ...) s'exerce sur un ensemble des personnes, et si être "voisin" consiste ici à relever d'une même autorité juridique, on peut définir l'intérieur comme composé des personnes qui ne relèvent que de cette seule autorité, et l'extérieur des personnes qui ne relèvent pas du tout de cette autorité. La frontière, elle, est

composée des personnes qui relèvent de cette autorité et aussi d'une autre (frontière « juridique » en quelque sorte).



NB : le cas symétrique est celui où aucune personne de la frontière ne répond au critère. La frontière est alors incluse dans le sous-ensemble complémentaire.



À chaque critère sur le même ensemble de personnes correspond une frontière.

Plusieurs critères induisent par conséquent plusieurs frontières, qui réalisent un « pavage » de l'ensemble.

Annexe II : textes cités dans l'introduction (*Des changements d'allégeance*)

Les lettres EA 52 à 56 du roi Akizzi de Qaṭna, qui sont citées dans cette partie, figurent dans l'annexe VIII (Sur la frontière ...).

RS 17.289

(PRU IV, p.192, et TAU, p.100)

1. um-ma LUGAL KUR kar-ga-mis
2. a-na ^mi-bi-ra-na
3. LUGAL KUR ú-ga-ri-it
4. qí-bi-ma
5. lu-ú sul-mu a-na muḥ-ḥi-ka
6. a-nu-ma GAL ^dIM
7. LÚ kar-tap-pu ^dUTU-ši
8. il-la-ka-ak-ku
9. ERIN₂.MEŠ-ka ù ^{GIŠ}GIGIR.MEŠ-ka
10. i-mar ki-i ma-ṣi-me-e
11. [ERIN₂].MEŠ ^{GIŠ}GIGIR.MEŠ
12. (ša a-ḥ)ḥi-ka
13. iš-tu É.GAL
14. it-ták-nu
15. šu-ši-ir ù ^dUTU-ši
16. mi-nu-ta e-pa-aš
17. ŠÀ.šú ša ^dUTU-ši
18. mim-ma lu-ú la-a
19. i-ma-al-la
20. mu-tu₄ nap-ša-tu₄

¹⁻⁴Ainsi parle le roi de Karkemiš. Dis à Ibirānu, roi d'Ugarit : que tout aille bien pour toi ! ⁵⁻¹⁰À présent, Talmi-Tešub, le kartappu de Mon Soleil, va (venir) chez toi. Il va inspecter tes troupes et tes chars.

¹⁰⁻¹⁶Rassemble/Prépare autant de troupes et de chars que le Palais t'en a imposé, et Mon Soleil fera le compte. ¹⁷⁻²⁰Que Mon Soleil ne soit pas contrarié ! (C'est une question de) vie (ou de) mort.

RS 17.062+17.237

(PRU IV, p.63-67, et TAU, p.134)

Confirmation par Muršili II à Ugarit de la frontière avec le Mukiš qu'avait fixée son père Šuppiluliuma

19. [URU] bi-tu-ḥu-li-wi qa-du 𐎠A.ŠÀ.MEŠ 𐎠ḪUR.SAG.MEŠ-šu

20. [a-di A.ŠÀ] ḪUR.SAG NAM-zi-ḥé a-di mi-ša-ri

¹⁹⁻²⁰[La ville] de Bitu-huliwe avec son terroir de montagne, son terroir du mont NAM-zihe, jusqu'à la frontière ...

⁵¹⁻⁵²[voici que maintenant] Muršili, Grand Roi, les a attribués à [Niqmepa], roi d'Ugarit et à ses fils [et aux fils de ses fils, pour toujours !

PREMIÈRE PARTIE : Tracer des frontières

Annexe III : textes cités dans le chapitre 1 (Frontière, les mots)

Certains des textes cités dans le chapitre 1 apparaissent plus complètement dans d'autres. On se reportera aux annexes correspondantes :

- RS 17.132, RS 17.340, RS 17.364, RS 17.368, RS 17.403 et RS 20.03 (annexe VI, La fixation des frontières par les États),
- A.0.77.1 et A.0.78.1, A.0.78.5, A.0.78.23 (annexe V, Frontières économiques : II. Le tribut, *L'Assyrie, d'après les inscriptions royales*),
- EA 366 (annexe VII, Langues et frontières).

On retient ici ceux qui n'apparaissent pas par la suite.

A.0.78.24

(RIMA 1, p.275)

38. KUR šu-me-ri u URI-ki

39. ana ZAG gim-ri-šá a-be-el

³⁸⁻³⁹Je devins le maître du pays de Sumer et d'Akkad dans sa totalité.

EA 29

(LAPO 13, p.173-190)

Lettre du roi du Mitanni, Tušratta, au pharaon Naphureya (Aménophis IV)

173. [u₃ ŠEŠ-ia aš-šum^mar]-^rte^l-eš-šu-pa u₃ ^ma-sa-li iq-ta-bi-šu-nu um-ma šu-u₂-ma i-na KUR ša ŠEŠ-ka iḫ-ta-du-me ul-te-^rri^l-[bu]

174. [a-na x x x]-šu-nu u₃ ul-^rte^l-ri-bu IR₃.MEŠ-ia re-e-ḫu-tu₄ ša i-na KUR ^rmi^l-iṣ-ri-i u₂-ši-bu ^mma-[ne₂-e]

175. [x x x x x] a-^rna^l pa-ni-ia [i-te]-^rru^l-ub u₃ ub-ti-i-ir-ru-u₂-šu-nu a-na ^rpa^l-[ni]-^ria^l u₃ i-dab₂-^rbu^l-[bu-(ma)]

176. [x x x x x] u₃ aq-ta-bi a-na pa-ni-šu-nu šu-um-gu-nu am-mi-i-ni [x x x]-ma-me [x x x]

177. [(ŠEŠ-ia) ša-a]-al-šu ki-i-me-e e-te-pu-us-su₂-nu i-na x-x-re-ti u₃ ^riz-ŠU^l.[MEŠ] aš-[ta-ka-an-šu-nu]

178. [x x]-šu-nu 1-en a-na i-^rdi^l 1-en a-na URU-ia ša qa-an-ni KUR-ti ^rul^l-[te]-^rbi^l

¹⁷³⁻¹⁸⁰[Mon frère] a parlé d'Artašuba et d'Asali, disant : « Ils ont transgressé la loi dans le pays de ton frère. » Ils ont été amenés ... (avant) leur ...et le reste de mes serviteurs qui avaient habité au pays d'Égypte ont été amenés devant moi. Ma[ne, lui aussi, a été am]ené en ma présence, et ils ont été condamnés en ma présence. Mane a parlé [*de leur réputation*] et j'ai dit en leur présence : « Pourquoi [...] ... *votre réputation* ? » Mon frère, demande à Mane comment je les ai traités. Je les ai enchaînés et leur ai mis des menottes. Tous les deux, l'un avec l'autre, je les ai transférés dans une ville-frontière qui m'appartient.

RS 16.166

(PRU III, p.47, et TAU, p.299⁴⁴⁴)

Don du roi Niqmaddu à Nūriyānu

1. iš-tu U₄ an-ni-im
2. níq-ma ^dIM DUMU am-mi-iš-tam-ra
3. LUGAL URU u-ga-ri-it^{KI}
4. it-ta-ši É A.ŠÀ.MEŠ
5. i-na URU ul-la-mi^{KI}
6. ù id-din-šu-nu
7. a-na nu-ri-ia-na [ŠEŠ[?]]-šu
8. ù a-na DUMU.MEŠ-šu
9. a-na da-ri-tim-ma
10. A.MEŠ ku-ub-sà-ti-ša
11. qa-du ZAG : pa-ṭi-šu
12. ù GIŠ.GEŠTIN
13. ù KIRI₆ GEŠTIN : ki-[ru[?]]
14. ša ^msa-an-ḥa-ra-na

...

¹⁻¹⁴À dater d'aujourd'hui, Niqmaddu, fils d'Ammistamru, roi d'Ugarit, a transféré maison et terres (sises) à Ullamu à Nūriyānu, son frère, et à ses fils, pour toujours : les eaux (*où l'on fait le blanchissage*) avec leur rive et la vigne et le verger de Sanharānu (...)

RS 34.148

(RSO VII, p.163)

Lettre au roi d'Ugarit, en ougaritique

1. I m[...]
2. rg[m]
3. ṭm [...]

⁴⁴⁴ Sylvie Lackenbacher corrige la lecture ligne 10 : A.MEŠ (et non : A.ŠÀ.MEŠ), et ligne 12 : pa-ṭi-šu (et non pa-ti-šu).

4. ʿbdk ʿ.ʿ yšlm

5. l mlk . bʿly

6. ʾlm . tgrk . tšmlk

7. w ln ykn pāʿt¹

8. ʿm mīt . grgmš

¹⁻⁸Au r[oi], dis : Message de [...], ton serviteur. Que tout aille bien pour le roi, mon maître. Que les dieux te protègent et te soient salutaires. Et pour nous que les marches soient solides du côté du royaume de Karkemiš.

Annexe IV : textes cités dans le chapitre 2 (1. Frontières juridiques)

Ugarit

RS 16.356

(PRU III, p.71-72 ; TAU, p.260)

1. iš-tu U₄-mi an-ni-im
2. a-na pa-ni ^mniq-ma ^dIM DUMU a-mis-tam-ra
3. LUGAL URU ú-ga-ri-it
4. ^ma-gi₅ ^dU DUMU il-ši-ia
5. di-na it-ti ^ma-gít ^dU DUMU ÌR LUGAL is-sà-bat
6. aš-šum A.ŠÀ ^mil-ši-ia
7. ù il-te-e a-gít ^dU DUMU ÌR LUGAL
8. i-na di-ni a-na pí-i LÚ.MEŠ ŠU.GI-šu
9. un-dú A.ŠÀ ŠÁM. TIL.LA
10. iš-ši-ma ^mniq-ma ^dIM LUGAL
11. tup-pa a-na ^ma-gít ^dU DUMU ÌR LUGAL
12. it-ta-din
13. ur-ra še-ra-am
14. ma-an-nu-um-ma A.ŠÀ.MEŠ
15. ú-ul i-leq-qì
16. iš-tu ŠU ^ma-gít ^dU DUMU ÌR LUGAL
17. ù ŠU.MEŠ DUMU.MEŠ-šu

¹⁻⁶À dater d'aujourd'hui, devant Niqmaddu, fils de Ammistamru, roi d'Ugarit, Agi-Tešub, fils de Ilšiyu, a intenté un procès à Agi-Tešub, fils de Abdi-Malku, à propos de la terre de Ilšiyu. ⁷⁻⁸Et c'est Agi-Tešub, fils de Abdi-Malku, qui l'a emporté dans le procès sur la foi de ses témoins. ⁹⁻¹²La terre ayant passé (NB : de l'un à l'autre), le roi Niqmaddu a transféré la tablette à Agi-Tešub, fils de Abdi-Malku. ¹³⁻¹⁷À l'avenir, personne ne pourra prendre la terre des mains d'Agi-Tešub, fils d'Abdi-Malku, ou des mains de ses fils.

RS 16.245

(PRU III, p.94-95 ; TAU, p.261)

1. iš-tu U₄-mi an-ni-[i-im]
2. a-na pa-ni ^mniq-me-pa [DUMU níq-ma ^dIM]
3. LUGAL URU u-ga-r[i-it]
4. ^mia-ta-nu ù f[ša-na-an-tu]

5. [aš-šum] ŠÀ [...
[...]
[...]
- 2'. ù ip-r[u]-u[s LUGAL]
- 3'. di-na ʿša-n[a-an-ti
- 4'. a-na pí-i tup-[pí-ša]
- 5'. ù a-na pí-i [LÚ.MEŠ ŠU.GI.MEŠ-ša]
- 6'. ù it-ta-din LUGAL tu[p-pa]
- 7'. a-na ʿša-na-an-ti
- 8'. ma-am-ma-an ú-ul i-l[aq-]qi-šu
- 9'. iš-tu ŠU-ti ʿša-na-an-ti
- 10'. ù ŠU-ti DUMU.MEŠ-ši

¹⁻⁵À dater d'aujourd'hui, devant Niqmepa, [fils de Niqmaddu], roi d'Ugarit, Yatanu et (dame) Šanantu se sont fait un procès, au sujet] de la terre [de...]. ²⁻⁷[Le roi a] tranché en faveur de Šanantu sur la foi de sa tablette et sur la foi de [ses témoins], et le roi a donné à Šanantu une tabl[ette de confirmation]. ⁸⁻¹⁰Personne ne pourra la prendre des mains de Šanantu ou des mains de ses fils, pour toujours.

Grand sceau du roi. Témoin : Šapšu Malku, scribe.

RS 16.205+16.192

(PRU III, p.153-154 ; TAU, p.261-262)

1. iš-tu U₄-mi an-ni-im
2. a-na pa-ni ʿam-mi-is-tam-ri
3. DUMU níq-me-pa LUGAL URU ú-ga-ri-it
4. [ʿa]t-tu-nu DUMU ÌR ʿMAŠ.MAŠ
5. [ù? ʿmÌR] il-ti DUMU ÌR ʿIM
6. [DINGIR].MEŠ DUMU.MEŠ ʿšu-wa-an-ta-na
7. [DI.KU₅ it-ti (?)] ʿmÌR LUGAL DUMU dá-li-li
8. [ù ŠEŠ-šu it-ti] ʿma-ri LUGAL
9. [is-sà-ba-tu(?)]-nim
10. [aš-šum A.ŠÀ] ša LÚ a-bi
11. [ù il-te-]e ʿmÌR LUGAL
12. [i-na DI.KU₅]ʿ a-na KÁ.MEŠ LÚ.MEŠ ŠU.GI
13. ù ú-za-ki-šu LUGAL-ru
14. ʿmÌR LUGAL 1-en-šu DUMU.MEŠ ʿšu-wa-an-ta-na
15. ú-za-ki-šu ù [ša]-a-na-am
16. ʿam-mi-is-tam-ri D[UMU níq-me-pa
17. ú-za-ki-šu ša [DI.KU₅]
18. ú-na-mi-iš it-t[ʿi ʿmÌR LU]GAL
19. ù ŠEŠ-šu it-ti [ʿma-ri LUGAL]
20. 1 qa-qa-ra KÙ.BABBAR [a-na
21. LUGAL-ri i-na-an-d[in

22. ù 5 qa-qa-ra [KÙ.BABBAR?]
23. a-na ᵐIR LUGAL i-na-[an-din]
24. ša DI.KU₅ ú-na-[mi-iš]
25. ᵐé-a-gar-zi L[Ú]
26. ᵐia-ší-ra DUB.SAR

¹⁻¹⁰À dater d'aujourd'hui, devant Ammistamru, fils de Niqmepa, roi d'Ugarit, Attunu, fils de Abdi-Rašap, [Abd]i ilti, fils de Abdi-Ba'al, [et ... il]ānu, les fils (adoptifs ?) de Šuwandānu, [ont inter]té [un procès contre] Abdi-Malku, fils de Dalili [et son frère, et contre] Ari Šarri [au sujet de ...] de (leur) père Abu ¹¹⁻¹⁷[et] Abdi-Malku [l'a empor]té [dans le proc]ès, sur la foi de ses témoins. Le roi a déclaré Abdi-Malku pur. En premier lieu, les fils (adoptifs ?) de Šuwantānu l'ont déclaré pur et en second lieu, Ammistamru, fil[is de Niqmepa] l'a déclaré pur. ¹⁷⁻²⁴Qui suscitera un [pro]cès contr[e Abdi-M]alku et son frère et contre [Ari Šarri] donnera un talent d'or [au] roi et il don[nera] cinq talents (d'argent ?) à Abdi-Malku, celui qui suscitera un procès. ²⁵⁻²⁶EA-GARzi, le [...]. Ya'širā(nu), scribe.

RS 17.067

(Ugaritica V n° 10, p.14 et p.373), TAU, p.331

Recto

1. iš-tu U₄-mi an-ni-im
2. []-na-na di-na it-ti ᵐDINGIR-sà DUGUD
3. [ù it-ti a]r-su-wa-[na]
4. [a-na pa-ni ᵐEN] LUGAL LÚ [MAŠKIM]
5. [.....] ÌR-di

Verso

- 1'. [a-n]-um-ma-mi
- 2'. [k]i-ma ᵐUTU za-ka₄-t[i] za-ki-mi
- 3'. ma-am-ma-an a-na ÌR-di la i-ra-[gu-um]
- 4'. ù ᵐDINGIR-sà DUGUD 20 KÙ.BABBAR
- 5'. a-na ŠU ᵐmi-il-ki-in-a-ri
- 6'. DUMU.MÍ ᵐar-sú-wa-na it-ta-din
- 7'. 1.en be-el-šu ú-za-ak-ki-šu
- 8'. ù i-na ša-ni-šu LÚ ᵐEN LUGAL LÚ MAŠKIM
- 9'. a-na pí-i LÚ.MEŠ IGI.MEŠ-šu
- 10'. ú-za-ak-ki-šu ki-ma ᵐUTU za-ka₄-ti za-ki
- 11'. ur-ra-am še-ra-am
- 12'. ma-an-nu-um-ma a-na UGU-šu
- 13'. la i-qar-ru-ub
- 14'. ABAN LÚ ᵐEN LUGAL
- 15'. ᵐDINGIR LUGAL LÚ DUB.SAR

¹⁻⁵À dater d'aujourd'hui ... un différend entre Ilūssa-Kabtāt [et (?) A]rsuwā(nu), fil[is de ...]a [devant ?] Ewri-Šarri, le préfet [...] esclave (lacune).

^{1'-2'} « à présent [...], comme le soleil est pur, il est pur ». ^{3'}Personne ne pourra revendiquer pour cet esclave. ^{4'-6'}Ilūssa-Kabtāt a donné vingt sicles d'argent entre les mains de Milkinari, fille d'Arsuwānu.

⁷⁻¹⁰En premier lieu, son maître l'a déclaré pur et en second lieu, Ewri Šarri, le préfet, l'a déclaré pur sur la foi de ses témoins. Comme le soleil est pur, il est pur. ¹¹⁻¹³À l'avenir, personne ne pourra émettre de prétention sur lui. ¹⁴⁻¹⁵Cachet d'Ewri-Šarri. Ilu-Malku scribe.

RS 27.051+19.63

(PRU VI n°35, p.36 ; TAU, p.167)

Recto

1. a-na pa-ni m_i-ni d^lIM LUGAL kar-ga-mis
2. m^túl-bi ŠEŠ it-ti LÚ sà-ki-in-ni
3. ša KUR ú-ga-ri-it a-na [d]i-ni iš-ni-qu
4. m^túl-bi ŠEŠ a-kán-na iq-bi-ma LÚ sà-ki-in-nu
5. ŠEŠ-ia i-na e-mu-[q_i] iṣ-ša-bat-mi
6. i-na ŠÀ É ki-li [i]l-ta-kán-šu-mi
7. ù i-na ŠÀ É [ki-l]i BA.UG_x-mi
8. LÚ sà-ki-in-[nu a[?]]-kán-na iq-bi
9. ma-a ŠEŠ ša m^túl-bi ŠEŠ
10. i-na e-mu-[q_i]í la-a ša-b[a-a]t-mi
11. [.....] šu[m[?]]

Verso

- 1'. [...]
- 2'. a-na muḥ-ḥ[i m^túl-bi ŠEŠ] la-a [i-ra-gu₅-um]
- 3'. ù m^túl-bi [ŠEŠ a-na] muḥ-ḥi LÚ [sà]-ki-in-ni
- 4'. la-a i-ra-[gu₅-um] ša i-ra-gu₅-um
- 5'. ṭup-pu an-nu-ú i-le-³i-šu

¹⁻³Devant Ini-Tešub, roi de Karkemiš, Tulbi-Šenni et le préfet de l'Ugarit ont comparu en jugement.

⁴⁻⁷Tulbi-Šenni a déclaré : « le préfet s'est emparé de mon frère par la force ; il l'a mis en prison et il est mort en prison. » ⁸⁻¹¹Le préfet a déclaré : « je ne me suis pas emparé par la force du frère de Tulbi-Šenni, [...lacune] ... ^{1'-5'}[... le préfet] ne [réclamera] pas auprès de [Tulbi-Šenni] et Tulbi-[Šenni] ne récla[mera] pas auprès du préfet. Qui réclamera, cette tablette l'emportera sur lui.

RS 27.052

(PRU VI, n°36, p.37)

1. [a-na pa-n]i m_i-ni d^lIM L[UGAL KUR kar-ga-mis]
2. [m^a-ma]r d^lIM it-ti m^{ab}-d[u]
3. [a-na di-n]i iš[?]-ni-qu m^a-mar [d^l]M
4. [a-kán-na i]q-bi ma-a m^{ab}-du
5. [i-na[?] da-a[?]]-ni ŠEŠ-ia iṣ-ša-bat-mi
6. [aš-šum[?] r]i-i-bu i-ri-ib
7. [ú-ul[?] ip[?]-]ta-ṭar-mi ŠEŠ-ia BA.UG-mi
8. [ù m^{ab}-d]u a-kán-na iq-bi
9. [ma-a i-na[?]] da-a-ni la-a aṣ-ša-bat-šu-mi

10. [it-ti-ia]? a-ši-ib-mi LUGAL
11. [.....] i-na URU lu-banu
12. [a-na] ma-mi-ti it-ta-din
13. [ù?] ^ma-mar ^dIM
14. [a-na t]u-um-mi-šu la-a i-ma-g[ur]
15. [ù? ^m]ab-du iš-tu ÚŠ.MEŠ
16. [ŠEŠ ša] ^ma-mar ^dIM za-a-ku
17. [ur-r]a-am še-ra-am
18. [^ma-]mar ^dIM a-na muḫ-ḫi ^mab-du
19. [la-]a i-ra-ag-gu-um

¹⁻³Devant Ini-Tešub, roi de Karkemiš, Amar-Ba'al et Abdu ont comparu en jugement.

³⁻⁷Amar-Ba'al a dit : « Abdu s'est emparé de mon frère de force pour qu'il serve de caution (?). Il ne l'a pas libéré et mon frère est mort ; ⁸⁻¹⁰Abdu a dit : « De force, je ne me suis pas emparé de lui. Chez moi (?), il résidait (librement) ». ¹⁰⁻¹⁵Le roi les a déférés au serment dans la ville de Lubanu, mais Amar Ba'al n'a pas accepté de jurer. ¹⁶⁻¹⁹Ainsi Abdu est pur du sang du frère de Amar-Ba'al. À l'avenir, Amar Ba'al auprès de Abdu ne fera pas de réclamation.

RS 86.2216

(RSO XIV, p.257-258)

(*Le Roi communique au roi d'Ougarit sa décision de prendre en main un procès*⁴⁴⁵)

Recto

1. um-ma LUGAL
2. a-na LUGAL KUR ú-ga-ri-it
3. qí-bi-ma
4. lu-ú šul-mu a-na muh-hi-ka
5. [ZI].MEŠ š[a DU]MU.MEŠ KUR hal-pa ÌR.MEŠ
6. ša LÚ [a]-bu-ia a-na di-ni
7. ú-ka-la-ma at-ta ta-a[-t]a-pár-ma
8. LUGAL ^rtu¹-ša-al-li
9. ma-a a-na ma-mi-ti na-a-[din]
10. ù a-na ta-mi-e la-a i-ma-g[u-ur]
11. i-na-an-na ZI.MEŠ ša-a-šú
12. a-na LÚ-ka [i]d-nam-ma
13. lil-qa-š[ú-n]u-ti
14. ù a-na-[ku] di-^rna-šu¹
15. lu-uš-al[-ma i-na KASKAL-ni]
16. lu-uš-ku-u[n]
17. ù e-nu-ma [
18. [x n]u-ma

⁴⁴⁵ Dans RSO XIV, chapitre VII, 4 (Lettres, par Daniel Arnaud), n°5, p. 257-258.

¹⁻³Ainsi parle le Roi : au roi d'Ougarit, dis : ⁴Salut à toi ! ⁵⁻¹⁶Toi, tu écris à propos de [l'escla]ve des Aleppins, (mes) serviteurs, que l'homme de mon [p]ère veut faire comparaître en procès, et tu présentes cette respectueuse objection au roi : « Il a été li[vré] au serment, mais il a ref[usé] de jurer. » Livre donc cet esclave à ton homme pour qu'il le[s] prenne. Car c'est bel et bien moi qui ferai l'en[quête] [et] régler[ai] (l'affaire)]. ¹⁷⁻¹⁸Et voici ... [...]

Emar (ou son voisinage)

Le corpus ci-dessous comprend 29 textes : 23 cités dans le projet « *Emar on line* »⁴⁴⁶, 6 autres qui sont des lettres concernant des contestations (4 en akkadien et 2 en hittite).

Msk 7359

(RAE 14, p.22)

Procès à propos d'un cabanon entre deux frères

1. ki-ir-ši-tu₄ i-na mu-uh-hi hu-ur-ri
2. 16 i-na am-ma-ti GÍD.DA
3. 10 i-na am-ma-ti ru-up-šu
4. ZAG-šu SILA hu-hi-nu
5. GÙB-šu qí-in-ni ^dda-gan
6. DUMU i-túr x[x x]
7. EGIR-šu ú-kal- [...]
8. DUMU za-dam-ma DUMU x[...]-x
9. pa-nu-šu a-x[...]
10. ki-ir-ši-tu₄ [an-n]i-tu₄
11. HA.LA ^dra-ša-ap DINGIR
12. ^dEN ta-li-ih
13. DUMU id-di-ih ra
14. it-ti ŠEŠ-šu
15. di-na₇ i-di-nu-ma
16. ù ^dEN ta-li-ih
17. di-na₇ il-te-e
18. ù i-na pí-i
19. LU.MEŠ ah-hi-a ṭup-pu

20. an-nu-ú ša-ṭi-ir ki-i[r-ši-t]u₄ ša EN ta-li-ih
21. ša ur-ra-am še-ra-a[m]

⁴⁴⁶ <http://virgo.unive.it/emaronline/cgi-bin/index.cgi>

22. ki-ir-si-tu₄
23. i-ba-qa-ru
24. 1 li-im KÙ.BABBAR a-na LÚ.MEŠ ah-hi-a
25. Ì.LÁ.E
26. IGI ^dIM-gal DUMU ia-sí ^dda-gan
27. IGI zu ba-'a-la
28. DUMU tu-ra-am
29. IGI zu às-di₁₂ DUMU zu ^dIM
30. IGI ir-e-ša-ap DUMU hu-ma-na
31. IGI be-la-nu DUMU la-na-ša
32. IGI a-bi ka-pí DUB.SAR

¹⁻¹⁷Un cabanon sur cave, 16 coudées de longueur, 10 coudées de largeur. Sa droite, la rampe pavée ; sa gauche, Qinni-Dagan, fils d'Itūr [...] ; son arrière, Ukâl [...], fils de Zadamma, fils [...] ; son avant, A[...]. Ce cabanon était la part de Rašap-Ilu. Bēlu-Talih, fils d'Iddih-Ra, fit procès à son frère et Bēlu-Talih gagna son procès. ¹⁸⁻²⁵Alors, sur l'ordre des « frères », cette tablette a été écrite. Ce cabanon appartient à Bēlu-Talih. Qui, à l'avenir, revendiquerait le cabanon, paiera un millier de sicles d'argent aux « frères ». ²⁶⁻³²Témoins : Ba'al-Kabar, fils de Iašī-Dagan ; Zū-Ba'la, fils de Tūram ; Zū-Asdi, fils de Zū-Ba'al ; Irešap, fils de Humānu ; Bēlānu, fils de Lanaša ; Abī-Kāpī, scribe.

Msk 7358

(RAE 18, p.29)

Rescrit d'Ini-Tešub, roi de Karkemiš, qui tranche en faveur de Kitta et de son père contrairement à la décision prise initialement à la demande de son frère Hešmi-Tešub

1. a-na [pa]-ni ^mi-ni ^dU LUGAL KUR kar-ga-mis
2. ^mhe-e[š-m]i ^dU-ub a-kán-na iq-bi ma-a ^mki-it-t[a]
3. a-ṇ[a]R-ut-ti-ia e-te-er-ba ma-a iš-tu É.[GA]L-li
4. [li-i]k-nu-ku-ni ù LUGAL ^mki-it-ta a-ba-šu
5. [ù] É-šu a-na ÌR-ut-ti ša ^mhe-eš-mi ^dU-ub
6. i-na KUR hat-ti il wa ra ta aš ši ik-nu-uk
7. ù ki-i LUGAL i-na KUR-ti-šu it-tah-sà ^mki-ta
8. ù a-bu-šu LUGAL i-na URU úr-ma in-tah-ru
9. ma-a aš-šum-mi-ni-i a-na ÌR-ut-ti ša ^mhe-eš-mi ^dU-ub
10. ta-at-ta-ad-na-na-ši ù LUGAL a-na ^mhe-eš-mi ^dU-ub
11. a-kán-na iq-bi ma-a at-ta ma-mi-ta
12. ša URU e-mar ú-ul te-de-e um-ma LUGAL
13. ma-a ^mki-ta-ma ÌR-ka ù a-na muh-hi a-bi-šu
14. É-šu DUMU.MEŠ-šu la-a ta-qar-ri-ib U₄-mi.MEŠ ša ^mki-ta
15. bal-ṭu ÌR ^mhe-eš-mi ^dU-ub šu-ut
16. ù mi-nu-me-e É-tu₄ ša ^mki-ta a-na pa-ni
17. ^mhe-eš-mi ^dU-ub EN-šu e-pa-aš DUMU.MEŠ ^mki-ta-ma
18. É-ta ša a-bi-šu lil-qu-ú

19. ù GIŠ.TUKUL ša LUGAL kir-kir-ra¹-na
20. li-iš-šu-ú
21. ma-an-nu-me-e i-na EGIR-ki U₄-mi iš-tu ŠU DUMU.MEŠ ^mki-ta
22. šum-ma ÌR šum-ma GEMÉ šum-ma mim-ma i-la-qì
23. ia-nu-mi a-ma-te.MEŠ ša ʔup-pí an-ni-i uš-ba-la-kat
24. ia-nu-mi ʔup-pa an-na-a la-a i-la-qì
25. LÚ EN ma-mi-ti ša URU e-mar šu-ut

¹⁻²Devant Ini-Tešub, roi de Karkemiš, Hešmi-Tešub s'exprima ainsi : ²⁻⁵« Kitta est entré dans ma servitude (NB : à mon service). Après que le palais l'eut donné par acte scellé, le roi donna en servitude à Hešmi-Tešub, par acte scellé, Kitta, son père et sa maison. ⁷⁻¹⁰Comme le roi retournait dans son pays, Kitta et son père rencontrèrent le roi dans la ville d'Urma : « Pourquoi nous as-tu livrés en servitude à Hešmi-Tešub ? » ¹⁰⁻¹⁵Et le roi à Hešmi-Tešub dit : « Toi, le droit d'Emar, tu ne (le) connais pas ? ». Le roi parla ainsi : « Kitta seul est ton serviteur. Sur son père, sa maison, ses enfants, tu ne saurais avoir de droit. Tant que Kitta vivra, il appartiendra à Hešmi Tešub. ¹⁶⁻²⁰Quant à tout ce qui concerne sa maison, ce que Kitta devant Hešmi-Tešub a fait, que les enfants de Kitta prennent la maison de leur père. Et qu'ils lèvent l'arme du roi ».

²¹⁻²⁵Quelqu'un qui, à l'avenir, prendrait des mains des enfants de Kitta, que ce soit un serviteur, que ce soit une servante ou quoi que ce soit, (quelqu'un qui violerait) les paroles de cette tablette, il ne saurait y en avoir. On ne doit pas (re)prendre cette tablette. Ces personnes (bénéficient) du droit d'Emar. [NB : Daniel Arnaud parle du « traité » d'Emar. Mot à mot : le « serment » d'Emar].

Msk 7357

(RAE 19, p.30)

Rescrit d'Hešmi-Tešub enregistrant la décision de son frère Ini-Tešub

1. ^mhi-iš-mi [^dU-u]b DUMU.LUGAL ŠEŠ-šu ša LUGAL
2. a-kán-na [iq-bi] ma-a ^m[k]i-it-ta di-i-n[a] KÙ.BAB[BAR] uš-tam-h[í]r
3. it-ti-ia [x x x x] ù a-na-ku LUGAL
4. ú-ša-ni-ih-mì ù LUGAL ^mki-it-[ta]
5. a-na ÌR-ut-ti-ia it-ta-bak-kam-mì
6. ù É-šú a-na a-ra-w[a-an-nu-u]t-ti um-t[e-š]i-ir
7. ma-am-ma a-na KÁ.G[AL]
8. ù [x x] iš x [] x]-ku-ši
9. [] x]-ti
10. ʔup-[p]a [G]AL k[a-an-ka] x x [] x
11. ma-am-ma la-a is-ti-kir [x x x i-n]a URU aš-ta-ta
12. KÁ.GAL ma-am-ma []
13. ù ^mki-it-t[a] x x [] x ša la pa ah ri
14. KÁ.GAL la-a ú-[š]e-ša
15. a-nu-ma ʔup-pa GAL ka-a[n-ka]
16. ^mi-túr ^dKUR a-bu-šu [x x x] x x
17. ma-am-ma iš-tu ŠÀ-šú lu-ú [la-a i-š]a-bat-tu-nu

¹⁻⁶Hešmi-Tešub, fils du roi, frère du roi, s'exprima ainsi : « Kitta s'opposa en procès (pour une affaire) d'argent avec moi. Je fatiguai le roi. Alors, le roi fit entrer Kitta dans ma servitude et il me livra sa maison en servitude ».

¹⁵⁻¹⁷À présent, la grande tablette scellée, Itūr-Dagan, son père, [...]. Personne ne doit la lui prendre.

Msk 73279

(RAE 28, p.37)

Accord entre Inbuia et Ahlamu

1. ʿin-bu-ia ù mah-la-mu-[ú]
2. áš-šúm 30 KÙ.BABBAR a-na pa-ni LÚ.MEŠ.GAL
3. a-na di-ni iq-ru-ba um-ma LÚ.MEŠ.GAL
4. a-na ma-mi-ti it-ta-šú-nu
5. i-na-an-na la-ma-ma i-na bi-ri-šú-⟨nu⟩ it-ma
6. im-tah-ra um-ma mah-la-mu-ú
7. ma-a 16 GÍN KÙ.BABBAR id-ni a-na ma-mi-ti
8. la-a ta-lak-mi ʿin-bu-ia
9. 16 KÙ.BABBAR a-na mah-la-me-ú
10. it-ta-din i-na EGIR u₄-mi
11. ʿin-bu-ia a-na muh-hi
12. mah-la-me-ú la i[-ra-gu-u]m
13. ù mah-la-me-ú [a-na muh-hi]
14. ʿin-bu-ia la-a i[-ra-gu-um]
15. [š]a i-ra-gu-um ʿup-pu
16. an-nu-ú i-la-'-e-šú
17. NA₄.KIŠIB mah-la-me-i DUMU a-bi EN
18. IGI mah-lum-mi DUMU a-mi-[i]-ia
19. IGI mah-ru-qu-ú ŠEŠ-šú
20. IGI mah-tu₄ DUMU pu-ha-ni
21. IGI mah-ku-du-ru DUMU bi-te-en-ni
22. IGI mah-ki-te-ma-ma DUMU zu ha-ia
23. i-na ITI.KÁM ša ta-aš-ri-ti
24. [U₄].16.KÁM KÙ.BABBAR ma-hi-ir

¹⁻¹⁰Inbuia et Ahlamû, à propos de 30 sicles d'argent, devant les « grands » sont allés en procès. Les « grands » les livrèrent au serment. Alors, avant même qu'entre lui-même [...] ils s'affrontent, Ahlamû déclara : « Livre 16 sicles d'argent, à ... tu n'iras pas ». Inbuia a donné 16 sicles d'argent à Ahlamû.

¹⁰⁻¹⁶À l'avenir, Inbuia ne revendiquera pas contre Ahlame'u et Ahlame'u ne revendiquera pas contre Inbuia. Qui revendiquerait, cette tablette le confondrait. ¹⁷Sceau : Ahlame'u, fils de Abi-Belu.

¹⁸⁻²⁴Témoins : Bēlu-Mi, fils d'Amēlia ; Šuruquû, son frère ; Artu, fils de Pūhānu ; Kudurru, fils de Bītenu ; Kite-Mama, fils de Zū-Haia. Au mois de Tešrit, le 16^e jour, l'argent a été reçu.

Msk 73266

(RAE 33, p.47)

Procès d'Išarte contre son fils adoptif

1. fi-šar-te DAM maš-tar a-bu a-kán-na iq-bi
2. ma-a miš-ma-a' dKUR a-na DUMU-ut-ti-ia
3. ú-š[e]ši ù a-na-ku ha-ma hu-ša-ba
4. ša [ma-a]n-ma ul hu-bu-la-ku-mi ù ki-i
5. miš-[ma-a'] dKUR a-na muh-hi É-ia e-te-er-ba
6. 5 GU₄ 50 UDU.HI.A 1 ANŠE 40 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ 3 ME GIŠ pa ŠE.MEŠ
7. 2 ŠEN.ZABAR 4 ka-bi-lu ZABAR
8. 1 ŠEN.TUR.ZABAR 2 ha-ši-in-nu ZABAR
9. 1 TÙN.ZABAR 1 du-up-pu-ru ZABAR
10. GÍR.ZABAR KUR ha-at-ti 2 GÍR.ZABAR KUR aš-šur
11. ú-nu-tu.MEŠ an-nu-tu₄ i-na É-ia šak-nu ù LÚ.MEŠ.ŠU.GI ú-še-zi-iz
12. i-na-an-na fi-šar-te miš-ma-a' dKUR
13. a-na pa-ni d30 ŠEŠ ul-te-zi-iz
14. ki-i miš-ma-a' dKUR hu-búl
15. ù miš-ma-a' dKUR 30 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ
16. ša mzu-zu hu-búl ù ki-i KÙ.BABBAR.MEŠ
17. ša-a-šú i-na É mzu-zu e-te-ru-ub
18. i-na-an-na md30 ŠEŠ a-na miš-ma-a' dKUR
19. [a-kán-na i]q-bi ma-a ki-i-me-e
20. [KÙ.BABBAR ša mzu-z]u i-na aš-ri-šu-nu
21. [tu-ta-ar] ù DAM-tu₄ at-tu-ka-mi
22. [šum-m]a ú-nu-te.MEŠ an-nu-ti
23. [i-na aš-ri]-šu-nu la-a tu-ta-ar
24. [ù DAM]-ka la-a ta-ra-gu-um
25. m[a-a at-t]a a-na ÌR LÚ ša-nim-ma
26. te-[er-ru-ub] ù GIŠ.TUKUL ša LUGAL-ri ta-⟨laq⟩-qì
27. ù DUMU.MÍ fi-šar-te ša la-a ŠÁM
28. ki-i-ki-i ta-laq-qì
29. NA₄.KIŠIB dNIR dKUR NA₄.KIŠIB md30 ŠEŠ
30. DUMU dKUR-ta NA₄.KIŠIB mdKUR ta-ri-ih
31. DUMU NIR dKUR
32. ù ki-i LUGAL il-la-ka
33. ù DI.KU₅ an-na-a a-na pa-ni LUGAL
34. i-šak-ka-nu

¹⁻¹¹Išarte, épouse d'Aštar-Abu, s'exprima ainsi : « Išma'-Dagan pour mon fils [...] et moi, ni fétu ni copeau je n'ai jamais dû à personne. Quand Išma'-Dagan est entré chez moi, 5 bœufs, 50 moutons, 1 âne, 40 sicles d'argent, 300 *parisu* de grains, 2 chaudrons de bronze, 4 *kabilu* de bronze, une marmite de bronze, 2 haches de bronze, une hache *pašu* de bronze, 1 *duppuru* de bronze, 1 poignard

de bronze hittite, 2 poignards de bronze assyriens, ces affaires se trouvaient dans ma maison » et elle produisit des témoins.

¹²⁻¹⁹Alors Išarte produisit Išma^c-Dagan devant Arma-Nani, (prouvant) qu'Išma^c-Dagan a des dettes et qu'Išma^c-Dagan doit à Zūzu 30 sicles d'argent et que, pour cet argent, il est entré dans la maison de Zūzu. Alors Arma-Nani dit ceci à Išma^c-Dagan :

(²⁰⁻²⁸*passage très obscur; suggestion*: dès que tu rapportes l'argent de Zūzu à sa (ici : leur) place, alors l'épouse est à toi. Si tu ne (les) rapportes pas à leur place, tu ne revendiqueras pas ton épouse, tu iras en sevitute d'un autre homme et tu tiendras l'arme du roi. La fille d'Išarte, qui n'est pas achetée, comment (la) prendras-tu ?)

²⁹⁻³²Sceaux de Matkali-Dagan ; de Arma-Nani, fils de Dagan-Ta ; de Dagan-Tarih, fils de Matgali-(NIR)-Dagan.

³³⁻³⁴Et quand le roi reviendra, on lui présentera ce jugement.

Msk 731014

(RAE 201, p.210)

Affaire Zū-Ba'la.

Cette tablette comporte deux affaires. Dans la première, qui nous intéresse, le devin Zū-Ba'la est confirmé dans ses possessions par Ini-Tešub (22 premières lignes : ci-dessous).

1. a-na pa-ni ^mi-ni ^dU-ub [LUGAL KUR URU kar-ga-mis]
2. DUMU ^mša-hu-ru-nu-wa L[UGAL KUR URU kar-ga-mis]
3. DUMU.DUMU-šu ša ^mLUGAL ^d30 LU[GAL KUR URU kar-ga-mis-ma UR.SAG]
4. ^mzu ba-la LÚ.MÁŠ.ŠU.GÍ[D.GÍD a-kán-na]
5. iq-bi um-ma-a É.[MEŠ A.ŠÀ.MEŠ ù GIŠ.KIRI₆.NUMUN ša ^mdIM ma-lik]
6. it-ti ^dUTU-ši [ir-gu-um]
7. ù ^mmur-ši [DINGIR-li]
8. a-na ^mša-hu-[ru-nu-wa]
9. LUGAL KUR URU [kar-ga-mis]
10. iq-[b]i
11. um-ma-a [É.MEŠ A.ŠÀ].MEŠ
12. ù GIŠ.KIRI₆.[NUMUN]
13. ša ^mdIM [ma-lik]
14. a-na ^mzu [ba-la LÚ.MÁŠ.ŠU.GÍD.GÍD]
15. i-din-mi ù [^msa-hu-ru-nu-w]a
16. LUGAL KUR URU kar-g[a-mis É.MEŠ A.ŠÀ.ME]Š
17. ù GIŠ.KIRI₆.NUMUN-[šu]
18. id-din ù i-[na-an-na ku-un-ka]-šu
19. i-na-an-na ^mi-ni [^dU-ub]
20. LUGAL KUR URU kar-ga-mi[s É.MEŠ A.ŠÀ.MEŠ GIŠ.KIRI₆.NUMUN]-šu
21. ša ^mdIM ma-lik a-na ^mzu [ba-la]
22. ik-ta-na-ak-šu-nu-ti

¹⁻⁵Devant Ini-Tešub, roi (du pays de Karkemiš), fils de Šahuranuwa, roi (de Karkemiš), petit-fils de Šarri-Kušuh, roi du pays de Karkemiš, le héros, Zū-Ba'la, le devin, s'exprima ainsi : ⁵⁻¹⁸Avec Mon Soleil [...]. Et Muršili déclara ceci à Šahuranuwa : « Livre les maisons, les champs, le verger de Ba'al-Malik à Zū-Ba'la, le devin ». Et (Šahuranuwa), roi de Karkemiš, livra les maisons, les champs et le verger. ¹⁹⁻²²À présent, Ini-Tešub, roi de Karkemiš, a livré les maisons, les champs et le verger de Ba'al-Malik à Zū-Ba'la par acte scellé.

Msk 731093

(RAE 205, p.215)

Ibni-Dagan prend les deux enfants d'un débiteur pour se rembourser

1. a-na pa-ni ^mmu-ut-ri ^dIM ù LÚ.MEŠ.ŠU.GI URU.KI
2. ^mib-ni ^dKUR DUMU zu ba-la LÚ.HAL ^mma-di ^dKUR DUMU še-i ^dKUR
3. GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ hu-ub-bu-ul ù i-na-an-na
4. ^mma-di ^dKUR DUMU še-i ^dKUR BA.UG₆ ù 2 DUMU.MEŠ-šú
5. i-na É ^mib-ni ^d[KUR ir-bu ù] 25 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ ša-a-šú um-te-eš-ši-ir
6. ù i-na-an-na ^m[ib-ni ^dKUR DUMU] zu ba-la LÚ.HAL
7. DUMU.MEŠ ^mma-[di ^dKUR DUMU še-i] ^dKUR a-na pa-ni ^mmu-ut-ri ^dIM
8. ù LÚ.MEŠ.[ŠU.GI URU.KI a-]na pa-ni áh-hi-a ša ^ma-bi-šu-nu
9. ú-še-zi-iz [a-kán-na iq-bi um-m]a-a šum-ma
10. DUMU.MEŠ ŠE[Š-ku-nu te-le-qa ù] 25 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ-ia
11. te-er-ra [ú-la-šu-ma] 2 DUMU.MEŠ ŠEŠ-šú-nu ša-a-šú-[nu]
12. iš-tu [ra-ma-ni-šu-n]u a-na ÌR-ut-ti-ia id-na-ñ[im-ma]
13. ù áh-[hi-a ša ^ma-bi-šu-nu] 25 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ ša ^mib-ni [^dKUR]
14. na-da-ni [la-a] i-[m]a-gu-ru ù 2 DUMU.MEŠ ŠEŠ-šú-[nu]
15. a-na ÌR-ut-ti [ša ^m]ib-ni ^dKUR iš-tu ra-ma-ni-šu-nu-ma
16. ik-nu-ku-šu-nu-[ti-ma] BA.UG₆ bal-ṭu ÌR.MEŠ ša ^mib-ni [^dKU]R šu-nu
17. ur-ra-am še-ra-am šum-ma ^mab-du DUMU hu-tam-ma-ni
18. ù ŠEŠ.MEŠ ša a-bi-šú-nu i-qáb^l-bu-ú
19. ma-a 2 DUMU.MEŠ ŠEŠ-ni ni-pa-ṭár-mi
20. ZI.MEŠ ma-la ^dDINGIR-lì a-bi ù 2 ZI.MEŠ
21. ma-la ^mma-di₄ šim-ti IGI.NU.TUK
22. a-na ^mib-ni ^dKUR DUMU zu ba-la LÚ.[HAL]
23. li-id-di-nu 2 DUMU.MEŠ ŠEŠ-šú-nu [lil-qu-ú]
24. NA₄.KIŠIB ^mhab-ú NA₄.KIŠIB ^mmu-ut-ri ^dIM
25. DUMU pa-bá-ha NA₄.KIŠIB ^mdEN-GAL LÚ.[ú-ṭu]
26. NA₄.KIŠIB ^mbu-ra-qu DUMU ma-duk-ka
27. IGI ^mtu-u-tu DUMU a-bi ka-pí
28. IGI ^md30-GAL DUMU zi-im-ri ^dKUR
29. IGI ^mka-pí ^dKUR DUMU a-hi-ha-mì LÚ URU eš-ši
30. IGI ^dEN GAL LÚ.ú-ṭu
31. IGI ^dGUR ^dKUR DUMU MUŠ.MEŠ

32. IGI ^mkúl-me LÚ.NAGAR LÚ URU eš-ši
33. IGI ^mib-ni ^dKUR DUMU ma-di
34. IGI ^mab-du DUMU hu-tam-ma-ni
35. LÚ URU eš-ši

¹⁻⁵Devant Mutri-Tešub et les anciens de la ville, Madī-Dagan, fils de Šēṭ-Dagan, devait 25 sicles d'argent à Ibni-Dagan, fils de Zu-Ba'la, devin. Maintenant, Madī-Dagan, fils de Šēṭ-Dagan, est mort. Ses deux fils (sont entrés) dans la maison d'Ibni-Dagan et celui-ci a effacé les 25 sicles d'argent.

⁶⁻¹⁶À présent, Ibni-Dagan, fils de Zu-Ba'la, devin, a produit les deux enfants de Madī-Dagan, fils de Šēṭ-Dagan, devant Mutri-Tešub et les [anciens de la ville], en présence des frères de leur père. Il leur déclara : « [Reprenez] vos deux neveux et rendez-moi mes 25 sicles d'argent. Ces deux neveux sont entrés volontairement dans ma servitude ». Les [frères de leur père] refusèrent de donner les 25 sicles d'argent d'Ibni-Dagan et ils livrèrent leurs deux neveux à la servitude volontaire d'Ibni-Dagan, par acte scellé.

¹⁷⁻²³Si à l'avenir, Abdu, fils de Hutammu, et les oncles de leur père déclarent : « Nous voulons libérer nos deux neveux », ils devront livrer deux âmes (littéralement : deux vies) pour lī Abu et pour Madī Šimtu, l'aveugle, à Ibni-Dagan, fils de Zū-Ba'la, devin.

²⁴⁻³⁵Sceaux de Habu, fils de Pabaha ; de Mutri-Tešub ; de Bēlu-Kabar, le [...] ; de Burāqu, fils de Madu-Ka. Témoins : Tutu, fils d'Abī-Kāpī ; Sīn-Rabû, fils de Zimri-Dagan ; Kāpī-Dagan, fils d'Ahīhi-Hammu, homme de la ville neuve ; Bēlu-Kabar, le [...] ; Itūr-Dagan, fils de [...] ; Kulme, charpentier, homme de la ville neuve ; Ibni-Dagan, fils de Madu ; Abdu, fils de Hutammanu, homme de la ville neuve.

Msk 731019

(RAE 212, p.224)

Verdict

1. ^mdKUR ta-li-ih DUMU zu-ú-zi
2. ^mša-li-lu qa-du DAM-šú 2 DUMU.NITÁ-šú ù 3 DUMU.MÍ-šu
3. a-na 1 ME 20 KÙ.BABBAR.MEŠ a-na ^mdIM UR.SAG DUMU.HAL
4. a-na ŠÀM.TIL.LA it-ta-din ù ki-i-me-e
5. ^mdIM UR.SAG EGIR-ki ši-im-ti-šu il-lik
6. ù ^mdKUR ta-li-ih DUMU zu-ú-zi it-ti
7. ^mdIM ma-lik DUMU ^mIM UR.SAG a-na pa-ni LUGAL a-na di-ni
8. iz-zi-iz um-ma ^mdKUR ta-li-ih-ma
9. ma-a ^mša-li-la qa-du MÍ.UN.MEŠ a-na ŠÀM
10. la-a at'-ta-din-mi ù ^mdIM ma-lik
11. DUMU ^mdIM UR.SAG ṭup-pa ša LÚ.MEŠ ši-bu-ti
12. ki-i ^mdKUR ta-li-ih ^mša-li-la qa-du MÍ.NITÁ.MEŠ-šu
13. a-na pa-⟨ni⟩ ^dIM UR.SAG it-ta-din a-na pa-ni LUGAL
14. ul-te-la-a ù LUGAL LÚ.MEŠ ši-bu-ti
15. il-t[a-'a-a] um-ma LÚ.MEŠ.ŠU.GI-ma
16. [ma-a šum-m]a la ^mdKUR ta-li-ih
17. [^mša-]li-la qa-du MÍ.NITÁ.MEŠ-šu
18. [a-na] ^mdIM UR.SAG a-na ŠÀM id-din

19. ù DUMU.MEŠ^{md}IM UR.SAG
20. iš-tu di-ni el-te-ú-šu
21. [šum-m]a i-[na] EGIR-ki u₄-mi^{md}KUR ta-li-ih ù DUMU.MEŠ-šú
22. di-[na ša-ni-]im-ma i-šak-kán
23. ʔup-pu [an-nu]-ú i-li-'e-šu
24. NA₄.KIŠIB x-x-ri EN a-bu-sí
25. NA₄.KIŠIB^mpí-[ha] ^dIM
26. NA₄.KIŠIB^mpu-uš-hu-ru LÚ.SANGA
27. NA₄.KIŠIB^mzu-la-an-na GAL.LÚ.MEŠ.DUB.SAR
28. NA₄.KIŠIB^mmu-ut-ri ^dIM
29. NA₄.KIŠIB^dEN ^dIM LÚ.HAL
30. NA₄.KIŠIB^mpí-ha-mu-wa
31. DUMU^mki-li-ia
32. NA₄.KISIB^mta-a-gu
33. DUMU^mma-ši ^dIM

¹⁻¹⁰Dagan-Talih, fils de Zūzu, a vendu pour 120 sicles d'argent à Ba'al-Qarrād, fils du devin, Šalilu, son épouse, ses deux fils et ses trois filles. Après la mort de Ba'al-Qarrād, Dagan-Talih, fils de Zūzu, est allé en procès devant le roi avec Ba'al-Malik, fils de Ba'al-Qarrād. Il a déclaré : « je n'ai pas vendu Šalilu avec ses gens.

¹⁰⁻¹⁴Alors Ba'al-Malik, fils de Ba'al-Qarrād, a produit devant le roi une tablette avec des témoins (attestant) que Dagan-Talih a vendu Šalilu et ses gens à Ba'al-Qarrād. ¹⁴⁻¹⁹Alors le roi a interrogé les témoins et les témoins ont dit ceci : « (que je sois maudit) si Dagan-Talih n'a pas vendu Šalilu et ses gens à Ba'al-Qarrād. Les fils de Ba'al-Qarrād ont remporté le procès. ²⁰⁻²³Si, à l'avenir, Dagan-Talih et ses fils entreprennent un procès, cette tablette l'emportera sur eux.

²⁴⁻³³Sceaux de [...]ri, chef des entrepôts ; de Piha-Zitti ; de Pušhuru, prêtre ; de Zulanna, grand des scribes ; de Mutri-Tešub ; d'Ewri-Tešub, devin. Témoins : Piha-Muwa, fils de Kilia ; Tagu, fils de Maši-Ba'al.

Msk 731032

(RAE 252, p.248)

Al-Ahati fait reconnaître qu'elle a payé les dettes de son frère

1. a-na pa-ni^mmu-ut-ri ^dIM
2. ù LÚ.MEŠ.Š[U.G]I.MEŠ URU e-mar
3. ʔal-ha-ti [it-ti] ^mIR DINGIR-lì DUMU a-ta-wa
4. it-ti [LÚ.]MEŠ ši-bu-ti-ši
5. a-na pa-ni LÚ.UGULA.KALAM.MA iz-zi-iz
6. [a-]kán-na iq-bi ma-a 26 GÍN KÙ.BABBAR.ME
7. 1 GÍN KÙ.GI ma-an-da-at-tù-mi
8. ša ŠEŠ-ia a-na Ì[R DING]IR-lì ú'-šal-[lìim]
9. ù^mmu-ut-ri ^dU-ub [ʔup-pí]-ia
10. ša LÚ.MEŠ ši-bu-ti-ši [iš-te]-mi
11. ki-i ʔal-ha-ti

12. hu-bu-ul-la ša ^mi-túr ^dKUR
13. ŠEŠ-ši ú-šal-lim
14. ù x[
15. ù a-nu-[um-ma
16. ŠEŠ-ši x[
17. ur-ra-[am še-ra-am
18. DUMU.MÍ ša-a-šú [
19. KÙ.BABBAR.ME TÉŠ.BI [li-di]n M[í.NIT]Á-ši lil-qi
20. IGI ^mEN[-x DUMU] A'-a IGI ^mzu ba-la DUMU ^dA-a LUGAL
21. IGI ^mam-za-hi [DUMU ia]-qù-um Da
22. IGI ^mba-aš-šú DUMU [a]-ta-wa

¹⁻⁸Devant Mutri-Tešub et les « grands » de la ville d'Emar, Al-Ahaṭī s'est présentée avec ses témoins, ainsi qu'Abdi-Ili, fils d'Atawa, devant le « chef du pays ». Elle s'est exprimée ainsi : « j'ai totalement payé 26 sicles d'argent, 1 sicle d'or, dette de mon frère, à Abdi-Ili ».

⁹⁻¹³Alors Mutri-Tešub a entendu la tablette des témoins selon laquelle Al-Ahaṭī a totalement payé la dette d'ltūr-Dagan, son frère.

¹⁴⁻¹⁵[...] Et maintenant, son frère [...].

¹⁷⁻¹⁹À l'avenir, cette fille [...], qu'elle donne l'argent, ou l'équivalent, et qu'elle prenne sa fille.

²⁰⁻²²Témoins : Bēlu [...], fils de] 'A; Zū-Ba'la, fils d'Aia-Šarru ; Amzahi, [fils de la]qūm-Da ; Baššu, fils d'[A]tawa.

R. 90

(RAE 257, p.253)

Convaincu de vol d'esclave, Kila'e livre sa soeur en échange

1. ^mki-la-'-e ÌR ša hu-si-ri DUMU ri-bi ^dKUR
2. iš-ri-iq-ma it-ti ÌR-di₄ šu-wa-ti iṣ-ša-ba-at
3. a-na pa-ni LUGAL i-na di-ni iš-ku-un-šu
4. ù LUGAL LÚ.MEŠ.GAL.MEŠ ša URU ša-tap-pí
5. i-na ma-mi-ti it-ta-din-šu-nu-ti
6. ù LUGAL a-kán-na iq-bi ma-a šum-ma LÚ.GAL.MEŠ
7. i-ta-am-mu ^mki-la-'-e a-na ÌR ša ^mhu-si-ri
8. i-ri-hi-ma ù ^mki-la-'-e LÚ.GAL.MEŠ ša URU.KI
9. a-na ma-mi-ti la i-ma-gu-ur-šu-nu-ti
10. ^mki-bi-ia-an a-ha-at-šu
11. a-na téš-pe-li-šu a-na ^mhu-si-ri
12. i-na GEMÉ it-ta-din-ši
13. «šum-ma» ur-ra-am še-ra-am
14. ^mki-la-'-e DUMU tul-ba-'-e LÚ URU ha-lu-la-zi
15. a-na muh-hi ^mhu-si-ri DUMU ri-bi ^dKUR
16. la-a i-ra-gu-um šum-ma i-ra-gu-um
17. ṭup-pu an-nu-ú i-li-'-e-šu

18. NA₄.KIŠIB ma-bu-un-ni NA₄.KIŠIB mpa-a-ha
19. NA₄.KIŠIB mĪR iš-ha-[r]a [N]A₄.KIŠIB mhi-ni-ia
20. IGI mĪR miš-ha-ra DUMU a-hi-ú
21. IGI ma-ma-du DUMU ha-li-ia
22. IGI ma-i-zi-ni DUMU ka-nu-ta-rù
23. IGI ma-bu-un-ni DUMU i-mu-ut-ha-ma-dì
24. IGI mpa-ha DUMU a-bi-ha-ma

¹⁻¹²Kila'e avait volé l'esclave de Husiru, fils de Rĭbi-Dagan, et il fut pris avec cet esclave. Il (Husiru) le fit comparaître en procès devant le roi. Le roi voulut livrer au serment les « grands » de la ville de Šatappi et le roi dit : « Si les grands jurent, alors Kila'e restera l'esclave de Husiru. » Mais Kila'e refusa que les grands de la ville jurent. Il livra à sa place Kibian, sa sœur, comme esclave de Husiru.

¹³⁻¹⁷À l'avenir, Kila'e, fils de Tulba'e, homme de la ville de Halulazi, ne devra pas revendiquer contre Husiru, fils de Rĭbi-Dagan. S'il revendique, cette tablette le confondra.

¹⁸⁻²⁴Sceaux d'Abunni ; de Paha ; d'Abdi-lšara, de Hiniya. Témoins : Abdi-lšara, fils d'Ahiu ; d'Amadu, fils de Halia ; d'Aizini, fils de KĀnu-TĀru ; d'Abunni, fils d'Imūt-Hamadī ; de Paha, fils d'Abī-Hammu.

RE 21

(RE, p.36)

Verdict

1. DUMU.MEŠ ša dIM EN DUMU a-bi dHAR
2. ù DUMU.MEŠ pu-'-a DUMU ia-ab-bi
3. a-na pa-ni mpĭl-sú dda-gan LUGAL-ri
4. iš-⟨ni⟩-qú-ma ù ʔup-pa
5. ša la ra-ga-mi
6. i-na bi-ri-šu-nu iš-ʔú-ru
7. ki-ia-am iq-bi a-nu-um-ma
8. ki-ir-ši-tu₄ i-na KÁ dNIN.KUR
9. ʔtu-uq-ni AMA-šu-nu
10. a-na DUMU.MEŠ dIM EN ti-din
11. ù É-tu₄ ša DUMU.MEŠ ag-gal₄-li
12. a-na DUMU.MEŠ pu-'-a ti-id-din
13. iš-tu u₄-mi an-ni-im
14. zi-tú ba-aš-rù ŠĀ-šu-nu DU₁₀-a-ab
15. a-hu a-na a-hi
16. ú-ul i'-ra-gu₅-um
17. ša i-ra-gu₅-um
18. 1 li-im KÙ.BABBAR-pa
19. a-na É.GAL
20. Ì.LÁ.E.MEŠ
21. IGI pĭl-sú dda-gan
22. DUMU dIM GAL

23. IGI a-hi-ma-lik ŠEŠ-šu
24. IGI ú-ka-li
25. DUMU tu-ra ^dKUR
26. IGI ri-bi-ia DUMU ti₄-ri ^dKUR
27. IGI še-i ^mda-gan
28. DUMU zu e-ia
29. IGI mil-ki ^mda-gan
30. DUMU iq-qa-ia
31. IGI EN ma-lik
32. LÚ DUB.SAR

¹⁻¹²Les fils de Ba'al-Bēlu, fils d'Abī-Šaggar, sont venus en procès avec les fils de Pu'a, fils de labi, devant le roi Pilsu-Dagan. Une tablette de « non-revendication » a été écrite entre eux. Elle dit ceci : « Leur mère Tuqni a donné le cabanon qui se trouve à la porte de Ninkur aux fils de Ba'al-Bēlu et elle a donné la maison des fils d'Aggali aux fils de Pu'a ».

¹³⁻²⁰À partir d'aujourd'hui, la part est divisée, leur cœur est satisfait. L'un contre l'autre, ils ne revendiqueront pas. Qui revendiquera paiera 1000 sicles d'argent au palais.

²¹⁻³²Témoins : Pilsu-Dagan, fils de Ba'al-Kabar ; Ahī-Malik, son frère ; Ukali, fils de Tūra-Dagan ; Rībiya, fils de Tīri-Dagan ; Šēṭī, fils de Zū-Eia ; Milki-Dagan, fils de Iqqaia ; Bēlu-Malik, scribe.

RE 54

(RE, p.71)

Verdict (propriété)

1. a-na pa-ni i-ni ^dIM LUGAL KUR kar-ga-miš
2. ^mdIM EN DUMU.«MEŠ» mu-uh-ra-hi a-kán-an-na
3. iq-bi ma-a ṭup-pa.HI.A ša É-ti-ia
4. il-ta-ap-ru-mi ù LUGAL ṭup-pa.HI.A
5. ša-a-na-ti-ma ú-ut-te-dì-iš-šu-nu-ti
6. É-tu₄ ma-la <ma>-šú-ú 25 i-na am-ma-ti GÍD.DA¹-šú
7. 10 i-na am-ma-ti ru-up-šu
8. ZAG-šú ^mdKUR ta-ri-i' DUMU ^mli-i'-mi ^dKUR
9. GÙB-šú ^mhe-e-mu DUMU.MEŠ ^mli-i'-mi ^dKUR
10. EGIR-šú ^mmaš-ú pa-nu-šu KASKAL-nu ša x x ZABAR
11. ša ^dNIN.KUR É-tu₄ an-nu-ú ša ^mib-ni ^dKUR
12. DUMU.MEŠ ^ma-hi ma-<lik?> it-ti ^mib-ni ^dKUR
13. be-lu É-ti ^mmu-uh-ra a'-hi DUMU ti-ti-ia
14. a-na 90 GÍN KÙ.BABBAR ŠÁM.MEŠ il-qè
15. ur-ra-am še-ra-am ma-am-ma
16. aš-šum É-ti a-na UGU-hi DUMU.MEŠ-ri
17. ^mmu-uh-ra-a'-hi lu-ú la-a i-ra-gu-um
18. ša <i>-ra-gu-um ṭup-pu an-nu-ú
19. i-la-'-e-šu

¹⁻⁵En présence d'Ini-Tešub, roi de Karkemiš, Ba'al-Bēlu, fils de Muhra-Ahi, déclara : « On a envoyé les tablettes au sujet de ma maison et le roi a renouvelé ces tablettes avec d'autres ».

⁶⁻¹²La maison, dans sa pleine extension, a 25 coudées de longueur et 10 coudées de largeur. À sa droite, (son voisin est) Dagan-Tari', fils de Li'mī-Dagan. À sa gauche, Hemu, fils de Li'mī-Dagan. À l'arrière, Maš'u. Devant, le chemin de [...] du bronze de Ninkur. Cette maison appartient à Ibni-Dagan, fils d'Ahi-Malik.

¹²⁻¹⁹Muhra-Ahi, fils de Titia, a acquis cette maison d'Ibni-Dagan, propriétaire de la maison, pour 90 sicles d'argent, son prix total. À l'avenir, personne ne revendiquera contre les fils de Muhra-Ahi au sujet de cette maison. Qui revendiquera, cette tablette le confondra.

RE 55

(RE, p.73)

Verdict (propriété)

1. a-na pa-ni ᵐi-ni ᵈIM LUGAL KUR kar-ga-miš
2. É-tu₄ ma-la ma-šú-ú
3. 25 i-na am-ma-ti GÍD.DA-šu
4. 9 i-na am-ma-ti ru-up-šu i-di EGIR-šu
5. 8 i-na am-ma-ti ru-up-šu-ma i-di pa-ni-šu
6. ZAG-šú ᵐa-hi-mì DUMU iz-ra-a'-ti
7. GÙB-šú ᵐa-bi ᵈKUR DUMU ᵐag-ra
8. EGIR-šú hu-hi-nu pa-ni-šu hu-hi-nu-ma
9. be-lu É-ti ᵐmu-uh-ra a-hi DUMU ᵐti-ti-ia
10. ù i-na-an-na ᵐi-ni ᵈIM LUGAL KUR kar-ga-miš
11. ṭup-pa an-na-a ik-nu-ka-aš-šu
12. ur-ra-am še-ra-am aš-šum É-ti
13. an-ni-i a-na UGU-hi ᵐmu-uh-ra a-hi
14. ù DUMU.MEŠ-šu ma-am-ma
15. la-a i-ra-gu-um ša i-ra-gu-um
16. ṭup-pu an-nu-ú i-le-'e-šu

¹⁻⁵En présence d'Ini-Tešub, roi de Karkemiš, une maison, dans sa pleine extension, a 25 coudées de long, 9 coudées de large à l'arrière et 8 coudées de large à l'avant.

⁶⁻⁸À droite, (son voisin est) Ahīmi, fils de Izra'ti. À sa gauche, Abī-Dagan, fils de Agra. À l'arrière, un *huhinnu*. Devant, aussi un *huhinnu*.

⁹⁻¹⁶Le propriétaire de la maison est Muhra-Ahi, fils de Titia. À présent, Ini-Tešub, roi de Karkemiš, a scellé cette tablette pour lui. À l'avenir, personne ne revendiquera contre Muhra-Ahi ou ses fils au sujet de cette maison. Qui revendiquera, cette tablette le confondra.

ME 64

(TSBR 30, p.63)

Accord

1. a-na pa-ni ᵐhi-iš-mi ᵈU-ub DUMU LUGAL

2. mše-i dKUR DUMU ma-at-ka-li dKUR
3. it-ti fba-la ki-mi DAM mli-'-mi dKUR
4. a-na di-ni iš-ni-qu a-kán-na iq-bu-ú
5. ma-a 1 É-ta it-ti a-ha-mèš ni-ta-kal-mi
6. ù É-ta ša-na-a ša ir-ti-hu
7. mše-i dKUR a-na HA.LA-šu il-te-qi
8. ù 2 DUMU.MÍ.MEŠ ša fba-la ki-mi GEMÉ-ši qa-du DUMU.MÍ-[šij]
9. a-na fba-la ki-mi ir-ti-hu
10. ur-ra-am še-ra-am mše-i dKUR
11. aš-šum 2 DUMU.MÍ.MEŠ 1 GEMÉ ù DUMU.MÍ-ši
12. a-na muh-hi fba-la ki-mi la-a i-ra-ag-gu-[um]
13. ù fba-la ki-mi aš-šum É-ti
14. a-na muh-hi mše-i dKUR la-a i-ra-ag-gu-um
15. ša i-ra-ag-gu-um řup-pu an-nu-ú
16. i-li-'-e-šu
17. IGI mzi-im-ri dKUR DUMU i-ku dKUR
18. IGI mma-at-ka-li dKUR DUMU iš-bi d[KUR]
19. IGI mma-di dKUR DUB.SAR
20. IGI mud-ha-a-bu DUMU i-ia
21. IGI mdKUR a-bu DUMU ha-ia
22. IGI ma-bi ka-pí DUMU hu-ra-sí
23. IGI mik-ki dKUR DU[MU EN-m]a-lik

¹⁻⁹Devant Hišmi-Tešub, DUMU LUGAL, Šēṭ-Dagan, fils de Matkali-Dagan, s'est présenté en procès avec Bala-Kimī, épouse de Li'mī-Dagan. Ils déclarèrent : « Nous avons une maison en indivis. Une seconde maison, qui reste, Šēṭ-Dagan l'a prise pour sa part. Les deux filles de Bala-Kimī, sa servante avec sa fille, restent à Bala-Kimī. » ¹⁰⁻¹⁶À l'avenir, Šēṭ-Dagan ne devra pas revendiquer contre Bala-Kimī à propos des deux filles, de la servante et de sa fille. Et Bala-Kimī ne devra pas revendiquer contre Šēṭ-Dagan à propos de la maison. Qui revendiquera, cette tablette le confondra.

¹⁷⁻²³Témoins : Zimri-Dagan, fils d'Ikū-Dagan ; Matkali-Dagan, fils d'Išbi-Dagan ; Mādī-Dagan, scribe ; Udhabu, fils de I-ia ; Dagan-Abu, fils de Haia ; Abī-Kapī, fils de Hurāsu ; Ikki-Dagan, fils de Bēlu-Malik.

CK 3

(TSBR 36, p.70)

Verdict (dette)

1. a-na pa-ni LÚ.UGULA.KALAM.MA mú-gi-nu D[UMU làh-ma]
2. it-ti ma-bi d30 ù mab-ba DUMU.M[EŠ] a-pí-l[a]
3. a-na di-ni iš-ni-q[u m]ú-gi-nu a-kán-[na]
4. iq-bi ma-a ma-pí-la a-ba-šu-nu 77 [GÍN K]Ù.BABBAR.MEŠ
5. hu-bu-la-ku-mi ù mab-ba a-kán-na iq-bi
6. ma-a i-na KÙ.BABBAR.MEŠ hu-búl-li ša-a-šú ú-ul su-um-mu-ha-ku-mi
7. ù ^ma-bi d30 mab-ba iš-tu di-ni

8. a-na pa-ni LÚ.UGULA.[KALA]M.MA il-te-'-e-šu
9. ù LÚ.UGULA.KALAM.MA [mú-g]i-nu a-na NAM.ÉRIM a-kán-na id-din
10. ma-a šúm-ma KÙ.BABBAR.MEŠ [hu-b]úl-lu₄ an-ni-tu₄ ú-ul ša a-bi-šu-mi
11. ù mú-gi-nu a-na [pa]-ni DINGIR.MEŠ e-te-ru-ub
12. ù ma-bi ^d30 KÙ.BABBAR.MEŠ ša-a-šú šu-ul-lu-mi
13. ú-ul i-li-'-e ù A.ŠÀ.HI.A ka-ia-an-za
14. ša a-bi-šu ša KÁ URU i[z]-bi ki-i-mu-ú KÙ.BABBAR.MEŠ ša-a-šú
15. hu-búl-li ša a-bi-šu a-na mú-gi-ni DUMU láh-ma
16. it-ta-din 4 aš-lu ša 38 IKU.MEŠ
17. i-na ba'-li-ti 2 aš-lu₄ ša 22 IKU.MEŠ
18. a-na pa-ni ^dKUR 4 aš-lu₄ ša 45 IKU.MEŠ
19. i-na e-bir₅-ta-a-an i-na K[Á]-bi ka-pí
20. A.ŠÀ.MEŠ an-na-tu₄ ša ma-bi ^d30 ù mab-ba
21. DUMU.MEŠ a-pí-la a-na mú-gi-nu DUMU láh-ma
22. ki-i-mu-ú 77 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ ša hu-búl-li ša a-bi'-šu-nu
23. it-ta-an-nu ù 2 aš-lu i-na ŠÀ A.ŠÀ.MEŠ ša ^mGUR ^dKUR
24. DUMU qí-ri ^dKUR DUMU na-mar-ti ur-ra-am še-ra-am
25. mú-gi-nu aš-šum 77 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ ša-a-šú a-na muh-hi ma-bi ^d30
26. ù mab-ba DUMU.MEŠ a-pí-[l]a la-a i-ra-gu-um
27. ù ma-bi ^d30 ù mab-ba DUMU.MEŠ a-pí-la aš-šum A.ŠÀ.MEŠ
28. ša KÁ-bi iz-bi ša a-bi-šu-nu a-na muh-hi mú-gi-nu
29. la-a i-ra-gu-mu š[a] i-ra-gu-um ṭup-pu an-nu-ú i-li-e-šu
30. NA₄.KIŠIB ^mmu-[ut]-ri ^dU-ub NA₄.KIŠIB ^mdKUR ta-rí-i'
31. NA₄.KIŠIB ^mbu-ra-qu DUMU NIR ^dKUR
32. NA₄.KIŠIB ^mtu-u-tu
33. DUMU a-bi ka-pí

¹⁻⁸Devant le chef du pays, Uginu, fils de Lahma, est venu en procès avec Abī-Šaggar et Abba, fils d'Apila. Uginu s'exprima ainsi : « Sur Apila, leur père, j'avais une créance de 77 sicles d'argent. » Alors Abba s'exprima ainsi : « Je ne suis pas inclus dans cette dette » et Abba l'emporta en procès sur Abī-Šaggar devant le chef du pays.

⁹⁻²⁴Le chef du pays livra Uginu au serment (suivant) : « L'argent de cette dette était dû par leur père » et Uginu se présenta devant les dieux. Mais Abī-Šaggar ne pouvait pas rembourser cette dette. Aussi, les champs à la porte d'Izbu, possession de son père, il livra à Uginu, fils de Lahma, en échange de cet argent, dette de son père : 4 cordes donnant 38 *ikû*, sur la hauteur, 2 cordes donnant 22 *ikû* devant Dagan, 4 cordes donnant 45 *ikû*, de l'autre côté du fleuve près de la falaise, les champs appartenant à Abī-Šaggar et à Abba, fils d'Apila, ils livrèrent à Uginu, fils de Lahma, en échange des 77 sicles d'argent de la dette de leur père. Et aussi 2 cordes dans le champ d'Itūr-Dagan, fils de Qīri-Dagan, fils de Namartu.

²⁴⁻²⁹À l'avenir, Uginu, à propos de ces 77 sicles d'argent, ne revendiquera pas contre Abi-Šaggar et Abba, fils d'Apila. Abi-Šaggar et Abba, à propos des champs de la porte d'Izbu appartenant à leur père, contre Uginu ne revendiqueront pas. Qui revendiquera, cette tablette le confondra.

Sceaux de Mutri-Tešub, de Dagan-Tari', de Buraqu, de Matkali-Dagan et de Tutu, fils d'Abī-Kapī.

ME 83

(TSBR 83, p.136)

Verdict

1. a-na pa-ni [ig-m]il ^dKUR ù a-na pa-ni
2. LÚ.MEŠ ši-bu-ti [ša UR]U e-mar¹
3. ^ma-lál a-bu ù [^mr]a-šap-pa DINGIR-li
4. ŠEŠ-šu it-ti [^mb]i-i'-a ŠEŠ-šu-nu
5. a-na DI.KU_s i[š-ni]-qu ma-a É.HI.A
6. ù DAM.HI.A la [z]a-uz-zu-ni-mi
7. ù ^mbi-i'-a iš-tu DI.KU_s-ni
8. il-t[e-e'-]ú-šu ù ^mbi-i'-a
9. a-na ^ma-lál-a-bu ù ^mra-šap-pa DINGIR-li
10. a-kán-na iq-bi ma-a mi-nu-me-e
11. ka-ia-an-zu ša URU za'-ag-ga-at-ti
12. ù ka-ia-an-zu ša URU ra-ab-ba-an
13. ki-i-mu-ú DAM 2-nu ù É'.HI.A 2-nu
14. at-t[a]-din'-ku'-nu'-ši ù ^mbi-i'-a
15. [ka-ia-an-z]a ša URU za-ag-ga-at-ti
16. ù ša URU ra-ab-ba-an a-na ^ma-lál-a-bu
17. [ù a-na ^mra-š]ap-pa DINGIR-li it-ta-din
18. [mi-nu-me]-e ka-ia-an-zu
19. [ša URU e]-mar a-na ^mbi-i'-a
20. [ir-ti-i]h a-hu a-na muh-hi a-hi
21. [la i-r]a-ag-gu-⟨um⟩ ša i-ra-ag-⟨gu⟩-um¹
22. [tup-pu an-nu]-ú i-li'-šu
23. [IGI ^mx x x x] LÚ.DUB.SAR
24. [IGI ^mx x x x] DUMU a-hi ha-ma-di
25. IGI ^mha-ab-[ú] DUMU qur-d[i] ^dKUR
26. IGI ^ma-bi-[...] DUMU d[a-a-d]i
27. IGI ^mzu-x[...] DUMU ku-ut-be
28. IGI ^mdi-x[...] DUMU ba-di-ia
29. [IGI ^ma-b[i-...]] LÚ za-bi-hu

¹⁻⁸Devant [lgmi]-Dagan et devant les anciens de la ville d'Emar, Alal-Abu et Rašappa-Ilī, son frère, sont venus en procès avec Bi'a, leur frère : « Les maisons et les épouses n'ont pas été partagées ». Sur Bi'a, leur frère, ils l'emportèrent. ⁸⁻¹⁴Alors Bi'a déclara à Alal-Abu et Rašappa-Ilī : "Toutes les possessions de la ville de Zaggatti et de la ville de Rabbani, je vous (les) ai données en échange d'une épouse chacun et de maisons chacun". ¹⁴⁻²⁰Et Bi'a a livré à Alal-Abu et Rašappa-Ilī toutes les possessions de la ville de Zaggatti et de la ville de Rabbani. Toutes les possessions de la ville d'Emar restent à Bi'a. ²⁰⁻²²L'un contre l'autre, ils ne revendiqueront pas. Qui revendiquera, cette tablette le confondra.

23-29 Témoins : [...], scribe ; [...], fils de Ahī-Hamadi ; Habu, fils de Qurdi-Dagan ; Abī- [...], fils de Dādu ; Zū- [...], fils de Kutbu ; Di- [...], fils de Badiya et Abī- [...], prêtre.

ME 67

(TSBR 84, p.138)

Verdict (dette)

1. a-na pa]-ni ᵐmu-ut-ri ᵈU ù [LÚ.MEŠ.ŠU.GI URU.KI]
2. [ᵐaš-tar-t]u-li-it DUMU ba-bu-la-i
3. [it-ti] ᵐkār-bu DUMU bu-uz-za aš-šum
4. [20 K]Û.BABBAR.MEŠ ša ᵐga-la-li DUMU iš-ha-ra-bi
5. [š]a ᵐbu-uz-za hu-bu-lu <...> ù 2 ᵐup-pa.HI.A
6. ki-i 20 KÛ.BABBAR.MEŠ i-na É ᵐga-la-li
7. na-ad-nu ù ᵐd̄R ᵐiš-ha-ra «ki-i»
8. ki-i ni-ka-rì! ᵐup-pa.HI.A ša a-bi-šu-nu
9. a-na 20 KÛ.BABBAR.MEŠ iš-tu É ᵐga-la-li
10. [i-t]a-aṭ-ra ù ᵐmu-ut-ri ᵈU
11. [ki-i Š]EŠ.MEŠ a-bi-šú ša ᵐaš-tar-tu-li-it
12. [lu-ú la-a] it-tág-ru ù a-na ma-mi-ti
13. [id-di-in]-šu-nu-ti-ma ù it-tur₆-ru!
14. [pu-ha-jat 20 KÛ.BABBAR.MEŠ d̄R ᵐiš-ha-ra
15. [a-na ᵐ]ga-la-li it-ta-din
16. [ù] i-na EGIR-ki U₄-mi ᵐkār-bu
17. [DUMU b]u-uz-za a-na muh-hi ᵐaš-tar-tu-li-it
18. DUMU ba-bu la-i la-a i-ra-gu-um
19. šum-ma i-ra-gu-um ᵐup-pu an-nu-ú
20. i-la-'e-šu
21. NA₄.KIŠIB LÚ.UGULA.KALAM.MA NA₄.KIŠIB ᵐtu-ut-te
22. DUMU ku₆-ú-ki
23. IGI ᵐka-pí ᵈKUR DUMU zi-i-[m-rí ᵈKUR]
24. IGI ᵐhu-si-rù DUMU ib-ni-[-
25. [IGI] ᵐma-qa-ra DUMU a-hi ha-[-

¹⁻⁹Devant Mutri-Tešub et les anciens de la ville, Ašartu-Līt, fils de Bābu-La'u, (est venu en procès) avec Karbu, fils de Buzza, à propos de 20 sicles d'argent, créance de Galalu, fils d'Išara-Abu, que devait Buzza. Deux tablettes représentant les 20 sicles d'argent étaient placées dans la maison de Galalu, mais Abdi-Išara, comme un étranger (?), retira de la maison de Galalu, pour 20 sicles d'argent, les tablettes de leur père.

¹⁰⁻²⁰Alors Mutri-Tešub, (étant donné que) les oncles d'Ašartu-Līt n'étaient pas d'accord, les déféra au serment et ils s'y refusèrent. Abdi-Išara avait livré l'équivalent de 20 sicles d'argent à Galalu. Aussi, à l'avenir, Karbu, fils de Buzza, contre Ašartu-Līt, fils de Babu-La'u, ne revendiquera pas. S'il revendique, cette tablette le confondra.

²¹⁻²⁵Sceaux du chef du pays et de Tuttu, fils de Kuku. Témoins : Kāpī-Dagan, fils de Zimri-Dagan ; Husiru, fils d'Ibni [...], et Maqara fils d'Ahī-Ha[...].

ME 57

(TSBR 95, p.148)

Lettre du Roi à Madī-Dagan⁴⁴⁷

1. um-ma LUGAL-ma
2. a-na ^mma-di ^dKUR qí-bi-ma
3. e-nu-ma MÍ-tu₄ an-ni-tu₄
4. im-taḥ-ra-an-ni
5. ma-a É-ia a-na LÚ ša-ni-im-ma
6. i-na-an-da-nu-mi
7. ù DUMU-ia in₄ É a-ši-ib-mi
8. ù ṭup-pa ša É-ti-ši
9. ša iš-tu ^{NA}₄KIŠIB ^dNIN.URTA
10. ka-ni-ik na-ša-at
11. i-na-an-na [a]-nu-ma
12. MÍ.TA a[n-ni-ta]
13. a-na muḥ-ḥi-[ka]
14. a-ma-at É-t[i-ši]
15. zu-uk-ki-ma
16. i-na KASKAL-ni
17. šu-ku-un-ši šum-ma
18. ki-it-tu₄ DUMU-ši in₄ É-t[i]
19. ša-a-šu a-ši-ib
20. am-mi-ni É-ši a-na LÚ [ša-ni-im-ma]
21. i-na-an-da-nu É-ši
22. te^l-er-ra-aš-ši
23. ù šum-ma LÚ EN di-ni-ši
24. i-ba-aš-ši ù at-ta
25. di-na ša-a-šu la-a ta-la-'-e
26. LÚ.MEŠ EN di-ni-ši
27. it-ti-ši ab-ka-am-ma
28. a-na muḥ-ḥi LUGAL
29. lil-li-ku-ni LUGAL
30. di-na-šu-nu li-ka-al

¹⁻²Ainsi parle le roi. Dis à Mādī-Dagan : ³⁻¹⁰Voici. Cette femme est venue me trouver, disant : « Ma maison, on veut (la) donner à un étranger. Mais mon fils habite dans la maison », et elle possède la tablette de sa maison, qui est scellée du sceau de Ninurta. ¹¹⁻²²Maintenant, au sujet de cette femme,

⁴⁴⁷ Lettre publiée une première fois par Daniel Arnaud sous le titre « Lettre (du Roi) à Mādī-Dagan. La hiérarchie judiciaire », dans *La Syrie du Moyen-Euphrate sous le protectorat hittite : l'administration d'après trois lettres inédites*, *Aula Orientalis* 2, 1984, p. 183-185.

tire au clair son affaire en ta présence, règle-la au plus vite. Si vraiment son fils habite dans cette maison, pourquoi veut-on livrer sa maison à un étranger ? Rends-lui sa maison.

²³⁻³⁰Mais s'il y a un autre plaignant et si toi, tu ne peux venir à bout de ce procès, envoie ses adversaires avec elle pour qu'ils viennent auprès du roi, que le roi prenne en main leur procès.

[NB : « étranger » est à prendre au sens large]

ASJ 10, B

(*Acta Sumerologica Japan* 10, p.157-160)

Verdict

1. ^ma-me-ú DUMU ki-it-ta
2. ^mzu wa-aš-tar-[t]i DUMU ^mla-a-li
3. ù ^mig-mu-l[u DUMU ...]-x-ma
4. i-na di-ni i[t-ti ^m...-h]a-miš
5. i-na URU ir-r[ⁱ?-di^e? it]-ta-al-ku
6. di-na-te it-t[ⁱ] DUMU.M]EŠ
7. x x -s]i[?]-in-[ni[?] a-na p]a-ni
8. x x]-x-GAL-BE[x[?]]
9. [^mUR.MAH(?)] ^mhi-i[š-mì LUG]AL-ma
10. x x x] SUM! -[nu[?] x x x x]
11.
12. lignes cassées
13.
14. [x x x k]a [x x x x] x
15. [x x x x x] nu
16. [x x x x]-it DUMU.MEŠ
17. [x x x x i]n[!]-ni
18. [x x x] iq[!]-[b]i[!]-ú
19. né-e-nu i-na URU kar-ga-miš
20. i-na ka-ša-di-ni
21. 3 MA.NA KÙ.BABBAR
22. a-na ka-ša-a ne-na-di-na-ku-mi
23. ṭup-pu an-ni-tu₄ a-na pa-ni
24. ^mUR.MAH ^mhi-iš-mì LUGAL-ma
25. ^mpu-hi ŠEŠ ša-aṭ-ra-at

¹⁻⁵Amē'u, fils de Kitta, et Zū-Aštartī, fils de Lалу, et Igmulu, fils de [...], sont allés ensemble en justice dans la ville d'Irridu (?).

⁶⁻¹⁵Ils sont en procès avec les fils de [...], devant [UR.MAH[?]] et Hišmi-Šarruma. [...].

¹⁶⁻²⁵Les fils [...] ont dit[?] : « Quand nous arriverons à Karkemiš, nous te paierons trois mines d'argent ». Cette tablette a été écrite devant UR.MAH (« le lion » ?), Hišmi-Šarruma et Puḥi-Šenni.

ASJ 14, n°43

(*Acta Sumerologica Japan* 14, p.289-292)

Accord

1. a-n[a] ^dNĒ.IRI₁₁.GAL EN [š]a[?] ša-ar-ri
2. DUMU.MEŠ ^mzu ba-la L[Ú.H]AL <ù> LÚ.MEŠ.ŠU.GI URU šu-mi
3. it-ti DUMU.MEŠ a-bi [ka]-pí DUMU hu-ra-ši
4. aš-šum A.ŠÀ.ME ša na-'a-ra-bi ša ba-li-ti URU šu-mi
5. 7 IKU GÌD.DA-ši 4 IKU ru-up-ší
6. ÚS.SA.DU AN.TA A.ŠÀ ša URU šu-mi
7. ÚS.SA.DU KI.TA DUMU bur-qa ù DUMU.MEŠ ^dIM EN
8. ù ^mki-it-ta DUMU ku-na-zí
9. SAG.1.KÁM ^mnu-bi ^dKUR DUMU zu-an-na ù ^mki-it-ta
10. DUMU ku-na-zi SAG.2.KÁM ^mhu-ur-ru ù na-'a-ra-bu
11. ša ba-li-ti URU šu-mi be-lu-ú A.ŠÀ
12. ^miš-šur ^dKUR DUMU ^dIM.GAL aš-šum A.ŠÀ
13. an-ni-i DUMU.MEŠ ^mzu ba-la
14. ù LÚ.MEŠ.ŠU.GI URU šu-mi
15. [i]š-tu ma-mi-ti DUMU.MEŠ ^ma-bi ka-[pí]
16. it-tu-ru DUMU.MEŠ ^mzu ba-la ^ṭup-pa an-n[a]-a
17. a-na pa-ni DINGIR-lì ša-ar-ri-hi IN.SAR-r[ù]
18. ^mka-pí ^dKUR ^{md}IM ma-lik ^{md}IM EN ^mzu-aš-tar-ti
19. ^mtu-ra ^dKUR ^mki-ri ^dKUR IGI ^mmaš-ú DUMU li-da
20. IGI ^mna-na DUMU túl-li <IGI> ^mhu-ší-ru DUMU tu-ul-li
21. IGI ^mzu ba-la ŠEŠ-šu <IGI> ^{md}KUR-ta-li-i'
22. DUMU ba-a-ia IGI [^mE]N ṭa-bi-i DUMU hu-li
23. IGI ^mše-i ^dKUR DUM[U b]i'-i'-ta IGI ^mip-hur ^dKUR DUMU kat-ti
24. IGI ^mna-a-ni DUMU na-bi
25. IGI ^mka-tu-ú-wa LÚ.SANGA
26. IGI ^mhi-iz-mi-ia DUMU a-ri ^dU-ub
27. LÚ URU ša-al-lu-[r]i-iš
28. [L]Ú.KUŠ₇ ša LUGAL

¹⁻⁴Devant Nergal, seigneur du roi, les fils de Zū-Ba'la, le devin, et les anciens de la ville de Šumi [sont arrivés à un accord] avec les fils d'Abī-Kāpī, fils de Hurāšu, au sujet du champ [qui se trouve] à l'entrée du réservoir de la ville de Šumi.

⁵⁻¹²Il a 7 *ikū* de long, 4 de large. Sur le bord supérieur : un champ de la ville de Šumi. Sur le bord inférieur : les champs du fils de Burqa, des fils de Ba'al-Bēlu et de Kitta, fils de Kunazu. Sur le premier côté : les champs de Nubi-Dagan, fils de Zuanna, et de Kitta, fils de Kunazu. Sur le second côté : le champ de Hurru et l'entrée du réservoir de la ville de Šumi. Le propriétaire de ce champ est Išsur-Dagan, fils de Ba'al-Kabar.

¹²⁻¹⁹Au sujet de ces champs, les fils de Zū-Ba'la et les anciens de la ville de Šumi se sont retirés du serment des fils d'Abī-Kāpī⁴⁴⁸. Les fils d'Abī-Kāpī ont écrit ce document devant Ilī-Šarrihi : (ce sont) Kāpī-Dagan, Ba'al-malik, Ba'al-Bēlu, Zū-Aštarti, Tūra-Dagan, Kiri-Dagan.

¹⁹⁻²⁸Témoins : Mašu, fils de Lida ; Nana, fils de Tulli ; Hušuru, fils de Tulli ; Zū-Ba'la, son frère ; Dagan-Tali, fils de Baia ; Bēlu-Ṭabi, fils de Ḥuli ; ŠēṬ-Dagan, fils de Bī'ṭa ; Iphur-Dagan, fils de Kati ; Nani, fils de Nabi ; Katuwa, prêtre ; Ḥizmia, fils de Ari-Tešub, homme de la ville de Šalluriš et de la suite du roi.

ASJ 14, n°44

(*Acta Sumerologica Japan* 14, p.292-293)

Accord

1. a-na pa-ni LÚ.UGULA.KALAM.MA <ù> LÚ.MEŠ ši-bu-ti URU e-mar
2. ṁki-it-ta DUMU mi-ti it-ti
3. ṁzu-aš-tar-ti DUMU šur-ši a-na di-ni
4. ís-ni-qu ù a-na UGU-hi ṁki-it-ta
5. 30 KÙ.BABBAR NÌ.MÍ.ÚS.SÁ ša DAM-šú
6. il-ta-ak-nu i-na-an-na ṁki-it-ta
7. 30 KÙ.BABBAR a-na ṁzu-aš-tar-ti DUMU šur-ši
8. it-ta-din ur-ra-am še-ra-am
9. ṁzu-aš-tar-ti a-na UGU-hi ṁki-it-ta
10. la-a i-ra-gu-um ù ṁki-it-ta
11. a-na ṁzu-aš-tar-ti la-a i-ra-gu-um
12. ša i-ra-gu-um ṭup-pu an-nu-ú
13. i-la-'e-šú
14. ù a-nu-ma ṭa-a-ti ša DAM-šú
15. 1 TÚG ma-ah-ša-qa 1 TÚG ma-am-rù
16. ù Ì DU₁₀.GA mim-ma
17. ṁzu-aš-tar-ti ŠEŠ-ši
18. la-a' i-din
19. NA₄.KIŠIB ṁmu-ut-ri ᵀU-ub
20. NA₄.KIŠIB ṁka-pí ᵀKUR DUMU ia
21. NA₄.KIŠIB ṁNIR ᵀKUR
22. DUMU ᵀKUR-ta

¹⁻¹³Devant le « chef du pays » et les anciens de la ville d'Emar, Kitta, fils de Miti, est venu en procès contre Zu-Aštarti, fils de Šurši, et on a imposé à Kitta 30 sicles d'argent pour la dot de son épouse. Kitta a maintenant donné 30 sicles d'argent à Zu-Aštarti, fils de Šurši. À l'avenir, Zu-Aštarti ne revendiquera pas contre Kitta et Kitta ne revendiquera pas contre Zu-Aštarti. Qui revendiquera, cette tablette l'emportera sur lui.

¹⁴⁻¹⁸Et de plus, Zu-Aštarti, son frère, n'a donné aucun des cadeaux attendus pour l'épouse : 1 vêtement *mahšaqu*, 1 vêtement *mamru* et de l'huile d'excellente qualité.

¹⁹⁻²²Sceaux de Mutri-Tešub, de Kāpī-Dagan, fils de Ia et de Matkali-Dagan, fils de Daganta.

⁴⁴⁸ C'est-à-dire qu'ils ont accepté la revendication des fils d'Abi-Kapi sur le champ.

ASJ 14, n° 46

(*Acta Sumerologica Japan* 14, p.294-297)

Accord

1. a-na pa-ni ^mku-un-ti ^dU DUMU.LUGAL ^fNIN um-mi
2. DAM ^mka-pu-pi DUMU kám-ma a-kán-na iq-bi
3. ma-a a-na-ku ú-ul hu-bu-la-ku-mi ù ^mÌR-šú-a ÌR-ka
4. a-na DUMU-ia al-ta-qì-mi É-ia mi-im-mu-ia at-ta-na-áš-šú-mi
5. ù DUMU.MÍ-ia a-na DAM-šú at-ta-din-mi
6. ù DUMU.MEŠ DUMU.MÍ.MEŠ ša DUMU.MÍ-ia a-na ÌR.MEŠ¹ ša DAM-ka
i-ma-ra-i-ti <ù> DUMU.MEŠ-ši
7. ú-ul ta-na-din-mi ù ^mku-un-ti ^dIM DUMU.LUGAL
8. ki-i pí-i ^fNIN um-mi li-i-pu-uš ù ^tup-pa an-na-a
9. a-na ^mÌR-šú-i i-te-pa-áš ma-a DUMU.MEŠ-ka DUMU.MÍ.MEŠ-ka
10. a-na ÌR.MEŠ ša DUMU.MEŠ DAM-ia i-ma-ra-i-ti ú-ul a-na-din-mi
11. ma-a a-na DUMU.MEŠ ša DAM-ia ša KUR kar-ga-mis GIŠ.TUKUL li-iš-šu-ú
12. ur-ra-am še-ra-am DUMU.MEŠ-ia ša DAM-ia i-ma-ra-i-ti ù DAM-ia <ša> URU e-mar
13. a-na UGU-hi DUMU.MEŠ DUMU.MÍ.MEŠ ša ^mÌR-šú-i ÌR-ia
14. la-a i-ra-gu-mu ša i-ra-gu-um
15. ^tup-pu an-nu-ú i-la-e-šú-nu
16. ù ^mÌR-šú-ú DUMU.MÍ.MEŠ-šú i-na É e-mi
17. li-id-din DUMU.MEŠ-šú DAM.MEŠ li-ša-hi-iz-mi
18. ù ^mÌR-šú-ú ù DUMU.MEŠ-šú a-ia-am-mi-e
19. i-na ŠÀ DUMU.MEŠ-ia ša DAM-ia šu-ba¹-ri-ti
20. i-ra-a-[m]u a-na EN.MEŠ-šú lil-qu-ú
21. GIŠ.TUKUL li-iš-šu-ni-šú
22. ù ^mÌR-šú-ú ÌR-ia MÍ.NITÁ.MEŠ-^{<šu>} LÚ.MEŠ a-ra-wa-an-nu ÌR.MEŠ LUGAL šu-nu
23. ša la-a ŠÁM šu-nu i-na É-ia ul-te-ri-ib
24. šum-ma i-na EGIR u₄-mi DAM-ia šu-ba-ri-tu
25. DUMU.MEŠ ú-ul NU.TUK ^mÌR-šú-ú qa-du DUMU.MEŠ-šú a-na ^dUTU um-te-ši-ir
26. NA₄.KIŠIB ^mku-un-ti ^dU-ub
27. DUMU ^mtal-mi ^dIM LUGAL <KUR> kar-ga-mis
28. IGI ^mna-hí-ia LÚ.UGULA.KALAM.MA
29. ša-a-ma ÌR.MEŠ an-nu-ti ú-ma-ša-ru
30. ^d30 ^dIM ^dKUR ^dNIN.URTA ^dLUGAL-ma
31. DINGIR.MEŠ KUR URU e-mar MU-šú NUMUN¹-šú
32. li-hal-li-iq lu-ú EN DI.KU₅-šú

¹⁻⁹Devant Kunti-Tešub, DUMU LUGAL, Ba'la-Ummi, épouse de Kabubu, fils de Kamma, a déclaré :
« Je n'ai pas de dette. Et j'ai adopté Abdi-šu'u, ton serviteur, lui ai donné ma maison et mes biens, et
lui ai donné ma fille en mariage. Tu ne dois pas donner les fils ni les filles de ma fille comme serviteurs

à ton épouse émarote » ou à ses fils. Alors Kunti-Tešub, DUMU LUGAL, fit selon les paroles de Ba'la-Ummi, et fit la tablette suivante pour Abdi-šu'u :

⁹⁻¹⁵Je ne donnerai pas tes fils ni tes filles comme serviteurs aux fils de mon épouse émarote. Qu'ils « portent l'arme » pour les fils de mon épouse de Karkemiš. À l'avenir, les fils de mon épouse émarote et mon épouse émarote ne revendiqueront pas contre les fils ni les filles de mon serviteur Abdi-šu'u. Qui revendiquera, cette tablette l'emportera contre lui.

¹⁶⁻²³Qu'Abdi-šu'u marie ses filles et que ses fils prennent des épouses. Qu'Abdi-šu'u et ses fils prennent leur maître parmi mes fils (nés) de mon épouse subaréenne et qu'ils portent l'arme pour lui. Abdi-šu'u est mon serviteur et ses enfants sont des *arawannu*, serviteurs du roi, qui n'ont pas été achetés. Je les ai fait entrer dans ma maison.

²⁴⁻²⁵ Si, plus tard, ma femme subaréenne n'a pas de fils, Abdi-šu'u et ses fils seront libres devant le soleil.

²⁶⁻²⁸Sceau de Kunti-Tešub, fils de Talmi-Tešub, roi de Karkemiš. Témoin : Nahia, « chef du pays ».

²⁹⁻³²Celui qui libérerait ces serviteurs, que Sîn, Tešub, Dagan, Ninurta, Šarruma⁴⁴⁹ et les dieux de la ville d'Emar détruisent son nom et sa descendance, qu'ils soient son juge.

ME 139

(SMEA 30, n°13)

Accord

1. a-na pa-ni ^mmu-ut-ri ^dIM-ub
2. ^mki-i[t-ta] [DUMU x]x-mu-'-hi URU eš-ši
3. it-ti [^mx-x]-a-hi a-na DI.KU₅ ši'-bu-ti za-ru-tu₄ i-še-zi-iz
4. iš-ni-qu ma-[a ^mSIG]₅-ma-at DINGIR-lì GEME₂-ia
5. DUMU.MÍ-ut-ta ša DAM ^m[x x x] ši-it
6. al-ma-tu₄ ši-it a[l-m]a-tu₄
7. it-ti a-za-ba-tu₄ ši-it
8. šum-ma ur-ra-a[m
9. še-ra-am a-n[a ^mki-it-ta
10. i-qáb-bi l[a-a al-ma-tu₄]
11. ši-it [t̥u]p-pu [an-nu-ú]
12. i-la-i-šu
13. NA₄.KIŠIB ^mmu-ut-ri [^dIM-ub]
14. NA₄.KIŠIB ^mbu-r[a-qu]
15. DUMU ma-duk-ka
16. NA₄.KIŠIB ^mdKUR ta-ri-ih
17. [DUM]U iš-bi ^dKUR
18. NA₄.KIŠIB ^mka-pí ^dKUR
19. DUMU zi-im-ri ^d[KUR]

⁴⁴⁹ Dieu hourrite.

¹⁻⁷Devant Mutri-Tešub, Kitta, de la ville neuve, a produit en procès les témoins de la famille avec [...] Ahu. Ils se sont présentés : « Ma servante, [Na'a]mat Ili, est la fille de l'épouse de [...]. Elle est veuve ; veuve, elle est avec les divorcées⁴⁵⁰ ».

⁸⁻¹²Si à l'avenir, il (quelqu'un) dit à (Kitta) : « elle n'est pas veuve », cette tablette le confondra.

¹³⁻¹⁹Sceaux de Mutri-Tešub ; Bur(aqu), fils de Maduka ; Dagan-Tarih, fils d'Išbi-Dagan et Kāpī-Dagan, fils de Zimri-Dagan.

Msk 731097

(SMEA 45-2, n°1451, p.226-230 ; lettre en hittite)

Affaire Zu-Ba'la. Le grand roi hittite écrit à Alziyamuwa de rendre sa maison et son vignoble au devin Zu-Ba'la, et de ne le soumettre ni à l'impôt ni à la corvée s'il n'y était pas soumis auparavant

1. *U¹M-M¹A* [dUTU^ši-MA]
2. [A¹-NA mal-zi-[ya¹]-mu-wa QÍ-BI-MA
3. ka-a-ša-mu ka-a-aš
4. mzu-ú-ba-a-la-aš LÚAZU
5. LÚ URUaš-ta-ta ar-wa-a-it
6. [É¹-ir-wa-mu-kán ŠA LÚiš-ḫa-ni-it-ta-ra-aš ŠA man-da-ma-li
7. GIŠKIRI₆.GEŠTIN-ia mal-zi-ia-mu-wa-aš
8. ar-ḫa da-aš-ki-iz-zi
9. nu-wa-ra-at A-NA mpal-lu-ú-wa
10. pé-eš-ki-iz-zi ša-aḫ-ḫa-an-na-wa
11. an-na-az Ú-UL ku-it-ki
12. iš-ša-aḫ-ḫu-un ki-nu-un-ma-wa-m[u]
13. ša-aḫ-a-ni lu-uz-zi-ia
14. kat-ta-an ti-i-ir
15. nu-wa ša-aḫ-ḫa-an lu-uz-zi-in-ḫ[a]
16. e-eš-ša-aḫ-ḫi
17. ki-nu-na-aš-ši-kán a-pa-a-at É-ir
18. GIŠKIRI₆.GEŠTIN-ia ar-[ḫa] le-e
19. [ku¹-it-ki te-at-[t]i
20. [ma¹-a-an-at-š[i]-kán ka-ru-ú-ma
21. [ar¹-ḫa ta-at-[t]a
22. [na]-at-ši EGIR-pa pa-a-[i]
23. [š]a-aḫ-ḫa-an-na ku-it an-na-az

⁴⁵⁰ Sophie Démare-Lafont considère que le scribe de Karkemiš, n'étant pas familier de la formule « veuve parmi les veuves, divorcée parmi les divorcées » du droit d'Émar, l'a notée sans la comprendre (et donc de façon erronée).

⁴⁵¹ Publiée une première fois par Emmanuel LAROCHE, « Documents hittites et hourrites », *Meskéné-Émar : dix ans de travaux*, D. Beyer (éd.), 1982, Paris, p.53-64.

24. *Ú-UL* ku-it-ki e-eš-ši-iš-ki-it
25. ki-nu-un-na-an ša-aḥ-ḥa-ni lu-uz-zi
26. ku-wa-at kat-ta-an da-iš-ten
27. ki-nu-un-ma an-na-az ku-it
28. e-eš-ši-iš-te ki-nu-un-na a-[pa-a-at]
29. e-eš-ša-ad-du
30. ʿta^l-ma-i-ma le-e ku-i[t-ki]
31. i-ia-zi ʿna^l-an le-e
32. ku-iš-ki da[m]-mi-iš-ḥa-iz-zi

¹⁻⁵Ainsi parle « Mon Soleil ». Dis à Alziyamuwa : Voici. Ce Zū Baʿla, le devin, homme d'Aštata, s'est prosterné devant moi : ⁶⁻¹⁶« Alziyamuwa m'enlève la maison et le vignoble de (mon) parent, Anda-Mali, et il les donne à Palluwa. (En ce qui concerne) l'impôt, auparavant je ne l'ai pas payé du tout, mais maintenant on me soumet à l'impôt et à la corvée. Et je paye l'impôt et la corvée. »

¹⁷⁻²²Alors, que maintenant, on ne lui enlève pas cette maison et ce vignoble. Et si on les lui a déjà enlevés, qu'on les lui rende ! ²³⁻²⁶Et puisque, auparavant, il n'aurait jamais payé l'impôt, pourquoi l'avez-vous soumis à l'impôt (et) à la corvée ? ¹⁷⁻³²Alors, ce qu'il faisait auparavant, qu'il le fasse encore maintenant ! Qu'il ne fasse rien d'autre et que personne ne lui fasse violence !

C22

(BLMJ 1131, n°1, p.3-5)

Verdict

1. a-na pa-ni ^mku-la-na LÚ DUMU.LUGAL
2. ^mtu-ra ^dKUR ù ^mma-'la-ú DUMU ka-bu-li ša ERIN₂.MEŠ NAM DINGIR-li
3. a-na di-ni iš-ni-qu ^mGUR ^dKUR a-kán-na iq-bi
4. ma-a ^mma-'la-ú ša PA₅ a-hi ŠU.HA ù [ša[?]] ERIN₂.MEŠ NAM DINGIR-li
5. UDU.HI.A-ia i-ta-kal-mi ù ^mma-['-la-ú it]-ta-kir
6. ma-a UDU.HI.A-šu ú-ul a-[ta-kal-mi x x x x x x x]
7. um-ma DUMU.LUGAL-ma ma-a L[Ú-ši-bi LÚ URU e-mar ù URU u-ta-a ú-bi-il]
8. ù ^mGUR ^dKUR LÚ-ši-[bi x x x x x x x]
9. ù DUMU.LUGAL a-kán-n[a iq-bi ma-a
10. LÚ.MEŠ URU e-mar a-na LÚ [URU u-ta-a x x x x x x x]
11. ma-a LÚ URU u-ta-a [x x x x x x x]
12. ù ^mGUR ^dKUR LÚ ši-[bi x x x x x x x]
13. ša x^(?)+30 UDU.HI.A ul-te-bi-[il x x x x]
14. LÚ URU u-da-a ša-a-šú [x x x x x x x]
15. ma-a LÚ ši-bu-ú at-ta-mi x[x x x x x x x]
16. ma-a LÚ ši-bu-ma[?] x 40 [UDU.HI.A x x x a]-na-ku-mi
17. ù DUMU LUGAL DI-šu-nu a-kán-n[a x x x x]-x-ru
18. ma-a ^mma-'la-ú [DUMU ka-bu-li]
19. ša ERIN₂.MEŠ NAM DINGIR-li qa-du ERIN₂.MEŠ NA[M DINGIR-li]
20. tu-um-mi-šu-nu-ti-mi ù m[...]

21. iš-tu NAM.ÉRIM it-t[a-mu-ú x x x DI]-šu-nu
22. im-ta-hu-ru ^mma-'-la-ú [x x x x x]
23. a-kán-na iq-bi ma-a ú-ul [x x x x x x x]
24. ma-a 30 UDU.HI.A ú-šal-lam [x x x x x x x]
25. ù ^mma-[-la]-ú ša ÉRIN.MEŠ [NAM DINGIR-li [x x x x x]
26. ki-i-m[u-ú x x x] EGIR x[x x x x x x x]
27. ki-i[?] -[mu-ú x x x] ù[?] ^{md}U[...] i x
28. ù[?] [x x x] x [

¹⁻⁶Devant Kulana-Ziti, DUMU LUGAL, Tūra-Dagan et Ma'lau, fils de Kabuli, qui est des gens « du district du dieu », sont allés en procès. Tūra-Dagan a déclaré : Ma'lau, du canal « rive du pêcheur » et des gens « du district du dieu », a détourné (mot à mot : « a mangé ») mes moutons. Alors Ma'lau a déclaré : « je n'ai pas détourné ses moutons ».

⁷⁻⁹Le DUMU LUGAL a pris cette décision : [« Que les gens de la ville d'Emar et que l'homme de la ville d'Uta fassent venir des témoins ! »]. Et Tūra-Dagan [amena des] témoins. Le DUMU LUGAL parla ainsi.

¹⁰⁻¹⁶Les gens de la ville d'Emar [dirent] à l'homme de la ville d'Uta : « L'homme de la ville d'Uta [...] et Tūra-Dagan [a amené] des témoins (disant) qu'il a envoyé 40[?] moutons ». Cet homme de la ville d'Uta parla ainsi : « Les témoins, toi [...] et moi, [...] les 40 moutons [...] ».

¹⁷⁻²⁵Alors le DUMU LUGAL prononça son jugement : « Qu'on fasse jurer Ma'lau [fils de Kabuli], qui est des gens "du district du dieu", ainsi que les gens du district du dieu ! ». Après le serment [...], ils se mirent d'accord. Ma'lau dit : « Je ne peux [...]. Je paierai 30 moutons ».

²⁶⁻²⁸À la place des [moutons restants] ...et à la place de [...] et[?] Tešub [...] et[?] [...]

HC 12

(BLMJ 1986, n°2, p.5-9)

Verdict (statut)

1. a-na pa-ni LÚ.UGULA.KALAM.MA ù LÚ.MEŠ.ŠU.GI
2. ^mma-di ^dKUR DUMU ^fal-um-me
3. it-ti ^msi-i-hi iš-ni-qu
4. ^mma-di ^dKUR a-kán-na iq-bi
5. ma-a ^msi-i-hu a-na 30 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ
6. ip-ta-aṭ-ra-ni-mi a-na DUMU-ut-ti-šu
7. i-tap-ša-ni-me ma-a i-na-an-na
8. a-na il-ki iṣ-ša-ab-tu-nin-ni-mi
9. ù LÚ.UGULA.KALAM.MA ṭup-pa ša-na-ti
10. ša ^mma-di ^dKUR a-na ^msi-i-hi i-pu-uš ṭup-pa ša DUMU-ti-šu
11. ih-ta-pí šum-ma i-na EGIR U₄-mi
12. ma-am-ma i-pa-qa-ar-šú
13. 60 GÍN KÙ.BABBAR.MEŠ a-na ^msi-i-hi
14. ì.LÁ-ma l[i]-qè-šú
15. NA₄.KIŠIB ^ma-hi ma-lik
16. LÚ.UGULA.KALAM.MA

17. NA₄.KIŠIB^{md}30 a-bi
18. DUMU^dKUR ta-ri-[i
19. NA₄.KIŠIB^mEN ma-lik
20. DUMU^m[ša-al]-mi
21. NA₄.KIŠIB^ma-bi la-li
22. DUMU ka-pí

¹⁻⁸En présence du chef du pays et des anciens, Mādī-Dagan, fils d'Alumme, est venu en procès avec Sīḫu. Mādī-Dagan déclara : « Sīḫu m'a racheté (libéré) pour 30 sicles d'argent et m'a adopté comme fils. Maintenant, on m'a pris pour faire le service *ilku* ». ⁹⁻¹⁴Alors le chef du pays fit d'autres tablettes au sujet de Mādī-Dagan pour Sīḫu. Il brisa la tablette d'adoption. À l'avenir, quiconque le réclamera, qu'il paye 60 sicles d'argent à Sīḫu et qu'il l'emmène (Mādī-Dagan).

¹⁷⁻²²Sceaux de Ahi-Malik, chef du pays ; Sīn-Abī, fils de Dagan-Tāri^c ; de Bēlu-Malik, fils de Šalmu ; de Abī-Lalī, fils de Kāpī.

C 23

(BLMJ 802, n°3, p.9-12)

Verdict

1. a-na pa-ni^mpíl-sú^dda-gan DUMU^dIM.GAL
2. ^mla-ah-te-ia DUMU ia-ah-ší^dKUR
3. ù^mšad-de₄ DUMU hu-la-ú
4. i-na di-ni₇ iš-ni-qú-ma
5. ù^mṭup-pa ša la ra-ga₁₄-mi
6. i-na bi-ri-šu-nu iš-ṭur
7. a-nu-um-ma 4 DUMU.MÍ.MEŠ-ši
8. ša^mIM-da na-ah-mi
9. ù KÙ.BABBAR-pa ša^l NÌ.MÍ.ÚS.SÁ.MEŠ-šu-nu
10. ^mšad-de₄ ŠEŠ-šu-nu i-ku-ul
11. ur-ra-am še-ra-am
12. ^mšad-de₄ DUMU hu-la-ú
13. aš-šum 4 NIN.NI.A.MEŠ-šu
14. UGU la-ah-te-ia
15. ú-ul i-ra-gu₅-um
16. ša i-ra-gu-um
17. 2 me-at KÙ.BABBAR ṣur-pu
18. a-na É.GAL
19. Ì.LÁ.E.MEŠ
20. ^mla-ah-te-ia
21. 4 DUMU.MÍ.MEŠ-šu
22. i-na MÍ-ti u NITA aš-ku-un-šu-nu
23. DINGIR.MEŠ u me-te ša^mla-ah-te-ia
24. a-bi-šu-nu lu-na-ab-bu

25. a-nu-um-ma 4 DUMU.MÍ.MEŠ-ia
26. ^mla-ah-te-ia a-ba-šu-nu
27. ù ^mdIM na-ah-mi
28. AMA-šu-nu li-it-ta-na-bal
29. ša a-ba-šu u AMA-šu
30. ú-ul it-ta-na-bal
31. MÍ.SAG.GÉME ma-li-ši lu-ú ti-din
32. ù LÚ.MEŠ ah-hi-a
33. ša DUMU.MEŠ al-a-hi
34. UGU É-ti-ia mi-im-mu-ia
35. ú-ul i-ša-ni-qú
36. IGI pí-l-sú ^dda-gan
37. DUMU ^dIM.GAL
38. IGI a-hi ma-lik ŠEŠ-šu
39. IGI ú-ka-li DUMU tu-ra ^dKUR
40. IGI ni-qa-la DUMU aš-da a-hi
41. IGI ri-bi-ia DUMU ti₄-ri ^dKUR
42. IGI EN-ma-lik LÚ DUB.SAR

¹⁻⁶Laḥteia, fils de laḥṣi-Dagan, et Šadde, fils de Hulā'u, sont venus en procès devant Pilsu-Dagan, fils de Ba'al Kabar. Alors il a écrit une tablette de « non-revendication » entre eux.

⁷⁻¹⁹En ce qui concerne les quatre filles d'Adda Naḥmī, Šadde, leur frère, a dilapidé l'argent de leur dot. À l'avenir, Šadde, fils de Hulā'u, ne fera pas de contestation au sujet de ses quatre sœurs auprès de Laḥteia. Qui contestera la décision paiera 200 sicles d'argent raffiné au palais.

²⁰⁻²⁴Laḥteia a fait ses quatre filles « femmes et hommes », pour qu'elles invoquent les dieux et les (ancêtres) morts de Laḥteia, leur père.

²⁵⁻³⁵Et maintenant que mes quatre filles entretiennent Laḥteia leur père et Adda Naḥmī leur mère. Que celle qui n'entretiendra pas son père et sa mère donne une servante à sa place. Et les « frères » des fils d'Alaḥi ne doivent pas entreprendre d'action contre ma maison et mes biens.

³⁶⁻⁴²Témoins : Pilsu-Dagan, fils de Ba'al-Kabar ; Aḥī-Malik, son frère ; Ukāli, fils de Tūra-Dagan ; Niqala, fils d'Ašda-Aḥi ; Ribia, fils de Tūra-Dagan ; Bēlu-Malik, scribe.

[NB : Le cas concerne une femme et ses quatre filles. Son second mari traîne en justice son beau-fils, qui a dilapidé la dot de ses sœurs. Le second mari adopte ses belles-filles comme des fils, de façon qu'elles deviennent ses héritiers mâles. Il leur donne la responsabilité de s'occuper des dieux de sa famille et de ses ancêtres. Ainsi, ses propriétés restent dans la lignée paternelle].

C 37

(BLMJ 1131, n°32, p.78-80 ; lettre en hittite)

Affaire Zu-Ba'la. Le roi de Karkemiš demande à Alziyamuwa de rendre au devin Zu-Ba'la sa maison, ses champs et son vignoble, et de ne le soumettre ni à l'impôt ni à la corvée

1. [UM-MA] LUGAL-MA [?]
2. [A-NA] ^mal-zi-ya-m[u-wa] QÍ-BI-MA]
3. ka-a-ša [ka-a-aš]

4. mzu bá-「la」-a-aš LÚAZU
5. A-NA dUTUšⁱ ar?-ku-wa-i[t]
6. GⁱŠKI[RI]₆.GEŠTIN-w]a-m[u] A.ŠÀ <A>.GÀR.ĤI.A-[ia]
7. ma[l]-「zi-ia」-m[u-u-w]a-aš
8. ar-[ĥ]a da-aš
9. nu-mu dUTU.Š' IQ-BI
10. le-e-wa-ra-an ku-iš-ki
11. [da]m-me-eš-ĥa-iz-「zi」
12. [ki-n]u [na-aš-ši-kán]
13. [x] [x] É-[ir A.ŠÀ.A?ⁱ.G]ÀR.ĤI.A
14. GⁱŠKIRI₆.GEŠTIN-「ia」
15. pa-ra-a pa-「a」-[i ku]-it-ma-an ú-wa-mi
16. na-an-kán [x x] x-aĥ-ĥi
17. lu-uz-zi-ia [?]
18. sa-aĥ-ĥa-an l[e]-「e」 e-eš-ša-i
19. ka-a-ša m[a...]

¹⁻²Ainsi parle le roi. Dis à Alziyamuwa :

³⁻⁸Ce Zū-Ba'la, le devin, vient de protester auprès de « Mon Soleil » en ces termes : « Alziyamuwa m'a pris mes vignes et mes champs ».

⁹⁻¹¹Et « Mon Soleil » a dit : « Personne ne doit le gêner ».

¹²⁻¹⁶Maintenant, rendez-lui la maison, les champs et la vigne avant que je ne vienne. Et le [...]

¹⁷⁻¹⁸Il n'effectuera pas le *luzzi* et le *sahĥan*.

¹⁹Mais voyez, [...].

MFA 1977.114

(FS Greenfield 1, p.573-584)

Verdict

1. a-na pa-ni mⁱ-ni dIM LUGAL KUR kar-ga-mis
2. DUMU mša-hu-ru-nu-wa LUGAL KUR kar-ga-mis
3. DUMU.DUMU-šu ša mⁱLUGAL d³⁰ LUGAL KUR kar-ga-mis-ma UR.SAG
4. mpa-su-ri dKUR DUMU ma-kal-li-na
5. a-kán-na iq-bi ma-a ma-ri dIM LÚ KUR aš-šur
6. 45 GÍN KÙ.BABBAR-ia ú-ka-a-al-mi
7. i-na-an-na ma-ri dIM
8. iš-tu KUR URU aš-šur a-na LÚ mu-i[r-ri]
9. it-tal-kán
10. aš-šum 45 GÍN KÙ.BABBAR-ia
11. aš-ša-bat-šu-mi
12. ù dⁱU.IR-mi AMA LUGAL
13. iš-tu qa-ti-ia il-te-qè-mi

14. um-ma-a a-na-ku KÙ.BABBAR-ka
15. ú-šal-lam-ka-a-mi
16. i-na-an-na ^dU.IR-mi AMA LUGAL
17. ki-i-mu-u 45¹ GÍN KÙ.BABBAR ša-a-šu
18. A.ŠÀ i-na URU ku-la-at-ti
19. 2 IKU GÍD.DA-šu
20. 1 IKU ru-pu-uš-šu
21. ÚS.SA.DU AN.TA
22. ^mDINGIR-li a-bi DUMU ^mtu-uq-na-ni
23. ù ^mmil-ki ^dKUR DUMU ^mtu-ri-ia
24. ÚS.SA.<DU> KI.TA
25. ^mtu-ra ^dKUR DUMU ^mda-qa-ni
26. SAG.1.KÁM LUGAL-ru₄
27. SAG.[2.KÁM ^mx x x x]
28. a-na [^mpa-sú-ri ^dKUR DUMU ^m]a-kal-li-na
29. it-[ta-din ur-ra-am š]e-ra-am
30. aš-šu[m A.ŠÀ ša-a-šu ^mŠUM ^dIM]
31. a-n[a muh-hi ^mpa-sú-ri ^dKUR]
32. [la-a i-ra-ag-gu₅-um ù a-na m]uh-hi ^mSUM ^dIM
33. [^mpa-sú-ri ^dKUR la-a i-ra-ag-gu₅]-um
34. [a-hu a-na a-hi la-a i-ra-ag-gu₅-u]m¹
35. šu[m-ma i-ra-a]g²-gu₅-um
36. ṭup-p[u an-nu-ú i-le-e'-e]-šu
37. ṭup-pa an-na-a a-na pa-ni ^mú-ri ^d[M]
38. EN É a-bu-us-sí
39. ša ^mi-ni ^dIM LUGAL
40. ^mma-ša-mu-wa GAL.LÚ.MEŠ.DUB.SAR⁴⁵²
41. IN.SAR

¹⁻⁹Devant Ini-Tešub, roi de Karkemiš, fils de Šaḥarunuwa, roi de Karkemiš, petit-fils de Šarri-Kušuh, roi de Karkemiš, le héros, Pasūri-Dagan, fils d'Akallina, déclara ceci : « Ari-Tešub, un homme du pays d'Aššur, conserve 45 sicles, mon argent. À présent, Ari-Tešub, de la ville d'Aššur, a soumis (l'affaire) au « dirigeant »⁴⁵³. ¹⁰⁻¹⁶Au sujet des 45 sicles, mon argent, je l'ai pris. Alors ^dU.IR-mi, la mère du roi, l'a pris de ma main, disant : "Moi, ton argent, je te le payerai" ».

¹⁷⁻²⁹Maintenant, ^dU.IR-mi, la mère du roi, au lieu de ces 45 sicles d'argent, a donné à Pasūri-Dagan, fils d'Akallina, un champ dans la ville de Kulat(t)i. 2 *ikû* de long, 1 *ikû* de large, bord supérieur : Ili-Abi, fils de Tuqnani, et Milki-Dagan, fils de Tūra, bord inférieur : Tūra-Dagan, fils de Daqani ; premier côté : le roi ; second côté : [...]. ²⁹⁻³⁶À l'avenir, Ari-Tešub contre [Pasūri-Dagan] ne revendiquera pas. Et contre Ari-Tešub, [Pasūri-Dagan ne reven]diquera pas. [L'un contre l'autre, ils ne revendiqueront p]as. Si [quelqu'un revendique], cette tablette l'emportera sur lui.

⁴⁵² Ligne 40, David OWEN lit UKKIN et non LÚ.MEŠ, et « le dirigeant » (cf. *mu'irru* à la ligne 8).

⁴⁵³ *mu'irru*, du verbe *āru*. conduire, signifie : dirigeant, chef.

³⁷⁻⁴¹Cette tablette, devant Uri-Tešub, le maître de l'entrepôt d'Ini-Tešub, le roi, Mašamuwa, le grand des scribes, l'a écrite.

NB : L'affaire met en scène deux personnes, Pasūri-Dagan et la mère du roi. Celle-ci intervient dans un litige entre Pasūri-Dagan et un homme d'Aššur, Ari-Tešub, qui lui doit de l'argent et a saisi le « dirigeant ». Alors que Pasūri-Dagan a pris cet argent, la mère du roi le lui prend, disant qu'elle le lui payera. Au lieu de cela, elle lui donne en compensation un champ dans la ville de Kulat(t)i, sans qu'on comprenne la raison de son intervention.

Annexe V : textes cités dans le chapitre 2 (2. Frontières économiques)

Partie I

RS 16.276

(PRU III, p.69 ; TAU, p.230)

1. iš-tu U₄-mi an-ni-im
2. ^mníq-ma ^dIM DUMU am-mi-[is-tam-]ri
3. LUGAL URU ú-ga-ri-it
4. i-ta-din URU uḫ-nap-p[í
5. a-na ^mKAR ^d30 DUMU a-na-[...]
6. ù a-na ^fa-pa-pa-a
7. DUMU.MÌ LUGAL
8. qa-du ZAG.10-ša qa-du
9. NIG₂.KUD.DA-ša qa-du
10. ši-ir-ki-ša ma-am-ma
11. a-na ^{URU}uḫ-nap-pí
12. la-a i-ra-gu-um

¹⁻⁷À dater d'aujourd'hui, Niqmaddu, fils d'Ammistamru, roi d'Ugarit, a donné la ville de Uhnappu à Ehli-Kušuḫ, fils de Ana[...] et à Apapā, fille du roi, ⁸avec sa dîme, avec ⁹sa douane, avec ¹⁰sa taxe. Personne ¹¹⁻¹²ne pourra réclamer pour Uhnappu.

RS 16.153

(PRU III, p.146 ; TAU, p.231)

1. i[š-t]u U₄-mi an-ni-i-im
2. ^ma[m-m]i-is₅-ta-am-ru DUMU níq-me-pa
3. LUGAL URU ú-ga-ri-it
4. URU e[x x]iš qa-du₄
5. ga-ab-bi m[í]-im-mì šum-ši-ša
6. id-din a-na ^mia-ší-ra-na
7. DUMU ḫu-ša-na
8. a-na da-ri-iš
9. a-na DUMU.MEŠ DUMU.MEŠ-šu
10. ŠE-šu KAŠ-šu
11. ša : ma-´-ša-ri-ša

12. ù UDU.MEŠ : ma-aq-qa-du

13. a-na ^(m)ia-ši-ra-na

¹⁻⁹[À dater] d'aujourd'hui, Ammistamru, fils de Niqmepa, roi d'Ugarit, a donné le village de E[...]iš, avec tout ce qu'il y a, à Ya'širānu, fils de Hušānu, pour toujours, et aux fils de ses fils. ¹⁰⁻¹³Le grain et le vin de sa dîme et les moutons du droit de pacage sont aussi à Ya'širānu.

AIT 108 (ATT/8/251)

(*The Alalakh tablets*, n°108, p.58)

Lettre « du roi » (sans doute celui du Mitanni) à un certain Utti demandant une exemption de taxe de transit pour des ânes appartenant à un dénommé Niqmepa

1. a-na ^mú-ut-ti

2. um-ma LUGAL

3. ANŠE.meš ša ^(m)níq-me-pa

4. ša a-na ša-a-šu i-dab-bu-bu

5. muš-šir-šu-nu-ma

6. ù mi-ik-sa-šu-nu

7. la te-le-eq-qi

8. ù e-nu-ma

9. ^mar-ta-šu-ma-ra

10. aš-ra-nu i-il-la-kam

11. ù zu-uk-ki-šu-nu

12. ki-i né-bé-er₄-ti-šu-nu

¹⁻²À Utti, message du roi : ³⁻⁵Laisse aller les ânes appartenant à Niqmepa, à propos desquels il y a eu discussion,⁶⁻⁷et ne prends pas de péage sur eux (mot à mot : leur péage) ⁸⁻¹⁰Quand Artašumara arrivera,¹¹⁻¹²alors dispense-les de la taxe de transit.

RS 15.33

(PRU III, p.15 ; TAU, p.97)

1. um-ma ^mhi-iš-mi ^o30

2. a-na LÚ sà-ak-ki-ni

3. a-ḫi-ia qí-bi-ma

4. lu-ú šul-mu a-na muḫ-ḫi-ka

...

22. a-nu-ma LÚ ša a-bi-ia

23. a-na muḫ-ḫi-ka i-la-ka

24. ŠÁM.MEŠ aš-ra-nu

25. e-ep-púš ma-am-ma

26. a-na pa-ni-šu lu-ú la-a i-pár-ri-ik

27. ma-am-ma LÚ ma-ki-sú

28. lu-ú ^lla-a^l i-ma-ki-is-sú

¹⁻⁴Ainsi parle Ḫišmi-Kušuh. Dis au préfet, mon frère : « Que tout aille bien pour toi ! » ²²⁻²⁸À présent, un homme de mon père va chez toi pour faire des achats sur place. Personne ne devra lui faire obstacle ; aucun douanier ne devra prélever de douane sur lui.

RS 16.276

(PRU III, p.69 ; TAU, p.230)

Voir ci-dessus.

RS 17.232

(PRU IV, p.239)

« Acte juridique international » devant Talmi-Šarru(wa). Deux personnes se dressent contre le percepteur, désigné par LÚ NIG₂.KUD.DA, qui est témoin. Mais il n'y a aucun jugement

1. mar ^dU-ub
2. ù ḫa-bi-ri
3. [a-n]a [mu]ḫ-ḫi
4. [m^tal]-mi LUGAL-wa
5. [aš]-šum di-ni
6. [a-n]a LÚ NIG₂.KUD.DA
7. [i[?]]-za-az
8. ù di-nu
9. mⁱ-im-ma i-ia-nu

¹⁻⁹Ar-Tešub et Ḫabiri sont venus en procès auprès de Talmi-Šarruwa contre le percepteur. Mais il n'y a aucun jugement.

RS 17.78

(PRU IV, p.196 ; TAU, p.96)

Lettre d'Ebina'e au préfet d'Ugarit, lui recommandant son préposé

1. um-ma m^e-bi-na-'e
2. a-na LÚ sà-ak-ki-nu
3. DUMU DÙG.GA-ia qí-bi-ma
-
8. e-nu-ma LÚ-ia
9. a-na muḫ-ḫi DUMU-ia at-ru-us-s[ú]
10. mi-nu-um-me-e ḫa-ši-iḫ-ta-šú
11. i-na ka-mi ì-le-eq-qì
12. ma-am-ma i-na pa-ni-šu
13. lu-ú la-a i-pár-r[i]-ik
14. LÚ ma-ki-sú mi-ik-sú-šu
15. lu-ú la i-ma-ki-is
16. a-di [aš-ra-nu]

17. u-ši-ib [DÙG].GA

18. du-gul-šu

¹⁻³Ainsi parle Ebina'e : dis au préfet, mon cher fils. [...] ⁸⁻¹⁸Lorsque je dépêche un homme à moi auprès de toi, mon fils, il pourra prendre tout ce qu'il désire..., personne ne doit lui faire obstacle. Le douanier ne devra prélever aucune douane sur lui. Tant qu'il demeurera là-bas, considère-le très bien !

RS 17.135 + 17.360

(PRU IV, p.235 ; TAU, p.173)

Il s'agit d'un arbitrage devant un percepteur (entre autres), qui est aussi témoin et le « *kurniyalu* » (?) du Soleil (?), entre le préfet et [...]

1. [iš]-tu u₄-mi a[n-n]i-i

2. [a-na] pa-ni ^mwa-al-za-zi-[ti LÚ ma-ki-sú]

3. a-na pa-ni ^mtu-ut-ti DUMU [...]

4. [LÚ ku-u]r-ni-ia-lu ša ^dU

5. [LÚ sà-]ki-in-nu

...

3'. IGI ^mtu-ut-tu LÚ ku-ur-ni-ia-lu ša ^dU

4'. IGI ^m wa-al-wa-zi-du LÚ ma-ki-sú

¹⁻⁵À dater d'aujourd'hui, de[vant Walwa-ziti, percepteur, et devant Tuttu, fils de [], *kurniyalu* du Soleil

³⁻⁴Témoin : Tuttu, *kurniyalu* du Soleil. Témoin : Walwa-ziti, percepteur.

RS 17.314

(PRU IV, p.189 ; TAU, p.165)

1. a-na pa-ni ^{md}30 LÚ DUMU LUGAL

2. ^ma-bal-la-a LÚ ma-ki-sú

3. pu-ú-uš-ku LÚ DAM.GAR

4. ša MÌ.LUGAL KUR URU ú-ga-ri-it

5. iš-bá-at ma-a

¹⁻⁵Devant Arma-Ziti, DUMU LUGAL, Aballā le percepteur a assigné Pušku, marchand de la reine d'Ugarit [NB : le percepteur Aballā, qui réclame 300 sicles d'argent à Pušku, est débouté de sa plainte].

RS 92.2007

(RSO XIV, chapitre VII, 4, n°7, p.260-261)

1. a-na x x b]e-el NUMUN-ia

2. [um-ma-a xxxx]-qí ÌR-ka

3. [pa-né EN-ia lu-m]ur a-na di-na-an EN-ia

4. [lu-ul-li-ik um-m]a ^mtup-pa-at-nu-ri

5. [] x ka-a-šu-ud

6. [x x ki-]i LÚ DAM.GÀR.MEŠ-šu

7. [i-lu-]ku-ni-ma me-ek-se-šu-nu
8. [ta-m]a-ke-és u₄-ma LÚ tam-ka-ru
9. [i]-lu-ku-ni ka-ta-MEŠ ša
10. [pa]-né-šu-nu lu-ka-il
11. [te₄]-ma-te le-pu-šu
12. [ma-ka-as] me-ek-se-šu-nu
13. [lu-ú] la-a ta-me-és
14. [x x L]Ú tam-ka-ru
15. [š]a tup-pa-at-nu-ra EN-ia
16. [i]š-tu ni-pi-ih ^dUTU
17. [a-di] e-re-eb ^dUTU i-lu-ku
18. [ha-ra-a]m-ma me-ek-se-šu-nu
19. [am-mi-š]a a-na-i-né ta-ma-ke-és

¹⁻²À [B]el-Zeria, ainsi parle [...]qi, ton serviteur. ³⁻⁵[Puissé-je] voir [le visage de mon seigneur ! Puissé-je me mettre] à la place de mon seigneur ! Voici ce qu'a dit le *tuppātnuru* : « [...] est pris. ⁶⁻¹¹[...] quand ses marchands arriveront, [tu lè]veras leurs taxes. Le jour où les marchands viendront, on devra s'assurer des garants qu'ils proposent. Ils seront forcés d'exécuter les [or]dres. ¹²⁻¹³Ne néglige [absolument] pas de [lever] leurs taxes ». ¹⁴⁻¹⁹Les marchands du *tuppātnuru*, mon seigneur, vont du levant au couchant. [Au]ssi, pourquoi lèverais-tu leurs taxes [par là-]bas ?

RS 17.424C + 17.397B

(PRU IV, p.219), à rapprocher de RS 94.2174, en cours d'édition

Lettre dans laquelle le roi de Tyr⁴⁵⁴, Addu-Dayyānu, fait appel au *sākinu* de la ville d'Ugarit et conteste la validité d'une taxe perçue à tort sur des marchands « à pied » par le responsable du « quai »(?). Il faut faire appel aux « anciens » d'Ugarit pour qu'ils disent quelle est la pratique quant à l'application de ces taxes.

1. [um]-ma ^{md}IM DI-KU₅
2. LUGAL URU šur^{KI}
3. [a]-na ^{md}U-za DUGUD
4. LÚ GAR.UMUŠ ša KUR URU u-ga-[ri-it]
5. qí-bi-ma

¹⁻⁵Ainsi parle Addu-Dayyānu, roi de Tyr, à Ilu-Kaptu, préfet d'Ugarit.

8. ba-ni a-na pa-ni-ka
9. š[a] ip-pu-uš ^mIR.du
10. DUM[U ^{ma}]ia-ah-hi LÚ UGULA kar-ri

⁸⁻¹⁰Est-ce bien, à tes yeux, ce qu'a fait Abdu, fils d'ayahhu, le syndic du quai ?

20. id-din NIG₂.KUD.DA LÚ.DAM.GAR
21. ša GÌR-šu ul-tù da-ri-ti

⁴⁵⁴ Il est appelé ici Addu-Dayyānu (^dIM di-ku₅ [...] URU šur^{KI}). Ce personnage figure dans la lettre RS 94.2174, où il est appelé roi de Tyr. La lecture de PRU IV était am-qi.

22. la-[a] i-laq-qì NIG₂.KUD.DA
 23. iš-tu ŠU-ti LÚ.DAM.GAR [
 24. ša GÌR-šu ša-ʾa-al
 25. LÚ AB-BA.MEŠ URU ú-ga-ri-[it]
 26. [ki-i] il-qa-a NIG₂.KUD.DA
 27. [iš]-tù ŠU-ti LÚ.DAM.[GAR ša GÌR-šu?]

²⁰⁻²⁴...Il a donné la douane de « marchand à pied ». (Or) depuis toujours, il ne percevait pas de douane des marchands « à pied ».

²⁴⁻²⁷Demande aux anciens d'Ugarit ²⁶⁻²⁷s'ils percevaient une douane des mains de marchands à pied.

NB : selon Florence Malbran-Labat, que nous suivons, *bani* renvoie, dans l'univers hittite, à ce qui est conforme aux normes coutumières et *lā banita* à ce qui ne l'est pas.

RS 25.461

(TAU, p.97)⁴⁵⁵

1. a-na LUGAL KUR ú-ga-ri¹-it¹
2. EN-ia qí-bi-ma
3. um-ma m^{pi}-ḥa LÚ ṛ¹-ka-ma
4. a-na GÌR.MEŠ EN-ia 2 šú 7 šú am-qut
5. e-nu-ma EN-ia
6. NIG₂.KUD.DA.MEŠ ša LÚ.MEŠ ša-ri-pu-ti
7. am-mi-ni i-il-te-eq-qì
8. ú-ul LÚ.MEŠ ša-ri-pu-tu₄
9. ša LUGAL-šu-ú-nu
10. am-mi-ni EN-ia
11. a-ma-ta
12. la-a ba-ni-ta
13. it-ti LUGAL
14. EN-ia e-te-ne-pu-uš
15. i-na-an-na a-nu-ma EN-ia
16. NIG₂.KUD.DA.MEŠ ša LÚ.MEŠ ša-ri-pu-ti
17. la-a te-[li]-iq-qì
18. ù šum-ma te-li-iq-qì
19. a-na É.GAL-lim
20. lu-uš-pur

¹⁻⁴Au roi d'Ugarit, mon seigneur, message de Piḥa-Ziti, ton serviteur. ¹⁻¹⁴Et maintenant, pourquoi mon seigneur lève-t-il sans cesse des taxes auprès des *šāripu*? Ne sont-ils pas les *šāripu* du Roi? Pourquoi mon seigneur ne cesse-t-il de faire une chose désagréable pour le roi mon seigneur? ¹⁵⁻²⁰Et

⁴⁵⁵ Edité dans : *Studies in Honor of Åke W. Sjöberg*, ed by Hermann BEHRENS, Darlene LODING, Martha T. ROTH, University Museum, Philadelphia, 1989, p.318.

maintenant, mon seigneur, ne réclame pas de droits de douane aux *šāripu*. Si tu (les) réclames, il faut que j'écrive au palais.

ARM IX, 244

(ARM IX⁴⁵⁶, n°244, p.202)

10. ŠU.NIGIN 2 ME 80 UDU.HÁ
11. ša LÚ.MEŠ su-ti-i
12. lib-ba 8 UDU.HÁ mi-ik-s[u-um]

¹⁰⁻¹²Total : 280 moutons des Sutéens, dont 8 (au titre) de la miksum.

MDP 2 99-111⁴⁵⁷

Kudurru du roi babylonien Meli-Šipa donnant des terres à son fils Marduk-apla-iddina (colonne 3)

15. bu-ul LUGAL ù GAR KUR
16. ša i-na NAM
17. É^mNUNUZ^dKUR.GAL
18. iš-šak-ka-nu
19. a-na ta-mi-ir-ti-šu
20. la šu-ru-di-im-ma
21. Ú.MEŠ la re-'e

¹⁵⁻¹⁸Les troupeaux du roi ou du gouverneur qui sont établis dans la province de Bīt Pir'i Amurru,

¹⁹⁻²¹qu'on ne les fasse pas descendre vers son pâturage, qu'ils ne paissent pas (dans) ses herbages.

Bo 86/299

(CTH 106, texte en hittite)⁴⁵⁸

Traité entre le roi hittite Tudhaliya IV et le roi Kurunta du Tarhuntašša (la « tablette de bronze »), §11, colonne 2, 4-15.

4. ZAG KUR URU^dU-ta-aš-ša-ia ku-iš KUR ÍD hu-u-la-ia-aš na-aš-ta LÚ MÁŠ.GAL
5. an-da le-e pa-iz-zi ma-a-an-na *IŠ.TU* KUR ÍD hu-u-la-ia
6. šal-li la-a-pa-ni. wa-a-a-ni-ia u-un-na-an-zi nu-uš-ši-kán : la-pa-na-li-an-za
7. le-e da-an-zi *A-NA* LUGAL KUR URU^dU-ta-aš-ša-at pí-ia-an
8. MUN-ma da-aš-ki-id-du URU ša-ar-ma-na-an-na URU-an

⁴⁵⁶ BIROT, Maurice, Archives royales de Mari 9. Textes administratifs de la salle 5 du Palais. Imprimerie Nationale, Paris, 1960.

⁴⁵⁷ SCHEIL, Vincent, Textes sémitiques-élamites, Mémoires de la délégation en Perse, tome II, 2000.

⁴⁵⁸ OTTEN, Heinrich, *Die Bronzetafel aus Boğazköy: ein Staatsvertrag Tudhaliyas IV*, Wiesbaden, 1988. Traduction française de René Lebrun, dans : Briend, Jacques ; Lebrun, René & Puech, Émile, *Traités et serments dans le Proche-Orient ancien*, Editions du Cerf, Paris, 1992.

9. URU pa-an-tar-wa-an-ta-an URU ma-aḥ-ri-im-ma-an-na
10. *IŠ.TU* A.ŠÀ A.GÀR Ú.SAL *RE-E-ET* UDU : la-pa-na-an-na
11. ḥu-u-ma-an-da-an li-ki-in ḥu-u-ma-an-da-an
12. *A-NA* ^{md}LAMMA LUGAL KUR URU ^dU-ta-aš-ša *A-BU-IA* ^mḥa-at-tu-ši-li-iš
13. pé-eš-ta ^dUTU-ši-ia-an-ši tu-ut-ḥa-li-ia-aš LUGAL.GAL pí-iḥ-ḥu-un
14. na-aš-ta *A-NA* MUN URU URU ša-ar-ma-na ta-ma-iš an-tu-uḥ-ša-aš pa-ra-a
15. le-e pa-iz-zi [

⁴⁻⁸Même un berger de petit bétail n'entrera pas dans le territoire qui borde le pays de Tarhuntašša, c'est le pays de la rivière Hulaya. Et s'ils conduisent leurs animaux depuis le pays de la rivière Hulaya jusqu'à la grande saline, ils ne lui enlèveront pas (NB : à Kurunta) ses droits sur le sel : ils ont été donnés au roi de Tarhuntašša et il prendra toujours le sel. ⁸⁻¹⁵Mon père Hattušili a donné à Kurunta, roi de Tarhuntašša, les villes de Sarmana, Pantawanta et Mahrimme, avec leurs champs, leurs prairies, leurs pâturages, toute la saline. Et moi, Tudhaliya, grand roi, je le lui ai donné aussi. Personne n'usurpera (ses droits) sur le sel de Sarmana. [NB : traduction en français de la traduction anglaise figurant dans HDT n°18C, p.108-118].

RE 95

(RE, p.118)

Texte des environs d'Emar, traitant de réquisition d'hommes de la ville de Minaru pour l'entretien des canaux des villes de Birharu et d'Abraku

1. ^mra-pí-ú
2. DUMU it-ta-ra
3. LÚ URU mi-in-a-ri^{KI}
4. PA_s bi-ra-ar-ḥi^{KI}
5. LÚ na-sí-ku
6. DUMU ab-du ^dda-gan
7. DUMU ia-ší DINGIR
8. iṣ-bat
9. [x]-šu 11 TA ŠU
10. [iṣ-ba]ṭ
11. ^mku-za-lu^I DUMU ha-an-da
12. LÚ URU mi-in-a-ru^{KI}
13. PA_s ab-ra-ku

¹⁻⁴Rapiu, fils d'Ittara, homme de la ville de Minaru - canal Birhari.

⁵⁻¹³Le *nasīku* (un officiel) a réquisitionné le fils d'Abdu-Dagan et le fils de Iaši-Ilu, Kuzālu, fils de Handa, homme de la ville de Minaru - canal Abraku.

Dez 3283

(BATSH, n°17, p.176)

Texte de Dūr-Katlimmu. Ubru, haut responsable assyrien, écrit au *sukallu rabiū* Aššur-Iddin pour lui faire part de l'accord qui a été trouvé sur la force de travail nécessaire aux travaux des canaux et des rues

9. ri-ik-sa

10. ir^l-ták-su ma-a i+na pal-gi GAL-e

11. 7 ERIN₂.MEŠ ni-dan ù i+na

12. pal-gi TUR 7 ERIN₂.MEŠ ni-dan

13. [x ERI]N₂.MEŠ KASKAL-ni

14. ù 7 ERIN₂.MEŠ [x x]x-ma ni-dan

⁹⁻¹⁴Un accord a été trouvé. Sept hommes seront mis à disposition pour le grand canal, sept pour le petit canal et d'autres pour le travail des rues.

RS 16.162

(PRU III, 126 ; TAU, p.228)

Don d'Ammistamru, fils de Niqmepa, roi d'Ugarit, à Amatarūnu et à ses fils (maison et terres)

24. píl-ku-šu ša LÚ.MEŠ ša re-ši

25. ub-bal ša-nu píl-ku

26. i-ia-nu i-na A.ŠÀ.MEŠ an-na-t[i]

²⁴⁻²⁶Il assumera son service, celui de *ša rēši*. Il n'y a pas d'autre service sur ces terres.

RS 15.89

(PRU III, 53 ; TAU, p.275)

Don de Niqmaddu, fils d'Ammistamru, à Aḫatu-Malku (maison et terres)

20. ù ú-nu-uš-ša ša É

21. up-pa-lu

²⁰⁻²¹Ils fourniront la prestation de la maison.

RS 19.32

(PRU VI n°77, p.74)

8. ŠU.NIGIN₂ 6 ERIN₂.MEŠ

9. la-li-ku ša il-ki

10. URU ap-su²-ni-ia₈-ma

⁸⁻¹⁰Au total, six personnes ne fournissent pas ce qui « relève de l'*ilku* de la ville d'Apsuna ».

[NB : ces six personnes, qui semblent être originaires d'Apsuna, résident ailleurs, ce qui laisserait supposer que l'*ilku* est lié à la ville dont on est originaire].

RS 16.157

(PRU III, 83 ; TAU, p.305)

Don de Niqmepa à Aziru et exemption

23. LÚ ub-ru i-na bi-ti-šu ú-ul ú-še-ri-bu

²³On ne fera pas entrer l'*ubru*⁴⁵⁹ dans sa maison.

RS 16.132

(PRU III, 140 ; TAU, p.241)

Don d'Ammistamru à Adal-Šenni et exemption

20. ... ù LÚ.MEŠ ub-ru

21. [i-n]a É.HI.A-šu ú-ul e-ru-ub-ma

22. GU₄-šu UDU-šu ANŠE-šu ŠE.MEŠ KAŠ.MEŠ

23. Ì.MEŠ NÍG-x ù gáb-bu mim-mu-šu

24. a-na É.GAL ú-ul e-ru-ub-ma

²⁰⁻²⁴Un étranger ne pourra entrer dans sa maison. Son bœuf, son âne, son mouton, grain, bière, huile, cuivre, quoi que ce soit n'entreront pas dans le palais.

RS 16.238

(PRU III, 107 ; TAU, p.310)

Don d'Ammistamru à Sinarānu et exemption de diverses obligations

7. [ŠE]-šu KAŠ-šu Ì-šu

8. a-na É.GAL la i-ru-ub-ma

9. GiŠ.MÁ-šu za-ka-at.

⁷⁻⁹Son grain, sa bière, son huile ne devront pas entrer au palais et son bateau est pur [c'est-à-dire : libre d'obligation].

[NB : L'emploi du permansif *zaka*t semble indiquer que les marchandises transportées par le propriétaire du bateau sont exemptées de droits de douane pour toujours].

RS 19.98

(PRU VI, n°31, p.32 ; TAU, p.235)

Don d'Ammistamru à Qû-Malku. Exemption de service sur les maisons et les terres, mais Qû-Malku et ses fils devront le service des « conducteurs de char » d'Ugarit

21. ù i-na É.MEŠ A.ŠÀ.MEŠ ša URU [...]

22. píI-ku ia-a-nu píI-ka-ma [...]

23. ša LÚ.MEŠ mar-ia-nu-ti ša URU u-ga-r[i-it]

24. ub-bal ^mqu-ú LUGAL ù DUMU.[MEŠ-šu]

⁴⁵⁹ Étranger qui, à Ugarit, n'est pas résident, au moins de façon régulière.

²¹⁻²³Sur les maisons et les terres, il n'y a pas d'obligation. Qû-Malku et ses fils doivent le service des conducteurs de char (*mariyannu*) de la ville d'Ugarit.

RS 18.118

(PRU V, n°44, p.61 ; et KTU 3.7)

1. mšry . d . ʿrb . b . unġ

¹Les Egyptiens qui entrent dans le « *unuttu* » (akkadisation du mot ougaritique *unġ*).

RS 20.212

(Ugaritica V, n°33, p.105 ; TAU, p.103)

Lettre de la cour hittite (peut-être du roi de Karkemiš) au roi d'Ugarit : il s'agit de ravitailler la région affamée d'Ura, donc d'une affaire d'importance (« de vie ou de mort », *mutu₄ napšātu₄*)

5'. LUGAL i-na il-ki u[z]-za-ki-ka

6'. ù ʔup-p-a-ti k[i i]k-nu-ku id-dá-na-ku

7'. ul pu-ut an-ni-i u[m]-ma-a

8'. ša i-šap-pa-ru-ni-[i]š-šu

9'. i-še-mi-ma ip[?][-p]u-uš

10'. ù e-nin-na ša i-šap-pa-ar-ru-nik[!]-ku

11'. am-mi-ni la te-pu-uš

12'. ki-i ša-a EN-ka ú-dab-b[i-bu[?]]

13'. e-te-pu-uš k[a]-la-[ma]

14'. ú-za-ak-ki-i-[ka]

15'. ù[?] at-ta LUGAL EN-ka

16'. ša i-šap-pa-rak-ku e-p[u-uš]

⁵⁻⁹Le Roi t'a déclaré pur de l'ilku (= libéré du service), mais quand il scella (et) te donna les tablettes (de franchise) est-ce qu'il n'était pas dit à ce sujet : « ce qu'on lui mandera, il l'écouterà et le fera » ?

¹⁰⁻¹⁶À présent, ce qu'on te mande, pourquoi ne le fais-tu pas ? Selon ce qu'a dit le roi ton seigneur, toi, agis en tout point. Il t'a libéré, toi, fais ce que te mande le roi ton seigneur.

Partie II

Le Mitanni

Les documents « arana »

La translittération des quatre textes TSBR 14, TSBR 15, RAE 153 et ASJ 12-2 est celle figurant dans la base de données <http://virgo.unive.it/emaronline>. Elle s'écarte des translittérations initiales de Daniel Arnaud (pour les trois premières) et d'Akio Tsukimoto (pour la dernière), notamment pour les montants chiffrés et pour la traduction du mot *arana*. C'est la traduction « tribut » proposée par Aaron Skaist qui a été retenue, et non « trésor ».

ME 4

(TSBR 14, p.41)

1. ki-ir-ši-tu₄ ma-la ma-šú-ú
2. ZAG É a-ia-lu₄
3. GÙB ki-ir-ši-tu₄ ik-ki'-di'
4. DUMU ba-aš-ší
5. EGIR É nu-i
6. i-na BÀD wa-ti-ir
7. ki-ir-ši-tu₄ ša ^dNIN.URTA
8. ù URU e-mar^{KI}
9. ki ^dnin.urta
10. ù URU e-mar^{KI}
11. be-le-ša
12. ^miz-ra-ah ^dda-gan
13. DUMU hi-ma-aš
14. a-na 12' ma-na KÙ.BABBAR šur-p[u]
15. a-na ŠÁM ga-am-ri
16. ki-ir-ši-ti i-ša-[am]
17. KÙ.BABBAR ma-ah-ru
18. lib-ba-šu-nu [DU₁₀.GA]
19. i-nu-ma ana a-ra-[na LUGAL]
20. 30000 KÙ.BABBAR 7 me-ti KÙ.GI
21. URU.KI i-ri-šu
22. ki-ir-ši-ti ù É.HI.A

23. a-na KÙ.BABBAR ù KÙ.GI
 24. id-di-nu-ma
 25. KÙ.BABBAR ù KÙ.GI a-na a-ra-na LUGAL
 26. id-di-nu
 27. ša ur-ra-am še-ra-am
 28. i-ba-aq-qa-ru
 29. 1 li-im KÙ.BABBAR a-na ^dNIN.URTA
 30. 1 li-im KÙ.BABBAR a-na URU.KI
 31. ù 1 li-im KÙ.BABBAR a-na É.GAL
 32. Ì.LÁ.E

33-42 : liste des témoins. Le premier est le roi Ir'ib-Ba'al.

¹⁻⁸Un cabanon, autant qu'il y en a, sa droite : la maison d'Ayalu, sa gauche : le cabanon d'Ikkidi, fils de Baššu, son arrière : la maison de Nu'i ; il déborde sur le rempart ; c'est le cabanon de Ninurta et de la ville d'Emar. ⁹⁻¹⁶À Ninurta et à la ville d'Emar, ses propriétaires, Izra'c-Dagan, fils de Himāš, pour 12 mines d'argent fin, prix total, a acheté le cabanon. ¹⁷⁻¹⁸Ils ont reçu l'argent, leur cœur est satisfait.

¹⁹⁻²⁶Quand pour le tribut royal on réclama à la ville 30 000 sicles d'argent et 700 sicles d'or, on livra des cabanons et des maisons pour l'argent et pour l'or. Et on livra l'argent et l'or pour le tribut royal.

²⁷⁻³²Qui, à l'avenir, revendiquerait, paierait 1 000 sicles d'argent à Ninurta, 1 000 sicles d'argent à la ville et 1 000 sicles d'argent au palais.

NB : le prix du *kiršitu* est incertain (probablement 12, plutôt que ½).

ME 59

(TSBR 15, p.43)

1. DU₆.LA[!] ma-la ma-šú-ú
 2. ÚS.SA.DU AN.TA A.ŠÀ ba-li-tu
 3. ÚS.SA.DU KI.TA KASKAL [
 4. SAG.KI.1.KÁM] [^m]^dIM GAL [
 5-12.
 13. 2 li-mi KÙ.GI URU e-mar^{KI}
 14. i-ri-šu-ma DU₆.LA[!].HI.A A.ŠÀ.HI.[A]
 15. a-na KÙ.BABBAR KÙ.GI id-di-nu-ma
 16. KÙ.BABBAR KÙ.GI a-na <a>-ra-na ub-lu
 17. ša ur-ra-am še-ra-am DU₆.LU[!]
 18. ú-ba-aq-qa-ru 1 li-im KÙ.BABBAR
 19. a-na ^dNIN.URTA 1 li-im KÙ.BABBAR a-na URU.KI
 20. Ì.LÁ.E

21-27 : liste des témoins. Le premier est le roi Igmil-Dagan, fils d'Irib-Ba'al.

28. ITI ba[!]-a[!]-lu ha-la-ab[!]
 29. MU šíl-la ^dUd-ha 1.KÁM

¹⁻⁴Une colline (?), autant qu'il y en a, grand côté supérieur : le champ ..., grand côté inférieur : le chemin ..., premier petit côté : Ba'al-Kabar. ⁵⁻¹²[...]. ¹³⁻²⁰2 000 sicles d'or à la ville d'Emar, on

demandait. Aussi, on a livré les collines et les champs pour l'argent et pour l'or, et on a apporté l'argent et l'or pour le tribut.

La ligne 28 indique la date du mois du Ba'al d'Alep (ITI ba'-a'-lu ha-la-ab').

Msk 731066

(RAE 153, p.168)

1. [ki-ir-ši-t]u₄ ma-la ma-šú-ú
2. [i-na KÁ-bi ^{da}š-tar-ti ša ab-bi
3. [x i-na am-ma]-ti ru-pu-u[s]-sà
4. [x i-na am-m]a-ti [m]a-ra-[ak-š]a
5. [ZAG-ši ki-ir-ši]-ti ^mx[
6. [GÙB-ši x x x]ra ap [
7. [ki-ir-š]i-tu₄ ^dN[IN.URTA ù] URU e-mar^{KI}
8. [KI ^dNI]N.URTA ù LÚ.MEŠ šu-bu-ut URU e-mar^{KI}
9. [be-lu-ú] ki-ir-ši-ti ^mzi-ik-ri ^{da}gan
10. [DUMU x x] ^{da}gan a-na 23 MA.NA KÙ.BABBAR šur-pu
11. [a-na ŠÁM ga]-am-ri ki-ir-ši-ta₅ i-ša-am
12. [KÙ.BABBAR-pa ma-ha-ru Š]À-ba-šu-nu DU₁₀-ab
13. [i-nu-ma a-na a-ra]-na 30000 KÙ.BABBAR
14. [2 li-mi KÙ.GI U]RU e-mar^{KI}
15. [i-ri-šu-ma ki-ir-ši-tu₄ ù] A.ŠÀ.HI.A
16. [a-na KÙ.BABBAR] ù [KÙ.GI] id-di-nu-ma
17. [KÙ.BABBAR KÙ.GI] a-na a-[r]a-na ub-lu-mi
18. [ša ur-r]a-am š[e-r]a-am ki-ir-ši-ta₅
19. [i-ba-a]q-qa-[ru] 1 li-im KÙ.BABBAR a-na ^dNIN.URTA
20. [1 li-im KÙ.BABBA]R a-na [É.GA]L
21. [ù 1 li-im KÙ.BABBA]R a-na URU.[KI] Ì.[LÁ.E]
22. [IGI x x x x] x x x x [x x x x] x
23. [DUMU ir-i]b' ^dIM

24-31 : suite de la liste des témoins, dont un fils d'Igmil-Dagan et le scribe.

¹⁻⁷Un cabanon, autant qu'il y en a, à la porte d'Astarté de la mer, [x coudées] sa largeur, [x coudées] [sa longueur, sa droite : le cabanon de] x, [sa gauche :]ra ap[. C'est le cabanon de Ninurta et de la ville d'Emar. ⁸⁻¹²À Ninurta et aux anciens de la ville d'Emar, [propriétaires] du cabanon, Zikru-Dagan, fils de [...]Dagan, a acheté pour 23 mines d'argent raffiné, son prix complet le cabanon. Ils ont reçu l'argent, leur cœur est satisfait. ¹³⁻¹⁷Et lorsque, pour le trésor, on réclama 30 000 sicles d'argent et 2 000 sicles d'or à la ville d'Emar, ils livrèrent le cabanon et les champs, ils apportèrent l'argent et l'or pour le tribut. ¹⁸⁻²¹Qui, à l'avenir, réclamerait le cabanon (paierait) 1 000 sicles d'argent à Ninurta, 1 000 sicles d'argent au palais et 1 000 sicles d'argent à la ville.

ASJ 12, n°2

(p.180-183)

1. ki-ir-ši-tu₄ ma-la ma-šú-ú
2. GÙB É i-túr ^dda-gan DUMU zu ^dda-gan
3. ZAG ki-ir-ši-ti mu-u[h^l-r]a-a-hi DUMU ku-na-zi
4. ù ^dUTU a-bu DUMU pu-k[a]-ni
5. 20 am-ma-ti ma-ra-a[k-šij]
6. 14 am-ma-ti ru-up-šu [ki-ir-š]i-it
7. ^dNIN.URTA ù URU e-mar^{KI}
8. ki ^dNIN.URTA ù LÚ.MEŠ šu-bu-ut URU e-mar^{KI}
9. be-lu-ú ki-ir-ši-ti ^mDUMU.ME[Š] A-hi ha-mi[?]-is[?]
10. DUMU x[...-h]a[?] a-na 23 MA.[NA KÙ.BABBAR]
11. [a-na ŠĀM.TIL.LA ki-ir-ši-ti i-ša-mu]
- 12-15.
16. [15[?]...] GÍN KÙ.BABBAR 2 li-mi KÙ.GI
17. [U]RU e-mar^{KI} i-ri-šu-ma
18. É[!].HI.A ki-ir-ši-tu₄>.HI.A a-na KÙ.BABBAR KÙ.G[!]
19. id-di-nu-ma KÙ.BABBAR KÙ.GI a-na <a>-ra-[na]
20. ub-lu-mi ša ur-ra-am še-ra-am
21. ki-ir-ši-tú ú-ba-aq-qa-ru
22. 1 li-im KÙ.BABBAR a-na ^dNIN.URTA
23. 1 li-im KÙ.BABBAR a-na URU.KI Ì.LÁ.E

¹⁻¹¹Un *kiršitu*, autant qu'il y en a. À gauche : la maison d'ltūr-Dagan, fils de Zū-Dagan. À droite du *kiršitu* : Muhra-Ahi, fils de Kunazu et Šamši-Abu, fils de Pukani. 20 coudées sa longueur, 14 coudées la largeur : c'est le *kiršitu* de Ninurta et des anciens de la ville d'Emar. Comme à Ninurta et aux anciens de la ville d'Emar, propriétaires du *kiršitu*, les fils d'Ahi-Hamis, fils de [...], ont acheté 23 mines d'argent le *kiršitu* pour son prix complet, [leur cœur est satisfait].

¹⁶⁻²³[Lorsqu'on réclama 15 (000[?]) sicles d'argent et 2 000 sicles d'or à la ville d'Emar, ils livrèrent des maisons et des *kiršitu* et ils apportèrent l'argent et l'or pour le tribut. Qui, à l'avenir, réclamerait le *kiršitu* (paierait) 1 000 sicles d'argent à Ninurta et 1 000 sicles d'argent à la ville.

Lignes 24-30 : liste des témoins. Les deux premiers sont Igmil-Dagan et Lim-Tūra, fils du roi Irib-Ba'al. Le dernier est le scribe (Rašap-Ili).

Lignes 31-32 : date parcellaire.

Les lettres d'El Amarna

EA 86

(LAPO 13, p.271)

1. a-na ^ma-ma-a[n-ap-pa qí-bí-ma]
2. um-ma ^mri-ib ^d[IŠKUR a-na GÌR.MEŠ-ka]

3. am-qú-ut ᵈa-ma-n[a DINGIR ša LUGAL]
4. EN-ka ti-di-nu TĒŠ-k[a a-na pa-ni]
5. LUGAL-ri EN-ka ši-mé i[a-ši nu-kúr]
6. KALAG.GA ù ku-uš-da q[a-du]
7. ERÍN.MEŠ pí-ṭá-ti ù [ti-il-qé]
8. KUR a-mu-ri ur-ra m[u-ša]
9. [_ _ _]-ši a-na ka-ta₅ [ù]
10. [ti-i]q-ta-bu ma-ad MA.[GAL]
11. [mi-im]-mu ša yu-ul-qú i[š-tu]
12. [ša-]šu-nu a-na KUR mi-ta-na [ù]
13. [a-nu-m]a i-na-na la-a ta-[aq-bu]
14. [ù] a-mi-ni tu-ša(-)na [

Lignes 15-50.

¹⁻⁵À Amanappa, message de Rib-Hadda. Je tombe à tes pieds. Qu'Aman (le dieu du roi), votre seigneur, établisse ton honneur en présence du roi, ton seigneur. ⁵⁻¹⁴Ecoute-moi. La guerre est sévère, viens donc avec des soldats pour prendre le pays d'Amurru. Jour et nuit, il a crié vers toi et ils disent que ce qui leur est pris pour le Mitanni est énorme. Maintenant, toi, tu ne peux pas dire : "Pourquoi [...] sortir ?"

EA 101

(LAPO 13, p.294)

1. [ša-n]i-tam mi-nu nu-kúr-tum
 2. [UGU] LUGAL ú-ul ᵐha-ya-a
 3. [a-nu-m]a la-a ti-ru-bu-na
 4. GIŠ.MÁ.MEŠ LÚ.MEŠ mi-ši a-na
 5. KUR a-mur-ri ù da-ku
 6. ᵐÌR a-ši-ir-ta i-nu-ma
 7. ia-nu KIN a-na ša-šu-nu
 8. ù ia-nu GAD ZA.GÌN NA₄.MAR \ bu-bu-mar(!)
 9. a-na ša-šu(!) a-na na-da-ni
 10. GÚ.UN a-na KUR mi-ta-na
- Lignes 11-38.

Traduction de William Moran :

¹⁻¹⁰En outre, pourquoi y a-t-il une guerre (contre le roi) ? N'est-ce pas Haya ? Les bateaux et les hommes de l'armée ne doivent pas pénétrer dans le pays d'Amurru, car ils ont tué 'Abdi-Aširta. En effet, ils n'avaient pas de laine et ils n'avaient pas de vêtements couleur de lapis-lazuli ou couleur de la pierre MAR : bu-bu-mar à donner en tribut (GÚ.UN) au pays du Mitanni.

Traduction de Mario Liverani⁴⁶⁰ :

⁴⁶⁰ LIVERANI, Mario, "How to kill Abdi-Ashirta: EA 101, once again", *Israel Oriental Studies* 18, Winona Lake, 1998, p.387-394.

¹⁻¹⁰En outre, qui est l'ennemi du roi ? Pas Haya ! Vois ! Aussitôt que les bateaux de la flotte (égyptienne) entreront dans Amurru, ils vaincront Abdi-Aširta, car ils (les gens d'Amurru) n'ont pas de laine et ils n'ont pas de vêtements teints à fournir en tribut au Mitanni.

Cette deuxième traduction semble plus cohérente avec la situation : Haya, haut fonctionnaire égyptien, est peu susceptible de mener une guerre contre le roi d'Égypte.

L'Égypte

EA 160

(LAPO 13, p.396)

Lettre d'Aziru, roi d'Amurru

1. [a-na] LUGAL-ri GAL-bi E[N-ia]
2. [um-m]a ^ma-zi-ri LÚ ÌR[-ka-ma]
3. {7}-šú ù 7-šú a-na GÌ[R.MEŠ EN-ia]
4. DINGIR-ia ù ^dUTU-ia am-q[ut]
5. EN-ia DINGIR-ia ^dUTU-ia
6. a-na-ku LÚ ÌR-ka ù DUMU.MEŠ-ia
7. ù ŠEŠ.MEŠ-ia LÚ.MEŠ ÌR-tum
8. ša LUGAL-ri EN-ia a-di dá-ri-ti
9. a-nu-um-ma gáb-bi mi-ri-iš-te.MEŠ
10. ša LUGAL EN-ia ú-še-eš-še-er
11. ù ša it-ta-aš-ší
12. [i]š-tu UZU.KA pí-i
13. LUGAL EN-ia ú-še-eš-še-er
14. a-nu-um-ma 8 GIŠ.MÁ.M{EŠ} {ù} [GI]Š?.TASKARIN-nu.MEŠ
15. ù GIŠ.MEŠ GAL-bu-t[um x x x b]e?[-]nu
16. gáb-bi ša it-[ta]-aš-ší
17. iš-tu UZU.K[A pí-i]
18. LUGAL-ri EN-i[a DINGIR-ia (ù) ^dUTU-ia]
19. [a-n]a-ku lu-ú [ú-še-eš-še-er(?)]
20. [ù]? LUGAL-ri [EN-ia]
21. [x]i-qá-ab[-bi]
22. x t]a-bá-an-n{i}[
23. [x-r]a-am ša E[N-ia]
24. ù LUGAL.MEŠ KUR nu-ha[-aš-še]
25. n[a]-ak-ru-nim it-{ti}-{i}[a]
26. ù la ú-bá-an-ni-ši
27. URU šu-mu-ri i-na MU.K[A]M-ma
28. a-bá-an-[n]i URU šú-mu-ri

29. EN-ia a-na-ku LÚ.ÌR-ka a-di dá-ri-ti
 30. ù LUGAL a-na LÚ.[ME]Š sa-ar-ru-ti
 31. [š]a [i]-{k}ál-lu-ú-nim kàr-ši-ia
 32. {a}[-na pa-ŋ]i EN-ia la te-še-em-mi
 33. ù LUGAL-ru EN-ia DINGIR-ia ù ʹUTU-ia
 34. LÚ.DUMU.KIN-ri-šu li-iš-pur-ra-am
 35. it-ti LÚ.DUMU.{KIN}-{ri}-ia
 36. ù li-il-[q{è}]? [(x)] gáb-b{i}
 37. ša i-qá-ab-bi {L}UGAL [EN?-ia?]
 38. EN-ia i-na-an-na [
 39. [ki]-i-me-e ú-bá[-an-ni URU? ša?]
 40. [LUGAL] EN-ia DINGIR-[a (ù) ʹUTU-ia]
 41. [ù L]UGAL-ru EN-ia [LÚ.DUMU.KIN-ri-ka?]
 42. [it-]ti LÚ.DUMU.KIN-[ri-ia?]
 43. [i-na] ha-mut-iš uš-še-ra-am
 44. [ù] bi-il-ta-šu ša LUGAL EN-ia ú-ba[[]]

¹⁻⁴Au grand roi, mon seigneur, mon dieu, mon soleil. Message d'Aziru, ton serviteur. Je tombe aux pieds de mon seigneur, mon dieu et mon soleil 7 et 7 fois. ⁵⁻⁸Mon seigneur, mon dieu, mon roi, je suis ton serviteur, mes fils et mes frères sont les serviteurs du roi, mon seigneur, pour toujours. ⁹⁻¹³Je suis en train de préparer tout ce que le roi, mon seigneur, réclame et je prépare tout ce qui sort de la bouche de mon seigneur. ¹⁴⁻¹⁹Je suis en effet en train de préparer 8 bateaux, des [...] de bois et de grands [...] de bois, tout ce qui sort de la bouche de mon seigneur. ²⁰⁻³²Ô mon roi, en ce qui concerne Şumur, à propos de laquelle mon seigneur dit : « Pourquoi ne l'as-tu pas (re)bâtie ? », [...] les rois du Nuhašše ont été en guerre avec moi et, ainsi, je n'ai pas (re)bâti Şumur. Cette année, je la (re)bâtirai. Mon seigneur, je suis ton serviteur pour toujours. Ô roi, n'écoute pas les hommes perfides qui me dénoncent au roi, mon seigneur. ³³⁻³⁷Que le roi, mon seigneur, mon dieu et mon soleil, envoie son messenger pour qu'il vienne chercher tout ce que le roi, mon seigneur, ordonne. ³⁸⁻⁴⁰Mon seigneur, maintenant, vous allez entendre dire que je construis la ville du roi, mon seigneur, mon dieu et mon soleil. ⁴¹⁻⁴⁴Ô roi, mon seigneur, envoie-moi [ton messenger] avec le mien rapidement et alors il emportera le tribut (*biltu*) dû à mon seigneur.

EA 254

(LAPO 13, p.481)

Lettre de Labayu, maire de Sichem

1. a-na LUGAL-ri EN-ia ù ʹUTU-ia
2. um-ma la-ab-a-ya ÌR-ka
3. ù ip-ru ša ka-bá-ši-ka
4. a-na GÌR.MEŠ LUGAL-ri EN-ia
5. ù ʹUTU-ia 7-šu 7-ta-a-an
6. am-qut iš-te-me a-wa-te.MEŠ
7. ša LUGAL-ru iš-tap-ra-an-ni
8. ù mi-ia-ti a-na-ku ù

9. ia-ah-li-qú LUGAL-ru KUR.KI-šu
 10. UGU-ia a-mur a-na-ku ÌR ki-ti
 11. LUGAL-ri ù la-a ar-na-ku
 12. ù la-a ha-ṭá-ku ù
 13. la-a a-kal-li GÚ.UN.HÁ-ia
 14. ù la-a a-kal-li
 15. e-ri-iš-ti₇ LÚ ra-bi-ṣí-ia
 Lignes 16-46.

¹⁻⁵Au roi, mon seigneur. Ainsi parle Labayu, ton serviteur et la poussière que tu foules : « Je tombe aux pieds du roi, mon seigneur et mon soleil, 7 et 7 fois ». ⁶⁻¹⁰J'ai obéi aux ordres que le roi m'a donnés par écrit. Qui suis-je pour que le roi perde son territoire à cause de moi ? ¹³⁻¹⁵Je suis un fidèle serviteur du roi mon seigneur, je ne suis pas un rebelle et ne manque pas à mon devoir. Je n'ai retenu ni mon tribut (GÚ.UN) ni ce que mon commissaire me réclame.

L'empire hittite, d'après les traités et les édits

KUB III.7+ III.12

(CTH 49 ; HDT n°5, p.32)

Traité entre Šuppiluliuma (I) et Aziru d'Amurru

§1. 300 sicles d'or raffiné, de très bonne qualité, seront ton tribut annuel au roi du Hatti. Ils seront pesés avec les poids des marchands du Hatti. Toi, Aziru, devras venir chaque année auprès de « Mon Soleil », ton seigneur.

KUB III.14

(CTH 62 ; HDT n°8, p.54)

Traité entre Muršili (II) et Tuppi-Tešub d'Amurru

§2, B. Aziru a toujours payé à mon père les 300 sicles d'or raffiné et de très bonne qualité qu'il lui avait imposés comme tribut.

KBo I.8

(CTH 92 ; HDT n°16, p.95)

Traité entre Hattušili (III) et Bentešina d'Amurru

§7. Moi, le grand roi, j'ai écrit pour Bentešina une tablette de traité conforme à la tablette que Šuppiluliuma avait écrite pour Aziru. Moi, le grand roi, j'ai écrit pour Bentešina, roi du pays d'Amurru, une tablette conforme au texte de la tablette de traité de mon grand-père et je la lui ai donnée.

KUB XXIII.1

(CTH 105 ; HDT n°17, p.98)

Traité entre Tudhaliya (IV) et Šaušgamuwa d'Amurru

Il ne comporte aucune clause qui modifierait le traité précédent.

KBo I.4 + KUB III.10

(CTH 53 ; HDT n°7, p.50)

Traité entre Šuppiluliuma (I) et Tette du Nuḫašše

§3. [...] sicles d'or seront son tribut annuel au roi du Hatti. Ils seront pesés avec les poids des marchands du Hatti. Tette devra venir chaque année auprès de mon Soleil, son seigneur, au Hatti.

RS 17.227 et duplicata

(CTH 47 ; HDT n°28A, p.151 ; PRU IV, p.40 et TAU, p.74)

Edit de Šuppiluliuma sur le tribut d'Ugarit (version akkadienne)

16. ... U₄-ma mšu-up-pí-lu-lim-ma
17. LUGAL.GAL LUGAL KUR ḫa-at-ti
18. r[i]-kí-il-ta a-na mniq^{iq}-ma-an-da
19. LUGAL KUR ú-ga-ri-it a-kán^{an}-an-na ir-ku-us
20. ma-a ma-an-da-at-ka a-na dU-ši LUGAL.GAL EN-ka
21. 12 ma-na 20 GÍN KÙ.GI MEŠ / atru
22. 1 GAL KÙ.GI MEŠ ma-na KI.LÁ-ša pa-ni ma-an-da-at-ti
23. 4 TÚG GAD 1 TÚG GAD GAL 5 me-at SÍG ZÁ.GIN.MEŠ
24. 5 me-at SÍG ZÁ.GIN ḫuš_x-ma-na a-na dU-ši LUGAL.GAL EN-šu

¹⁶⁻²⁴À présent, Šuppiluliuma, le grand roi, roi du Hatti, a noué l'accord suivant avec Niqmaddu, roi d'Ugarit, en ces termes : « Ton tribut au Soleil, le grand roi, ton seigneur (sera) : 12 mines, 20 sicles d'or – glose : grands sicles ; une coupe d'or pesant 1 mine, principal du tribut ; 4 pièces de lin, 1 grande pièce de lin, 500 (sicles) de laine bleue, 500 (sicles) de laine pourpre au Soleil, son maître. »

RS 11.772+11.780+11.782+11.802

(CTA 64 ; KTU 3.1 ; PRU IV, p.44)

Edit de Šuppiluliuma sur le tribut d'Ugarit (version ougaritique)

- 15'. w ṭp_{ll}m . mlk . r[b . b'lh (?)]
- 16'. mš(?)mt . lnqmd . []
- 17'. h[l]ny . argmn .. d [ybl . n]qmd
- 18'. l špš . arn . ṭn [šrh .] mn
- 19'. šrm . ṭql . kbd [. ks .] mn ḫrṣ
- 20'. w arb'(?) . ktnt

^{15'-20'}Et Šuppiluliuma, le grand roi (son seigneur ?) a établi (un accord) pour Niqmaddu. Voici le tribut qu'(apportera) Niqmaddu au Soleil d'Arinna : 12 mines, 20 sicles lourds, (une coupe) d'une mine d'or, 4 tuniques, etc.

RS 11.732

(CTH 48 ; HDT n°28B, p.153 ; PRU IV, p.47 et TAU, p.75)

Tribut dû à la cour hittite (expéditeur et destinataires non connus)

A.1. 1. [tup-pu an-nu-ú] ša ma-an-da-a[t °]UTU-ši

2. [a-na °UTU-ši 1 GAL KÙ.GI.MEŠ] 50 GÍN-šu

3. a-na MÍ.LUGAL 1 GAL KÙ.GI.MEŠ 1 GAL KÙ.BABBAR.MEŠ

A1° : 1-3[Cette tablette] est celle du tribut au Soleil. [Au Soleil, une coupe d'or] pesant 50 sicles. À la reine, une coupe d'or, une coupe d'argent, etc.

RS 17.382+17.380

(CTH 65 ; HDT n°31B, p.160 ; PRU IV, p.80 et TAU, p.135)

Edit de Muršili II réglant la sécession du Siyannu (extrait, sera repris plus loin)

21. ù] i-na u₄-me-šu mⁿíq-me-pa LUGAL KUR URU u-ga-ri-<it> a-na m^mmu-ur-ši-li

22. [LUGAL GAL] im-ta-ḫar ma-a LUGAL GAL KUR-ta an-ni-[ta a-ṇ]a 2 šu

23. [] ma-a KÙ.GI.MEŠ ma-an-d[a]-[at-tu] ù šul-ma-na-tu₄.MEŠ24. [] ša KUR ḫa-at¹-ti a-n[a] muḫ-ḫi KUR-ti ka-bi-it-mì

21-24 [Mais] alors, Niqmepa, le roi d'Ugarit, s'est adressé ainsi à Muršili II [le grand roi] : « Le grand roi [a réduit] ce pays d'un tiers. L'or du tribut et des cadeaux [...] du Hatti pèse lourdement sur ce pays. ».

RS 19.68

(PRU IV, p.284 et TAU, p.64)

Accord entre Niqmaddu d'Ugarit et Aziru d'Amurru⁴⁶¹

17. ša-ni-tam 5 l[i-im] KÙ.BABBAR-pu

18. [n?]a-din i-na ŠU.MEŠ m^aa-zi-ri

19. ù? za-ki ki-i-ma °UTU-ši

20. ša-ni-tam šum-ma LUGAL i-ba-aš-ši

21. ša nu-kúr-ta e-pa-aš it-ti

22. LUGAL KUR URU u-ga-ri-it

23. m^aa-zi-r[u] qa-du GIŠ.GIGIR.MEŠ-šu ERIN₂.MEŠ-šu

24. it-ti LÚ KÚR-ia im-ta-ḫa-a[š]

17-24 Par ailleurs, 5 000 sicles d'argent sont remis à Aziru et il est pur comme le soleil. Par ailleurs, s'il est un roi qui fasse acte d'hostilité contre le roi d'Ugarit, Aziru combattra mes ennemis avec ses chars et ses soldats.

⁴⁶¹ Voir texte complet dans l'annexe VI (La fixation des frontières par les États).

L'Assyrie, d'après les inscriptions royales

A.0.76.3

(RIMA 1, p.135-137)

Inscription d'Adad-Nêrâri I

4.e-nu-ma 𐎶𐎵𐎠-at-tu-a-r[a]
5. LUGAL KUR 𐎶a-n[i-g]al-bat it-ti-ia
6. ik-ki-ru-ma za-e-[r]u-ti e-[p]u-šu
7. i-na qí-bi-í't [a]š-šur EN-ia
8. a-lik re-ši-í'ia¹ ù DINGIR.MEŠ GAL.MEŠ
9. ma-lik da-mi-iq-[t]i-ia aš-ba-su-ma
10. a-na URU-ia aš-šur ub-la-aš-šu
11. ú-ta-am-mi-šu-ma a-na KUR-šu ú-mé-šir-šu
12. šá-at-ti-šá-am-ma a-di bal-ṭu
13. ta-mar-tu-šu i-na qé-re-eb
14. URU-ia aš-šur lu am-tá-ḫa-ar

⁴⁻⁶Quand Šattuara, roi du Hanigalbat, se rebella contre moi et commit des actes hostiles, ⁷⁻¹⁰sur l'ordre d'Aššur, mon seigneur qui vient à mon secours, et des grands dieux qui décident en ma faveur, je le fis prisonnier et l'amenai dans ma ville d'Aššur. ¹¹Je lui fis prêter serment et lui permis de retourner dans son pays. ¹²Chaque année, aussi longtemps qu'il vécut, ¹³⁻¹⁴je reçus régulièrement son tribut dans ma ville d'Aššur.

15. ar-ki-šu 𐎶ú-a-sa-šá-ta DUMU-šu
16. ib-bal-ki-ta-ma it-ti-ia ik-ki-ir
17. ù za-e-ru-ti e-pu-uš

¹⁵⁻¹⁷Après lui, Wasašatta, son fils, se révolta, se rebella contre moi et commit des actes hostiles.

26. URU ta-i-da
27. URU LUGAL-ti-šu ra-ba-a URU
-
30. ak-šu-ud aš-bat

²⁶⁻³⁰Je conquies et saisis Taldu, sa grande ville royale, et les villes de

35. URU ir-ri-da ak-šu-ud aš-ru-up
36. 𐎶aq¹-[qur ù ku-di]-im-me e-li-šu az-ru
37. iš-tu URU ta-i-di a-di URU ir-ri-di
-
41. a-di a-aḫ ÍD pu-ra-at-ti
42. DINGIR.MEŠ GAL.MEŠ id-di-nu-ni-ma
43. a-be-el ù ši-ta-at um-ma-na-ti-šu
44. al-la mar-ra ù tu-up-ši-ka
45. e-mi-id a-na šá-a-šu

³⁵⁻³⁶Je conquies, brûlai et détruisis la ville d'Irridu et semai du sel sur elle.

³⁷⁻⁴²Les grands dieux me donnèrent à régner depuis la ville de Taidu jusqu'à la ville d'Irridu, ..., jusqu'à la rive de l'Euphrate. ⁴³⁻⁴⁵Et au reste de ces gens (NB : de Wasašatta), ^{44 45}j'imposai la corvée (mot à mot. la pioche, la bêche et le panier à briques).

A.0.77.1

(RIMA 1 : p.180-186)

Inscription de Salmanazar I

43. [] ù pa-la-ḫi-a
 44. ú-ta-šu-nu-ti DUGUD-ta GUN
 45. ḫur-šá-ni a-na da-ra-ti UGU-šu-nu
 46. lu aš-ku-un

⁴³⁻⁴⁶Je les fis me craindre et leur imposai un lourd tribut des montagnes, pour toujours.

81. i-na u₄-me-šu-ma iš-tu ta-i-di
 82. a-di URU ir-ri-di
 83.
 84. a-di kar-ga-miš
 85. šá a-aḫ pu-ra-te URU.DIDLI-šu aš-bat
 86. KUR.DIDLI-šu-nu a-bél ù ši-ta-at
 87. URU.DIDLI-šu-nu i-na IZI lu ú-qe-li

⁸¹⁻⁸⁷En ces jours, je pris les villes de Ta'idu à Irridu, (....), jusqu'à Karkemiš sur l'Euphrate. Je devins le maître de ces pays et je mis le feu au reste de leurs villes.

A.0.78.1

(RIMA 1, p.231-239, première inscription de Tukulti-Ninurta I⁴⁶²)

Colonne iii

Contre les princes d'Uqmenu :

4. [MU? DINGIR].MEŠ GAL.MEŠ šá AN KI ú-tam-<mi>-šu-nu-ti ni-ir be-lu-ti-ia
 5. [UGU-šu-n]u ú-kin a-na KUR-šu-nu ú-me-šir-šu-nu-tu
 6. [URU.DIDLI] šap-ṣu-t[e] ṛa¹-na GÌR-ia ù-šék-niš ù tup-ši-ka e-mi-id
 7. MU.šám-ma GUN-šu-nu DUGUD-ta i-na URU-ia ḏa-šur i-na tàk-né-e lu am-tá-ḫar

⁴⁻⁵Je les ai fait jurer par les grands dieux du ciel et de la terre. J'imposai sur eux le joug astreignant de ma souveraineté. Je les renvoyai dans leur pays. ⁶⁻⁷J'ai soumis à mes pieds les villes rebelles et imposai la corvée. Annuellement, j'ai reçu leur lourd tribut dans ma ville d'Aššur avec cérémonie. [*ina takne de kunnu*, bien traiter].

Contre le Qutu :

10. [G]UN ù ma-da-at-ta

⁴⁶² Pour ces inscriptions, voir aussi WEIDNER, Ernst (mit einem Betrag von Heinrich OTTEN), „Die Inschriften Tukulti-Ninurtas I und seiner Nachfolger“, *AoF* 12, Graz, 1959.

11. UGU-šu-nu áš-ku-un

¹⁰⁻¹¹.....Je leur imposai le tribut et l'impôt.

Colonne iv

Contre Alzu, Amadanu, Nihanu, Alaia, Tepurzu et Purulimzu :

19. KUR al-¹zi¹ KUR a-ma-da-ni KUR ni-ha-ni
 20. KUR a-la-ia KUR te-púr-zi ù KUR pu-ru-lim-zi
 21. mi-iş-ra-ti-šú-nu ana ŠÀ KUR-ia
 22. lu ú-te-er li-ṭí-šú-nu aṣ-bat
 23. ana GÌR-ia ú-šék-níš ù t[up-ši-ka]
 24. e]-mi-id ...

¹⁹⁻²⁴ Je fis entrer dans mon pays les territoires des pays d'Alzu, d'Amadanu, de Nihanu, d'Alaia, de Tepurzu et de Purulimzu. Je pris chez eux des otages. Je les plaçai à mes pieds et (leur) imposai la corvée.

Contre Lulumu, Paphu, Katmuhu, Šubaru, monts Kaširi et jusqu'aux confins du Na'iri

30. KUR lu-lu-mi-i KUR pap-hi-i a-di KUR kat-mu-hi.
 31. KUR šu-ba-ri-i ka-la-šá si-hi-ir-ti
 32. KUR ka-ši-ia-ri a-di pa-aṭ KUR na-i-ri
 33. (ù?) pa-aṭ KUR m[a-ka-an a]-di pu-ra-t(i) mi-iş-ru
 34. šá-tu-nu DINGIR.MEŠ G[A]L.MEŠ
 35. ana is-qi-ia iš-[ru]-ku
 36. pa-a 1-¹en¹ kúl-la-at KÚR.¹MEŠ
 37. aš-ku-un¹

³⁰⁻³⁷Les pays de Lulumu et du Paphi jusqu'au pays du Katmuhu, le pays du Šubaru dans sa totalité, les monts Kaširi jusqu'aux confins des pays du Na'iri et du Makan, jusqu'à l'Euphrate, ces territoires que les dieux puissants m'ont attribués comme lot, tous les ennemis, je les ai placés sous un seul commandement.

A.0.78.5

(RIMA 1, p.243-246, cinquième inscription de Tukulti-Ninurta I)

Contre Uqmenu, Qutu, ...

20. GUN KUR.KUR.šu-nu ù ḫi-ṣi-ib
 21. ḫur-šá-ni-šu-nu MU-šàm-ma
 22. i-na URU-ia ^aaš-šur lu am-tá-har

²⁰⁻²²Je reçus régulièrement chaque année dans ma ville d'Aššur le tribut de leurs pays et le produit de leurs montagnes.

Contre Katmuhu, ... Purulimzu, ...

31. MAN.MEŠ šá-pi-ri-šu-nu a-na GÌR.MEŠ-ia
 32. ú-šék-níš ù tup-ši-ka e-mi-id

³¹⁻³²Je soumis à mes pieds leurs rois, leurs dirigeants, et je (leur) imposai la corvée.

Contre les 40 rois du Na'iri

45. kúl-la-at KUR.KUR-šu-nu a-bél
 46. GUN ù ta-mar-ta a-na u₄-um ša-ti
 47. UGU-šu-nu áš-ku-un

⁴⁵⁻⁴⁷Je devins le maître de tous leurs pays, levai sur eux le tribut et l'impôt pour toujours.

A.0.78.6

(RIMA 1, p.246-247, sixième inscription de Tukulti-Ninurta I)

Contre Azalzi et Šepardi

19. ... KUR a-za-al-zi KUR še-pár-di-i
 20. a-na mi-šir KUR-šu iš-ku-un

¹⁹⁻²⁰(Celui qui) a fait des pays d'Azalzi et de Šepardi les marches de son pays.

A.0.78.23

(RIMA 1, p.271-274, seizième inscription de Tukulti-Ninurta I).

Contre Uqmenu

33. GUN KUR.KUR-šu-nu ù ħi--ši-ib ħur-šá-ni-šu-nu
 34. MU-šám-ma lu am-tá-har

³³⁻³⁴Annuellement, j'ai reçu le tribut de leur pays et le produit de leurs montagnes.

Contre Katmuhu, Alzu, ..., Šubaru Contre Katmuhu, Alzu, ..., Šubaru

37. si-ħír-ti KUR šu-ba-ri-i DAGAL-ta i-na rap-pi
 38. lu-la-iṭ MAN.MEŠ šá-pi-ri-šu-nu a-na ĠİR.MEŠ-ia
 39. ú-šék-niš ù tup-ši-ka e-mi-id

³⁷⁻³⁹Les pays de ... et de Šubaru dans sa totalité, je les tins en bride, je soumis à mes pieds leurs dirigeants et je (leur) imposai la corvée.

Contre les pays du Na'iri

53. ... ni-iš DINGIR.MEŠ
 54. GAL.MEŠ šá AN-e KI-ti ú-tam-mi-šu-nu-ti
 55. GUN ù ta-mar-ta a-na u₄-um ša-a-ti
 56. UGU-šu-nu áš-ku-un

⁵³⁻⁵⁶Je les fis prêter serment devant les grands dieux du ciel et du monde souterrain et levai sur eux le tribut et l'impôt pour toujours.

Contre Mari, Hana, Rapiqu, les montagnes des Ahlamu, Arrapha, etc.

83. pa-a 1-en lu ul-taš-kín-šu-nu GUN KUR.KUR-šu-nu
 84. ù ħi--ši-ib ħur-šá-ni-šu-nu a-na maḥ-ri-ia
 85. lu i-tar-ru-ni

⁸³⁻⁸⁵Je les plaçai sous un seul commandement (NB : les pays de Mari, ...). Ensuite, ils apportèrent régulièrement le tribut de leurs pays et le produit de leurs montagnes devant moi.

Annexe VI : textes cités dans le chapitre 3 (La fixation des frontières par les États)

Concordance des textes diplomatiques hittites cités

Entre ... et ... , ou : De ... à ...	CTH	HDT	Référence	Publiée dans	TAU	Remarque
Šuppiluliuma I du Ḫatti à Niqmaddu II d'Ugarit	45	n° 19, p.119-120	RS 17.132	PRU IV, p.35s	p.69	Lettre avant succès hittite (clause sur les fugitifs)
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Niqmaddu II d'Ugarit	46	n° 4, p.30-32	RS 17.340	PRU IV, p.48s	p.71	Traité (dont frontières d'Ugarit)
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Niqmaddu II d'Ugarit	46	n°4, p.30-32	RS 17.369	PRU IV, p.52s	p.73	Traité (cf. le précédent, dont clause sur les fugitifs)
Edit de Šuppiluliuma I du Ḫatti	47	n° 28A, p.151-153	RS 17.227	PRU IV, p.40s	p.74	Sur le tribut d'Ugarit
D'un roi du Ḫatti à un roi d'Ugarit	48	n° 28B, p.153-154	RS 11.732	PRU IV, p.47s	p.75	Inventaire du tribut d'Ugarit
Muršili II du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	66	n°9, p. 59-64	RS 17.338, RS 21.53	PRU IV, p.85s PRU VI, p.127	p.78	Traité. Long développement sur les fugitifs
Muršili II du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	64	n° 31A, p.159-160	RS 17.62 +17.237	PRU IV, p.63s	p.134	Villes octroyées à Ugarit après défaite du Mukiš
Muršili II du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	65		RS 17.335+ 379	PRU IV, p.71s	p.137	Edit réglant la sécession du Siyannu
Muršili II du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	65	n° 31B, p.160-162	RS 17.382+ 380	PRU IV, p.80s	p.135	Edit réduisant le tribut d'Ugarit après la sécession du Siyannu
[...] du Ḫatti	65		RS 17.368	PRU IV, p.76s	p.139	Exécution des décisions sur les frontières d'Ugarit
Hattušili III du Ḫatti à Niqmepa d'Ugarit	93	n° 32, p.162-163	RS 17.130	PRU IV, p.103s	p.154	Edit sur les marchands d'Ura à Ugarit
Hattušili III du Ḫatti	94	n° 33, p.163	RS 17.238	PRU IV, p.107s	p.85	Edit concernant les Ḫabiru du Soleil
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Aziru d'Amurru	49	n° 5, p.32-37		KUB III.7+ III.12		Traité (akkadien)
Muršili II du Ḫatti et Tuppi-Tešub d'Amurru	62	n° 8, p.54-59		KUB III.14		Traité
Muršili II du Ḫatti	63	n° 30, p.157-158				Règlement d'un litige sur les captifs d'Amurru
Hattušili III du Ḫatti et Bentešina d'Amurru	92	n° 16, p.95-98		KBo I.8		Traité
Tudhaliya IV du Ḫatti et Šaušgamuwa d'Amurru	105	n° 17, p.98-102		KUB XXXIII		Traité
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Šattiwaza du Mitanni	51, 52	n° 6A, p.38-44 n° 6B, p.44-50				Traité (dont frontières du Ḫatti)
Šuppiluliuma I du Ḫatti et Tette du Nuḫašše	53	n° 7, p.50-54		KUB III.10 + KBo I.4		Traité
Muwatalli II du Ḫatti et Talmi-Šarruma d'Alep	75	n° 14, p.88-90				Traité antérieur entre Muršili II et Talmi-Šarruma perdu
Hattušili III du Ḫatti et Ulmi-Tešub du Tarhuntašša	106	n° 18B, p.104-108				Longue description des frontières
Tudhaliya IV du Ḫatti et Kurunta du Tarhuntašša	106	n° 18C, p.108-118	Bo 86/299			Longue description des frontières
Hattušili III du Ḫatti et Ramsès II d'Égypte	91	n° 15, p.90-95				Traité. Il y aurait eu un traité antérieur (cf. CTH 134)

CTH = Catalogue des textes hittites (E. Laroche). HDT = Hittite Diplomatic Texts (G. Beckman). TAU = Textes akkadiens d'Ugarit (S. Lackenbacher)

Bo 86/299

(CTH 106)

Traité entre Tudhaliya IV et Kurunta de Tarhuntašša (la « tablette de bronze »). Déjà cité dans l'annexe V (Frontières économiques, partie I)

Colonne I.

16. *nu-uš-ši A-BU-IA ku-it iš-ḫi-ú-ul i-ia-at ZAG^{MEŠ}-iš- ši ma-aḫ-ḫa-an da-iš*

17. *nu-uš-ši A-BU-IA ṬUP-PA^{HI.A} RI-KIL-TI i-ia-at na-at ^{mD}LAMMA-aš ḫar-zi*

18. *ZAG^{MEŠ}-ma-aš- ši ki-iš-ša-an ti-ia-an-te-eš IŠ-TU KUR ^{URU}Pí-ta-aš-ša-at-ta*

19. *^{HUR.SAG}Ḫa-u-wa-aš kán-ta-an-na ^{URU}za-ar-ni-ia-aš ^{URU}ša-na-an-tar-wa-aš ZAG-aš*

¹⁶Die Regelung, die mein Vater für ihn traf und wie er ihm die Grenzen festlegte, ¹⁷(darüber) hat mein Vater ihm ein schriftliches Vertragswerk ausgefertigt, uns das hat Kurunta (in Händen). ¹⁸Die Grenzen aber (sind) ihm folgender maßen festgelegt: Vom Lande Pitašša aus (sind) dir ¹⁹der Berg Ḫauwa, die kantanna von Zarnija und der Ort Šanantarwa die Grenze.

¹⁶Quant à l'accord que mon père fit avec lui et la manière dont il fixa ses frontières, ¹⁷mon père (en) fit pour lui des tablettes de traité et Kurunta les possède. ¹⁸Quant à ses frontières, elles ont été fixées ainsi : du côté du territoire de Pitašša, ¹⁹la montagne Ḫauwa, le *kantanna* de Zarniya et de Šanantarwa sont la frontière.

RS 17.132

(CTH 45 ; PRU IV, p.35 ; HDT n°19 et TAU, p.69)

Lettre de Šuppiluliuma I à Niqmaddu II, l'incitant à ne pas se joindre aux États syriens coalisés

1. um-ma ^dUTU-ši LUGAL.GAL

2. a-na ^mni-iq-ma-an-du qí-bi-ma

3. e-nu-ma KUR nu-ḫaš ù KUR mu-kí-iš

4. it-ti-ia na-ak-ru-ma ù at-ta

5. ^mni-iq-ma-an-du la-a ta-pa-làḫ-šu-nu

6. it-ti ra-ma-ni-ka lu-ú pu-u₄-qú-da-ta

7. ki-i ša ul-tu ma-ḫi-ri-i

8. AB.BA.MEŠ-ú-ka it-ti KUR ḫà-at-ti

9. ša-al-mu ù la-a na-ak-ru

10. U₄-ma at-ta ^mníq^{iq}-ma-an-du

11. lu-ú a-kán-na-ma it-ti [LÚ] KÚR-ia

12. lu-ú na-ak-ra-ta ù it-ti

13. ša-la-mi-ia lu-ú ša-al-ma-ta

....

43. ... ù pí-qa-at

44. URU.DIL.DIL ša li-me-ti-ka it-ti-ka mim-ma

45. i-na-kir-ru ù at-ta it-ti-šu-nu

46. lu-u mi-it-ḥu-ša-ta ù ta-la-'e-e-šu-nu
 47. EGIR-ki U₄-me ma-am-ma iš-tu ŠU-ti-ka
 48. lu-ú ek-kim-šu-nu ...

¹⁻¹³Ainsi parle Mon Soleil, le grand Roi : dis à Niqmaddu. Alors que le Nuḥaš et le Mukiš sont mes ennemis, toi, Niqmaddu, ne les crains pas. Aie confiance en toi ! Ainsi que, depuis longtemps, tes pères ont été amis et non ennemis du Hatti, à présent, toi, Niqmaddu, sois de même ennemi avec mon ennemi et ami avec mon ami !

⁴³⁻⁴⁵Et si, d'aventure, des villes de tes confins (NB : qui t'entourent) te deviennent hostiles en quoi que ce soit, et si toi, en les combattant, tu l'emportes sur elles, à l'avenir personne ne les enlèvera de ta main.

RS 17.340

(CTH 46 ; PRU IV, p. 48 ; HDT n°4 et TAU, p.71)

Traité entre Šuppiluliuma I du Hatti et Niqmadu II d'Ugarit sur la restitution des villes enlevées par les rois du Mukiš, du Nuhašše et de Niya « iš-tu ŠÀ-bi KUR URU u-ga-ri-it »

- 9' [ZAG].MEŠ URU.DIL.DIL.HI.A HUR.SAG.MEŠ an-nu-ti a-na ^(m)ni-iq-ma-an-di
 10'. [LUGA]L KUR u-ga-ri-it ik-nu-uk-šu-nu-ti ù a-na DUMU.MEŠ-šu
 11'. DUMU DUMU.MEŠ-šu a-di da-ri-iš

⁹⁻¹¹Ces [frontières], villes et montagnes, il (NB : Šuppiluliuma) les a attribuées par (document) scellé à Niqmaddu, roi d'Ugarit, ainsi qu'à ses fils et aux fils de ses fils, à jamais !

RS 17.062+17.237

(CTH 64 ; HDT n° 31A ; PRU IV, p.63 et TAU p.134)

Confirmation par Muršili II à Niqmepa d'Ugarit de l'accord passé entre Šuppiluliuma I et Niqmaddu II sur les frontières d'Ugarit et du Mukiš

3. aš-šum URU.DIL.DIL HI.A ša ZAG.MEŠ ša KUR mu-kíš
 4. [...] šu-up-pí-lu-li-ma a-na ^(m)níq-ma-an-di
 5. [LUG]AL KUR u-ga-ri-it i-na ŠÀ-bi tup-pí ša ri-kil-ti
 6. ik-nu-uk-šu-nu-ti

³⁻⁶En ce qui concerne] les villes des frontières du Mukiš [que] Šuppiluliuma avaient attribuées à Niqmaddu dans une tablette de traité scellée ...

19. (URU) bi-tu-ḥu-li-wi qa-du [A.ŠÀ.MEŠ] [ḤUR.SAG.MEŠ]-šu
 20. [a-di A.ŠÀ] ḤUR.SAG NAM-zi-ḥé a-di mi-ša-ri

¹⁹⁻²⁰[la ville de] Bītu-ḥuliwe avec son ter[roir de montagne, avec son terro]ir du mont NAMzihe, jusqu'à la limite (a-di mi-ša-ri).

Muršili II confirme l'attribution de ces villes et territoires à Ugarit.

⁴⁴⁻⁴⁶[Ainsi qu'antérieurement] Šuppiluliuma avait attribué ses frontières, avec leurs terres et terroir [montagneux et] leurs [villes] à Niqmaddu [roi d'Ugarit, voici que maintenant] Muršili, grand roi, les a attribués [à Niqmepa], roi de l'Ugarit,... [ZAG.MEŠ-šu qa-du A.ŠÀ-lí.HI.A A.GÀR-šu-nu ... it-ta-din-šu-nu-ti]

NB : c'est ici le verbe *nadānu*, donner, qui est utilisé et non *kanāku*, sceller, bien que la tablette porte le sceau de Muršili II]

RS 17.338+17.349B+ ..., RS 17.353+..., RS 21.53

(RS 17.338 : PRU IV, p.85 ; RS 21.53 : PRU VI, 178, p.127 ; TAU, p.78 ; CTH 66 ; HDT n°9)

Traité entre Muršili II du Hatti et Niqmepa d'Ugarit (on a plusieurs versions de ce traité)

¹³⁻²¹Sois ami avec mon ami (ù it-ti ša-al-mi-ia lu-ú ša-al-ma-ta), sois ennemi avec mon ennemi ! Si le roi du Hatti (va) en Hanigalbat ou en Égypte, ou en Babylonie, ou en Alti (=Alše), quelque pays ennemi qui est voisin de la frontière de ton pays et est l'ennemi du roi du Hatti, ou quelque pays qui [est voisin de la frontière de ton pays] et est l'ami du roi du Hatti - M[ukiš ?], Alep, N[uhaš]še - mais fait volte-face et devient l'ennemi du roi [du Hatti], ... si toi, Niqmepa, tu ne combats pas avec cœur, tu transgresseras le serment.

RS 17.335+379

(CTH 65 ; PRU IV, p.71 et TAU, p.137)

Édit de Muršili II entérinant et réglant la sécession du Siyannu, répartissant les villes et les salines ce pays et Ugarit

1. um-ma ^dUTU-ši ^mmu-ur-ši-li LUGAL GAL LUGAL KUR [ḥa-at-ti]
2. DUMU-šu ša ^mšu-up-pi-lu-li-ma LUGAL GAL UR.SAG
3. ul-tu la-be-er-ti LUGAL KUR URU ú-ga-ri-it
4. ù LUGAL KUR sí-ia-an-ni 1-en-nu-tu₄ šu-nu
5. ki-i-me-e MU.KAM.ḤI.A [i-t]e-et-qú ù ^mIR a-na-ti
6. LUGAL KUR sí-ia-an-ni e[l-l]a-a-an ^mníq-me-pa LUGAL KUR ú-ga-ri-it
7. ir-ti-iq pa-ni-šu a-na LUGAL KUR gar-ga-mis iš-ku-un
8. da-gi₅-il pa-ni-šu šu-ú
9. ù ^mIR a-na-ti LUGAL KUR sí-ia-an-ni a-na UGU-ḥi URU.[DIL.DIL an-nu-ti]
10. ^mníq-me-pa LUGAL KUR ú-ga-ri-it [a-na] pa-ni LUGAL.GAL LUGAL [ḥa-at-ti]
11. a-na di-ni iṣ-bá-as-sú LUGAL GAL [d]i-na ša URU.DIL.DIL [an-nu-ti]
12. ki i-š[a]-'a-lu ù URU.DIL.DIL i-na l[a-be-er-ti]
13. ša [a-na] KUR ú-ga-ri-it šu-nu
- ...
57. ù a-ma-tu₄ ša MUN [LUGAL KUR] ú-ga-ri-it
58. ù LUGAL KUR URU sí-ia-[an-n]i a-kán-na iq-ta-bu
59. um-ma-a qaq-qa-ra ša MUN ma-la 3 IKU A.ŠÀ i-[ma-ši?]
60. 1 IKU A.ŠÀ MUN a-na ^mníq-me-pa LUGAL KUR ú-ga-ri-it
61. 1 IKU A.ŠÀ MUN a-na ^mIR a-na-ti LUGAL KUR sí-ia-an-ni ad-d[in]
62. ù 3-ša IKU A.ŠÀ 2-šu a-na LUGAL KUR ú-ga-ri-it ad-din
63. ù 1-tu₄ a-na LUGAL KUR sí-ia-an-ni

¹⁻²Ainsi parle le Soleil Muršili, le grand Roi, roi du Hatti, fils de Šuppiluliuma, le grand Roi, le héros.

³⁻⁸Depuis longtemps, le roi d'Ugarit et le roi du Siyannu ne faisaient qu'un. Comme les années avaient passé, Abdi-Anati s'était écarté de Niqmepa, roi d'Ugarit, et tourné vers le roi de Karkemiš. Il est

maintenant sous son autorité. ⁹⁻¹³Abdi-Anati, roi du Siyannu, a assigné en jugement devant le grand Roi, roi du Hatti, Niqmepa, roi d'Ugarit, au sujet des villes (ci-dessous). Le grand Roi, en instruisant l'affaire de ces villes, a constaté que ces villes, depuis longtemps, étaient au pays d'Ugarit.

⁵⁷⁻⁶³Pour l'affaire du sel, le roi d'Ugarit et le roi du Siyannu ont dit : "La saline fait trois arpents de terre". J'ai attribué 1 arpent de saline à Niqmepa, roi d'Ugarit ; j'ai attribué 1 arpent de saline à Abdi-Anati, roi du Siyannu ; et, pour le troisième arpent de terre, j'en ai attribué 2/3 au roi d'Ugarit et 1/3 au roi du Siyannu.

RS 17.382+17.380

(CTH 65 ; HDT n° 31B ; PRU IV, p. 80 et TAU, p.135)

Édit par lequel Muršili II accepte de réduire le montant du tribut d'Ugarit après la sécession du Siyannu

1. um-ma ^dUTU-ši ^mmu-ur-ši-li LUGAL GAL LUGAL KUR [ḫa-at-ti]
2. DUMU-šu ša ^mšu-up-pi-lu-li-ma LUGAL GAL UR.SAG
3. ul-tu la-be-er-ti LUGAL KUR URU ú-ga-ri-it
4. ù LUGAL KUR sí-ia-an-ni 1-en-nu-tu₄ šu-nu
5. ki-i-me-e MU.KAM.ḫI.A [i-t]e-et-qu
6. ù ^mIR a-na-ti LUGAL KUR sí-ia-an-ni
7. el-la-nu ^mníq-me-pa LUGAL KUR URU ú-ga-ri-it ir-te-eq
8. pa-ni-šu a-na LUGAL KUR URU gar-ga-mis iš-ku-un
9. da-gi₅-il pa-ni-šu šu-ú
10. ù ^mmu-ur-ši-li LUGAL GAL ÌR a-na-ti LUGAL KUR sí-ia-an-ni
11. ù DUMU.MEŠ-šu iš-tu UGU LUGAL KUR ú-ga-ri-it
12. ut-te-ki-ir-šu-nu-ti ù a-na LUGAL KUR URU gar-ga-mis
13. i-na ÌR.MEŠ-ti it-ta-din-šu
14. ù URU sí-ia-an-ni qa-du
15. URU.DIL.DIL.HÁ ša li-me-ti-ša
16. ù URU uš-na-ti qa-du
17. URU.DIL.DIL.HÁ ša li-me-ti-ša
18. qa-du ZAG.MEŠ-šu-nu qa-du HUR.SAG-šu-nu
19. a-na LUGAL KUR URU gar-ga-mis iš-tu tup-pí
20. ka-an-ki ik-nu-uk-šu-nu-ti
21. [ù] i-na U₄-me-šu ^mníq-me-pa LUGAL KUR URU ú-ga-ri-it a-na ^mmu-ur-ši-li
22. [LUGAL GAL] im-ta-ḫar ma-a LUGAL GAL KUR-ta an-ni-[ta] a-na 2 šu
23. [me?] ma-a KÙ.GI.MEŠ-šu-nu ma-a[n-d]a-[at-t]ù šul-ma-na-tu₄-MEŠ
24. [] ša KUR ḫ[a-a]t-ti [a-na] muḫ-ḫi KUR-ti ka-bi-it-mi

¹⁻²Ainsi parle le Soleil Muršili, le grand Roi, roi du Hatti, fils de Šuppiluliuma, le grand Roi, le héros.

³⁻⁹Depuis longtemps, le roi d'Ugarit et le roi du Siyannu ne faisaient qu'un. Les années passant, Abdi-Anati s'est écarté de Niqmepa, roi d'Ugarit, et s'est tourné vers le roi de Karkemiš. Il est maintenant sous son autorité. ¹⁰⁻¹³Muršili, le grand Roi, a séparé Abdi-Anati, roi du Siyannu, et ses fils, et il l'a donné comme sujet au roi de Karkemiš.

¹⁴⁻²⁰Siyannu, avec les villes de ses environs et Ušnatu, avec les villes de ses environs, avec leurs (zones) frontières et avec leurs montagnes, il les a attribués par tablette scellée au roi de Karkemiš. ²¹⁻²⁴[Mais alors Niqmepa, le roi d'Ugarit, s'est adressé ainsi à Muršili [le grand roi] : « L'or du tribut et des cadeaux du Ḫatti pèse lourdement sur ce pays ».

RS 17.368

(PRU IV, p. 76 et TAU, p. 139)

Concerne l'exécution de l'édit de Muršili II réglant la sécession du Siyannu

- 5'. ù DI.MEŠ-ti an-na-ti LÚú-ri-ia-an-nu ug-te-me-e[r]
 6'. ù ZAG.MEŠ i-na be-ri LUGAL KUR URU u-ga-ri-it
 7'. ù i-na be-ri LUGAL KUR URU sí-ia-an-ni is-sí-iq-qá-an⁴⁶³ ZÁ.MEŠ
 8'. i-na ZAG.MEŠ i-na be-ri-šu-nu il-ta-ka-an

⁵⁻⁸L'*uriyannu* a exécuté pleinement ces décisions. Il a réparti les (zones) frontières entre le roi de l'Ugarit et le roi de Siyannu. Sur leur frontière commune, il a placé des pierres (bornes).

RS 17.364

(PRU II, n° 171, et KTU 6.29)

Concerne comme RS 17.368 l'exécution de l'édit de Muršili II réglant la sécession du Siyannu (en ougaritique)

1. spr 'psm
 2. dt . št
 3. úryn
 4. l mlk . úgrt

¹⁻⁴Document à propos des bornes que l'*uriyannu* a placées pour le roi d'Ugarit.

RS 17.292

(CTH 112 ; PRU IV, 188 et TAU, p. 141)

Lettre du roi de Karkemiš à Ibirānu, roi d'Ugarit, pour lui dire que les frontières définies par Arma-Ziti doivent entrer en vigueur et que deux personnes envoyées à cet effet vont les fixer sur le terrain

6. aš-šum ZAG.MEŠ-ka
 7. ša taš-pu-ra
 8. mi-nu-me-e ZAG.MEŠ-ka
 9. ša ^{m)}30-ma LÚ?
 10. iš-nu-na-ak-ku
 11. aš-ra-šu-nu-ma
 12. lu-ú ša-ab-tù

⁴⁶³ NB : W.H. Van Soldt considère que *issiqan* serait fautif, à lire *issaniq*, du verbe *sanāqu*, contrôler.

13. [m]a-am-ma
14. la-a ú-na-ak-kàr-šu-nu-ti
15. ù a-nu-ma
16. me-bi-in-na-'e-e
17. ù ^(m)kùr-ka?-li
18. al-tap-ra-[aš-šu]
19. ù ZAG.MEŠ
20. ša-a-šu-nu
21. i-ša-ka-nu-ni-ik-ki

⁶⁻²¹Quant à tes frontières, au sujet desquelles tu m'as écrit, les frontières qu'Arma-Ziti t'a fixées, qu'elles restent à leur place, que personne ne les change. Voici que je t'envoie Ebina'e et Kurkalli, pour qu'ils te fixent ces frontières.

RS 15.77

(CTH 112 ; PRU III, 6 et TAU, p.142)

Alihešni, DUMU LUGAL, écrit au roi d'Ugarit sur le même sujet que RS 17.292

7. aš-šum ZAG.MEŠ-ka
8. ša taš-pu-ra
9. a-nu-ma iš-tu E.GAL-lim
10. iš-pu-ra-ni-ik-ka
11. ma-a mi-nu-me-e
12. ZAG.MEŠ-ka
13. ša ar-ma-zi-ti
14. iš-ku-na-ak-ku
15. a-šar-šu-nu-ma-a-mi
16. lu-ú ša-ab-tù
17. ma-am-ma lu-ú la-a
18. ú-na-kàr-šu-nu-ti-mi
19. a-nu-ma me-bi-na-a'-e
20. it-ti mkur-kal-li
21. il-la-ku-ni-ik-ku
22. ù ZAG.MEŠ-ka
23. i-šak-kán-nu-ni-ik-ku

⁷⁻²³En ce qui concerne tes frontières, ce pour quoi tu m'as écrit, à présent on t'a écrit du Palais : « toutes les frontières qu'Arma-Ziti t'a fixées, qu'elles restent à leur place, que personne ne les change ». A présent Ebina'e va chez toi avec Kurkalli pour qu'ils t'établissent tes frontières.

RS 17.403

(RSO XI, p.33-40)⁴⁶⁴

Lettre de Ḫišni, DUMU LUGAL, au roi d'Ugarit : donation d'un territoire frontalier (tablette très endommagée)

1. NÍG.BA-ta ša qa-an-ni [mu[?]....]
2. ḡi-iš-ni DUMU LUGAL KUR URU kar-[ga-mis]
3. ḡta-kí ḡLUGAL-ma GAL LÚ [DUB.SAR]
4. di-e-na a-kán^{an}-na-ma [
5. ma-a šum-ma [LUGAL
6. ḡmu-ur-sí-[i-li] [LUGAL] ú-pu-[
7. ù ma-a šum-ma i-na UGU-ḡi GAN A.ŠÀ.MEŠ LUGAL [
8. i-ta-am-ma ù GAN.A.ŠÀ.MEŠ a-na LUGAL KUR URU u-[ga-ri-it]
9. i-du-nu ù šum-ma LUGAL K[UR] [UR]U mu-ú-[]
10. i-ta-am-ma ù G[AN A.ŠÀ.M]EŠ
11. a-na LUGAL KUR URU [
12. i-du-nu

¹⁻¹²Donation d'un territoire frontalier. Ḫišni, DUMU LUGAL du pays de Karkemiš, et Taki-Šarruma, le grand des scribes ⁴⁻⁶un jugement Muršili ⁷⁻¹²[Après que le roi d'Ugarit a juré], on a donné des champs au roi d'Ugarit. Et après que le roi de Mu[] ... a juré, on a donné des champs au roi de [].

RS 20.174 A

(Ugaritica V, n°25, p.90 et TAU, p.142)

Lettre du roi de Karkemiš rappelant au roi d'Ugarit⁴⁶⁵ qu'il doit respecter les frontières de l'Ušnatu

6. e-nu-ma LUGAL KUR uš-na-t [i]
7. im-tá-ah-ra-ni
8. ma-a LUGAL KUR ú-ga-ri-it
9. [Z]AG.MEŠ-ia il-te-qì-mi
10. [ù ?] URU 1.en il-te-qì-[mi ?]
11. [ki-i-ki-]i a-kán-na te-te-p[u-uš]
12. [rak-sa-ku a-di]-ni
13. [ù i-na-an-n]a za-ku-ú
14. [] i-na ZAG.MEŠ-ni-[šu]
15. []a-a te-qè-re-e[b]
16. [] ma []

⁴⁶⁴ Texte étudié d'abord par Claude SCHAEFFER dans "Matériaux pour l'étude des relations entre Ugarit et le Hatti", *Ugaritica* III, 1953. Revu par Florence MALBRAN-LABAT dans *RSO XI*, p.33-40.

⁴⁶⁵ Qui serait Ammistamru II ou Ibirānu (1230-1210), selon M. Yamada, *UF* 24, 1992, p.444.

⁶⁻¹⁶Voici que le roi de l'Ušnatu est venu me dire : « Le roi de l'Ugarit a pris des zones frontières (qui sont) à moi. Il a même pris une ville ». Comment as-tu pu agir ainsi ? Il t'était lié jusqu'à présent, mais maintenant, il est libre. [...] de ses zones frontières, n'approche plus.

RS 20.03

(Ugaritica V, n°26, p.91-92 ; TAU, p.95-96)

Lettre d'un DUMU LUGAL au roi d'Ugarit pour lui dire qu'il est en poste à Alalaḥ, donc son « voisin », et lui demander de bien se comporter à son égard

1. um-ma ᵐšū-kúr ᵈIM-ub DUMU LUGAL
2. a-na ᵐam-mis-tam-ri
3. LUGAL URU ú-ga-ri-it qí-bi-ma
4. lu-ú šul-mu a-na UGU-ḥi-ka
5. a-nu-um-ma iš-tu ma-ḥar ᵈUTU-ši
6. at-ta-al-ka ù i-na URU a-la-la-ḥi
7. aš-ba-ku ù at-ta EN tá-ḥu-mi-ia
8. ù it-ti-ia lu-ú ṭa-bá-ta
9. ù a-na-ku a-na UGU-ḥi-ka DÙG.GA-ku
10. at-ta mi-nu-um-me-e
11. [ḥa]-aš-ḥa-ta a-na muḥ-ḥi-ka te-šáp-pa-ra
12. [a-n]a-ku mi-nu-um-me
13. [a-š]áp-pa-ra-ka lu-ú ta-ša-am-ma
14. [i]-na-an-na a-nu-um-ma
15. LÚ.MEŠ ṣa-ri-pu-tú
16. DUMU.MEŠ URU pa-ni-eš-ta
17. a-na muḥ-ḥi-ka al-ta-pár
18. máš-da-a-ri a-na e-pe-ši
19. i-na URU NIN-ri-mi li-pu-šu
20. ù a-na LÚ ḥa-za-ni
21. ša URU ša-al-mi-ia
22. a-na ŠU-ti-šu šu-ku-un-sú-nu-ti
23. ù ma-am-ma lu-ú la-a
24. ù-ḥa-ab-bá at-sú-nu-ti
25. a-di i-na ḤUR.SAG i-la-ku-ma
26. a-na pa-ni-šu-nu ma-am-ma
27. lu-ú la-a e-el-li
28. ú-nu-te lil-la-pí mi-nu-um-me-e
29. e-re-šu a-n[a š]a-am'-mi
30. LÚ ḥa-za-nu ša šal-mi-ia
31. li-di-in-na-sú-nu-ti

1-4Ainsi parle Šukur-Tešub, « prince » : À Ammistamru, roi d'Ugarit, dis ceci : « Que tout aille bien pour toi ». ⁵⁻⁹Voici que je suis parti d'auprès du Soleil et je suis en poste à Alalaḥ. Tu es (donc) mon

voisin. Comporte-toi « bien » à mon égard et je me comporterai bien avec toi. [NB : « bien » renvoie à "ce qui est *arā*", mot hittite, c'est-à-dire à « ce qui convient », aux lois non écrites en quelque sorte].
¹⁰⁻¹³Toi, tu m'écriras tous tes désirs, moi, tout ce que je t'écrirai, écoute-le.

¹⁴⁻²²Or maintenant, je t'envoie des *šāripu*, gens de Paneštā(yu), pour faire de la laine pourpre : qu'ils (en) fassent donc à Ba'alat-rimi, puis confie-les au maire de Šalmiya lui-même ; personne ne doit les rançonner durant leur voyage dans la montagne : ²³⁻³¹personne ne doit se dresser devant eux. Que le maire de Šalmiya leur fournisse équipement, ..., tout ce qu'ils demanderont comme fourrage.

RS 19.68

(PRU IV, 284 et TAU, p.64)

Traité entre Niqmaddu d'Ugarit et Aziru d'Amurru

1. iš-tu U₄-mi an-ni-im
2. ^mníq-ma ^dIM LUGAL URU u-ga-ri-[i]^tKI
3. ù a-zi-ru LUGAL KUR MAR.TU^{KI}
4. ma-mi-tam i-na be-ri-š-ú-nu
5. i-te-ep-š-ú-nim DI.MEŠ-tum
6. ša ^ma-zi-ri UGU KUR u-ga-ri-[it]^{KI}
7. ša pa-na-nu ša níq-me-pa?
8. ša UGU ^ma-mi-iš-tam-ra ša ^{md}[ba-á-]lu-ia
9. ša UGU ^mníq-ma ^dIM UGU ÌR ^dh'é-bat
10. ša UGU URU sí-ia-ni^{KI}
11. [i]-na U₄-mi ma-mi-[t]ù ša-a[k]-na-a[t]
12. lu ul-ta-ab-bá-ru ša gáb-bá Di.MEŠ-ti
13. [k]i-ma ^dUTU-ši za-ka-ti za-ki-ma
14. ^ma-zi-ru UGU ^mníq-ma ^dIM
15. ù ^mÌR ^dh'é-bat UGU KUR ú-ga-ri?-<[it]^{KI}>
16. ù UGU UR[U s]i-ia-ni^{KI}
17. [š]a-ni-tam 5 I[i-i]im KÙ.BABBAR-pa
18. [n]a-din i-na ŠU.MEŠ ^ma-zi-r[i]
19. [ù] za-ki ki-i-ma ^dUTU-ši
20. ša-ni-tam šum-ma LUGAL i-ba-aš-ši
21. ša nu-kúr-ta e-pa-aš it-ti
22. LUGAL KUR URU u-ga-ri-it^{KI}
23. ^ma-zi-r[u] qa-du ^{Giš}GIGIR.MEŠ-šu ERIN₂.MEŠ-šu
24. it-ti LÚ.MEŠ KÚR-ia im-ta-na-ḥa-a[š]

¹⁻⁵À dater d'aujourd'hui, Niqmaddu, roi d'Ugarit, et Aziru, roi d'Amurru, ont fait entre eux un accord (par serment). ⁵⁻¹⁰Le contentieux d'Aziru avec Ugarit et ceux d'autrefois, celui de Niqmepa avec Ammistamru, celui de Ba'luya avec Niqmaddu, avec Abdi-Ḥebat, avec le Siyannu, ¹¹⁻¹²le jour où l'accord (par serment) est instauré, sont caducs. ¹²⁻¹⁶De tout ce contentieux, comme le soleil est pur, Aziru est pur à l'égard de Niqmaddu et de Abdi-Ḥebat, d'Ugarit et du Siyannu. ¹⁷⁻¹⁹Par ailleurs, 5 000 sicles d'argent sont remis à Aziru et il est pur comme le soleil. ²⁰⁻²⁴Par ailleurs, s'il est un roi qui fasse acte d'hostilité contre le roi d'Ugarit, Aziru combattra avec ses chars et ses soldats contre lui.

Annexe VII : textes cités dans le chapitre 4 (Langues et frontières)

EA 366

(LAPO 13, p.561)

Lettre de Šuwadarta, maire de Qiltu (?), au roi « mon soleil, mon seigneur »

11. li-il-ma-ad LUGAL-ru EN-[i]a
12. i-nu-ma LÚ.SA.GAZ š[a]
13. yi-na-aš-ši \ na-aš-ša-a
14. i-na KUR.KI.HÁ na-da-an
15. DINGIR-lu₄ ša LUGAL-ri EN-ia [a]-na i[a]-ši
16. ù i-du-uk-šu ù
17. [l][u-ú] yi-il-ma-ad LUGAL-ru
18. EN-ia [i-ŋ]u-ma iz-zi-bu-ni
19. gáb-bi Š[EŠ].HÁ-ia ù
20. a-na-ku-ma ù [l]R-[h]e-ba
21. nu-kúr-tu₄ i-na LÚ.[SA.GAZ]
22. ù ^msú-ra-t[a LÚ] URU ak-ka^{kl}
23. ù ^{min}4-tar!(tá)-ú-ta
24. LÚ URU ak-ša-pa
25. šu-ni-ma in₄-né-ri-ru \ na-az-a-qú
26. i-na 50 GIŠ.GIGIR.HÁ
27. a-na mu-hi-ia ù a-nu-ma
28. i-ba-aš-šu it-ti-ia
29. i-na nu-kúr-ti ù li-it-ru-u[š]
30. i-na pa-ni LUGAL-ri EN-ia ù
31. lu-ú yu-ši-ra ^mia-an-ha-ma
32. ù lu-ú ni-pa-aš áb-bu-ma
33. nu-kú[r]-ti ù lu-ú tu-te-er
34. [K]UR.KI.HÁ ša LUGAL-ri EN-ia
35. a-na ZAG.HÁ! (HI.<A>)-ši / *up-sí-hi*

¹¹⁻¹⁹... Que le roi, mon seigneur, soit informé que le 'Apiru qui s'était soulevé (na-aš-ša-a) contre les pays, le dieu du roi mon seigneur me l'a livré et je l'ai frappé. Et que le roi mon seigneur soit informé que tous mes frères m'avaient abandonné. ²⁰⁻²⁸Seuls 'Abdi-Heba et moi avons été en guerre contre (ce) 'Apiru. Surata, l'homme d'Akka, et Endanuta, l'homme d'Akšapa, sont (tous) deux venus à mon secours (na-az-a-qu : ont été appelés à mon secours). Avec 50 chars, ils sont maintenant de mon côté dans la guerre. ²⁹⁻³⁵Ainsi, qu'il semble bon aux yeux du roi mon seigneur d'envoyer Yanhamu, afin que nous puissions tous faire la guerre et que tu recouvres le pays du roi mon seigneur jusqu'à ses frontières.

Annexe VIII : textes cités dans le chapitre 5 (Sur la frontière ...)

Qaṭna

EA 51

(LAPO 13, p.221)

Recto

1. [a]-ṛnaṛ ᵈUTU-ši LUGAL be-li₂-ia LUGAL KUR mi-iṣ-ri
2. um-ma ᵐd|ŠKUR-ni-ra-ri IR₃-ka-ma
3. a-na GIR₃ MEŠ be-li₂-ia am-qut
4. [a]-ṛmurṛ e-nu-ma ᵐma-na-aḥ-bi-ia LUGAL KUR mi-iṣ-ri a-bi a-ṛbiṛ-ka
5. ᵐṛtaṛ-[ku a]-ṛbiṛ [a]-ṛbiṛ-ia i-na KUR nu-ḥa-aš-še
6. a-na LUGAL-ru-tu₂ i-ip-ṛpu-šaṛ-aš-šu u₃ I₃.MEŠ a-na SAG.DU-šu
7. iṣ-ku-un-šu u₃ ki-a-ṛam iq-taṛ-bi ṣa ṛLUGAL KURṛ [mi-iṣ]-ṛriṛ
8. a-na LUGAL-ru-tu₂ ṣa i-ip-pu-ṛuṣṛ-[šu u₃ I₃.MEŠ a-na SAG.DU-šu]
9. ṣa iṣ-ku-un-šu ma-am-ma [u₂-ul]
10. it-ta-din-šu qa-ṛbiṛ
11. a-nu-um-ṛmaṛ

Verso

- 1'. u₃ [...]
- 2'. ᵐṛta-ku a-ṛbiṛ [a-bi-ia]
- 3'. u₃ i-na-an-na be-li₂ tab [...]
- 4'. u₃ LUGAL KUR ḥa-at-te a-na ṛUGUṛ
- 5'. be-li₂ DUB-pa-te.MEŠ u₃ ri-ik [...]
- 6'. u₃ a-na ṣa LUGAL KUR mi-iṣ-ri [...]
- 7'. u₃ i-na-an-na be-li-ni a-na ṛUGUṛ
- 8'. u₃ a-na ŠU-ti-ṛšu luṛ-[u₂]
- 9'. u₃ ṛluṛ-[u₂ x] x a-na ṛšaṛ be-li-ni
- 10'. [u₃] be-li₂-ia i-na MU.KAM.MEŠ li-iz-zi- [...]
- 11'. lu-u₂ la te-me-ik-e ki-i-me-e a-na IR₃-du-ut-ti
- 12'. a-na ṣa be-li₂-ia lu-u₂ ki-it-tum ta-mar-šu-ṛnuṛ
- 13'. u₃ ṣum-ma be-li₂-ia a-na a-ṣi-i-im la [i]-ṛmaṛ-an-kur
- 14'. u₃ be-li₂-ia 1-en LU₂ mi-il-ga-šu
- 15'. ṛqaṛ-du ERIN₂.MEŠ-šu u₃ ṛqaṛ-du GIŠ.MA₂.MEŠ-šu li-iṣ-pur
- 16'. x x x x x x x x MEŠ-šu ṣa be-li₂-ṛiaṛ
- 17'. x x x x x x x x be-li₂-ia

Recto : ¹⁻¹¹Au Soleil, le roi, mon seigneur, le roi d'Égypte. Message d'Addu-Nirari, ton serviteur : Je tombe aux pieds de mon seigneur. *Note* que lorsque Manaḥpiya, le roi d'Égypte, ton ancêtre, établit Taku, mon ancêtre, comme roi dans Nuḥašše, il mit de l'huile sur sa tête et parla comme suit : « Celui que le roi d'Égypte a installé comme roi, et *sur la tête duquel* il a mis de l'*huile*, personne ne ... ». Il donna ... Maintenant, ...

Verso : ¹⁻¹⁷Et ... Taku, mon ancêtre ... Et maintenant, mon seigneur, ... Et le roi du Ḫatti *m'a écrit au sujet d'une alliance*. Mon seigneur, *j'ai rejeté* l'offre de tablettes de stipulation de traité et *je suis toujours un serviteur* du roi d'Égypte, mon seigneur.

Et maintenant, que notre seigneur *s'en vienne vers nous* et, en *son pouvoir* certes, nous *restituerons les pays* et certes ... à notre seigneur. Et que mon seigneur s'en vienne cette année. Ne sois pas négligent. Ty verras qu'ils sont loyaux, au service du roi, mon seigneur. Et si mon seigneur ne désire pas sortir lui-même, que le seigneur envoie un de ses conseillers avec ses troupes et ses chars (NB : la translittération donne ici « bateaux »).

EA 52

(LAPO 13, p.222)

1. a-na LUGAL KUR mi-iš-ri^{KI}
2. um-ma ^ma-ki-iz-zi IR₃-ka-ma
3. i-na 7 a-na GIR₃ ^rbe-li²-ia
4. ^dIŠKUR-ia am-qut
5. a-^rmur be-li-ia² DUB-ba-te-šū
6. E₂.ḪI.A URU ^rqat²-na^{KI} ^u₃ a-na ŠU
7. be-^rli²-ia ^rma² [x x x]
8. [a-nu]-^rum²-ma [x x x x] ^rMEŠ²-ka
- ...
36. [aḥ]-na-KAM 3 MU be-li-ia
37. e-nu-ma a-^rna EN²-ia ^rat²-ta-nam [...]
38. ^u₃ KASKAL-nu (MAN) [x] ^rša² [^u₂] LU₂.MEŠ DUMU.^rKIN²
39. la-a i-te a-^rna EN-ia²
40. (MAN) am-mu-li a-e x x ^u₃ la i-te
41. [i]-^rna² lib₃-bi KASKAL-^rni²-[ia] ^rli²-li-ku-ni
42. al-kam-mi x x ia e-zi-ba-an-ni
43. (MAN) pu-ru x-nu la aš-ti-na DINGIR
44. a-^rna² x x be-li-ia
45. [^u₃ a]-^rna² ša ^mbi-^rru²-a-za
46. ^rDUMU-ka² la-a i-baṭ-ṭar₂

¹⁻⁴Dis au roi d'Égypte : Message d'Akizzi, ton serviteur. Je tombe aux pieds de mon seigneur, dieu de l'orage, 7 fois. ⁵⁻⁷Que mon seigneur regarde ses tablettes. *Il verra* que les maisons de Qatna n'appartiennent qu'à mon seigneur. ^{8-26, 27-31, 32-35} ... ³⁶⁻⁴¹Pendant trois ans, lorsque je voulais partir chez mon seigneur, les *messagers ne connaissaient pas de caravane pour l'Égypte. Ils ne connaissaient pas de* : *am-mu-li* / ... pour mon *seigneur*. Qu'ils viennent dans ta caravane. ⁴²⁻⁴³Viens, mon ... m'a abandonné : *pu-ru x nu la-aš-ti-na-an*. ⁴⁴⁻⁴⁶Je ne me révolterai certainement pas contre le [...] de mon seigneur ou contre Birwaza.

EA 53

(LAPO 13, p.224)

1. a-na m^rnam-mur-ia DUMU^r d^rUTU be-li₂-ia
2. um-ma^r [ma]-ki-iz-zi^r LU₂ IR₃-ka-ma
3. 7-š^ru^r [7-š^ru a]-na UZU^r GIR₃.MEŠ be-li₂-ia am-qut
4. be-[li₂ e]-nu-ma^r a-maš-šar^r-ma pa-li-iṭ^r u₃ la-a mit[...]
5. x x x a-na ša^r be-li₂-ia [u₃ i]-na-an-na be-li₂^r
6. [LU₂] IR₃^r ša be-li₂-ia-ma i-na aš-ri KUR^r d^rIŠKUR^r
7. [a]-mur^r i-na-an-na [ia-na] aš-ri DINGIR-ka^r a x x li-it-tal^r-[kam₂]
8. ša be-li₂-ia a-[ra]-mu-š^ru^r [u₃ i]-na-an-na ma-i-ṭu-ga-ma^r [qa-du]
9. LUGAL KUR ḫa-[at]-te^r [a-na UGU]-ḫi-ia yi-iz-zi
10. u₃ UZU SAG.DU^r-[ia u₂]-ba-aḫ-a-š^ru
11. u₃ i-na-an-na m[a-i-ṭu-ga]-ma^r a-na ia-ši iš-ta-par
12. u₃ iq-ta-bi^r [al-kam₂-mi] it-ti ia-ši
13. a-na ša LUGAL^r KUR ḫa-at-te aq-ta]-bi a-na-ku^r
14. ki-i a-[mu]-ta^r [la a-na ša] LUGAL^r KUR ḫa-[at]-te^r
15. a-na-ku a-na LUGAL^r be-[li₂-ia] LUGAL KUR^r [m]-iṣ-ri IR₃^r
16. aš-ta-par u₃ aq^r-[bi ki]-ia^r-[am] a-na ša LUGAL KUR ḫa-at-te
17. be-li₂ [...]
18. u₃ KUR-tum an-nu^r-[u₂] x x x x x an^r
19. u₃ šum-ma [...]
20. u₃ be-li₂-ia ki-[i]-ma^r [ar-ḫi-iš li]-wa-aš-še-ir-š^ru
21. u₃ li-il-li-kam₂^r a-na [ša ma-i]-ṭu-ga-ma
22. ki-i-me-e be-li₂ x x x x x x x pa-nu-ka
23. i-pal-la-aḫ^r u₃ KUR [u₂-be ib-bal]-kat^r [a]-na ša be-li₂-ia
24. be-li₂ a-mur^r [ma-i]-ṭu-ga^r-[ma il-li-kam₂]
25. [a]-na ša KUR ḫa^r-[at-te] x x x x x x x LU₂ nu-kur-tum
26. ša be-li₂-ia [i]-na lib₃-bi-š^ru^r [...]
27. u₃ KUR [u₂]-be^r x x x x x x x x ab-bi-š^ru
28. be-li₂ il-li-kam₂^r ma-i-ṭu^r-[ga]-ma^r [u₃ KUR u₂]-be^r
29. KUR.KUR-tum ša be-li₂-ia i-na [x x x x x x]-š^ru-nu^r
30. u₃ il-te-qe₃ šu E₂-tum^r KU₃.[BABBAR]
31. u₃ il-te-qe₃ šu 2 me qa^r-[aq-qa-ru]
32. u₃ il-te-qe₃ šu 3 qa-aq-qa-ru^r
33. u₃ il-te-qe₃ šu [1 qa]-aq-qa^r-ru [...]
34. iš-tu E₂-tum ša mnam-ia-za^r
35. be^r-li₂ i-šak-ka₃-[nu] mte-u₂-wa^r-at-ti URU la^r-[pa]-na^r
36. u₃ m^rar^r-za-u₂-ia URU ru-ḫi-iz-zi
37. a-na pa-ni ma-i-ṭu-ga-ma u₃ KUR [u₂-a]-be

38. KUR.KUR-tum ša be-li₂-ia
 39. i-na IZI.MEŠ i-šar-ri-ip šu
 40. be-li₂ ki-i-me-e a-na-ku a-na LUGAL be-li₂-ia'
 41. a-ra-aḥ-am u₃ ki-ia-am LUGAL KUR nu-ḥa-aš-še
 42. LUGAL KUR ni-l LUGAL KUR zi-in-za-ar
 43. u₃ LUGAL KUR tu-na-na-at u₃ an-nu-ut-ti
 44. gab₂-ba₂ LUGAL-MEŠ a-na ša be-li₂-ia LU₂ IR₃.MEŠ-ia'
 45. ki-i-me-e i-li-iḥ-e LUGAL be-li₂-ia u₃ it-ia'-[aš-zi]
 46. [u₃] um-ma-a LUGAL be-li₂-ia la it-ia'-aš-zi'
 47. [u₃] be-li₂-ia ERIN₂.MEŠ bi-it-ta-te li-wa-aš-še-ir
 48. [u₃] li-il'-[li-kam₂] iš-tu KUR-tum an-nu-[u₂]
 49. [ki]-i-me-e be-li₂' LUGAL.MEŠ an-nu-ut-ti ra-im-tum'-šu
 50. LU₂.GAL-bi ša be-li₂-ia u₃ mi-nu-um-me-e
 51. GAR.BA.MEŠ-šu-nu li-iq-bi u₃ li-it-ti-nu-nim
 52. be-li₂ šum-ma KUR-tum an-nu-u₂ iš-tu lib₃-bi be-li₂-ia
 53. i-šak-ka₃-an u₃ ERIN₂.MEŠ bi-it-ta-te be-li₂-ia
 54. li-wa-aš-še-ir u₃ li-il-li-kam₂ u₃ LU₂.MEŠ DUMU.KIN-ia'
 55. ša be-li₂-ia ik-šu-du-nim
 56. be-li₂ šum-ma mar-za-u₂-ia URU ru-ḥi-zi
 57. u₃ me-u₂-wa-at-ti URU la-pa-na i-na KUR' u₂-be aš-bu
 58. u₃ ma-da-ša i-na KUR am-ki' aš-bu u₃ lu-u₂ i-te-šu-nu
 59. be-li₂-ia e-nu-ma KUR u₂-be ša la be-li₂-ia
 60. i-na U₄-mi-ša-am-ma a-na ma-i-tu-ga-ma i-ša-ap-pa-ru-nim
 61. u₃ ki-ia-am iq-bu-nim al-kam₂-mi u₃ li-gi'-[mi]
 62. KUR u₂-be gab₂-ba₂-am-ma
 63. be-li₂ ki-i-me-e URU ti-ma-aš-gi i-na KUR u₂-be
 64. a-na UZU GIR₃.MEŠ-ka *(MAN) qa-ti-ḥi u₃ ki-ia-am URU qaṭ₃-na
 65. a-na UZU GIR₃.MEŠ-ka *(MAN) qa-ti-ḥu li-eš u₃ be-li₂-ia
 66. a-na pa-ni LU₂ DUMU.KIN-ia NAM.TIL.LA a i-ir-ri-ia' [x x] me'-e
 67. la pal-ḥa-ak-ku a-na pa-ni ERIN₂.MEŠ bi-it-ia'-[te ša be]-li₂-ia'
 68. e-nu-ma ERIN₂.MEŠ bi-it-ta-te ša be-li₂-[ia]
 69. ki-i-me-e u₂-wa-aš-šar-an-ni u₃ i-ir-[ru-bu]
 70. i-na URU qaṭ₃-na

¹⁻³À Namḥuriya, fils du soleil, mon seigneur : message d'Akizzi, ton serviteur. Je tombe aux pieds du roi, mon seigneur, 7 fois et 7 fois.

⁴⁻¹⁰Mon seigneur, ... *a survécu et je ne désertai pas. J'appartiens à mon seigneur. Et maintenant, mon seigneur, de mon seigneur seulement je suis le serviteur dans la place, le pays de Teššup. ... maintenant dans la place du dieu ... Et maintenant, le roi du Ḥatti <a> envoyé Aitukama contre moi et en veut à ma vie.* ¹¹⁻¹⁶Et maintenant Aitukama m'a écrit et a dit : « Viens avec moi chez le roi du Ḥatti. » J'ai dit : « Comment *pourrais-je aller* chez le roi du Ḥatti ? Je suis *un serviteur* du roi, mon seigneur, le roi d'Égypte ». J'ai écrit et ... au roi du Ḥatti. ¹⁷⁻²³... Mon seigneur, Aitukama est venu et *il a livré aux flammes* Upu, le pays de mon seigneur. Il a pris la maison du maire ..., et il a pris 200

disques ..., et il a pris 3 disques ..., et il a pris 1 disque ... de la maison de Birwaza. ³⁵⁻³⁹Mon seigneur, Teuwatti de Lapana et Arsawuya de Ruḥizzi se mettent à la disposition d'Aitukama, et il livre aux flammes Upu, le pays de mon seigneur. ⁴⁰⁻⁴⁴Mon seigneur, de même que j'aime le roi, mon seigneur, de même aussi le roi de Nuḥašše, le roi de Nii, le roi de Zinzar et le roi de Tunanab, tous ces rois sont les serviteurs de mon seigneur. ⁴⁵⁻⁵¹Autant qu'il peut, le roi, mon seigneur, s'avance. Mais on est en train de dire : « Le roi, mon seigneur, ne s'avancera pas. » Donc que le roi, mon seigneur, envoie des archers afin qu'ils viennent dans ce pays. Puisque, mon seigneur, ces rois sont ceux qui l'*aiment*, qu'un Grand du roi, mon seigneur, indique simplement leurs cadeaux afin qu'ils puissent les donner. ⁵²⁻⁵⁵Mon seigneur, si mon seigneur prend soin de ce pays, alors que mon seigneur envoie des archers afin qu'ils viennent ici. Seuls les messagers de mon seigneur sont arrivés ici.

⁵⁶⁻⁶²Mon seigneur, si Arsawuya de Ruḥizzi et Teuwatti de Lapana restent dans Upu, et si Tašša reste dans l'Amqu, mon seigneur doit savoir d'eux qu'Upu ne restera pas longtemps à mon seigneur. Journallement, ils écrivent à Aitukama et disent comme suit : « Viens, prends Upu tout entier. »

⁶³⁻⁷⁰Mon seigneur, tout comme Dimaški dans Upu : *ka₄-di-ḥi* (*tombe*) à tes pieds, ainsi Qaṭna : *ka₄-di-ḥu-li-eš* (*tombe*) à tes pieds. Mon seigneur, on demande la vie quand se présente mon messenger. Je n'ai pas peur du tout en présence des archers de mon seigneur, puisque les archers appartiennent à mon seigneur. S'il me les envoie, ils entreront dans Qaṭna.

EA 54

(LAPO 13, p.226)

Lettre très endommagée à l'exception des salutations initiales. Akizzi répète les accusations de EA 53 contre Aitukama et ses alliés, Teuwatti et Arsuwaya. Il y a peut-être une référence à Karkemiš à la ligne 51.

EA 55

(LAPO 13, p.226)

1. a-na ^mnam-mur-ia DUMU ^dUTU be-li₂-ia qi₂-bi₂-^rma^r
2. um-ma ^ma-ki-iz-zi IR₃-ka-ma
3. 7 a-na UZU GIR₃.MEŠ be-li₂-ia am-qut
4. be-li₂ i-na aš-ri an-ni-im a-na-ku šu-u₂-tu₂
5. LU₂ IR₃-ka a-na ^rša^r be-li₂-ia SIL ur-ḥu ub-ta-e
6. iš-tu ša be-li₂-^ria^r la a-baṭ-tar₂-me
7. e-nu-ma šu-tu₂-ma LU₂.MEŠ ab-bu-te.MEŠ-ia
8. a-na ša LU₂.MEŠ IR₃!(TI)-ka-ma KUR-tum an-nu-u₂ KUR.ḪI.A-ka
9. URU qaṭ₃-na^{ki} URU-ka a-na-ku a-na ša be-li₂-ia
10. be-li₂ e-nu-ma ERIN₂.MEŠ-šu u₃ GIŠ.MA₂.MEŠ-šu
11. ša be-li₂ il-li-kam₂ NINDA.ḪI.A KAŠ.ḪI.A GU₄.MEŠ
12. x.ḪI.A LAL₃.ḪI.A u₃ I₃.MEŠ a-na pa-ni
13. ERIN₂.MEŠ-šu u₃ GIŠ MA₂.MEŠ ša be-li₂-ia u₂-uṣ-ša-ni
14. u₃ a-nu-um-ma LU₂.MEŠ.GAL-tum.MEŠ ša be-li₂-ia
15. u₃ ^rli^r-iš-al-šu-nu be-li₂-ia
16. be-li₂ a-na pa-ni ERIN₂.MEŠ-ka u₃ a-na pa-ni GIŠ.MA₂.MEŠ-ka

17. KUR.KUR-tum gab₂-ba₂ i-pal-la-^ˈkam₂^ˈ
18. šum-ma be-li₂-ia KUR.KUR-tum an-nu-u₂
19. a-na ša KUR-šu i-ša-ab-bat-šu u₃ i-na MU an-^ˈni-im^ˈ
20. be-li₂-ia ERIN₂.MEŠ-šu u₃ GIŠ.MA₂.MEŠ-šu li-wa-aš-šar
21. u₃ li-il-li-kam₂ ki-i-me-e KUR nu-ḥa-aš-še gab₂-ba₂-am-ma
22. a-na ša be-li₂-ia šum-ma be-li₂ ERIN₂.MEŠ ^ˈuṣ-ṣi₂-mi^ˈ
23. aš-šum KAM 6 U₄-mi i-zi-iz-mi i-na ^ˈKUR^ˈ mar-[ta.TU]
24. u₃ lu-u₂ il-te-qe₃-šu-nu ^ˈma-zi-ra
25. u₃ šum-ma i-na KAM MU an-ni-im ERIN₂.MEŠ-^ˈšu^ˈ [u₃ GIŠ].^ˈMA₂.^ˈMEŠ-^ˈšu^ˈ
26. ša be-li₂-ia la it-ta-zi u₃ la iq-[te-...]
27. [a-na] ^ˈpa^ˈ-ni ^ˈma-zi-ra i-pal-la-^ˈkam₂^ˈ
28. [x x x x] ^ˈri^ˈ i-baṭ-ṭar₂-ru [...]
29. x x x x x x x ^ˈLU₂.MEŠ^ˈ
36. LU₂ [x] ^ˈr i la tu-ub^ˈ
37. a-na ša be-li₂-ia e-nu-[ma]
38. be-li₂ i-te-šu be-li₂-ia [...]
39. LU₂.MEŠ ab-bu-te.MEŠ-šu ša [...]
40. u₃ i-na-an-na LUGAL KUR ḥa-^ˈat^ˈ-[te]
41. i-na i-ša-ti i-šar-ri-ip-^ˈšu^ˈ-nu
42. DINGIR.MEŠ-šu u₃ LU₂.MEŠ mu-te.MEŠ-šu ša ^ˈURU^ˈ [qaṭ₃]-^ˈna^ˈ
43. LUGAL KUR ḥa-at-te il-te-qe₃-šu-nu
44. be-li₂ LU₂.MEŠ [URU] ^ˈqaṭ₃-^ˈna LU₂ IR₃.MEŠ-ia
45. ^ˈma-zi-^ˈra šud^ˈ il-te-qe₃-šu-nu u₃ e ip-^ˈpa^ˈ-šu-nu
46. iš-tu ^ˈKUR-šu ša^ˈ be-li₂-ia
47. u₃ i-na-^ˈan^ˈ-na ^ˈaš^ˈ-[bu]-^ˈnim iš-tu^ˈ KUR-tum ša be-li₂-ia
48. UZU ^ˈlib₃-^ˈba-am [i-di-ba]-šu be-li₂-ia
49. li-wa-aš-[šar x x] ^ˈša^ˈ LU₂.MEŠ qaṭ₃-na
50. be-li₂-^ˈia^ˈ [u₃] ^ˈlu^ˈ-u₂ ip-ṭur-šu-nu
51. ^ˈiq-bu-ma^ˈ be-li₂-ia KU₃ ^ˈBABBAR^ˈ.MEŠ ip-te-ri-šu-nu
52. ki-i-me-e šu-u₂-tu₂ u₃ lu-ud-din KU₃.BABBAR.MEŠ
53. be-li₂ ^ˈUTU DINGIR a-bi-ia LU₂.MEŠ ab-bu-te.MEŠ-ka
54. i-te-ip-pu-uš-šu-nu u₃ šu-mu
55. iš-tu UGU-ḥi-šu i-šak-kan₂-šu-nu
56. u₃ i-na-an-na ^ˈUTU DINGIR a-bi-ia
57. LUGAL KUR ḥa-at-te il-te-qe₃-šu-nu
58. u₃ i-te-šu-nu be-li₂-ia ip-še-it-šu-nu ša DINGIR.MEŠ
59. ki-i-me-e šu-u₂-tu₂ u₃ i-na-an-na ^ˈUTU DINGIR a-bi-ia
60. a-na UGU-ḥi-ia i-tu-ur UZU lib₃-ba-am
61. be-li₂-ia i-^ˈdi-ba^ˈ-šu u₃ li-id-din-šu
62. GIN₂ KU₃.SIG₁₇.MEŠ ki-i ma-aṣ-zi-im-ma
63. a-na ^ˈUTU DINGIR a-bi-ia ki-i-me-e

64. e-te-pu-šu-ni u₃ šu-mu [...]
 65. be-li₂-ia aš-šum pa-na-nu-um-ma
 66. iš-tu UGU-hi ^dUTU i-šak-kan₂

¹⁻³Dis à Namḥuriya, le fils du soleil, mon seigneur. Message d'Akizzi, ton serviteur : « Je tombe aux pieds de mon seigneur 7 fois ».

⁴⁻⁶Mon seigneur, je suis ton serviteur dans cette place. Je cherche les voies vers mon seigneur. Je ne déserte pas mon seigneur. ⁷⁻⁹Depuis le temps où mes ancêtres étaient tes serviteurs, ce pays a été ton pays. Qaṭna a été ta ville, et je suis à mon seigneur. ¹⁰⁻¹⁵Mon seigneur, lorsque les troupes et les chars de mon seigneur sont venus ici, de la nourriture, de la boisson forte, des bœufs, du petit bétail, du miel et de l'huile furent mis à la disposition des troupes et des chars de mon seigneur. Voici, ces Grands sont ceux de mon seigneur ; que mon seigneur les interroge. ¹⁶⁻²⁴Mon seigneur, tout ce pays a peur de tes troupes et de tes chars. Si mon seigneur veut s'emparer de ce pays pour son propre pays, alors que mon seigneur envoie cette année ses troupes et ses chars afin qu'ils puissent s'avancer ici et que tout le Nuḥašše appartienne à mon seigneur. Si, mon seigneur, les troupes s'avancent, restent *pendant 6 jours dans* ..., alors elles s'empareraient certainement d'Aziru. ²⁵⁻²⁷Si les troupes et les chars de mon seigneur ne s'avancent pas et ne combattent pas, il (le pays) aura peur d'Aziru. ²⁸⁻³⁷ ... ³⁸⁻⁴³Mon seigneur le sait. Mon seigneur ... ses ancêtres Mais maintenant le roi du Ḫatti les a livrés aux flammes. Le roi du Ḫatti a pris les dieux et les combattants de Qaṭna. ⁴⁴⁻⁵²Mon seigneur, Aziru a pris des hommes de Qaṭna, mes serviteurs, et il les a *emmenés* hors du pays de mon seigneur. Ils *habitent* maintenant en dehors du pays de mon seigneur. S'il lui plaît, que mon seigneur envoie de *l'argent pour la rançon* des hommes de Qaṭna, et que mon seigneur les rachète. ..., mon seigneur, l'argent pour la rançon, quoi qu'il en soit, afin que je puisse leur livrer l'argent. ⁵³⁻⁶⁰Mon seigneur, tes ancêtres ont fait une statue de Šimige, le dieu de mon père, et à cause de lui sont devenus célèbres. Maintenant le roi du Ḫatti a pris (la statue de) Šimige, le dieu de mon père. Mon seigneur sait ce qu'est le travail des statues divines. Maintenant que Šimige, le dieu de mon père, s'est réconcilié avec moi, si cela plaît à mon seigneur, qu'il donne un sac d'or, autant qu'il le faut, pour Šimige, le dieu de mon père, afin qu'on puisse le travailler pour moi. Alors mon seigneur deviendra, à cause de Šimige, *plus célèbre qu'auparavant*.

EA 56 (+EA 361)

(LAPO 13, p.229)

1. [a-na LUGAL be-li₂-ia qi₂-bi₂-ma]
2. [um-ma ^mx x x IR₃-ka-ma]
3. [a-na GIR₃.MEŠ be-li₂]-ia [am-qut]
4. [a-mur na]-^rak^r-ru i-^rrib^r-an-ni [...]
5. [u₃ aš]-^rpur^r a-na be-li₂-ia LUGAL KUR [mi-iš-ri]
6. [u₃ be]-^rli₂^r-ia iq-^rta^r-bi i-na ^rmi^r
7. [a-na] ^rUGU^r-ia la ta-aš-pur
8. [u₃ be]-li₂-ia la ^rit^r-ta-aš-ši₂
9. [u₃ a]-^rna^r-ku IR₃-ka u₃ be-li₂-ia
10. [iš-tu] ŠU-ti-šu lu-u₂ la tu-wa-aš-^ršar^r-[an-ni]
11. [u₃ a-na]-^rku^r iš-tu ša be-li₂-ia la [i-baṭ-ṭar]
12. [u₃ a-na] ^rša^r be-li₂-ia ERIN₂.MEŠ-šu
13. [u₃ a-na] ^rGIŠ^r.MA₂.MEŠ-šu ^rta^r-ak-la-ak-ku

...

36. u₃ LU₂ DUMU.KIN-ri-šu ša ʿbe-li₂ʿ-[ia]
 37. a-na UGU-ia it-tal-kam₂
 38. u₃ ʿkiʿ-ia-am iq-ta-bi
 39. i-na KUR mi-it-ta-an-ni [ad]-ʿtalʿ-[la-ak]
 40. u₃ LUGAL.MEŠ 3 u₃ 4 na-ʿakʿ-[ru a-na]
 41. ʿšaʿ LUGAL KUR ḥa-at-te ša ʿgab₂ʿ-[bu-u₂]
 42. [a-na] pa-ni-ia ša-ak-nu

¹⁻³Dis au roi, mon seigneur. Message de ..., ton serviteur : « Je tombe aux pieds de mon seigneur ».

⁴⁻⁸*Vois, l'ennemi a ...* N'ai-je pas écrit ceci à mon seigneur, le roi d'Égypte ? Et mon seigneur a dit : « Tu ne m'as pas écrit au sujet de leur nombre » et mon seigneur ne s'est pas avancé. ⁹⁻¹³Je suis ton serviteur et, mon seigneur, tu ne dois pas me laisser quitter ta main. Moi, pour ma part, je ne désertai pas mon seigneur. J'ai mis ma confiance en mon seigneur, ses troupes, ses chars.

^{14-22, 23-28, 29-35} [...] ³⁶⁻⁴²Le messenger de mon seigneur est venu à moi et a dit comme suit : « J'ai voyagé dans le Mitanni et il y avait trois ou quatre rois qui étaient hostiles envers le roi du Ḫatti, dont tous se tenaient *à mes côtés*. » ⁴³⁻⁵¹ ...

EA 59

(LAPO 13, p.231)

1. a-na LUGAL KUR-ti₄ mi-iṣ-ri be-li₂-ni
2. um-ma DUMU.MEŠ URU du-ni-ip^{ki} LU₂ IR₃-ka-ma
3. a-na UGU-ka lu-u₂ šul-mu
4. u₃ a-na GIR₃.MEŠ be-li₂ ni-am-qut
5. be-li₂ um-ma URU tu₃-ni-ip LU₂.IR₃-ka iq-ta-bi
6. URU tu₃-ni-ip^{ki} ma-an-nu i-na pa-na-nu-um
7. u₂-uš-sa-bu-šu la u₂-uš-sa-bu-šu-u₂
8. ma-na-aḥ-bi-ir-ia- :ʿ am-ma-ti-wu-uš
9. DINGIR.MEŠ-šu u₃ ʿGIŠʿ mu-ta-aš-šu :ʿ na-ap-ri-il-la-an
10. ša LUGAL KUR-ti₄ mi-iṣ-ri be-li₂-ni i-na URU du-ni-ip^{ki} aš-bu-nim
11. u₃ li-iš-al-šu-nu be-li₂-ni la-bi₂-ru-te-šu :ʿ am-ma-ti
12. u₃ i-nu-ma-mi ni-i-nu ša la be-li₂-ni LUGAL KUR mi-iṣ-ri^{ki}
13. u₃ i-na-an-na 20 MU.KAM[?].MEŠ a-na LUGAL be-li₂-ni ni-iš-tap-ru
14. u₃ LU₂.DUMU.KIN-ri-ni a-na LUGAL be-li₂-ni aš-bu-nim
15. u₃ i-na-an-na be-li₂-ni DUMU a-ʿkiʿ-tešub(AN.IM)
16. a-na LUGAL be-li₂-ni ni-ir-ri-iš-šu-nim
17. u₃ li-id-din-šu be-li₂-ni
18. u₃ be-li₂ DUMU a-ki-AN.IM LUGAL KUR-ti₄ mi-iṣ-ri^{ki}
19. id-din u₃ a-na mi-nim LUGAL-ru be-li₂-ni
20. i-na KASKAL-ni i-ta-ar-ra-aš-šu
21. u₃ i-na-an-na ma-zi-ra LU₂.IR₃-ka
22. LU₂ NU.GIŠ.SAR-ka i-še-im-me-šu-nu

23. u₃ i-na KUR-ti₄ ḥa-at-at^{KI}
 24. nam-šar-ra-tum ik-šu-ud-šu-nu
 25. u₃ i-nu-ma ERIN₂.MEŠ-šu u₃ GIŠ GIGIR.MEŠ-šu
 26. aḥ-ru-^rnim^r-mi
 27. u₃ ni-i-nu ^ma-zi-ra
 28. ki-i-ma URU ni-i^{ki} i-ip-pu-uš-šu-nu
 29. šum-ma ni-i-nu-ma ga-a-la-nu
 30. u₃ LUGAL KUR-ti₄ mi-iš-ri i-ga-al-mi
 31. aš-šum a-wa-te.MEŠ an-ni-tum ša i-ip-pu-šu-nu
 32. ^ma-zi-ra i-nu-ma-mi UZU ŠU-ta
 33. a-na UGU-ḥi be-li₂-ni li-wa-aš-šar-ru
 34. u₃ i-nu-ma-mi ^ma-zi-ra URU ṣu-mu-ri^{ki} i-ru-bu
 35. u₃ i-te-pu-uš-šu-nu ^ma-zi-ra
 36. ša lib₃-bi-šu i-na E₂-ti
 37. ša LUGAL-ri be-li₂-ni u₃ aš-šum a-wa-te.MEŠ
 38. an-tum be-li₂-ni i-ga-al-mi
 39. u₃ i-na-an-na URU du-ni-ip^{KI}
 40. URU-ka i-ba-ak-ki
 41. u₃ ti-ma-te.MEŠ-šu i-la-ak
 42. u₃ ṣa-ba-ti-šu ša UZU ŠU-^rtim^r-ni ia-nu-um
 43. ni-i-nu-ma a-na LUGAL be-li₂ LUGAL KUR-ti₄ mi-iš-ri
 44. a-na 20 MU.KAM.MEŠ ni-iš-tap-ru
 45. u₃ a-wa-at ša be-li₂-ni
 46. 1-en a-na mu-uḥ-ḥi-ni la i-kaš-sa-ad

¹⁻³Au roi d'Égypte, notre seigneur. Message des citoyens de Tunip, ton serviteur : « Pour toi que tout aille bien ». Et nous tombons aux pieds du seigneur.

⁵⁻⁸Mon seigneur, ainsi parle Tunip, ton serviteur : « Tunip, qui l'a gouverné dans le passé, n'était-ce pas Manaḥpirya : *am-ma-ti-wu-uš* (ton ancêtre) qui l'a gouverné ? » ⁹⁻¹²Les dieux et le *na-ab-ri-il-la-an* (?) du roi d'Égypte, notre seigneur, demeurent dans Tunip, et il devrait s'informer auprès de ses anciens : *am-ma-ti* (anciens) quand nous n'appartenions pas à notre seigneur, le roi d'Égypte. ¹³⁻¹⁷Et maintenant, depuis 20 ans, nous avons continué à écrire au roi, notre seigneur, mais nos messagers sont restés chez le roi, notre seigneur. Et maintenant, notre seigneur, nous demandons le fils d'Aki-Tessup au roi, notre seigneur. Que notre seigneur le donne. ¹⁸⁻²⁰Mon seigneur, si le roi d'Égypte a donné le fils d'Aki-Tessup, pourquoi le roi, notre seigneur, le fait-il revenir sur (sa) route ? ²¹⁻²⁴Et maintenant Aziru va apprendre que dans le territoire hittite un mauvais sort s'est abattu sur ton serviteur, un homme, (et) ton jardinier. ²⁵⁻²⁸Si ses troupes [NB : celles du roi] et ses chars sont retenus, Aziru fera de nous comme il l'a fait de Nii. ²⁹⁻³³Si nous sommes nous-mêmes négligents et le roi d'Égypte ne fait rien quant à ces choses qu'Aziru est en train de faire, alors il est sûr qu'il étendra la main contre notre seigneur. ³⁴⁻³⁸Lorsque Aziru est entré dans Şumur, il les a traités comme il a voulu dans la maison du roi, notre seigneur. Mais notre seigneur n'a rien fait concernant ces choses. ³⁹⁻⁴²Et maintenant Tunip, ta ville, pleure, et ses larmes coulent, et personne ne nous prend la main. ⁴³⁻⁴⁶Nous avons continué à écrire au roi, notre seigneur, le roi d'Égypte, et pas une seule parole de notre seigneur ne nous est parvenue.

Amurru

Il est impossible de retranscrire ici toutes les lettres d'El Amarna concernant Amurru. On en a retenu deux qui dépeignent les relations d'Aziru et de l'Égypte, au début (Aziru a dû finalement se rendre en Égypte à la convocation du pharaon) et bien plus tard, lorsque le pharaon lui reproche la mort du roi de Byblos, son adversaire le plus constant comme le montrent les très nombreuses lettres que ce dernier a envoyées au pharaon.

EA 169

(LAPO 13, p.408)

Lettre d'Amurru au roi d'Égypte lui demandant de renvoyer Aziru en Amurru

7. [at-]a tù[-ba]l-la-ťá-an-ni
8. [ù] at-ta tù-uš-mi-it-an-ni
9. a-na pa-ni-ka-ma a-dag-gal
10. ù at-ta-ma EN-ia
11. ù EN-ia li-iš->mi<-me
12. a-na LÚ.MEŠ.ÌR-šu ^ma-zi-ri LÚ ÌR-ka
13. i-na aš-ra-nu la tù-wa-ah-he-er-šu
14. ar-hi-iš uš-še-ra-aš-šu
15. ù KUR.MEŠ ša LUGAL EN-ni li-na-aš-šur
16. ša-ni-tam a-na ^mtù-ut-tù EN-ia
17. ši-me a-ma-te.MEŠ LUGAL.MEŠ KUR nu-ha-aš-še
18. a-na ia-ši iq-bu-nim
19. a-bu-ka -mi i-na KÙ.GI.MEŠ
20. ta-ap-šur-šu
21. [a]-na LUGAL KUR mi-iš-ri
22. ù ma-te₉-e-m[i] ú-wa-šar-šu
23. iš-tu KUR mi-iš-ri
24. ù gáb-bá KUR.KUR.MEŠ ù gáb-bá
25. LÚ.MEŠ ERÍN.MEŠ sú-u-tù
26. [k]i-[a]-am-ma iq-bu-nim
27. la-a-mi [ú]-uš-ší-mi
28. ^ma-zi-ri iš-tu KUR mi-iš-ri
29. ù i-na-an-na LÚ.MEŠ sú-u-tù
30. iš-tu KUR.MEŠ i-pa-ťá?-ru-nim
31. [ù] ut?-ta-na'-i-du-nim
32. a-n[a] muh-hi-ia a-bu-ka-mi

33. [i-na KUR mi[-i]š-ri a-ši-ib
 34. [ù?] ni-i[p]-pu-uš nu-kur-ta it-ti-ka
 35. []x-a-ma LÚ.MEŠ-šu-nu ù ši-me
 36. [a-na(?) mtù-ut-t]ù(?) EN-ia ma-zi-ri
 37. [ar-hi-iš uš-še-]ra-am
 38. [..... MAŠ]KIM?.MEŠ
 39. [KUR] nu-ha-aš-še
 ...
 45. [.....] li-iz-zi-iz
 46. [.....]nu?-KÚR it-ti-ka
 47. [.....]ip[]x[..... gá]b?-bi

⁷⁻¹⁵[T]u peux me garder en vie [et] tu peux me mettre à mort. Vers toi seul je regarde et, toi seul, tu es mon seigneur. Donc que le seigneur prête attention à ses serviteurs ! Ne retiens (plus) Aziru, ton serviteur, là-bas. Laisse-le venir ici immédiatement afin qu'il garde les pays du roi, mon seigneur.

¹⁶⁻³⁹En outre, écoute Tutu, mon seigneur. Les rois du Nuḥašše m'ont dit (ces) paroles : « Tu as vendu ton père [a]u roi d'Égypte pour de l'or, et quand le laissera-t-il partir de l'Égypte ? ». Tout le pays et toutes les forces sutéennes m'ont dit : « Aziru ne va pas quitter l'Égypte. » Et maintenant les Sutéens *désertent* le pays [et l'on me] répète : « Ton père reste en Égypte, et donc nous allons faire la guerre contre toi. [...] Ecoute [Tu]tu, mon seigneur. [Laisse] partir Aziru [immédiatement ...] ... Nuḥašše ... ⁴⁵⁻⁴⁷ « Qu'il reste, [et alors nous ferons] la guerre contre toi. » [Maintenant certes tout] le monde *d[éser]te*.

EA 162

(LAPO 13, p.399)

Lettre du pharaon à Aziru d'Amurru lui reprochant d'avoir livré le roi de Byblos, exilé à Sidon, à ses ennemis et de s'être rapproché du roi de Qadeš, son ennemi

1. [a-na ma-zi-ru] 'LU₂' URU a-mu-ur-ra qiz-bi₂-ma
2. [a-nu-ma iš]-'me' LUGAL EN-ka um-ma-a LU₂ URU gub-ub-la
3. [iq-ba]-'ak' -ku' ša a-ḥu-šu i-na ba-a-bi it-ta-'su₂'-uk-šu
4. [um-ma-a li]-qa₂-an-ni u₃ šu-ri-ba-an-ni i-na URU^{ki}-ia
5. [ma-ad KU₃].'BABBA' u₃ lu-ud-di₃-na-ak-ku an-nu-u₂ mi-im-ma ma-ad
6. [u₃ i]-ia-nu it-ti-ia šu-u₂ ki-na-an-na iq-ba-ak-ku
7. [u₂]-'ul' at-ta₂ ta₂-ša-pa-ar a-na LUGAL EN-ka
8. [um]-'ma'-a IR₃-ka a-na-ku ki-i gab₂-bi LU₂.MEŠ ḥa-za-'nu'-te.MEŠ ba₂-nu-ti
9. ša i-na lib₃-bi URU^{ki}-šu u₃ te-ep-pu-uš ḥe-e-ṭa
10. [a]-na la-qe₂-e LU₂ ḥa-za-an-na ša ŠEŠ-šu i-na 'ba₂'-a-bi
11. iš-tu URU^{ki}-šu it-ta-su₂-uk-šu
12. u₃ i-na URU ṣi₂-du-na a-ši-ib u₃ ta₂-at-ta₂-di₃-in-šu
13. a-na LU₂.MEŠ ḥa-za-nu-u₂-ti ki-i ṭe₄-e-mi-i-ka
14. u₂-ul ti-i-de₉ sa₃-ar-ru-ut-ta₂ ša LU₂.MEŠ
15. šum-ma IR₃ ša LUGAL at-ta₂ ki-i ki-i-it-ti

16. am-mi₃-ni la-a ta₂-a-ku-ul kar-šiz-i-šu a-na pa-ni LUGAL EN-ka
17. um-ma-a LU₂ ḥa-za-an-nu an-nu-u₂ il-tap-ra-an-ni um-ma-a
18. li-qa₂-an-ni a-na ka-a-ša u₃ šu-ri-ba-an-ni i-na URU^{ki}-ia
19. u₃ šum-ma te-^ˈte-pu-^ˈuš ki-i ki-it-ti u₃ u₂-ul ki-i-na
20. gab₂-bi a-wa-te MEŠ ša taš₃-pur UGU-ši-na šar-ru-um-ma LUGAL
21. iḥ¹-su₂-us um-ma-a la-a šal-mu gab₂-bu ša taq₂-bu-u₂
22. u₃ a-nu-ma LUGAL¹ iš-me₂ um-ma-a šal-ma-a-ta₂ it-ti LU₂ URU qiz-id-ša
23. NINDA.ḪI.A KAŠ it-ti a-ḥa-mi-iš ta₂-ak-ka₃-a-la u₃ ^ˈki^ˈ-i-na
24. am-mi₃-ni te-ep-pu-uš ki-na-an-na am-mi-ni šal-ma-a-ta₂
25. it-ti LU₂ ša LUGAL¹ iš-še₂-el₂ it-ti-šu u₃ šum-ma
26. te-te-pu-uš ki-i ki-it-ti u₃ ta₂-am-mar ṭe₄-em-ka u₃ ṭe₄-em-šu
27. i-ia-nu la-a tak₂-la-ta₂ a-na a-ma-te MEŠ ša te-ep-pu-uš ul-tu pa-na-nu
28. mi-nu-u₂ in-ne₂-^ˈpu^ˈ-^ˈša-ak-ku i-na lib₃-bi-^ˈšu^ˈ-nu
29. u₃ u₂-ul it-ti LUGAL EN-ka at-ta₂
30. a-^ˈmur^ˈ an-nu-ut-ti ša [u₂]-la-am-ma-du-ka a-na ša-šu-nu
31. a-na lib₃-bi i-ša-ti a-na na-sa₃-^ˈki^ˈ u₂-ba-u₂-ka u₃ qa₂-lu
32. u₃ at-ta₂ mi-im-ma da-ra-am dan-niš₂
33. u₃ šum-ma te-ip-pu-uš IR₃-ta₂ a-na LUGAL EN-ka
34. u₃ mi-na-a ša u₂-ul ip-pu-ša-ak-ku LUGAL a-na ka₃-a-ša
35. šum-ma aš-šum mi-im-ma ta₂-ra-am e-pi₂-ši an-mu-ut-ti
36. u₃ šum-ma ta₂-ša-ak-ka₃-an an-mu-ut-ti a-^ˈwa^ˈ-te.MEŠ
37. sa₃-ar-ru-ut-ti i-na lib₃-bi-ka u₃ i-na ḥa-^ˈaš^ˈ-šiz-in-ni
38. ša LUGAL ta₂-ma-at qa-du gab₂-^ˈbi^ˈ ki-im-ti-ka
39. u₃ e-pu-uš IR₃-ta₂ a-na LUGAL EN-ka u₃ bal-ṭa-ta₂
40. u₃ ti₇-i-de₉ at-ta₂ ki-i LUGAL la -a ḥa-ši-iḥ
41. a-na KUR ki-na-aḥ-ḥi gab₂-ba₂-ša ki-i i-ra-u₂-ub
42. u₃ ki-i taš₃-pur um-ma-a lu-ma-šir₉-an-ni LUGAL EN-ia
43. MU.KAM ša-at-ta₂ an-ni-ta₂ u₃ lu-ul-li-[ik]
44. i-na ša-at-ti ša-ni-ti a-na ma-ḥar LUGAL ^ˈEN^ˈ-[ia]
45. ia-nu-um-ma DUMU-ia ma-ri-ia a-[na] ^ˈLUGAL^ˈ [li-il-lik]
46. u₃ a-nu-ma ^ˈLUGAL^ˈ EN-ka i-te-ez-ba₂-ak-ku [i-na]
47. MU.KAM-ti ša-at-ti an-ni-ti ki-i ša taq₂-bu-u₂
48. ^ˈal^ˈ-ka₃ at-ta₂ šum-ma DUMU-ka šu-pur
49. u₃ ta₂-mar LUGAL ša gab₂-bi KUR.KUR.ḪI.[A i]-bal-lu-ṭu₃
50. a-na a-ma-ri-šu u₃ la-a ta₂-qab₂-^ˈbi^ˈ um-ma-a
51. lu-ma-šir₉ MU.KAM ša-at-ta₂ an-ni-ta₂ ap-pu-na-na
52. a-na a-la-ki a-na ma-ḥar LUGAL EN-ka i-ia-nu-um-ma
53. DUMU-ka uš-še-er a-na LUGAL EN-ka ki-i-mu-u-ka
54. i-ia-nu li-il-li-ka₃

¹⁻⁶Dis à [Aziru], l'homme d'Amurru : [Ains]i (parle) le roi, ton seigneur : L'homme de Gubla, que son frère avait rejeté hors des portes, t'a [di]t : « [Pre]nds-moi et fais-moi entrer dans ma ville. [// y a

beaucoup d'argent et je te le donnerai. En vérité, il y a abondance de tout, [*mais pas*] avec moi. » Ainsi t'avait parlé celui-ci.

⁷⁻¹¹N'écris-tu pas au roi, ton seigneur, [en ces] termes : « Je suis ton serviteur comme tous les maires précédents dans sa ville » ? Pourtant tu as commis une faute en accueillant le maire que son frère avait mis à la porte, hors de sa ville. ¹²⁻¹⁴Il résidait à Sidon et, suivant ton propre avis, tu l'as livré à (des) maires. Étais-tu ignorant de la perfidie de (ces) hommes ?

¹⁵⁻¹⁸Si tu es vraiment le serviteur du roi, pourquoi ne l'as-tu pas dénoncé devant le roi, ton seigneur, disant : « Ce maire m'a écrit : "Prend-moi auprès de toi et fais-moi entrer dans ma ville" » ?

¹⁹⁻²¹Même si tu as a[gi] loyalement, néanmoins les choses que tu m'as écrites n'étaient pas toutes vraies. *En fait*, après réflexion, le roi a conclu : « Tout ce que tu m'as dit n'est pas amical. »

²²⁻²⁹Maintenant, le roi a entendu comme suit : « Tu es en paix avec l'homme de Qidša [NB : Aitakama de Qadeš]. Vous deux, vous prenez ensemble nourriture et boisson forte. » Et cela est vrai. Pourquoi agis-tu ainsi ? Pourquoi es-tu en paix avec un homme avec lequel le roi s'est battu ? Et même si tu as agi loyalement, tu n'as pris en considération que ton propre avis, et le sien ne comptait pas. Tu n'as prêté aucune attention aux choses que tu avais faites auparavant. Que t'est-il arrivé chez eux, que tu ne sois plus aux côtés du roi, ton seigneur ? ³⁰⁻³²Re[garde] ceux qui te manipulent à leur profit. Ils veulent te jeter dans le feu. *Ils ont allumé (le feu)* et tu favorises le tout au mieux !

³³⁻³⁸Si tu accomplis ton service envers le roi, ton seigneur, qu'y a-t-il que le roi ne ferait pour toi ? Si pour quelque raison que ce soit, tu préfères mal faire, et si tu complotes des choses mauvaises et traîtresses, alors toi, avec ta famille entière, (vous) mourrez par la hache du roi. ³⁹⁻⁴¹Accomplis ton service pour le roi, ton seigneur, et tu vivras. Toi-même tu sais que le roi n'*échoue pas* lorsqu'il se met en rage contre tout Canaan.

⁴²⁻⁵⁴Et quand tu m'as écrit : « Que le roi, mon seigneur, me donne congé cette année ; puis j'ir[ai] l'année prochaine chez le roi, [mon] sei[gneur]. Si c'est impossible, j'[*enverrai*] mon fils [*à m*]a [*place*] » – le roi, ton seigneur, t'a fait grâce de cette année en raison de ce que tu as dit. [Vi]ens-toi-même ou envoie ton fils et tu verras le roi à la vue duquel tous les pays vivent. Tu ne dois pas dire : « Qu'il m'accorde cette année aussi ! » S'il t'est impossible d'aller chez le roi, ton seigneur, envoie ton fils chez le roi, ton seigneur, à ta place. Si c'est impossible, il doit venir.

DEUXIÈME PARTIE : Franchir les frontières

Annexe IX : textes cités dans le chapitre 6 (Le voyage)

Les nomades

A.3297+A.3275

Lettre du roi Samsî-Addu de Haute-Mésopotamie à son fils Yasmah-Addu, roi de Mari, pour lui « suggérer » que les Sutéens attaquent l'ambassade envoyée par le roi de Babylone, à son retour du Yamhad et de Karkemiš, en échange de moutons

20. ^mha-mi-tu-lu-ú LÚ su-tu-ú^{KI}
 21. ù 2 DUMU.MEŠ ši-ip-ri-ka tak-lu-tim wu-e-er-ma
 22. ^ra-na ^{še}-er^r ga-i-da-nim ù ì-li-e-pu-uh
 23. [L]Ú su-tu-ú^{KI} li-il-li-ku-ma
 24. ki-a-am li-iq-bu-šu-nu-^rši^r-im
 25. ^rum-ma^r-a-mi LUGAL-ma
 26. [di-š]um-ma DUMU.MEŠ ši-ip-ri
 27-28. LÚ KÁ.DINGIR.RA^{KI} [...]
 29. iš-tu ia-am-ha-[ad^{KI}]
 30. ^rù^r iš-tu kar-ka-ga-mi-iš^r^{KI} i-[tu-ur-ru-nim] [...]
 33. lu-uh-hi-il-^rku-nu-ši-im 5^r li-mi UDU.HÁ
 34. a-na ì[li-e-pu-uh li-i]q-bu-ú
 35. ù 5^r li^r-mi UDU.HÁ a-na ga-i-da-nim li-iq-bu-ú
 36. [ù ki-a-am li-iq]-bu-šu-nu-ši-im
 37. [um-ma-a-mi DUMU.MEŠ ši]-ip-ri
 38. ka-la-šu-nu ^{ša}-ab-<ta>-ma a-ia-ši id-^rna^r-šu-nu-ti

²⁰⁻³⁰Envoie Hammî-Tulû, le Sutéen, et deux de ses messagers de confiance, afin qu'ils aillent chez Gâ'idânum et chez Ilî-Epuh, le Sutéen, et qu'ils leur disent ceci : « (Ainsi parle) le roi : "[C'est le prin]temps ! Les messagers du roi de Babylone [...] rentreront depuis le Yamhad et Karkemiš" ».

³³⁻³⁸Qu'ils promettent 5000 moutons à Ilî Epuh et 5000 moutons à Gâ'idânum. Et qu'ils leur disent ceci : « Attrapez leurs messagers et livrez-les moi »

ARM V, 23

(p.41)

Lettre à Yasmah-Addu, roi de Mari

¹⁻¹³A mon seigneur Yasmah-Addu, dis ceci : « ainsi parle Tarîm-Šakin, ton serviteur ». Gazizânum, Abî-Sari, Hani-Uru ... (talû), les et 2000 Sutéens (2 lim ^{LÚ}su-tu-um) se sont réunis pour tenir conseil. Ils sont partis pour razzier les troupeaux à la pâture du pays de Qaṭna.

¹⁴⁻²¹Mais auparavant déjà, une soixantaine de Sutéens, une autre bande, sont partis pour razzier Tadmer et Našala (1 šu-ši LÚsu-tu-um ki-ir-rum ša-ni-t[um a-n]a ta-ad-mé-er^{KI} ù na-ša-la^{KI}). Ils sont revenus bredouilles et ils (les gens de Tadmer) ont même tué un homme parmi les Sutéens (ù 1 LÚ i-na su-te-i ta-ad-[mé-ra-yu^{KI}] i-du-ku).

²²⁻²⁴Cette nouvelle relative aux Sutéens est arrivée ici et je l'envoie à mon seigneur.

ARMT IX, 244

(p.202)

Les moutons cités appartiennent aux Sutéens de trois groupes : l'un au nom inconnu, les Miḥali[x] et les Almutu

1. 1 ME UD[U.ḪÁ ḫi-ib-ri]
2. LÚ [...]
3. 2 UDU [mi-ik-su-u]m
4. 1 ME 40 U[DU.ḪÁ]
5. LÚ mi-ḫa-[li- ...]
6. 5 UDU.ḪÁ mi-ik-[su-um]
7. 40 UD[U.ḪÁ]
8. ša LÚ a-al-mu-ti-i
9. 1 UDU mi-ik-su-um
10. ŠU.NIGÍN 2 ME 80 UDU. ḪÁ
11. ša LÚ su-ti-i
12. ŠÀ.ba 8 UDU.ḪÁ mi-[ik-su-um]

¹⁻¹²100 moutons de ..., dont 2 de redevance ; 140 moutons des Miḥali[x], dont 5 de redevance (*miksum*) ; 40 moutons des Almutu, dont 1 de redevance ; au total 280 moutons des Sutéens, dont 8 de redevance.

ARM III, 12

(p.26)

Lettre de Kibrî-Dagan, gouverneur de Terqa, au roi Zimrî-Lîm de Mari

10. LÚ.MEŠ su-tu-[ú] 3 bi-ri SÀ i-na pu-ra-tim
11. e-le-nu-um t[er]-qa^{KI} sa-ak-nu-ma
12. ka-a-ia-an-tam i-la-ku-nim-ma
13. it-ti-ia in-na-am-ma-ru ù i-tu-ur-ru
14. ḫi-ṭi₄-tum mi-im-ma
15. ú-ul i-ba-aš-[š]i

¹⁰⁻¹⁵Des Sutéens se sont installés à trois doubles lieues en amont de Terqa sur l'Euphrate. Ils viennent constamment me rencontrer et s'en retournent. Il n'y a nul dommage.

ARM XIV, 78

(p.136 ; et *Documents épistolaires de Mari* III⁴⁶⁶, n°929, p.66)

Lettre de Yaqqîm-Addu à Zimrî-Lîm (deux colporteurs du Zalmaqum se font trousser et on décide d'étouffer l'affaire en les vendant très loin aux Sutéens ... ou en les mutilant et en les emprisonnant à vie, ou en leur coupant la langue)

8. LÚ.MEŠ sù-nu-ti a-na LÚ su-ti-i ru-qú-tim
9. a-na ia-aḥ-ma-mi-i lu-ú a-na al-mu-ti ú-lu-ma
10. a-na e-eš^{KI} a-šar la uz-nim-ma [a-na ma]-ti-šu-nu
11. i-ka-aš-ša-du [a-na ši-mi-i]m [I]i-id-di-nu-šu-nu-ti
12. LÚ.MEŠ šu-nu a-na LÚ su-ti-i
13. [na-da-nim ú-ul i-re-d]u*-ú

[Une lettre de mon seigneur a dit :] ⁸⁻¹³ « ...Ces individus, il faut qu'on les vende chez les Sutéens, loin, soit les Yahmâmu, soit les Almutû, ou même à Eš, là où on n'en entende plus parler, sans qu'ils puissent rejoindre leur pays. » ... Il ne convient pas de vendre ces gens aux Sutéens.

AbB VIII, 101⁴⁶⁷

Damiq-Marduk écrit à deux personnes retenues à Bâš par les Sutéens

4. um-ma da-mi-iq ^dMARDUK-ma
5. aš-šum ša i-na URU ba-šum^{KI}
6. ka-li-a-tu-nu-ma
7. i-na ŠÚ LÚ su-tu-ú.MEŠ
8. e-te-qá-am la te-le-a-ma

¹⁻⁸A Awil-Ištar et à Dannu/Etel-bēli, dis ceci : ainsi parle Damiq-Marduk. Au sujet de ce que vous m'avez écrit, à savoir que vous êtes retenus à Bašum et ne pouvez revenir à cause des Sutéens [...]

Inscription de la statue d'Idrimi⁴⁶⁸

13. ANŠE.KUR.RA-ia GIŠ.GIGIR-ia ù LÚ SAḤAR
14. el-te-qé-šu-nu ù i-na ma-at ḥu-ri-ib-te^{KI}
15. e-te-ti-iq ù li-bi ERÍN.MEŠ su-tu-ú^{KI}
16. e-te-ru-ub

¹³⁻¹⁶Je pris mes chevaux, mon char et mon cocher, je passai au pays du désert, je pénétrai parmi les bandes des gens du Sud.

⁴⁶⁶ DURAND, Jean-Marie, *Documents épistolaires de Mari*, Le Cerf, Paris. 3 volumes : I (1997), II (1998) et III (2000).

⁴⁶⁷ CAGNI L., *Briefe aus dem British Museum*, Leyde, 1980.

⁴⁶⁸ SMITH, Sidney, *The Statue of Idrimi*, the British Institute of Archeology in Ankara, London, 1949.

EA 16

(LAPO 13, p.106)

Lettre du roi d'Assyrie, Aššur-Uballiṭ, au « grand roi », roi d'Égypte, à propos des messagers qu'il a envoyés au pharaon

37. šá DUMU.meš ši-ip-ri-ka
38. ú-uḫ-ḫi-ru-ni-ik-ku LÚ.MEŠ su-tu₄-ú
39. ra-du-[š]ú-nu mi-tu₄ a-di áš-pu-ru-ma
40. LÚ.MEŠ su-ti-i ra-di-e il-qu-ú-ni
41. [a[k-ta]-la-šú-nu DUMU.MEŠ ši-ip-ri-ia
42. lu la ú-uḫ-ḫa-ru-ni

³⁷⁻⁴²Quant au retard avec lequel les messagers t'ont rejoint, c'est que les Sutéens les poursuivaient (et) ils étaient en danger de mort. [Je] les ai retenus jusqu'à ce que j'aie pu écrire et faire saisir pour moi les Sutéens qui (les) poursuivaient. Il ne faut pas que mes messagers soient empêchés de me rejoindre.

EA 122

(LAPO 13, p.333)

Lettre de Rib-Adda de Byblos au pharaon

1. [m]ri-ib ᵀŠKUR iš-táp-p[ar]
2. [a]-na EN-šu LUGAL KUR.KI LUG[AL G]A[L]
3. LUGAL ta-am-ha-ar
4. ᵀNIN ša URU gub-la
5. ti-di-in₄ KALAG.GA a-na
6. LUGAL-ri EN-ia a-na
7. GÌR.MEŠ EN-ia ᵀUTU-ia
8. 7-šu 7-ta-an am-qú-ut
9. i-nu[-m]a yi-qa-bu LUGAL-ru
10. ú[-ṣu]r-mi ra-ma-an-ka
11. a-m[ur pa]-na-nu i-na
12. UD[.KÁM].MEŠ a-bu-ti-ia
13. LÚ.M[EŠ] ma-ša-ar<-ti> LUGAL
14. i[t-t]i-šu-nu ù mi-im-mi
15. LUGAL UGU-[š]u-nu ù an-nu-ú
16. a-na-ku ia-nu b[a]-la-aṭ
17. LUGAL-ri i-[li]-ia ù
18. ia-nu LÚ.MEŠ ma-ša-ar-ti
19. LUGAL-r[i] i[t-t]i-ia a-na-ku
20. i-na [i]-de-ni-ia
21. {i}-na-ša-r[u ra-m]a-ni-ia
22. [a-m]ur a[-na-ku

23. [a]-na š[a LÚ.MAŠKI]M
 24. LÚ.MEŠ ma-ša-a[r-ti]
 25. [LU]GAL-ti LUGAL-ri
 26. it-ta-šu ù ba[-la]-aṭ
 27. LUGAL-ri UGU-šu ù
 28. an-nu-ú a-na-ku ú-ul
 29. ma-ša-ar-tu ù ú-ul
 30. ba-la-aṭ LUGAL a-na
 31. a-na ia-ši ù mpa-hu-ra
 32. a-pa-aš ip-ša ra-ba
 33. a-na ia-ši uš-ši-ir
 34. LÚ.MEŠ KUR su-te ù
 35. da-ku LÚ še-ir-da-ni
 36. ù 3 LÚ.MEŠ
 37. šu-ri-ib a-na KUR mi-iš-ri
 38. ù ma-ni UD.KÁM.MEŠ
 39. ti-ša-šu URU UGU-ia
 40. ù al-le-e
 41. ta-aq-bu URU ip-šu
 42. ša la a-pí-iš iš-tu
 43. da-ri-ti a-pí-iš
 44. a-na ia-ši-nu ù yi-iš-me
 45. LUGAL-ru a-wa-te ÌR-šu
 46. ù yu-wa-ši-ra
 47. [LÚ].MEŠ ú-ul ti-pu-uš
 48. URU ar-na mi-na
 49. i-pu-šu-na a-na-ku
 50. ši-mi ia UGU / ši-mi ia-<ši> UGU-<ia>
 51. ú-ul ti-im-i
 52. [lu-ú] LÚ.MEŠ i-na [p]a-ni LUGAL-ri [ù]
 53. [ia-]nu ši-mi ia-ši a-nu-ma
 54. [k]i-a-ma aš-pu-ru a-na É.GAL
 55. a-<wa-tu-ia ul> tu-uš-mu-na

¹⁻⁸Rib-Hadda écrit à son seigneur, roi de tous les pays, grand roi, roi du combat : « Que la dame de Gubla accorde la puissance au roi, mon seigneur. Je tombe aux pieds de mon seigneur, mon soleil, 7 fois et 7 fois ». Quant à ce que le roi a dit : ⁹⁻¹⁹« Garde-toi », pense qu'auparavant, aux temps de mes ancêtres, il y avait pour eux une garnison du roi, et les biens du roi étaient à leur disposition ; or, en ce qui me concerne, il n'y a pas de vivres de la part du roi, et il n'y a pas de garnison du roi avec moi. ¹⁹⁻³¹Je dois me garder tout seul. ... Il y a une ... garnison royale avec lui et il y a des vivres de la part du roi à sa disposition, mais pour moi, il n'y a ni garnison, ni vivres, de la part du roi. ³¹⁻³⁵Paḥura a commis une énormité contre moi. Il a envoyé des Sutéens et ils ont tué des gens *širdanu*. Il a emmené 3 hommes en Égypte. Depuis combien de temps la ville a été enragée contre moi ! ⁴⁰⁻⁴⁹Certes la ville

dit continuellement : « Un acte qui n'a plus été commis depuis un temps immémorial a été commis contre nous ! » Que le roi prête donc attention aux paroles de son serviteur et qu'il envoie les hommes pour que la ville ne se révolte pas. Que dois-je faire ? ⁵⁰⁻⁵⁵Écoute-m<oi> ! *Par égard pour <moi>*, ne repousse pas ! Mais que les hommes soient à la cour ou non, écoute-moi ! Certes, j'écris continuellement au palais, mais on ne prête pas attention à <mes> paroles.

EA 123

(LAPO 13, p.335)

Lettre de Rib-Adda au pharaon, reprenant le sujet des Širdanu

1. ^mri-ib ^dIŠKUR iš-ta-pár
2. a-na EN-šu LUGAL-ri GAL
3. LUGAL-ri KUR.KUR.KI LUGAL-ri
4. ta-am-ḥa-[a]r ^dNIN
5. ša URU gub-la ti-di-in₄
6. KALAG.GA a-na LUGAL-ri
7. EN-ia a-na ĜÌR.MEŠ
8. EN-ia ^dUTU 7-šu
9. 7-ta-an am-<qú-ut> ip-šu
10. ša-a la a-pí-iš
11. [i]š-tu da-ri-ti
12. [a-]pí-iš a-na URU gub-la
13. [u]š-ši-ir ^mpí-hu-ra
14. [LÚ.M]EŠ KUR su-te d[a-ku]
15. [LÚ] še-er-da-ni [ù]
16. [l]a-qú 3 LÚ [ù]
17. [š]u-ri-bu {i}-[na]
18. KUR mi-iṣ-ri [šum-ma]
19. la-a yu-wa[-ši-ru]
20. šu-nu LUGAL-ru E[N-li]
21. [a-]di ti-pu-šu[-na]
22. ar-na UGU-i[a]
23. [šum-]ma i-ra-am LUGA[L-ru]
24. [E]N-li ÌR ki-t[i-šu]
25. [ù] uš-ši-ra
26. [3] LÚ ù ib-lu-ṭá
27. ù i-na-ṣí-ra
28. URU a-na LUGAL-ri
29. i-nu-ma i-ša-pa-ru
30. LUGAL-ru ú-ṣur-mi
31. ra-ma-an-ka iš-tu ma-ni
32. i-na-ṣí-ru-na

33. 3 LÚ ša-a šu-ri-ib
 34. m^{pi}-h^u-ra uš-š[i-]ra
 35. ù bal-ťá-ti
 36. m^{ir} i-ra-ma
 37. m^{sum} d^{iš} KUR m^{ir} LUGAL
 38. [m]i-nu m^{dumu}.MEŠ m^{ir} a-ši-ir-ta
 39. ù la-qú KUR
 40. LUGAL-ri a-na ša-šu-nu
 41. yu-wa-ši-r[a LUGAL ÉRIN.MEŠ]
 42. pí-ťá-ti {ù} [ti-ìl-qé]
 43. [š]u-nu [ka-][i-šu-nu]

¹⁻⁸Rib-Hadda écrit à son seigneur, roi de tous les pays, grand roi, roi du combat : « Que la dame de Gubla accorde la puissance au roi, mon seigneur. Je tombe aux pieds de mon seigneur, mon soleil, 7 fois et 7 fois ». ⁹⁻¹⁵Un acte qui n'a plus été commis depuis un temps immémorial a été commis contre Gubla. Piḥura a envoyé des Sutéens ; ils ont tué des gens *širdanu*. ¹⁶⁻²¹Ils ont pris 3 hommes et les ont emmenés en Égypte. ²²⁻²⁸Si le roi, mon seigneur, ne les renvoie pas, il y aura sûrement une révolte contre moi. Si le roi, mon seigneur, aime son loyal serviteur, alors qu'il renvoie les 3 hommes afin que je vive et que je garde la ville pour le roi. ²⁹⁻³⁷Quant à ce que le roi m'écrit : « Garde-toi », avec quoi dois-je garder ? Envoie les 3 hommes que Piḥura a emmenés et je survivrai : 'Abdi-Irama, Yattin-Hadda, 'Abdi-Milki. ³⁸⁻⁴³Que sont donc les fils de 'Abdi-Aširta pour prendre le pays du roi pour eux-mêmes ? Que le roi renvoie des archers pour les reprendre *tous*.

EA 195

(LAPO 13, p.432)

Lettre de Biryawaza, maire de Kumidu, au roi d'Égypte

1. a-na m^{lugal}-ri
 2. be-li-ia
 3. qi-bí-ma
 4. um-ma m^{bir₅}-ia-wa-za
 5. ÌR-ka SA-ḤAR.MEŠ \ ep-ri
 6. ša GÌR.MEŠ-ka ù
 7. KI.MEŠ ša ka-bá-si-ka
 8. GIŠ GU.ZA ša a-ša-bi-ka
 9. ù GIŠ.GÌR.GUB \ gi-iš-tap-pi
 10. ša GÌR.MEŠ-ka
 11. a-na GÌR.MEŠ m^{lugal} EN-ia
 12. d^{utu} KIN.<NIM> še-ri.MEŠ
 13. u le-me/lá-ma
 14. 7-šu a-na pa-ni
 15. 7-ta-an-ni am-qut
 16. be-li-mi d^{utu}
 17. i-na AN ša-me ù

18. ki-ma a-ša-i °UTU.MEŠ
19. iš-tu ša-me ki-na-an-na
20. tu-qa-ú-na ÌR.MEŠ
21. a-ša-i a-wa-te.MEŠ
22. iš-tu UZU.KA
23. \pi-i be-li-šu-nu
24. e-nu-ma a-na-ku qa-du
25. ERÍN.MEŠ-ia ù GIŠ.GIGIR. MEŠ-ia
26. ù qa-du ŠEŠ-meš-ia
27. ù qa-du LÚ.MEŠ SA.GAZ.MEŠ-ia
28. ù qa-du
29. LÚ.MEŠ su-te-ia
30. a-na pa-ni ERÍN.MEŠ pi-ṭa-te
31. a-di a-šar yi-qa-bu
32. m̄LUGAL be-li-ia

¹⁻²³Dis au roi, mon seigneur : « message de Biryawaza ton serviteur, poussière à tes pieds, sol que tu foules, tabouret à tes pieds. Je tombe aux pieds du roi, mon seigneur, le soleil de l'aube ... 7 fois 7 fois ». Mon seigneur est le soleil dans le ciel et comme l'apparition du soleil, tes serviteurs attendent les mots que la bouche de mon seigneur va faire apparaître.

²⁴⁻³²Et je suis, avec mes troupes et mes chars, avec mes frères, mes *Habiru* et mes Sutéens, à la disposition des archers partout où le roi, mon seigneur, m'ordonnera d'aller.

EA 246

(LAPO 13, p.471)

Lettre de Biridiya, maire de Magidda (Megiddo), au roi d'Egypte

Recto

1. [a-na] ṛLUGAL-ri ṛEN-[ia]
2. [u₃] °UTU-ia qi₂-ṛbi₂-maṛ
3. ṛum-ṛma m̄bi-ri-di-d-ya
4. IR₃ ša ki-it-ti-ka
5. a-na GIR₃.MEŠ LUGAL-ri EN-ṛiaṛ
6. u₃ °UTU-ia 7-šu
7. u₃ 7-ta-a-an am-qut
8. iš-te-mi-me ši-ṛpi₂-[ir-ta]
9. ṛša LUGAL-ṛ[ri]

Verso

- 1'. u₃ [...]
- 2'. u₃ a-nu-um-ṛmaṛ [i-na-an-na]
- 3'. i-ba-aš-ša-tu-[nu]
- 4'. li-di-mi LUGAL-ru ṛEN-[ia]

- 5'. u₃ a-nu-um-ma 2 DUMU.ṚMEŠṚ
 6'. ṁla-ab-a-ya ti₇-id-ṚdinṚ-na
 7'. KU₃.BABBAR.MEŠ-šu-ni a-na LU₂.MEŠ SA.GAZ
 8'. u a-na LU₂.MEŠ KUR ṚsuṚ-[ti]
 9'. [a]-ṚnaṚ i-pe₂-ṚešṚ [nu-kur₂-ti]
 10'. ṚUGUṚ-ia [u₃ li-di-mi]
 11'. [LUGAL]-ru a-na [IR₃-šu]

(*Recto*) 1-7Dis au roi, mon seigneur et mon soleil : « Message de Biridiya, ton serviteur. Je tombe aux pieds du roi, m[on] seigneur, 7 fois et 7 fois ». 8-9 J'ai entendu le message du ro[i] ...

(*Verso*) 1'-11'et [...], et certes tu es [...]. Que le roi, mon seigneur (le) sache. Les deux fils de Lab'ayu ont donné leur argent aux 'Apiru et aux Su[téens afi]n de faire [la guerre contre moi]. [Que le r]oi s'informe de [son serviteur].

EA 297

(LAPO 13, p.527)

Lettre de Yapahu, maire de Gazru, au roi d'Egypte

1. a-na ṁLUGAL EN-ia DINGIR.MEŠ-ia
 2. DINGIR UTU-ia qí-bi-ma
 3. um-ma ṁia-pa-ḥi ÌR-ka-ma
 4. ep-ri ša 2 GÌR.MEŠ-ka
 5. a-na GÌR.MEŠ LUGAL EN-ia
 6. DINGIR.MEŠ-ia DINGIR UTU-ia 7 šu
 7. 7-ta-a-an am-qú-ut
 8. mi-im-ma ša qa-ba
 9. LUGAL EN-ia a-na ia-ši
 10. iš-te-mé-šu ma-gal
 11. SIG₅-iš ša-ni-ta₅ ù
 12. in₄-né-ép-ša-ti₇
 13. ki-ma ri-qí URUDU \sí-r
 14. ḥu-bu-ul-li
 15. [iš]-tu qa-at
 16. LÚ.MEŠ KUR {su}-ti₇.MEŠ
 17. ù a-nu-ma iš-te-m[é]
 18. ša₁₀-ri ša LUGAL DÚG.GA-ta
 19. ù it-ta-ša-at
 20. a-na ia-ši ù pa-ši-iḥ
 21. lib-bi-ia ma-gal

1-7Dis au roi, mon seigneur, mon dieu, mon soleil : « Message de Yapahu, ton serviteur, poussière à tes pieds. Je tombe aux pieds de mon seigneur, 7 fois et 7 fois. » 8-16Tout ce que le roi, mon seigneur, m'a dit, je l'ai écouté avec le plus grand soin. En outre, je suis devenu comme un pot de bronze : *sí-ri*

donné en gage à cause des Sutéens. ¹⁷⁻²¹Cependant, je viens d'entendre le doux souffle du roi ; il est sorti vers moi et mon cœur est très tranquille.

EA 318

(LAPO 13, p.542)

Lettre de Dagan-Takala au roi d'Égypte

1. a-na LUGAL be-li-[ia]
2. ^dUTU a-na ša-mi
3. ^mda-ga-an-ta-k[a-la]
4. ÌR-ka iq-bi
5. 7-šu ù 7-šu-ma
6. a-na 2 GÌR.MEŠ LUGAL GAL
7. be-li-ia im-qú-ut
8. še-zi-ba-an-ni
9. iš-tu KÚR.MEŠ da-n[u-ti]
10. iš-tu ŠU qa-ti
11. LÚ.MEŠ SA.GA[Z.M]EŠ
12. LÚ.MEŠ ha-ba-ti
13. ù LÚ.MEŠ šu(su[?])-ti-i
14. ù še-zi-ba-an-ni
15. LUGAL GAL be-li-i[a]

¹⁻⁷Au roi, mon seigneur, le soleil du ciel, Dagan-Takala, ton serviteur, dit : « je tombe aux pieds du grand roi, mon seigneur, 7 fois et 7 fois ». ⁸⁻¹⁵Sauve-moi des ennemis puiss(ants), de la main des 'Apir(u), des pillards et des Sutéens, sauve-moi, ô grand roi, mon seigneur. Et *vois ! je t'ai é<cr>it ! En outre, toi, ô grand roi, mon seigneur, sauve-moi ou je serai perdu pour le grand roi, mon seigneur !*

KUB XIX, 18

(2 BoTU 37 ; CTH n°40, p.7, Suppiluliuma I, 2^e et 3^e tablettes)⁴⁶⁹

- 5'. [...] *ú-te-er* LÚ KÚR-*wa ku-iš*
- 6'. *I-NA* URU a-ni-ša pa-ra-a pa-a-an-za e-eš-ta nu-wa-ra-aš
- 7'. ŠA-PAL URU[]-iš-ša nu *A-NA A-BU-IA* DINGIR.MEŠ pè-ra-an [h]u-u-e-er
- 8'. ^dUTU URU *a-ri-in-na* ^dU URU *ha-at-ti* ^dU KARAŠ
- 9'. ^dGAŠAN LÍL-ia nu-kán u-ni pa-an-ku-un ŠU-TI ku-en-ta
- 10'. nu ERÍN.MEŠ LÚ KÚR [*pa-an-ga-ri-it*] BA.ÚŠ
- 11'. pa-ra-a-ma nam-ma 6 ŠU-TI *I-NA* URU hu-wa-na [...]
- 12'. nu-kán a-pu-u-un-na ku-en-ta nu-[...] ERÍN.MEŠ LÚ KÚR pa-[an-ga-ri-it BA.ÚŠ]
- 13'. a-pu-u-un-na nam-ma 7 ŠU-TI *I-NA* URU-ni [...]
- 14'. Û *I-NA* URU ša-ap-pa-ra-an-da IK-ŠU-UD na-an-kán ku-en-ta

⁴⁶⁹ FORRER, Emil, *Geschichtliche Texte aus Boghazköi, zweites Heft*, Otto Zeller, Osnabrück, 1969.

15'. nu ERÍN.MEŠ LÚ KÚR *pa-an-ga-ri-it* BA.ÚŠ [...]

Recto. ^{5'-15'}(on dit à mon père) : « l'ennemi, qui était à Aniša, est maintenant à []iš ». Les dieux vinrent au secours de mon père, la déesse du soleil d'Arinna, le dieu de l'orage du Ḫatti, le dieu de l'orage de l'armée et la souveraine du champ de bataille, de sorte qu'il mit à mort les troupes *ŠU-TI* et que les troupes de l'ennemi furent anéanties. Puis il alla à la rencontre de six troupes *ŠU-TI* à Huwana, mit à mort ces troupes et les troupes de l'ennemi furent anéanties. Ensuite, il alla à la rencontre de sept troupes *ŠU-TI* à Ni[] et Šapparanda, il mit à mort ces troupes et les troupes de l'ennemi furent anéanties.

KBo V, 6

(2 BoTU 41)⁴⁷⁰

1. ERÍN.MEŠ *ŠU-TE-MA* *pa-an-ga-ri-it an-da a-ri*
2. nu-uš-ši-kán *A-NA KARAŠ GE₆-za an-da GUL-a[h-zi]*
3. nu *A-NA ŠEŠ-IA DINGIR.MEŠ A-BI-ŠÚ* pé-ra-an hu-u-i-ia-an-zi
4. nu-za ERÍN.MEŠ *SU-TI-I[MEŠ] L[Ú] KÚR tar-ah-zi na-an-kán [ku-en-zi]*
5. nu-za GIM-an ERÍN.MEŠ *SU-TE.MEŠ tar-ah-ta na-an ŠA LÚ KÚR-e-an-za a-uš-ta*
6. na-at na-ah-šar-ri-ia-an-daš-ri nu-uš-ši KUR URU ar-zi-ia
7. KUR URU kar-ga-miš-ia hu-u-ma-an-te-eš ták-šu-la-a-ir
8. URU mur-mu-ri-ga-aš-ši URU-aš ták-šu-la-it

Recto. ¹⁻⁸Les troupes *ŠUTI* vinrent en grand nombre et attaquèrent son armée pendant la nuit. Mais les dieux de mon père vinrent au secours de mon frère, de sorte qu'il vainquit les troupes de l'ennemi et les massacra. Et quand il eut défait les troupes *ŠUTI*, le pays de l'ennemi le vit et prit peur, et alors les pays d'Arziya et de Karkemiš firent la paix avec lui, et aussi la ville de Murmuriga.

KUB XIX, 37

(Annales de Muršili II, 24^e ou 25^e année)⁴⁷¹

26. nam-ma-aš-ša-an *I-NA URU*tim-mu-ḫa-la še-er ša-a-ku-wa-an-ta-ri-ia-nu-un
27. nu-kán ERÍN.MEŠ *ŠU-TH^{IA}* pa-ra-a ne-eḫ-ḫu-un
28. nu-za KUR *URU*ta-pa-a-pa-nu-wa ku-it da-a-an EGIR-pa e-ša-at
29. nu KUR *URU*ta-pa-a-pa-nu-wa ar-ha wa-ar-nu-ir
30. *IŠ-TU* NAM.RA-ma-at GUD UDU *URU*ḫa-at-tu-ša-aš ša-ru-wa-a-it

Recto, III. ²⁶⁻³⁰Alors, je me suis arrêté à Timmuhala et j'ai envoyé les troupes *ŠUTI*. Comme Tapapanuwa s'était rebellé pour la seconde fois, elles ont brûlé Tapapanuwa et on a ramené en butin à Ḫattusa des prisonniers, des chevaux et des moutons.

⁴⁷⁰ GÜTERBOCK H.G., "The Deeds of Suppiluliuma as told by his son Mursili II", *JCS* X, 3, The American School of Oriental Research, New Haven, 1956, p.92.

⁴⁷¹ GÖTZE, Albrecht, *Hethetische texte, Heft VI, Die Annalen des Muršiliš*, JC. Hinrichs's, Leipzig 1933, p.166-180.

Dez 3439

(BATSH, n°2, p.94)

Lettre de Sîn-Mudammeq à Aššur-Iddin

40. ša EN.li iš-pu-ra-ni ma-a [té-ma ša šu-ti-e]

41. šu-up-ra su-ti-ú i+na KUR x[]

42. la-a ša-ak-nu 1 LÚ su-ti-ú na-ar-[x x x x]

43. i+na URU sah-la-lí ú-di-šu ša-kín [...]

⁴⁰⁻⁴³À propos de ce que mon seigneur m'a écrit : « Envoie-moi [des nouvelles des Sutéens] », il n'y a pas de Sutéens établis dans le pays [...]. Un seul Sutéen se trouve dans la ville de Sahlali.

Dez 3311+3848/49

(BATSH, n°13, p.162)

Lettre de Mutakkil-Marduk à Aššur-Iddin

19. [...] 2 su-ti-[ú]

20. qa-i-ra-na-iu-[ú]

21. i+na hu-ri-ib-te i+na li-be-t[e]

22. ^{URU}sa-ab-' i-du-[lu]

23. ERÍN.MEŠ-ia e-tam-ru-šu-nu

24. [ú-ša-[b]i-[tu]-né-šu-nu

(¹⁻⁴À Aššur-Iddin, mon seigneur, tablette de Mutakkil-Marduk, ton serviteur. Je (me) suis prosterné et je suis prêt à donner ma vie pour mon seigneur. ⁵⁻¹²Au sujet des marchands d'Emar, à propos desquels mon seigneur m'a écrit : « qu'ils fassent [...] vers la ville d'Aššur », un Emariote, le premier, est arrivé à Aššur avant la missive de mon seigneur. ¹³⁻¹⁹La tablette que tu m'as envoyée, ils se la sont transmise l'un à l'autre par messenger rapide. [...])

¹⁹⁻²⁴Deux Sutéens qairanéens vagabondaient dans la steppe, au voisinage de la ville de Sab'u. Mes gens les ont aperçus et les ont arrêtés. [...] À mon seigneur je les ai envoyés.

([...] ²⁹⁻³⁰Mois Belāt-Ekalli, jour 24, éponyme Aššur-Šumi aš-bat.

Dez 3326

(BATSH n°15, p.167)

Lettre de Mu[...] à Aššur-iddin.

20. su-ti-[ú] i-[d-du?-lu?]

21. i+na li-be-t[e] x [x x]

22. ša-ak-nu

²⁰⁻²²Des Sutéens [...], ils se trouvent aux alentours de ..

Mbq-T42

(texte n°72, p.136)

4. a-nu-um-ma 1 me-tim 40 ANŠE.MEŠ

5. ša su-ti-i^{KI}
6. [i]-na šu-ul-mi
7. e-bi-ir-ti šu-bi-lam

⁴⁻⁷Envoie-moi, de l'autre côté de la rive, 140 ânes (venant) du pays des Sutéens en bonne santé.

A.0.76.1

(RIMA 1, p.131-132, inscription d'Adad-Nêrâri I)

Il écrit à propos de son prédécesseur Arik-dên-ili :

22. (ra-pal-ti) ka-ši-id KUR ku-ut-muhi ù na-gab re-ši-šu
23. gu-un-nu aḥ-la-mi-i su-ti-i iu-ú-ri
24. ù KUR.KUR-šu-nu mu-ra-piš mi-iṣ-ri ù ku-du-ri

²²⁻²⁴Conquérant du pays de Kutmuhu et de tous ses alliés, les troupes des *Ahlamu*, des Sutéens, des luréens et de leurs territoires, celui qui a repoussé les frontières et les limites.

KAJ 314

(VAT 8751⁴⁷²)

Un tribut de bétail destiné à un roi assyrien dont l'identité est incertaine fait état de 16 moutons de la part des Sutéens

1. [99] MÁŠ.MEŠ KUR ka-at-mu-ḥa-i[a-ú]
2. 3 GUKKAL.MEŠ ^mDINGIR i-qi-ša
3. 3 GUKKAL.MEŠ ^mkur-ba-nu DUMU pa-liḥ-ku-be
4. 10 MÁŠ.MEŠ KUR mu-ma-ia-ú
5. 3 MÁŠ.MEŠ URU a-ri-na-ia-ú
6. 16 GUKKAL.MEŠ ša su-ti-e-MEŠ
7. ŠU.NÍGIN 1 ME 12 MÁŠ.MEŠ 22 [GUKKAL].MEŠ

¹⁻⁷⁹⁹ boucs du pays de Katmuhu, 3 moutons « à queue grasse » d'Ili-Iqiša, 3 moutons « à queue grasse » de Kurbanu, fils de Palih-Kube, 10 boucs du pays de Muma, 3 boucs de la ville d'Arina, 16 moutons à queue grasse des Sutéens. Au total 112 boucs et 22 moutons à queue grasse.

Inscription de Sargon II

(Annales, XIV, 3⁴⁷³)

« J'ai permis aux habitants de Sippar, de Nippur, de Babylone et de Borsippa de continuer à vivre dans leurs villes sous ma surveillance. Ils se livrèrent à la culture des champs qui appartenaient depuis un temps reculé aux *Suti*, ils se les approprièrent, et j'ai mis sous ma dépendance les *Suti* du désert, j'ai rétabli leurs anciennes frontières »

⁴⁷² Ebeling E., „Keilschrifttexte aus Assur juristischen Inhalts“, *WVDOG* 50, Leipzig, 1927.

⁴⁷³ Menant J., *Annales des rois d'Assyrie*, Maisonneuve, Paris, 1874, p.175.

RS 34.151

(RSO VII, p.40)

« Bon vouloir d'un informateur », lettre au roi d'Ugarit

5. ʿašʿ-šum²¹ ERIN₂.MEŠ su-u-te ki-i

6. ʿkiʿ EN.ia¹ iš-pu-ra

7. ú-ul 2 ʿšú²¹ al-tap-par

8. a-na ʿmuhʿ-hi¹ LUGAL ʿEN-ia¹

⁵⁻⁸A propos des Sutéens, quand [mon seigneur²] m'a écrit, ce n'est pas deux fois que j'ai écrit au roi mon seigneur.

RS 8.333

(PRU III, p.7 et TAU, p.173)

Lettre du roi de Karkemiš au roi Ammistamru d'Ugarit concernant le rachat d'un prisonnier auprès de Sutéens pour 50 sicles

9. iš-tu LÚ.MEŠ sú-ti-i

10. a-na 50 GÌN KÙ.BABBAR ip-ta-ṭar-šu

⁹⁻¹⁰Il l'a libéré des Sutéens pour 50 sicles.

Poème d'Erra

(du IX^e siècle)⁴⁷⁴

Tablette IV

50. Et Sippar, ville antique, sur le territoire de qui le seigneur de la terre n'avait pas fait venir le Déluge,

51. Contre le gré de Šamaš, son dieu, tu en as détruit le rempart et démolit le soubassement !

52. À Uruk, siège d'Anu et d'Ištar, ville des prostituées, courtisanes et filles de joie,

53. Qu'Ištar a privées d'époux afin de se les garder à merci,

54. Sutéens et Sutéennes, vociférant,

55. Ont mis sens dessus dessous l'Éanna ; et les cinèdes et travestis,

56. Desquels Ištar a féminisé la virilité pour inspirer de la crainte aux hommes,

57. Ces porteurs de poignards, ces porteurs de couteaux, de stylets, de lames de silex,

58. Qui, pour complaire à Ištar, se livrent à des pratiques outrageuses,

59. Tu as mis à la tête de la ville un gouverneur sévère et entêté,

60. Qui a bouleversé leurs coutumes et supprimé leurs rites.

61. Tant et si bien qu'Ištar, dépitée, s'est fâchée conte Uruk

62. Et lui a suscité un ennemi, qui emporta le pays comme l'eau emporte le grain !

⁴⁷⁴ Bottéro J. et Kramer S.N., *Quand les dieux faisaient l'homme*, Gallimard, Paris, 1992, p. 700-701 et 705-706.

130. Aussi Erra le preux fit-il cette déclaration :
131. « Que pays de la mer et pays de la mer, Subartu et Subartu, Assyriens et Assyriens,
132. Élamites et Élamites, Cassites et Cassites,
133. Sutéens et Sutéens, Qutéens et Qutéens,
134. Lullubéens et Lullubéens, pays et pays, villes et villes,
135. Maisons et maisons, hommes et hommes, frères et frères, sans s'épargner s'entr'égorgeant !
136. Et qu'après Akkad se relève, pour les abattre tous, et redevenir leur maître à tous ! »

Tablette V

23. Alors Išum, à haute voix, lui parla sans ambages,
24. Lui proposant, au sujet des dispersés d'Akkad, la décision que voici :
25. « Que les populations de ce pays, décimées, redeviennent nombreuses !
26. Que, petit comme grand, chacun aille librement son chemin !
27. Et que, tout affaibli qu'il est, Akkad terrasse les puissants Sutéens,
28. Un seul en emmenant sept, comme menu bétail !
29. De leurs agglomérations, tu feras une ruine, de leur campagne, un désert ;
30. Et le lourd butin pris sur eux, tu le feras transférer à Šuanna (Babylone) !
31. Les dieux du pays, tu les ramèneras, sains et saufs. »

Les messagers

RS 34.165

(RSO VII, p.90-100)

Lettre au roi d'Ugarit relatant les négociations et événements ayant conduit à la victoire des Assyriens sur Tudhaliya IV, roi du Hatti

21. ù m̄tu-ud-hu-li-ya LUGAL KUR ha-at-ta-ia-ú LÚ DUMU KIN-šu ša-ni-ia
22. a-na muh-hi-ia il-tap-ra 2 ṭup-pa-(MEŠ)-ti ša nu-kúr-ti
23. ù 1-et ṭup-pa ša šul-mi na-a-ši ṭup-pa-(MEŠ) ša KÚR-ti
24. a-na pa-ni-ia uk-ta-al-li-im ki-i-me ERIN₂.MEŠ-ia
25. a-ma-te (MEŠ) ša nu-ku-ur-ti il-ta-na-am-mu-ú
26. ša-ar-mu-ni il-li-ku-ni ù DUMU KIN-ru
27. ša LUGAL KUR ha-at-ti i-da-gal ki-i-me-e U₄.3.KAM
28. i-te-et-qu ù LÚ DUMU KIN-ru ša LUGAL KUR ha-at-ti
29. ṭup-pa ša šu-ul-mi a-na pa-ni-ia uq-tar-ri-ib
30. ù i-na lib-bi ṭup-pi-šu a-kán-na ša-ṭir um-ma-a šu-ú-ma
31. ma-a ᵀIŠKUR ù ᵀUTU lu-ú i-du-ú ma-a ᵀšum-maᵀ a²-na²-ku²?
32. it-ti LUGAL KUR ᵀa-šur ŠEŠ-ia nak_x-ra-ku-m[ⁱ? ù ...]

33. sal-ma-ku-mi

²¹⁻²⁴Alors Tudhaliya, le roi hittite, m'envoya un second messenger porteur de deux tablettes (proposant) la guerre et une tablette (proposant) la paix. Il me présenta les deux tablettes de guerre.

²⁴⁻³³Lorsque mes soldats entendirent ces messages de guerre, ils brûlèrent de marcher (au combat) et le messenger du roi du Ḫatti le voyait. Lorsque trois jours se furent écoulés, le messenger du roi du Ḫatti me produisit la tablette de paix et dans sa tablette était écrit ceci : « Je jure par le dieu Orage et la déesse Soleil que moi, je ne suis pas en guerre avec le roi d'Assyrie mon frère, mais que je suis en paix.

A.350+A.616

(*Documents épistolaires de Mari I*, n°333, p.518)⁴⁷⁵

4. be-lí i-de-e ki-ma ha-na.MEŠ ša-ap-[ra-ku]
5. ù ki-ma LÚ tam-ka-ri-im ša bi-ri-it
6. nu-ku-úr-tim ù sa-li-mi-im
7. i-la-ku-ma {me} ha-na.MEŠ i-na še-pa-at-t[im] bi-r(i)-it]
8. nu-kúr-tim ù sa-li-mi-[im] i-la-ku
9. li-ša-an ma-a-tim i-na a-ta-lu-ki-šu-nu i-še-em-mu.

⁴⁻⁹Mon Seigneur sait que je commande les Bédouins et que, tout comme un marchand va au travers de la guerre et de la paix, les Bédouins vont à pied au travers de la guerre et de la paix, apprenant au cours de leurs déplacements ce dont parle le Pays.

RS 34.149

(RSO VII, p.80-81)

Réponse du roi de Sidon, Addu-lašma', au roi d'Ugarit qui demande le retour rapide de son messenger

5. al-te-me ki [ta-aš-p]u-ra
6. ŠEŠ-ia a-n[a UGU]-ia
7. ma-a' LÚ-ia [a]l-ta-pár
8. a-na ka-ša [aš-šum-m]a
9. KIN'.MEŠ-ia a-na e-pa-še
10. e-zi-ib IGI.MEŠ-šu
11. a-na UGU-šu i-na a-la-ke-šu
12. tu-<a-re-šu

⁵⁻¹²Mon frère, j'ai appris que tu m'avais écrit : « Je t'envoie un homme à moi pour délivrer mon message ; pardonne qu'en ce qui le concerne, sa mission n'est que d'aller et revenir. »,

15. ap-ti-qi-id-su'
16. i-na NINDA.MEŠ i-na É-[te-š]u
17. i-na U₄.MEŠ ša [ú-ši-i]b

⁴⁷⁵ A.350+A.616 est cité dans : DURAND, Jean-Marie, « Apologue des mauvaises herbes et un coquin », *Aula Orientalis* 17-18, 2000, p.191-196.

18. an-na-ka a-[nu-m]a

19. a-na UGU-[ka ut-te]-er-šu

¹⁵⁻¹⁹Je l'ai pourvu de pain dans sa maison, tant qu'il demeura ici. Voici que je te le renvoie. [NB : cette lettre montre que le roi de Sidon a bien logé et nourri le messenger]

Les marchands

RS 20.212

(Ugaritica V, n°33, p.105 ; TAU, p.103)

Il s'agit de ravitailler la région affamée d'Ura

Voir annexe V (chapitre 2, 2. *Les frontières économiques*, partie I).

RS 26.158

(Ugaritica V n°171, p.323)

Lettre de Karkemiš à un destinataire, sans doute le roi, d'Ugarit. La tablette est très abîmée.

11'. ù šu-nu lu-ú [URU? ...

12'. ú-ra ù šu-nu [...

13'. ŠE.BAR.MEŠ an-nu-ti

14'. a-na URU ú-r[a ...

15'. lu-ú pa-qí-id [...

16'. ša LUGAL KUR ḥa-at-t[i]

17'. ù ša MÍ.LUGAL K[UR ḥa-at-ti]

18'. a-na a-la-ki-šu-(nu? ...

¹¹⁻¹⁸Et ces bateaux, qu'ils soient pour la ville d'Ura ... et qu'ils chargent ces grains ... et qu'ils aillent à la ville d'Ura. Que soit ordonné ce que le roi du pays hittite et ce que la reine du pays hittite pour leur aller

RS 17.230

(PRU IV, p.153 ; TAU, p.155)

Accord fixant les compensations à verser en cas de meurtre d'un homme du royaume de Karkemiš dans celui d'Ugarit, et de meurtre d'un homme du royaume d'Ugarit dans celui de Karkemiš

1. [mi-ni] ḥIM LUGAL KUR kar-ga-mis

2. i[t-t]i LÚ.MEŠ KUR ú-ga-ri-it

3. ri-ik-ša an-ni-ta ir-ku-uš

4. šum-ma LÚ ša KUR kar-ga-mis

5. i-na ŠÀ KUR ú-ga-ri-it

6. id-da-ak

7. šum-ma ša i-du-ku-šu
8. i-ša-ab-tu₄
9. LÚ 3-šú ú-mal-la
10. ù ú-nu-te.MEŠ
11. ša it-ti-šu i-ḫal-li-qu
12. 3-šú-ma ú-ma-a[!]-la
13. ù šum-ma ša i-du-ku-šu
14. la-a im-ma-ru ZI 3-šú ú-ma-al-lu-ú
15. ù ú-nu-te.MEŠ ša it-ti-šu
16. i-ḫal-li-qu
17. ma-la ša i-ḫal-li-qu
18. SAG-šu-nu-ma
19. ú-ma-al-lu-ú
20. ù šum-ma LÚ ša KUR ú-ga-ri-it
21. i-na ŠÀ KUR kar-ga-mis
22. id-da-a-ak
23. mu-ul-la-a a-kán-na-ma

¹⁻¹²[Inī]-Tešub, roi de Karkemiš, a noué cet accord avec les hommes d'Ugarit. Si un homme de Karkemiš est tué à Ugarit, s'ils s'emparent de ceux qui l'ont tué, ils payeront une compensation du triple pour l'homme et c'est aussi au triple que l'on compensera les objets qui ont disparu avec lui.

¹³⁻¹⁹S'ils ne trouvent pas ceux qui l'ont tué, ils payeront une compensation du triple pour sa vie ; et les objets qui ont disparu avec lui, ils compenseront au simple.

²⁰⁻²³Si un homme d'Ugarit est tué à Karkemiš, la compensation sera la même.

RS 17.146

(PRU IV, p.154 ; TAU, p.156)

Texte qui concerne le meurtre de marchands « dotés » par leur roi

1. ^mi-ni ^dIM LUGAL KUR kar-ga-mis
2. DUMU-šu ša ša-ḫu-ru-nu-wa DUMU DUMU-šu
3. ša ^mLUGAL ^d30 SAG.DU
4. ri-kíl-ta i-na be-ri ša KUR URU kar-ga-mis
5. ù be-ri ša KUR URU ú-ga-ri-it a-kán-na ir-ku-us
6. ma-a šum-ma-me-e LÚ.MEŠ DAM.GAR ša ma-an-da-ti
7. ša LUGAL KUR URU ú-ga-ri-it i-na ŠÀ-bi KUR URU kar-ga-mis
8. i-du-ku-mi ù LÚ.MEŠ da-i-ku-šu-nu iṣ-ša-ba-tum-mi
9. ù DUMU.MEŠ KUR URU kar-ga-mis NÍG.GUD.MEŠ-šu-nu
10. ú-nu-te.MEŠ-šu-nu gab-ba ki-i ša ŠEŠ-šu-nu
11. i-qa-ab-bu-ni a-kán-na ú-šal-la-mu-ni
12. ù mu-ul-lu ša 1-en LÚ-lim
13. 3 ma-na KÙ.BABBAR.MEŠ DUMU.MEŠ KUR URU kar-ga-mis
14. ú-šal-la-mu-ni ù DUMU.MEŠ

15. ša KUR URU ú-ga-ri-it aš-šum NÍG.GUD.MEŠ-šu-nu
 16. aš-šum ú-nu-te.MEŠ-šu-nu i-tam-mu-ni
 17. ù DUMU.MEŠ KUR URU kar-ga-mis NÍG.GUD.MEŠ-šu-nu
 18. ú-nu-te.MEŠ-šu-nu a-kán-na ú-sal-la-mu-ni

...

¹⁻¹⁸Ini-Tešub, roi de Karkemiš, fils de Šahurunuwa, petit-fils de Šarri-Kušuh, le héros, a noué l'accord suivant entre les (gens) de Karkemiš et (les gens) d'Ugarit : si l'on tue des marchands ayant une dotation du roi d'Ugarit à Karkemiš, et que les meurtriers sont pris, les fils de Karkemiš rembourseront leurs *biens* et leurs équipements conformément à ce que diront leurs frères et les fils de Karkemiš paieront une compensation de trois mines d'argent par homme (tué) ; les fils d'Ugarit déclareront sous serment la valeur des *biens* de ces (marchands) et de leurs équipements et les fils de Karkemiš rembourseront conformément leurs biens et leurs équipements.

[NB : RS 17.146 est plus précis que RS 17.230 : si les meurtriers sont pris, la compensation par homme tué est de 3 mines d'argent et ses biens sont remboursés à la valeur déclarée sous serment ; sinon, seule la compensation de 3 mines sera payée].

RS 17.42

(PRU IV, p.171 ; TAU, p.162)

Traite du meurtre d'un marchand au service du roi du Tarḫuntašša, dont un (autre) marchand, Ari Šimiga, accuse les « fils de l'Ugarit »

1. [ma]-ri ^dUTU-ga ÌR LUGAL KUR tar-ḫu-da-aš-ši
2. [a-n]a DUMU.MEŠ KUR ú-ga-ri-it a-kán-na iq-bi
3. [m]a-a ŠEŠ-ia LÚ DAM.GAR ša LUGAL KUR tar-ḫu-da-aš-ši
4. tá-dú-ka-a ù ú-nu-te.MEŠ mi-im-ma
5. ša ŠEŠ-šu ša ^ma-ri ^dUTU di-i-ku
6. ^ma-ri ^dUTU iš-tu ŠU-ti ša DUMU.MEŠ KUR ú-ga-ri-it
7. la-a ú-še-li DUMU.MEŠ KUR ú-ga-ri-it
8. ^ma-ri ^dUTU ú-tam-mu-ú-ma
9. 1 ME 80 GÍN KÙ.BABBAR mu-ul-la-a
10. ša ŠEŠ-ia id-di-nu-uš-šu

¹⁻⁶Ari-Šimiga, serviteur du roi du Tarḫundašša, a déclaré aux fils d'Ugarit : « Vous avez tué mon frère, marchand du roi du Tarḫundašša », mais Ari-Šimiga n'a pu produire, (se trouvant) entre les mains des fils d'Ugarit, aucun objet appartenant au frère d'Ari-Šimiga qui avait été tué. ⁷⁻¹⁰Les fils d'Ugarit ont fait jurer Ari-Šimiga puis ils lui ont donné 180 sicles d'argent (comme) compensation de son frère. [NB : la ligne 10 de la tablette porte « mon » frère, ŠEŠ-ia]

À noter que 180 sicles = 3 mines, montant qui est celui prévu par l'accord RS 17.146 dans le cas où les meurtriers ne sont pas pris.

RS 17.158

(PRU IV, p.169 ; TAU, p.161)

Traite du même cas que RS 17.42.

RS 17.133

(PRU IV, p.118 ; TAU, p.158)

Conflit concernant le bris d'un bateau ougaritain sur le quai, et donc la perte de sa cargaison

1. um-ma ^dUTU-ši-ma
2. a-na a-mis-tam-ri
3. qí-bi-ma
4. e-nu-ma LÚ KUR ú-ga-ri-it
5. ù ^mšu-uk-ku a-na pa-ni ^dUTU-ši
6. a-na di-ni iš-ni-qu
7. ^mšu-uk-ku a-kán-na iq-bi
8. ma-a i-na ka-a-ri ^{GIŠ}MÁ-šu
9. ḥa-pi-mi ù LÚ KUR ú-ga-ri-it
10. a-kán-na iq-ta-bi
11. ma-a ^mšu-uk-ku ^{GIŠ}MÁ-ia
12. a-na da-a-ni uḥ-ta-pí-mi
13. ^dUTU-ši din-šu-nu a-kán-na
14. ip-ru-us
15. ma-a GAL LÚ.MEŠ ^{GIŠ}MÁ.LAH₄
16. ša KUR ú-ga-ri-it
17. li-it-ma-a-mi
18. ù ^{GIŠ}MÁ-šu
19. NÍG.GA-gu-ur-šu
20. ša i-na ŠÀ ^{GIŠ}MÁ-šu
21. šak-nu ^mšu-uk-ku
22. li-ma-al-li-mi

¹⁻¹²Ainsi parle mon Soleil. Dis à Ammistamru : quand l'homme d'Ugarit et Šukku ont comparu en jugement devant mon Soleil, Šukku a déclaré : « son bateau s'est brisé contre le quai », mais l'homme d'Ugarit a déclaré : « (C'est) Šukku (qui) a *violemment* brisé mon bateau. »

¹³⁻²²Mon Soleil a rendu le jugement suivant : que le chef des bateliers de l'Ugarit jure, puis que Šukku rembourse son bateau et les biens qui se trouvaient dans le bateau ! ».

RS 17.130

(PRU IV, p.103 ; HDT, n°32 ; TAU, p.154)

Édit de Ḥattušili III fixant des règles aux marchands d'Ura qui exercent leur activité à Ugarit

1. ^{NA4}KIŠIB-ma ^mta-ba-ar-na
2. ^mḥa-at-tu-ši-li LUGAL GAL

3. LUGAL KUR ḥa-at-ti a-na ṁnīq-me-pa
4. qí-bi-ma
5. ša a-kán-na táq-te-bi a-na pa-ni-ia
6. ma-a DUMU.MEŠ URU ú-ra LÚ.MEŠ DAM.GAR
7. UGU KUR ÌR-ka ka-ab-tù dan-niš
8. ù ᵀUTU-šu LUGAL GAL ri-kíl-ta
9. a-na DUMU.MEŠ URU ú-ra it-ti DUMU.MEŠ URU ú-ga-ri-it
10. a-kán-na ir-ku-us-šu-nu
11. ma-a DUMU.MEŠ URU ú-ra i-na e-bu-ri
12. i-na ŠÀ-bi KUR ú-ga-ri-it tám-kà-ru-ta-šu-nu
13. li-i-pu-šu ù i-na U₄-mi-ti
14. ku-uṣ-ṣi iš-tu ŠÀ-bi
15. KUR ú-ga-ri-it ú-še-ṣu-ni a-na KUR-šu-nu
16. ù DUMU.MEŠ URU ú-ra i-na ku-uṣ-ṣi
17. i-na ŠÀ-bi KUR ú-ga-ri-it
18. la-a uš-ša-bu ù É.ḤI.A
19. A. ŠÀ.MEŠ i-na KÙ.BABBAR.MEŠ-šu-nu la-a i-ša-ba-tu₄
20. ù šum-ma LÚ DAM.GAR LÚ URU ú-ra
21. KÙ.BABBAR.MEŠ ša ma-an-da-at-ti-šu
22. i-na ŠÀ-bi KUR ú-ḥal-liq
23. ù LUGAL KUR ú-ga-ri-it a-na a-ša-bi
24. i-na ŠÀ-bi KUR-šu la-a ú-maš-šar-šú
25. ù šum-ma KÙ.BABBAR.MEŠ ša DUMU.MEŠ URU ú-ra
26. it-ti DUMU.MEŠ URU ú-ga-ri-it
27. ù a-na šu-lu-mi-šu la-a i-le-ú
28. ù LUGAL KUR ú-ga-ri-it LÚ-lim ša-a-šu
29. qa-du MÍ.DAM-šu qa-du DUMU. MEŠ-šu
30. i-na ŠU-ti DUMU.MEŠ URU ú-ra
31. LÚ.MEŠ DAM.GAR i-na-an-di-nu-šu-nu-ti
32. ù DUMU.MEŠ URU ú-ra LÚ.MEŠ DAM.GAR
33. a-na É.ḤI.A a-na A.ŠÀ. MEŠ ša LUGAL KUR ú-ga-ri-it
34. la-a i-qa-ru-bu-ni U₄-ma ᵀUTU-šu LUGAL GAL
35. ri-kíl-ta i-na be-ri DUMU.MEŠ URU ú-ra
36. LÚ DAM.GAR.MEŠ ù i-na be-ri DUMU.MEŠ KUR ú-ga-ri-it
37. a-kán-na ir-ku-us-šu-nu-ti

¹⁻¹⁰Sceau du *Tabarna* Ḥattušili III, le grand roi, roi du Hatti. À Niqmepa dis ceci : Puisque tu as dit devant moi : « Les marchands d'Ura pèsent lourdement sur le pays de ton serviteur », le Soleil a noué l'accord suivant pour les fils d'Ura avec les fils d'Ugarit.

¹¹⁻¹⁹Que les fils d'Ura exercent leur commerce en Ugarit à la bonne saison mais que, l'hiver, on les renvoie d'Ugarit dans leur pays. Les fils d'Ura ne pourront pas résider en Ugarit l'hiver et ils ne pourront pas s'emparer contre argent de maisons (ou) de terres.

²⁰⁻³⁴ Si un marchand d'Ura dissipe en Ugarit l'argent de sa dotation, le roi d'Ugarit ne le laissera pas résider dans son pays ; si l'argent d'un fils d'Ura est (engagé) chez des fils d'Ugarit et (ceux-ci) ne peuvent le rembourser, le roi d'Ugarit remettra cet homme (= le débiteur) avec sa femme et ses enfants entre les mains des marchands d'Ura, mais les marchands d'Ura n'élèveront pas de prétention sur des maisons ou des terres du roi d'Ugarit.

³⁵⁻³⁸ Tel est l'accord que le Soleil, grand roi, a établi entre les marchands d'Ura et les fils d'Ugarit.

RS 34.179

(RSO VII, p.15)

Texte reprenant les clauses de RS 17.130, en mentionnant de plus les marchands de la ville de Kutupa.

- 1'. [...] lib- [...]
- 2'. [tam-ka-ru-ta-šu-]nu li-pu-¹šu¹
- 3'. [ù i-na U₄-t]i ku-uš-ši
- 4'. [iš-tu l]i¹b-bi KUR ú-ga-ri-i[t]
- 5'. [u-še-šu]-ni a-na KUR-šu-nu
- 6'. [ù DUMU.MEŠ URU] ¹ú¹-ra ù DUMU.MEŠ URU ku-¹tù-pa¹
- 7'. [i-n]a ku-uš-ši i-na l]i¹b-[bi]
- 8'. [KUR ú-ga-ri-i]t la-a uš-ša-[bu]
- 9'. [ù É.HÁ] GÁN.HÁ i-na KÙ.BABBAR.ME[Š-šu-nu]
- 10'. [xxxx]-¹ru¹ ù šum-m[a]
- 11'. [LÚ DA]M.GÀR LÚ ša URU [...]
- 12'. [KÙ.BABBAR.MEŠ ša] ma-an-da-ti-šu
- 13'. [i-na l]i¹b-bi KUR ú-ga-r[i-it]
- 14'. [ú-h]a-liq ù LUGAL KUR ú-[ga-ri-it]
- 15'. [i-na] l]i¹b-bi KUR ú-ga-ri-i[t ...]
- 16'. [i-na] l]i¹b-bi KUR ú-ga-ri-i[t ...]
- 17'. [ù] šum-ma KÙ.BABBAR.MEŠ ša DUMU.MEŠ URU [...]
- 18'. [ù] DUMU.MEŠ URU ku-tù-pa it-ti [DUMU.MEŠ]
- 19'. [URU] ú-ga-ri-it ù a-¹na¹ [šu-lu-mi-šu]
- 20'. [la-]a e-le-ú ù LUGAL KUR ú-ga-ri-it
- 21'. [LÚ-]lim ša-a-šu a-du DAM-šu [a-du DUMU.MEŠ-š]u]
- 22'. [i-na ŠU DUMU.MEŠ URU ú-ra ¹ù¹ [...]
- 23'. [LÚ.M]EŠ DAM.GÀR i-na-an-d[i-nu-šu-nu-ti]
- 24'. [ù] ¹DUMU.MEŠ¹ URU ú-ra ¹ù¹ [...]

¹⁻⁵[... à la bonne saison,] qu'ils exercent leur commerce, mais que l'hiver venu, [on les renvoie d'Ougarit dans leur pays. ⁶⁻¹⁰[Ainsi les gens d']Ura et les gens de Kutupa, l'hiver, ne résideront pas e[n Ougar]it. ¹⁰⁻¹⁶S[i] un [mar]chand de la ville [d'Ura? dis]sipe en Ougar[it l'argent de] sa dotation, le roi d'Ougarit ne le laissera pas résider en Ougarit. ¹⁷⁻²⁴[E]t si l'argent des gens [d'Ura et] des gens de Kutupa est engagé chez les gens d'Ougarit et que ceux-ci [ne] puissent pas [le rembourser], alors le roi d'[Ougarit] remettra cet homme avec sa femme [et ses enfants entre] les mains des gens d'Ura et [...], mais les gens d'Ura [...].

RS 92.2007

(RSO XIV, chapitre VII, 4, n°7, p.260-261)

Il faut taxer les marchands, à l'exception des marchands du *tuppātnuru*

Voir annexe V, textes cités dans le chapitre 2 (2. *Frontières économiques*, partie I).

RS 17.424C + 17.397B

(PRU IV, p.219)

Les taxes qui ont été perçues sur des marchands « à pied » ne sont pas valides

Voir annexe V, textes cités dans le chapitre 2 (2. *Frontières économiques*, partie I).

RS 15.33

(PRU III, p.15 ; TAU, p.97)

Voir annexe V, textes cités dans le chapitre 2 (2. *Frontières économiques*, partie I).

RS 34.153

(RSO VII, p.75)

1. um-ma mzu-aš-tar-ti

2. a-na m^{ur}-te-nu ŠEŠ-ia

3. ša a-ra-ma qí-bi-ma

...

9. 2-šú a-na a-at-t[i-ru-ti]

10. at-ta-ra-[ad]

11. 2-šú a[t-t]a-ah-sà

12. it-ti-el-ta

13. U₄.3.KÁM ša-nu-ti-ia

14. U₄.6.KÁM i-na a-ab-ta

15. aš-ba-ku

¹⁻³Ainsi parle Zū-Aštarti. À Urtenu, mon frère que j'aime, dis : (...)

⁹⁻¹⁵Par deux fois, je suis descen[du] nouer alli[ance] ; par deux fois, j'y suis a[ll]é : la première fois, le troisième jour ; la seconde fois, le sixième. J'étais installé sur la mer.

Les artisans

AIT 227

(*The Alalah Tablets*, n°227, p.79)

Liste de 64 foyers exerçant des métiers d'artisans (certains nombres manquent)

1. [...] LÙ.MEŠ LÚSIMUG
2. 9 URUDU ti-iš-nu
3. 5[?] ta-pál ša ga-ru-we
4. 20 GÍR URUDU 1 li-im 5 me-at SAG ši-il-ta-aḥ-ḥu URUDU
5. 22 É LÙ.MEŠ LÚAŠGAB
6. 5 É LÙ.MEŠ mar-ta-tu-ḥu-li
7. 3 É LÙ.MEŠ ša-aš-ši-nu
8. 1 É pur-ku-ul-lu-ḥu-li
9. 16 É LÙ.MEŠ NAGAR ša BANŠUR
- ...
18. ŠU.NIGIN 64 É.MEŠ e-pi-iš ši-ip-ri
19. ša man-za-al-tum

¹⁻⁴ [] forgerons ont fait 9 récipients de cuivre, 5 paires de *garuwe*, 20 dagues de cuivre, 1500 têtes de flèche de cuivre.

⁵⁻⁹ 22 maisons de corroyeurs (du cuir), 5 maisons de commerçants *martatu*, 3 maisons de bijoutiers, 1 maison de lapidaire, 16 maisons de menuisiers fabriquant des tables,

¹⁸⁻¹⁹ Total : 64 maisons faisant le travail du district *manzaltum*.

EA 49

Lettre du roi d'Ugarit au pharaon, dans laquelle il lui demande de lui envoyer un médecin

22. ù LÚ A.ZU-a
23. id-na-an-ni
24. an-na-ka LÚ A.ZU-ú
25. ia-nu

²²⁻²⁵ Et envoie-moi un médecin. Ici, il n'y a pas de médecin.

RS 88.2158

(RSO XIV, p.239)

Réponse d'un dignitaire égyptien au roi d'Ugarit qui a demandé un sculpteur sur pierre pour faire une statue du pharaon Merneptah, à placer dans le temple de Ba'al.

- 10'. ù ki-i ša at-ta tàš-pu-ru um-ma-a LUGAL li-id-din
- 11'. a-na a-la-kí 1-en LÚ pur-kúl-la ù a-na ʿia[?]-š[?]i[?] li[?]-iṣ-ša
- 12'. a-na e-pé-ši ᵀALAM ša ᵀmar-ni-ip t[a-ah]
- 13'. ha-at-pa-mu-a i-na pa-ni ᵀALAM an-ni-i ša ʿi[?]ŠKUR[?]

14'. ša i-na lîb-bi É.DINGIR-lî an¹-ni-i iš-ša-¹a²?

15'. ša a-na-ku e-te-¹né-ep¹-[pu]-uš-šu a-na ^dIŠKUR

16'. ša KUR ú-ga-ri-it

¹⁰⁻¹⁶Et voici ce que toi, tu as écrit : « Que le roi accorde que vienne un sculpteur et [qu'il sor]te vers m[oi ?] pour faire une image de Marniptah-Hatpamua en face de l'image de Ba'al qu'il a présentée dans le temple que, moi, je suis en train de faire pour Ba'al de l'Ugarit ».

RS 25.461

Il ne faut pas lever de taxes sur les *šāripu* du Roi

Voir annexe V, textes cités dans le chapitre 2 (2. *Frontières économiques*, partie I).

RS 20.03

Le DUMU LUGAL annonce au roi d'Ugarit qu'il lui envoie des *šāripu*

Voir annexe VI, textes cités dans le chapitre 3 (La fixation des frontières par les États).

RS 94.2562

En cours d'édition

RS 94.2513

En cours d'édition

RS 17.383

(PRU IV, p.221 ; TAU, p.91)

Lettre de Taghuli(nu), représentant du roi d'Ugarit auprès du roi de Karkemiš, au roi d'Ugarit

32. ù e-nu-ma a-na-ku dan-ni[š] am-ta-ra-aš

33. ú-ba-an lu-ú la mi-ta-a-ku

34. i-na-an-na iš-tu GIG-ia ab-ta-lu-ut

35. ù ^dap-šu-uk-ka ša ^{URU}ir-ḥa-an-da

36. e-te-la-a ù a-na ^{LÚ}tap-pu-ti-šu

37. e-er-ri-ša-an-ni ù ma-an-nu-me-e

38. a-na DINGIR-lim ša-a-šu SISKUR.MEŠ

39. ša ^{LÚ}tap-pu-ti e-ep-pa-aš

40. ù NÍG.BA-HÁ ma-'a-di-iš ub-bal

41. ù SÍG ZA.GÌN ub-ba-al i-na-an-na

42. EN-ia SÍG ZA.GÌN.MEŠ li-te-bi-la

³²⁻⁴¹Or moi, j'ai été gravement malade ; il s'en est fallu d'un doigt que je ne sois mort. À présent, je suis guéri de mon mal : le dieu Apšukka de 'Irḥanda est apparu et m'a demandé de faire partie de sa « confrérie ». Quiconque fait des offrandes d'association à ce dieu fait de nombreux présents et (lui) apporte de la laine bleue. Maintenant que mon seigneur m'envoie de la laine bleue.


Annexe X : textes cités dans le chapitre 7 (Ceux qui sont partis de chez eux)

Les 'Apiru/Habiru (LÚ SA.GAZ)

AIT 350

(*The Alalakh Tablets*, p.98 et planche XXXV)

Liste de propriétaires d'agneaux « nourris d'herbe » (UDU-ú)

<ol style="list-style-type: none"> 1. ʔup²-pí ša UDU-ú-ĤI.A 2. ŠU.NIGIN 1 ME 15 3. URU a-la-la-[ah²?]^{K1} 4. 4 ME 2 UDU-ú-ĤI.A šà 5. URU mu-ki-ĥe 6. 240 [UDU²?] šà 7. LÚ.MEŠ SA.GAZ 8. 268 UDU-ú šà 9. LÚ.MEŠ ša-na-nu-ĥe 10. ŠU.NIGIN 1 li-im 25 11. ki-li-ma-a 	<p>350</p> 
--	---

¹⁻¹¹Tablette des agneaux nourris d'herbe : 115, total de la ville d'Alalah ; 402, total de la ville de Mukihē ; 240, total des 'Apiru ; 268, total des Šananu. Le tout, 1025. [NB : ligne 1, on lit MU et BI, mais MU.BI = (nom, *šumum*) n'aurait pas grand sens ici].

AIT 183

(*The Alalakh Tablets*, planche XXVIII)

Liste de soldats

1. 1 li-im 6
2. ERIN₂.MEŠ ša-na-an-nu
3. 76 GIŠ.GIGIR.ĤI.A
4. 1 li-im 4 ME
36
5. É LÚ SA.GAZ
6. 80 ERIN₂.MEŠ GIŠ.GIGIR

183	
obv	
rev	

¹⁻³ 1006 soldats šananu (dont) 76 conducteurs de char, ⁴⁻⁶ 1436 de la famille des 'Apiru (dont) 80 conducteurs de char.

RS 18.148

(PRU V, n°62, A, p.88)

Tablette abîmée, trouvée à Ugarit, dans laquelle les *ʿprm* (*ʿApiru*) apparaissent

1. tḥm . ydn . ʿm . mlk
2. bʿlh . nǵʳr . ḥntk
3. w l . a[]tʳ . tśknn
4. ḥmśm . l m[i]t . any
5. tśkn[n ...] h . kʳ[...]
6. w śnm [...] w [...]
7. w ʿprm . [..]

¹⁻⁷Message de Ydn au roi, son maître. (C'est moi) qui suis le gardien de ta vie et je ne (faillirai) pas (à mon devoir?). Tu équiperas 150 navires. Tu équiperas [...] et [...] et les *ʿprm* [...]

Les ʿApiru et les LÚ.MEŠ SA.GAZ/GAZ dans les lettres d'El Amarna

Les ʿApiru et les LÚ.MEŠ SA.GAZ/GAZ sont mentionnés dans 61 lettres d'El Amarna, désignés par *ha-pi-ru/ha-bi-ru* dans cinq lettres d'Abdi-Heba de Jérusalem, qu'on reproduit ici, et par LÚ SA.GAZ/GAZ dans cinquante-six autres lettres dont les références sont données ci-après.

Lettres où figurent des ʿApiru ou des (LÚ) SA.GAZ/GAZ	Auteur ⁴⁷⁶
EA 286, 287, 288, 289, 290	ʿAbdi-Heba, de Jérusalem
EA 68, 71, 73, 74, 75, 76, 77, 79, 81, 82, 83, 85, 87, 88, 90, 91, 94, 104, 108, 112, 116, 117, 118, 121, 129, 130, 132	Rib-Adda, de Byblos
EA 100	Les anciens d'Irqata
EA 144	Zimreddi, de Sidon
EA 146, 148, 179	Abi-Milku, de Tyr
EA 189	Aitakama, de Qadeš
EA 195, 197	Biryawaza, de Damas
EA 215	Bayawa, de ?, en Syrie ?
EA 243, 246	Biridiya, de Magidda
EA 254	Lab'ayu, de Šakmu
EA 271	Milkilu, de Gazru
EA 272	<i>Šum...</i>
EA 273, 274	NIN.UR.MAḤ.MEŠ
EA 298, 299	Yapaḥu, de Gazru
EA 305	Šubandu, de ?, Palestine
EA 318	Dagantakala, de ?
EA 366	Šuwardata, de Qiltu
EA 67, 113, 127, 185, 186, 207, 307, 313	?

⁴⁷⁶ NB : La mention « de Byblos » signifie que l'expéditeur est un personnage (roi, « maire », etc.) de Byblos, et non que la lettre est écrite depuis cette ville.

EA 286

(LAPO 13, p.508)

1. [a]-na ^mLUGAL EN-ia qí-bi-ma
2. um-ma ^mÌR ħe-ba ÌR-ka-ma
3. a-na 2 GÌR.MEŠ EN-ia LUGAL-ri
4. 7-ta-a-an ù 7-ta-a-an am-qut-mi
5. ma-an-na ep-ša-ti a-na LUGAL EN-ia
6. i-ka-lu ka-ar-ši-ya \ ú-ša-a-ru
7. i-na pa-ni LUGAL EN-ri ^mÌR ħe-ba
8. pa-ṭa-ar-mi a-na LUGAL-ri EN-šu
9. a-mur a-na-ku la-a LÚ a-bi-ia
10. ù la-a MÍ ú-mi-ia \ ša-ak-na-ni
11. i-na aš-ri an-ni-e
12. zu-ru-uḫ LUGAL-ri KALAG-GA
13. ú-še-ri-ba-an-ni a-na É LÚ a-bi-ia
14. am-mi-nim-mi a-na<ku> e-pu-uš
15. \ ar-na a-na LUGAL EN-ri
16. a-di LUGAL EN-ia TI.LA
17. a-qa-bi a-na LÚ.MAŠKÍM LUGAL E[N-ia]
18. am-mi-nim-mi ta-ra-ia-m[u]
19. LÚ ħa-pí-ri ù LÚ.MEŠ ħa-zi[-ia-nu-ti]
20. ta-za-ia-ru ù ki-na-an-na
21. ú-ša-à-ru i-na pa-ni LUGAL EN-ia
22. e-nu-ma yi/à-qa-bi ħal-qa-at-mi
23. KUR.ḪÁ LUGAL EN-ia ki-na-an-na
24. ú-ša-wa-ru a-na LUGAL EN-ia
25. ù li-te-mi ^mLUGAL EN-ia
26. e-nu-ma ša-ka-an LUGAL EN-ia
27. [L]Ú.MEŠ ma-šar-ta la-qí-mi
28. [gáb-]b[a]-š[a] ^me-en-ħa-mu
29. _____ eš
30. _____
31. ___ KUR m[i-]jṣ-ri.K[I]
32. __L[UG]AL-[ri] EN-ri
33. [ia-a-n]u-mi LÚ.MEŠ ma-šar-t[a]
34. [ù l]i-[i]s-ki-en LUGAL a-na KUR-šu
35. [li-i]s-k[ín]L[UG]AL a-na KUR-šu pa-ṭa-ra-at
36. [KUR.Ḫ]Á LUGAL EN gáb-ša ^mi-li mil-ku
37. i-ħal-li-iq gáb-bi KUR LUGAL-ri

38. ù li-is-kín LUGAL EN a-na KUR-šu
 39. a-na-ku a-qa-bi e-ru-ub-mi
 40. it-ti LUGAL-ri EN-ia ù la-mur-mi
 41. 2 IGI.MEŠ LUGAL EN-ia ù nu-kur-tú.MEŠ
 42. KALAG.GA a-na mu-ḥi-ia ù la a-la-‘a-e
 43. e-ra-ba iš-tu LUGAL EN-ia
 44. ù li-it-ru-uš i-na pa-ni LUGA[L ù]
 45. lu-ma-še-ra LÚ.MEŠ ma-šar-ta
 46. ù le-lu-ub ù la-mu-ur 2 IG[I.MEŠ]
 47. LUGAL EN-ia \ e-nu-ma LUGAL E[N-ia]
 48. TIL.LA e-nu-ma it-ta-šú-ú LÚ MAŠ[KÍM.MEŠ]
 49. a-qa-bi ḥal-qa-at-mi KUR.ḤÁ LUGAL-r[i]
 50. la ta-ša-mé-ú a-na ia-a-ši
 51. ḥal-qu-mi gáb-bi LÚ.MEŠ ḥa-zi-a-nu-ti
 52. ia-a-nu-mi LÚ ḥa-zi-a-nu a-na LUGAL EN
 53. li-din LUGAL pa-ni-šu a-na L[Ú].MEŠ pí-ṭa-ti
 54. ù lu-ši-mi LÚ.MEŠ ÉRIN pí-ṭa-ti
 55. LUGAL EN-ia ia-a-nu-mi KUR.ḤÁ a-na LUGAL
 56. LÚ.MEŠ ḥa-pí-ru ḥa-bat gáb-bi KUR.ḤÁ LUGAL
 57. šum-ma i-ba-aš-ši LÚ ÉRIN.MEŠ pí-ṭa-ti
 58. i-na MU an-ni-ti i-ba-aš-ši KUR.ḤÁ
 59. LUGAL EN ù šum-ma ia-a-nu-mi LÚ.ÉRIN pí-ṭa-ti
 60. [ḥ]al-qa-at KUR.ḤÁ LUGAL EN-ia
 61. [a-n]a túp-š[a]r LUG[AL] EN-ia um-ma ᵐIR ḥe-ba
 62. [l]R-ka-ma \ še-ri-ib a-wa-ta₅.MEŠ
 63. [b]a-na-ta a-na LUGAL EN-ia ḥal-qa-at
 64. [gá]b-bi KUR.ḤÁ LUGAL EN-ia

¹⁻⁴Dis au roi, mon seigneur : Message de Abdi-Ḥeba, ton serviteur. Je tombe aux pieds de mon seigneur, le roi, 7 fois et 7 fois. ⁵⁻¹⁵Qu'ai-je fait au roi, mon seigneur ? Ils me dénoncent : « Abdi-Ḥeba a rompu avec le roi, son seigneur ». Étant donné que, pour moi, ce n'est ni mon père, ni ma mère qui m'ont mis à cette place, mais le bras puissant du roi qui m'a fait entrer dans la maison de mon père, pourquoi donc moi, parmi tous, commettrais-je un crime contre le roi, mon seigneur ? ¹⁶⁻²¹Aussi vrai que vit le roi, mon seigneur, je dis au commissaire du roi, [mon] seigneur : « Pourquoi aimes-tu les *ʾApiru* et détestes-tu les maires ? » Je suis donc calomnié devant le roi, mon seigneur. ²²⁻³¹Parce que je dis : « Perdus sont les pays du roi, mon seigneur », je suis calomnié devant le roi, mon seigneur. Que le roi, mon seigneur, sache que (bien que) le roi, mon seigneur ait posté (ici) une garnison, Enḥamu l'a emmenée [*tout entière*]. [...] ... ³²⁻⁴³[Maintenant], ô roi, mon seigneur, [il n'y a p]lus de garnison, et donc que le roi pourvoie aux besoins de son pays. Que le roi [*pou*]voie aux besoins de son pays ! Tous les pa]ys du roi ont déserté. Ili-Milku a causé la perte de tout le pays du roi, et donc que le roi, mon seigneur pourvoie aux besoins de son pays. Pour ma part, je dis : « Je voudrais entrer chez le roi, mon seigneur, et rendre visite au roi, mon seigneur, mais la guerre contre moi est rude, et donc je ne puis entrer chez le roi, mon seigneur ». ⁴⁴⁻⁵²Qu'il semble bon aux yeux du roi, mon seigneur, d'envoyer une garnison, ainsi je pourrai venir rendre visite au roi, mon seigneur. *En vérité*, le roi, mon seigneur, vit. Chaque fois que les commissaires se sont avancés, je (leur) dis : « Perdus sont

les pays du roi », mais ils ne m'ont pas écouté. Perdus sont tous les maires ; il n'y a pas un maire qui reste au roi, mon seigneur. ⁵³⁻⁶⁰Que le roi tourne son attention vers les archers, afin que des archers du roi, mon seigneur, s'avancent. Le roi n'a plus de pays. Ce *'Apiru* a pillé tous les pays du roi. S'il y a des archers cette année, les pays du roi, mon seigneur, resteront. Mais s'il n'y a pas d'archers, perdus sont les pays du roi, mon seigneur. ⁶¹⁻⁶⁴Au scribe du roi, mon seigneur : Message de Abdi-Heba, ton [ser]viteur. Adresse des paroles éloquentes au roi, mon seigneur. Perdus sont tous les pays du roi, mon seigneur.

EA 287

(LAPO 13, p.510)

1. [a-na ^mLUGAL]-ri EN-ia[qí-bi-ma]
2. [um-ma ^m]R ħi-ba ÌR-k[a-ma a-na]
3. [GÌR.MEŠ] EN-ia 7-t[a-a-an ù 7-ta-a-an am-qut-mi]
4. [a-mur g]áb<-bi> a-wa-ta₅ M[EŠ ša LUGAL-ru EN-ia]
5. [ú-še-]ru-bu-ni a-na[_____ ME]Š
6. [a-mur] ip-ša \ ša e[-pu-šu
7. URUDU GAG.Ú.TAG.GA \ [
8. _____ a-wa[-tú
9. _____
10. _____ *traces* _____
11. a-na [U]R[U qí-el-t]i^{KI} ú-še-ru-bu li-de₄ [LUGA]L-ri
12. gáb-bi KUR.ĤÁ [š]a-li-mu a-na ia-a-ši nu-kúr-tú
13. ù li-is-kín LUGAL-ri a-na KUR-šu
14. a-mur KUR [UR]U [g]az-ri^{KI} KUR URU aš-qa-lu-na^{KI}
15. ù URU [a-ki-š]i^{KI} i-din-nu a-na ša-šu-nu
16. NÍG.ĤÁ Ì.ĤÁ ù mi-im-ma \ ma-aḥ-ší-ra-mu
17. ù li-is-kín LUGAL-ri a-na ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-ti ú
18. lu-ma-še-ra ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-ti a-na LÚ.MEŠ
19. ša ip-pu-šu ar-na a-na LUGAL-ri EN-ia
20. šum-ma i-ba-aš-ši i-na MU an-ni-ti
21. ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-tu₄ ù i-ba-aš-ši KUR.ĤÁ
22. [ù] LÚ ħa-zi-a-nu a-na LUGAL-ri EN-ia
23. [ù] šum-ma ia-nu ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-tu₄ ia-a-nu-[m]i
24. KUR.MEŠ ù LÚ.MEŠ ħa-zi-a-nu-ti a-na LUGAL[-ri]
25. [a-]mur KUR URU ú-ru-ša₁₀-lim an-n[i-]ta
26. [I]a-a LÚ AD.DA.A.NI la-a um-mi-i[a]
27. [n]a-ad-na-an-ni \ ŠU \ zu-ru-uḥ[LUGAL-ri KALA]G.GA
28. [n]a-ad-na-an-ni a-na ia-a-ši
29. a-mur ip-ša an-ni-ú ip-ši ^mmil-ki-i-li
30. ù ip-ši DUMU.MEŠ la-ab-ba-ya
31. ša na-ad-nu KUR LUGAL-ri LÚ.MEŠ <a-na> ħa-pí-ri

32. a-mur LUGAL EN-ia řa-du-uq a-na ia-a-ři
 33. ař-řum LÚ.MEŠ ka-ři-yi li-iř-řal-mi
 34. LUGAL-ri LÚ MAŠKÍM.MEŠ e-nu-ma KALAG.GA É ma-gal
 35. ù ú-ba-´a-ú ar-na kab-ta GAL
 36. [la]-qa-ḥu ú-nu-ta₅-řu-nu ù ař-{ru-ú}
 37. [e]-mid ú-re-e \ ga-ag-gi-m[i]
 38. {ù} [řum-m]a ře-ru i-na KUR [
 39. [ÉRIN].MEŠ ti-ta-lu it-t[i] LÚ ma-řar-ti]
 40. [a-na] ÌR.MEŠ li-is-kín-m[i] LUGAL-ri]
 41. a-na řa-řu-nu \ ta-řa-qa[
 42. KUR.ḤÁ i-na qa-ti-řu-n[u] ù]
 43. li-iř-al-mi LUGAL-ri a-na řa-řu-[nu]
 44. ma-ad NÍG.ḤÁ ma-ad Ì.ḤÁ ma-ad TÚG.ḤÁ-t[i]
 45. a-di e-tel-li pa-ú-ru LÚ MAŠKÍM LUGAL-ri
 46. a-na KUR URU ú-ru-řa₁₀-lim.KI pa-řa-a-ri
 47. [ma]d-da-ya a-di LÚ.MEŠ ma-řar-ti LÚ ú-e-e
 48. [řa i]-din LUGAL-ri li-de₄-mi LUGAL-ri
 49. [iq-]bi a-na ia-a-ři ma-da-ya
 50. [a-mu]r pa-ař-ra-an-ni la ti-iz-zi-ib-ři
 51. [MU] an-ni-ta mu-ře-ra-an-ni LÚ ma-řar-ta
 52. [ù] L[Ú] MAŠKÍM LUGAL-ri mu-ře-ra \ an-ni-ka-nu
 53. [NÍG.BA.]ḤÁ mu-ře-er-ti a-na LUGAL-ri E[N-ia]
 54. [LÚ].MEŠ a-ři-ru 5 li-im [
 55. [3 M]E [1]8 LÚ.MEŠ ú-bi-li-mi KASKAL.ḤÁ LUGA[L-ri]
 56. la-qí[-ḥ]u i-n[a] ú-[g]a-ri \ řa-de₄-e [a-na]
 57. URU ia-lu-na^{KI} li-de₄-mi LUGAL-ri EN-ia
 58. la-a a-la-´a-e \ mu-ře-ra KASKAL
 59. a-na LUGAL-ri EN-ia ař-řum la-ma-de₄-ka
 60. a-mur LUGAL-ri řa-ka-an řum-řu
 61. i-na KUR ú-ru-sa-lim^{KI} a-na da-ri-iř
 62. ù la-a i-le-´e-e e-za-bi/-řa
 63. KUR.ḤÁ URU ú-ru-řa₁₀-lim^{KI}
 64. a-na túp-řar LUGAL-ri EN-ia
 65. qí-bi-ma um-ma mÌR ḥi-ba ÌR-ka-ma
 66. a-na 2 GÌR.MEŠ am-qut-mi ÌR-ka a-nu-ki
 67. ře-ri-ib a-wa-ta₅ ba-na-ta
 68. a-na LUGAL-ri EN-ia
 69. LÚ ú-e-´e L[U]GAL-ri a-nu-ki
 70. ma-at-ti a-na ka-ta₅
 71. ù ti-ip-pa-řa ip-řa la-am-na
 72. a-na UGU-ḥi LÚ.MEŠ KUR ka-si

73. [ú]-ba-na la-a GAZ \ de₄-[k]a-t[i..]
 74. [i-n]a ŠU LÚ.MEŠ KUR ka-ši[-wi]
 75. [i-n]a lib-bi É-ia \ li[-iš-al]
 76. LUGAL-ru a-na ša-š[u-nu]
 77. [7-t]a-a-an ù 7-ta-a-an [ša-du-uq]
 78. [LUGAL-r]i EN-ia a-na ia[-ši]

¹⁻⁴[Dis au roi], mon seigneur : Message de Abdi-Ĥeba, ton serviteur. [Je tombe aux pieds] de mon seigneur, le roi, 7 fois et 7 fois. ⁴⁻⁹Vois toute l'affaire. [Milkilu et Tagi ont ame]né des troupes dans [Qiltu] contre moi. Vois l'acte qu'ils ont commis [envers ton serviteur]. Une flèche [...] ... ¹⁰⁻¹⁹[... ils ont amené dans Qiltu. Que le roi sache (que) tous les pays sont en paix (les uns avec les autres), mais je suis en guerre. Que le roi pourvoie aux besoins de son pays. Vois les pays de Gazru, Ašqaluna et L[akis]i. Ils leur ont donné de la nourriture, de l'huile et toutes les autres nécessités. Ainsi, que le roi pourvoie aux besoins des archers et envoie les archers contre des hommes qui commettent des crimes contre le roi, mon seigneur. ²⁰⁻²⁴Si cette année, il y a des archers, alors des pays et des maires resteront au roi, mon seigneur. Mais s'il n'y a pas d'archers, alors le roi n'aura ni pays ni maires.

²⁵⁻³²Vois Jérusalem ! Celle-ci, ni mon père, ni ma mère ne me l'ont donnée : la main : *zu-ru-uḥ* (bras) [puis]sante du roi me l'a donnée. Vois (cette) action ! C'est l'action de Milkilu et l'action des fils de Lab'ayu, qui ont donné le pays du roi <aux> *ʿApiru*. Vois, ô roi, mon seigneur ! *Je suis dans le droit*. ³³⁻⁴²En ce qui concerne les Kašites, que le roi se renseigne auprès des commissaires. Quoique la maison soit bien fortifiée, ils ont essayé de commettre un crime très grave. Ils ont [p]ris leurs outils et *j'ai dû chercher un abri auprès d'un support* pour le toit : *ga-ag-gi*. Et donc s'il envoie [des troupe]s dans Jérusalem, qu'elles montent avec une garnison pour un service (régulier). Que le roi pourvoie à leurs besoins ; *tout le pays pourrait être dans une situation critique* à cause d'eux. ⁴³⁻⁵²Que le roi s'informe d'eu[x] ! Qu'il y ait beaucoup de nourriture, beaucoup d'huile, beaucoup de vêtements, jusqu'à ce que Pauru, le commissaire du roi, monte à Jérusalem. Addaya est parti ainsi que la garnison de soldats [que] le roi avait donnée. Que le roi sache ce qu'Addaya m'a dit : « Vois, il m'a congédié. » Ne l'abandonne pas, [et] envoie une garnison cette année], et envoie ici même le commissaire du roi. ⁵¹⁻⁵⁹J'ai envoyé [*comme présent*]s au roi, mon seigneur, [x] captifs, 5 000 ... [...], [et] 8 porteurs pour les caravanes du roi, mon seigneur, mais ils ont été pris dans la campagne : ša-de_{4-e} d'Ayyaluna. Que le roi, mon seigneur, sache [que] je ne puis envoyer une caravane au roi, mon seigneur. Pour ton information ! Puisque le roi a placé son nom dans Jérusalem pour toujours, il ne peut l'abandonner - le pays de Jérusalem ! ⁶⁴⁻⁷⁰Dis au scribe du roi, mon seigneur : « Message de ʿAbdi-Ĥeba, ton serviteur. Je tombe à tes pieds. Je suis ton serviteur. Adresse des paroles éloquentes au roi, mon seigneur : je suis un soldat du roi. Je *suis toujours à toi*. ⁷¹⁻⁷⁸Et s'il te plaît, rends les Kašites responsables de la mauvaise action. J'ai presque été tué par les Kašites dans ma propre maison. Que le roi [*fasse une enquête*] à leur égard. [Que le ro]i, mon seigneur, [se charge] d'eux. 7 fois et 7 fois, que le roi, mon seigneur, se charge de moi ».

EA 288

(LAPO 13, p.515)

1. [a-n]a ^mLUGAL-ri EN-ia ^dU[T]U[-ia q]i[-bi-ma]
2. um-ma ^mĪR ḥi-ba ĪR-ka-ma
3. a-na 2 ĠĪR.MEŠ LUGAL EN-ia 7-ta-a-an
4. ù 7-ta-a-an am-qut-mi
5. a-mur LUGAL-ri EN-ia ša-ka-an

6. šùm-šu a-na mu-ši °UTU-ši
7. ù ir-bi °UTU-ši ḥa-an-pa
8. ša iḥ-nu-pu a-na mu-ḥi-ia
9. a-mur a-na-ku la-a LÚ ḥa-zi-a-nu
10. LÚ ú-e-ú <a-na-ku> a-na LUGAL-ri EN-ia
11. a-mur a-na-ku LÚ ru-ī LUGAL-ri
12. ù ú-bi-il GUN LUGAL-ri a-na-ku
13. ia-a-nu-mi LÚ AD.DA a-ni ia-a-nu-mi
14. [M]Í um-mi-ia zu-ru-uḥ LUGAL-ri KALAG.GA
15. [š]a-ak-ḥ[a-an-ni] i-na É LÚ A[D.]DA[A.NI]
16.
17. [k]a-ša-ad a-na mu-ḥi-ia [q]a-a [
18. na-ad-na-ti 10 LÚ ÌR.MEŠ [a-na q]a[-t]i[-šu]
19. ṁšu-ú-ta LÚ MAŠKÍM LUGAL-ri ka-š[a-ad]
20. [a]-na mu-ḥi-ia 21 MÍ DUMU.MÍ.MEŠ
21. [8]0 LÚ.MEŠ a-ší-ri na-ad-na-ti
22. [a]-na qa-ti ṁšu-ú-ta NÍG.BA LUGAL EN-ia
23. li-im-li-ik-mi LUGAL-ri a-na KUR-šu
24. ḥal-qà-at KUR LUGAL-ri gáb-ba-ša
25. sa-ba-ta-ni nu-kúr-tú a-na ia-a-ši
26. a-di KUR.ḤÁ še-e-ri^{KI} a-di URU gín-ti-ki-ir-mi-il
27. šal-mu a-na gáb-bi LÚ.MEŠ ḥa-zi-a-nu-ti
28. ù nu-kur-tú a-na ia-a-ši
29. ip-ša-ti e-nu-ma LÚ ḥa-pí-ri
30. ù la-a a-mar 2 IGI.MEŠ LUGAL
31. EN-ia ki-i nu-kúr-tú
32. a-na UGU-ḥi-ia ša-ak-na-ti
33. e-nu-ma GIŠ.MÁ i-na lîb-bi A.AB.BA
34. ŠU zu-ru-uḥ LUGAL KALAG.GA
35. ti-li-iq-qí KUR na-aḥ-ri-ma^{KI}
36. ù KUR ka-<pa-si>^{KI} x ka-a-si^{KI} ù i-na-an-na
37. URU.DIDLI.ḤÁ LUGAL-ri
38. ti-le-qé-ú LÚ.MEŠ ḥa-pí-ru
39. ia-a-nu-mi 1-en LÚ [ḥ]a-zi-a-nu
40. a-na LUGAL-ri EN-ia ḥal-qu gáb-bu
41. a-mur ṁtu-ur-ba-zu G[A]Z de₄-ka
42. i-na KÁ.GAL U[R]U sí-lu-ú^{KI} qa-al LUGAL-ru
43. a-mur ṁzi-im-ri-da URU l[a-k]i-si^{KI}
44. ig-gi-ú-šu ÌR.MEŠ ip-šu a-na L[Ú].MEŠ ḥ[a-p]í[-r]i
45. ṁia-ap-ti-iḥ ad-da GAZ te-k[a]
46. [i-n]a KÁ.GAL URU zi-lu-ú ka-al

47. [a-mi-n]im [l]a-a i-ša-al-šu[-nu LUGAL-ru]
 48. [ù li]-is-kín LUGAL-[ru a-na KUR-šu]
 49. [ù l]i-din LUGAL-ru pa-ni-šu {ù} [lu-ši-m]i
 50. [LÚ.MEŠ] ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-ti a-na KUR-š[u]
 51. [ù] šum-ma ia-a-nu-mi ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-tu₄
 52. i-na MU an-ni-ti ḫal-qa-at a-ba-da-at
 53. \ gáb-bi KUR.ḪÁ LUGAL-ri EN-ia
 54. la-a i-qa-bi-ú a-na pa-ni LUGAL EN-ia
 55. e-nu-ma ḫal-qa-at KUR LUGAL EN-ia
 56. ù ḫal-qu gáb-bi LÚ.MEŠ ḫa-zi-a-nu-ti
 57. šum-ma ia-a-nu-mi ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-tu₄
 58. i-na MU an-ni-ti lu-ma-še-er
 59. LUGAL-ru LÚ MAŠKÍM ù li-il-qé-a-ni
 60. a-na ia-a-ši a-di ŠEŠ.MEŠ ù BA.UG₇
 61. ni-mu-tu₄ it-ti LUGAL-ru EN-nu
 62. [a-na L]Ú túp-šar LUGAL-ri EN-ia
 63. [um-ma] m̀R ḫi-ba ÌR-ka a-na 2 GÌR.M[EŠ]
 64. [am-q]ut-mi še-ri-ib a-wa-ta₅.M[EŠ]
 65. [b]a-na-ti a-na LUGAL-[i]
 66. [ma-gal LÚ]ÌR-[ka ù L]Ú DUMU-ka a-na-ku

¹⁻⁴Dis au roi, mon seigneur : Message de Abdi-Ḫeba, ton serviteur. Je tombe aux pieds] de mon seigneur, le roi, 7 fois et 7 fois. ⁵⁻¹⁰Vois, le roi, mon seigneur, a placé son nom au soleil levant et au soleil couchant. C'est donc impie ce qu'ils m'ont fait. Vois, je ne suis pas un maire ; je suis un soldat du roi, mon seigneur. ¹¹⁻¹⁵Vois, je suis un ami du roi, mon seigneur, qui apporte (son) tribut au roi. Ce n'était ni mon père, ni ma mère, mais le bras puissant du roi qui m'a placé dans la maison de [mon] père. ¹⁶⁻²²[...] m'est venu ... [...] J'ai mis [à sa cha]rge 10 esclaves. Suta, le commissaire du roi, est v[enu] à moi. J'ai mis à sa charge 21 filles, [8]0 prisonniers, comme présent pour le roi, mon seigneur. ²¹⁻²⁸Que le roi s'occupe de son pays ; le pays du roi est perdu. *Il m'a tout entier attaqué.* Je suis en guerre depuis le pays de Šeru jusqu'à Ginti-Kirmil. Tous les maires sont en paix, mais je suis en guerre.²⁹⁻³³Je suis traité comme un 'Apiru, et je ne rends pas visite au roi, mon seigneur, puisque je suis en guerre. Je me trouve comme un navire au milieu de la mer. ³⁴⁻⁴⁰La main puissante du roi a pris le pays de Naḫrima et le pays de Kaši, mais maintenant les 'Apiru ont pris les villes même du roi. Pas un seul maire ne reste au roi ; tous sont perdus. ⁴¹⁻⁴⁷Vois, Turbazu a été tué à la porte de la ville de Silu. Le roi n'a rien fait. Vois, des serviteurs qui s'étaient joints aux 'Apiru ont frappé Zimredda de Lakisu, et Yaptih-Ḫadda a été tué à la porte de Silu. Le [roi] n'a rien fait. [Pourq]uoi ne leur a-t-il pas demandé des comptes ? ⁴⁸⁻⁵³Que le roi [pour]voie aux besoins de [son pays] et qu'il veille à ce que les archers [s'avance]nt dans s[on] pays. S'il n'y a pas d'archers cette année, tous les pays du roi, mon seigneur, sont perdus. ⁵⁴⁻⁶¹Ils n'ont pas dit au roi que les pays du roi, mon seigneur, sont perdus, et tous les maires perdus. S'il n'y a pas d'archers cette année, que le roi envoie un commissaire me chercher, ainsi que mes frères, et alors nous mourrons auprès du roi, mon seigneur. ⁶²⁻⁶⁶[Au] scribe du roi, mon seigneur : « [Message] de 'Abdi-Ḫeba, (ton) serviteur. [Je to]mbe [à (tes) pieds]. Adresse [les paroles que j'ai] offertes au [roi, mon seigneur] : je suis ton serviteur [et] ton fils ».

EA 289

(LAPO 13, p.517)

1. [a-]na LUGAL-ri EN-ia [qí-bi-ma]
2. um-ma m̀R-ḥi-ba m̀R-k[a-ma]
3. a-na 2 G̀R.MEŠ EN-ia a[m-qut-mi]
4. 7-ta-a-an ù 7-ta-a-an [
5. a-mur m̀mil-ki-lim la-a i-pa-at[-ṭa-ar]
6. iš-tu DUMU.MEŠ la-ab-a-ya ù [iš-tu]
7. DUMU.MEŠ ar-sà-wa a-na e-ri-š[i]
8. KUR LUGAL-ri a-na ša-šu-nu
9. LÚ ḥa-zi-a-nu ša e-pa-aš ip-ša an-ni-wa
10. am-mi-nim LUGAL-ri la-a ša-al-šu
11. a-mur m̀mil-ki-lim ù m̀ta-gi
12. ip-šu ša e-pu-šu an-ni-wa
13. e-nu-ma la-qí-ši URU ru-bu-[ṭ]á^{KI}
14. ù i-na-an-na URU ú-ru-s[a]-l[i]m^{KI}
15. šum-ma i-ba-aš-ši KUR an-ni-tu
16. a-na LUGAL-ri am-mi-nim <ne> e-nu-ma
17. URU ḥa-za-ti^{KI} a-na LUGAL-ri ša-ak-na-at
18. a-mur KUR URU gín-ti-ki-ir-mi-il^{KI}
19. a-na m̀ta-gi ù LÚ.MEŠ URU g[í]n-ti^{KI}
20. ma-šar-tú i-na É-sa-a-ni i-ba-aš-ši
21. ù lu ni-pu-uš-mi e-nu-ma
22. <DUMU.MEŠ>? m̀la-ab-a-ya
23. ù KUR ša-ak-mi i-din-nu
24. a-na LÚ.MEŠ ḥa-pí-ri^{KI}
25. m̀mil-ki-lim [š]a-par a-na ta-g[i]
26. ù DUMU.MEŠ <la-ab-ba-yi> lu-ú a'-mi-la-tu-nu
27. id-nu-mi gáb-bi e-ri-iš-ti-šu-nu
28. a-na LÚ.MEŠ qí-il-ti^{KI}
29. ù lu-ú ni-ip-ṭú-ur URU ú-ru-sa-lim^{KI}
30. LÚ.MEŠ ma-šar-ta₅.MEŠ ša tu-ma-še-er
31. i-na ŠU m̀ḥa-ya DUMU mi-ia-re-e
32. [l]a-qé-mi m̀ad-da-ya ša-ka-an
33. i-na É-šu i-na URU ḥa-za-ti^{KI}
34. [ù 2]0 [L]Ú.MEŠ a-na KUR mi-iš-ri^{KI}
35. ú-ma-še[-e]r[l]u-ú [i]-te-mi LUGAL-ri
36. ia-a-nu-mi LÚ.MEŠ ma-šar-tu₄ LUGAL-ri it-ti-ia
37. ki-na-an-na li-ib-lu-uṭ LUGAL-ri
38. lu-ú ir-pí-šu m̀pu-ú-ru

39. pa-ṭa-ar i-na ma-aḥ-ri-ia
40. i-na URU ḥa-za-ti i-ba-aš-ši
41. ù li-iz-kúr LUGAL-ri i-na pa-ni-šu
42. ù lu-ma-še-er LUGAL 50 LÚ.MEŠ
43. ma-ṣar-ta a-na na-ṣa-ar KUR
44. gáb-bi KUR LUGAL-ri pa-ṭa-r[a-at]
45. mu-še-ra ^myi-<<iḥ->> en-ḥa-^rmu¹
46. ù li-te KUR LUGAL-ri
47. a-na LÚ túp-[š]ar LUGAL-r[ⁱ EN-ia]
48. [um]-ma ^mÌR ḥi-ba ÌR-[ka-ma]
49. a-wa-tú.MEŠ ba-ṇ[a-ta]
50. i-din-mi a-na LUG[AL]-ri ma-at-ti ma-gal
51. a-na ka-ta₅ ÌR-ka a-na-ku

¹⁻⁴[Dis a]u roi, mon seigneur, mon Soleil : Message de Abdi-Ḥeba, ton serviteur. Je t[ombe] aux pieds de mon seigneur, le roi, 7 fois et 7 fois. ⁵⁻¹⁰Milkilu ne rompt pas avec les fils de Lab'ayu et les fils d'Arsawa, car ils désirent avoir le pays du roi pour eux-mêmes. Quant au maire qui commet un acte pareil, pourquoi le roi ne lui (en) <de>mande-t-il pas compte ? ¹¹⁻¹⁷Voici l'acte que Milkilu et Tagi ont commis : ils ont pris Rubutu. Et maintenant, en ce qui concerne Jérusalem, si ce pays appartient au roi, pourquoi le roi <ne> s'y intéresse-t-il pas comme (il s'intéresse à) Ḥazatu ? ¹⁸⁻²⁴Ginti-Kirmil appartient à Tagi, et il y a des hommes de Ginti comme garnison dans Birsanu. Devons-nous agir comme Lab'ayu lorsqu'il a donné le pays de Šakmu aux *Ḥapiru* ? ²⁵⁻³⁶Milkilu a écrit à Tagi et aux fils <de Lab'ayu> : « *Soyez tous les deux une protection. Accordez toutes leurs demandes aux hommes de Qiltu, et puis séparons-(la) de Jérusalem* ». Addaya a pris la garnison que tu avais envoyée sous la conduite de Ḥaya, le fils de Miyare ; il l'a postée dans sa propre maison dans Ḥazatu et a envoyé 20 hommes en Égypte. Que le roi, mon seigneur, sache (qu')aucune garnison du roi n'est avec moi. ³⁷⁻⁴⁴En conséquence, aussi vrai que le roi vit, son fonctionnaire *irpi*, Pauru, m'a quitté et se trouve dans Ḥazatu (que le roi *se rappelle (ceci) lorsqu'il arrive*). Et donc que le roi envoie 50 hommes comme garnison pour garder le pays. Le pays du roi tout entier a déserté]. ⁴⁵⁻⁵¹Envoie Ye<<ḥ>>enḥamu, qu'il ait souci du roi, [mon seigneur]. Au scribe du roi, [mon seigneur : « M]essage de 'Abdi-Ḥeba, [ton] serviteur. Présente des paroles éloquentes] au roi : *Je suis toujours complètement à toi. Je suis ton serviteur* ».

EA 290

(LAPO 13, p.519)

1. [a-na] ^mLUGAL EN-ia
2. [qí-]bi-ma um-ma
3. [^mÌR]ḥi-ba ÌR-ka-ma a-na 2 GÌR.MEŠ
4. [LUGAL]-ri E[N]-ia 7-ta-a-an ù 7-ta-a-an am-qt
5. [a-m]ur i[p-š]a KUR ša e-pu-šu-ni
6. ^mmil-ki-lu ù ^mšu-ar-da-tu₄
7. a-na KUR LUGAL-ri EN-ia
8. mu-ⁱ-ru ÉRIN.MEŠ URU ga-az-ri^{KI}
9. ÉRIN.MEŠ URU gi-im-ti^{KI}

10. ù ÉRIN.MEŠ URU qí-il-ti.^{KI}
11. ṣa-ab-tum KUR URU ru-bu-te.^{KI}
12. pa-ṭa-ra-at KUR LUGAL-ri
13. a-na LÚ.MEŠ ḥa-pí-ri
14. ù i-na-an-na ap-pu-na-ma
15. URU KUR ú-ru-ša₁₀-lim.^{KI} šu-mu-ša
16. URU É 𒀭NIN.URTA
17. URU LUGAL-ri pa-ṭa-ra-at
19. li-iš-me LUGAL-ri a-na 𒄀R ḥi-ba ÌR-ka
20. ù lu-ma-šar ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-ti
21. ù lu-ti-ra KUR LUGAL-ri a-na LUGAL-ri
22. ù šum-ma ia-a-nu ÉRIN.MEŠ pi-ṭa-tu₄
23. pa-ṭa-ra-at KUR LUGAL-ri a-na LÚ.MEŠ
24. \ ḥa-pí-ri
25. ip-šu K[U]R an-ni-ú
26. {a-na} KA-i 𒄀mil-ki[-li]
27. [ù a]-na[-K]A-i 𒄀šu-ar-d]a-[t]i
28. [it-ti] URU gin₈-t[i]
29. ù li-is-ki-i[n]
30. LUG[A]L-ri a-na KUR[-šu]

¹⁻⁴[Di]s au roi, mon seigneur : Message de [Abdi]-Ḥeba, ton serviteur. Je tombe aux pieds [du roi], mon seigneur, 7 fois et 7 fois. ⁵⁻¹³Voici l'acte que Milkilu et Šuardatu ont commis *contre le pays* : contre le pays du roi, mon seigneur, ils ont commandé des troupes de Gazru, des troupes de Gintu, et des troupes de Qiltu. Ils ont pris Rubutu. Le pays du roi est passé aux Ḥapiru. ¹⁴⁻²¹Et maintenant, en plus de ceci, une ville appartenant à Jérusalem, du nom de Bit NINURTA, une ville du roi, est passée du côté des hommes de Qiltu. Que le roi écoute 'Abdi-Ḥeba, ton serviteur, et envoie des archers pour restituer le pays du roi au roi ! ²²⁻³⁰S'il n'y a pas d'archers, le pays du roi passera aux Ḥapiru. Cet acte contre le pays était [se]lon l'ordre de Milki[lu et se]lon l'ordre de [Šuard]atu, [ensemble a]vec Gintu. Aussi, que le roi pourvoie aux besoins de son pays.

Ceux qui cherchent refuge, exilés et fugitifs

ARM XIV, 73

(traduction : *Documents épistolaires de Mari III*, n°1042, p.215)

Des captifs de guerre se sont enfuis : la suspicion pèse sur eux et on leur demande de faire la preuve qu'ils ne sont pas des déserteurs (en particulier un certain Addu-Šarrum ; les autres craignent d'être livrés)

- 3'. aš-šum LÚ šú-u i-na
- 4'. ka-lu-ú [...] li-ib-bi
- 5' pa-ri-id um-ma šu-nu-ma i-ba-aš-ši

- 6'. ma-a-tum ša LÚ DIRI.MEŠ-šu
 7'. i-na qa-tim i-na-ad-di-nu e-zu-ub
 8'. la ni-ti DUMU ši-ip-ri-im ša ni-ši-ir-ti
 9'. be-li-šu še-mu-ú še-ep LUGAL ša-ni-i-im
 10'. i-ša-ab-ba-at-ma a-na DUMU ma-tim
 11'. i-ta-ar i-na-an-na i-na q[a-t]im
 12'. a-na mi-nim ta'-na-ad-di-na-ni-ti

³⁻¹¹Du fait que cet homme est retenu dans l'ergastule, le cœur de ces hommes est effrayé. Ils disent : « Y a-t-il un pays qui accepte de livrer ses réservistes ? Nous exceptés, (même) un messager qui est au courant des secrets de son maître, une fois qu'il s'est réfugié chez un roi étranger, il devient citoyen du pays. Aujourd'hui, pourquoi acceptez-vous de nous livrer ? ».

A.4950

(AEM I/1⁴⁷⁷, n°269, p.569)

Lettre d'Išme-Dagan à Yasmah-Addu (pour se répartir les fugitifs qui arrivent de Nurrugum)

5. [aš]-šum mu-un-na-ab-[tu-ti]
 6. ša iš-tu nu-ur-ru-gi-im^{KI}
 7. in-na-ni-tu-nim
 8. ša ta-aš-pu-ra-am
 9. 1 LÚ DUB.SAR a-na še-ri-ia
 10. tu-ur-dam
 11. LÚ a-se-e-em ma-ah-ri-[k]a ki-[i]a
 12. à i-na mu-un-na-a[b-tu-ti]
 13. [ša] ka-li-ka ki-la-m[a]
 14. [ša-p]i-il-ta-šu-nu
 15. [a-na] še-ri-ia
 16. šu-re-e-em
 17. à iš-tu i-na-an[na]
 18. i-na LÚ.MEŠ mu-un-na-[ab-t]u-ti
 19. [š]a i-la-ku-ni-kum
 20. ša ka-li-ka ak-ka-ši-im
 21. ki-la-ma ša ki-ma la ta-ka-al-lu
 22. a-na še-ri-ia šu-ri-a-[a]m-ma
 23. a-na-ku a-šar e-se-ki-i[m]
 24. lu-si-ik-šu-nu-ti

⁵⁻¹¹A propos des fugitifs qui se sont enfuis chez moi depuis Nurrugum, au sujet desquels tu m'as écrit, envoie chez moi le scribe, garde pour toi le médecin. ¹²⁻¹⁶D'autre part, parmi les fugitifs, garde ceux que tu veux garder. Le reste, fais-le conduire chez moi. ¹⁷⁻²⁰À partir de maintenant, parmi les fugitifs

⁴⁷⁷ DURAND, Jean-Marie, *Archives royales de Mari* XXVI-1, ERC, Paris, 1988.
 Une première publication de cette lettre figure dans ARM IV (n°63).

qui viendront à toi, garde pour toi ceux que tu veux garder. ²¹⁻²⁴Ceux dont tu ne veux pas, fais-les conduire chez moi : je leur assignerai moi-même la place qui leur revient.

Reprendre ceux qui s'enfuient

RS 17.238

(PRU IV, p.107 ; TAU, p.85-86)

1. ^{NA4}KIŠIB ta-ba-ar-na
2. ᵐḥa-at-tu-ši-li LUGAL.GAL
3. šum-ma ᵐÌR LUGAL KUR ú-ga-ri-it
4. ù lu-ú DUMU KUR ú-ga-ri-it
5. ù lu-ú ÌR ÌR LUGAL KUR ú-ga-ri-it
6. ma-am-ma i-te-eb-bi-ma
7. a-na À-bi A.ŠÀ LÚ SA.GAZ ᵐUTU-ši ìr-ru-ub
8. LUGAL.GAL ú-ul a-la-aq-qí-šu
9. a-na LUGAL KUR ú-ga-ri-it
10. ú-ta-ar-šu
11. šum-ma DUMU.MEŠ KUR ú-ga-ri-it
12. ša KUR-ti ša-ni-ti
13. i-na KÙ.BABBAR-šu-nu i-pa-aš-ša-ru
14. iš-tu ŠÀ-bi KUR ú-ga-ri-it
15. in-na-ab-bi-iṭ-ma
16. a-na ŠÀ-bi LÚ SA.GAZ ir-ru-ub
17. LUGAL.GAL ú-ul a-la-qí-šu
18. a-na LUGAL KUR ú-ga-ri-it
19. ú-tá-ar-šu

¹⁻¹⁰Sceau du *Tabarna* Ḥattušili, le grand Roi. Si un serviteur du roi d'Ugarit, ou un fils d'Ugarit, ou un serviteur d'un serviteur d'Ugarit s'en va et entre dans le territoire des *ḥapiru* du Soleil, (moi), le grand Roi, je ne l'accepterai pas, je le rendrai au roi d'Ugarit. ¹¹⁻¹⁹Si des fils d'Ugarit rachètent contre argent quelqu'un d'un autre pays (et s'il s'enfuit d'Ugarit et entre chez les *ḥapiru*, (moi) le grand Roi, je ne l'accepterai pas, je le rendrai au roi d'Ugarit.

TROISIÈME PARTIE : DE L'AUTRE CÔTÉ

Annexe XI : textes cités dans le chapitre 8 (Qui est ressenti, ou se ressent, comme étranger)

Idéogrammes, mots akkadiens et notions d'étranger, d'autre, d'ennemi

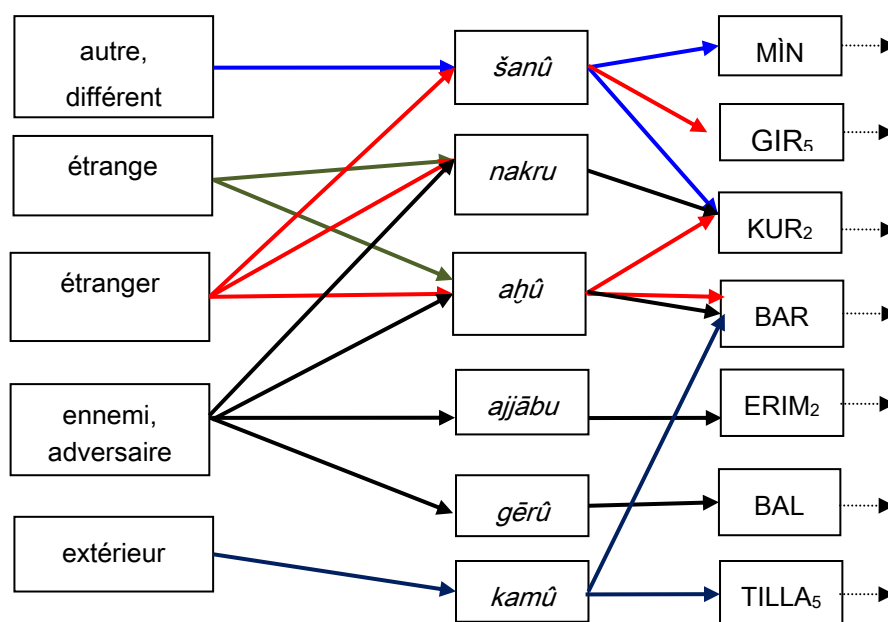


Schéma illustratif de quelques correspondances

Relève d'une autre autorité

Inscription sur un kudurru de Larsa

(RA 66, 1972, p.163⁴⁷⁸)

59. () i-na EGIR [U₄.MEŠ]
 60. lu-ú KUR ELAM.MA lu-ú su-bar-ú [lu]-ú KUR MARTU
 61. lu-ú KUR ak-<ka>-di qí-pu LÚ ḥa-za-an-<nu> ša il_x-la-[am]
 62. i-dab-bu-bu ú-šad-ba-bu A.ŠÀ.MEŠ šu-a-ti i-qab-bi-ma ú-[...]
 63. i-sak-ki-ru GIŠ.APIN! i-rak-ka-su Ú.MEŠ-šú SIPA ú-[...]
 64. ANŠE-šú i-<rak>-ki'-bu GU₄.ŠUDUN! i-mi-ki-su GIŠ.MÁ-šú i-na l₇ i-[...]
 65. IN.NU-šú u-šá-ka-<lu> na-ra-a an-na-a i-na << >> a-šar la a-ma-ri i-tam-m[i-ru]
 [...]

⁴⁷⁸ ARNAUD, Daniel, « Deux kudurru de Larsa : II. Etude épigraphique », RA 66, 1972, p.163-176. Les champs pour lesquels la stèle est gravée sont donnés par le roi cassite Kudur Enlil.

69. ^dNIN.URTA EN mi-iṣ-ri u [k]u-dúr-ri mi-ṣi-ir-šú li-is-muk ku-dúr-ra-šu li-[is-su-uh]

⁵⁹⁻⁶⁵À l'avenir, que ce soit un Elamite, un Subaréen, un Amorrite, un Akkadien, un fondé de pouvoir ou un maire, qui surgirait et qui ferait procès, qui ferait faire procès et déclarerait siens les champs (NB : ceux du bénéficiaire de la donation), [...], qui chevaucherait ses ânes, taxerait ses bœufs de joug, [...] sa barque sur le canal, ferait manger son chaume, enfouirait cette stèle dans un lieu obscur ..., ⁶⁹que Ninurta, dieu de la borne et de la stèle renverse sa borne, arrache sa stèle.

RS 17.143

(PRU IV, p.217 ; TAU, p.186)

9. a-bu-ia
10. LUGAL KUR URU kar-ga-mis
11. tal-tap-ra a-na muḥ-ḥi-ia
12. ma-a a-nu-ma-mi
13. LÚ KUR URU e-mar
14. an-nu-ú
15. a-na muḥ-ḥi-ka
16. at-ru-us-šu-mi
17. DI.MEŠ-šu it-ti
18. LÚ KUR sí-ia-ni
19. i-na KASKAL-ni šu-ku-un-ni
20. i-na-an-na iq-ta-bi
21. LÚ URU e-mar an-nu-ú
22. ma-a ia-nu DI.MEŠ-ia
23. i-na URU sí-ia-ni
24. ma-a it-ti LÚ URU a-ri
25. DI.MEŠ-ia i-ba-aš-ši-mi

⁹⁻²⁵Mon père, tu m'as fait écrire par le roi de Karkemiš : « Voici que je te dépêche cet homme d'Emar. Règle sur le champ son affaire avec un homme du Siyannu ». Maintenant cet homme d'Emar a dit : « Je n'ai pas d'affaire au Siyannu. C'est avec un homme d'Aru que j'ai une affaire ».

[Alors je les dépêche auprès de mon père. Que mon père les interroge.]

Appartient à une autre culture

A.3080

(*Contribution à l'histoire de l'Elam*, p.101-108)⁴⁷⁹

1. a-na be-lí-ia
2. qí-bí-ma

⁴⁷⁹ DURAND, Jean-Marie, « Fourmis blanches et fourmis noires », dans F. Vallat (éd.), *Contribution à l'histoire de l'Elam, Mélanges offerts à Jean Perrot*, Paris, 1990.

3. um-ma ha-am-mi-iš-ta-mar
4. ÌR-ka-a-ma ʔup-pa-ka ša tu-ša-bi-lam eš-me
5. be-lí aš-šum ʃa-bi-im iš-pu-ra-am
6. ʃa-bu-um ka-lu-šu ka-mi-is
7. ù be-lí ʔup-pa-am ú-ur-ri-ik-ma
8. ú-ša-bi-la-am AN-lum le-em-na-am
9. ù a-ia-ba-am a-na a-ah pu-ra-tim
10. la ub-ba-la-am ù GIŠ.TUKUL LÚ.ELAM.MA.MEŠ
11. AN-ka ù ʔda-gan be-el ma-tim
12. li-iš-bi-ir šum-ma a-na a-ah pu-[r]a-tim
13. a-la-ku-um-ma i-la-ku-nim
14. ú-ul ki-ma ri-im-ma-tim
15. ša ki-ša-di-im ša iš-te-et
16. pé-šé-et ù iš-te-et
17. ʃa-ar-ma-at uš-ta-pa-ra-sú
18. ke-em-mi i-qa-ab-bu-ú
19. um-ma-a-mi a-lum an-nu-um
20. DUMU si-im-a-al
21. ù a-lum an-nu-um DUMU ia-mi-na
22. ú-ul ki-ma mi-li-im ša na-ri-im
23. ša e-le-im a-na ša-ap-[lim]
24. uš-ta-ma-ha-ru

¹⁻⁶Dis à mon seigneur : message de Hammî-Ištamar, ton serviteur : « j'ai écouté la tablette que tu m'as fait envoyer ». Mon seigneur m'a écrit au sujet de l'armée ; elle est tout entière rassemblée.

⁷⁻²⁴Mon seigneur m'a envoyé une longue lettre. Puisse le dieu ne pas amener le méchant ennemi aux Bords-de-l'Euphrate. Que ton dieu et Dagan, maître du pays, brisent l'arme des Élamites. De toutes les façons, s'ils arrivent jusqu'aux Bords-de-l'Euphrate [NB : le royaume de Mari], ne se distingueront-ils pas comme les fourmis de la berge qui, l'une, est blanche et l'autre noire, (alors que) lorsqu'on dit : cette ville est bensim'alite » et « cette ville est benjaminite », ne se réunissent-elles pas comme la crue du fleuve d'amont avec celle d'aval ?

Parle une autre langue

A.0.76.2

(RIMA 1, p.132-134)

36. ša šu-mì ʃaʔ-ra
37. i-pa-ši-ʔu-ma MU-šu i-ša-ʔa-ru ù lu-ú
38. na-re-ia ú-ša-am-sa-ku a-na ša-aḥ-lu-uq-te
39. i-ma-nu-ú a-na mi-ši i-na-du-ú
40. i-na e-pe-ri ú-ka-ʔa-mu i-na IZI

41. i-qa-lu-ú a-na A.MEŠ i-na-du-ú
 42. a-na É a-sa-ak-ki a-šar la a-ma-ri
 43. ú-še-re-bu-ma i-ša-ka-nu ù lu-ú
 44. aš-šum er-re-ti ši-na-ti-na na-ka-ra
 45. a-ḥa-a a-ia-ba le-em-na
 46. lu-ú ma-a-ma ša-na ú-ma'a-ru-ma ú-ša-ḥa-zu

...

61. ^dIŠKUR i-na be-ri-iq le-mu-ti KUR-su
 62. li-ib-ri-iq a-na KUR-šu ḥu-šá-ḥa li-di

³⁶⁻⁴³Que celui qui efface mon nom inscrit et écrit son propre nom, ou livre à la destruction ma stèle, ou la condamne à l'oubli, la couvre de poussière, la brûle dans le feu, la jette dans l'eau, la fait entrer dans une maison « tabou » où l'on ne peut voir, ⁴³⁻⁴⁶ou qui, à cause de ces malédictions, inciterait un étranger hostile, un ennemi méchant, (une personne qui parle) une autre langue ou quiconque d'autre (à faire ces choses),

⁶¹⁻⁶²que le dieu Addad foudroie son pays de son éclair terrible, qu'il afflige de famine son pays.

Annexe XII : textes cités dans le chapitre 9 (Les étrangers résidents)

Le rituel des murailles

RS 1.002

Recto⁴⁸⁰

Rubrique ? (I ou II)

- (1') [...] ʿw n ʿpy [...]
 (2') [...] npy . ũ [...]
 (3') [...] y . ũl p . [...]
 (4') [...] ǵʿbr . ũ ʿl [p ...]
 (5') [...] [ʿ] [...]

.....
 Rubrique II

- | | |
|--------|--------------------|
| (6') [| t̄ nt̄] ʿyʿ |
| (7') [| d]r . bʿn] ʿīʿ [!] |
| (8') [|] |

Rubrique III

- | | |
|---------|--------------------------------|
| (9') [|] ʿ.ʿ w npy |
| (10') [|]y . ũgrʿt] |
| (11') [|]y |
| (12') [|]ʿ-ʿ |
| (13') [|] |
| (14') [|] |
| (15') [| ndb]ḥ |
| (16') [|]ʿytʿšī |
| (17') [| mph]ʿrʿt . [t̄kmn w šn]m hn š |
-

⁴⁸⁰ Texte et traduction proviennent de : BORDREUIL, Pierre & PARDEE, Dennis, *Manuel d'ougaritique*, vol. II, p. 50-55.

Rubrique IV

- (18') [w n]py . g`r` [. hmyt . úgrt . w np]y
 (19') []`-` . w n`p))ly]`-` . ú tht`i` [n . ú l p . qty]
 (20') ú l p . ddmý . ú l `p` [. hry . ú] `l` p . hty . ú l p . [. ály . ú l p .] gbr
 (21') ú l `p . hbtkn . ú l `p` . md[lIk]n . ú l p . q[rzbl]
 (22') ú tht`iin . b ápkn . ú b`q`şrt . npş[kn . ú b qtt]
 (23') tqtt`n ú tht`in . l bh`m] w l t` . d[bh`n . ndb]`h`
 (24') hw . t` . nt`y . hw . nkt . n`k`'t . ytši[. l áb . bn il]
 (25') ytši . l dr . bn . il . l . `m`phrt . bn `i` [l . l tkmn . w š]nm hn š

Rubrique V

- (26') w . šqrb . `r . mşr mşr [.] `b`n . úgrt . `w] [npý] úgr
 (27') w npy .ymån . w npy . `rmt ` . w` npy . [-][]
 (28') w npy . nqmd . ú šn . ypkm . ú l p . q[ty . ú l p . ddm]y
 (29') ú l p . h`ry . ú l p . h[t]y . ú l p . ály . ú `l` p gbr .] `ú` l p
 (30') hbtkm . ú l p . m `d`l[ll]km . ú l p . qrzbl . ú `šn` [.] ypkm
 (31') ú b ápkm . ú b q[s]`r`'t . npşkm . ú b qtt tqtt
 (32') ú šn ypkm . l d[b]h`m . w l . t` . dbh`n . ndbh . hw . t` . nt`y
 (33') hw . nkt . nkt . `y` [t]ši . l áb . bn . il . ytši . l dr
 (34') bn il . l tkmn [. w] šnm . hn . `r

Rubrique VI

- (35') w t`b . l mspr . m[š]`r` mşr . bt . úgrt . w npy ` . ` gr
 (36') hmyt . úgrt . w [np]y ` . átt . ú šn . ypkn . ú l p . ` -` qty
 (37') ú l p . ddmý ú l [p . h]ry . ú l p . hty . ú l p . ály
 (38') ú l p [.] gbr . ú l p `h`b`'kn . ú l` p . mdllkn . ú l p ` . ` qrz[bl]
 (39') . l šn ypkn . b áp`k`[n . ú b q]`ş`rt . npşkn [.] ú b qtt
 (40') tqtt`n . ú šn . y`p` [kn . l dbh`m .] w l . t` . dbh`n
 (41') ndbh . hw . t` . n[t` y . hw . nkt . n]`k`'t . `yt`[š][i` .] l áb bn il

Verso

- (42') . ytši . l `d` [r . bn . il mphrt . bn . il
 (43') . l tkm`n` [. w šnm .] hn . `r`

Traduction

Recto

Rubrique ? (I ou II)

- (1') [...] et bien-être [...]
 (2') [...] bien-être d'Ou[garit ...]
 (3') [...] Y selon la déclaration de [...]

(4') [...] ĜBR selon la décl[aration de ...]

(5') [...] [...]

.....
 Rubrique II

(6') [

l'offrande est offer]te

(7') [

au cercle] des fils de 'l[lu]

(8') [

]

Rubrique III

(9') [

] et bien-être

(10') [

et bien-êt]re d'Ougarit

(11') [

]

(12') [

]

(13') [

]

(14') [

]

(15') [

... est sacrifi]é

(16') [

] Qu'il soit p[orté

]

(17') [

assemb]lée [Tukamuna-wa-Šuna]ma : voici le bélier

Rubrique IV

(18') [bi]en-être de l'étranger [(à l'intérieur des) murs d'Ougarit et bien-êt]re

(19') [b] et bien[-être] ;

soit que vous péchie[z] :

soit selon la déclaration du Qatien],

(20') soit selon la déclaration du DDMY,

soit selon la déclaration [du Hourrite,

soit] selon la déclaration du Hittite,

soit selon la déclaration [du 'Alashien,

soit selon la déclaration de] ĜBR,

(21') soit selon la déclaration de vos opprimés,

soit selon la déclaration de vo[s] app[auvris],

soit selon la déclaration de Q[RZBL ;]

(22') soit que vous péchiez :

(soit) dans votre colère,

soit dans [votre] impatience,

[soit dans (quelque) turpitude]

(23') que vous commettiez ;

soit que vous péchiez :

en ce qui concerne les <sa>crifices

et en ce qui concerne l'offrande.

Le sacri]fice, il est sacrifi]é,

(24') L'offrande, elle est offerte,

l'abattage est fait.

Qu'il soit porté [au père des fils de 'llu ;,]

- (25') qu'il soit porté au cercle des fils de 'llu,
à l'assemblée des fils de 'l[lu,
à Tukamuna-wa-Šu]nama :
voici le bélier.

Rubrique V

- (26') Et fais approcher l'âne de « la rectitude » : rectitude du fils d'Ougarit :
et [bien-être de l'étranger (à l'intérieur des) murs] d'Ougar<it>,

- (27') et bien-être de YM'AN,
et bien-être de 'RMT,
et bien-être de [...]

- (28') et bien-être de Niqmaddou ;
soit que votre bien-être soit lésé :
soit selon la déclaration du Qa[tien,
soit selon la déclaration du DDM]Y

- (29') soit selon la déclaration du Hourrite,
soit] selon la déclaration du Hittite,
soit selon la déclaration du 'Alashien,
soit selon la [déclaration de ĜBR,]
soit selon la déclaration

- (30') de vos opprimés,
soit selon la déclaration de vos ap[pa]uvris,
soit selon la déclaration de QRZBL ;
soit que votre bien-être soit lésé :

- (31') soit dans votre colère,
soit dans votre im[pa]tience,
soit dans (quelque) turpitude que vous commettiez ;

- (32') soit que votre bien-être soit lésé :
en ce qui concerne les sa[cr]ifices
et en ce qui concerne l'offrande.

Le sacrifice, il est sacrifié,

L'offrande, elle est offerte,

- (33') l'abattage est fait.

Qu'il soit p[or]té au père des fils de 'llu.,

qu'il soit porté au cercle

- (34') des fils de 'llu,
<à l'assemblée des fils de 'llu>,
à Tukamuna-[wa]-Šu]nama :
voici l'âne.

Rubrique VI

(35') Et retourne à la récitation de « la re[cti]tude : rectitude de la fille d'Ougarit :
et bien-être de l'étranger

(36') (à l'intérieur des) murs d'Ougarit,
et [bien-êt]re de la femme ;
soit que votre bien-être soit lésé :
soit selon la déclaration du Qatien,

(37') soit selon la [déclaration du DDMY
soit selon la déclaration du Hou]rrite,
soit selon la déclaration du Hittite,
soit selon la déclaration du 'Alashien,

(38') soit selon la [déclaration de ĜBR,]
soit selon la déclaration de vos o[pprimés],
soit selon la déclaration de vos appauvris,
soit selon la déclaration de QRZBL ;

(39') soit que votre bien-être soit lésé :
(soit) dans vot[re] colère,
[soit] dans votre [impa]tience,
soit dans (quelque) turpitude,

(40') que vous commettiez ;
soit que [votre] bien-être soit lésé :
[en ce qui concerne les sa[cr]ifices]
et en ce qui concerne l'offrande.

Le sacrifice,

(41') il est sacrifié,

L'offrande, elle est [offerte,
l'abattage est] fait.

Qu'il soit po[r]té au père des fils de 'llu.,

(42') qu'il soit porté au c[er]cle des fils de 'llu,
à] l'assemblée des fils de 'llu,

(43') à Tukamuna-[wa]-Šu]nama :
voici l'âne.

Annexe XIII : textes cités dans le chapitre 10 (Comment cesse-t-on d'être un étranger)

AIT 13

(*The Alalakh Tablets*, n°13, p.39)

Irip-Ḫazi agit contre Niqmepa, roi d'Alalah, devant le roi du Mitanni, Šauštatar (il revendique sa *ḫanigalbatūtu*, mais perd et doit retourner au service de Niqmepa)

1. a-na pa-ni ṁsa-uš-sa-ta-tar LUGAL
2. ṁi-ri-ip ha-zi aš-šum ha-ni-gal-ba-tu-ti-šu
3. it-ti ṁni-iq-me-pa di-na is-bat-šu
4. ù ṁni-iq-mi-pa id-di-in
5. ṁir-ri-ip ha-zi li-te-e-šu-ma
6. a-na ÌR-ti ša ṁni-iq-me-pa it-tu-ur

¹⁻⁶Devant Šauštatar, le roi, Irip-Ḫazi est venu en procès contre Niqmepa à propos de son "ḫanigalbatitude". Et Irip-Ḫazi retournera au service de Niqmepa.

UEM T1

(*SCCNH* 15, p.41-56)⁴⁸¹

Devant le roi Šuttarna, le bienfaiteur, Gubi, contracte des obligations envers trois personnes

1. a-na pa-ni ṁšu-ut-tar-na [LU]GAL
2. ṁgu-ú-bi ri-ik-sa ir-[kus]
- 3.^faz^l-zu qa-du DUMU.MEŠ-ša
4. ù ṁa-ri-ḫa-am-ri
5. a-na ḫa-ni-gal-bat-ut-ti
6. um-te-eš-šir-šu-nu
7. É.MEŠ ša ṁar-te-eš-šu-pa
8. a-na ṁa-ri ḫa-am-ri
9. it-ta-din
10. i-na re-eḫ-ti
11. šu-uz^l-zu-ur
12. 1 ṁSAL^l 1 LÚ EN.GAR.RA[?] xxx
13. a-na ṁa-ki-ya i[t-t]a-din
14. ṁgu-ú-bi a-di TI.LA
15. ṁú-ma[?]-ar^l

⁴⁸¹ Jerold Cooper, Glenn Schwartz and Raymond Westbrook, "A Mittani-Era Tablet from Umm-el-Marra", *SCCNH* 15, 2008.

Sceau :

[sa-u]š-ta-a[t-tar]

[DUMU p]ar-sa-ta-[tar]

[LUGAL ma-]i-ta-[ni]

¹⁻⁶En présence du roi Šuttarna, Gubi a conclu un accord. Il a libéré (d'obligations) Azzu et ses enfants (NB : à elle), et Ari-Ḥamri, en vue du statut d'*ḥanigalbatutu*. ⁷⁻¹⁵Il a donné à Ari-Ḥamri les maisons de Ar-Tešub - sur le reste, il n'a pas de droit légal. Il a donné une femme (?), un cultivateur (?) à Akiya. Aussi longtemps qu'il vivra, Gubi exercera un contrôle sur les biens.

TB 8001

(*Iraq 50*, p.87-108)⁴⁸²

Le statut de *ḥanigalbatūtu* est conféré au fils d'une concubine

1. a-na pa-ni m^{tu}-^riš¹-ra-at-ta LUGAL
2. m^{ia}-ab-bi ri-ik-sa ir-ku-su
3. m^{pu}-ra-ma DUMU SAL e-se-er-še-ti-šu
4. a-na ḥa-ni-gal-bat-ú-ut-ti um-te-eš-šir-šu
5. ...
6. a-na É-ša ús-ta-am-me-eḥ-šu

¹⁻⁶Devant Tušratta, le roi, labbi a conclu un accord. Il a libéré d'obligations Purama, fils de sa concubine, en vue de la *ḥanigalbatutu*. Il a fait de lui un héritier de son patrimoine.

A.981

Lettre de Sammêtar à Zimrî-Lîm⁴⁸³

Les anciens de la ville de Dabiš, tout en se déclarant des Yahurréens « de souche »⁴⁸⁴, veulent entrer au sein des Bensim'alites et à l'appui de leur demande disent : « Tuons l'ânon ! ». Par trois fois, il leur a demandé s'il devait écrire au roi et par trois fois ils ont répondu : « Écris au roi ! »

32. ... m^ú-ra-nu-um ù LÚ.ŠU.GI.MEŠ
33. ša da-bi-iš^{Kl} il-li-ku-nim-ma
34. um-m[a]-mi iš-tu {š-i-t<im} š-i-tim
35. i-na ia-hu-ur-ra ú-ul ia-ra-du-um
36. ni-nu ù na-we-e-im hi-ib-ra-am
37. ù ka-di ú-ul ni-šu

⁴⁸² Nicholas Illingworth, "Inscriptions from Tell Brak", *Iraq 50*, 1988.

⁴⁸³ Voir : DURAND, Jean-Marie, « Unités et diversités au Proche-Orient à l'époque amorrite », dans : *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient ancien*, ERC, Paris, 1992, p.97-128, et particulièrement 117-119.

⁴⁸⁴ Le mot employé est *zuruhatum*, dont Jean-Marie DURAND dit qu'il « ne serait pas étonnant qu'il ait un rapport » avec l'hébreu 'ezrāh, qui désigne le « citoyen natif » (voir Karlheinz DELLER, qui rapproche le mot hébreu du mot assyrien *umzarhu*).

38. zu-ru-ha-tum a-na ia-ah-ru-ur ni-nu
 39. a-na li-ib-bi DUMU si-i-m[a-a]-al
 40. i-na ni-ha-di-i i ṇ[i-r]u-ub-ma ANŠE ha-a-ri
 41. ni-iq-ṭú-ul [um-ma] a-na-ku-ma
 42. lu-ú-uš-pu-ú-ur a-na [š]e-er LUGAL um-ma šu-nu-ma
 43. [š]u-pu-ur
 ...
 51. šum-ma ANŠE ha-a-ri
 52. ša da-bi-iš^{KI} a-qa-a[ṭ-ṭá-a]

³²⁻⁴³...Urhânum et les Anciens de Dabiš sont venus me trouver pour me dire : « D'extraction, nous faisons partie du Yahurrâ, mais nous ne sommes point Yarrâdum. Nous n'avons pas dans la steppe de clan nomade ni de chefs *kadûm*. Nous sommes des Yahurréens de souche mais nous voulons entrer au sein des Bensim'alites, (comptés) parmi les Nihadéens. Tuons l'ânon ! Je leur ai dit : « Me faut-il écrire au roi ? » Ils m'ont répondu : « Fais-le ! ». ...

⁵¹⁻⁵²À présent, dois-je tuer l'ânon de Dabiš ?

Textes cités
(par ordre alphabétique)

A.0.76.1	114
A.0.76.2	144
A.0.76.3	72
A.0.77.1	73
A.0.78.1	73
A.0.78.5	74
A.0.78.6	75
A.0.78.23	75
A.0.78.24	12
A.350+A.616	117
A.981	152
A.3080	143
A.3297+A.3275	102
A.4950	139
AbB VIII, 101	104
AIT 13	151
AIT 108 (ATT/8/251)	52
AIT 183	127
AIT 227	125
AIT 350	127
ARM III, 12	103
ARM V, 23	102
ARM IX, 244	57
ARMT IX, 244	103
ARM XIV, 73	138
ARM XIV, 78	104
ASJ 10, B	38
ASJ 12, n°2	65
ASJ 14, n°43	39
ASJ 14, n°44	40
ASJ 14, n° 46	41
Bo 86/299	57
Bo 86/299	78
C22 (BLMJ 1986,2)	44
C 23 (BLMJ 802,3)	46
C 37 (BLMJ 1131,32)	47
CK 3 (TSBR 36)	33

Dez 3283	59
Dez 3311+3848/49	113
Dez 3326	113
Dez 3439	113
EA 16	105
EA 29	12
EA 49	125
EA 51	88
EA 52	89
EA 53	90
EA 54	92
EA 55	92
EA 56 (+EA 361)	94
EA 59	95
EA 86	65
EA 101	66
EA 122	105
EA 123	107
EA 160	67
EA 162	98
EA 169	97
EA 195	108
EA 246	109
EA 254	68
EA 286	129
EA 287	131
EA 288	133
EA 289	136
EA 290	137
EA 297	110
EA 318	111
EA 366	87
HC 12 (BLMJ 1986,2)	45
Inscription de la statue d'Idrimi	104
Inscription de Sargon II	114
Inscription sur un kudurru de Larsa	142
KAJ 314	114
KBo I.4 + KUB III.10	70
KBo I.8	69
KBo V, 6	112
KUB III.7+ III.12	69
KUB III.14	69
KUB XIX, 18	111
KUB XIX, 37	112

KUB XXIII.1	70
Mbq-T42	113
MDP 2 99-111	57
ME 4 (TSBR 14)	62
ME 57 (TSBR 95)	Erreur ! Signet non défini.
ME 59 (TSBR 15)	63
ME 64 (TSBR 30)	32
ME 67 (TSBR 84)	36
ME 83 (TSBR 83)	35
ME 139 (SMEA 30,13)	42
MFA 1977.114 (FS Greenfield 1)	48
Msk 7357 (RAE 19)	22
Msk 7358 (RAE 18)	21
Msk 7359 (RAE 14)	20
Msk 731014 (RAE 201)	25
Msk 731019 (RAE 212)	27
Msk 731032 (RAE 252)	28
Msk 731066 (RAE 153)	64
Msk 731093 (RAE 205)	26
Msk 731097 (SMEA 45-2,1)	43
Msk 73266 (RAE 33)	24
Msk 73279 (RAE 28)	23
Poème d'Erra	115
R. 90 (RAE 257)	29
RE 21	30
RE 54	31
RE 55	32
RE 95	58
RS 1.002	146
RS 8.333	115
RS 11.732	71
RS 11.772+11.780+11.782+11.802	70
RS 15.33	52
RS 15.33	124
RS 15.77	83
RS 15.89	59
RS 16.132	60
RS 16.153	51
RS 16.157	60
RS 16.162	59
RS 16.166	13

RS 16.205+16.192	16
RS 16.238	60
RS 16.245	15
RS 16.276	51
RS 16.276	53
RS 16.356	15
RS 17.062+17.237	10
RS 17.062+17.237	79
RS 17.067	17
RS 17.42	120
RS 17.78	53
RS 17.130	121
RS 17.132	78
RS 17.133	121
RS 17.135 + 17.360	54
RS 17.143	143
RS 17.146	119
RS 17.158	121
RS 17.227 et duplicata	70
RS 17.230	118
RS 17.232	53
RS 17.238	140
RS 17.289	9
RS 17.292	82
RS 17.314	54
RS 17.335+379	80
RS 17.340	79
RS 17.364	82
RS 17.368	82
RS 17.382+17.380	71
RS 17.382+17.380	81
RS 17.383	126
RS 17.403	84
RS 17.424C + 17.397B	55
RS 17.424C + 17.397B	124
RS 18.118	61
RS 18.148	128
RS 19.32	59
RS 19.68	71
RS 19.68	86
RS 19.98	60
RS 20.03	85
RS 20.03	126
RS 20.174 A	84
RS 20.212	61
RS 20.212	118
RS 25.461	56
RS 25.461	126
RS 26.158	118
RS 27.051+19.63	18

RS 27.052	18
RS 34.148	13
RS 34.149	117
RS 34.151	115
RS 34.153	124
RS 34.165	116
RS 34.179	123
RS 86.2216	19
RS 88.2158	125
RS 92.2007	54
RS 92.2007	124
RS 94.2513	126
RS 94.2562	126
TB 8001	152
UEM T1	151

Table des matières des annexes

INTRODUCTION.....	1
ANNEXE I : la frontière en topologie mathématique.....	6
ANNEXE II : textes cités dans l'introduction (<i>Des changements d'allégeance</i>).....	9
RS 17.289.....	9
RS 17.062+17.237.....	10
PREMIÈRE PARTIE : Tracer des frontières.....	11
ANNEXE III : textes cités dans le chapitre 1 (Frontière, les mots).....	12
A.0.78.24.....	12
EA 29.....	12
RS 16.166.....	13
RS 34.148.....	13
ANNEXE IV : textes cités dans le chapitre 2 (1. Frontières juridiques).....	15
RS 16.356.....	15
RS 16.245.....	15
RS 16.205+16.192.....	16
RS 17.067.....	17
RS 27.051+19.63.....	18
RS 27.052.....	18
RS 86.2216.....	19
Msk 7359 (RAE 14).....	20
Msk 7358 (RAE 18).....	21
Msk 7357 (RAE19).....	22
Msk 73279 (RAE 28).....	23
Msk 73266 (RAE 33).....	24
Msk 731014 (RAE 201).....	25
Msk 731093 (RAE 205).....	26
Msk 731019 (RAE 212).....	27
Msk 731032 (RAE 252).....	28
R. 90 (RAE 257).....	29
RE 21.....	30
RE 54.....	31
RE 55.....	32
ME 64 (TSBR 30).....	32
CK 3 (TSBR 36).....	33
ME 83 (TSBR 83).....	35
ME 67 (TSBR 84).....	36
ME 57 (TSBR 95).....	Erreur ! Signet non défini.

ASJ 10, B.....	38
ASJ 14, n°43.....	39
ASJ 14, n°44.....	40
ASJ 14, n° 46.....	41
ME 139 (SMEA 30,13).....	42
Msk 731097 (SMEA 45-2,1).....	43
C22 (BLMJ 1131,1).....	44
HC 12 (BLMJ 1986,2).....	45
C 23 (BLMJ 802,3).....	46
C 37 (BLMJ 1131,32).....	47
MFA 1977.114 (FS Greenfield 1).....	48
ANNEXE V : textes cités dans le chapitre 2 (2. Frontières économiques).....	51
Partie I.....	51
RS 16.276.....	51
RS 16.153.....	51
AIT 108 (ATT/8/251).....	52
RS 15.33.....	52
RS 16.276.....	53
RS 17.232.....	53
RS 17.78.....	53
RS 17.135 + 17.360.....	54
RS 17.314.....	54
RS 92.2007.....	54
RS 17.424C + 17.397B.....	55
RS 25.461.....	56
ARM IX, 244.....	57
MDP 2 99-111.....	57
Bo 86/299.....	57
RE 95.....	58
Dez 3283.....	59
RS 16.162.....	59
RS 15.89.....	59
RS 19.32.....	59
RS 16.157.....	60
RS 16.132.....	60
RS 16.238.....	60
RS 19.98.....	60
RS 18.118.....	61
RS 20.212.....	61
Partie II.....	62
<i>Le Mitanni</i>	62
ME 4 (TSBR 14).....	62
ME 59 (TSBR 15).....	63
Msk 731066 (RAE 153).....	64
ASJ 12, n°2.....	65
EA 86.....	65
EA 101.....	66
<i>L'Égypte</i>	67
EA 160.....	67
EA 254.....	68

<i>L'empire hittite, d'après les traités et les édits</i>	69
KUB III.7+ III.12	69
KUB III.14	69
KBo I.8.....	69
KUB XXIII.1.....	70
KBo I.4 + KUB III.10	70
RS 17.227 et duplicata.....	70
RS 11.772+11.780+11.782+11.802	70
RS 11.732.....	71
RS 17.382+17.380.....	71
RS 19.68.....	71
<i>L'Assyrie, d'après les inscriptions royales</i>	72
A.0.76.3.....	72
A.0.77.1.....	73
A.0.78.1.....	73
A.0.78.5.....	74
A.0.78.6.....	75
A.0.78.23.....	75
ANNEXE VI : textes cités dans le chapitre 3 (La fixation des frontières par les États)	76
Bo 86/299.....	78
RS 17.132.....	78
RS 17.340.....	79
RS 17.062+17.237.....	79
RS 17.335+379.....	80
RS 17.382+17.380.....	81
RS 17.368.....	82
RS 17.364.....	82
RS 17.292.....	82
RS 15.77.....	83
RS 17.403.....	84
RS 20.174 A.....	84
RS 20.03.....	85
RS 19.68.....	86
ANNEXE VII : textes cités dans le chapitre 4 (Langues et frontières).....	87
EA 366.....	87
ANNEXE VIII : textes cités dans le chapitre 5 (Sur la frontière ...).....	88
<i>Qatna</i>	88
EA 51.....	88
EA 52.....	89
EA 53.....	90
EA 54.....	92
EA 55.....	92
EA 56 (+EA 361)	94
EA 59.....	95
<i>Amurru</i>	97
EA 169.....	97
EA 162.....	98

DEUXIÈME PARTIE : Franchir les frontières 101

ANNEXE IX : textes cités dans le chapitre 6 (Le voyage)	102
<i>Les nomades</i>	102
A.3297+A.3275	102
ARM V, 23	102
ARMT IX, 244	103
ARM III, 12	103
ARM XIV, 78.....	104
AbB VIII, 101.....	104
Inscription de la statue d'Idrimi	104
EA 16.....	105
EA 122.....	105
EA 123.....	107
EA 195.....	108
EA 246.....	109
EA 297.....	110
EA 318.....	111
KUB XIX, 18	111
KBo V, 6	112
KUB XIX, 37	112
Dez 3439	113
Dez 3311+3848/49	113
Dez 3326	113
Mbq-T42.....	113
A.0.76.1	114
KAJ 314.....	114
Inscription de Sargon II.....	114
RS 34.151	115
RS 8.333	115
Poème d'Erra.....	115
<i>Les messagers</i>	116
RS 34.165	116
A.350+A.616.....	117
RS 34.149	117
<i>Les marchands</i>	118
RS 20.212	118
RS 26.158	118
RS 17.230	118
RS 17.146	119
RS 17.42.....	120
RS 17.158	121
RS 17.133	121
RS 17.130	121
RS 34.179	123
RS 92.2007	124
RS 17.424C + 17.397B.....	124
RS 15.33	124
RS 34.153	124

<i>Les artisans</i>	125
AIT 227	125
EA 49.....	125
RS 88.2158	125
RS 25.461	126
RS 20.03	126
RS 94.2562	126
RS 94.2513	126
RS 17.383	126
 ANNEXE X : textes cités dans le chapitre 7 (Ceux qui sont partis de chez eux)	127
<i>Les 'Apiru/Habiru (LÚ SA.GAZ)</i>	127
AIT 350	127
AIT 183	127
RS 18.148	128
EA 286.....	129
EA 287.....	131
EA 288.....	133
EA 289.....	136
EA 290.....	137
<i>Ceux qui cherchent refuge, exilés et fugitifs</i>	138
ARM XIV, 73.....	138
A.4950.....	139
<i>Reprendre ceux qui s'enfuient</i>	140
RS 17.238	140
 TROISIÈME PARTIE : DE L'AUTRE CÔTÉ	141
 ANNEXE XI : textes cités dans le chapitre 8 (Qui est ressenti, ou se ressent, comme étranger) 142	
<i>Relève d'une autre autorité</i>	142
Inscription sur un kudurru de Larsa.....	142
RS 17.143	143
<i>Appartient à une autre culture</i>	143
A.3080	143
A.0.76.2	144
 ANNEXE XII : textes cités dans le chapitre 9 (Les étrangers résidents)	146
<i>Le rituel des murailles</i>	146
RS 1.002	146
 Annexe XIII : textes cités dans le chapitre 10 (Comment cesse-t-on d'être un étranger)	151
AIT 13	151
UEM T1.....	151
TB 8001	152
A.981	152
 Textes cités	154
Table des matières des annexes	159

Tracer des limites, les franchir. Essai sur la notion de frontière, en Syrie, à la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Résumé

Si, comme nous le suggérons, le mot « frontière » désigne un lieu de contact et d'échanges entre deux espaces plutôt qu'une ligne de séparation bien tracée, de nombreuses frontières existent, politiques, sociales, culturelles, linguistiques dans un Proche-Orient ancien qu'on qualifie souvent de « monde sans frontières » parce qu'il partage la même culture cunéiforme.

Du XIV^e siècle av. J.-C. au début du XII^e, les États syriens sont dans la mouvance successive d'empires puissants, Mitanni, Égypte, Hatti, qui se les disputent et fixent leurs frontières politiques, tandis que les frontières juridiques (de qui est-on justiciable ?) ou économiques (qui édicte les obligations fiscales ?) se superposent. Dans une Syrie où les langues parlées sont diverses, il existe, et même il se crée, des « entre-deux » linguistiques. Les zones frontières sont traversées sans cesse, volontairement (nomades, marchands) ou sous la contrainte (captifs). Dire qui est « un étranger » n'est possible en Syrie que de façon relative. Cependant, ni tout à fait étranger, ni membre de la communauté, un étranger résident peut, parce qu'il bénéficie d'une certaine protection et peut s'intégrer, devenir un de ceux par lesquels les cultures se transmettent.

Mots-clés : frontière ; étranger ; Proche-Orient ancien ; Syrie ; Âge du Bronze récent.

Tracing Boundaries, Crossing Boundaries: An Essay on the Concept of “Border” in Syria at the End of the Second Millennium BC

Summary

If, as we would define it, the word “border” indicates a place of contact and exchanges between two spaces rather than a well-drawn line of separation, numerous borders exist: political, social, cultural, linguistic in an Ancient Near East often characterized as “a world without borders” since it shares the same cuneiform culture.

From the fourteenth century BC to the beginning of the twelfth, the Syrian States have belonged to successive spheres of influence of powerful empires, Mitanni, Egypt, Hatti, which dispute them between themselves and fix their political borders, whereas the legal borders (to which jurisdiction you are under?) or economic ones (which authority imposes the tax obligations?) overlap. In Syria where the spoken languages are diverse, linguistic interspaces exist, are even created. Fringe areas are crossed ceaselessly, voluntarily (nomads, traders) or under duress (captives). To determine who is “a foreigner” is only possible in Syria in a relative manner. However, neither a true foreigner, nor a member of the community, a “resident foreigner” (since he is partly protected and may become integrated) can be one of these through whom the cultures are passed on.

Keywords: Borders; Boundaries; Foreigner; Ancient Near East; Syria; Late Bronze Age.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE : Mondes anciens et médiévaux (ED 1)

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

DISCIPLINE : Histoire et civilisation de l'Antiquité

INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

ÉCOLE DOCTORALE : Faculté de Théologie et de sciences religieuses (CED)

21 rue d'Assas, 75006 Paris, FRANCE

DISCIPLINE : Philologie et histoire des religions de l'Orient ancien